This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

http://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Revue des traditions populaires

Société des traditions populaires, Paris, Société des traditions populaires (France)

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

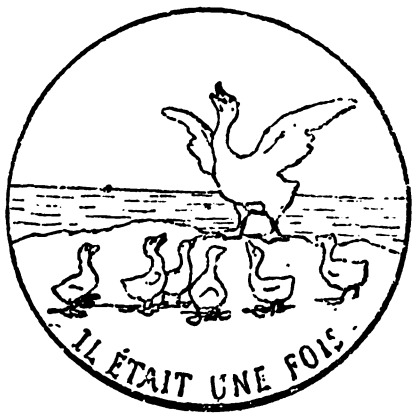
Digitized by Google

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME X. — 10me ANNÉE

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39. Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

1895

Digitized by Google

Digitized by Google

GR1
R3
v.10

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 1 — Janvier 1895.

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS DE L'ARMÉNIE

I

Les Péries

Selon la croyance des paysans Arméniens, la Périe est une nymphe élégante, de grande taille ; nue, elle se couvre avec ses cheveux blonds, qui descendent jusqu'aux pieds. Elle a le front large, les yeux noirs et fendus en amande, les sourcils noirs arqués, les joues rouges comme la pomme, la bouche très petite et les lèvres comme les feuilles d'une rose ; les pieds si petits et si légers que la croyance populaire pense qu'une rose pousse à l'endroit où elle met son pied : bref, on pense qu'un jour Dieu n'ayant pas d'occupation a pris un pinceau et l'a peinte.

Se représentant la Périe comme l'idéal de la beauté, les paysans croient qu'elle est descendue de l'homme, mais qu'elle a été maudite de Dieu. Ainsi on raconte que quand Jésus-Christ recueillait les dîmes des hommes, ceux-ci cachaient les jolies filles et les jolis garçons, pour ne pas les donner en guise de dîme. Jésus-Christ le comprit et demanda :

— Est-ce-qu'il n'y en a plus ?

— Tshiq, répondit-on ; ce qui signifie il n'y en a pas.

M884373

Digitized by Google

— S'il y en a, dit Jésus-Christ, qu'ils deviennent « tshiq », et tout de suite toutes les jeunes filles et tous les jeunes garçons devinrent « tshiq » ou *péries*.

Ces Péries vivent encore à notre époque, car elles sont immortelles, elles mangent, boivent et croissent comme les hommes.

Une autre légende dit : Quand Noé et ses enfants entrèrent dans l'arche, Dieu leur ordonna de ne pas s'approcher des femmes, mais Cham, fils de Noé ne l'écouta pas et il lui naquit un garçon et une fille. Après quarante jours Dieu ouvrit la porte de l'arche et tout le monde sortit : mais on avait caché les deux enfants dans l'arche. Dieu demanda :

— « Il n'y a plus personne ? »

— « Tshiq, répondit Noé ».

— S'il y a quelqu'un », dit Dieu, qu'il devienne « tshiq ». Et les deux enfants devinrent « *tshiq* » ou *périe*.

Les Péries demeurent dans les fleuves et nagent très bien. La périe s'assied souvent sur un rocher ou sur une fontaine et peigne ses longs cheveux avec un peigne d'or. Quelquefois elle se fait voir aux jeunes gens et les aime, même elle s'habille comme une paysanne et va vivre dans un village avec un jeune homme sans lui dire qu'elle est *périe*.

II

Les esprits d'enfantement

Les paysannes arméniennes croient qu'il existe trois esprits d'enfantement : le génie du mercredi, celui du vendredi et celui du dimanche. Les deux premiers sont vierges et sœurs, et le troisième est leur jeune frère. Si les femmes n'ont pas passé les soirs du mercredi, du vendredi et du samedi avec leurs maris, ces esprits les aident et facilitent l'accouchement. L'esprit du dimanche reste près de la porte de l'accouchée et remplit tous les ordres de ses sœurs ; il apporte de l'eau, des œufs, fait le feu, etc., et les deux sœurs prennent l'enfant, le baignent, préparent l'omelette pour l'accouchée et quelquefois font un don au nouveau-né. Mais ces esprits sont vindicatifs et quand une femme ne les respecte pas, ils se vengent en la tourmentant et quelquefois en tuant le nouveau-né.

Une légende arménienne s'exprime ainsi : Une jeune femme adorait les esprits d'enfantement, quoique sa belle-mère ne crût pas à ces esprits et leur fût opposée. Pendant l'accouchement, pour se

Digitized by Google

venger de sa bru, la belle-mère ferma la porte et s'en alla, en disant :

« Voici que je m'en vais, voyons comment tes esprits t'accoucheront ».

Mais sa curiosité était si grande, qu'elle se cacha près de la fenêtre du toit et de là examina tout ce qui passait dans la chambre. Elle vit, à son étonnement, qu'après la prière de la bru, un jeune homme et deux jeunes filles étaient descendus. Le premier se tenait près de la porte et les deux jeunes filles accouchèrent la jeune femme, baignèrent l'enfant et lavèrent la mère dans l'eau, qu'avait apportée le jeune homme. Elle préparèrent l'omelette et la servirent à l'accouchée. Et quand elles voulurent s'en aller, la jeune femme leur dit : « Je vous remercie beaucoup, mais je vous prie, ne partez pas sans donner un nom à mon enfant ».

Alors le Mercredi prit la parole et dit : « Qu'il s'appelle Assatour.

« Qu'il soit donné par Dieu, ajoute le Vendredi. « Et que Dieu remplisse tous ses vœux », dit le Dimanche, et ils s'en allèrent.

L'enfant grandit vite et devint si aimable et si intelligent, que la belle-mère par jalousie le prit et le conduisit sur une montagne, pour que les animaux féroces le dévorassent. Mais les esprits d'enfantement vinrent aussitôt à son aide. Ils envoyèrent un troupeau de moutons près de lui et le petit enfant, qui avait faim, prit une brebis et la téta. Le berger l'aperçut bientôt et lui demanda son nom de famille, mais il ne le savait pas Alors le berger lui demanda son prénom. L'enfant lui répondit :

Assatour, donné par Dieu,
Dont les vœux sont remplis par Dieu.

— Si c'est comme cela, répondit le berger, désire que Dieu te donne un troupeau. L'enfant désira et il vit un troupeau de moutons qui venait vers eux. La surprise et la joie du berger furent très grandes et il emmena chez lui l'enfant prodige, ainsi que le troupeau. Dès lors le berger s'enrichit de jour en jour, parce qu'il fallait seulement faire désirer à l'enfant, pour posséder des richesses.

Un jour l'enfant pensa en lui-même : « Puisque tous mes vœux sont exaucés par Dieu, pourquoi ne désirerais-je pas retrouver mes parents ? » Et aussitôt il se trouva chez ses parents. Sa mère l'embrassa et lui dit :

« Assatour, donné par Dieu,
Dont les vœux sont remplis par Dieu,

Désire que l'or roule de ce mur et de celui-ci les perles, et que la femme qui a voulu te perdre meure ! ».

Digitized by Google

A peine l'enfant avait-il formulé son désir, que l'or roula d'un mur, de l'autre les perles, et la belle-mère, qui était dans une chambre voisine, expira en jetant un cri perçant.

III

L'ange gardien

Chaque nouveau-né a un ange gardien, qui se tient les ailes toutes ouvertes à son chevet. Il protège l'enfant contre les mauvais esprits, il lui coupe les ongles quand ils s'allongent et l'amuse avec la pomme d'or, qu'il tient dans sa main. Et quand l'enfant grandit et peut reconnaître sa mère, l'ange gardien lui dit adieu et vole au ciel : l'enfant en le regardant sourit et lui tend ses petites mains.

VI

Les esprits des maladies

Les paysans arméniens croient qu'il existe des esprits des maladies. Ceux-ci sont de petite taille, et se couvrent de chapeaux triangulaires ; ils tiennent dans les mains trois rameaux de couleur blanche, rouge et noire. S'ils frappent quelqu'un avec le rameau blanc, la personne tombera malade, mais guérira bientôt ; si c'est avec le rouge, elle gardera le lit longtemps ; mais si c'est avec le noir, alors tout est fini pour elle et rien ne peut la guérir. Les esprits ont des livres où sont écrits les noms des hommes qui doivent mourir ou tomber malades et les jours fixés, et ces esprits agissent d'après ces livres.

Le peuple croit aussi qu'il y a un esprit, appelé Ecrivain (Grogh) qui écrit les noms des hommes et la date de leur mort dans un livre nommé « Cahier des non-existants ». C'est le culte du dieu Tir des Arméniens païens, identifié avec Hermès.

Voici une des nombreuses légendes nationales sur les esprits des maladies. Un jour Dieu envoya les esprits des maladies à une ville, en leur donnant un livre, selon lequel, ils devaient faire tomber malades ou mourir les hommes dont les noms étaient inscrits dans le livre. Dans la rue, ils se sentaient faim. La Fièvre dit à ses compagnons : « Attendez ici, j'irai chercher un mouton auprès de ce berger ». Ils y consentirent et il (en arménien Fièvre est masculin) va auprès du berger.

Digitized by Google

« Bonjour, berger », dit la Fièvre.

« Bonjour, mon frère » répond le berger. — « Donne-moi un mouton, exige la Fièvre. — « Qui es-tu, toi qui m'ordonnes », répond le berger étonné. « Je suis la fièvre, et quand je prends quelqu'un, il perd la mémoire pendant sept ans ».

— « Ne te vante pas, mon ami, je sais le remède de ta maladie. »

« Quel est-il ? — « Je trairai la brebis, je mettrai le lait sous les astres, et le matin je le prendrai à jeun ; va-t-en, je n'ai pas peur de toi ». La Fièvre s'en alla et raconta à ses compagnons que le berger lui avait refusé son mouton parce qu'il connaissait le remède de sa maladie Alors Typhus y alla, mais à peine se fut-il présenté, que le berger dit en se moquant de lui : « Je couperai mes ongles, je mettrai mes pieds dans l'eau chaude, je me couvrirai soigneusement : alors je serai en sueur et je guérirai ». Le Typhus s'en alla aussi et alors la Peste vint. Cette fois le berger eut peur et lui donna un bon mouton. Mais la Peste l'obligea à amener le mouton chez ses camarades. « Voyez comme je l'ai fait venir, » dit la Peste en se vantant.

— Amis, dit le berger, vous avez pris mon mouton, dites-moi au moins qui êtes-vous vraiment.

— Nous sommes des esprits des maladies, disent-ils. Dieu nous a donné ce cahier et envoyés dans cette ville, pour faire tomber malades ou faire mourir ceux qui sont inscrits dans ce cahier.

— Dites-moi, s'il vous plait, est-ce qu'il est écrit que je tomberai aussi malade ou que je mourrai ?

Les esprits regardèrent le cahier et lui dirent : « Ton nom n'est pas écrit dans le cahier, et tu n'es pas destiné à tomber ou à mourir ».

— Alors, chers amis, répond le berger, excusez, je ne peux pas vous laisser mon mouton, entre vous tous vous ne pouvez me faire aucun mal.

Et en disant cela, il prend son mouton et s'en va. Les esprits le regardèrent avec colère, mais ils ne purent rien lui faire.

(*A suivre*). ERWAND LALAYANTZ.

Digitized by Google

CONTES UKRAINIENS SUR LE FEU DANS LE SILEX ET SUR LE TONNERRE

ADEMOISELLE A. Wereszczynska, originaire de la Volynie, qui nous a déjà fourni d'intéressants matériaux sur les usages nuptiaux, a bien voulu nous communiquer tout récemment quelques contes populaires, encore inédits, qu'elle a recueillis à Ostropol, dans le district de Novohrad-Volynsk. Nous traduisons deux de ces contes sur l'origine du feu dans le silex et sur l'éclair et le tonnerre.

I

D'OU VIENT LE FEU DANS LE SILEX

Voici comment le feu est entré dans la pierre. Le diable vint à Dieu et lui dit : « Seigneur, quoi d'étonnant que les hommes vous obéissent et qu'ils vous adressent des prières, si vous les comblez de biens de toute espèce. Permettez-moi de gouverner le monde pendant une huitaine de jours et vous verrez s'ils ne vous oublient pas ! » — « Bien, dit le Seigneur, gouverne donc ! » Et le diable se mit à la besogne. Tout ce qu'il put imaginer de pire, il le fit aux hommes. Mais cela ne lui réussissait pas, les hommes continuaient à adresser des prières ferventes au Créateur. « Attendez, pensa le diable, si je vous prends le feu, vous serez bien obligés de vous incliner devant moi ! » Il amassa en un tas tout ce qui était susceptible de brûler, l'alluma et se mit à marcher autour pour garder le feu et pour empêcher même celui qui aurait voulu y allumer sa pipe. Les hommes se lamentèrent, se tordirent les mains de désespoir et prièrent Dieu de faire cesser cette calamité. Alors le bon Dieu appela saint Pierre et lui dit : « Pierre, mon chéri, ne pourrais-tu pas voler un peu de feu au diable ? » — « Pourquoi pas, répondit Pierre, va pour voler, mais comment faire ? » — « O Pierre, mon chéri, à quoi m'a servi de te créer chauve, à quoi m'a servi de te faire saint, si tu ne peux seulement pas tromper le diable ?... Va chez le maréchal-ferrant, fais-toi une barre de fer et la fais rougir

Digitized by Google

au feu du diable, ensuite, tout ce que tu auras touché avec portera du feu. Va, mon ami, et ne tarde pas, car les hommes pleurent. » — « Il n'y a rien à faire, dit Pierre, s'il faut aller j'y vais », et il s'en alla.

Après avoir fait une barre de fer, il arriva près du diable, lui dit bonjour et l'on causa. Pierre remua de temps en temps le feu avec sa barre, comme s'il voulait aider le diable. Ensuite, comme s'oubliant dans la causerie, il enfonça dans le bûcher le bout de sa barre pour la faire rougir. Quand il vit que le fer avait déjà blanchi, il dit : « Eh bien, au revoir, compère, il est temps que je parte. » — « Au revoir, dit le diable, bon voyage. Mais tiens donc, avec quoi as-tu sali le bout de ton bâton ? » Pierre se voyant mis dans le pétrin ne sut que répondre et prit la fuite. Le diable, devinant la vérité, se mit à sa poursuite. Il était déjà bien près de l'attraper quand Dieu, voyant saint Pierre du haut du ciel et craignant que le fer ne refroidît, lui cria : « Frappe vite la pierre ! » Il fit ce qui lui était ordonné et depuis lors le feu y est resté. Voilà pourquoi, quand on frappe la pierre avec du fer, le feu en jaillit.

II

L'ÉCLAIR ET LE TONNERRE

Savez-vous ce que c'est qui tonne, comment la foudre frappe, quelle est son origine et sa raison d'être ? Ecoutez-donc. Quand le Seigneur eut chassé du ciel les anges qui ne lui obéissaient pas et se conduisaient mal, il appela Michel et lui dit : « Vois-tu, mon fils, je me suis fait des ennemis en chassant les anges aux enfers ; si, mon ami, tu en tues quelques-uns, je te donne pour chacun une centaine d'âmes des hommes. Va, et tire sur eux, je te donne Elie pour aide, entends-tu ? — « J'entends bien, » dit Michel et il s'éloigna en se grattant l'oreille.

Monté sur un nuage, il va partout et fait la chasse au diable. A peine un diable réussit-il de se planter quelque part, qu'il tire aussitôt, et si le diable est atteint, il se fond en goudron. Il arrive quelquefois que Michel reste essoufflé en le poursuivant sans l'atteindre.

Au bout du monde, là où la terre touche au ciel, il y avait autrefois une grande pierre, une très grande pierre.... C'est sous cette pierre que le diable s'était fait son logis pour être à l'abri de tous. Aussitôt qu'il aperçoit Michel arriver sur son nuage, il se met à lui faire des grimaces et des espièglerie. Celui-ci tire sur lui, mais notre diable est déjà caché sous sa pierre....

Digitized by Google

Un garde-forestier des alentours était allé un jour à la chasse ; se sentant un peu fatigué, il s'assit non loin de cette pierre pour se reposer. Tout à coup le nuage s'avance monté par Michel. Alors le diable sort de sa cachette et se met à le taquiner. Michel tire sur lui au moins cent fois sans l'atteindre. Le garde en devient furieux ; il tire de son doigt une bague en or bénie, la rompt en deux et met une moitié dans son fusil ; en tirant un coup il atteint le diable au flanc ; celui-ci se retourne pour voir et Michel l'abat du haut de son nuage. Michel s'en réjouit et se mit à remercier le garde-forestier. « En récompense de ton service, je te donne la poudre avec laquelle je fais les coups de foudre. En en ajoutant un grain dans la tienne, tu atteindras tout ce que tu auras aperçu » .

On dit que les Français en ont encore, car ils abattent tout ce que leur œil aperçoit. [1]

TH. VOLKOV.

THÉOLOGIE POPULAIRE

I

D'APRÈS la croyance populaire, — que j'ai pu observer du moins dans les Côtes-du-Nord, — un ivrogne ne pèche mortellement que lorsqu'il commence à vomir.

Inutile de dire que c'est un cas de conscience très pratique en Bretagne.

Les femmes, pour empêcher leur mari de tomber dans le péché mortel, ont donc recours à un moyen aussi simple que violent. Elles observent avec soin le moment où les déjections vont se produire et alors elles s'efforcent .. de fermer le passage aux vivres

Dans la Basse-Normandie, l'ivrogne ne commet un péché mortel que s'il tombe. D'où leur phrase, pour se justifier devant leur conscience : « J'étions soûls, mais pas pour tomber ».

A Naples, quand un prêtre a manqué à son devoir, les femmes du peuple ont coutume de dire : « *E la grazia che li manca.* C'est la grâce qui lui a fait défaut ».

FRA DEUNI.

1. Il est possible que cette curieuse phrase se rapporte aux souvenirs qu'ont laissés certains corps français qui ont pris part à la guerre de Crimée, surtout les chasseurs à pied et les zouaves, qui étaient armés de carabines Minié et s'en servaient avec beaucoup de succès.

Digitized by Google

LA FÊTE DES ROIS [1]

XVII

En Haute-Autriche

La Danse des Sonneurs

Voici, à l'occasion, de la fête des Trois Rois, un curieux usage qu'il m'a été donné d'observer au cours d'un long séjour en Autriche. Il est particulier seulement à quelques localités de cette pittoresque contrée du Salzkammergut, la Suisse autrichienne, dans la province de Haute-Autriche : Gmunden, Ebensee, Hallstatt, etc.

La veille de l'Epiphanie, au soir, on voit tout à coup apparaître sur la place publique un étrange défilé : une douzaine de jeunes garçons vêtus d'une chemise blanche par dessus un caleçon blanc, la taille serrée par une ceinture à laquelle est attachée, derrière, une de ces clochettes au son fêlé comme en ont les vaches dans la montagne, à la main un long bâton, et sur la tête une énorme lanterne en papier de couleur, ayant la forme d'une étoile, ou d'une église, ou d'une horloge, ou d'un navire, etc. Ils courent à pas rythmés l'un derrière l'autre en formant des cercles, des spirales, des figures sinueuses, et c'est un spectacle des plus bizarres que de voir ainsi serpenter et danser dans la nuit ces objets lumineux au-dessus de ces fantômes blanchâtres, au son d'un discordant carillon.

Après avoir tourné de la sorte pendant un quart d'heure environ, ils s'en vont par le bourg et les environs danser pareillement devant la maison des rentiers ou des riches cultivateurs, en chantant parfois quelques couplets de circonstance en patois du pays, par exemple :

1. Cf. t. II, p. 56, 66, t. III, p. 116, 167, t. IV, p. 38, 111, t. VI, p. 20, t. VII, p. 33.

Digitized by Google

Grüass Gott eng Mænna un Weiba, dö Glokla san kemma ;
Sö tanz'n mit Glockl'n un Liachta
Recht lusti un glöngsam um enga.
(*A la tyrolienne*) : Hal ri di æ, hal ri di a.

Jatzt bringts uns für d'Glöckla dö Krapfen
Grossmæchti, recht g'schmalz'n un vülj,
Mia woll'n eng niema ön Schnee umatappen.
(*A la tyrolienne*) : Hal ri di æ, hal ri di a.

« Que Dieu vous salue, hommes et femmes ! les sonneurs sont arrivés ; ils dansent avec des clochettes et des lumières tout à fait joyeusement et doucement autour de vous. *Hal ri di a, hal ri di a !*

Maintenant apportez pour les sonneurs des *Krapfen* [1] très gros, bien gras et en quantité ; nous ne voulons plus tourner davantage dans la neige. *Hal ri di a, hal ri di a !* »

Cet usage se perpétue depuis les siècles les plus reculés sans qu'on en connaisse l'origine ni la signification. Ne pourrait-il, — étant donné surtout qu'autrefois les lanternes, dit-on, avaient toutes la forme d'une étoile — symboliser l'annonce aux Mages de la naissance du Messie ?

Cette coutume n'empêche pas l'autre, plus répandue et connue en divers pays, de la procession des Rois Mages : trois jeunes garçons costumés *ad hoc*, en manteaux et couronnes de papier doré, portant une étoile en papier au bout d'un bâton, et allant de porte en porte chanter de pieux couplets. Cette procession commence parfois dès Noël et se continue jusqu'après l'Epiphanie.

AUGUSTE MARGUILLIER.

XVIII

A CANNES

Le gâteau des rois, très en usage à Cannes, présente une particularité locale et très spéciale. On met, dans la pâte, trois fèves : un roi *mage*, une reine et un page : ce sont des figures en porcelaine. Le roi mage a la tête et les jambes aussi noires que du cirage, il est vêtu d'une tunique blanche serrée à la taille. Absence de couronne. La reine a le teint du plus beau blanc, les cheveux du blond le plus tendre. Blanc aussi le vêtement long et évasé dans le bas comme celui de certaines statuettes de la Vierge. Un voile blanc ne recouvrant pas les traits du visage, est disposé sur la tête en coiffure

1. Sorte de pâtisserie très aimée dans le pays, faite de farine, de lait et d'œufs, et frite dans la graisse.

Digitized by Google

orientale. Enfin, quelques traits en couleurs bleue, rose et jaune pâle bordant les coutures du costume, achèvent de donner une apparence asiatique à cette reine. Le *page* est l'image exacte d'un haricot blanc ; à l'un des bouts, on distingue un *facies* humain.

Je savais que dans plusieurs localités on mettait deux fèves dans le gâteau des rois, un roi et une reine ; mais j'ignorais la coutume d'une troisième fève, le *page*, spéciale à la région cannoise et je n'ai pas pu connaître le motif qui en avait fait adopter l'usage. Mais, j'ai pu apprendre en quoi consistait le rôle du page, le personnage le plus important ; il doit verser à boire au roi et à la reine, être attentif à tous leurs faits et gestes. Quand l'un des deux porte son verre à ses lèvres, le page doit crier : « Le roi boit ! ou, la reine boit ! » Lorsque le roi se lève pour embrasser à la ronde les dames et les demoiselles de la société, le page l'accompagne et essuie successivement, avec sa serviette, la joue de la personne qui vient de recevoir l'accolade ; il agit de même, quand, à son tour, la reine va embrasser les messieurs.

Dans les familles, lorsque les fèves du roi et de la reine échoient à deux personnes du même sexe, la dame qui a le roi donne la fève à un monsieur ; le monsieur qui trouve la reine dans sa part de gâteau la donne à une dame. Mais dans les hôtels, on *double* ; il y a de la sorte deux rois et deux reines, qui partagent à eux quatre la dépense du Champagne, qu'il est d'usage d'offrir à l'assistance.

Je n'affirme pas que la fête des rois se passe ainsi dans tous les hôtels de Cannes, mais c'est de cette manière qu'elle a été pratiquée, en ma présence, à l'hôtel Néva.

Un des convives nous a raconté qu'à Amélie-les-Bains, dans les Pyrénées-Orientales, il y avait toujours deux fèves dans le gâteau, celle du roi et celle de la reine, mais que la fève du *page* était inconnue.

Sur la *côte d'azur*, la fête des rois est célébrée pendant plusieurs dimanches de suite ; les familles s'invitent à tour de rôle. On se divertit beaucoup et, ainsi que je l'ai dit, le rôle des pages est le plus important : *C'est le page qui fait les honneurs* ! dit-on, avec la même emphase que s'il s'agissait d'un conducteur de cotillon.

A. Certeux.

Digitized by Google

LES GATEAUX ET LES BONBONS TRADITIONNELS

VIII

Gateaux de Noel a Cannes

Cannes, pendant la foire de Noël, qui dure trois jours et se tient dans les Allées, au commencement de la jolie promenade appelée la Croisette, des marchands colportent sur une tablette des animaux en pâte sculptée qu'ils vendent comme objets d'étagère ou pour servir à l'amusement des enfants. Ceux-ci mangent volontiers ce gâteau indigeste quand le jouet a cessé de leur plaire et qu'ils lui ont donné l'apparence d'une pipe culottée.

Les artistes animaliers qui sculptent la pâte semblent avoir adopté trois types principaux : le cerf, le bélier et le cheval (1) ... dont la tête est surmontée d'un coq. Le cerf est assez bien imité et n'offre aucune particularité spéciale à signaler.

Le Bélier est remarquable par ses cornes de forte dimension et contournées d'une manière phénoménale (fig. 1).

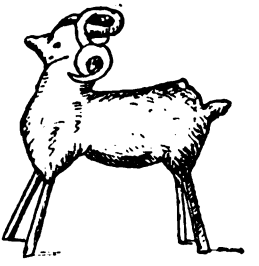


Fig. 1.

Le cheval ne ressemble en aucune façon au plus noble des quadrupèdes et il a fallu que la marchande m'assure à plusieurs reprises que son mari avait bien voulu simuler un cheval pour que j'aie consenti, non à le croire, mais à le rapporter ; par exemple, je n'ai pas pu savoir pourquoi la tête était surmontée d'un coq. Toutefois, si rien ne rappelle le cheval, le coq, en revanche, est très reconnaissable

1. Cf. le t. IV, p. 88, 90, 270, 328, le t. V, p. 448, le t. VI, p. 191, le t. VIII, p. 303, le t. IX, p. 156.

Digitized by Google

(fig. 2). Tous les quadrupèdes en pâte de farine ont des jambes de bois, quatre allumettes.

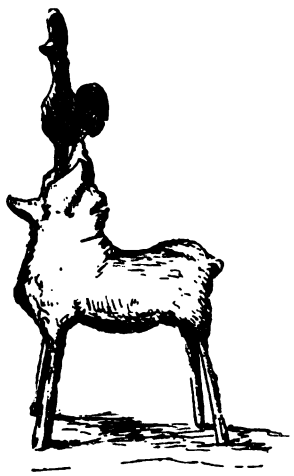


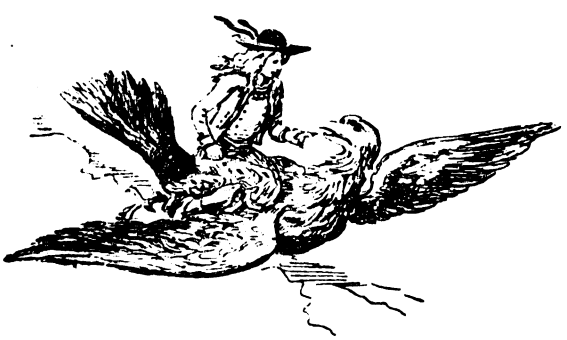
fig. 2.

Chez les boulangers de la vieille ville on vend, à Noël et aux grandes fêtes, des pains-gâteaux, dits *pannetons de Milan*. Ces pannetons ont la forme d'une boule aplatie sur la base et l'on assure que c'est très bon. Je crus sur parole la boulangère qui m'en donnait l'assurance en m'engageant avec insistance à en acheter un pour le manger. Mais, par contre, et à son étonnement, je lui achetai un panneton sculpté représentant un coq excentrique. « C'est moins avantageux, crut devoir observer la boulangère, les coqs sont faits pour les enfants qui s'en amusent ». Je jugeai inutile de lui faire part que j'allais l'envoyer à Paris... au « *Dîner de ma Mère l'Oye* ».

Ces pannetons sculptés sont vendus dix centimes. Les animaux, en pâte indigeste, dont il est question plus haut, sont au cours de vingt centimes.

En semaine, quelques boulangers, toujours dans la ville vieille, vendent couramment, pour les enfants, des gâteaux plats en pâte assez fine, représentant soit un lapin, soit un coq. Le lapin, assez bien imité, est coté un sou pièce ; on a deux coqs pour un sou.

A. Certeux.



Digitized by Google

LES VÊTEMENTS (1)

I

Chemise (*suite*)

tre monté en chemise comme St-Roch en chapeau = n'en avoir qu'une.

— Avoir des boyaux comme des manches de chemise = être doué d'un appétit vorace.

— Changer d'idée comme de chemise, plus souvent que de chemise.

— C'est une belle prostituée, mais elle n'a pas de chemise (Pr. franç. Habit de velours, ventre de son).

— Plus près tient sa chemise que sa jupe. = Les intérêts personnels sont plus forts que les autres. (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 2e série, t. IX, p. 192, 72, 73, 184 ; 2e série, t. XVII, p. 153-154).

Blanc comme une chemise, aussi blanc que sa chemise.

Plus près tient sa chemise que sa jupe. = Les intérêts personnels sont plus forts que les autres. (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 1re série, IV, 236).

Dans le pays de Liège, une femme un peu matérielle, lymphatique, est qualifiée « *Ine chimihe pleinte di châr* » = Une chemise pleine de chair.

Dans un autre sens, Béroalde de Verville disait déjà (§ VIII du *Moyen de parvenir)* : « *J'aurois pleine chemise de chair pour cinq sols* ». (*Ibid.* 1re série, III, 65 (addition).

On éprouve quelquefois des douleurs en buvant différentes espèces de bières, pour se guérir de cette incommodité on doit faire un nœud dans le pan gauche de sa chemise. (A. Hock. *Croy. et remèd. pop. au pays de Liège*, dans le Bull. de la société. liég. de litt. wall. XII, 1re série, p. III).

La pieuse croyance du peuple attribuait à la chemise de laine de Ste Marie d'Oignies, qu'avait portée la sainte et qu'on conservait dans l'église de la localité, la vertu de faire accoucher heureusement les femmes qui la tenaient dans les mains durant le

1. V. le t. IX, p. 493.

Digitized by Google

travail. (BARON DE REINSBERG. *Le Cal. belge*, I, 411). (GAZET. *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, Arras, 1614, p. 304-5).

Une chemise faite avec du lin filé pendant les douze nuits (nuits qui suivent la Noël) est bonne à bien des choses. L'année de l'anc. Belgique dans les Bull. de la Commiss. royale d'histoire, VII, 103). (*Ibid.* II, 328).

II

LES BAS (*suite*)

En vous levant, si vous entrez la pointe du pied sous le talon de votre bas; signe de querelle et de dispute. (A. HOCK. *Croy. et rem. pop. au pays de Liège*, dans les Bull. de la soc. liég. de litt. wall. 1re série, XII, 223).

Voici une variante d'une superstition que nous avons citée à l'article « *bas et chaussettes* » :

« Une jeune fille désire-t-elle voir en songe le mari que le destin « lui réserve ? Elle doit, la veille de la fête St-André, jeter ses bas « derrière elle, puis, sans se retourner, se mettre au lit en disant :

Saint André,
Bon batelier,
Faites-moi voir en mon dormant,
Celui que j'aurai en mon vivant.

Le lendemain, au saut du lit, la curieuse examine attentivement ses bas; car ils doivent, étant à terre, former la lettre initiale du nom de son futur époux. (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 2e série, XI, 142, 143).

Les jeunes filles des environs de Liège jettent pendant neuf jours à commencer du 1er Mars, avant de se coucher, leurs bas derrière elles, par dessus la tête, en disant chaque fois trois *pater* et trois *ave*.

Elles ne regardent les bas que le lendemain matin. Sont-ils tombés en croix, on ne se mariera pas encore; dans le cas contraire, on voit le futur mari en songe. Mais si les bas sont tombés en croix et si en rêve on voit un cercueil, il faut se résigner à rester fille [1]. (DE REINSBERG. *Cal. belg.* I, 155).

Mal de gorge. Appliquer sur la gorge le bas qu'on vient de défaire. (A. HOCK, l. c., p. 189).

Les Abbayes de la Cambre et de Forêt devaient donner aux veneurs

1. Comparer une coutume analogue rapportée dans notre précédent article *R.-T. pop.* IX, 496, se rapportent à la St-André.

Digitized by Google

de l'ancienne Vénerie ducale de Boitsfort, le *jour de l'an*, la seconde *six paires de bas* de laine blanche, dont trois devaient monter jusqu'aux genoux. Ces objets se distribuèrent quelquefois aux pauvres. (De Reinsberg. *Cal. belge*, I, 9-10).

M. Cornelissen, l'un des directeurs de la revue flamande *Ons Volksleven*, nous a puissamment aidé en ce qui concerne la partie flamande de ce travail. A. H.

Il a toute sa garde-robe dans les pieds de ses bas. = Il porte des habits rapés, il n'en a pas d'autres à mettre, et cependant il se donne des grands airs. (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 1re série, IV, 622).

Un bas comme un bonnet. = Se dit d'un bas très large, tricoté trop légèrement, de laide forme.

Aller comme un bas de soie.

Botté comme un bas de soie. (Charleroi-Hainaut).

Avoir un gosier comme un bas à raies.

Avoir un cou comme un bas rempli de noix. = Allusion au cou d'une goîtreuse. — Certaines personnes conservent leurs provisions de noix dans des bas.

Résistante comme un bas, = Comparaison employée en termes de souverain mépris, à l'égard des jeunes filles qui ne savent pas se faire respecter.

On dit aussi : elle résiste comme un gant.

Il attrape cela comme une puce dans son bas. (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 2e série, 64 p., t. IX, pp. 87, 57, 77, 143, 151, 133, 64.)

Prendre ses bas pour ses souliers, = Se tromper dans ce qu'on fait.

— Je lui ai refait ses bas au talon. = Je lui ai dit son compte.

— Il aura pour raccommoder ses bas au talon. (*Bull. de la Société Liég. de Litt. wall.* 2e série, t. XVII, p. 58).

— Défaire ses bas pour avoir du fil. = Détruire une chose bonne pour en faire une mauvaise.

Je lui ai refait ses bas au talon. = Je lui ai dit son compte. (*Ibid.* 1re série, IV, 221-227).

Jarretière

« Vous le lierez à votre jarretière », c'est-à-dire ce sera quelque chose de perdu, d'irrécouvrable. (*Bull. soc. Liég. wall.* 1re série, X, 127, note).

Attraper une fameuse jarretière. = Etre compromis dans une faillite. (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 1re série, IV, 636).

Digitized by Google

— Quand on perd sa jarretière, c'est que l'homme a fait une brèche dans son sacrement (de mariage). (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 2e série, XVII, 443).

— Elle s'est embarrassée dans sa jarretière, elle a fait une chute. = Elle s'est laissée abuser. (*Id.* 2e série, XVII, 443).

Pour guérir les crampes dans les jambes, on tourne autour des membres malades des bandes de peaux d'anguilles en forme de jarretières. Une jarretière de coton de lampe, *dé lignoù d'lampe*, à la jambe affectée, c'est bon aussi.

Hock. *Croy. et rem. pop. au pays de Liège,* dans les *Bull. de la Soc. Liég. de litt. wall.* 1re série, XII, 93.

Lorsqu'au cabaret on vous sert un verre de bière incomplètement rempli, c'est-à-dire lorsque la mousse occupe une grande partie du verre, on dit qu'on a une *fameuse jarretière,* ou un *faux-col.*

Guêtres

Durer jusqu'à la fin, comme ma grand'mère ; comme des boutons de guêtre. (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 2e série. IX, 120).

C'est fini pour la guêtre, les boutons sont à bas (tombés). = Se dit de ce dont on ne peut plus tirer parti. (C'est une affaire finie).

Estimer comme un bouton de guêtre. = Priser au plus bas quelqu'un ou quelque chose. *Ibid.* 2e série, IX, 123 .

Avoir quelque chose à ses guêtres (perdre quelque chose). Lorsqu'on a perdu une partie (jeu), on dit « *je l'ai à mes guêtres* » (j'ai la partie à mes guêtres). HAINAULT.

III

CHAUSSURES (*Suite*)

Des chaussures larges et de grande dimension, on dit que ce sont des *caisses à violon.*

Des bottines dont la semelle est décousue, on dit *qu'elles baîllent, qu'elles ont faim.*

Les talons éculés des bottines indiquent, s'ils sont éculés en dehors, qu'on deviendra *pauvre* ; s'ils sont éculés en dedans, qu'on deviendra *riche* (ANVERS).

On dépose les clous qu'on rencontre dans les noix dans sa bottine pour trouver de l'argent.

(A Hock. *Croy. et rem. pop. au pays de Liège* ; dans les *Bull. de la Soc. Liég. de litt. wall.* XII, 1re série, 117).

Digitized by Google

En Hainaut, les lacets des bottines se nomment *scorions*.

— Avoir les jambes comme des lacets de souliers = Avoir les jambes longues et maigres. (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 2e série, IX, 160).

— Souple comme un cordon de soulier. (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 2e série, IX, 175).

— A belle jambe, belle chaussure. = Il faut que tout se rapporte.

— Il mouillerait ses semelles pour emporter vos cendres. = Il est avide à l'excès.

— Avec la langue d'une femme et la haine d'un curé, on fait de fameux souliers.

— Il ne faut pas jeter ses vieux souliers dehors, si l'on en a de neufs.

— Chacun sait où son soulier le blesse. Où le bât blesse. (*Ibid.* 1re série, IX, 469).

— Il n'a pas de souliers aux pieds, expression fréquemment employée pour dire : il est fort pauvre.

— Je suis si amoureux dans mes bas que je ne puis plus me retrouver dans mes souliers. = Je ne suis pas amoureux. (*Ibid.* 1re série, IV, 601).

Boucles de souliers

Jadis, à Liège, à l'époque de la confirmation, l'évêque ou son suffrageant liait un bandeau sur le front de chaque enfant qui se présentait à l'église pour recevoir le sacrement de confirmation. Un parrain et une marraine assistaient comme témoins et faisaient à leur filleul le cadeau d'obligation, lequel consistait toujours, pour les garçons, en une paire de *boucles de souliers* et une de jarretières, le tout en argent (les pantalons n'étaient pas encore en usage) : pour les filles, c'était une paire de boucles d'oreilles en or. Cette coutume est tombée en désuétude, et la cérémonie a été simplifiée.

Si la nuit de St-Mathias, on jette un soulier en arrière par dessus sa tête, et que la pointe se dirige vers la porte de l'appartement, on le quittera bientôt, soit pour aller rejoindre ses ancêtres, soit au moins pour déloger.

(Baron de Reinsberg. *Calend. belge*, I, 149).

En prenant la précaution de toujours déchausser le pied gauche le premier, on ne souffrira jamais des *maux de dents*.

(A. Harou. *Le folkl. de Godarville*, p. 33).

Si vous avez un pied endormi, faites une croix dans votre *soulier* avec la main, l'engourdissement passera à l'instant.

(A. Hock, *Croy. et remèd. pop. au pays de Liège*, dans les *Bull. de la Soc. Liég. de litt. wall.* XII, 1re série, III).

Digitized by Google

Aller fabriquer des pantoufles de lisière, c'est aller en prison, parce que les prisonniers utilisent leurs loisirs à confectionner des pantoufles.

— Il est comme Polichinelle qui fait ses paquets dans un chausson.

— Graisser ses bottes. = Se préparer à partir pour un voyage, se disposer à mourir.

— Manger les bottes de son maître. = Ne pas faire convenablement sa besogne.

— Vous aurez des bottes à Pâques, et des reines-claude à St-Jacques. = Promesses illusoires.

Les belles bottes ne font pas le bon cavalier. (Namur). (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 2e série, t. XVII, p. 92-93, 121).

A la p. 497 de la *Revue des t. pop.*, t. IX, nous avons dit : « On dit d'un mort, qu'il a graissé ses bottes », etc.

Dans le Condroz, l'expression prend un ton tout particulier, on dit d'une personne qu'elle a graissé ses bottes lorsqu'elle a reçu l'Extrême-Onction, les Saintes-huiles. On dit d'un mort qui avait refusé de recevoir le prêtre, qu'il est parti sans graisser ses bottes.

Nous avons parlé dans la *Rev. des tr. pop.* (télégraphes) d'un paysan qui avait suspendu des chaussures destinées à son fils aux fils télégraphiques. Le quest. de Folk-l. wall., 3, n° 28, rapporte également une légende très connue de nos Ardennes : Saint Remacle dupe le diable en lui montrant un hotte remplie de *vieilles chaussures*, prétenduement usées durant un voyage.

Savates

— Elle a de longues *savates*. = C'est une femme négligée, sans amour-propre, une mauvaise ménagère. (*Bull. soc. Liég. de litt. wall.* 1re série, IV, 642).

— Il a été à Paris sur une chèvre, il en est revenu sur une *savate*.

— On te verra aller avec une savate et un sabot. = Ce dicton s'adresse à ceux qui font un mauvais usage de leurs richesses et qui ont l'air de s'en enorgueillir. (*Ibid.* 2e série, t. XVII, p. 13).

— Il ne faut pas se moquer d'un mal chaussé. Il y a des *savates* pour tout le monde. = Se dit d'une personne qui a les mêmes défauts que celles dont elle veut se moquer.

— On est vite fatigué de ses savates quand on a des souliers neufs. = Les honneurs changent les mœurs. (*Ibid.* 1re série, IV, 409, 528).

Jeu de la savate, défendu par le clergé dans la Flandre. Il est

Digitized by Google

assez indécent : le joueur cherche la savate sous les jupes de femmes accroupies.

IV

Les Coiffures (*suite*)

Le bonnet

Quand on est en présence d'une sorcière, on se garantit de tout maléfice en retournant son « *bonnet* » ou sa poche (Louveigné).

— Prendre sous son bonnet = Prendre la responsabilité.

— Mettre son bonnet de travers = Entrer en mauvaise humeur.

— Laissons cela pour faire un bonnet à Mathieu = Abandonner une chose qui devient inutile.

— Le voilà, ramasse ton bonnet = Le voilà, fais en ce que tu veux, je te l'abandonne. (*Bull. soc. liég. de litt. wal.* 2e série, t. XVII, p. 90-91).

Pour guérir les enfants qui transpirent de la tête, appliquer le bonnet de l'enfant, tout trempé de sueur, sur sa poitrine.

Pour les maux de ventre et les convulsions, on jette le bonnet de l'enfant au feu.

Pour le muguet, les plaies et rougeurs dans la bouche des enfants : On fait trois signes de croix dans le *bonnet* de l'enfant, puis on commence une neuvaine. (A. Hock. *Croy. et rem. pop. au pays de Liège*, dans le *Bullet. de la Société liég. de litt. wall.*, VII, 1re série, p. 188).

Toutes les coiffes ont leur cordon. = Toutes les actions ont leur conséquence. (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 2e série, XVII, 202).

Chapeau

Avoir une belle plume à son chapeau.

— S'il vendait des chapeaux, les enfants viendraient au monde sans tête. (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 2e série, t. XVII, p. 130-131).

V

Le Pantalon

Lorsque l'enfant, devenu adolescent, abandonne ses pantalons courts, on lui fait des gauffres. (*Fayt-lez-Seneffe, Hainaut*).

Digitized by Google

On croit se préserver des rhumatismes en conservant dans une poche du *pantalon* un marron sauvage. (*Quest. de Folkl. Wall.* N° 543).

A Anvers, la même croyance existe.

— Perdre ses culottes, attraper une fameuse culotte, = perdre au jeu ou de l'argent dans une affaire. (*Hainaut*).

— Il ne faut pas lever ses culottes plus haut que ses hanches. = Il ne faut pas faire plus d'embarras que les choses ne le comportent.

— Il jetterait ses culottes sur le feu qu'elles ne brûleraient pas. = Il a tous les bonheurs.

— C'est une culotte grasse (se dit d'un homme qui ne mène pas grand train relativement à sa fortune, qui ne renouvelle ni ses vêtements, ni son mobilier). (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 1re série, IV, 27).

— Il a fait un *cinq* à son *pantalon* (Armonaque de Mons (Hainaut), année 1867, p. 73). C'est-à-dire il a fait un accroc à son pantalon, il a déchiré son pantalon. Cinq, dans nos patois, est proprement une déchirure en forme du chiffre romain *V* (cinq).

— C'est une « *première culotte* », dit-on d'un jeune homme qui veut faire l'important.

— Il tend à ses bretelles. (Il a de la difficulté à sortir d'une entreprise). (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 2e série, t. XVII, pp. III).

— Dans le peuple, quand la chemise d'un enfant sort de son pantalon, on crie aussitôt :

Marticot,
Pèlé cou (cul) d'sabot,
Make à s'cou !

Ou bien encore :

Panai cou
Tot nou (nu) !

(*Ibid.* t. XI, p. 187).

VI

Manches, Manchettes et Boutons

Il y a bien des *manches* à mettre. = Il s'en faut de beaucoup que cette affaire soit terminée.

Mieux vaut belle panse que belle *manche*.

Faire belle panse et belle manche = faire grand'chère et toilette brillante.

Digitized by Google

C'est vrai comme St-Pierre a passé par ma manche. = Cela est faux. (*Bull. soc. liég. de litt. wall. 2e série*, IX, 285).

Frotter la manche de quelqu'un = le cajoler.

Ce n'est pas aux pourceaux à porter des manchettes. = L'élégance ne sied pas à tout le monde. (*Bull. soc. liég. de litt. Wall.* 1re série, IV, 638).

Mieux vaut belle (élégante) manchette que belle pansette (petite panse). = Opinion des gens qui s'imposent des privations pour paraître ce qu'ils ne sont pas.

Il faut faire le bouton comme on a l'habit. = Il ne faut pas faire plus qu'on ne peut. (*Bull. soc. liég. de litt. w.* 2e série, XVII, 417).

— Tenir quelqu'un par un bouton. = C'est-à-dire l'importuner par des riens, l'entretenir de choses indifférentes, l'ennuyer, le retenir malgré lui.

Agrafer quelqu'un, le happer au passage, dans le même but que précédemment.

Je boutonne à droite, ou je boutonne à gauche. Les militaires (les officiers) = emploient la 1re de ces expressions pour dire que les fonds sont en hausse et la 2e en baisse.

Les militaires doivent boutonner leur tunique à droite pendant la 1re quinzaine du mois et à gauche pendant la 2e quinzaine. On sait que le traitement se paie à la fin de la 2e quinzaine ou au commencement de la 1re. Donc, lorsqu'ils boutonnent à droite, le gousset est bien garni.

VII

Les gants

Un nouveau langage est en grande faveur dans la haute société anglaise, c'est le langage des gants.

Un « *oui* » se dit en laissant tomber un des gants, un *non* en les roulant dans la main droite.

L'indifférence s'indique par la main gauche à demi-dégantée ; le *dédain*, par de petits coups frappés sur le menton ; la *haine* par les gants retournés à l'envers.

(*Le Globe illustré*, 1894, pp. 206).

— Retourner comme une crêpe, comme un gant = faire un mauvais parti à quelqu'un. (*Bull. soc. liég. de litt wall.*, *2e série*, IX, 239).

Digitized by Google

VIII

Robes, etc. Jupes

Jeter sa jupe sur la haie (se dit de toute personne qui, par inconstance, renonce à quelque profession que ce soit).

— Elle vole hors de ses jupes (se dit d'une femme ardente, recherchant la compagnie des hommes). (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 2e série, t. XVII, p. 454-455).

Le quest. de Folk-lore wallon donne le moyen de faire disparaître les chenilles d'un jardin. Attacher un sac en papier, rempli de chenilles recueillies dans ledit jardin, à *sa Jupe* (c'est une femme qui employa ce procédé), traverser la rivière, et, arrivé sur l'autre rive, enterrer les insectes. (Ensival, province de Liège). (*Quest. de folkl. wall.* p. 7, n° 78).

Large comme un tablier, comme une manche de chemise, comme un chapeau.

C'est un large tablier sans cordon. = C'est une chose incomplète. (*Bull. soc. liég. de litt. wall.* 1re série, IV. 576 ; 2e série, IX-171).

Une jeune fille qui perd son tablier est presque certaine qu'on la trompe, ou qu'on oublie les serments qu'on lui a juré maintes fois. (A. Hock. *Croy. et rem. pop. au pays de Liège ;* dans le Bull. de la soc. liég. de litt. wall. t. XII, 1re série, p. 291).

Les Brugeois avaient autrefois l'habitude d'offrir, chaque année, une robe à N.-D. de Roosebeke à l'occasion de la grande fête, à laquelle ils ne manquèrent jamais de se rendre. (De Reinsberg. *Calend. belge*, II, 44).

Alfred Harou.

Digitized by Google

LES ORDALIES (1)

IV

Par l'huile bouillante

f) *Inde Méridionale*

L'ÉPREUVE par l'huile bouillante était tellement dans les habitudes indiennes, que même les convertis au christianisme l'employaient, comme le montre le récit du missionnaire Bouchet. « Pour ne parler ici que des chrétiens, il y en a qu'on a forcé de donner ce témoignage de leur innocence, et qui, sans nous consulter, sont allés dans les places publiques, et là, à la vue de tout le monde, ont enfoncé la main et le bras jusqu'au coude dans l'huile bouillante sans être tant soit peu brûlés. J'ai examiné leur main et leur bras sans trouver la moindre impression de brûlure.

« J'ai connu autrefois un chrétien qui, ayant une femme très sage, ne pouvoit s'ôter de l'esprit qu'elle lui fût infidèle. Les reproches sanglans qu'il lui faisoit sans cesse la réduisirent au désespoir. Un jour que cette pauvre femme était pénétrée de douleur, elle dit à son mari qu'elle étoit prête de lui donner les preuves qu'il pouvoit désirer de son innocence. Le mari ferma la porte à l'instant et, ayant rempli un vase d'huile, il la fit bouillir, puis il ordonna à sa femme d'y mettre la main : elle obéit aussitôt en disant qu'elle ne la retireroit que quand il le lui auroit commandé. La fermeté de cette femme étonna son mari. Il la laissa un peu de temps sans lui rien dire ; mais voyant qu'elle ne lui donnoit aucun signe de douleur et que sa main n'était nullement brûlée, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Quatre ou cinq jours après, il me vint trouver avec sa femme et me raconta tout en pleurs ce qui lui étoit arrivé. J'interrogeai en particulier la femme, qui m'assura qu'elle n'avoit pas plus ressenti de douleur que si sa main eût été dans l'eau tiéde.

1. Suite, voir t. IX, p. 711.

Digitized by Google

On en croira ce qu'on voudra, mais moi qui ai vu jusqu'où alloit la folle jalousie de cet homme et la conviction qu'il eut depuis de la vertu de sa femme, je ne puis pas douter de la vérité de ce fait.

... Quand les Gentils exigent l'épreuve de l'huile bouillante, ils font laver les mains à l'accusé et ils lui coupent les ongles, de peur qu'il n'ait quelque remède caché qui l'empêche de se brûler » (1).

XIII

Par les charbons ardents

b) *Inde Méridionale*

Le même missionnaire décrit aussi une autre forme d'ordalie signalée précédemment en Arabie. « Une femme chrétienne d'une autre bourgade ayant été suspecte à son mari, il l'accusa d'infidélité devant sa caste où les Gentils avoient tout pouvoir. Elle fut condamnée aussitôt à marcher vingt pas, portant dans l'extrémité de la toile qui lui couvroit la tête une trentaine de charbons ardents ; si la toile brûloit, elle devoit être déclarée coupable. Elle porta ses charbons, et, après avoir fait vingt pas, elle les jeta sur son accusateur. C'est une chose qui se passa à la vue de deux cents témoins. J'arrivai deux mois après dans cette peuplade, et j'imposai au mari une pénitence proportionnée à sa faute » (2).

XIX

Par les serpents

b) *A Pondichéry*

« On prépare un grand vase rond, à peu près comme une grosse boule, dont l'entrée est si étroite que c'est tout ce qu'on peut faire que d'y mettre le poing. On met dans ce vase un de ces gros serpens dont la morsure est mortelle si on n'y remédie sur l'heure. On y met aussi un anneau. Ensuite on oblige ceux qui sont soupçonnés de vol de retirer l'anneau du vase. Le premier qui est mordu est reconnu coupable » (3).

1. *Lettres édifiantes*, t. II, Paris, 1877, gr : in-8, p. 493. *Mission de l'Inde, Lettres du P. Bouchet*, 2 octobre 1714.
2. *Lettres édifiantes*, t. II, *Lettre du P. Bouchet*, p. 493.
3. *Lettres édifiantes*, t. II, *Lettre du P. Bouchet*, p 493.

Digitized by Google

XXII

Par les papiers

a) *Inde*

« Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol et qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers et on les dispose en forme de cercle ; on évoque ensuite le démon avec les cérémonies accoutumées, et on se retire après avoir fermé et couvert le cercle de manière que personne ne puisse y toucher. On revient quelque temps après, on découvre le cercle, et celui qui se trouve hors de rang est censé le seul coupable. Cet espèce d'oracle a si souvent et si constamment servi aux Indes à découvrir avec certitude un criminel entre plusieurs innocents que cette unique preuve suffit pour faire le procès à un homme [1] ».

René Basset.

LES POURQUOI [2]

XCIV

Pourquoi les chiens se flairent au derrière

Un jour, un horloger de Genève surprit un chien lui volant une montre ; il courut après mais ne put le rattrapper. Sachant la chose, et ayant à cœur l'honneur de la race, les autres chiens, se doutant que le voleur avait avalé la montre se flairent pour la surprendre au débouché, et connaître le coupable ; et comme ils ne l'ont pas encore découvert, ils flairent toujours (Troyes).

(*Dit par mon père*).

Louis Morin.

1. *Lettres édifiantes*, t. II, *Lettre du P. Bouchet*, p. 356.
2. Cf. le t. II, p. 433, t. III, p. 97, IX, p. 165.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS (1)

XVI

Patrons bizarres

Les six corps des Marchands et tous les corps des Métiers ont chacun divers saints et saintes pour des raisons plaisantes, car je n'oserois dire ridicules, de peur de profaner comme eux les choses les plus saintes. Les Meuniers ont le bon Larron, comme s'ils reconnoissoient eux-mêmes qu'ils sont larrons, mais qu'à la fin ils pourront s'amender. (Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 617).

XVII

Présents faits a certaines époques

Dans l'Yonne on offrait jadis aux cordonniers des roulées ou œufs de Pâques. (Moiset. *Mœurs, etc., de l'Yonne*, p. 32).

Dans les Landes, les meuniers qui voulaient entretenir et s'assurer leur clientèle ne manquaient pas autrefois de payer à boire à leurs clients les jours de dimanche et de fêtes. (De Métivier, *l'Agriculture des Landes*, p. 421).

XVIII

Comptabilité primitive

Aux boucheries, les consommateurs achetaient « chair sur taille », c'est-à-dire en marquant sur une taille, par des crans ou des coches, la quantité de viande prise chaque fois, comme cela se passe encore chez les boulangers. (*Autrefois*, s. d. (1842), p. 150).

1. Cf. le t. IX, p. 501, 570, 634, 683.

Digitized by Google

XIX

Croyances relatives aux matériaux

Dans le Bocage normand, la plupart des vieux maçons sont persuadés qu'autrefois les pierres croissaient comme la végétation qui couvre la terre, et n'y auraient pas laissé un brin d'herbe si saint Pierre ne les eût charmées. C'est par les veines qu'on remarque dans les pierres, prétendent-ils, que la sève y circulait et entretenait leur existence. (Lecœur, *Esquisses du Bocage normand*, t. II, p. 31).

XX

Pourquoi certains ouvriers sont pauvres

En Portugal le maçon a été maudit, parce qu'il a jeté des pierres à la sainte Vierge : celle-ci lui dit :

Pedreiro, Pedreiro
Hade ser sempre pobreto e alagrete.

Maçon, maçon, tu seras toujours pauvre et gai. En effet le maçon chante et siffle, mais il ne s'enrichit guère. (Leite de Vasconcellos. *Tradiçoes*, p. 250).

XXI

Cris pour aller en mesure

Lorsque les maçons hissent une pierre sur une maison, ils ont coutume de pousser un son haut et aigu, que l'on peut plus ou moins bien traduire par : âôu-ôu-â-ô-ôu ; et qui a un grand caractère de monotonie et de tristesse. (Leite de Vasconcellos, p. 250).

XXII

Êtres fantastiques en rapport avec les métiers

La croyance aux femmes condamnées à venir laver la nuit en expiation du meurtre de leur enfant, d'une violation du repos dominical, ou pour autre cause, a été constatée en Bretagne, en Berry, en Bourgogne et en Normandie. Est-elle connue en d'autres pays, soit sous cette forme, soit sous une forme voisine ?

Digitized by Google

XXIII

Enseignes singulières

A Saint-Haon-le-Châtel, l'enseigne d'une boucherie représente un animal indescriptible, la vache enragée peut-être, avec cette légende :

On me dit vache et je suis bœuf ;
Pour qui me veut, je suis les deux.

(Mario Proth. *Voyage au pays de l'Astrée*. 1868, p. 330).

P. S.

XXIV

Particularités des statuts

Les statuts des drapiers drapans de Troyes, 1402, déclarent qu'à leur entrée en maîtrise ils ne seront pas tenus de payer aux autres membres de la corporation certaines redevances, ce qu'ils appellent apperchis, couvent, bien venuë, droit de trippes ou autrement ». Ils pourront cependant payer quelque petite somme, comme cinq sols, pour boire avec les autres. (*Bibl. Nat., Collection de Champagne*, vol. 102).

Chez les tisserands de drap et de toile, les maîtres et prudhommes chargés de visiter le chef-d'œuvre d'un aspirant à la maîtrise étaient les « visiteurs du beau bout ».

XXV

Farces faites aux ouvriers

Les tisserands de toiles, qui étaient nombreux à Troyes, travaillaient dans les caves de leurs maisons ; ils étaient éclairés par une fenêtre à hauteur du trottoir, garnie de carreaux en papier huilé. Une facétie légendaire chez les gamins consistait à passer leur tête au travers d'un des carreaux en papier et à demander l'heure au tisserand. Celui-ci, furieux, se hâtait de remonter pour courir après le délinquant, qui s'esquivait au plus vite.

Louis Morin.

XXVI

Coutumes de marchés

A Liège, lorsqu'un marchand achète une bête à cornes qui n'est pas livrée immédiatement, il donne comme arrhes à son vendeur

Digitized by Google

une pièce de deux centimes, pour être remise au premier mendiant que celui-ci rencontrera.

ALFRED HAROU.

XXVII

LES INVENTEURS DE MÉTIERS

C'est le diable qui a inventé le moulin. Il avait déjà arrangé tout, mais il n'avait pas pu mettre à leur place les ailes et les meules, parce que dans ces choses il y a le signe de la croix. Alors le bon Dieu bénit tout cela et acheva le travail. (DRAGOMANOV. *Molorousskia predania i razskary*. Kiev, 1876, p. 17).

XXVIII

OUVRAGES FAITS PAR LES FEMMES

Le tissu des femmes en Grande-Russie (ce sont les femmes des paysans qui tissent elles-mêmes la toile pour leur vêtement), est maudit à travers chaque fil ; il ne chauffe pas et ne garantit pas de la pluie, parce que la femme maudit son mari avec chaque coup de métier. (DALH, t. IV, p. 1118).

TH. VOLKOV.

XXIX

PETITS PROFITS

Dans les ateliers de metteurs au point, dans ceux de marbriers, on appelle *lapin* les débris de marbre. La coutume veut qu'ils appartiennent aux ouvriers et qu'ils soient vendus à leur profit. Avec l'argent que produit la vente du *lapin*, ils font un bon dîner ensemble et vont ensuite au théâtre.

Les débris de marbre se vendent 20 francs le mètre cube.

LIONEL BONNEMÈRE.

XXX

BLASONS DE MÉTIERS *(suite)*.

Tonneliers. — Filateurs

A Bruges (Fland. occid.), on donnait aux tonneliers le sobriquet de *sotte kuypers* (fous tonneliers), parce qu'ils tournent autour des

Digitized by Google

objets qu'ils confectionnent. (*Annales de la société d'Emulation de Bruges*. Notes sur le métier des Tonneliers à Bruges, XIII, 143).

A Liège, on nomme *cul gras* les peigneurs et fileurs de laine, toujours sales à cause de l'huile qu'ils mettent dans la laine pour travailler. (*Bull. soc. hist. de litt. wall.* IX, 153).

ALFRED HAROU.

XXXI

SURNOMS DONNÉS A DES OUVRIERS

A Troyes, les serruriers sont des « *gueules noires* ». Les rebrousseurs (commis des ouvriers bonnetiers), « *cafards* ». Les tisserands, « *culs bassés* » [1]. Les anciens métiers de bonnetiers, sur lesquels l'ouvrier était assis sur une planche tenant au bâti de la machine, s'appelaient « *tape-culs* ». L'ouvrier lui-même prenait parfois ce nom ; on le désignait aussi sous le nom de « *coq d'inde* ».

LOUIS MORIN.

XXXII

BRUITS DE MÉTIERS

Dans l'*Assommoir*, Zola donne cette formulette, qui paraît d'origine populaire, et qui doit avoir ses variantes :

Pan pan, Margot au lavoir
Pan pan, à coups de battoir,
Va laver ton cœur
Tout noir de douleur.

XXXIII

SUPERSTITIONS DES OUTILS (*suite*)

En Haute-Bretagne, les charpentiers évitent de se passer leurs outils de la main à la main, dans la crainte que cette action n'amène entre eux une querelle.

En Allemagne, si, lorsque le charpentier enfonce le premier clou dans la charpente d'une maison neuve, son marteau fait jaillir une étincelle, la maison sera brûlée ; en d'autres contrées, c'est le dernier clou qui expose à ce malheur. (GRIMM. *Teutonic Mythology*, t. IV, p. 1793, 1805).

1. Bassé, terme local qui signifie secoué.

Digitized by Google

Dans la Gironde, les lisseuses prétendent que quand les fers placés sur le fourneau remuent, c'est signe d'ouvrage prochain. (C. DE MENSIGNAC. *Superstitions de la Gironde*, p. 140).

XXXIII (*suite*)

COMMENCEMENT ET FIN D'UN OUVRAGE

En Franche-Comté, lorsqu'un père de famille fait bâtir une maison, l'aîné de ses enfants pose la première pierre et frappe dessus trois coups de marteau. Après cette cérémonie, les maçons passent la journée en fête chez celui qui les occupe.

Quand les charpentiers ont posé les deux principales colonnes, ils font intervenir adroitement le propriétaire dans un travail soi-disant difficile ; son rôle est d'enfoncer à coups de marteau une cheville dans un trou trop petit. Pendant qu'il s'évertue en vain, les ouvriers comptent les coups frappés : chaque coup de marteau représente une bouteille que le brave homme est obligé de payer sur le champ. (CHARLES ROUSSEY. *Glossaire du parler de Bornois*, p. 339). P. S.

LE COQ ET LE RENARD [1]

II

Conte de l'Aveyron

Voici une petite fable dont j'ai entendu plusieurs variantes. Un renard avait pris un coq. Le voleur tenant dans sa gueule sa malheureuse victime s'enfuyait à toute vitesse. Il passe devant la cour d'une ferme. En le voyant, une vingtaine de poules se mettent à glousser en chœur : « L'assassin ! L'assassin ! » Le coq dit alors au renard : « Réponds-leur donc : qu'est-ce que cela vous fait ? » Et le renard de suivre le conseil. Mais pendant qu'il parlait, Messire Coq déploya le reste de ses ailes et s'échappa.

L'historiette m'a été contée par un laboureur de Millau, dans le département de l'Aveyron.

FRANÇOIS DUYNES.

1. Cf. t. V, p. 439, une variante de la Haute-Bretagne.

Digitized by Google

CONTES ET TRADITIONS DU HAUT-ZAMBÈZE (1)

IX

Traditions et croyances diverses

Sikouloukobozouka (L'homme à la jambe de cire) (2)

Cet homme demeure dans les forêts, où il se nourrit de miel. On dit que c'est un homme qui ne se laisse que rarement voir. Ceux qui l'ont vu disent qu'il a une femme et des enfants. Sa hutte est faite de défenses et de peaux d'éléphants, et de peaux de pythons. Il possède une grande quantité de vivres, de grands vases pleins de miel, et de grandes quantités de viandes et de graisse. On dit que nul ne peut voir son village. De plus, ceux qui l'ont vu racontent que ses haches de guerre et ses assagaies sont de cire. Ils disent de plus qu'un côté tout entier de son corps, c'est-à-dire une des jambes, un de ses bras, un de ses yeux, une de ses oreilles, une moitié de sa tête et de ses cheveux, que tout cela est de cire. Sa femme est faite de la même façon, ainsi que ses enfants. On dit de plus que ses pieds sont faits comme ceux d'un animal (3), et que sa hache est extrêmement tranchante.

Un homme de chez nous, nommé *Mashambwa* s'est rencontré un jour avec lui. Comme cet homme avait été chercher du miel dans la forêt, il entendit Sikouloukobozouka qui traversait les bois en sifflant. Cet homme se demanda : « Qui est-ce donc qui siffle par là-bas ? » Au même moment il entendit un oiseau qui l'appelait (4) ; il lui répondit, le suivit une courte distance, marchant en sifflant derrière l'oiseau. Celui-ci lui montra un essaim d'abeilles. L'homme monta

1. Cf. le t. IX, p. 665.
2. Il s'agit non pas d'un monstre des temps passés, mais d'un monstre vivant actuellement, et que beaucoup de Zambéziens déclarent avoir vu. Le texte raconte l'aventure arrivée à un nommé *Mashambwa* qui l'a lui-même racontée à *Kasava*, de qui je la tiens. D'après les Zambéziens c'est cet être-là qui fournirait aux docteurs et aux sorciers leurs charmes ou leurs médecines.
3. C'est-à-dire qu'il a des pieds fourchus.
4. Chacun connaît l'oiseau à miel qui indique aux chasseurs de miel l'endroit où sont les essaims d'abeilles sauvages.

Digitized by Google

au haut de l'arbre, et trouva que les abeilles logeaient au fond d'un trou. Il descendit à terre et fit du feu. Il remonta sur l'arbre avec des branches allumées et s'empara du miel.

Alors il aperçut Sikouloukobozouka, qui venait vers lui. Lorsque l'homme fut arrivé à terre, avec son miel déposé sur un plat de bois, il entendit Sikouloukobozouka lui dire: « Apporte ici, donne-moi ce miel ». L'homme lui répondit : « Je ne veux nullement te donner mon miel. » Alors Sikouloukobozouka lui dit : « Viens ici, que nous luttions ensemble ». L'homme s'approcha ; ils luttèrent ensemble. L'homme s'aperçut que son adversaire était extrêmement fort ; il se dit alors : « Quelle ruse dois-je employer contre lui ? » Il se dit encore : « Il ne faut pas que je le mène là où il y a de l'herbe ; il faut que j'essaie de le conduire sur le sable ». En effet, il voyait que si Sikouloukobozouka pouvait poser son pied au milieu d'une touffe d'herbe, il n'y aurait plus moyen de l'en faire sortir. Il réussit à le conduire sur le sable. C'est là qu'il eut le dessus sur Sikouloukobozouka, et le jeta à terre. Alors il dit à Sikouloukobozouka : « Je vais te tuer ».

Sikouloukobozouka lui dit : « Ne me tue pas, mon maître ; je te donnerai la médecine des sorciers, avec laquelle tu sauras ensorceler toi aussi ». L'homme lui dit : « Donne-m'en une autre ; celle-là, je n'en veux pas. » Il lui répondit : « Il y en a une autre ». L'homme lui demanda : « Laquelle ? » Sikouloukobozouka lui répondit : « La médecine qui procure de la viande ». L'homme lui dit : « C'est celle-là que je veux. » Sikouloukobozouka lui répondit : « Alors laisse-moi aller, que j'aille te la chercher ». Quand l'homme l'eut laissé aller, Sikouloukobozouka lui montra toutes les médecines avec lesquelles on peut se procurer toute sorte de nourriture ; il lui montra aussi celle avec laquelle on peut se faire aimer des chefs.

C'est alors qu'il quitta Sikouloukobozouka ; mais il s'égara dans la forêt jusqu'au soir. Il rencontra de nouveau Sikouloukobozouka, qui lui dit : « Je vais te conduire chez toi ». Il le conduisit et lui montra le chemin de sa maison. Puis il lui dit : « Ne parle à personne, même si l'on te salue, garde le silence ». L'homme arriva au village et s'assit à terre. Les gens du village le saluèrent ; quant à lui, il garda le silence. Alors ils comprirent ce qui lui était arrivé et dirent : « Il a rencontré Sikouloukobozouka ».

Alors ils lui bâtirent une hutte isolée ; c'est là qu'il fut malade pendant toute une année [1]. Sikouloukobozouka venait lui apporter

1. Tous ceux qui rencontre *Sikouloukobozouka* restent longtemps malades : pendant tout le temps de leur maladie ils ne doivent parler à personne. On doit leur bâtir une hutte à part, où le monstre lui-même vient les nourrir et les

Digitized by Google

des médecines et de la nourriture ; il venait le soir lorsque personne d'autre n'était là. Lorsqu'il guérit, il vit des vautours, et s'écria : « Voilà mes vautours ». Les gens coururent de ce côté trouvèrent de la viande, la lui apportèrent, et lui en donnèrent à manger.

Ensuite un homme alla dans la forêt chasser avec son fusil et des chiens. Il rencontra Sikouloukobozouka. Cet homme le coucha en joue avec son fusil ; Sikouloukobozouka a en effet grand peur des fusils et des chiens. Ensuite cet homme lança ses chiens contre lui. Sikouloukobozouka s'enfuit et cet homme continua sa route.

X

Les Toulala-Madindi (Les nains qui vivent dans des trous) (1)

Un homme était un grand chasseur. Un jour, comme il était à la chasse, il rencontra un élan et le poursuivit. C'était au milieu du jour ; il le poursuivit jusqu'au coucher du soleil ; alors il se coucha seul au milieu des bois. Au lever du soleil il vit de nouveau son élan. Il le poursuivit toute la journée. Vers le soir il arriva auprès de tout petits hommes, appelés *Toulala-Madindi*.

Ceux-ci avaient tué de nombreux animaux ; ils firent cuire pour lui de la viande et de la graisse. Ils lui en donnèrent ; il en mangea et fut rassasié. Quant à ces nains, ils ne mangent pas de viande, ils ne mangent que le jus, aussi ne salissent-ils jamais les trous où ils couchent. Alors ils dirent à cet homme : « Garde-toi bien de salir notre village ; quant à nous, nous ne voulons pas d'ordures dans notre village ».

La nuit tomba. Il les entendit qui disaient : « Il a mangé ; nous allons voir comment il dormira ». Il les vit entrer dans leurs trous pour y dormir ; quant à lui il resta seul dehors. Quand il vit qu'il faisait nuit, il décrocha la viande des nains et en fit des paquets. Quand il eut fini, il alla devant les trous des nains et y déposa ses

soigner. Dans le cas particulier, *Sikouloukobozouka* avait dit à cet homme qu'il devait commencer à parler que quand il verrait des vautours. Ces vautours dépeçaient un animal ; on en apporta la chair au malade. C'est alors seulement qu'il put recommencer à se mêler aux autres hommes et à manger de leur nourriture.

1. Ces nains existent réellement, et ont été vus par plusieurs, affirment mes Zambéziens. Ils sont hauts de un à deux pieds, très colères et vaniteux, armés d'arcs et de flèches. Si quelqu'un les rencontre, ils lui demandent : « Où as-tu commencé à nous voir ? » Si celui-ci répond : « Ici, » tant pis, ils le tuent ; mais s'il dit : « Je vous ai vus quand j'étais encore très, très loin », ils lui donnent à manger. Ils veulent en effet faire croire qu'ils sont grands. Cf. une tradition presque identique sur les *Abatetwa* dans Callaway, *Nursery Tales of the Zulus*.

Digitized by Google

ordures. Lorsqu'il eut ainsi fait, il chargea la viande sur son dos et s'en alla, marchant pendant toute la nuit. Lorsqu'il fit jour, les *Toulala-Madindi* trouvèrent des ordures devant leurs trous. Alors ils prirent leurs assagaies, appelèrent leurs chiens et se mirent à la poursuite de l'homme. Ils l'aperçurent au moment où il venait de traverser un fleuve ; ils s'y jetèrent et le traversèrent eux aussi. Ils atteignirent leur ennemi, et excitèrent leurs chiens : *Shoo* ! (1). Les chiens s'élancèrent contre lui. Cet homme avait une grande hache, avec laquelle il abattit la tête du premier chien qui s'approcha. Puis il recommença de fuir.

Quand les nains arrivèrent là, ils virent que leur chien était mort. Ils s'approchèrent de nouveau et excitèrent leurs chiens : *Shoo* ! Les chiens s'élancèrent contre l'homme. Celui-ci s'arrêta et les abattit à coups de hache. Lorsque les nains virent que tous leurs chiens étaient morts, ils retournèrent chez eux. Cet homme lui aussi retourna à son village.

XI

L'arc-en-ciel (*Nambwamotalati*) (2)

Quant à l'arc-en-ciel, on dit que c'est *Leza* qui a dit que c'est l'arc-en-ciel qui fera fuir la pluie. Quand bien même vous voyez une grande pluie, lorsque l'arc-en-ciel paraît, la pluie s'enfuit. De plus les gens disent que l'arc-en-ciel ressemble à un chien ; il a les poils, les pattes, le corps entier d'un chien.

De plus on dit que celui qui se promène sous les arbres et voit la fumée (3) de l'arc-en-ciel, — ne sachant pas qu'il était là, avant de voir sa fumée, — s'il s'approche pour le voir de plus près, alors il verra le roi de la termitière (4). Dès que l'arc en-ciel aperçoit cet homme, il se lance à sa poursuite ; sa fumée semble alors remplir la forêt tout entière. Quand cet homme voit que cet animal le poursuit, il prend la fuite. Si tu t'enfuis, ne t'enfuis pas du côté opposé au soleil, il te saisirait. Si tu t'enfuis, enfuis-toi du côté où se trouve

1. *Shòò* ! C'est le cri que poussent les Zambéziens pour exciter leurs chiens.
2. *Nambwamotalati* : *mbwa* veut dire chien ; *Ku talala* signifie traverser une plaine, un espace découvert ; donc : le chien qui traverse le ciel, qui traverse toute l'étendue du ciel.
3. La buée éclatante qui forme l'arc-en-ciel.
4. Le roi de la termitière ; l'arc-en-ciel est ainsi appelé parce qu'il demeure dans une termitière, d'où il sort chaque fois qu'il veut se montrer aux hommes.

Digitized by Google

le soleil [1]. Si tu as de la chance, il ne t'atteindra pas, parce qu'il ne voit pas bien quand il regarde du côté du soleil. S'il ne peut t'atteindre, il retournera chez lui. Alors il est rougeâtre, il est heureux sur sa termitière, là où il se tient. Mais s'il parvient à se saisir de toi lui et ses enfants te tueront.

On dit que c'est un animal très beau. Ceux qui veulent le connaître, et voir comme il est, se cachent au haut des arbres De là ils le contemplent quand il sort de sa termitière avec ses enfants ; ils voient un joli spectacle, comme de jeunes chiens qui jouent joliment ensemble. On dit qu'en effet cet animal (l'arc-en-ciel) sait jouer avec ses petits d'une manière agréable à voir.

XII

Le singe et l'éléphant

On dit que jadis le singe était un homme qui eut peur de labourer et fut changé en un animal sauvage [2]. Il alla dans les bois pour y manger les baies et les racines et se nourrir d'insectes et de petits animaux. C'est ce que les hommes racontaient autrefois ; aujourd'hui encore ils le racontent ainsi : Un jour cet homme se piqua les fesses avec la spatule de la bouillie [3] ; c'est alors qu'il devint un animal sauvage, marcha à quatre pattes, et eut le corps, les jambes et les bras recouverts de poils. C'est tout ce qu'il lui arriva ; quant au reste, il ne changea pas : ses bras, ses jambes, son visage, sa manière de s'asseoir, en tout cela c'est encore un homme.

L'éléphant aussi, dit-on, était un homme ; lui aussi eut peur de labourer et fut changé en un grand animal. Mais, lui, est devenu un véritable animal : ses jambes de devant ou de derrière, ses défenses, ses oreilles, tout cela n'a rien d'humain. Cependant ses mamelles, son doigt [4] et sa bouche ressemblent à ceux des hommes. Lorsque les hommes labourent leurs champs, les éléphants viennent pour manger leur grain. Lorsque les hommes s'en aperçoivent, ils montent la garde auprès de leurs champs. Lorsque les éléphants arrivent, ils trouvent là les propriétaires des champs. Ceux-ci disent : « Ce sont ceux qui ont refusé de labourer et qui détruisent notre nourriture. »

1. C'est-à-dire, il faut s'enfuir dans la direction même du soleil, car l'arc-en-ciel ne peut pas aller dans cette direction-là.
2. Cette même tradition se retrouve chez les Ba-Souto et les Zoulous, Cf. Callaway : *Nursery Tales of the Zulus.*
3. C'est probablement cette spatule-là qui devint sa queue.
4. Sa trompe.

Digitized by Google

XIII

Le dieu des Ba-Soubiya

Le dieu [1] des Ba-Soubiya était un tambour (*infoma*) [2] ; c'était à lui qu'ils rendaient un culte. Leur chef était *Lesouané* [3]. On raconte que lorsqu'ils allaient faire leurs cérémonies, Lesouané disait : « Cherchez un petit enfant, avec lequel nous accomplirons nos cérémonies ». Alors ils s'assemblaient en grand nombre avec leur bétail.

Lorsqu'il étaient arrivés devant leur *infoma*, ils disaient : « Tuez un bœuf ». Lorsqu'il était tué, on disait : « Dépecez-le ». Lorsqu'on avait fini de le dépecer, Lesouané disait : « Saisissez-nous un petit enfant, et amenez-le vers moi ». Ils partaient en quête de cet enfant ; quand ils trouvaient une femme qui portait un enfant sur son dos, ils lui disaient : « Apporte-nous ton enfant ». Si elle disait : « Je ne veux pas », ils lui enlevaient son enfant et le portaient à Lesouané. Quand ils étaient arrivés, Lesouané disait : « Tuez-le ». Alors ils tuaient cet enfant, prenaient son sang, et en enduisaient les côtés de l'*infoma*, de sorte que celle-ci était toute rouge. Ils mélangeaient ce sang à celui du bœuf. [4]

Quand ils avaient fini, ils plaçaient le corps de l'enfant dans l'*infoma*, où il pourrissait. Puis ils s'oignaient avec le sang du bœuf. Ensuite ils mangeaient ensemble la viande du bœuf abattu ; avant de la manger, ils la jetaient d'abord en l'air. Quand ils avaient fini de manger, ils retournaient au village. Quand la pluie venait et tombait sur eux, elle enlevait le sang dont leurs têtes étaient ointes [5]. Alors ils partaient tout joyeux.

XIV

Superstitions concernant la pluie

Quelques personnes ne boivent pas de pluie ; elles la boivent afin de pouvoir la chasser ; ou bien elles boivent de la queue de gnou bleu [6].

1. Ou plutôt fétiche.
2. Un grand tambour de bois recouvert de peau.
3. Il vivait encore il y a 10 à 12 ans.
4. Ces sacrifices humains n'ont été abolis que dernièrement sous l'influence de la mission chrétienne. Kasam et Samata me disent qu'on a même brûlé l'*infoma* ; on montre encore la place où elle était, dans l'île d'Impalila en face de Karungala.
5. Ils n'avaient pas le droit de se laver auparavant.
6. C.-a.-d. un brouet préparé avec cette queue.

Digitized by Google

Lorsqu'elles entendent la pluie gronder [1], elles vont de son côté ; quand la pluie est là, ces personnes disent : « *Fo ! fo ! fo ! fo !* [2] va-t-en là-bas. » Elles prétendent qu'elle peuvent chasser la pluie (l'orage) quand elle arrive près d'eux.

On dit aussi que la pluie ressemble à un oiseau, qui chante : « *Ndindindindi* ! [3]. Les maîtres de la pluie [4] cherchent à prendre cet oiseau dans leurs rêts. Quand ils l'ont pris, ils le délivrent de ses rêts et le laissent aller [5]. Ce sont là les maîtres de la pluie, ceux qui la prennent dans leurs rêts. [6]

Ce sont eux qui la font boire à d'autres. Ils disent que celui qui veut la boire doit leur apporter soit un mouchoir de couleur, soit des perles. C'est là le cadeau qu'il doit faire à ceux qui lui font boire la pluie.

Contes

I

Le lièvre et l'hyène

Un lièvre n'avait pas de bateau pour traverser le fleuve. Alors il appela le crocodile pour le mener à l'autre bord. Le crocodile le passa à l'autre bord en le portant sur son dos ; c'est ainsi qu'il lui fit passer le fleuve. Comme ils étaient au milieu du fleuve, le lièvre dit : « Que cet homme sent mauvais ! », et cracha dans l'eau. Le crocodile lui demanda : « Que dis-tu ? » Le lièvre répondit : « Je me disais à moi-même que ce bateau est bien beau ! » Ils arrivèrent à l'autre rive.

Le lièvre dit alors au crocodile : « Cache-toi dans la vase, je vais te chercher de la viande ». Il rencontra le chacal. Le lièvre lui dit : « Ne désires-tu pas trouver de la viande [7]. » Le chacal répondit : « Je n'aime pas la viande de crocodile ». Plus loin le lièvre rencontra l'hyène. Lorsque celle-ci l'eut entendu, elle dit : « Allons-y, mon garçon ».

Ils arrivèrent au bord du fleuve. Le lièvre dit : « La voilà, ta viande ». L'hyène saisit le crocodile et dit : « Dois-je te manger ? ». Le lièvre

1. La pluie ou bien aussi l'orage, le tonnerre.
2. *Fo! fo ! fo !* imite un sifflement.
3. Ce mot imite le bruit de la pluie.
4. Les faiseurs de pluie.
5. Parce qu'alors il leur sera soumis.
6. Pour les Ba-Souto, c'est la foudre qui est un oiseau.
7. Dans le texte il n'est pas expliqué suffisamment que le lièvre offre au chacal de lui donner à manger le crocodile.

Digitized by Google

dit : « Lave-le d'abord ; il est couvert de vase ». Il ajouta : « Tire-le là où il y a beaucoup d'eau ». L'hyène tira le crocodile dans les eaux profondes. Alors le crocodile se saisit de l'hyène et la mangea.

II

L'hyène et le lièvre

Une hyène surprit un jour un lièvre ; celui-ci se mit à trembler. L'hyène : « Pourquoi trembles-tu ? » Le lièvre lui dit : « Si tu me vois trembler ainsi, c'est que j'ai déjà tué deux hyènes ; celle que je vais tuer aujourd'hui, ce sera la troisième ». Quand l'hyène l'entendit ainsi parler, elle eut peur et s'enfuit.

III

Le lièvre et le singe

Le lièvre dit au singe : « Mon frère aîné, allons à la chasse des éléphants ». Le singe dit : « Allons-y, mon garçon ». Ils allèrent tous deux ensemble et rencontrèrent des éléphants. Le singe dit : « Mon frère aîné, glissons-nous au milieu des éléphants ». Ils se glissèrent entre les jambes des éléphants. Comme on le sait, le lièvre est très petit, tandis que le singe est très long. Quand les éléphants virent le singe, ils le poursuivirent et le frappèrent à coups de bâtons ; il grimpa sur un arbre ; là aussi les éléphants le frappèrent à coups de branches Il tomba à terre et s'enfuit bien loin. Quant au lièvre, il s'était caché dans un trou.

Plus tard le singe et le lièvre se rencontrèrent de nouveau. Le singe dit au lièvre : « C'est toi qui m'as mis dedans en me disant d'aller chasser les éléphants ». Le lièvre lui dit : « Ce n'est pas moi, c'est un autre ; est-ce que tu ne vois pas que je n'ai pas des habits aux couleurs brillantes ? » (1) Le singe lui dit : « En effet ce n'est pas toi ».

Ensuite le lièvre dit au singe : « Mon frère aîné, j'ai découvert là-bas des fruits excellents ». Le singe lui dit : « Allons-y, mon garçon ». Quand ils furent sous l'arbre, le lièvre dit : « Les voilà, tes fruits ». Il ajouta : « Je ne suis qu'un tout petit garçon, je ne sais pas grimper ; c'est toi qui me les jetteras à terre, et je les ras-

1. C.-a.-d. ne vois-tu pas que je ne suis qu'un esclave, ton inférieur, et qu'ainsi je n'oserais jamais essayer de te tromper, toi un chef ?

Digitized by Google

semblerai. Mais ne va pas à ceux-ci, ici près ; va plutôt là-bas, à la plus haute branche, c'est là qu'il y a les fruits les plus mûrs ». Alors le singe monta tout au haut de l'arbre. Mais il y avait là des frêlons qui le piquèrent tant qu'il tomba à terre. Lorsque le lièvre vit que le singe était tombé de l'arbre, il s'enfuit et se cacha dans un trou. Quand le singe y arriva, il trouva que le lièvre était déjà entré tout au fond du trou. Le singe se mit à pleurer : « *Hom* ! *Hom* ! quant à toi, lièvre, puisses-tu mourir au fond de ton trou ! ».

Une autre fois le singe rencontra de nouveau le lièvre. Il lui dit : « C'est toi qui m'as mis dedans en me faisant grimper sur l'arbre ». Le lièvre lui répondit : « Ce n'est pas moi, c'est un autre. Ne vois-tu pas que je suis habillé comme un esclave ? je meurs de froid, je suis tout tremblant ». Le singe dit alors : « En effet ce n'est pas toi, mon garçon ».

Alors le lièvre dit au singe : « Je veux te mener vers les arachides de ma tante ». Le singe lui dit : « Allons-y,mon garçon ». Ils arrivèrent. Le lièvre dit : « Assieds-toi au pied de cet arbre, je t'y apporterai des arachides ». Il lui dit encore : « Laisse-moi enlever les poux de ta tête, tu mangeras ensuite avec plus de plaisir ». Le singe dit : « Oui ». Tout en cherchant des arachides, le lièvre creusa un trou, et trouva une des racines de l'arbre ; il y attacha la queue du singe. Il dit alors : (1) « C'est toi, singe, qui manges toutes les arachides ». Le singe lui répondit : « Que dis-tu, lièvre ? » — Je me parle à moi-même, je me dis que tes cheveux sont fort beaux ». Ils cessèrent de parler. Alors le lièvre attacha encore plus fortement la queue du singe.

Quand il eut fini de l'attacher, il appela sa grand'mère et les siens, il leur dit : « Ce sont là les singes qui mangent toutes vos arachides ». Les gens vinrent avec de gros gourdins. Le lièvre courut, s'arrêta à une certaine distance et cria : « Je t'ai attrapé, singe, c'est toi qui manges les arachides de ma tante ! » Les gens arrivèrent auprès du singe, et le frappèrent avec leurs gourdins. Le singe s'enfuit ; la peau de sa queue resta attachée à l'arbre ; il s'enfuit au loin, dans les forêts. Les gens remercièrent le lièvre.

IV

Le lièvre et la grue huppée (2)

Le lièvre et la grue huppée avaient été cueillir des fruits ensem-

1. Dans un conte des Ba-Souto c'est au lion que le lièvre joue un tour du même genre.
2. Beaucoup de traits de ce conte se retrouvent presqu'identiquement dans le folklore des Ba-Souto. Cf. Casalis : *les Bassoutos*.

Digitized by Google

ble ; lorsqu'il les eurent cueillis, ils cachèrent leurs fruits dans le sol. Après les y avoir cachés, ils retournèrent chez eux. Pendant que les autres dormaient, le lièvre retourna là où ils avaient caché leurs fruits : il les déterra et vola aussi ceux de sa compagne.

Après les avoir volés il retourna au village. Quand il y fut arrivé, il dit à la grue huppée : « Allons à nos fruits ». Or la grue ne savait pas que le lièvre venait de voler les fruits. Ils allèrent ensemble ; mais ils trouvèrent qu'il n'y avait plus rien dans leurs trous.

Le lièvre dit : « Qui a volé nos fruits ? » La grue huppée elle aussi parla de la même façon ; elle ne savait pas que c'était le lièvre qui les avait cachés. Ils retournèrent chez eux. Alors le lièvre dit à la grue : « Sœur, n'est-ce pas toi qui as volé mes fruits ? » La grue répondit : « Non ! » Alors le lièvre se mit à chanter ainsi :

« Qui donc a volé mes fruits,
Qui provenaient de la plus haute branche ? »

Quand il eut chanté ainsi, il fit le mort. Alors la grue huppée lui donne de ses fruits à elle ; lorsqu'elle les lui eut donnés le lièvre revint à la vie.

Ensuite le lièvre s'en alla visiter d'autres gens. Il trouva des gens qui mangeaient de la viande, sans aucun autre apprêt. Le lièvre leur dit : « Pourquoi ne mangez-vous que de la viande ? voici du fruit, mangez-le ».

Le lendemain le lièvre leur demanda : « Où est mon fruit ? » Ils lui répondirent : « Alors pourquoi nous l'avais-tu donné hier ? » Alors il chanta sa chanson, et fit le mort comme auparavant. Ils lui donnèrent de leur viande.

Ensuite le lièvre s'en alla vers d'autres gens qui ne le connaissaient pas. Il les trouva occupés à tuer des poissons avec des roseaux pointus. Il leur donna sa plume [1] et leur dit : « Voilà le dard avec lequel vous pouvez tuer des poissons ». Ils prirent la plume qu'il leur donnait. Le lendemain, quand ils furent levés, le lièvre leur dit : « Rendez-moi ma plume ». Ils lui répondirent : « Pourquoi alors nous l'avais-tu donnée ? » Il fit le mort ; eux aussi lui donnèrent un poisson.

Il continua sa route et alla ailleurs. Il trouva des gens qui mangeaient leur pain sec. Alors il leur dit : « Ne voudriez-vous pas du poisson pour le manger avec votre pain ? » Ils leur répondirent : « Donne-nous le donc ! » Il leur donna son poisson ; les gens l'en

1. Il y a sans doute une lacune dans cette partie du conte ; le conteur a oublié de me dire comment le lièvre avait changé sa viande contre une plume. — Les Zambéziens, outre la pêche au filet ou à l'hameçon, s'emparent souvent du poisson en le perçant de longs roseaux armés d'une pointe de fer barbelée.

Digitized by Google

remercièrent. Le lendemain, quand ils furent levés, le lièvre leur dit : « Rendez-moi mon poisson ». Ils lui répondirent : « Nous l'avons mangé hier ». Il fit le mort ; alors il lui donnèrent de leur pain.

Il alla ensuite vers des gens qui mangeaient leur lait sans pain. Le lièvre leur demanda : « Ne voudriez-vous pas de pain ? » Ils dirent : « Donne-nous en ». Il leur donna son pain. Ils le mangèrent. Le lendemain lorsqu'ils furent levés, le lièvre leur dit : « Rendez-moi mon pain ». Ils lui répondirent : « Nous l'avons mangé hier, ton pain ». Il fit le mort. Alors ils lui donnèrent de leur lait, deux calebasses pleines.

Ensuite il alla dans la campagne là où personne n'habite. Il marchait en portant ses calebasses. Il monta sur une termitière ; il glissa, tomba et cassa ses calebasses. Il s'assit à terre, et commença à se plaindre à la termitière pour qu'elle lui rendît son lait. Il fit le mort, là devant la termitière, pour qu'elle lui rendît son lait. Lorsqu'il se releva il trouva qu'on ne lui avait rien donné. Il fit le mort une seconde fois. Alors la termitière lui donna des termites ; il les mit dans ses calebasses brisées.

Il alla plus loin et rencontra des éléphants ; il leur offrit de leur faire griller ses termites [1]. Ils lui répondirent : « Fais-le, notre garçon ». Quand les termites furent grillés il les leur donna ; les éléphants les mangèrent. Maintenant il resta avec ces éléphants, il se joignit à eux.

Lorsqu'ils se couchèrent, le lièvre dit : « J'ai quelque chose à dire ; mais ne me tuez pas ». L'éléphant lui dit : « Bien, parle ». Alors il dit : « Je fais cette loi-ci, que quiconque fera des ordures pendant la nuit devra être tué ». L'éléphant dit : « Bien, bien ! Cette loi me plait ».

Comme ils dormaient, le lièvre eut mal au ventre. Il se dit : « Vers qui irai-je ? — Vers le lion ? — Non ! — Vers le zèbre ? — Il me lançerait une ruade. — Vers le buffle ? — Il me perçerait de ses cornes. — Vers l'élan ? — Il me donnerait un coup de corne. — Vers le rhinocéros ? — Il est trop sauvage. — Vers le léopard ? — Il mord. — Vers l'éléphant ? — Soit ; j'essaierai d'y aller ».

Il s'approcha et fit *ntuii* ! contre les fesses de l'éléphant. Puis il s'enfuit bien vite, et se tint là-bas. Alors il se dit : « Il dort profondément ». Il s'approcha de nouveau et déposa ses ordures contre l'éléphant. Il se lava soigneusement, ramassa ses ordures avec de petites baguettes et en frotta les fesses de l'éléphant. Puis il retourna à sa place et s'endormit ; il dormit longtemps.

1. Les termites grillés passent aux yeux des Zambéziens pour un mets excellent.

Digitized by Google

Lorsque les animaux furent réveillés, ils dirent : « Comme le lièvre dort longtemps ». Il tressaillit, se leva, et s'assit à distance : puis il dit : « J'ai dormi comme un roi. Maintenant que le soleil est levé, regardons si personne n'a violé la loi que nous avons établie hier. Regardez-moi pour voir si je n'ai pas fait d'ordures cette nuit ». Ils l'examinèrent et virent que ce n'était pas lui. Alors le lièvre dit : « Examinez bien les fesses de l'éléphant ». Ils y virent des traces d'ordures ; ils dirent : « C'est donc lui qui a fait des ordures ». Alors ils le frappèrent et le tuèrent.

On demanda : « Qui portera la tête de l'éléphant ? » Le lièvre s'écria : « Ce sera moi ». Le lion répondit : « Tu ne saurais porter la tête de l'éléphant ». Le lièvre dit : « Je ne suis pas un chef » (1).

Alors le lièvre se chargea de la tête de l'éléphant. Ils partirent tous. En route le lièvre se mit à chanter ainsi :

« Ils m'ont donné à porter cette immense tête,
Ils ne savent pas que c'est moi qui ai fait des ordures ;
Ils disent que c'est l'éléphant ; mais c'est moi ».

Le lion lui demanda : « Lièvre, que dis-tu ? » Le lièvre répondit : « Je dis : Je porte un poids trop lourd pour moi, la tête du chef. Parce qu'on n'a trouvé personne d'assez fort pour la porter ». Le lion lui dit : « Laisse-la ; les autres t'aideront à la porter ». Il répondit : « Je ne veux pas qu'on me la prenne ; c'est par plaisir que je chante cette chanson ».

Ils continuèrent leur route. Un peu plus loin ils entendirent le lièvre qui recommençait à chanter :

« Ils m'ont donné à porter cette immense tête,
Ils ne savent pas que c'est moi qui ai fait des ordures ;
Ils disent que c'est l'éléphant ; mais c'est moi ».

Lorsqu'ils furent arrivés, ils se reposèrent. Alors ils dirent : « Creusons un puits ». Les animaux dirent : « Vas-y aussi, toi, lièvre ; tu n'es qu'un jeune garçon ; tous ceux de ton âge sont occupés à creuser le puits ». Il répondit : « Je ne veux pas ; j'ai eu bien assez à faire à porter la tête de l'éléphant. » Ils lui dirent : « Eh bien, nous ne te laisserons pas boire de notre eau. » Il répondit : « Quand même vous refuseriez de me laisser boire de votre eau, cela ne fait rien ; j'en boirai ». — « Et qui t'en donnera ? » — « J'en boirai moi-même ».

Lorsqu'ils eurent fini de creuser le puits, ils burent de l'eau. Le lièvre leur dit : « Donnez-m'en à moi aussi de votre eau, que je

1. C.-a.-d. je sais porter des fardeaux, puisque je suis un esclave.

Digitized by Google

boive. » Ils lui répondirent : « Nous ne voulons pas te donner de notre eau ».

Alors il prit une des calebasses et alla dans la forêt chercher du miel. Tout en cherchant, il chantait :

« *Fo ! fo ! ko leta ! fo ! fo ! ko leta.* » (1)

Il appelait ainsi l'oiseau à miel. Celui-ci entendit son chant, vint vers lui, et le conduisit là où il y avait du miel. Le lièvre s'empara du miel et le mit dans sa calebasse. Puis il revint vers le puits. Il trouva que les animaux y avaient placé un des leurs pour monter la garde. C'était le léopard.

Quand le léopard le vit, il commença à gronder. Le lièvre dit : « Doucement ! ne me tue pas ; je t'apporte quelque chose de bon. Sens seulement ce que j'ai dans ma calebasse, bien lié et attaché. » Lorsqu'il eut flairé, le léopard lui dit : » Tu n'as qu'à me lier, lièvre. » (2) Le lièvre le lia, et lui dit : « C'est parce que tu as refusé de me laisser boire de ton eau. »

Alors le léopard appela les animaux, ses compagnons ; lorsqu'ils furent arrivés, ils virent que le lièvre avait lié le léopard. Ils lui dirent : « Comment as-tu pu te laisser faire ainsi, toi qui es si grand ? Pourquoi as-tu permis au lièvre de te traiter ainsi ? »

Alors ils mirent le lion comme gardien. Le lion dit : « Aujourd'hui je saurai bien me saisir de lui. » Lorsque le lièvre vint, il trouva le lion montant la garde auprès de l'eau. Il réussit à le lier de la même manière que le léopard.

Le jour suivant, le lièvre y trouva le buffle. Celui-ci lui dit : « D'où viens-tu, gamin ? » Le lièvre lui répondit : « Et toi aussi, d'où viens-tu ? » Le buffle lui dit : « Méchant gamin, tu ne veux donc pas écouter. » Le lièvre répondit : « C'est plutôt toi qui ne veux pas écouter. » Le buffle lui dit : « Je te battrai. » Le lièvre lui répondit : « Si tu me bats, moi aussi, je te battrai » Le buffle dit : « C'est bien là ce qui montre que tu ne veux rien écouter ». Le lièvre lui répondit : « Et toi aussi, c'est bien ce qui montre que tu ne veux rien écouter. » Le buffle lui dit : « Je te tuerai aujourd'hui même. » Le lièvre lui répondit : « Et moi aussi, je te tuerai. » Le buffle lui dit : « Tu ne crains pas les plus grands que toi. » Le lièvre répondit : « Et toi tu ne crains pas les plus petits que toi. »

1. *Fo ! fo !* imite le sifflement avec lequel le lièvre appelle l'oiseau indicateur de miel. *Ko leta* signifie « apporte donc ! » c'est un appel adressé à l'oiseau.

2. On ne comprend pas ici très bien pourquoi le léopard et les autres animaux se laissent sottement attacher par le lièvre. Dans le récit Ba-Souto de cet épisode, le lièvre ne laisse les animaux manger de son miel qu'après leur avoir auparavant lié bras et jambes.

Digitized by Google

Ensuite le lièvre lui offrit de son miel, et dit : « Goûte donc, mon frère aîné. » Quand le buffle eut goûté, il dit : « Moi aussi, tu peux me lier. » Le lièvre le lia. Il lui dit : « C'est parce que tu as refusé de me donner de ton eau. » Puis il puisa de l'eau et s'en alla. Alors le buffle appela les animaux ses compagnons.

Ensuite ce fut le tour de la tortue. Les autres animaux lui dirent : « Où vas-tu ? Que feras-tu, puisque même ton chef [1] a été lié ? » La tortue s'approcha du puits. Ils dirent encore : « Bien sûr, le lièvre te cuira et te mangera ». La tortue se cacha dans l'eau.

Lorsque le lièvre arriva pour puiser de l'eau, la tortue le repoussa. Il dit : « Qu'y a-t-il donc là dans l'eau ? Qu'y ont-ils placé aujourd'hui ? » Quand il aperçut la tortue, il lui dit : « Aujourd'hui je te ferai cuire. Ou bien est-ce toi qui as été placée ici pour empêcher le lièvre de boire ? Laisse-moi puiser de l'eau ». Au moment où le lièvre commençait à puiser de l'eau, il vit la tortue lui arracher sa calebasse et la jeter au loin. Alors il dit : « Je vais te saisir avec ma patte ». La tortue le saisit par la patte. Le lièvre dit : « Laisse-moi, je vais te tuer ; vois cette autre patte, c'est avec elle que je te tuerai ». Il frappa la tortue de sa patte. La tortue saisit la patte. Le lièvre lui dit : « Laisse-moi, ou bien je vais te frapper à coup de pieds ». La tortue saisit un de ses pieds. Le lièvre dit de nouveau : « Laisse-moi, je vais te tuer en te frappant avec mon autre pied. » La tortue saisit son pied. Ensuite la tortue sortit de l'eau.

Elle appela les animaux : « Animaux, mes compagnons, venez ici ». Ils arrivèrent en disant : « Tu entends, léopard ? Ta fillette, la tortue, a vaincu le lièvre ». Lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent la tortue debout sous le lièvre abattu. Ils se saisirent de lui ; alors seulement la tortue le lâcha.

L'éléphant se saisit du lièvre et lui dit : « Je vais te tuer : tu nous as trop tourmentés ». Le lièvre lui dit : « Garde-toi bien de me jeter contre un tronc d'arbre ou contre une pierre. Mais jette-moi dans les airs de façon que je retombe sur le sable. Si on me jette contre un arbre, je ne mourrai pas ; sur le sable je mourrai, tu me relèveras moulu aussi fin que de la farine ». Alors l'éléphant le jeta contre un banc de sable.

Dans ce sable il y avait un trou, vite le lièvre y entra. Lorsque les animaux y arrivèrent, ils trouvèrent que le trou était vide ; le lièvre avait déjà disparu. Ils se mirent à creuser au fond du trou pour le déterrer. Mais il n'était plus là, il était allé ressortir bien loin par un autre trou. Il vint vers eux, déguisé en chef, et jouant

1. C.-à-d. le léopard ou le lion.

Digitized by Google

de son *kangombio* (1). Il s'arrêta près d'eux, et leur demanda : « Que faites-vous ici ? » L'éléphant lui dit : « Nous cherchons le lièvre ». Le lièvre leur dit : « Il nous a en effet fait assez de mal ; donnez-moi la houe, que je vous aide à creuser ». La houe se démancha et tomba à terre. Le lièvre la ramassa et dit : « Lequel d'entre vous est assez fort pour emmancher notre houe ? »

C'est l'éléphant. Celui-ci lui prête son pied, le lièvre frappe, frappe jusqu'à ce que la houe soit bien emmanchée (2). Ensuite il se remet à creuser. Sa houe se démanche de nouveau. Il dit à l'éléphant : « Amène ton pied ». L'éléphant présenta son pied. Alors le lièvre, d'un coup de houe, lui coupe le pied. Puis il s'introduit dans le trou même qu'ils ont creusé, et va sortir plus loin par une autre ouverture.

Les animaux continuèrent à creuser pour atteindre le sorcier qui leur avait fait tant de mal. Pendant qu'ils creusent, le lièvre revient armé d'une assagaie, et dit : « Que creusez-vous donc là ? » Ils lui répondirent : « Chef, nous creusons pour atteindre le sorcier qui nous a fait tant de mal ». Il leur dit : « Abandonnez la partie ; vous ne le trouverez pas ».

Ils l'écoutèrent et partirent avec lui. Dans la forêt ils trouvèrent des fruits qu'ils ne connaissaient pas. Ils demandèrent : « Lequel d'entre nous ira demander à Leza si ce sont là des fruits que l'on peut manger ? » (3)

Ils envoyèrent une antilope ; celle ci arriva vers Leza et lui dit : « Nous avons trouvé certains fruits ; pouvons-nous les manger ? » Leza lui dit : « Vous pouvez les manger, on les appelle *boundelemoo* ». Au retour l'antilope fit une chute ; quand elle se releva, elle avait oublié le nom des fruits. Lorsqu'elle arriva, les animaux lui demandèrent : « Qu'a dit notre chef ? » L'antilope répondit : « J'ai oublié. »

Ils envoyèrent alors un autre animal. Le messager demanda à Leza : « Pouvons-nous manger de ces fruits ? » Leza répondit : « Vous pouvez en manger, on les nomme *boundelemoo* ». Le messager s'en alla en chantant, lui aussi tomba, quand il se releva il avait oublié.

1. Le *kangombio* est un instrument de musique, composé d'une gourde vide et de cordelettes faites avec des tendons d'animaux. Il ressemble un peu à une mandoline très primitive. Les habitants des bords du Zambèze possèdent un grand nombre d'instruments de musique, tandis que les Cafres et les Ba-Souto n'en connaissent que fort peu.

2. C.-à-d. que le lièvre se sert du large pied de l'éléphant comme d'une sorte d'enclume.

3. Cf. une légende assez analogue des Ba-Pedi, ou Ba-Souto du Transvaal, *Revues des Traditions Populaires*, 1895, p. 373, où c'est la tortue qui joue le rôle attribué ici au lièvre.

Digitized by Google

Quand il arriva vers les autres animaux, il leur dit : « J'ai oublié. »

Alors ils envoyèrent un lézard [1]. Quelques uns d'entre eux dirent : « Si vous envoyez un animal aussi paresseux ; quand sera-t-il de retour ? Il nous trouvera tous déjà morts de faim ». Le lézard partit lentement, lentement ; il arriva vers Leza et lui demanda : « Que sont ces fruits ? » Leza lui dit : « Ils s'appellent *boundelemoo*. Maintenant si quelqu'un vient encore me le demander, je le tuerai ». Le lézard partit et s'en retourna, lentement, lentement. Il tomba lui aussi et oublia. Il arriva vers les autres animaux et leur dit : « J'ai oublié ».

C'est alors qu'alla le lièvre. Lorsqu'il arriva, il dit à Leza : « Ils ont tous oublié le nom de ces fruits ». Leza lui dit : « Voyons ça ; tu as de grandes oreilles et un tout petit corps ; viens ici. » Il lui saisit l'oreille et la secoua. Puis il dit : « Bien que j'aie déclaré que, si dorénavant quelqu'un venait, je le tuerais, quant à toi je te fais grâce ». Il ajouta : « Les fruits s'appellent *boundelemoo* ».

Alors le lièvre se remit en route en chantant :

« Vous pouvez manger le *boundelemoo* de Leza ».

Il trottait en chantant ainsi : « C'est le *boundelemoo* de Leza, vous pouvez en manger, vous élans, buffles, hyènes, zèbres, éléphants, lions et hyènes ». — *Koun hkoutoukou !* [2] le voilà par terre. Il se relève à la hâte en disant :

« Vous pouvez manger le *boundelemoo* de Leza ».

Quand il arriva, les animaux lui demandèrent : « Qu'est donc le nom de ces fruits ? » Il répondit : « Je ne sais pas ». Ils se mirent à pleurer : *o*, *o*, *o*, ! et dirent : « Nous allons donc mourir de faim. » Le lièvre leur répondit : « Quand même vous mourrez de faim, quant à moi je mange de ces fruits. » Ils le virent commencer à en manger. Alors ils dirent : « Le lièvre les connaît. » Il se mit à chanter :

« Vous pouvez manger du *boundelemoo* de Leza. »

Alors tous les animaux se mirent à dire : « *Boundelemoo*, c'est donc là le nom de ces fruits. »

(*A suivre*). E. JACOTTET.

1. Une sorte de gros lézard qui marche très lentement ; peut-être le caméléon.
2. Son imitant le bruit de sa chute.

Digitized by Google

PROVERBES POITEVINS [1]

II

116 On teint trejous moais à sa piâ (peau) qu'à sa chemise.

117. O ne faut pas éveillaie le chat qui dort.

118. Coure n'on chonge de marichaud n'on dait poayaie les vieux farcs.

119. Chat échaudé craint l'aive fraide.

120. Bon chein chasse de race.

121. Thiau qui couche avec les cheins se leve avec dau piouzes (puces).

122. O n'y at rein de pis que l'aive (eau) qui dort.

123. Vontre affamé n'at pas d'oreilles.

124. Mauvaise harbe profite trejous.

125. Thiau à qui n'on veut le tchiu n'est jà bein caché [2].

126. Qui crait sa femme et son thiuré (curé).
Court grond risque de se ruiné.

127. Femme couchaie et bois debout.
On n'en veut jamoais le bout.

128. O ne faut pas découvrir St-Pierre pre couvrir St-Paul.

129. Foaire coumme le vâlet au prêitre qui at maingé ses meilleurs mourcéâs les promaies.

130. O faut laissaie les cérémounies pre l'égllise et les façons pre les veugnes (vignes) [3].

131. Thiau qui mettrat deux liards sur in sou arat beintout six bllonces.

132. O vaut meux petaie en compagnaie que de crevaie tout seul.

133. O ne fait pas bon d'approchaie les allumettes de la paille.

134. Le pus ompressé est thiau qui teint la coue de la pêle (poële).

135. Qui cite s'oun'auteur n'est pas menteur.

137. Qui at avoué at été pendu.

138. O ne vaut rein de maingeaie son bllé en harbe.

139. O ne vaut rein de se boucquaie (fâcher) contre son ventre.

140. Tout mandre (diminue) en sechant.

1. Voir la Revue des Trad. Pop., t. IX, p. 647.
2. Se dit de celui qui cherche en vain à dissimuler.
3. Invitation à ne pas se gêner — à prendre ses aises.

Digitized by Google

141. Les bons moaîtres fasant les bons vâlets.
142. Le papaie souffre tout.
143. Vaut meux tard que j'à.(jamais).
144. O n'y at que le promaie pas qui coûte.
145. O n'y at pas de si bià soulaie (soulier) qui venne bé savate.
146. La foaim chasse le louc dau bois.
147. O faut hurlaie avoec les loucs.
148. Le louc mainge l'ouaille comptaie.
149. Les vaches ne vêlant pas deux faits dons n'in'an.
150. Thiau qui n'est vanté que de li et de son thiuré oll'est pas grond'chouse.
151. Thiau qui se sent morchoux (morveux) se mouche.
152. O ne faut pas se moquaie dau mal-chaussés.
153. Qui ne peut moudre à n'in moulin vat à l'autre.
154. Quand le moulin est froumé les ânes se battant.
155. O ne faut pas allaie aux moures (mûres) sons crochet.
156. In chein est fort à son paillaie (meule de paille) (1).
157. Qui répond poaye.
158. Gai comme ine porte de prison.
159. La cage ne foait pas vivre l'osiâ.
160. On ne preint pas les mouches avoec dau vinaigre.
161. Toute bêite qui cheut (tombe) et qui se releve n'est pas ine rosse.
162. O foait trejous bon de gardaie ine peire prè la sé (soif).
163. O n'est pus tomps de froumaie les éthiuries coure quand les ch'vaux sont n'allés.
164. O n'y at pas de si p'tit bouésson qui ne baille bé de l'ombre.
165. Les aveugles ne jouant pas aux cartes.
166. O foait pas bon de s'ombarquaie sans biscuit.
167. O vaut meux allongeaie le bras que le cou.
168. In âbre ne cheut pas dau promaie cot.
169. Qui at à brulaie n'a pat à nigeaie (noyer).
170. A bon vin, pas besein d'enseigne.
171. Faute d'in moaine faut pas brulaie le couvent.
172. O ne faut pas chongeaie son ch'vau borgle pr' in'aveuglle.
173. Oll' y at mais d'in' âne à la foaire qui s'appeule Martin.
174. Thiau qui est fourni de paille peut foaire dau fumaie (fumier).
175. Chein qui jappe ne mord pas.
176. Le pus à craindre o n'est pas le chein qui jappe.

1. Le paillaie dans nos fermes contient un trou qui sert de refuge au chien. — Etant chez lui le chien se trouve fort.

Digitized by Google

177. Qui veut (voit) ses veines veut ses peines.
178. Thiau qui est chétit se défie de tout le monde.
179. O n'est jamoais trot tard pre bein foaire.
180. O ne faut jamoais ach'taie in leuvre (lièvre) dons n'in sac.
181. O faut songeaie pus lein que son bout de naie.
182. On mainge bein dau predrics sans oronges.
183. Chaqu'in prend son pllaisir voure que le le trouve.
184. Tout ce qui treluse n'est pas d'or.
185. O vaut meux plliaie que cassaie.
186. Qui compte sus les soulaies d'in mort court risque d'allaie longtemps nu-peds.
187. In bon goret gras vaut meux qu'in chétit chein.
188. O foait pas trejous bon de mettre le naie (2) (ouverture de la ruche pour le passage deo abeilles) à l'abeuillère.
189. Fasez dau bein à in' âne le vous f'rat dau crottes.
190. Les bons onguents sont dons les p'tites boîtes.
191. O n'y at pas de si p'tit saint qui ne mérite bé sa chondelle.
192. Tant moais non brasse la m.... mais plus o put (1).
193. O ne faut pas vondre son ch'vau pr' achetaie de l'aveine.
194. La pus belle feille de Paris ne peut baillaie que ce qu'alle at.
195. Le thiuré baille l'absolution suivant coumme on se confesse.
196. O n'est pas la vache qui brame la pus fort qui beurre la mais.
197. Mordu d'in chein ou bé d'ine cheine oll'est trejous d'ine bêite à quat' pattes.
198. Non n'est jamoais sali que pre la saloperie.
199. Oll'est de mode que les geaux chantant avont les poules.
200. Sons les sotts
Les avocats porteriant dau botts.

R.-M. LACUVE.

2. Ouverture de la ruche par laquelle entrent les abeilles : invitation à être circonspect.
1. Se dit de personnes qui vont de maison en maison raconter un scandale.

Digitized by Google

NOTES SUR L'ILE DE BATZ [1]

I

Superstitions et Coutumes

Les bâtiments de l'île qui sont en relâche ne prennent jamais la mer le vendredi.

— Quand il fait mauvais temps et qu'on dit aux femmes de l'île qu'elles resteront coucher à Roscoff, elles répondent : *Ne choumin ket evit eur marc'h,* c'est-à-dire : A aucun prix, devrais-je payer mon passage autant qu'un cheval. Cette réponse marque l'attachement de ces femmes pour leur île et cependant nulles femmes ne sont plus peureuses, en mer surtout.

— Un coq, une poule qui chante comme un coq, portent malheur à une maison, mais une poule *blanc-pur* ou toute noire écarte des gens de sa maison tout mal qui pourrait leur arriver.

— On appelle *lagadou-touill* (œils de roussette ou de chien de mer) les nuages jaunes-rouges en cercle. C'est un signe de mauvais temps.

— *Le Kog-heol* est un espèce d'arc-en-ciel qui apparaît au coucher du soleil et dont les rayons se reflètent dans les nuages et presque au ras de la mer. C'est un signe de beau temps.

— Les femmes de l'île de Batz, à la vue d'un navire en danger de périr, le vouent à la Vierge et à sainte Anne. Elles les prient de venir au secours des pauvres marins.

— Lorsque l'on trouve sur le rivage le corps d'un naufragé, on quête pour lui avoir une bière, un enterrement et des messes.

— On dit que l'âme d'une personne qui, de son vivant, a déplacé des pierres bornales à son avantage, apparaît sous la forme d'une femme toute noire portant une pierre ; elle parcourt ses anciennes propriétés, sautant d'une place à l'autre parmi les blés en herbe et demandant où elle la placera. Parfois, au lieu de cette forme, on voit des flammes dans les champs et l'on entend comme des grondements sourds sans rien apercevoir.

— Un meunier, homme sans crainte s'il en fut, dit avoir été

1. Cf. le t. I, p. 49, 112.

Digitized by Google

souffleté un soir en passant dans les terres et sans qu'il vît personne. Ces croyances sont très répandues dans l'île.

— La fille d'un batelier noyé cherchait le corps de son père. Elle l'aperçoit en plein jour et habillé comme d'habitude, debout et à moitié dans l'eau faisant le tour d'un rocher. Cette fille approche et trouve le corps inanimé de son père derrière ce rocher. — Ce même batelier apparaît à une femme dont il faisait les commissions à Roscoff. La tête nue, il traversait chez elle une chambre au moment où elle le vit.

— Un noyé perdu depuis six semaines, plus ou moins, et défiguré au point d'être méconnaissable, saigne même des os lorsque arrive sur les lieux un des parents du défunt.

— Un étranger noyé, s'il est chrétien, saigne aussi, disent les habitants de l'île dès qu'on l'enterre dans la terre bénite.

II

Prière populaire

Formulettes du jeu appelé « *Choari bezibulat*, jouer au doigt du feu ». (C'est un jeu où les enfants font tourner des tisons enflammés l'un devant l'autre dans le foyer).

Bezibulat ! bielaat !
Piou a ielo da wicar ?
— Mab ar Bèllen, ar Bellenik
A vo fritet war ar billik
Pillik vihan, pillik vraz
Paotr an abad a zo braz.
Sao du, sao gell
Pe me dorro da askell
Askell mad da bried d'id.
Sao er faennok, pa giri
Pemp gwernek, va mignoun
Kea er meaz a gompagnoun !

Doigt de feu ! flambe ! — Qui est-ce qui ira prendre le char ? — Le fils de la pelote, le peloton. — Sera fricassé sur la poële. — Petite poële, grande poële. — Le fils de l'abbé est grand. — Lève-toi noir, lève-toi mieux, ou bien je te briserai l'aile. — Bonne aile pour ta femme. — Monte dans les hêtres quand tu voudras. — Cinq sous mon ami. — Va hors de compagnon !

Digitized by Google

III

DEVINETTES

Ar bek askourn a zifun an den kousket,
An den kousket a zifun ar c'horf heb ene
Ar c'horf heb ene a zifun ar den kousket ;
An den kousket a gerz dreist ar re varo
Da vont e korf ha vamm, da zibri korf he dud.
— Ar c'hillok a zifun (1) *ar belek, etc.*

Le bec d'os réveille l'homme endormi, — L'homme endormi réveille le corps sans âme, — Le corps sans âme réveille l'homme endormi, — L'homme endormi marche par dessus les morts — Pour aller dans le corps de sa mère, manger le corps de son père.

— Le coq, la cloche, le prêtre et l'église.

Salligen ha dizalligen
Hag hen o vont d'ar marc'had
Dour war he zaou lagad.
— Amanu.

Devine ou ne devine pas. — Qui va au marché les larmes aux yeux ?

— Le beurre.

Variante du Trécorrois, communiquée par M. C. Le Calvez :

Divin ga c'ha d'ar marc'had
An dour war he daou lagad ?
— An amann.

Devine ce qui va au marché les larmes dans les yeux ?

— Le beurre.

Salligen ha dizalligen
N'en deuz na kik na kroc'hen ?
— Aman.

Devine ou ne devine pas — Qui n'a ni chair ni peau ?

— Le beurre.

Eur chroufik gwenn
N'en deuz nag alc'houez na prenn ?
— Vi.

Un petit coffre blanc qui n'a ni clef ni serrure ?

— L'œuf.

1. Les anciens de l'île disaient autrefois difun au lieu de dilun, employé partout ailleurs en Haut-Léon.

Digitized by Google

Eul loen hag en deuz triugent troad hag eun filbousierez?
— Eur c'hoanen.

Un animal qui a soixante pieds et un.
— La puce.

Voici une variante de Tréguier :

Divin a skoi dreist an ti?
Pa hin da klask e kavin tri?
— Eunn u.

Devine ce que je jette par-dessus le toit
Quand j'irai le chercher, je trouverais trois. [1]
— Un œuf (le jaune, le blanc et la coquille).

Kant toull war eun toull hag eun ibilkik d'he stanka.
— Eur vesken.

Cent trous sur un trou et une cheville pour le boucher?
— Un dé à coudre.

N'oun gwezen hag e tougan deliou
Ne gomzan hag e roan aliou.
An demezelled, an itrounezed am doug.
Toulla ran d'ho c'haloun dounoc'h evit ho chouk.
— Eul levr.

Je ne suis arbre et je porte des feuilles. — Je ne parle pas et je donne des conseils. — Les demoiselles, les dames me portent ; — Je leur perce au cœur plus profond qu'au cou.
— Le livre.

Eul lost glaz eur c'horf gwenn
Eun tokik pillouz war he benn.
— Eur bourren.

Une queue bleue, un corps blanc. — Un petit chapeau de chiffon sur la tête.
— Une bourre.

Du eo va c'hein
Melen va c'hof
Enn-han e kargar ar c'hof.
— Eur vannad iod.

Noir est mon dos. — Jaune mon ventre. — Ici on se charge le ventre.
— Une bassine de bouillie en cuivre.

De mad, hontadou,
Bonjour, nos pères.

1. Comm. de M. Charles Le Goffic.

Digitized by Google

Priejou hor mammou,
Epoux de nos mères.
Tadou hor bugale,
Pères de nos enfants.
Hor priejou hon unan.
Et nos propres époux.

Deux filles non parentes qui ont épousé le père l'une de l'autre.

Petra zo hag a gresse dre ma tenner anezhan.
— *Eun toul eun douar* ?

Qui s'accroît à mesure que l'on en retire ?
— Un trou dans la terre.

(*A suivre*). G. MILIN.

BIBLIOGRAPHIE

N. Soumtzov. *Razbor etnografitcheskikh troudov E. R. Romanova* (*Analyse critique des travaux ethnographiques de E. R. Romanov*), St-Pétersbourg, 1894, in-8, 103 p.

— *Douma ob Alexiéïé Popovitchié* (*Chant sur Alexis Popovitch*). Extr. de *Kiévskaïa Starina Kiev*, 1894, in-8, 20 p.

C'est en répondant à l'invitation de l'Académie des Sciences de St-Pétersbourg, que M. le professeur Soumtzov s'est chargé de l'analyse critique des travaux ethnographiques de M. Romanov, présentés au concours annuel de cette haute institution. Après avoir indiqué les défauts généraux de ces travaux (*Recueil de la Russie Blanche*, 5 vol. Kiev-Vitebsk, 1885-1891 ; *Essai sur les explications populaires des songes*, Moscou, 1891 ; *Langue conventionnelle des arçonneurs de laine du gouv. de Mohilev*, Moscou, 1891 ; *Etude sur l'organisation sociale des mendiants du même gouvernement*, Moscou, 1891), l'auteur donne l'appréciation des chansons contenues dans les deux premiers fascicules du recueil de M. Romanov. Une grande partie de ces chansons n'est, comme il le fait voir, qu'une répétition plus ou moins mutilée des chants populaires de l'Ukraïne et de la Grande-Russie ; l'autre partie, se rapprochant toujours pas ses thèmes aux chansons de ces deux pays, se distingue par la pauvreté des sujets et par la grossièreté des expressions. Les chansons rituelles du recueil de M. Romanov n'ont pas beaucoup d'importance étant très proches de celles qui étaient déjà publiées par M. Cheïne et ne présentent qu'une espèce de lest entassé aujourd'hui avec trop de zèle dans la littérature du folk-lore.

En faisant l'observation que personne n'a encore abordé d'une façon spéciale les chansons nuptiales et que les travaux modernes sur les usages de noces les laissent de côté M. Soumtzov me fait l'honneur de mentionner mon ouvrage (*Rites et usages nuptiaux en Ukraïne*) et l'indique comme un des exemples de travaux pareils, en disant que je ne me suis pas servi des

Digitized by Google

chansons nuptiales. En présentant toutes mes excuses à l'honorable confrère, je ne peux pas laisser cette assertion très sensiblement exagérée sans protestation. Il suffit d'ouvrir mon travail sur n'importe quelle page, pour voir que je cite les chansons à propos de *tous* les détails du rituel nuptial. En écrivant en français, je ne pouvais certainement pas toujours citer les textes mêmes, mais j'ai donné partout leur contenu. Enfin dans le troisième chap. de cet ouvrage, je dis que le chœur, qui explique la signification du rituel et de toute les cérémonies, représente d'une façon indubitable la survivance de l'ancien chœur du culte païen, et puis, dans ma conclusion, je regrette que mon ouvrage « laisse encore beaucoup à désirer au point de vue de la plénitude... », que j'ai laissé « tout à fait de côté les matériaux purement littéraires d'une richesse inestimable que présentent les chansons du mariage », que je n'ai rien dit sur la corrélation de ces chansons avec celles des autres peuples slaves, etc. (*L'Anthrop.* 1891, fasc. 2, p. 180; 1892, fasc. 6, p. 588). Je ne crois pas que cela signifie que je ne donne aucune importance aux chansons nuptiales. Tout au contraire : dans plusieurs endroits je répète que c'est justement dans les chansons qu'il faut chercher les traits les plus archaïques et les plus intéressants du mariage et de la famille d'autrefois.

Puis M. Soumtzov s'arrête sur quelques chansons plus intéressantes et passe à l'étude comparée des sujets des contes du recueil de M. Romanov. A propos d'un de ces sujets contenant cette tradition que dans l'antiquité on tuait les vieillards en les laissant glisser sur les traîneaux au fond des précipices, M. Soumtzov critique l'opinion de MM. Kulicher et Kallache qui voient dans cette tradition un écho lointain de l'ancien usage de tuer les vieillards. D'après l'auteur, on peut voir là plutôt la réminiscence de l'usage des traîneaux funéraires. « J'admets volontiers, dit-il, que les Slaves pouvaient bien, comme les autres, tuer leurs vieillards, mais c'était dans des temps si reculés qu'ils n'ont pas pu laisser des traces même dans les monuments juridiques et littéraires, sans parler des traditions populaires de notre époque. Il est connu que, dans les chansons et les contes d'aujourd'hui, les vieilles gens et surtout les parents sont entourés d'une vénération profonde » (p. 55). Nous nous permettons de ne pas nous mettre d'accord avec M. Soumtzov. Les plus anciens des actes juridiques des Slaves russes ne datent que du Xe siècle, les monuments littéraires que du XIe, tandis que dans les chansons rituelles et les contes, nous retrouvons les traces de beaucoup de choses bien anciennes concernant la religion, le culte, la vie sociale, etc. Pour ne pas aller trop loin, M. Soumtzoz lui-même ne trouve-t-il pas dans la *Douma* sur Alexis Popovitch (p. 17), les vestiges de sacrifices humains?.. La vénération des vieillards n'exclut pas chez certains sauvages l'usage de les tuer en remplissant le vieux rite devenu religieux. Quant aux traîneaux, il est bien possible que l'idée de ce véhicule funéraire d'ancienneté pût se confondre dans la mémoire du peuple avec l'usage de faire mourir les vieux...

En parcourant plus loin la brochure de M. Soumtzov, nous y trouvons la critique du recueil des formules magiques de M. Romanov, le plus riche, d'après l'auteur, de tout ce qui existe dans la littérature russe ; puis quelques remarques sur les explications populaires des songes et enfin une étude très scientifique sur l'argot des arçonneurs et des mendiants. Toutes les observations du savant professeur de Kharkov se distinguent par l'esprit de justice et de modération, ainsi que par l'érudition remarquable dans les matières du folk-lore dont il s'occupe avec tant de zèle et de compétence.

Douma sur Alexis Popovitch, c'est une vieille chanson historique ukraïnienne où la tempête sur la mer s'apaise après la confession publique d'un des Cosaques voyageurs, qui en outre laisse tomber dans l'eau quelques gouttes de son

Digitized by Google

sang. M. Soumtzov étudie d'une manière très scientifique plusieurs parallèles de ce sujet dans le folk-lore bulgare, serbe, écossais, danois, scandinave, ainsi que dans les légendes latines du moyen-âge et les récits ukraïniens cités dans les œuvres de Haliatovsky et Pierre Mohyla. Enfin il arrive à la conclusion que cette *douma*, profondément originale et très poétique, est d'origine locale et appartient au nombre des meilleurs morceaux du folk-lore ukraïnien.

TH. VOLKOV.

Charles Beauquier. *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté*, 1 vol. in-8 de 988 pages. Paris, Lechevalier et Leroux.

Ce recueil ne renferme pas moins de 189 chansons, dont 108 avec mélodies notées. C'est le premier de ce genre qui ait été consacré à la Franche-Comté, depuis celui de Max Buchon ; encore ce dernier, composé à une époque où il était d'usage de « corriger » et d' « embellir » les textes recueillis, est-il peu fait pour inspirer confiance aux folk-loristes de nos jours ; en outre, il ne renferme pas une seule note de musique. C'est donc une précieuse contribution à l'étude de la chanson populaire que vient apporter notre collègue.

Les lecteurs de la *Revue des traditions populaires* connaissent déjà quelques morceaux, dont M. B. leur avait donné la primeur. D'autre part, on retrouve dans son livre des variantes de la plupart de nos plus belles chansons populaires : *la Mort de Jean Renaud*, *le Prince qui torture sa fille* (*la Fille dans la tour*), *La belle est au jardin d'amour*, *Jésus-Christ s'habille en pauvre*, *Périnette* (*Pernette*), *le Pommier doux* (*les Trois princesses*), *En revenant de noces*, ces trois dernières si populaires en Franche-Comté, où déjà on les avait recueillies ; quelques chansons relatives à d'anciens usages, comme *la Chanson des rois à Pontarlier* et *les Souhaits de la nouvelle année* ; d'autres rappelant des souvenirs historiques, en général assez récents et ne remontant pas plus haut qu'à un siècle d'ici. Pour montrer en quel état est tombée la poésie populaire à notre époque, considérons rapidement une de ces dernières, une chanson de soldats sur la *Guerre d'Italie* (très vraisemblablement la guerre de 1859). La poésie est faite de bribes de chansons traditionnelles, de formules populaires, cousues de la façon la plus étrange à des vers nouveaux. Il y est question d'une lutte homérique entre un « vaillant guerrier » et trois ennemis, dont deux sont pourfendus tout d'abord, et l'autre s'en va « trouver son état-major ». Et le poëte populaire continue par ce vers étonnant :

L'état-major fondit en larmes !....

Hâtons-nous d'ajouter qu'il y a mieux que cela dans le recueil de M. Beauquier !

Les textes sont pour la plupart en français : quelques-uns cependant sont en patois. A ce propos, nous devons exprimer le regret que l'auteur n'ait pas suivi dans le classement un ordre méthodique, quel qu'il fût : Ses 189 chansons se suivent tout à fait à l'aventure, les poésies patoises au milieu des textes français, complaintes ou pastourelles pêle-mêle avec les rondes et les chansons d'anciens usages, etc. De même, au point de vue de la précision du travail, il eût été bon qu'il nous indiquât la provenance de chaque chanson, au lieu de se contenter d'une simple note à la dernière page. Sans doute M. B. a cru ces indications suffisantes, s'étant placé plutôt en vue de l'intérêt provincial que folk-loriste.

Digitized by Google

Quant aux mélodies, elles sont généralement courtes et d'un mouvement modéré ou vif, parfois avec cette pointe de mélancolie propre au chant français, mais sans l'intensité qu'ont certaines mélopées rustiques de provinces voisines de la Franche-Comté. Sauf quelques complaintes, dont le type mélodique est général, nous ne trouvons guère d'exemples de chants larges et graves, donnant une impression de plein air, comme certaine variante de la chanson : « Ah ! c'est la voix de ma maîtresse », ce type si pur du chant de montagne, dont la *Rev. des T. p.* a donné plusieurs échantillons (l'un provenant des bords mêmes du Doubs), ou comme les chants de laboureurs de la Bresse. Nous ne trouvons guère à citer, comme ayant quelque intérêt à ce point de vue, que le chant d'une aubade : « Bonsoir ma mie » (p. 243), dont la notation n'est pas parfaite, et une chanson de bergère d'une curieuse tonalité (p. 133). Quelques autres, d'un mouvement plus vif, présentent aussi des particularités intéressantes au point de vue tonal.

J. T.

Charles Roussey. *Glossaire du parler de Bournois* (canton de l'Isle sur le Doubs, arrondissement de Beaume-les-Dames) in-8 de pp. LXX-414 (15 fr.).

— *Contes populaires recueillis à Bournois.* In-8 de pp. XI-303 (7 fr. 50). — En vente, ainsi que le précédent chez l'auteur, 67, rue du Cardinal-Lemoine et à la Librairie Welter).

Ces deux livres forment une contribution très importante pour l'étude des patois. Le parler de Bournois jusqu'à ces derniers temps n'était guère influencé par le français, à cause de l'isolement du village qui se trouvait loin des communications. M. R. qui jusqu'à l'âge de quinze ans a vécu complètement de la vie rustique, a passé plusieurs années à recueillir les mots patois, à se rendre compte de leur exacte équivalence en français, et à en noter les sons pour pouvoir les représenter à l'aide du système graphique de la Société des parlers de France.

L'auteur avait surtout eu en vue la constatation du patois de son pays natal ; mais il n'a pas tardé à voir que certains termes ne pouvaient être éclaircis que par l'indication, tout au moins succincte, des coutumes ou des choses qu'ils servaient à désigner ; plus il avançait dans son ouvrage, plus il se pénétrait de cette idée, ainsi que le démontrent les deux suppléments, qui contiennent beaucoup de matériaux se rapportant à nos études.

Les Contes qui composent le second volume sont au nombre de vingt-sept ; en regard du texte patois est une traduction française, et au bas du premier est une transcription, sans signes phonétiques particuliers, du texte patois. Ils sont reproduits avec une fidélité scrupuleuse, qui va jusqu'à noter les phrases pour ainsi dire de remplissage dont se servent les conteurs. Il est bon de dire que la plupart de ces récits appartiennent à la série comique ou à celle des contes d'animaux, dont le texte est en général plus sujet à ces sortes de broderies que les contes merveilleux. Voici le titre de ces contes : *le Diable en paradis* (un bouc pénètre dans l'église, et emporte le curé qui venait pour l'exorciser (cf. Sébillot. *Litt. orale*, p. 113, *Contes des paysans*, p. 323) ; Conte du Renard (long récit) : Déchire, tonnerre déchire (histoire de haricots et de pets) ; La petite souris qui a tombé dans les gaudes (Sébillot, I, p. 323) ; Jabouli (cf. *Litt. orale*, p. 135) ; Les chèvres qui allaient à la fête (randonnée où elles attrapent le loup).

Digitized by Google

Jean qui danse (Sébillot, I, 51). Ramelet (Jean le Diot et fin voleur). Le petit porc (il attrape le loup ; j'ai recueilli en Haute-Bretagne une version très voisine). L'âne de Broto (loup attrapé). Picou (version de Bricou). Mieux ci qu'au bois (bûcheron qui attrape un curé). Le diable avec l'huissièr (cf. Fouquet. *Contes du Morbihan*, le Douanier emporté par le diable). Les porcs de M. le Curé (contes facétieux). Bricot et puis Moniot (scatologique). Les guêpes ; une variante ressemble au conte où les Jaguens prennent un champ de lin pour la mer, I, 243). Le suivant « Toi puis moi c'est un » ressemble aussi aux Jaguens qui se comptent, I, 244 ; les Chantres de Bournois, cf. pour la fin. *Litt. orale*, p. 239 ; la Supposition ; la Jambe d'Or, cf. Bladé, conte du même titre. Jean le Fou, l'Horloge de Bournois (gens qui ne savent pas compter). Les gens de Bournois qui voulaient avoir de l'esprit, le Taureau et la touffe d'herbe ; les Gens de Bournois et puis leur bon Dieu (cf. *Contes des Marins*, p. 259).

P. S.

Paul Sébillot. *Légendes et Curiosités des Métiers* (I. Les Tailleurs. — II. Les Boulangers. — III. Les Forgerons). Paris, Ernest Flammarion, éditeur, S. D.

M. Paul Sébillot met à la portée du plus grand nombre de lecteurs son érudition, sa connaissance approfondie de l'histoire des petites gens, de la vie populaire. Sous le titre de *Légendes et Curiosités des métiers*, il entreprend une série de monographies des corps d'état. En dehors de tout le mérite que leur donnent les savantes recherches de l'auteur, ces monographies se présentent sous forme d'élégantes plaquettes illustrées de nombreuses gravures de toutes époques, qui ont la valeur de véritables documents.

Trois fascicules de ces *Légendes* ont paru : *les Tailleurs*, *les Boulangers*, *les Forgerons* qui nous apparaissent déjà comme un précieux appendice à l'*Histoire des Français de divers états* d'Alexis Monteil. A ses observations, à ses souvenirs personnels, M. Sébillot a ajouté de nombreux témoignages tirés d'auteurs anciens et contemporains, de curieux récits glanés un peu partout, des anecdotes, des proverbes, en même temps qu'il reproduisait des estampes caractéristiques des trois derniers siècles, des images ou des caricatures ; il en résulte l'ensemble le plus pittoresque et le plus instructif à la fois.

O. DE GOURCUFF. *Revue de Bretagne et de Vendée*.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

G. Pitrè. *Costumi siciliani delle province di Messina e di Palermo*. Palermo, 1895, in-8 de pp. 30.

C'est une très intéressante contribution à l'étude des métiers populaires et surtout des marchands et crieurs ambulants; elle est accompagnée de gravures représentant les divers types de ces petits industriels avec les attributs de leur métier. Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 25 exemplaires, ce qui nous fait espérer que M. P. continuera son enquête, et nous donnera une série plus complète des métiers siciliens.

Digitized by Google

F. Jouon des Longrais. *Jacques Doremet, sa vie et ses ouvrages*, avec de nouvelles recherches sur les premières impressions malouines. Rennes, Plihon et Hervé, p. in-8.

Cet ouvrage, qui n'est pas à pagination continue, fait partie de la collection des pièces rares et inédites sur la Bretagne. Il contient la réimpression de l'introuvable livre de l'Antiqvité de la ville et cité d'Aleth. St-Malo, 1628. « Récit véritable de la venve d'une Canne savvage de la ville de Montfort », réimpression de l'ouvrage composé en 1652, par le P. Vincent Barleuf. Dans une curieuse préface, M. J. a réuni par ordre chronologique les témoignages relatifs à la célèbre cane, depuis celui de Fulgose en 1480, jusqu'aux ouvrages publiés de nos jours. Il a réimprimé également les attestations du miracle données à diverses époques, et il a reproduit une partie de la grande verrière du XVe siècle (aujourd'hui détruite) de l'église St-Nicolas de Montfort, où la cane avec trois canetons est sur le premier plan, en avant du saint et des trois enfants dans le baquet. Avec la bibliographie des ouvrages où il est question de la cane, M. J. a donné les versions connues de la chanson où elle figure avec le titre habituel de « fille du païs du Maine ». La dernière pièce réimprimée n'était connue que par une mention d'Ogée ; c'est « l'Histoire d'vne galette de bled noir miraculeusement ensanglantée pour avoir esté faite durant la Procession et la Grande Messe de la feste Dieu en l'an 1627 », qui a trait à la punition de personnes qui n'avaient pas observé la fête. Il y a lieu de désirer que M. J. continue la série de ses réimpressions, qui s'adressent non seulement aux Bretons, mais à tous ceux qui s'intéressent à nos antiquités nationales.

Charles Martens. *L'Origine des Contes populaires.* Louvain, Uystprugsh-Dieudonné, in-8 de pp. 59.

(Extrait de la Revue néo-scolastique).

Emmanuel Cosquin. *Les Contes populaires et leur origine.* Dernier état de la question. Paris, Bouillon, in-8 de pp. 24.

(Mémoire lu au Congrès international des Catholiques).

Almanach de la Ferme du Poiré et du Cidre, publié par Eugène Vimont. Paris, 15, rue Lebrun. In-18 de pp. 248 (1 fr.)

Cet almanach n'est pas seulement technique ; il contient une partie littéraire où se trouvent la réimpression de la Flore des cabarets de Raoul Rosières, parue ici même, la Chatte du Père Pichard, conte du canton de Bain, par A. Orain (conte de loup-garou), le Pressoir et la Bête, par Paul Sébillot ; les Métamorphoses, conte de l'Ille-et-Vilaine, par Ad. Orain.

Scottich Association of Masters Bakers. Edinbourg, in-8. de pp. 175.

Contient sous le titre de The Perth Bakers and their saints, une intéressante notice par J. H. Macadam. Les boulangers de Dundee, au XVIe siècle, étaient sous la protection de saint Culbert et de saint Aubert, ils faisaient alors une procession dans laquelle figurait le diable, ennemi du boulanger, juché sur un cheval, auquel on avait mis des souliers. Elle dura jusqu'à la Réforme, qui considéra cette promenade comme entachée d'idolâtrie ; mais pour faire renoncer les boulangers écossais à leur fête du 10 décembre, il fallut condamner les délinquants, et même faire décider par la corporation que tout boulanger qui prendrait part au jeu de saint Aubert serait déchu de tous les avantages de la corporation et banni de la ville.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Cesky Lid. III. 6. — Sur les ornements en Moravie, *Mme Lucie Bakesova.* — Noces dans les environs de Chrast, *V. Paulus.* — Horia et Gloska. Un drame populaire (suite et fin), *A. Kraus.* — Danses tchèques (suite et fin), *A. Hajny.* — Des superstitions rurales du siècle passé, *M. Dworak.* — IV. 1 Les mais dans les environs de Uhlirské Janovice, *V. Esner.* — Statuettes slovaques en bois représentant le diable, le mort et un buveur, *J.-L. Holuby.* — Chansons valaques des environs de Vsetin en Moravie, *J. Valek.* — Tradition sur le bâton fleurissant du prince Premysl, *J. Franko.* — Sur les sorciers à Kutnà Hora au XVIe siècle, *J. Simek.* — Fête des rois à Vlastibor en Bohème, *Fr. Vanous.* — Terminologie du tissage en Bohème, *J. Jakubec.* — Sur la vulgarisation de la broderie nationale, *R. Tyrsova.* — Un chanteur vague tchèque du siècle passé, *J. Kalousek.* — IV. 1 Domlaty, une fête de village dans les environs de Bolcslav, *J. Konopas.* — Sorciers de Kutna Hora en XVIe siècle, *J. Simek.* — Bières au ouvert, *A. Solta.* — Comment doit on étudier le peuple et ses contes, *V. Tille.* — Le parrain dans la tradition nationale, *A. Dostal.* — Trois anciens jeux tchèques de Noël (les livres de compte), *K. Adamek.* — Églises en lois dans les pays tchèques, *C. Zibrt.* — Les coiffes, *J. Svoboda.* — Bibliographie folkloristique tchèque de 1892.

Folk-lore. V. 4. — Tommy on the Tub's Grave, *R. Weir Schultz.* — Ghostly Lights, *M. J. Walhouse.* — The Irish Mirabilia in the Norse « Speculum Regale », *Kuno Meyer.* — Legends from the Woodlarks, British New Guinea, *A. C. Haddon.* — An Unpublished Scottish Lullaby, *John Abercromby.* — Scraps of folk-lore, *Isabella Barclay.* — Modern Greek Birth-Customs, *Miss Nutt.* — Folk-lore Jottings from the Western Counties, *Grey Hubert Skipwith.* — Hop Scotch at Simla, *H. Babington Smith.* — Widow Carrying Hay Inauspicious, *L. H. Littledale.* — Jottings from Easingwold, Yorkshire, *Hugh C. Fairfax-Cholmeley.* — Wiltshire Jottings, *S. Smith.* — Guy Fawkes at Ramsgate, *J. Lewis André.* — Burial of Teeth with Body in Cornwall, *Rosomond Venning.* — Folk-lore Items from Cesky Lid, *W. H. D. Rouse.* — Folk-lore Items from North Indian Notes and Queries, *W. H. D. Rouse.*

Nouvelle revue européenne, 1er et 15 janvier. — La Petite Toute-Belle : Peau d'Ours, contes de la Haute-Bretagne, *Paul Sébillot.*

Wolkskunde, VII. 10. — La Vierge Marie dans le Plantlore, par *Is. Teirlinek.* — Colas le neuf de trèfle conte, *A. De Cock.*

Wallonia, II. 12. — Notre dame « dè l'tchapelle à l'àrbe » à Jodoigne (Brabant), *Edm. Etienne.* — Prière enfantine, *E. Brixhe.* — Lu grand géant du bwès, conte de Bièvre (Gedinne), *O. Gilbart.* — Les aventures de Jésus et St-Pierre. — Le bipède incomplet, *Borgnet.* — Le fer a cheval, *Alph. Tilkin.* — La Toussaint et le Jour des âmes. III. A Leernes (Hainaut), *O. C.* — III. 1. — Le trou en terre, tradition enfantine, *Aug. Gittée.* — L'Ermite, chanson, air noté, *Aug. Javaux.* — Les Béotiens de Rosières, trois facéties ardennaises, *E. Max.* — Médecine populaire, un vieux rite médical, *O. C.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

M. Eugène Monseur

.·. *Dîner de ma Mère l'Oye.* — Le 98e dîner a eu lieu le 27 décembre au restaurant des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Paul Sébillot, secrétaire-général. En raison de l'époque, il y avait sur la table un bouquet de gui. M. Eugène Monseur, président de la Société du Folk-lore wallon, avait fait coïncider son voyage à Paris avec le dîner. Il a donné des détails très intéressants sur le mouvement littéraire wallon, qui n'est pas borné à la seule étude des traditions populaires. Plusieurs journaux sont écrits en dialecte liégeois et trouvent suffisamment de lecteurs pour vivre. En 1894, il a été joué à Liège plus de quarante pièces wallonnes. M. Raoul Rosières demande si le prochain Congrès ne pourrait pas avoir lieu dans la ville de Liège qui par sa situation géographique se trouve plus rapprochée que toute autre des pays où l'on s'occupe de nos études. M. Monseur répond que la question avait été posée déjà au Congrès de Londres ; mais que depuis les choses sont restées en l'état. Au dessert, M. Paul Sébillot, au nom de la Société, boit à la prospérité du Folk-lore wallon, qui nous intéresse plus que toute autre en raison de la communauté de langue. M. Monseur présente également ses vœux à la Société des Traditions populaires, et dit qu'il sera heureux de dire à ses collègues le bon accueil qu'il a reçu. On boit ensuite à la santé des amis retenus par leurs occupations ou par la maladie, et en particulier à celles de MM. Charles Ploix et A. Certeux. Ce dernier avait envoyé de Cannes, où il réside momentanément, de très curieuses pâtisseries que nous reproduisons. Au Comité central qui avait précédé le Dîner, on a admis dix nouveaux sociétaires.

.·. *La Section de la Société Impériale Russe de Géographie à Troïtzko-Ssavsk-Kiakhta.* — C'est de la frontière russo-chinoise que nous vient la nouvelle de la fondation de cette société savante, aux limites extrêmes de la civilisation européenne. La section, comme nous pouvons le voir dans la brochure reçue par un des membres de notre société, s'est instituée sous la présidence de M. N. Sabourov avec M. Talko-Hrynciévicz comme administrateur. Les services innombrables rendus à la science de folk-lore par la Société Imp. russe de géographie nous laissent croire que sa section filiale qui vient d'être inaugurée restera fidèle aux traditions de la société-mère et se signalera aussi par les travaux dans cette direction. Il serait inutile de dire quelle importance auront pour la science européenne des études stables et organisées sur les usages et les Traditions populaires de l'Asie Centrale. Nous n'avons donc qu'à saluer les nouveaux confrères et leur souhaiter le succès et la prospérité.

.·. *Surnom du café.* — Dans le pays d'Avranches, on appelle le *café* « Jean-le-Brun ». On compte les distances par pipes (c'est-à-dire le temps de fumer une pipe). Et alors vous comprendrez des phrases comme celle-ci. « Etes-vous ben lasseu ? A deux pipes d'ici vous irez vouèr Jean-le-Brun ».

(Comm. de M. Fra Deuni).

Digitized by Google

.*. *Particularités de certains régiments anglais.* — Un de nos collègues pourrait-il donner les raisons pour lesquelles certains régiments anglais présentent les anomalies suivantes : 1° Au 13e de ligne (Somerset-Leger), les sous-officiers portent la giberne à l'épaule gauche, *comme les officiers.* C'est le seul régiment où ils aient cette prérogative. — 2° Le 3e de ligne (Buff's) est le seul régiment ayant le droit de traverser la cité de Londres baïonnette au canon. — 3° Le 28e de ligne (Glocester) est le seul régiment ayant une visière devant et une derrière le casque.

(Comm. de M. René Stiébel).

.*. *Vélocipédie.* — Ce sport nouveau a donné lieu à la création de nouvelles expressions figurées ; ainsi « ramasser une pelle » signifie tomber. Il y en a certainement d'autres.

.*. *Nominations et distinctions.* — Nos collègues MM. André Lefèvre et O. Beauregard ont été élus vice-présidents de la Société d'Anthropologie. Notre collègue Just Championnière a été promu Officier de la Légion d'honneur.

.*. *Le ravin de la femme sauvage.* — Il y a aux environs d'Alger un ravin que l'on a surnommé « Ravin de la femme sauvage ». J'ai demandé à plusieurs personnes qui m'ont accompagné lorsque j'ai visité, en 1891, les environs d'Alger, l'origine de cette dénomination, et voici ce qu'il m'a été répondu : Lors de l'expédition d'Algérie, en 1830, une femme indigène fut effrayée à la vue de nos soldats, abandonna son habitation et alla se réfugier dans le ravin. Cette femme fut aperçue très souvent et on l'appela « la femme sauvage ». D'où le nom du ravin. Est-ce bien là l'origine de cette appellation ?

(Com. de M. Jules Chossat).

RÉPONSES

.*. *Le nombre 365 et les monuments.* (Cf. t. IX, p. 720). Dans le Bocage normand, pour démontrer l'importance et la grandeur de quelques châteaux, on prétend qu'ils avaient 365 fenêtres, autant que de jours dans l'année. Lecœur, Esquisses du Bocage, t. II, p. 345, donne les noms de cinq d'entre eux, et dit que la liste n'est pas complète.

.*. *Ce qu'on dit quand on laisse une porte ouverte.* (Cf. t. IX, p. 600, 720). — En Savoie on dit alors : — Et votre chien ?

(Comm. de M. Fra Deuni).

.*. *L'épouvantail des oiseaux* (*Spaweta*). — Dans les Ardennes belges, on nomme *Spaweta*, le mannequin de paille, recouvert de vieux habits ou de vieilles loques, planté au milieu de la moisson ou d'un champ de pommes de terre, pour effrayer les oiseaux et les sangliers. Les campagnards désireux d'éloigner les sangliers ont imaginé de suspendre aux deux bras rapprochés de son *Spaweta*, d'un côté, une faux qui balance au vent et de l'autre une ferraille quelconque que la brise se charge d'agiter et de faire résonner dans la nuit.

Quelques paysans ont même imaginé de suspendre une lampe à pétrole, allumée toute la nuit, à leur *Spaweta*.

On nomme aussi ces épouvantails des « *Eweras* ».

(Comm. de M. Alfred Harou).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 2 — Février 1895.

LA-BAS, SUR CES GRANDS CHAMPS

(*Essai de littérature populaire comparée*)

Redselille et Medelvold [1]

(*B. Versions de Seeland :* a *par mademoiselle Elisa Galskiœtt, 1847 ;* b *par le licencié en philosophie. P. Stolpe, 1857 ;* c *par le prêtre J.-F. Fenger, 1844 ;* d *et* e *par la baronne Elisa Stampe, 1849 ;* f *par mademoiselle Jensine Bœttger, 1847).*

EDSELILLE et sa chère mère, elles travaillent au métier d'or, le dur. — Aa ia ia ! — Elles travaillent au métier d'or, le dur.

Redselille, elle travaille au métier d'or si durement, que le lait de ses seins jaillit.

Et la mère dit à sa fille : « Comment se fait-il qu'il coule du lait de tes seins ? »

« Ce n'est pas du lait, cela vous semble ainsi : c'est de l'hydromel que j'ai bu hier ».

Elle frappa Redselille sur sa joue blanche : « Pourquoi veux-tu mentir à ta mère chérie ?

L'hydromel est brun, mais le lait est blanc ; l'un et l'autre ne se ressemblent guère ».

1. Traduit du danois. *Sv. Grundtvig : Danmarks Gamle Folkeviser.* Ve vol., IIe fasc., p. 245.

Digitized by Google

« Ce n'est bon à rien de dissimuler devant toi : c'est Vidervold [1] qui m'a séduite ».

« Oh ! si Vidervold t'a séduite, alors tu n'as plus de mère chérie en moi .

Alors je le ferai pendre, lui, et toi, je te chasserai du pays ».

Redselille jette sur elle sa cape si bleue, puis elle va où sire Vidervold était couché.

Elle frappa à la porte avec ses doigts fluets : « Lève-toi, Vidervold, tire le verrou ! »

« Non, à personne je n'ai donné de rendez-vous et à personne je n'ouvre ma chambre, la nuit ».

« Lève-toi, Vidervold, et ouvre-moi ! Je suis Redselille, ta bien-aimée ».

« Si tu es Redselille, ma bien-aimée, bien volontiers je me lève et je t'ouvre ».

Vidervold se leva et lui ouvrit ; il la fit asseoir sur le coffre doré.

« Vidervold, Vidervold ! Ma mère est irritée, elle ne veut m'entendre, ni me voir.

Elle veut te faire pendre, et moi, m'envoyer du pays ».

« Je ne veux point être pendu à cause de toi, pas plus que tu ne dois être envoyée du pays à cause de moi.

Tu ne seras point envoyée du pays à cause de moi, aussi longtemps que mon cheval gris peut te porter.

Ramasse tout ton or rouge dans une cassette, pendant que je sellerai mon cheval gris ! »

Il regarda le blanc, il regarda le gris, au meilleur il mit la selle d'or.

Il lui déchira sa chemise en quatre morceaux petits, il les attacha aux jambes du cheval pour marcher dessus.

Il monta Redselille sur le haut cheval, puis ils sortirent de la cour, du mieux qu'ils purent.

Ils traversèrent la cour si légèrement, qu'on ne pouvait entendre les pas du cheval.

Ils traversèrent la rue si légèrement qu'on ne pouvait entendre les piaffements du cheval.

Ils traversèrent le pont si légèrement qu'on ne pouvait entendre les sabots du cheval.

Et, quand ils arrivèrent dans la forêt verte, alors il prit envie à Redselille de se reposer une heure.

Et quand ils arrivèrent dans la prairie jolie, alors il prit envie à Redselille de se faire un lit.

1. Ce nom varie selon les différentes versions : Videvol, Mœdevold, Skjœn Medler, etc.

Digitized by Google

« J'ai si mal à mes deux côtés, que je ne puis marcher, ni chevaucher ».

Sire Vidervold étend son manteau si bleu, Redselille pense se reposer dessus.

« Ma mère, elle avait bien des femmes, cinq : plût à Christ que j'eusse la dernière d'elles !

Ma mère, elle avait bien des femmes, neuf : plût à Christ que j'eusse la dernière d'elles ! »

« Attache-moi un mouchoir sur les yeux, et je t'aiderai, comme si j'étais une femme ».

« Plutôt qu'un homme ne sache la misère d'une femme, je préfère bien me coucher dans la prairie et mourir !

Au haut de la montagne, il y a un château : j'y ai eu et de la peine et du plaisir.

Au pied du château, il y a un pont : j'y ai usé et des bas et des souliers.

Tout sous le pont y coule un fleuve : plût à Christ que j'en eusse à boire ! »

Sire Vidervold était toujours son bien-aimé fidèle : il alla lui chercher de l'eau dans son soulier bouclé d'argent.

Et, quand il arriva au pont, voilà qu'il entendit le rossignol joyeux chanter.

Et, quand il arriva sur la rive verte, voilà qu'un rossignol était perché sur l'arbre et chantait :

« Redselille, elle gît dans la verte prairie, morte, avec deux petits enfants dans son giron ».

« Plût à Christ que je susse si tes paroles sont vraies ! Car je me noierais dans cette eau ».

Lorsque sire Vidervold vint dans la prairie, c'était bien vrai, ce que le rossignol chantait.

Redselille, elle gît dans le bois si rouge, avec deux petits enfants dans son giron.

Alors il creusa une tombe si profonde et si large et il y mit Redselille et ses fils avec.

Il prit Redselille par sa si douce main et il la coucha dans la tombe si froide.

Il fixa son épée contre une pierre si dure, qu'elle blessa son cœur.

Il fixa son épée contre la terre si dure, qu'elle lui entra jusqu'au fond du cœur.

Au rouge bois des roses y gisent quatre cadavres : leurs âmes sont en repos au ciel. — Aa ia ia ! — leurs âmes sont en repos au ciel !

Digitized by Google

« Cette belle vieille chanson, qui a prouvé son éternelle jeunesse par la faveur presque sans exemple et l'extension dont elle a joui jusqu'à ce jour parmi le peuple [1] », « est, dit Nyerup [2], l'un de ces chants qui, à quelques changements près, se sont, depuis la plus haute antiquité, conservés dans la Scandinavie tout entière ».

D'après Svend Grundtvig, il n'en existe pas moins de 63 versions, tant danoises que suédoises et norvégiennes, et toutes concordant d'une extraordinaire façon. Toutefois, les plus anciennes rédactions ne datent, la danoise que d'environ 1770, une suédoise de 1776 ; mais d'autres chansons du même type se trouvent déjà dans des manuscrits des XVIIe et XVIe siècles.

Populaire aux Farœr, en Angleterre aussi et en Ecosse on la chante : c'est la ballade de « Leesome Brand » [3]. Une mère y raconte comment son fils, tout jeune, a été dans un lointain pays, où il a servi à la cour. Au bout de quelques années, il s'est fait aimer de la fille du roi et l'a séduite. La jeune fille, ses joues commençant à pâlir et son pas à s'alourdir, va trouver Leesome Brand et lui dit qu'elle ne peut rester plus longtemps à la maison. Il faut qu'il aille dans l'écurie de son père et selle deux chevaux, les plus vigoureux, un pour lui et l'autre pour elle : surtout qu'il n'oublie pas de prendre dans le coffre de sa mère la dot qui lui revient. Cela fait, tous deux ils s'enfuient.

« Quand ils eurent fait environ dix milles, alors sa fidèle bien-aimée commença à défaillir.

« Malheur à moi ! dit la gentille dame. Je crains que mon dos ne se brise en trois.

« Oh ! que n'ai-je ici une bonne accoucheuse aujourd'hui pour me sauver la vie ! »

Leesome Brand fait remarquer qu'ils sont loin de la ville, et qu'il est impossible de s'en procurer une : mais il s'offre de lui en tenir lieu. Elle refuse, lui disant de prendre son arc et ses flèches et d'aller au bois chasser le daim et le chevreuil, « the deer and roe ». Ainsi, elle reste seule. A son retour, il la trouve, morte, avec l'enfant qu'elle vient de mettre au monde.

Cette aventure est également connue dans les pays de langue germanique du continent. Il en existe un texte néerlandais de 1780. En Allemagne, K. Simrock l'a recueillie dans la vallée du Rhin, aux

1. S. Grundtvig. *Danmarks gamle Folkeviser*. V. 2, p. 234.
2. Cf. E. G. Geijer et A. A. Afzelius. *Svenska Folkvisor*. II. p. 219.
3. Child. II. p. 342.

Digitized by Google

environs de Bonn. Mittler en a donné quelques fragments, entendus dans la Hesse.

Et c'est précisément cette contrée que S. Grundtvig a cru pouvoir lui fixer comme patrie.

Mon intention a été de reprendre cette question de l'origine ; mais, auparavant, il convient d'établir que cette chanson n'a point été non plus ignorée en France.

Il y a dans la « Vise » de « Redselille et Medelvold » deux parties bien distinctes.

Dans la première, Redselille, soit qu'au bal elle ait trop dansé, soit qu'assise à son métier à tisser elle ait trop durement travaillé, se voit trahie : le lait coule de ses seins. Aux questions de sa mère, elle essaie d'abord de répondre par de fausses raisons : ce n'est pas du lait, c'est de l'hydromel. Sa mère lui donne un soufflet. Alors, elle est bien obligée d'avouer que le beau Medelvold l'a séduite. Impitoyable, sa mère la menace demain de le faire pendre, lui, et elle, de la brûler vive sur un bûcher, ou, tout au moins, de la chasser, de l'envoyer loin, bien loin à l'étranger et pour toujours. En pleine nuit, la jeune fille court à la chambre de Medelvold. Elle frappe à la porte. Alors s'engage entre les deux amants le traditionnel dialogue : il n'a donné de rendez-vous à personne ; à personne il ne veut ouvrir, la nuit. Si elle ne réussit pas à se faire reconnaître, elle-même de ses doigts fluets tire le verrou. Elle entre et, là, lui raconte ce qui vient de se passer entre sa mère et elle. Tous deux, ils projettent de s'enfuir. Pendant qu'il va, lui, s'occuper des chevaux, les mener au ruisseau et les seller, elle, de son côté, mettra de l'or dans un sac, en remplira toute une cassette.

Il y a déjà là presque toute la matière d'une chanson. D'ailleurs, cette scène de l'enlèvement se retrouve fréquemment dans la littérature populaire des peuples du Nord et racontée, pour ainsi dire, dans les mêmes termes. Ainsi, dans la légende héroïque des Germains, Walther [1], s'enfuyant de la cour du roi Etzel, emmène Hildegunde ; ainsi, dans les chansons suédoises [2], Hillebrand enlève Gulleborg, et le roi Vallemo sa fiancée, petite Christine.

La deuxième partie a pour sujet la fuite proprement dite.

Les deux amoureux ont donc réussi à quitter la cour sans être aperçus. Mais, au bout d'un peu de chemin, Redselille commence à se plaindre : elle lève les yeux au ciel, elle pleure, elle se tord

1. K. Simrock. *Das kleine Heldenbuch*, p. 17.
2. E. G. Geijer og A. A. Afzelius. *Svenska Folkvisor*. I, pp. 5, 11.

Digitized by Google

les mains. Medelvold lui demande si elle trouve la route trop longue, ou bien si c'est sa selle qui la gêne.

« Oui, dit-elle, la route pour moi est bien trop longue, et la selle aussi me fait beaucoup de mal ! » (1)

Justement ils arrivent au bord d'une forêt. Ils descendent de cheval. Medelvold étend son manteau sur le sol et Redselille va pouvoir se reposer dessus. Hélas ! ce qu'elle ressent, ce sont les premières douleurs de l'enfantement. Effrayée, elle s'écrie : elle voudrait auprès d'elles une des femmes de sa mère, fût-ce la dernière d'elles ! Medelvold ne peut pas songer à lui en aller quérir une ; il lui dit donc de lui bander les yeux : qu'il l'assistera, lui. Mais, telle est la pudeur de l'infortunée que, plutôt que de laisser voir à un homme la misère d'une femme, elle préfère se coucher dans le pré et y mourir. Aussi est-ce bien pour l'éloigner, et non pas seulement poussée par la soif, qu'elle demande un peu d'eau.

« Dans la forêt, y coulent cinq ruisseaux : plût à Christ que j'en eusse une goutte !

« Plût à Christ que j'eusse un ami si fidèle, qu'il m'allât chercher de l'eau dans mon soulier bouclé d'argent ! »

Il y va. Or, voilà qu'en arrivant au bord de l'eau, un rossignol y était perché, devant lui, et qui chantait.

« Il chantait de femmes, il chantait de jeunes filles ; il chantait de Redselille : qu'elle gisait au bois, qu'elle était morte.

« Redselille, elle gît au bois, elle est morte avec deux petits enfants dans son giron ».

« O mon petit rossignol, ne chante pas ainsi ! Dis : les enfants sont morts ; la mère vit encore ! »

Vite, il s'en revient, apportant de l'eau dans le soulier. C'était bien vrai, ce que l'oiseau chantait ! Il trouve sa bien-aimée là, au bord du bois, étendue morte et morts aussi les deux petits !

Nous savons ce qu'il fit en son désespoir.

« Et maintenant tous quatre ils gisent, morts, dans la forêt ! Et c'est sa mère qui fut cause de tant de malheur ! — Haa haa haa haa ! — Et c'est sa mère qui fut cause de tant de malheur ! »

C'est exactement le même triste sujet dont le souvenir chante de nos jours encore sur les lèvres des paysans du Poitou :

1. Les citations que je fais de la chanson de *Redselille og Medelvold* sont traduites des différentes variantes qu'en donne S. Grundtvig.

Digitized by Google

Là-bas, sur ces grands champs (1)
Y a-t-une épine blanche.
J'entends le rossignolet !
Y a-t-une épine blanche.

Nous n'y avons pas, il est vrai, la première partie de la chanson danoise : les motifs de la fuite sont à peine esquissés. Dans la version que j'ai recueillie à Lussac-les-Châteaux, il n'est question que d'une promenade.

Ma mie est par-dessous
Qui se promène à l'ombre.
J'entends le rossignolet !
Qui se promène à l'ombre.

De même dans la première version donnée par M. Bujeaud (2). Cependant, dans sa deuxième, trouvée aux environs de Melle, le fait primitif s'est mieux conservé.

Mon bel ami m'avait promis
Qu'au retour de son long voyage
Me ferait voir son beau pays.
Si je l'ai dit, je m'en dédis !

« Belle, il est bien temps de partir,
Préparez-vous pour le voyage,
Vous allez voir mon beau pays.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

Nul doute que ce ne soit là une variante, assurément très adoucie, de l'antique enlèvement.

Quant aux éléments essentiels de la deuxième partie, ceux qui, débarrassés de tous ornements, forment le squelette de la chanson, ce sont, avons-nous vu : *l'accouchement pendant la fuite ; l'oiseau qui, au bord de l'eau, annonce la mort de l'accouchée ;* et, enfin, *le suicide de l'amant sur la tombe de sa mie.*

Tous, ils se retrouvent ici.

Il fallait traverser un bois,
Le mal d'enfant qui la tourmente :
Elle est en danger d'en mourir.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

Nous sommes là au point capital. Aussi, les moindres détails sont-ils intéressants à examiner de près. D'abord le lieu. Tout comme dans la plupart des chansons scandinaves, c'est dans un

1. L. Pineau. *Le Folk-lore du Poitou.* p. 315.
2. J. Bujeaud, *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest,* I. p. 198.

Digitized by Google

bois que la scène se passe. La première version de M. Bujeaud le confirme.

Là-haut, parmi ces bois,
Y a-t-une épine noire.
La belle qui est dessous,
Qui s'y promène à l'ombre.

La mienne ne le contredit en rien :

Là-bas, sur ces grands champs,
Y a-t-une épine blanche.

On sait combien nombreux sont les changements que le temps peut amener dans un texte ; sans cesse il arrive que la partie y prend la place du tout, ou réciproquement. Ainsi, dans la chanson poitevine, l'épine blanche a dû remplacer la forêt. D'ailleurs, d'après de nombreuses variantes danoises, ce ne serait pas dans le bois même, mais sur la bordure, dans un vert pré, que Redselille et Medelvold se seraient arrêtés.

D'autre part, notre épine blanche offre un avantage : celui de fixer l'époque à laquelle cette fuite a eu lieu. C'est au printemps, vers la fin d'avril ou le commencement de mai, quand l'aubépine est en fleur. A tout autre moment, elle eût difficilement attiré l'attention du poète populaire. Sans doute, aucun des textes danois n'y fait allusion : toutefois, n'est-il pas naturel que ce soit à ce moment de l'année, après les longs mois d'hiver aux fréquentes réunions et aux rencontres forcées, que de pareils évènements aient dû prendre place ?

Elle s'écriait tout haut :
« Y mourrai-z-i seulette ?
J'entends le rossignolet !
Y mourrai-z-i seulette ? «

« Non, tu ne mourras pas,
J'irai chercher ta mère.
J'entends le rossignolet !
J'irai chercher ta mère ».

Les deux strophes ne diffèrent des chansons danoises que par l'expression. La situation de la jeune femme y est la même ; la même aussi son angoisse :

Y mourrai-z-i seulette ?

Redselille, la fille de la reine, voudrait avoir auprès d'elle une des cinq, une des neuf accoucheuses de sa mère. La paysanne poitevine, elle, n'exprime pas son souhait. Qui donc en sa nécessité pourrait l'aider ? Sa mère ? Mais, dit-elle,

Digitized by Google

Ma mère ne viendra point,
Car elle est trop cruelle.
J'entends le rossignolet !
Car elle est trop cruelle.

Au fait, tout comme Redselille, elle n'a plus de mère.

« Oui, si donc le beau Medler t'a séduite, alors, tu n'as plus de mère chérie en moi.

« Demain, je le ferai pendre, et toi, je t'enverrai bien loin dans les pays étrangers ! »

Menaces terribles, sur lesquelles on ne revient pas.

Si la tienne ne vient pas,
J'irai chercher la mienne
J'entends le rossignolet !
J'irai chercher la mienne.

Et le jeune homme part. Pendant son absence la malheureuse accouche.

La deuxième version de M. Bujeaud, décidément la plus intéressante, motive tout autrement cette situation.

« Si je pouvais vous soulager ?
— Oh ! ma foi, non, répondit-elle ,
Cela n'est point votre métier,
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

Ici, les détails sont moins précis ; l'idée peut-être un peu différente : l'amant, très discrètement, offre à la jeune femme de l'assister ; mais il y met moins de formes que dans les chansons danoises ; par exemple, il ne lui dit pas de lui attacher un mouchoir sur les yeux.

« Attache-moi un mouchoir sur les yeux et je t'assisterai tout comme une femme ! »

Elle refuse son secours. Est-ce réellement parce que ce n'est point son métier et qu'il n'y entend rien ? Et elle lui demande de l'eau.

« La fontaine est dedans ces bois,
Si vous m'en donniez une goutte,
Mon cœur serait bien soulagé !
Si je l'ai dit, je m'en dédis ».

La soif seule la fait-elle parler ainsi ?

Si Redselille, elle, repousse l'aide de Medelvold : c'est par pudeur.

« Plutôt que des hommes ne sachent ce que c'est que la misère des femmes, je préfère me coucher ici dans le bois et mourir ! »

Digitized by Google

Et quand elle indique à son ami les fontaines ou les ruisseaux qui sont, là-bas, dans la forêt, le priant d'aller lui chercher à boire dans son soulier bouclé d'argent : ce n'est assurément qu'un prétexte pour l'éloigner d'elle à ce moment terrible.

Ce sentiment, un des traits caractéristiques de notre chanson, est, une des preuves les plus sérieuses de sa haute antiquité. La pudeur n'appartient à ce degré qu'aux populations primitives. « Quand approche le moment de sa délivrance, l'Australienne se dirige, seule ou accompagnée d'une matrone de ses amies, vers le bord d'un étang ou d'un ruisseau [1]... » L'ancienne littérature grecque en a encore le reflet [2]. Il est le propre des littératures essentiellement populaires. Plusieurs fois, il se rencontre dans les ballades écossaises, notamment dans « The Birth of Robin Hood », « La naissance de Robin Hood » [3]. Quand le chevalier et la jeune fille sont arrivés dans la forêt, celle-ci s'écrie :

« Oh ! que n'ai-je quelques graines de ce genévrier pour ranimer mon cœur ; et aussi une bonne accoucheuse pour me sortir de peine !

— Je vous apporterai quelques graines de ce genévrier pour ranimer votre cœur, et je serai pour vous une bonne accoucheuse pour vous sortir de peine ».

« Loin de moi, Archibald, car cela ne sera pas ; ce n'est pas la façon de notre pays et ce ne sera pas la mienne.

Prenez votre épée courte à votre côté, votre bouclier et votre arc, et allez par les grands bois chasser le daim et le chevreuil ! »

Dans une autre, d'un genre tout différent, nous trouvons encore cette réponse si caractéristique de la jeune femme : [4]

« Ce ne fut jamais la coutume de ma mère, et j'espère que ce ne sera jamais la mienne : un chevalier en sa compagnie quand elle est en mal d'enfant ! »

En France, M. Gabriel Vicaire vient de découvrir dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale un vieux noël du Berry, tout ravissant en sa naïveté, et d'après lequel la Vierge Marie et saint Joseph, se rendant à Bethléem, se trouvent dans la même situation que les deux fugitifs de nos chansons.

C'est un houme, une femme (5),
A Saint Noël y en vont.

1. Elie Reclus. *Le Primitif d'Australie*, p. 175.
2. Cf. St. M. Girardin. *Litt. dram.* II.
3. Jamieson, II, 44. (Child. v. 170. — Buchan, II, 1 (Child. v. 392).
4. Buchan, I, 74 ; II, 30. — W. Scott. *Minstrelsy*, II, 444.
5. *Revue encyclopédique*, 15 Déc. 1894.

Digitized by Google

Surent (furent) pas dans la route,
Al povait pus marcher.
— Allons, allons, ma femme,
Ou je te délairrai (t'abandonnerai).

La pouver boune dame,
En pleurant y a répond :
— Ah ! va-t-en, méchant-z-houme,
Va-t-en d'envers que moi !
J'appell'rai mon compée (compère)
S'ra pour m'accompagner.

Sut pas sus ceux montagnes,
Al se prit fée (faire) un cri :
Douce Vierge Marie,
Al se prit fée un cri.
— Faut-i qu'ça soye un houme
Qui voye ma maladie ?

— Non, non, non, ma commée (commère),
Non, je ne la voirrai pas.
M'embanderai la vue
De mon biau mouchouer blu (bleu).
De mes douces mains blanches
J'arcevoirai Jésus.

.....

La ressemblance est frappante à ce point que nous pourrions bien avoir là un exemple de la façon dont on s'est si souvent comporté à l'égard de nos vieilles chansons, les dénaturant pour les mieux extirper de la mémoire du peuple : un clerc connaissant celle-ci et, à la vérité, sous une forme beaucoup plus ancienne que les versions que nous en avons conservées — à preuve le cri :

Faut-i qu'ça soye un houme,
Qui voye ma maladie ?

s'en sera servi comme d'un moule dans lequel il a coulé son noël.

Cependant nul rapprochement ne peut se faire plus fécond qu'avec le passage suivant d'un poëme allemand du moyen-âge, le « Hugdietrich und Wolfdietrich » (1).

« Wolfdietrich n'était pas encore bien avant dans la forêt voilà qu'il entendit une voix : elle se plaignait à faire pitié. Alors il laissa l'impératrice près d'un rocher et, en hâte, se dirigea vers la voix, jusqu'à ce qu'il trouva une *dame des bois*.

« Elle était en mal d'enfant : sa souffrance était grande et pénible. « Qu'avez-vous, chère dame ? » dit le noble héros. « Ne puis-je sou-

1. K. Simrock, *Das kleine Heldenbuch*, 4te Auflage, p. 530.

Digitized by Google

lager votre souffrance ? Faites-le moi donc savoir. — Seigneur, bien volontiers ! » dit-elle, la bouche blême.

« Ce sont les douleurs de l'enfantement que j'éprouve : aussi allez-vous en aussitôt, que les yeux d'un homme ne voient pas les mystères d'une femme ! — Pourquoi, chère dame, as-tu honte devant moi ? Bande-moi les yeux et laisse-moi rester près de toi ».

« Alors la dame alla contre un arbre, sur l'herbe, où, au bout de peu de temps, elle mit au monde un beau fils. Elle dit au héros : « Noble héros, par Notre-Dame, apportez-moi de l'eau ici ! »

« Il courut bien vite où il trouva une petite source et il lui apporta de l'eau dans son casque. Voilà que c'était une grand'pitié que de cette femme. Lorsqu'il apporta l'eau, hélas ! elle était morte.

« Alors le fidèle Wolfdietrich baptisa le petit enfant et il creusa une tombe à la femme ; croyez-le bien, lorsqu'il eut creusé la tombe avec son épée, hélas ! le petit enfant était mort.

« Alors il les mit l'un auprès de l'autre dans la même tombe, tous deux, et pria Dieu en son cœur de leur être miséricordieux. Il dit : Seigneur, Dieu du ciel, par tes cinq blessures, je te recommande l'âme de mon filleul ! »

Il est difficile pour un poète d'écrire en une prose plus lourde. Mais le style n'enlève ici rien à l'intérêt du sujet. Celui-ci est visiblement le même que dans nos chansons scandinaves et françaises.

Or, ce passage du poème allemand a été emprunté.

Les raisons en sont surtout intrinsèques. Il y a d'abord le ton général du morceau : il suffit de le lire pour en être convaincu. En outre, il n'a que faire là où il se trouve. Dans la série des aventures de Wolfdietrich, celle-ci n'est amenée par rien et ne conduit à rien. N'importe quel récit y serait aussi bien à sa place. Et, non-seulement c'est un emprunt, mais il a été fort mal fait. Ce qui, en effet, dans la « Vise » de « Redselille et Medelvold » est si naturel ; les divers incidents qui s'y enchaînent si logiquement : tout cela ici ne signifie rien. Le dialogue entre cette femme et Wolfdietrich, lorsqu'elle lui apprend son embarras, est ridicule. Elle n'hésite pas à lui avouer son état, mais c'est pour qu'il s'en aille au plus vite : elle ne veut pas qu'il la voie. Il insiste : elle lui bandera les yeux, dit-il. Le fait-elle ? Toujours est-il qu'il reste. Ce n'est que l'accouchement terminé, qu'elle lui demande de l'eau ; il s'empresse de courir à une fontaine d'où il lui en rapporte dans son *casque* : le soulier, même aux boucles d'argent, de la jeune Danoise, eut été trop naturaliste pour un chevalier de cette époque.

En somme, l'arrangeur du poème introduit là un nouvel épisode :

Digitized by Google

mais il ne comprend point le sentiment qui en est l'âme. Nous sommes loin, bien loin des siècles sauvages qui l'ont pu produire : alors que peut-être l'étiquette nuptiale, tout comme aujourd'hui chez les tribus africaines du royaume de Futa, ne permettait pas aux maris de voir leurs femmes sans voiles, de trois années au moins après leur mariage. Tel un des principaux dieux australiens, Pundjel, « a une femme dont il n'a jamais vu le visage ». Tels les Iroquois, dont le père Lafitau dit qu' « Ils n'osent aller dans les cabanes particulières où habitent leurs épouses que durant l'obscurité de la nuit ».

A la fontaine, où Wolfdietrich va puiser de l'eau, nulle mention de l'oiseau prophétique. Cette omission seule suffirait à prouver qu'il y a eu emprunt.

La rédaction du poème de « Hugdietrich und Wolfdietrich », redevenu populaire au XVe siècle grâce au « Heldenbuch », date du XIIIe siècle. Mais il y avait longtemps que le héros en était connu et qu'on chantait ses aventures. Quand on les condensa en un poème, le poète qui l'entreprit, crut bon pour en augmenter la longueur et en varier l'intérêt, d'y ajouter des faits nouveaux : l'accouchement dans la forêt fut une de ces interpolations. Mais pour cela, il est nécessaire que ce thème ait déjà été répandu ; il faut que la chanson à laquelle il l'empruntait ait été populaire. Elle devait l'être, en effet, et depuis longtemps. Si elle eût été récente, ou il n'en eût pas du tout tenu compte, ou bien il l'eût prise entière, au moins dans tous ses détails importants. Or, il a justement laissé de côté le plus curieux : un oiseau qui parle. Pourquoi ?

C'est une commune croyance des peuples à l'origine que les animaux non seulement possèdent la faculté du langage, mais ont, en outre, le don de prophétie. Nombreuses sont les traditions qui nous les représentent s'entretenant des affaires des hommes.

Les primitifs ne savent point établir de distinction entre les bêtes et eux. Ils assimilent leurs cris au langage. Pour eux, un animal est susceptible d'avoir une âme ; bien plus, cette âme peut avoir habité un corps humain : d'où le grand respect qu'ils leur témoignent. Hommes et animaux ne sont déjà plus au même rang. Ceux-ci sont supérieurs : ce sont les ancêtres. Et ces animaux-ancêtres, ces « totems », chez les sauvages de nos jours, comme chez les peuples de l'antiquité, ce sont des dieux. (1).

Mais, de tous les animaux, les oiseaux sont, évidemment ceux qui,

1. Cf. Edw. B. Tylor. *La civilisation primitive*. I. pp. 543, 545. — Andrew Lang. *Myth, Ritual and Religion*. I. 139.

Digitized by Google

grâce à leur nature, ont dû, les premiers, être considérés comme des divinités. Dans les mythes grecs qu'Aristophane a inventés, ou plus probablement adaptés, ce sont eux, en effet, les plus vieux des dieux, de beaucoup antérieurs aux hommes. Le souvenir incompris s'en est perpétué jusqu'à nous, cristallisé en un proverbe : c'est le petit oiseau qui me l'a dit ! c'est-à-dire un dieu qui sait tout, le présent et l'avenir.

Le plus souvent, c'est au bord de l'eau que ces oiseaux se rencontrent.

Un soir, que Fridlev (1) était sorti de son camp et se promenait, seul, sur le bord de la mer, tout à coup il entendit dans les airs un bruit insolite ; il s'arrêta : c'étaient trois cygnes qui chantaient au-dessus de sa tête et qui, dans leur langage mystérieux, lui conseillaient de tuer Hythin.

Nous avons ici l'un des mythes les plus répandus des peuples indo-européens : celui des femmes-cygnes, des fées des eaux, des Nixes. Nous nous rappelons Hélène, en qui les Grecs reconnaissaient déjà la double nature de femme et d'oiseau, et Léda ; puis, chez les Slaves, le cygne blanc que rencontra Potyk Ivanovitch (2). « Déjà le héros a posé sur la corde de soie la flèche à pointe d'acier. Le cygne parle d'une voix humaine : « Ne tire pas sur moi, Potyk Ivanovitch, sur moi le cygne blanc, peut-être puis-je faire ton bonheur ! ». Alors l'oiseau merveilleux aborde au rivage et s'y transforme en une belle jeune fille, la séduisante Avdotia ». C'est aussi cet oiseau, un soit disant ange de Dieu, qui vint annoncer à Gudrun (3), sur le rivage, la prochaine arrivée de ses libérateurs.

Ces blanches divinités ne déposent leur « chemise de plume » que lorsqu'elles se baignent dans les lacs ou les fleuves. Heureux alors le mortel qui peut s'emparer de ce vêtement ! Il se rend ainsi maître de leur personne.

Ce sont elles, ces « wîsiu wîp», ces « merewîp », qui prédirent à Hagene l'issue du voyage des princes burgondes à la cour du roi Ezel (4).

« Alors il alla à la recherche du nautonnier, de ci de là ; il entendit l'eau bruire ; il se mit à écouter : ce faisaient dans une belle fontaine deux fées ; elles voulaient s'y rafraîchir et baignaient leur corps.

« Hagene les aperçut, il se glissa de leur côté ; quand elles le virent, bien vite, elles s'enfuirent. De lui avoir échappé elles étaient bien

1. *Saxonis Grammatici Gesta Danorum*. Ed. A. Holder. p. 178.
2. Rambaud. *La Russie épique*, p. 70.
3. *Gudrun*. H. A. Iunghans. XXIV^tes^. Abenteuer.
4. *Das Nibelungenlied*. K. Bartsch. XXV. *Aventiure*. 1533-1543.

Digitized by Google

joyeuses. Il leur prit leurs vêtements : le héros ne leur fit pas d'autre mal.

« Que dit l'une des fées des eaux, Hadaburc était son nom : Noble chevalier Hagene, nous vous ferons savoir, si vous nous rendez nos vêtements, ô hardi héros, comment se passera votre voyage à la cour des Huns.

« Elles planaient comme les oiseaux devant lui sur les flots. Leurs paroles lui parurent dignes de foi et bonnes. Ce qu'elles voulaient lui dire, il fut d'autant plus disposé à le croire. Ce qu'il leur demanda, elles le lui dirent bien.

« Elle dit : « Vous pouvez bien vous rendre au pays d'Etzel, je vous en donne ici ma foi pour garant, jamais héros n'ont été dans un royaume recevoir autant d'honneurs : en vérité, vous pouvez me croire ! ».

« De ce discours Hagene fut tout joyeux en son cœur ; il leur rendit leurs robes sans plus tarder. Quand elles eurent mis leurs vêtements merveilleux, alors elles lui dirent au vrai ce que serait le voyage au pays d'Etzel.

« Que dit l'autre fée des eaux, elle s'appelait Sigelint : « Je veux t'avertir, Hagene, fils d'Aldriân. Pour avoir nos vêtements, ma tante t'a menti. Si tu arrives chez les Huns, tu y seras bien trompé ».

Et elle lui conseille de revenir sur leurs pas, pendant qu'il en est temps encore : car, s'ils poursuivent leur voyage, nul d'entre eux n'en réchappera, excepté le chapelain du roi.

« Niwan des küneges kappelân : daz ist uns wol bekant,
Der kumet gesunder widere in daz Guntheres lant ».

« Nous le savons de science certaine, il retournera sain et sauf au pays de Gunther ».

Cet épisode, l'aventure des Nibelungen le relate, parcequ'aux temps lointains où jaillirent les chants dont, plus tard, se forma ce poème fameux, le peuple croyait encore à ces génies des eaux et à leur don de prophétie. Mais il n'y croyait plus, lorsqu'a été refaite l'histoire fabuleuse de Wolfdietrich ; l'oiseau qui parle n'était alors plus qu'une fiction, désormais incompréhensible : aussi le poète anonyme a-t-il cru devoir ne pas lui donner place en son œuvre.

La chanson française, elle, l'a conservé.

J'entends le rossignolet !

Ce n'est qu'un écho, sans doute, mais un écho fidèle !

Un très curieux procédé, familier à la poésie populaire, consiste

Digitized by Google

à condenser en un ou deux vers, en quelques mots, très simples, qui servent de refrain, toute la poésie de la chanson [1].

« Souvent, dit W. Grimm [2], ce refrain est la base sur laquelle toute la chanson repose et il en explique l'enchaînement ; d'autres fois, il y résonne comme la voix du destin ».

Nulle poésie n'a mieux su en tirer parti que la scandinave, à laquelle il donne ce charme indéfinissable de tant de « *Viser* » danoises et suédoises.

A l'origine, la rencontre de l'oiseau merveilleux, au bord de l'eau, était, sinon le point fondamental, en tous les cas, le fait le plus frappant du récit ; et c'était ce fait que, au fur et à mesure que le chanteur avançait dans le cours de l'aventure, à chaque couplet, le chœur reprenait, l'entonnant vraisemblablement sur un rythme autre que celui de la chanson elle-même.

J'entends le rossignolet !

Mais avec le temps, ce qui était autrefois clair pour tous, est devenu obscur ; le sens de ces quelques mots, jadis presque magiques, s'est affaibli ; peu à peu il s'est perdu. Il est incontestable que pour le paysan poitevin qui, touchant ses bœufs au labour, ou revenant de la veillée, l'hiver, chante :

Là-bas, sur ces grands champs,
Y a-t-une épine blanche,
J'entends le rossignolet !
Y a-t-une épine blanche.

il n'y a dans son esprit aucune espèce de rapport entre ce rossignolet et la triste histoire des deux amoureux. Ce rapport n'en a pas moins existé. C'est bien l'oiseau prophétique de la chanson que nous avons là. La version B de M. Bujeaud nous le prouve, du reste :

Le galant fit le tour du bois :
Dans son chemin vit l'alouette,
Qui lui disait dans son patois :
Si je l'ai dit, je m'en dédis !

« Va, beau galant, retourne-toi !
Tu la trouveras ta mie morte,
Un bel enfant entre ses bras.
Si je l'ai dit, je m'en dédis !

Alouette ou rossignolet, peu importe ! Celle-là plutôt gauloise, celui-ci rappelant davantage les pays germaniques : chaque peuple a choisi l'oiseau qui lui était le plus familier.

1. Cf. Johannes C.-H.-R. Steenstrup. *Vore Folkeviser fra Middelalderen* p. 76.
2. W. Grimm. *Altdœnische Lieder*, p. XXXII.

Digitized by Google

Le troisième point, enfin, le dénoûment, n'a peut-être pas la même importance; cependant, la comparaison entre les différentes versions est curieuse encore.

Dans la plupart des chansons scandinaves, Medelvold, à son retour de la fontaine, trouve Redselille morte ayant dans ses bras les deux beaux fils qu'elle vient de mettre au monde. Il creuse une tombe, large et profonde, et il y couche sa bien-aimée avec, à chacun de ses seins, les deux nouveau-nés. Puis, fixant son épée la garde en terre, il se jette dessus et s'en transperce. Dans quelques-unes seulement, il continue son chemin ; mais la voix des enfants qu'il a enterrés vivants le poursuit partout et, ne pouvant nulle part trouver de repos, il s'en revient sur la tombe et s'y tue.

Dans la chanson allemande de Simrock, il n'est pas question de ce qu'il devient ; non plus dans celle de Mittler.

Là encore les paysans du Poitou ont la mémoire plus fidèle.

Si la version B de M. Bujeaud est muette sur ce point, sa version A et la mienne sont d'accord.

Quand l' galant fut d' retour,
Il a trouvé sa mi' morte ;
J'entends le rossignolet !
Il a trouvé sa mi' morte.

Avec un bel enfant
Qui riait dans sa dorne :
J'entends le rossignolet !
Qui riait dans sa dorne.

« Ris-donc, toi, bel enfant,
A c' t' heure que ta mère est morte ;
J'entends le rossignolet !
A c' t' heure que ta mère est morte.

Quelle amertume dans ce :

« Ris-donc, toi, bel enfant,
A c' t' heure que ta mère est morte ! »

Et vous croyez qu'il hésiterait à enterrer vivant l'enfant avec sa mie morte ?

Il a tiré un couteau
Pour se mettre à la gorge ;
J'entends le rossignolet !
Pour se mettre à la gorge.

Mais les mœurs se sont adoucies. Le beau galant n'a pas besoin de se tuer. Tout cela n'était qu'une feinte. La belle a fait la morte,

C'était pour y savoir
Si l'amour était bonne.

Digitized by Google

Il n'est donc pas douteux que la « Vise » scandinave, l'épisode du « Hugdietrich und Wolfdietrich » et la chanson française ne soient de la même famille.

Comment l'expliquer ?

Faut-il supposer qu'il y a eu un emprunt ?

En littérature, il semble qu'un peuple ne puisse prendre à un autre, au moins d'une façon durable, que ce qui répond à ses propres sentiments ou entre dans le domaine de ses croyances intimes. Le reste lui est indifférent, ou il ne le comprend pas.

L'épisode du Wolfdietrich étant lui-même un emprunt, nous croyons l'avoir établi, il ne peut pas être question de le considérer comme le type d'où seraient sorties les autres versions. Ce type serait-il la chanson primitive qu'il a copiée ? Il est impossible de se prononcer, puisque nous ne la possédons pas.

Nous ne saurions, en effet, considérer comme telle la version donnée par K. Simrock, dans « Die deutschen Volkslieder ».

Es war ein Mædchen von Farbe so bleich.
Il était une jeune fille de couleur si pâle.

Version curieuse, où se retrouvent à peu près toutes les parties constitutives de la chanson et dont les deux derniers vers même rappellent étrangement le Wolfdietrich :

Mit seinem Schwerte macht' er das Grab
Mit seinen braunen Augen das Weihwasser gab.

« Avec son épée il fit la tombe, de ses yeux bruns il donna l'eau bénite ». Mais il y manque la rencontre de l'oiseau : et c'est un élément essentiel qui se serait difficilement perdu, si nous avions là vraiment la chanson originale.

Cependant, Svend Grundtvig, ayant remarqué que les versions recueillies dans le Jutland sont de toutes les mieux conservées, qu'après viennent celles des îles et, en dernier lieu, celles trouvées en Suède et en Norwège, en conclut que l'original a dû venir du Sud dans les pays scandinaves par le Jutland. Mais ne pourrait-on tout aussi bien prétendre, que c'est du Jutland même que cette chanson a rayonné, allant de là jusqu'en Allemagne, où les versions existantes ne sont pas moins affaiblies qu'en quelque lieu que ce soit ? Il n'y aurait rien d'impossible à ce que, d'une façon ou d'une autre, le poète du Wolfdietrich eût eu, au XIIIe siècle, connaissance de la chanson danoise. Les deux hypothèses se valent ; mais elles n'ont, l'une et l'autre, absolument rien de concluant.

Digitized by Google

Restent les chansons danoise et française.

Celle-ci vient-elle de celle-là ?

Si ce n'est pas probable, ce serait cependant possible. Nos trouvères et jongleurs qui, pendant des siècles, ont parcouru l'Europe, sonnant dans tous les châteaux leurs joyeuses ritournelles et chantant devant toutes les cours les plus jolies chansons de France, peuvent très bien nous avoir rapporté des lointains pays scandinaves le sujet de mainte chanson et l'avoir accomodé au goût français. Peut-être sont-ce les Scandinaves eux-mêmes qui ont débarqué ce chant sur nos côtes. C'est une origine qu'on a voulu donner à quelques autres chansons qui nous sont communes avec eux. Je ne suis qu'à demi partisan de cette théorie. L'étranger qui passe ne chante que dans sa langue maternelle. Et je trouve, à ce propos, absolument caractéristique l'aventure arrivée à M. Catulle Mendès [1]. « C'est en Allemagne, dit-il, à quelques lieues de Francfort, que j'entendis pour la première fois cette chanson champenoise (*Sur le bord de l'île*). Par un frais matin de printemps je suivais une venelle de mûriers fleuris... Comme je marchais en songeant, j'entendis une voix qui chantait, de l'autre côté de la haie :

Je pleur' mon anneau d'or,
Dans l'eau-z-il est tombé,
Dans l'eau-z-il est tombé,
Sur le bord de l'île,
Dans l'eau-z-il est tombé
Sur le bord de l'eau.

Une chanson de mon pays en ce pays germain ! J'écartai très vite les branches épineuses, et je vis assise, au pied d'un pommier, sur la prairie, une vieille, vieille, très vieille femme qui gardait un troupeau de moutons. « Comment ! dis-je, vous êtes Française ? » Elle ne me comprit pas. Je l'interrogeai en allemand. Elle me dit, la tête branlante, qu'elle était la pauvre et presque centenaire survivante d'une famille française que contraignit jadis à l'exil de l'autre côté du Rhin la révocation de l'Edit de Nantes. Les anciens de sa race avaient toujours parlé le français en Allemagne, mais elle, restée orpheline à dix ans, elle l'avait désappris, si jamais elle l'avait su. Seulement, elle se rappelait cette chanson dont la bercèrent jadis sa grand'mère et sa mère, et, les jours d'ennui, en gardant son troupeau, elle la chantait avec plaisir, sans la comprendre. »

Il faudrait, en tous les cas, admettre un long, très long séjour sur nos côtes, dans nos provinces de l'Ouest. Il est certain que les hom-

1. C. Mendès. *Les plus jolies chansons du pays de France.* Chansons tendres, p. 52.

Digitized by Google

mes du Nord, les « Northmen », non-seulement nous ont rendu de fréquentes et terribles visites : chaque fois qu'ils l'ont pu, ils se sont installés chez nous, y sont restés, peu à peu assimilés par la population indigène. Et leur langage se perdant d'une génération à l'autre, insensiblement leur antique poésie se sera transformée : contes et chansons auront alors pris l'empreinte française. De nombreuses traditions ont dû s'implanter ainsi et se perpétuer : cela est incontestable.

Est-ce le cas pour la chanson qui nous occupe ?

Le fait qu'elle ne s'est trouvée que dans nos provinces de l'Ouest — du moins, nous n'en connaissons pas d'autres versions — rend difficile de répondre que non. Cependant ce n'est pas mon avis.

Serait-ce à nous, Français, que les Scandinaves auraient fait cet emprunt ? A l'époque où il aurait dû, en ce cas, avoir lieu, au commencement du moyen-âge, la chanson n'était, sans doute, déjà plus assez complète en France pour pouvoir donner une copie comme la chanson danoise. La croyance qui en est le fondement devait être fortement ébranlée chez nous, si même elle existait encore, alors qu'elle était toujours très vive parmi les populations du Nord. Arguments techniques tirés de la comparaison des chansons chez les deux peuples et raisons morales s'accordent, semble-t-il, pour nier que la chanson française soit la plus ancienne et que d'elle soit née la chanson scandinave.

Nous devons chercher ailleurs la patrie de l'aventure de « Redselille et Medelvold » et, du même coup, nous expliquerons qu'elle soit connue à la fois chez les Germains, les Scandinaves et les Français.

Dans une précédente étude [1], j'ai essayé, remontant le plus haut possible le cours du temps, de découvrir la mystérieuse origine d'une ronde d'enfants, et j'ai cru pouvoir dire, avec quelque raison, que le germe de la ronde d'Adèle

D'sur l'pont du Nord un bal y est donné,

fut, autrefois, peut-être à l'époque aryenne, un hymne religieux qui accompagnait le sacrifice d'une jeune fille à l'esprit des eaux.

Notre chanson d'aujourd'hui ne saurait, je pense, se réclamer d'une aussi noble naissance : je la crois, néanmoins, d'une antiquité au plus haut point respectable.

Des bords de la Baltique aux côtes de l'Océan, le pays a été autrefois foulé par les mêmes peuples et, le grand torrent des invasions barbares écoulé, les nations qui y sont restées fixées, ici et là, tantôt englobant les populations indigènes, tantôt, moins

1. *Rev. des Trad. pop.* Juin 1894.

Digitized by Google

nombreuses, se fondant en elles, toutes ces nations, dis-je, étaient sœurs ; toutes, elles étaient les rameaux d'une même souche. Or, avant la séparation, à l'époque proprement dite germanique, ces peuples-là chantaient déjà, de même qu'ils contaient, qu'ils dansaient, qu'ils avaient leurs cérémonies religieuses et leurs fêtes annuelles. Qu'est-ce qui s'oppose à ce qu'ils aient dès lors connu notre chanson ? Les idées qu'elle contient leur étaient absolument familières : peuple primitif, leur esprit devait être au même niveau que celui des tribus sauvages de l'Afrique ou de l'Australie ; et leurs croyances, leurs mœurs étaient sensiblement identiques. La ténacité du peuple à conserver les reliques du passé est assez connue : que ce chant se soit perpétué, au milieu de mille autres survivances, il n'y a là rien que d'absolument normal. L'argument principal de Sv. Grundtvig pour soutenir sa théorie de l'origine allemande, est que les noms des deux héros, *Redselille* et *Medelvold*, ne sont pas des mots nordiques, mais germaniques : donc, dit-il, ils sont venus d'Allemagne. Assurément, mais ils sont nés à une époque où Scandinaves et Allemands étaient encore sous la même tente, voyageaient sur le même chariot ; à une époque, plutôt, où ni les uns ni les autres n'existaient, où il n'y avait encore que des Germains.

Les Germains avaient-ils eux-mêmes déjà hérité cette chanson de leurs ancêtres ? Ou prit-elle naissance parmi eux, à la suite, peut-être, de quelque évènement réel ? Le dernier cas est le plus vraisemblable.

Et alors, le hasard des migrations l'ayant semée par la plupart des contrées de l'Europe occidentale et septentrionale, selon le sol où elle est tombée et les circonstances dont elle a été plus tard entourée, elle a continué de vivre et de fleurir, ou, peu à peu, elle s'est étiolée pour bientôt disparaître,

Là-bas, sur ces grands champs !

LÉON PINEAU.

Digitized by Google

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

XXXIII

ous avons annoncé naguère qu'une société d'enseignement, *la Correspondance générale de l'Instruction primaire*, avait ouvert un concours pour la publication d'un recueil de chants à l'usage des écoles primaires de France. Notre confrère Julien Tiersot avait été chargé d'en élaborer la partie musicale : à cet effet, il avait choisi une quarantaine de mélodies empruntées pour la plupart aux chansons populaires de nos provinces de France. Le concours avait pour objet d'adapter des paroles à ces mélodies.

Après de longues délibérations, le comité de la Société, réuni à la Sorbonne sous la présidence de M. Gréard, a arrêté son choix sur un recueil de poésies présenté par M. Maurice Bouchor.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs la primeur de deux des morceaux de ce recueil.

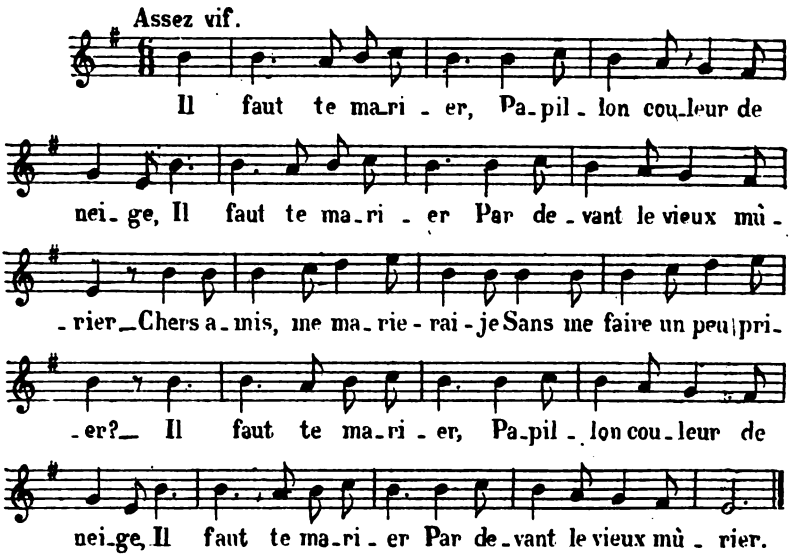
La première poésie est une imitation directe d'une des chansons les plus répandues dans nos provinces : la *Revue des traditions populaires* en a publié plus d'une variante ; l'air est celui d'une ronde enfantine recueillie par M. Julien Tiersot.

Les noces du papillon

I

— Il faut te marier,
Papillon couleur de neige ;
Il faut te marier,
Par devant le vieux mûrier.
— Chers amis, me marierai-je
Sans me faire un peu prier ?
— Il faut te marier,
Papillon couleur de neige ;
Il faut te marier,
Par devant le vieux mûrier.

Digitized by Google



2

— Moi, dit le limaçon,
Pour loger ta papillonne,
Moi, dit le limaçon,
Je te cède ma maison.
— Ce qu'un brave cœur me donne,
Je l'accepte sans façon.
Moi, dit le limaçon, etc. ;

3

— J'ai là, dit la fourmi,
Des fragments de vertes cosses ;
J'ai là, dit la fourmi,
Quelques grains de blé parmi.
— Ah ! le beau repas de noces !
Tu régales ton ami.
— J'ai là, dit la fourmi, etc. ;

4

— Moi, dit l'abeille d'or,
Mon dessert fera merveille ;
Moi, dit l'abeille d'or,
J'ai du miel liquide encor.
— Grand merci, gentille abeille
Qui partages ton trésor.
— Moi, dit l'abeille d'or, etc.

Digitized by Google

5

— Voici, cher papillon,
Pour le bal fifre et timbale,
Voici. cher papillon,
La musique du sillon.
— C'est aimable à vous, cigale !
C'est aimable à toi, grillon !
— Voici, cher papillon, etc.

6

— Pour toi je vais briller,
Dit le ver luisant dans l'herbe.
Pour toi je vais briller ;
Ne te fais donc plus prier !
— Chers amis, tout est superbe ;
Je veux bien me marier.
— Pour toi je vais briller,
Dit le ver luisant dans l'herbe.
Pour toi je vais briller ;
Ne te fais donc plus prier.

L'autre poésie n'est point inspirée d'un thème populaire ; mais la mélodie sur laquelle elle est composée est un chant breton, d'un accent profond et pénétrant. L'on jugera combien cet accent augmente encore d'intensité par son association avec une poésie qui ne lui cède en rien pour la profondeur du sentiment.

LA FÊTE DES MORTS

Un peu lent et très soutenu.

Morts bien ai_més, c'est vo_tre fê - te, Le cime_
_tière est plein de fleurs — Près d'un tom_beau cha_
_cun s'ar - rê - te, Triste et mu - et, cour_bant la
tê - te, Puis lève au ciel ses yeux en pleurs.

Digitized by Google

Morts bien-aimés, c'est votre fête ;
Le cimetière est plein de fleurs.
Près d'un tombeau chacun s'arrête,
Triste et muet, courbant la tête,
Puis lève au ciel ses yeux en pleurs,

Pour deviner nos rêveries,
Etes-vous là, vous, les défunts ?
Ames des morts, toujours chéries,
Lorsque vos tombes sont fleuries,
Respirez-vous leurs frais parfums ?

Morts, nous venons pour vous entendre,
Pour espérer, prier, bénir.
Ah ! dites-nous qu'il faut attendre
L'heure sacrée, heureuse et tendre,
L'heure qui doit nous réunir.

Votre pensée en nous pénètre ;
Votre lumière emplit nos yeux,
Vous l'avez dit : Mourir, c'est naître,
Et nous saurons vous reconnaître,
Chers trépassés, sous d'autres cieux.

MAURICE BOUCHOR et JULIEN TIERSOT.

XXXIV

LES CONTES DU GRAND'PÈRE

Le grand-père Morvan a trois petits garçons
Trois beaux petits garçons d'Anne, sa fille aînée :
Il a rappris pour eux son cahier de chansons.
Pour eux, le soir venu, devant la cheminée,
Il invente à loisir quelque conte émouvant,
Et pareil au rouet qui murmure sans trêve,
Pour ses petits garçons, le bonhomme Morvan
Recommence dix fois quand l'histoire est trop brève.

Oh ! les contes touchants ! Il en sait où les nains
S'en vont au clair de lune, en invisibles rondes,
Où les Géants barbus dans leurs énormes mains
Comme des osselets font tournoyer des mondes..
Il en sait où les loups implorent un mouton,
Où les Saints, d'un regard, changent l'eau vive en flamme,
Où les poissons des mers savent parler breton,
Il en sait, le grand-père, où les fleurs ont une âme !

Les trois petits garçons, les bras croisés, assis
Sur des sièges très hauts ont l'air d'anges en pierre ;
Quand le héros du conte a de cruels soucis
Une larme se pose au bord de leur paupière..

Digitized by Google

Mais quand par un bon tour, il sort d'un mauvais pas,
Ce sont des rires fous et des cris de victoire
Dont la vieille maison tremble du haut en bas !...
Le bonhomme est content et redit son histoire.
....
.....

EUGÈNE LE MOUEL [1].

MŒURS ÉPULAIRES [2]

V

LE VIN RÉPANDU

LORSQUE, par mégarde, on répand de la mousse de Champagne sur la table (lorsque le verre déborde), il faut immédiatement s'en frotter la tête, cela porte bonheur (*Liège*).

Lorsqu'on répand du vin sur la table, on se hâte d'entourer la tache de sel, afin qu'elle ne s'étende pas (*Hainaut*).

ALFRED HAROU.

1. *Enfants bretons*. Lemerre, 1891, in-18.
2. Cf. le t. IX, p. 233, 391, 506, 661.

Digitized by Google

L'HABILLEMENT DES STATUES [1]

III

NOTES ET QUESTIONS

(*Lecture faite à la séance du 31 janvier 1895*)

Il est trois points qui me paraissent offrir un intérêt tout particulier :

1). Le point de vue de culture primitive d'après lequel la prise d'un habit est le signe ou l'équivalent du signe de la présence du dieu, en d'autres termes que l'image est alors possédée par le dieu.

2). L'offrande du vêtement semble être en coïncidence avec une demande spéciale qui est au pouvoir de la divinité figurée.

3). Le renouvellement de l'image ou de son vêtement se trouve parfois coïncider d'une façon marquée avec la venue du Nouvel An.

Je vais essayer de mettre en relief ces points, en laissant de côté pour le moment toute tentative d'arriver à déterminer leur signification.

1). Comme exemple d'une croyance primitive en relation intime entre l'habillement et la vie ou l'esprit, je puis citer une constatation faite par le Pr Wellss Nervell, directeur de *American Folk-Lore Journal*, dans un mémoire publié par le Congrès international d'Anthropologie ; il dit en parlant des religions aborigènes de l'Amérique du Nord : Le prêtre ou l'homme-médecine supposait lui-même en prenant le vêtement du dieu, qu'il en revêtait aussi le caractère, et qu'il était sous la possession divine ; qu'il abdiquait sa propre personnalité, pour représenter par ses pensées et ses actions le dieu dont il avait l'habit.

Cette constatation générale est confirmée par une remarque du Dr Washington Mathews, dans un mémoire publié à l'occasion du même Congrès : Les Navajos disent maintenant que lorsque l'un

1. Cf. t. IX, p. 679.

Digitized by Google

d'eux porte le masque d'un dieu, et personnifie le dieu, il est, pendant ce temps, momentanément le dieu lui-même [1].

Je voudrais rapprocher de ces évidentes indications du nord de l'Amérique, la prise de possession par la déesse indienne Durga de son image lors de la grande fête annuelle. La description entière donnée par Ward de ce rituel instructif est trop longue pour être citée ici. Après le moment où l'on suppose que la déesse est venue prendre possession de son image, on lui fait beaucoup d'offrandes, parmi lesquelles des vêtements, des parures, des joyaux et des ornements. Cette partie de la cérémonie précède les sacrifices et les grandes offrandes de nourriture [2].

Je ne puis qu'effleurer ce vaste sujet des pouvoirs mystiques dont les hommes primitifs gratifient les ornements et les vêtements. Je prie que l'on se réfère à l'usage des tissus et des vêtements comme signes et sacrifices convenables ; aux offrandes de chiffons faites aux effigies, aux fontaines et aux arbres sacrés, et à l'usage des vêtements ou des fragments de vêtements usités dans la sorcellerie et l'envoûtement [3].

2). L'idée que ces offrandes ou renouvellements de vêtements destinés à habiller les images est en relation intime avec les saisons, est démontrée par deux exemples qui proviennent de pays bien éloignés l'un de l'autre. Dans une note parue dans le n° de décembre *de la Revue*, j'ai déjà fait allusion à un usage de Samoa rapporté par Turner : Dans l'une des îles de ce groupe, la représentation de Turia est une pierre polie placée dans un bois sacré : le prêtre avait grand soin de la couvrir de branchages pour tenir le dieu au chaud, et lorsqu'on venait l'implorer à l'occasion d'une guerre, d'une sécheresse, d'une famine ou d'une épidémie, on remplaçait par des branches neuves celles qui lui servaient de vêtement [4].

Cette prière faite en temps de guerre nous fait souvenir de ce qu'on lit au 6e chant de l'*Iliade* : Hector ordonne de se rendre au temple d'Athéné, et de lui faire des offrandes, parmi lesquelles, dit-il à Andromaque, celle de la robe qui te paraîtra la plus belle et la plus précieuse, celle à laquelle tu tiendras le plus. Mets-la sur les genoux d'Athéné à la belle chevelure, et promets de faire un sacrifice dans son temple si elle consent à avoir pitié de la ville, des femmes et des petits enfants des Troyens ; si elle veut éloigner de la

1. *Journal of American Folk-lore*, t. VII, n° XXVI, p. 248, 250.
2. Ward. « *History of the Hindoos* ». Edition 1863, p. 67, 599.
3. Pour les cérémonies de mariage voir : Prof. Rob. Smith « *Semites* » p. 317, Wintermitz, *Alt indische Hochzeit rituel*, p. 64.
4. Voir pour la discussion de cet usage l'article de M. Hartland, son « *Pin Wells and Rag Bushes* ». « *Folk-Lore* ». IV, 4.

Digitized by Google

sainte Ilion le fils de Tydée. Je n'ai pas besoin de citer le beau passage qui décrit l'offrande de la robe et la prière à Athéné pour qu'elle aide les Troyens contre leurs ennemis.

3). Pour conclure, je vais citer d'après Bancroft « *Ancient American* » un exemple d'offrande d'une robe neuve qui présente un remarquable parallèle avec l'offrande du peplos à Minerve au moment de la fête des Panathénées, qui avait lieu dans la primitive célébration à Athènes de l'année Hakatombaon. Voici ce que dit Bancroft : Le jour du Nouvel an était pour les Mayas, une saison de réjouissance, à laquelle toute la nation prenait part. Pour donner plus d'importance à cet événement, ils renouvelaient à ce moment tous les objets dont ils faisaient usages tels qu'assiettes, coupes, paniers, vêtements, et les *vêtements des idoles*.

Je note seulement cette coïncidence, remettant à un autre moment la discussion de la relation possible entre le nouvel an et la fête de la naissance (Panathénées) du dieu et l'offrande rituelle à ces deux époques de vêtements neufs.

MISS GERTRUDE E. GODDEN.

Voici quelques-unes des observations auxquelles a donné lieu cette lecture : M. TH. VOLKOV dit qu'en ce qui concerne les statues des églises, cette coutume ne peut pas exister en Russie ; mais on peut en rapprocher le *réza* qui consiste à recouvrir à certains moments les *icones* des maisons de plaques en argent repoussé qui représentent des têtes.

M. ERWAND LALAYANTZ dit qu'en Arménie, les chrétiens revêtent les statues et les croix, et que cette coutume a lieu toute l'année, et que l'offrande est faite par ceux qui désirent être guéris de maladies ; M. RAOUL ROSIÈRES rapproche de cet usage celui d'offrir des nappes d'autel lorsque le vœu fait a été exaucé.

M. G. FOUJU dit qu'il n'est pas rare de voir en France des statues, soit dans les rues, soit ailleurs, qui sont habillées souvent de telle sorte que, lorsqu'il s'agit de la Vierge, l'enfant Jésus disparaît presque complètement. A Chartres, la statue de N.-D. du Pilier est habillée.

M. PAUL SÉBILLOT cite à ce sujet le passage suivant d'un écrivain qui était originaire d'Eure-et-Loire : Les amples draperies dont cette statue (la Vierge du Pilier à la cathédrale

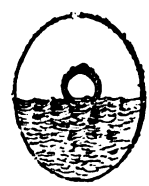
1. A. Schmidt. « *Handbuch der Griechen Chronologie* », p. 267, § 99.
2. Bancroft. « *Natine Races of Pacific States* », vol. 2, p. 695.
3. G. Turner. *Samoa*, p. 62.

Digitized by Google

de Chartres) est couverte et enveloppée, la masquent et ne laissent visible que son visage ; on ne peut la voir dans son entier qu'un seul jour par an, le Vendredi-Saint. C'est une œuvre de sculpture très estimable, et il est à regretter que sous prétexte d'en rehausser la beauté, on l'ait grossièrement empaquetée sous une énorme pyramide de jupes. Le premier auteur de cette malheureuse idée fut l'abbé Olier, fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice; il offrit à N.-D. de Chartres une robe précieuse, brodée en soie et en or. Une fois admise l'idée de parer le simulaire, ce fut à qui enrichirait sa toilette. La Vierge possède robe de brocart d'or, robe de brocart d'argent, velours, feston, dentelle, etc., toutes ces robes sont taillées sur le même modèle et donnent à la personne la forme d'un triangle isocèle. De plus affluèrent bijoux et diamants. La Vierge possède actuellement un trousseau magnifique ; ses diverses robes sont affectées aux fêtes et anniversaires ; un groupe de femmes de chambre est chargé, sous la haute direction du chapelain, de l'habiller et de la déshabiller, de choisir pour chaque jour les ornements convenables. Le cérémonial est aussi compliqué que celui qui règle l'étiquette de la cour d'Espagne. (A.-S. Morin. *Le prêtre et le Sorcier*. 1872 p. 52-53). Voici quelques extraits d'auteurs qui, en France, ont parlé de cette coutume d'habiller les statues et leurs similaires.

Dans la commune de Quarré-les-Tombes (Yonne), quand la procession des Rogations passe devant les croix d'un hameau, il est d'usage de les habiller. Elles sont enveloppées de blanc et ornées de rubans de diverses couleurs conservés à cette intention dans les armoires. Sont-elles parées de noir, c'est qu'il y a eu pendant l'année un décès dans le hameau. (Moiset. *Usages, Croyances, etc. de l'Yonne*, p. 34).

En 1823, Monnier écrivait : Dans toutes les églises de village et dans une infinité d'églises de villes (du Jura), vous voyez des statues de saints, et surtout des images de la Vierge, revêtues de robes et d'ajustements, ouvrages de la piété de fabriciens et des filles de Conférences. (*Société des Antiquaires*, t. IV (1823), p. 397).



Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS [1]

XXX

JETONS ET GATEAUX DE MÉTIERS

ANCIENNEMENT à Anvers les orfèvres et les bijoutiers avaient leur autel dans l'église de Ste-Walburge et chaque année, le jour de St-Eloi [2], ils y faisaient célébrer une messe solennelle à laquelle les doyens étaient tenus d'assister. Afin d'engager les maîtres et apprentis à s'y rendre également, on avait fait frapper en 1568 un jeton de présence, par lequel les gens peu moyennés recevaient un plat de Reystpap (riz au lait) [3].

(BARON DE REIFFENBERG. *Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas*, t. III, 60-61.)

Les fripiers, au lieu de Rystpap, recevaient pour leur jeton un gâteau ayant la forme d'une culotte (eene gebakken broeck). (*Id.* p. 63).

Le corps dit des « quatre couronnés » qui comprenait les maçons, les ardoisiers, paveurs et plafonneurs, était sous la protection des quatre saints martyrs dont on retrouve les noms sur une médaille : la devise se lit de cettte manière :

Claudyus, Nycostratunus
Simphorianunus

et se continue au revers :

Castors, Matelaren (martyrs). DE.
Vier, Ghecroonde

Dans le champ du jeton des deux côtés, on voit des instruments appartenant aux quatre métiers dont on a parlé. (*Id.*, p. 63-64)

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. IX, p. 501, 570, 644, 683; t. X, p. 27. — C'est par erreur que les nos XXX à XXXIII, ont été numérotés ainsi. Ce sont des suites de sections, le XXX et XXXI aurait dû porter la mention II *Blasons de Métiers* (suite), XXXII, VIII, *Bruits de métiers* (suite), XXXIII, IX, *Superstitions des outils* (suite), X, *Commencement et fin d'un ouvrage* (suite).

2. Molinet dans son calendrier dit:
Maréchaulx tiendront mieux la loy
De Saint Cloud que Saint Eloy

3. C'est le riz au lait des limonadiers de Paris.

Digitized by Google

XXXI

Critérium de capacité professionnelle

On juge du savoir d'une couturière par le surfilage.

De celui d'une modiste par le bon arrangement de la coiffe d'un chapeau.

XXXII

Patrons et ouvriers

Voici une petite anecdote que s'attribuent plusieurs corporations :

Un compagnon montrait au début de l'hiver, sa disposition peu laborieuse, son maître un jour lui montra la neige qui tombait en lui disant : « Voilà des fleurs de soumission ! »

Quelques mois passèrent ; un matin le compagnon parut à l'atelier tenant à la main une fleur de violette : « Voilà la fleur de liberté ! » cria-t-il joyeux au maître déconcerté, et le jour même il reprenait son tour de France.

Louis Morin.

XXXIII

Cris d'appel

Kastner cite dans les *Voix de Paris* le cri d'appel des maçons : Une truellée au sas ! ce cri est-il ainsi complet, et ces ouvriers en ont-ils d'autres ?

XXXIV

Privilèges de métiers

En Gascogne, d'après Cénac-Moncaut, le meunier avait le privilège de transporter toute jeune femme au logis de son époux à l'issue de la messe de mariage (*Litt. pop. de la Gascogne*, p. 19).

P. S.

XXXV

Rites d'enterrement

Un ouvrier couvreur s'était tué en tombant du toit de l'église Sainte-Madeleine sur les grilles qui entourent l'édifice. Voici d'après le *Petit Républicain* de Troyes comment la cérémonie se passa :

Digitized by Google

Les obsèques de Minier ont eu lieu hier matin à l'Hôtel-Dieu. Quatre ouvriers couvreurs *vêtus de leur costume de travail portaient les coins du poële et de leur autre main, tenaient le marteau plat dont ils se servent pour façonner et clouer leurs ardoises.*

Derrière le corbillard, venaient deux autres ouvriers à qui leurs camarades avaient confié la jolie couronne qu'ils avaient achetée en commun pour décorer la tombe du défunt. L. MORIN.

A ce propos, nous serions très aises de savoir si les cris sur la tombe, les passes d'armes faites avec des cannes, que faisaient certains compagnonnages, sont encore en usage aujourd'hui.

XXXVI

QUELQUES QUESTIONS

Quels sont les gens de métiers *a*) dont la rencontre le matin est regardée comme de mauvais augure, *b*) que l'on accuse de jeter des sorts ou d'avoir des entretiens familiers avec le diable, *c*) qui ne trouvent pas facilement à se marier avec des filles de laboureurs ou de personnes d'autres métiers, *d*) quels sont les métiers particulièrement méprisés ou honorés, et les raisons qu'on en donne ?

IV

BLASONS DE MÉTIERS (*suite*)

Chanson de la petite lingère (*Vienne*) (1)

A Paris il y a
Un' petit' Lingère
Qui coud si menu
Qu'elle n'y gagne guère.

Jamais on n'a vu
Si menu, si menu coudre,
Jamais on n'a vu
Coudre si menu.

Ell' fait des rabats
Pour Monsieur l'vicaire.
Et va les porter
A son presbytère.

Combien ces rabats
Ma petit' Lingère ?
C'est cinq sous, Monsieur,
A c'que dit grand' mère.

Dr PONTEIL.

Chanson des métiers (Haute-Bretagne)

On y sait dans Paris.
Dans Lyon, dans Marseille,
Toulouse et Montpellier
Bordeaux et la Rochelle :

1. Cf. t. IX, p. 683.

Digitized by Google

Tous nos plus grands esprits
N'ont jamais pu savoir,
Sans être compagnon
Ce que c'est que le devoir. } *bis.*

Vous voyez nos maçons
Le long de leur échelle,
Le marteau à la main,
Dans l'autre, la truelle,
Criant de tous côtés :
Apporte du mortier,
J'ai encore une pierre,
Je veux la placer. } *bis.*

Et nos tailleurs de pierres,
Tous compagnons honnêtes,
Le ciseau à la main,
Dans l'autre la massette,
Criant de tous côtés :
Apportez-nous du vin
Car nous sommes des joyeux
Qui n'se font pas de chagrin. } *bis.*

A la porte de l'enfer.
Trois cordonniers s' présentent,
Demandent à parler
Au maître des ténèbres.
Le maître leur répond
D'un air tout en courroux :
Il me semble que l'enfer
N'est faite que pour vous. } *bis.*

Quant aux tailleurs de pierres,
Personne ne se présente :
Il y a plus de 1800 ans
Qu'ils sont en attente.
Il faut que leur devoir
Soit bien mystérieux,
Aussitôt qu'ils sont morts
Ils s'en vont droit aux cieux. } *bis.*

(*Recueilli à Moncontour* (*Côtes-du-Nord*).

J.-M. CARLO.

LES TISSERANDS

Saint-Caradec (*Côtes-du-Nord*)

Les tèssi-ers sont pires que des évêques (*bis*)
Car du lundi ils en font une fête,
Branlons la navette,
O gué lanla,
Branlons la navette,
Le biau temps reviendra.

Digitized by Google

Bien rythmé.

Les tes - si - ers sont pir' que des é -
- vê - ques, Les tes - si - ers sont pir' que des é -
- vê - ques, Car du lun - di ils en font u - ne
fê - te Bran - lons la na - vet - te, Oh! gai, lan
la, Branlons la na - vet - te, Le beau temps revien - dra.

Car du lundi, ils en font une fête
Et le mardi, ils vont voir les fillettes,

Et le mardi, ils vont voir les fillettes,
Le mercredi, ils graissent des galettes,

Le mercredi, ils graissent des galettes,
Le jéhueudi, iz ont mal à la tête,

Le jéhueudi iz ont mal à la tête,
Le vendredi, ils branlent la navette,

Le vendredi, ils branlent la navette,
Le samedi, la toile o n'est point faite,

Le samedi, la toile o n'est point faite,
Allé à Loudia, compagnon que vous êtes,

Allé à Loudia, compagnon que vous êtes,
Allé zy va, vous qui ête le maît'e, (*Loudéac*).

(*Chanté par Mme Coz*, 1883).

Les tisserands sont en plusieurs pays l'objet d'une certaine répulsion ; elle se traduit par des blasons dont voici quelques-uns empruntés au *Tresor dou Felibrige* de F. Mistral ; le dernier vient de Russie et m'a été communiqué par M. T. Volkov ; en Ecosse, on les accuse de déloyauté. Cette réputation est-elle générale ?

— Un teisseran es un miech-ome.

— Sies pas un ome, sies un teisseran, se dit à un pleutre.

Digitized by Google

Set cassaire
Set pescaire
Set teisseran
Soun vin t-un pouris artisan.

— Tu es tisserand brouilleur des fils et moi je suis la fille du tonnelier — nous ne sommes pas égaux !

X

COMMENCEMENT ET FIN D'UN OUVRAGE (*suite*)

Quelle est la coutume constatée dans une superstition rapportée par Grimm. *Teutonic Mythology*, T. IV, 707 ?

Si le verre que le charpentier jette du pignon après avoir quitté sa scie se casse, le constructeur mourra bientôt ; s'il ne se brise pas, il vivra longtemps.

PAUL SÉBILLOT.

XIV

FÊTE DE MÉTIERS (*suite*)

« Dans la chapelle Saint-Joseph[1] est un vitrail donné par les maîtres bouchers de Bar-sur-Seine, en 1512. Au milieu en haut, on voit Saint Barthélemi, leur patron, tenant l'instrument de son supplice. Plus bas, est représentée la promenade du bœuf gras : deux bouchers en habit de fête conduisent l'animal, et traînent chacun le bout d'une écharpe passée à col ; ils sont précédés de deux garçons, battant la caisse et jouant de la flûte, et suivis de plusieurs enfants qui se livrent à la joie. La maison d'un maître boucher, ou peut-être la boucherie publique de la ville, se voit dans le fond, ornée de deux têtes de bœuf et de guirlandes de verdure. »

(*Voyage archéologique et pittoresque dans le département de l'Aube*, par A.-F. Arnaud, Troyes, 1827, p. 102).

L. MORIN.

1. Une publication postérieure dit : Chapelle de Sainte-Marguerite.

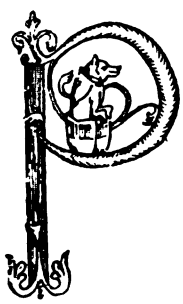
Digitized by Google

LES VILLES ENGLOUTIES [1]

CXXIX

Le lac de Marcinkowo

(*Posnanie*)



Près du village de Marcinkowo est un lac sur l'emplacement d'une église. Un soir, un violent orage s'éleva vers le moment de vêpres ; le prêtre dit après un fort coup de tonnerre : Ce sont les anges qui abattent des quilles. Au même instant, un éclair frappa l'église et tua le prêtre : en même temps l'église fut engloutie et il se forma un lac. Au jour anniversaire de cet événement, on voit là un prêtre dans le feu, entouré de nombreux serpents qui cherchent à le mordre [2].

CXXX

Le lac de la Vallée de Campou

(*Gascogne*)

Une légende de Gascogne raconte que Dieu s'étant déguisé en mendiant, fut repoussé partout avec des injures. Un pauvre vacher, seul, l'accueillit au soir et tua pour lui un veau : Dieu fit mettre les os au dehors, sur la porte de la cabane [3] et en garda un. Le lendemain, quand le vacher se réveilla après avoir partagé son lit avec Dieu, il trouva son veau vivant, ayant au cou un clochette dont le battant était fourni par l'os conservé par son hôte. En même temps,

1. Suite, voir t. IX, p. 612.
2. O. Knoop, *Sagen und Erzählungen aus der Provinz Posen*. Posen, 1893, in-8, p. 3.
3. Une légende semblable existe en Bretagne, dans l'*Historia Britonum*, attribuée à Nennius. On y lit que St-Germain, étant venu dans la Grande-Bretagne, reçut, avec ses compagnons, l'hospitalité chez un serf du tyran Banli qui, n'ayant qu'une vache et un veau, tua ce dernier, le fit cuire et le servit à ses hôtes. St-Germain recommanda aux siens de ne pas briser les os, et, le lendemain, on trouva le veau revenu à la vie auprès de sa mère. Cf. San Marte (Schulz), *Nennius und Gildas*, Berlin, 1844, in-8, p. 48-49.

Digitized by Google

le hameau voisin, peuplé de gens inhospitaliers, avait disparu et était remplacé par un lac [1].

CXXXI

Le Stilzsee

(*Posnanie*)

Près du village de Lissen, dans le cercle de Traustadt, l'étang de Stilzsee recouvre la ville païenne de Stilz, détruite dans des circonstances inconnues. On raconte qu'un berger vit un jour un agneau sortir du lac avec un ruban rouge et, il y a une dizaine d'années, des gens prétendirent avoir entendu un chant venir de l'eau [2].

CXXXII

L'ancienne Guatémala

(*Amérique Centrale*)

Une légende, citée par Thomas Gage [3], prétend que vers 1534, l'ancienne Guatémala fut détruite par une éruption du volcan dans les circonstances suivantes : « Au lieu qu'on appelle encore la vieille ville demeuroit une dame appellée (*sic*) Dame Marie de Castille, qui ayant perdu son mari à la guerre, et enterré aussi cette année-là tous ses enfants, se laissa tellement transporter à la douleur, qu'au lieu de se soûmettre à la volonté de Dieu, elle déffia sa puissance, disant qu'il ne pouvait lui faire plus de mal qu'il ne lui en avoit fait, et qu'il ne pouvoit plus que lui ôter la vie qu'elle ne comptoit pour rien. Elle n'eut pas plutôt (*sic*) prononcé ces paroles, qu'il sortit de ce volcan un si gros torrent d'eau qu'il emporta cette femme, ruina plusieurs maisons, et obligea les habitants à venir demeurer dans le lieu où est maintenant bâtie la ville de Guatémala. Si cette histoire est véritable, qui vient de la tradition des Espagnols, elle doit servir d'exemple et d'instruction à chacun, pour craindre Dieu, et non pas à déffier son pouvoir, lorsque nous voyons qu'il est en colère, et qu'il commence à nous faire sentir la pesanteur de son bras ».

1. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, Paris, 1886, 3 vol. pet. in-8, t. II, p. 146.
2. Cf. O. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 21.
3. *Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la nouvelle Espagne*, Amsterdam, 1720, 2 v. in-12, III, partie, t. II, p. 12.

Digitized by Google

CXXXIII

Le lac de Ferguson

(*Posnanie*)

« Au Sud-Est de Lobsens, près du village de Ferguson, il y a trois lacs dont celui du milieu est le plus grand. On raconte sur lui toute espèce de récits. Il aurait, dit-on, voilà bien des années, recouvert une ville célèbre et florissante, et l'on prétend encore reconnaître dans les courants qui apparaissent à l'agitation des vagues, reconnaître les directions des rues. Les briques et les grosses pierres de taille, qu'on peut réellement trouver dans le lac, seraient les débris et les restes des maisons. Un soldat qui en faisait le tour et y avait descendu une chaîne, fut tout à coup arrêté, et lorsque plusieurs personnes furent venues à son aide, on ramena une énorme poutre, comme on s'en sert dans les constructions. Maintes fois, les habitants de l'ancienne ville se montreraient au bord du lac. Ainsi le fils d'un propriétaire de Ferguson, voulant se baigner un jour avec son ami, aperçut sur le bord une femme merveilleusement belle occupée à suspendre une lessive. Quand elle aperçut les deux jeunes gens, elle rentra immédiatement dans le lac. Elle fit signe au fils du propriétaire de la suivre. Celui-ci essaya trois fois de se précipiter après elle, mais il fut sauvé par son compagnon. — Du côté nord du lac, il y a une fondrière : en été, elle est d'ordinaire desséchée, mais en hiver, elle est remplie d'eau. C'est là qu'une des cinq églises que possédait la ville aurait été engloutie. On a essayé de combler cette dépression, mais on a échoué parce que les pierres et les masses de terre qu'on y mettait, s'enfonçaient toutes dans les profondeurs. — Quelques pruniers qui s'élèvent non loin du lac, auraient été précédemment situés dans les plus riches jardins de la ville et les décombres qui sont mêlés ça et là au sable seraient les restes de belles maisons de campagne [1] ».

CXXXIV

Le lac de Saint-Christophe

(*Amérique Centrale*)

Près du village de St-Christophe existe un lac dont on ne peut trouver le fond, et qui est de formation récente. A la suite d'un

1. O. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 21-22.

Digitized by Google

grand tremblement de terre, le sol s'ouvrit, engloutit plusieurs maisons et laissa le lac qui a depuis continué d'être en cet endroit [1].

CXXXV

La ville de Chraplewo

(*Posnanie*)

Non loin du village de Grünberg, dans le cercle de Samter, on voit un terrain marécageux couvert de broussailles. Là serait engloutie une ancienne ville appelée Chraplewo : on entend encore parfois sonner les cloches et quelques-uns prétendent avoir aperçu les tours [2].

René Basset.

CXXXVI

Lac de Moras

(*Isère*)

Dans le canton de Crémieu (Isère), près du village de Moras, se trouve un petit lac de 1.200 mètres de long. Voici ce qu'en dit l'*Itinéraire du Dauphiné* d'Ad. Joanne :

« Au sud du lac de Moras, on voit un monolithe nommé *la pierre-femme*. parce que, selon la tradition locale, ce rocher est une femme pétrifiée pour avoir, comme la femme de Loth, jeté un coup-d'œil en arrière sur une ville coupable que Dieu engloutissait dans les eaux du lac ».

Georges Doncieux.

1. Cf. Th. Gage, *Nouvelle relation*, t. II, p. 75.
2. Cf. O. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 22.

Digitized by Google

CONTES ET LÉGENDES DE LA SUISSE ROMANDE

I

Les coquilles

Légende valaisanne

Il y avait une fois vers le Gex un jeune meunier nouvellement marié à une femme un peu plus âgée que lui.

Un soir, on frappa à sa porte. Il ouvrit, c'était un vieux pâtre qui demandait l'hospitalité pour la nuit. On la lui accorda de bon cœur. Les deux hommes causèrent, et le meunier apprit que son hôte recueillait tous les coquillages qu'on trouve de ce côté-là dans les stratifications. Ces coquillages portent le nom de potets. Le meunier s'enquit de la raison pour laquelle le vieillard se livrait à une si étrange recherche. Celui-ci se fit un peu prier. Enfin il dit :

— Ces coquilles ont un pouvoir auquel les esprits ne peuvent résister ; un collier de potets jeté autour d'une apparition la retient à l'endroit où elle est. Or, je voudrais découvrir la vérité sur certain fantôme qui se montre près de ton moulin (et il lui indiqua l'endroit). On voit là pendant la nuit l'esprit d'une ancienne meunière, qui apparaît très belle et vêtue de blanc. Je veux essayer de la saisir et lui demander son secret ; mais je n'ai pas encore assez de potets pour en faire un chapelet capable de l'enlacer. Maintenant, prends bien garde : l'apparition ne se montrera plus si tu répètes ce que je viens de t'apprendre à quelqu'un de plus âgé que toi.

Le pâtre s'en alla le lendemain. Quant au meunier, intrigué, il se posta le soir à la place indiquée, et guetta l'apparition. Elle se montra en effet, comme une ombre légère. Il étendit les bras pour la saisir, mais elle disparut à l'instant.

L'année suivante, le pâtre revint, et, apprenant ce qui s'était passé, il donna un conseil à son jeune ami. « L'ancienne fermière doit être coquette, dit-il, offre-lui quelque parure ; elle s'approchera, et tu pourras l'arrêter ».

Le meunier réfléchit : il avait une belle peau de chamois avec avec laquelle il voulait faire faire une paire de souliers à sa femme ; il en coupa un morceau, qu'il donna au cordonnier. Celui-ci en fit d'élégantes chaussures Le meunier les prit aussitôt qu'elles furent terminées, et les cloua sur un tronc d'arbre renversé, à l'endroit où

Digitized by Google

le fantôme venait chaque soir. Il pensait que pendant que l'ombre essaierait de les détacher, il pourrait la saisir.

L'apparition fut bien attirée par les deux jolis souliers, elle y enfonça même ses pieds, mais au moment où le jeune homme s'élançait vers elle, elle disparut.

La meunière en mettant de l'ordre dans son grenier avait remarqué la peau de chamois diminuée. Elle n'osa rien dire à son mari, mais pleura en pensant qu'il était peut-être infidèle.

Le lendemain, c'était fête au village. Le vieux pâtre dit, en apprenant l'insuccès de son ami : « J'ai maintenant assez de coquillages pour en former un collier, tu es plus fort et plus agile que moi. Prends-le. Tu le tiendras en te cachant derrière les arbres, de manière à ce que le fantôme le voie ; il s'approchera pour s'en emparer ; alors, tu le jetteras autour de lui ; il sera prisonnier, et nous aurons enfin son secret ».

Ils firent comme ils l'avaient dit : mais la meunière avait découvert le collier, et, pensant que son mari allait l'offrir à une rivale, elle suivit les deux hommes, et se cacha de manière à tout voir.

Quand l'ombre apparut, le jeune meunier lui jeta le collier, qui l'empêcha de fuir. Elle dit alors :

Jé vu le Gex trois fois névé et trois fois tsamps
Mais ié n'ai zamais vu tant de potets bliancs. (1)

Mais la meunière croyant voir en elle une des danseuses de son mari pendant la fête du jour poussa un grand cri et s'évanouit.

Les deux hommes l'entendirent, et coururent à elle. Pendant ce temps, le fantôme disparut. Grâce aux soins qu'on lui prodigua, la pauvre femme revint à elle, mais elle ne pouvait se consoler de ce qu'elle croyait être une trahison. Son mari essayait en vain de lui faire entendre raison. A la fin, il se décida à dire toute la vérité, et répéta les paroles de l'apparition, dont le vieux pâtre donna l'explication.

Jé vu le Gex trois fois névé et trois fois tsamps
Mais ié n'ai zamais vu tant de potets si bliancs.

« Cela signifie dit le vieux pâtre, qu'elle a trois cents ans ; car une fois par siècle le Gex devient glacier, et une fois par siècle aussi, il devient pâturage. Nous n'en saurons jamais plus long, ajouta-t-il en s'adressant au meunier, puisque tu as confié le secret à quelqu'un de plus âgé que toi ».

Recueilli à Weufflins la Ville (Canton de Vaud).

1. J'ai vu le Gex trois fois glacier et trois fois champs,
Mais je n'ai jamais vu tant de potets blancs.

Digitized by Google

II

Le moulin d'amour

(*Tradition vaudoise*)

Près de Vufflens la Ville, sur les bords de la Venosge, se trouve un moulin qu'on appelle le Moulin d'Amour.

Il paraît qu'autrefois, le fils du seigneur de Cossonay, petite ville des environs, tomba amoureux de la fille de son meunier, et demanda à son père la permission de l'épouser. Le seigneur de Cossonay fit une réponse négative et irrévocable. Alors, le jeune homme quitta le château, renonça à son titre, et se fit meunier pour épouser sa belle.

Il l'épousa en effet, et vécut longtemps heureux avec elle dans le moulin appelé depuis Moulin d'Amour.

III

Le faucheur nocturne

(*Légende vaudoise*)

A Gavigny, non loin de Lausanne, vivait un jeune paysan qui travaillait dans les champs d'un riche fermier. Il aimait la fille de son maître, et elle le payait de retour ; mais il était pauvre, et n'osait s'exposer à un refus en demandant la main de son amie. Encouragé par elle, il s'y décida cependant. Tout d'abord, le fermier se moqua de lui ; puis, devant ses instances, lui promit que s'il arrivait à faucher, pendant l'espace de temps compris entre le lever du soleil et l'heure de minuit, un champ qu'il lui désigna, la jeune fille serait à lui.

L'amoureux accepta. Le lendemain à l'aube il était à l'ouvrage, son amie était avec lui, l'encourageant, essuyant la sueur qui coulait de son front, et lui offrant de temps en temps un verre de vin pour lui redonner des forces.

Le jour vint, la chaleur augmenta, le travail devint de plus en plus pénible ; le jeune homme aiguisait parfois sa faux, et se remettait à l'œuvre. Mais le soleil se coucha, la nuit vint..... Quoique épuisé de fatigue, il continua à faucher; onze heures sonnèrent, puis minuit. Le malheureux donna un dernier coup de faux aux derniers épis, et tomba mort.

Depuis, on entend souvent entre onze heures et minuit un faucheur qui aiguise son outil sur une pierre, dans les champs situés entre Lauzanne et Gavigny ; et on montre encore au même endroit la ferme en ruines du cruel fermier.

Alice Fermé.

Digitized by Google

RITES ET USAGES FUNÉRAIRES (1)

XVI

Libations funéraires en Auxois

L'usage de déposer des vases dans les sépultures, souvenir d'une pratique remontant aux plus anciens âges, n'est pas encore perdu dans le Morvan de la Nièvre et de Saône-et-Loire, à Mont-Alligny, et se retrouve dans le Charollais dans les cantons de la Clazette et de Semur-en-Brionnais. Le vase de terre qui a servi aux funérailles placé sur le cercueil renfermant l'eau bénite, reste après l'inhumation sur la tombe avec un petit rameau de buis bénit, qui sert à faire l'aspersion. C'est un soin que les parents ne négligent jamais au sortir de la messe, avec une prière et une petite pause sur la fosse, surtout dans ceux où les cimetières sont contigus aux églises. Ces vases sont à la longue écrasés sous le piétinement ou enfouis en terre.

L'usage de déposer une pièce de monnaie dans la main des morts subsiste généralement. Cette pièce de monnaie choisie parmi celles hors d'usage servira, disent les gens, au défunt pour aller à l'offerte dans l'autre monde.

Le fossoyeur et l'ensevelisseuse sont l'objet d'une certaine considération : ils assistent avec les parents après l'enterrement au repas des funérailles et reçoivent avec leur salaire un cadeau d'objets ayant appartenu au mort. L'ensevelisseuse a la charge de brûler la paillasse du lit au voisinage d'un ancien chemin ou au lieu spécialement affecté à cette destination. C'est à elle aussi qu'est dévolu le soin de faire les invitations aux personnes devant assister à l'enterrement, d'assister la famille et de veiller la nuit près du cadavre, de la distribution des cierges aux parents ou amis, enfin de celle des liards à l'église, pendant trois dimanches à intervalles successifs, pour aller baiser la croix ou aller à l'offerte. Depuis quelques années on a supprimé les liards en les remplaçant par de la monnaie de billon donnée par les parents et qui, portée à l'offerte, est devenue un

1. Cf. le t. III, p. 45, 81, 188, 365, 599, le t. IV, p. 421, 508, 566, le t. VI, p. 48, 628, le t. VIII, p. 700, le t. VII, p. 225, 420, 558, le t. IX, p. 250.

Digitized by Google

bénéfice pour le curé ; il recevait encore à cette occasion d'autres cadeaux, consistant en deux pains blancs ou bouteilles de vin en sus de la cérémonie. (Cet usage subsiste à Minetieux-le-Pitois, canton de Flavigny. Dans la même localité, j'ai vu l'offrande au curé remplacée quelquefois par un sac de blé, où chaque assistant venait puiser avec une assiette et qu'il versait dans un récipient placé près de la balustrade du chœur après avoir embrassé le crucifix).

Le repas des funérailles n'est pas oublié non plus et il avait lieu aussitôt après l'enterrement. Il se termine par une prière et le *De Profundis*, les assistants agenouillés, et se pratique encore dans quelques communes de l'arrondissement de Semur. Quelquefois cet usage donnait lieu à des abus criants. Discussions et rivalités entre les héritiers, amenaient des disputes suivies de voies de faits. Et encore a-t-on vu, à la suite, des convives en état d'ivresse, se livrer à des orgies peu dignes d'être tolérées en semblables circonstances, en mémoire de celui qu'on vient de porter au cimetière.

HIPPOLYTE MARLOT.

XVII

SIGNES FUNÈBRES

Dans tous les villages de la Flandre, l'usage constant est de poser devant la maison où repose un cadavre, une croix de paille surmontée d'une brique ; à Sleydinge seul, cette coutume est plus explicite : si c'est un homme ou une femme mariée, la pierre est entière ; un jeune homme nubile, la pierre porte une branche de buis ; une femme nubile, une branche de thym, et un enfant, des fleurs tressées en couronne.

(*Messager des Sciences hist. XVVIII*, 334, Gand, 1860)

ALFRED HAROU.

XVIII

LES RAMEAUX DU MORT

Dans quelques provinces du midi de la France et de l'Espagne, les morts ne sont enterrés qu'avec le rameau béni qu'on place entre leurs mains jointes et suivant la tradition, les rameaux des prédestinés ne pourrissent point dans le cercueil.

Au contraire, il y ont refleuri en plus d'une rencontre, dit mainte légende, et s'élevant sur la fosse, comme un jeune arbuste, les oiseaux venaient y chanter.

(*Le Moniteur Universel*, 26 mars 1866).

G. FOUJU.

Digitized by Google

CONTES DE L'EXTRÊME ORIENT [1]

XXVI

Découverte du sel

Une ancienne légende tatare, rapportée par le prince Abou'l Ghazi Béhadour-Khân, raconte que l'usage du sel est dû à Toutouk, fils de Turk et petit-fils de Japhet. « Ayant un jour tué à la chasse une biche sauvage, il en avait fait griller quelques morceaux. Pendant son repas, il ramassa un morceau qui venait de tomber à terre et le porta à sa bouche. Il lui trouva un goût fort agréable, car le terrain sur lequel était tombé ce morceau était fortement imprégné de substances salines. Ceci lui donna l'idée de faire préparer les viandes avec du sel » [2].

XXVII

Origine des blancs et des noirs

Les habitants des îles Tonga expliquent l'existence de deux races humaines diversement colorées par la tradition suivante : « Le dieu Tangaloa habitait avec ses deux fils à Bolotou. Un jour il leur dit : Partez avec vos deux femmes, et habitez sur la terre, à Tonga : partagez le pays en deux et vous y demeurerez séparés. Ils partirent : l'aîné s'appelait Toubo ; le second, Wakaakaouli : ce dernier était très intelligent ; il fabriqua en premier lieu les haches, les boules de verre, les objets en papalangi et les miroirs. Le jeune homme travaillait autrement que son frère qui travaillait courbé. Toubo s'en allait çà et là avec ses brebis, envieux de l'œuvre de son frère. Fatigué de mendier, il songea à le tuer et se cacha pour commettre son crime. Quand il rencontra son frère, il le frappa mortellement. Le soir, son père, arriva de Bolotou, très en colère et lui demanda : Pourquoi as-tu tué ton frère ? ne travailles-tu pas comme lui ? Honte sur le crime : je veux que tu partes : dis aux

1. Suite, voir t. IX, p. 644.
2. Abou'l Ghâzi Béhadour-Khan, *Histoire des Mogols et des Tatares*, éd. et trad. par Desmaisons. St-Pétersbourg, 1874, 2 v. in-8, t. I p. 10, t. II, p. 9.

Digitized by Google

compagnons de Wakaakaouli de venir. Ils arrivèrent et Tangaloa leur donna cet ordre : Mettez en mer un bateau, faites voile à l'Orient vers un grand pays qui est là-bas : vous y habiterez et votre peau sera blanche comme votre esprit car votre esprit est bon : vous serez habiles à fabriquer des haches et des ustensiles de toute sorte, ainsi que de grands vaisseaux. Je vais dire au vent de venir de votre pays à Tonga : ils ne pourront pas naviguer vers vous avec leurs mauvais vaisseaux. Tangaloa dit au frère aîné : Tu seras noir, puisque ton esprit est méchant ; tu ne feras plus rien de bien, tu n'iras pas au pays de ton frère ; comment irais-tu avec de mauvais vaisseaux : ton frère viendra à Tonga trafiquer avec toi » (1).

XXVIII

Les époux inséparables

« On raconte que Hanpang, étant secrétaire du roi Kang, de l'époque des Soungs, avait une femme jeune et belle, nommée Ho, qu'il aimait tendrement. Le roi, désirant cette femme, fit mettre son mari en prison, où le malheureux se donna la mort. Sa femme, pour échapper aux odieuses poursuites du roi, se précipita d'une haute terrasse. Après sa mort, on trouva dans sa ceinture, une lettre qu'elle adressait au roi pour lui demander, comme dernière grâce, d'être ensevelie dans le tombeau où gisait son mari défunt. Mais le roi, irrité, donna au contraire, l'ordre de la faire enterrer séparément. La volonté du ciel ne tarda cependant pas à se montrer. Dans la nuit, deux cèdres poussèrent sur les deux tombeaux et, en dix jours, ils étaient devenus si hauts et si puissants, qu'ils parvinrent à entrelacer leurs branches et leurs racines, quoiqu'éloignés l'un de l'autre. Le peuple nomma donc ces cèdres les arbres de l'amour fidèle » (2).

XXIX

L'ame privée de son corps

On lit dans la vie de Vieramarken, l'un des plus puissants rois des Indes, qu'un prince pria une déesse dont le temple étoit à l'écart, de lui enseigner le *Mandiram*, c'est-à-dire une prière qui a la force de détacher l'âme du corps et de l'y faire revenir quand elle le

1. W. v. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache auf den Insel Java*, Berlin, 1836-39, 3 v. in-4 ; F. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, IIe volume, 2e partie. Vienne, 1882, in-8, p. 39-41.
2. Schlegel, *Uranographie chinoise* p. 679, cité par A. de Gubernatis. *La Mythologie des plantes*. Paris, 1878-1882, 2 vol. in-8, t. II, p. 53-54.

Digitized by Google

souhaite. Il obtint la grâce qu'il demandoit ; mais, par malheur, le domestique qui l'accompagnoit et qui demeura à la porte du temple entendit le *Mandiram*, l'apprit par cœur et prit la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

« Comme ce prince se fioit entièrement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir, mais il se donna bien garde de lui revéler le *Mandiram*. Il arrivoit souvent que le prince se cachoit dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'essor à son âme, mais auparavant il recommandoit bien soigneusement à son domestique de garder soigneusement son corps, jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitoit donc tout bas sa prière et son âme se détachant à l'instant de son corps voltigeoit ça et là et revenoit ensuite. Un jour que le domestique étoit en sentinelle auprès du corps de son maître, il s'avisa de réciter la même prière, et aussitôt son âme s'étant dégagée de son corps prit le parti d'entrer dans celui du prince. La première chose que fit le faux prince fut de trancher la tête à son premier corps, afin qu'il ne prît point fantaisie à son maître de l'animer. Ainsi l'âme du véritable prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet avec lequel elle retourna dans son palais [1] ».

XXX

La découverte du riz

Une légende japonaise raconte que « dans les temps reculés, les bonzes de Nikko, ainsi que les autres habitants, se nourrissaient seulement de racines et d'herbes, n'ayant pas autre chose pour se nourrir, lorsqu'un moine aperçut une souris qui allait déposer dans un coin des grains de riz et d'autres céréales. Le bonze se demandait d'où la souris pouvait être arrivée, et il se décida à la suivre ; mais comment y parvenir ? Il attrapa la souris, attacha un fil à l'un de ses petits pieds et tenant dans sa main l'autre bout du fil, il la laissa partir. Le bonze fut conduit ainsi dans un pays lointain et inconnu, appelé *Aschivo* (mot qui signifie, dit-on, *pied et fil*) où poussait le riz avec d'autres céréales. Le bonze apprit ainsi à cultiver le riz ; l'heureuse découverte fut bénie et la souris adorée comme un dieu sous le nom de *Daikoku-Sama*. Depuis ce jour-là, la souris est vénérée par tous les pauvres et son image renversée est suspendue comme un fétiche dans plusieurs maisons japonaises [2] ».

1. Lettre du P. Bouchet à Mgr Huet ; *Lettres édifiantes, Missions de l'Inde*, t. II, Paris, 1877, grand in-8 p. 467-468.
2. Savio, cité par A. de Gubernatis. *La Mythologie des Plantes*. t. II, p. 814.

Digitized by Google

XXXI

La perte du lingan

« J'ai lu dans un livre indien l'histoire suivante : Un des linganistes ayant perdu son *lingan* [1] alla s'accuser de sa faute à son *gourou* (père spirituel) ; celui-ci lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir et que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'apaiser le couroux des dieux, et en même temps il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le linganiste parut y consentir, mais il demanda en grâce au gourou de lui prêter le lingan qu'il portoit afin de lui faire pour la dernière fois son sacrifice. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau : Nous voilà tous deux sans lingan, lui dit-il, ainsi nous devons nous précipiter tous deux dans l'étang pour apaiser la colère de nos dieux ; — et déjà il le tiroit par les pieds pour s'y jeter ensemble, lorsque le gourou lui prenant la main : Attendez mon fils, lui dit-il, il ne faut pas vous presser, je puis vous dispenser de la peine que vous avez méritée, je répare votre faute en vous donnant un autre lingan [3].

XXXII

L'origine du thé

« Une légende japonaise raconte qu'un prêtre bouddhiste vint en Chine et, pour consacrer son âme entièrement à Dieu, il fit vœu de passer le jour et la nuit dans une méditation ininterrompue. Après plusieurs années de veille continuelle, il fut à la fin si fatigué qu'il tomba endormi. Le lendemain, à son réveil, il fut si affligé d'avoir manqué à son vœu, qu'il s'arracha tous les cils et les planta dans le sol. En revenant à sa place le jour suivant, il s'aperçut que chaque cil était devenu un arbuste. C'était l'arbuste à thé, inconnu jusqu'à ce jour. Les Chinois ne paraissent pas connaître cette légende [4] ».

1. « C'est une figure qu'ils (les Indiens) portent au cou pour marquer leur dévouement à un de leurs dieux ».

3. *Lettres du P. Le Caron*, 20 novembre 1720 ; *Lettres édifiantes*, *Mission de l'Inde*, t. II, p. 574. Ce conte a été publié d'une façon plus développée, sinon plus exacte par l'abbé Dubois à la suite du *Panichatantra*. Paris, 1872, in-8, p. 375-376.

4. Bretschneider, dans le *Chinese-Recorder* de janvier 1871, cité par A. de Gubernatis, *La Mythologie des Plantes*, t. II, p. 359.

Digitized by Google

XXXIII

La vie imaginaire

« J'ai vu dans un poème (car ils — les Indiens — en ont de philosophiques inconnus au vulgaire ; les sentences des premiers maîtres sont même en vers), j'ai vu, dis-je, que Vassichta racontoit à son disciple Rama qu'un saniassi, dans un étang, abîmé dans la contemplation du Mâyâ (erreur du moi), fut ravi en esprit ; il crut naître dans une caste infâme et éprouver toutes les aventures de cette condition ; qu'étant parvenu à un âge plus mûr, il alla dans un pays éloigné, où, sur sa bonne mine, il fut mis sur le trône ; qu'après quelques années de règne, il fut découvert par un voyageur de son pays qui le fit connoître à ses sujets, lesquels le mirent à mort, et pour se purifier de la souillure qu'ils avoient contractée, se jetèrent tous dans un bûcher où ils furent consumés par les flammes. Le saniassi, revenu de son extase, sortit de l'étang, l'esprit tout occupé de sa vision. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un saniassi étranger arriva, lequel, après les premières civilités, lui raconta toute l'histoire de sa vision comme un fait certain et la déplorable catastrophe qui venoit d'arriver dans un pays voisin, dont il avoit été témoin oculaire. Le saniassi comprit alors que l'histoire et la vision, aussi peu vraies l'une que l'autre, n'étoient que le mâyâ qu'il vouloit connoître » (1).

René Basset.

1. *Lettre* du P. Pons, 23 novembre 1740. *Lettres édifiantes. Missions de l'Inde*, t. II p. 647.

Digitized by Google

LES ALMANACHS POPULAIRES

V

Almanachs de Troyes

Les « Almanachs de Troyes », édités dans cette ville depuis le xve siècle avec une fécondité et une variété de titres remarquables, sont demeurés, dans l'esprit du peuple, un de ses titres de gloire, à l'égal de ses églises, de ses cloches et.... de ses andouilles. Tellement qu'aujourd'hui encore la maison Saillard, qui, en 1863, a acquis la propriété de ceux édités par M. Baudot fils, et en a transporté la fabrication à Bar-sur-Seine, a cru devoir leur conserver le vieux vocable : « Almanachs de Troyes », bien connu des acheteurs.

J'ai parlé ici même, il y a près de cinq ans (tome V, p. 145, mars 1890), de l'antique *Calendrier des Bergers*, dont un diminutif paraît chaque année sous le titre d'*Almanach des Bergers*, reliant ainsi les deux époques extrêmes de la production de cette curieuse catégorie d'ouvrages que le progrès a pu transformer, mais auxquels un besoin sans cesse renaissant ouvrira toujours la porte de nos maisons au renouvellement de l'année. Peut-être, un jour prochain, me déciderai-je à donner les notes intéressantes que j'ai recueillies sur quelques-uns des astrologues qui composaient, pour le compte des imprimeurs troyens, les prophéties et pronostics chers aux lecteurs ; ce serait un utile complément au consciencieux et précieux travail de M. Emile Socard sur ce sujet. Aujourd'hui, je n'ai à m'occuper que des almanachs populaires dits « de Troyes » publiés actuellement.

Sur ma demande, la maison Saillard a bien voulu me communiquer tous ses spécimens, aimable attention qui va singulièrement faciliter ma tâche, en me donnant la certitude de ne rien omettre.

Les modernes « Almanachs de Troyes » sont au nombre de dix-huit, des formats in-4, in-16, in-12, in-32. A chacun de ces formats correspond un type complet dont les autres ne sont que des diminutifs ; il suffira donc de lire la nomenclature des matières contenues dans le premier pour connaître les autres, en tenant compte des

Digitized by Google

pages en moins. Les in-16, cependant, destinés à un public plus spécial, offrent entre eux de grandes différences que leur titre indique surabondamment. Tous contiennent le tableau des foires à jour fixe de la région, la principale de leur raison d'être et sans doute leur meilleur attrait pour la vente ; pour ne pas trop les surcharger (les in-32 ont été récemment augmentés de seize pages), tout en les mettant à la portée de chacun, quarante-quatre départements environnants, du Nord au Puy-de-Dôme, de la Vienne à la Meurthe-et-Moselle, sont divisés en trois régions donnant lieu à des éditions distinctes : Centre-Nord, Centre-Ouest, Centre-Sud.

L'impression en est bonne, bien que faite sur un papier rappelant assez bien, en mieux, le vieux « papier à chandelle » qui fait la joie des bibliophiles ; de petites vignettes en égayent le texte, et leurs couvertures de papier glacé, aux vives couleurs, les désignent de loin à l'attention de la clientèle.

La couverture et la première page des in-32 sont ornées de gravures représentant des astronomes examinant les astres ou mesurant au compas des cartes du ciel ; les almanachs des autres formats sont précédés de planches se rapportant à leur titres spéciaux.

Voici la liste des publications qui nous occupent :

IN-32

1. *Le Courrier*, 416 pages, couv. verte. — Calendrier, pronostics, prévision du temps, travaux de l'année, revue de l'année, Biographies (Carnot, Alexandre III, etc.), histoires, anecdotes, annonces.

On le voit, l'éditeur a cru devoir sacrifier un peu à l'actualité, pour répondre aux goûts d'un plus grand nombre de personnes.

2. *Le gros Bavard*, 352 p., couv. rouge. Diminutif du précédent.

3. *Le petit Courrier*, 352 p., couv. rouge saumon. — Le même encore, mais les biographies sont remplacées par des variétés.

4. *Le véritable Mathieu Laensberg*. Pronostics, astronomie, 288 p., couv. rouge. — Diminutif du précédent.

Une ligne du titre indique que « cet almanach s'imprime depuis 365 ans » ; c'est M. Baudot qui a autrefois fixé cette date, de même que pour d'autres qui vont suivre ; nous ne lui ferons pas la mauvaise plaisanterie de lui en demander les preuves. Il est toutefois certain que plusieurs d'entre eux ont de respectables ancêtres, et ce n'est pas leur faute si leurs titres sont détruits, leurs parchemins étant de si mauvais papier !

5. *Le vieil almanach liégeois*, 288 p., couv. bleue. — Le même que le précédent.

6. *Le National*, 224 p., couv. jaune (365 ans). — Diminutif du précédent.

Digitized by Google

7. *Le double almanach journalier*, 160 p., couv. jaune (365 ans).

8. *Almanach journalier*, 96 p., couv. verte (365 ans). — Diminutif du précédent. Celui-ci s'arrête aux foires inclusivement.

9. *Almanach des Bergers*, par Melchior Giaffer, astrologue, in-32 de 32 pages, destiné aux illettrés, contenant le calendrier, les pronostics du temps et les jours favorables, le tout indiqué par signes, avec de nombreuses et grossières vignettes à toutes les pages (V. *Revue des T. P.*, t. V, p. 145).

IN-16

10. *Le Conseiller des Ménages*, almanach des recettes utiles d'économie domestique, d'agriculture, etc., 192 pages, couv. bleue, (20e année). — Calendrier, prévision du temps, barêmes, comptes d'intérêts, travaux de l'année, revue de l'année, histoires et anecdotes, tirages des valeurs françaises à lots, etc.

11. *Mathieu astronome*, connaissance des temps basée sur la science, 160 p., couv. verte (15e année). — Diminutif du précédent avec causeries astronomiques.

12. *Mathieu Lænsblague*, le plus menteur de tous les almanachs, 192 p., couv. rouge foncé. — Le même à peu près que le précédent, sinon que les causeries y sont remplacées par des anecdotes et des histoires.

13. *Le Médecin de Village*, almanach de la ville et de la campagne, conseils hygiéniques, recettes médicales et vétérinaires, par le Dr Hippion, 192 p., couv. rouge saumon.

14. *Almanach de la France militaire;* Renseignements relatifs à l'organisation de l'armée, à l'emplacement des corps et au personnel, par S. Reybet, 160 p., couv. jaune.

IN-12

15. *Dieu soit béni*, 36 p., sans couv. — Calendrier, pronostics, indication par signes des jours favorables pour saigner, ventouser, prendre médecine, etc., foires.

IN-4

16. *Le Bavard universel*, contenant des notions sur le jardinage, pronostics, événements de l'année, histoires, anecdotes et bons mots, foires....., 96 p., couv. bleue ou verte, selon la région de foires (29e année). — Biographie et portrait de M. Casimir Périer.

17. *Le nouveau Messager français.....*, 80 p., couv. rose. — Diminutif du précédent, dont il porte le même sous-titre.

18. *Le Travailleur agricole*, almanach du bon cultivateur et du joyeux vigneron; Recueil de connaissances utiles à tous les ouvriers des champs, 80 p., couv. verte.

Digitized by Google

***

La vente de ces almanachs est des plus considérable, leur prix étant aussi modiques que possible. Prix au cent, les plus importants ne dépassent pas 25 francs; au détail, ils vont de 5 centimes à 35 centimes. L'Almanach des Bergers se vend 5 fr. à la grosse.

LOUIS MORIN.

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES (1)

LXXII

LA JUMENT DE PILATE.

Forcé par des conjurations magiques de renoncer à troubler les environs du mont qui porte son nom en Suisse, Pilate obtint pour prix de son repos, une jument noire sur la laquelle il ferait le tour de ses domaines d'une manière digne d'un chevalier romain. Quand on la lui amena, il la poussa avec une telle violence que les pieds de derrière de l'animal laissèrent leur empreinte sur un des rochers qui bordent le lac (2).

LXXIII

LES SOULIERS DE LA NONNE.

Près de Frickhausen, est le village de Wechterswinkel où s'élevait autrefois un couvent de religieuses. Sur le mur, du côté du chemin de Mellrichstadt, on voit l'empreinte d'un soulier. Une nonne accusée faussement d'avoir violé ses vœux de chasteté et d'être enceinte, foula avec tant de force la pierre en cet endroit, qu'elle y laissa la marque de son pied (3).

LXXIV

LE CHEVAL D'ARTHUR.

Dans le bois appelé *Koat toul lairon Arthur*, en Spézet, département du Finistère, se trouve un rocher, où le cheval d'Arthur, ayant été attaché pendant dix-sept ans, laissa dix-sept traces de son sabot ferré (4).

RENÉ BASSET.

1. Suite, voir t. IX, p. 689.
2. Kohlrusch *Schweizerisches Sagenbuch*. Leipzig, 1584, in-8, p. 165, d'après Bridel. *Conservateur Suisse*, t. I, p. 155.
3. Bechstein. *Die Sagen des Rhöngebirges*. Wurzburg, 1842, in-12, p. 302.
4. La Villemarqué, *Les Romans de la Table Ronde*. Paris, 1860, in-12, p. 22 et note 2.

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE L'ARMÉNIE [1]

VII

Les Filles de Noé

Quand Dieu ordonna à Noé de faire construire l'arche qui devait le sauver du déluge avec sa famille et assurer ainsi la perpétuité des nouvelles races humaines, le patriarche pria un charpentier de se charger de cette besogne, dont il le remunérerait en lui donnant sa fille en mariage. Le marché conclu, l'homme se mit à l'œuvre.

Par malheur, la veille du jour fatal et irrémissible où les cataractes du ciel devaient s'ouvrir sur les humains, l'arche sainte n'était point achevée. Noé pria donc deux nouveaux charpentiers de s'adjoindre au premier pour hâter l'achèvement du vaisseau patriarcal, commettant l'imprudence de prendre envers chacun d'eux le même engagement qu'envers le premier. Il escomptait l'œuvre dévastatrice du déluge pour se débarrasser de ces deux gendres incommodes.

L'élu de Dieu, hélas, fut déçu dans ses espérances. Quand Noé atterrit après les quarante jours du déluge, et, selon sa promesse, eut marié sa fille unique au premier charpentier, les deux autres qui avaient échappé à la mort en se cachant dans l'arche qu'ils avaient construite, se présentèrent devant le patriarche et réclamèrent exécution des engagements pris.

D'abord embarrassé, Noé eut tout à coup une idée ingénieuse : il invoqua Dieu, lui demandant d'accomplir en sa faveur un miracle et de métamorphoser à l'image de sa fille, deux des animaux qu'il avait sauvés du déluge.

Ce fut l'âne et le chien que Dieu choisit alors et qui, transformés en femmes, s'unirent aux deux charpentiers.

Quelques années après, Noé visita ses gendres. L'un se plaignit de l'entêtement incorrigible de son épouse, tout en louant sa patience :

1. Cf. le t. X, p. 1.

Digitized by Google

l'autre dit de la sienne qu'elle était soigneuse, vive et fidèle, mais que pour toutes choses elle criait toujours.

Le troisième enfin, celui auquel était échue la véritable fille du patriarche, le remercia en disant que sa femme était sa compagne et partageait avec lui le fardeau de la vie.

De ces trois filles naquirent des enfants qui remplirent le monde ; mais les enfants de l'âne et du chien furent les plus nombreux.

— Ah, mon ami, disent ceux qui racontent cette légende, depuis longtemps je désire me marier mais je ne m'y risque pas, ayant toujours peur de rencontrer une fille descendante de l'âne ou du chien.

VIII

Le Chat et les Souris

Le prophète Mahomet dit un jour à Jésus-Christ :

— Sais-tu qu'en frappant la terre de cette crosse, je suis assez puissant pour en faire jaillir du lait ?

— Qu'est cela ? répondit le Chrit ; c'est d'une pierre à ton choix que je puis faire jaillir de l'eau.

— Essayons, dit Mahomet.

— Quand tu voudras, dit le Christ.

Au jour fixé, le prophète conduisit Jesus-Christ à un endroit où il avait fait enterrer quelques outres de lait destinées au miracle projeté.

— Regarde et reconnais le Dieu, dit Mahomet en frappant la terre.

Mais rien ne jaillit, qu'un peu de poussière soulevée par le choc de la crosse.

— Eh bien ! dit Jésus, juge-moi, et le Christ frappa un rocher. Une source abondante et claire en jaillit aussitôt, tandis que Mahomet déçu, couvert de honte, contemplait la place où il avait frappé en vain.

Tout à coup deux souris tombèrent de ses narines.

— Être béni, dit le Christ, va guetter ces êtres maudits, et il jette son mouchoir qui se métamorphosa subitement en chat.

Comme il levait les yeux, Mahomet dépassé et vaincu, aperçut au loin une bande de porcs au groin blanchi de lait.

— Par Allah ! dit Mahomet, qui avait deviné le sort de ses outres, ma malédiction sur tous ces animaux et que la chair du porc fasse horreur aux fidèles !...

Et voici pourquoi les Mahométans ne mangent jamais de porc.

Erwand Lalayantz.

Digitized by Google

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La dixième Assemblée générale a eu lieu le 3 janvier sous la présidence de M. le comte de Charencey.

M. Paul Sébillot, secrétaire-général, qui, pendant l'absence de M. Certeux, trésorier, a fait l'intérim administratif, expose la situation de la Société. En 1894, les recettes se sont élevées à 3.935 fr. 11, les dépenses à 3.474 fr. 73, suivant le compte arrêté au 31 décembre, et présente un excédent de recettes de 430 fr. 18. Cet excédent sera augmenté par divers réglements et rentrées, dont quelques-unes ont été faites, depuis le 31 décembre. Pour 1895, les prévisions sont : en recettes 4.580fr , en dépenses 4.000 fr.

Pendant que le scrutin reste ouvert pour la nomination du Bureau et des Comités, le secrétaire-général donne lecture de plusieurs lettres de nos collègues qui s'excusent de ne pouvoir assister à la séance. Il offre à la société les trois premiers fascicules de ses *Légendes et Curiosités des métiers*, et de la part de M. Wissendorff des *Notes sur la Mythologie des Lataviens*, 2 broch. in-8 de pp. 18 et 27. (Extrait de la Revue des Trad. pop.).

M. Th. Volkov lit un Mémoire sur la *Coupe rituelle des cheveux* dans les pays slaves, qui donne lieu à diverses observations. Notre collègue M. Erwand Lalayantz, originaire d'Arménie, dit que cet usage existe dans son pays, le jour du mariage, et que c'est un rite essentiel. M. Raoul Rosières remplace à la présidence M. de Charencey, obligé de s'en aller avant la fin de la séance. M. Paul Sébillot lit une note envoyée par notre collègue, miss Gertrude E. Godden, sur l'*Habillement des statues*. MM. Volkov, G. Fouju, Lalayantz, Paul Sébillot citent des usages analogues.

M. T. Volkov exhibe un curieux cadenas de cuivre en forme de cheval, fabriqué et vendu récemment à Moscou, et à titre de comparaison un cadenas de même système en forme de lion d'un travail plus ancien, appartenant à Mlle M.-V. Jacountchikoff de Moscou, ainsi que trois dessins représentant des cadenas pareils : celui en forme de tigre de la collection de M. le Baron de Baye, celui en forme de lion, d'origine, dit-on, chinoise de la collection de M. Chubb, publié dans le livre de M. le général Pitt-Rivers et celui du Musée du Louvre, aussi en forme de lion, provenant des fouilles de la Susiane. Les plus anciens et les plus orientaux de ces objets

Digitized by Google

donnent la représentation sculpturale de l'idée traditionnelle du lion gardant le Trésor, avec ses transformations plus modernes en tigre et en cheval. Au point de vue archéologique, l'origine et l'antiquité de ces objets, d'après l'opinion de M. Volkov, doit être encore bien vérifiée, la provenance du cadenas de M. Chubb et de celui du Musée du Louvre n'étant pas assez bien déterminée.

BUREAU DE 1895

Présidents honoraires

D'Arbois de Jubainville
Frédéric Mistral
Gaston Paris
Vte H. de la Villemarqué

Anciens Présidents

Girard de Rialle
Charles Ploix

Président

E.-T. Hamy

Vice-Présidents

Charles Beauquier
Loys Brueyre
Eugène Muntz

Secrétaire-général

Paul Sébillot

Secrétaires

Lionel Bonnemère
Alexandre Tausserat

Trésorier

A. Certeux

Trésorier-Adjoint

Alfred Michau

COMMISSION DE RÉDACTION

Félix Frank
Girard de Rialle
N. Quellien
Félix Régamey
Raoul Rozières
Julien Tiersot

COMITÉ CENTRAL

Membres résidant à Paris

Charles Beauquier
Raphael Blanchard
Prince Roland Bonaparte
Lionel Bonnemère
Loys Brueyre
Comte de Charencey
A. Certeux
H. Cordier
J. Deniker
E.-T. Hamy
Alfred Michau
Morel-Retz
Eugène Muntz
Comte de Puymaigre
N. Quellien
Arthur Rhoné
Raoul Rozières
Paul Sébillot
Alexandre Tausserat
Julien Tiersot

Digitized by Google

Membres ne résidant pas à Paris

René Basset
J.-F Bladé
Emmanuel Cosquin
F.-M. Luzel
Achille Millien

BIBLIOGRAPHIE

V. N. Yastrebov. *Materialy po Etnografii Novorossiyskaho Kraïa* (Matériaux pour l'Ethnographie de la Nouvelle-Russie). Odessa, 1894, in-8° de 202 pp.

Bien que les matériaux réunis dans le recueil de M. Yastrebov ne sortent pas des limites de deux districts seulement du gouvernement de Kherson et que l'auteur n'ait choisi que les choses presque complètement inédites, cette publication, qui vient de paraître sous les auspices de la Société d'Histoire et de Philologie d'Odessa, frappe non seulement par l'originalité, mais aussi par l'abondance remarquable des matières. Elle constitue la preuve la plus éclatante que les richesses du folklore ukraïnien sont bien loin encore d'être épuisées et que les opinions bien fâcheuses des certains savants locaux qu'il n'y a plus besoin de rassembler de nouveaux matériaux sont au moins très prématurées. Pour s'en persuader, il suffit seulement de jeter un coup d'œil sur le contenu de l'ouvrage de notre auteur. Le recueil de M. Yastrebov se divise en deux parties. La première consacrée aux superstitions et aux usages, contient les traditions populaires concernant les phénomènes astronomiques et météorologiques, les animaux et le traitement de leurs maladies, enfin l'homme et sa vie... Ici nous trouvons les traditions sur les parties diverses du corps, les explications des songes, la médecine populaire, les superstitions concernant la maison, etc. ; les récits sur les sorcières, les loups-garous, les vampires, les lutins et les cynocéphales. Parmi ces derniers, nous rencontrons les variantes très intéressantes du mythe du Polyphème dans plusieurs rédactions. Enfin cette partie contient encore les superstitions et les usages de naissance, les jeux d'enfants, les rites nuptiaux et funéraires. Ces derniers sont exposés d'une manière assez serrée qui laisse un peu à désirer. Evidemment l'auteur qui n'est pas spécialiste dans ces matières avait voulu gagner la place pour ne pas augmenter le volume de son livre. La seconde partie du recueil de M. Yastrebov est consacrée aux légendes, contes et récits populaires où figurent Dieu, saints, diables, lions gardant le Trésor, loups de fer, serpents, la vie d'outre-tombe et la vie terrestre sous la forme des femmes méchantes, des seigneurs et des paysans, des Juifs, des Tziganes, des Roumains, des Lithuaniens, etc. Il y a quelques usages qui nous rappelent les mœurs des temps très reculés. Ainsi, par exemple, le village de Mikhaïlovka du district d'Alexandrie est divisé en quatre parties dont chacune a son puits dans la prairie. Les garçons de chaque quartier, le lendemain du jour de la Ste-Trinité, invitent le clergé et organisent à ses frais une procession vers

Digitized by Google

leur puits où a lieu le diner commun, présidé par leur *otaman* et sous-otaman. Les jeunes filles ont leurs puits à elles et font la même chose sous la conduite de leurs chefs élus *otamanka* et sous-otamanka (p. 63). Ces associations de la jeunesse non mariée des deux sexes sont extrêmement intéressantes comme une survivance de l'organisation sociale dont nous avons parlé dans notre travail sur les usages nuptiaux de l'Ukraïne (1).

Comme innovation très intéressante, il faut signaler dans le recueil de M. Yastrebov la liste de noms topographiques avec l'indication et l'explication de leur origine au point de vue de l'histoire et du folklore. Une autre chose à imiter c'est la résolution de l'auteur de s'abstenir de conserver dans l'orthographe toutes les nuances phonétiques de l'idiome local : avec beaucoup de raison il fait remarquer que c'est une chose spéciale qui doit être faite par les personnes intéressées et compétentes en matières de philologie. Certainement la linguistique ne gagnera pas beaucoup des documents recueillis d'une manière imparfaite, tandis que les ethnologues et les folkloristes, les étrangers surtout, éprouveront des difficultés souvent insurmontables, étant obligés de s'orienter parmi les finesses de la prononciation locale. On ne peut pas passer sans la mentionner la table analytique des matières ajoutées à la fin du livre. Rédigée avec beaucoup de savoir et très soigneusement, elle facilitera beaucoup les recherches qui seront sans doute très nombreuses. Le recueil de M. Yastrebov, croyons-nous, prendra dignement sa place au rang des travaux de Tchoubinsky, Roudchenko, Dragomanov, Ivanov et Manjoura qui figurent parmi les sources principales de notre science.

TH. VOLKOV.

E. Herpin. *La Côte d'Emeraude* (Saint-Malo, ses souvenirs). Rennes, H. Caillière, p. in-8. de pp. 502). (6 fr.)

Depuis quelques années, on a donné le nom de « côte d'émeraude », un peu à l'imitation de « la côte d'azur », des environs de Nice, à la partie du littoral de la Manche comprise entre Cancale et le Cap Fréhel, dont Saint-Malo forme à peu près le centre géographique et dont il est incontestablement la capitale à d'autres titres. C'est en effet un fort beau pays, où se trouvent réunis les aspects les plus variés de la mer, des rivières et de la campagne. Il n'en est guère qui soit plus riche au point de vue légendaire, et s'il m'est permis de rappeler un souvenir personnel, c'est en quelques coins de cette côte que j'ai recueilli mes contes les plus intéressants, et parmi eux tout le volume des *Contes des Marins*. M. Herpin ne s'est point proposé de faire uniquement œuvre de traditionniste ; il a voulu écrire un livre sur la vieille cité des corsaires, qui a aussi été celle des poètes et des penseurs, et c'est surtout elle qu'il a décrite avec amour, dont il a relevé les particularités, les anciens usages, les légendes. Parmi celles-ci, il en est, dans la série des légendes religieuses, qu'il a un peu embellies, et que d'ailleurs, il raconte généralement de seconde main ; mais il en est bien d'autres pour lesquelles il n'y a pas lieu de faire ces réserves, tels sont l'enfant du diable, — petit monstre qui est envoyé par Satan à un meunier et à sa femme qui désiraient à tout prix un enfant, — les fées de la Hoguette, variante des Nains et des jours de la semaine.

Le récit populaire du château des Bigorneaux est original : une pauvre vieille

1. *Rites et usages nuptiaux en Ukraine*. L'Anthropologie, 1891, fasc. 2, p. 174.

Digitized by Google

marchande de brigots (vignots ou bigorneaux) n'ayant pu aller faire sa récolte de coquillages la vieille de Noël, vit, après une prière, des bigorneaux venir remplir le sabot de son enfant, se coller sur les murs de la maison, en si grande quantité que le lendemain la bonne femme put les vendre à pleine écuellée. Ce miracle se renouvelle tous les ans, mais seuls peuvent voir les bigorneaux qui tapissent le devant de la vieille maison, ceux qui n'ont pas une seule faute vénielle à se reprocher. Très curieuses aussi sont les légendes relatives au mica, appelé « or » et « argent de chat ». Le chapitre des Métiers disparus est très-intéressant, et se rattache à nos études, ainsi que celui des Cris de la Rue, l'un des mieux venus de ce livre, où l'on trouve aussi une foule de détails sur les différentes fêtes et réjouissances de l'année. Il en est plusieurs que je ne connaissais pas, bien que j'aie exploré des pays très-voisins. C'est une nouvelle preuve à l'appui de ce que j'ai souvent soutenu, à savoir qu'il y a encore beaucoup à trouver en matière de folk-lore. M. E. H. y aura donné, sous une forme qui n'est pas toujours scientifique, une très-intéressante contribution. Je ne puis que souhaiter à son ouvrage un succès assez rapide pour qu'une seconde édition soit nécessaire. En ce cas, il pourrait faire deux volumes au lieu d'un, le premier étant exclusivement malouin, le second traitant du littoral, de Cancale au Cap Fréhel, car son livre est trop gros pour pouvoir supporter des additions. Il pourrait alors donner à quelques-uns de ses chapitres une tournure un peu plus impersonnelle, et leur faire perdre la forme d'articles pour prendre davantage celle du livre : tel qu'il est, son ouvrage sera consulté avec intérêt, et aussi avec plaisir, par ceux qui s'intéressent aux antiquités nationales et à l'étude des traditions.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Dr Cenek Zibrt. *Jak se Kdy y Cechach Tancovalo.* Prague. Simacek, 1895, in-8 de pp. IX-391 (avec 136 illustrations).

Livre important pour l'histoire de la danse, sur lequel nous reviendrons.

H. Le Carguet. *La naissance et le nom du roi Grallon.* Légende du Cap Sizun. Extrait de pp. 4.

La racine noire de la fougère a servi de langes au roi Grallon, c'est même cela qui lui a donné son nom, Gran-lon, l'enfant de la fougère, et l'on prétend que lorsqu'on coupe une tige, l'on voit dans les lettres C. L ; commencement de ce mot.

Alberto Lumbroso. *Saggio di una bibliographia raggionata per servire allu storia dell' epoca napoleonica*, III. — Barluzzi-Bazzoni. Modena et Paris, lib. militaire Dubois, in-8 de pp. VIII-179.

Georg Schlœger. *Studien über das Tagelied.* Iena, 1895, in-8 de pp. 90.

Digitized by Google

Légendes et contes lataviens (lettoniens). (Latweeschu tautas teikas un pasakas). Classés par *A. Lerchis* = *Puschkaïtis*. Publiés par *H. Wissendorff*, t. V. Mitau, chez H. I. Drawin = Drawneek, 1894, 416 pages in-8. Prix 1 rouble 25 copèques.

C'est un recueil important contenant 490 légendes et contes de ce peuple si riche en traditions et néanmoins si peu connu encore.

Nous appelons l'attention du monde savant sur cette publication folklorique qui entre autres, offre des matériaux précieux pour l'étude de la mythologie latavienne.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Revista de Sciences Naturaes et Sociaes, III, 12. — O Quebranto, *Ad. Coelho*. — Materiaes para archeologia de comarca de Barcellos, *F. Martins Sarmento*.

Vita popolare, I, dirigée par Alighiero Castelli (Ascoli Italie). — La scuola ed il popolo, *A. Castelli*. — Usi e superstizioni popolari : 1. S. Pantaleone ; 2. Vecchi e fanciulli ; 3. I. Tizzoni ; 4. La lucertola ; 5. Il vento, *G. Soraci*. — *A Castelli*. — Canti narrativi religiosi (Studio — S. Margherita — S. Teodora). Canti narrativi amorosi (Rinaldo). Novelline : « Vuoi il buon tempo da giovane o da vecchia ? » *I. R.*

Zeitschrift des Vereins fur Volkskunde, V, 1. — Uber Krankheits-Beschworungen, *Max Bartels*. — Schwanke und Schnurren im islamischen Orient, *Martin Hartmann*. — Abzahlreime aus dem Bergischen. Gesammelt von O. *Schell*. — Zwei orientalische Episoden in Voltaires Zadig, *Dr Gaetano Amalfi*. — Die Weber-Zenze. Eine Tiroler Dorffigur nach dem Leben, *Marie Rehsener*. (Mit Bildnis, Tafel I). — Einige Beispiele von Hexen-und Aberglauben aus der Gegend von Arnstadt und Ilmenau in Thüringen, *M. Lehmann-Filhès*.

Revue de Philologie, VIII, 3-4. — Œuvres narratives du Moyen-Age, analyses et extraits traduits. I, Lais de Marie de France. II, La Chatelaine de Vergy. III, Cligès. IV, Aucassin et Nicolette. *Léon Clédat*.

Journal of American Folk-lore, VII (27 déc. 94). — The Walpi Flute Observance, *J. Walter Fewkes*. — African Races, *Heli Chatelain*. — African Fetishism, *Heli Chatelain*. — Superstitions from Georgia, *Ruby Andrews Moore*. — A Ceremony of the Quichuas of Peru, *Geo. A. Dorsey*. — Cradle Songs of Negroes in North Carolina, *E. M. Backus*. — Folk-tales of Angola, *W. W. N.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

.·. *Dîner de ma Mère l'Oye.* Le 99e dîner a eu lieu le 31 janvier à l'Hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Paul Sébillot, secrétaire général. Les autres convives étaient MM. le Dr Bérillon, V. Bogisic, G. Fouju, Napoléon Ney, Raoul Rosières, Julien Tiersot. MM. Ch. Beauquier, le comte de Puymagre, Morel-Retz, s'excusent de ne pouvoir y assister, atteints qu'ils sont par l'épidémie de grippe. Au dessert, notre collègue M.-V. Bogisic, ministre de la Justice du Monténégro, offre des coings confits qu'il a apportés de Dalmatie, à l'intention du dîner de ma Mère l'Oye. M. A. Certeux avait aussi envoyé des gâteaux de Cannes, qui ne sont parvenus que le lendemain du dîner à cause des retards que le froid fait subir aux trains. Une intéressante conversation sur les applications de la musique populaire s'engage entre les divers convives ; M. Bérillon cite les « canons » que son père avait composés, et qui reproduisaient à la fin des couplets les cris des divers animaux ; MM. Napoléon Ney et J. Tiersot parlent des anciens opéras où se trouvent des thèmes populaires. M. Sébillot présente de la part de notre collègue, Melle Maria Lecocq, un gâteau de Noël, provenant de Paris, et représentant un enfant dans ses langes ; M. G. Fouju montre des croix faites avec des morceaux de ressorts de corsets ; elles sont ornées de fruits d'aubépine, et l'une d'elles a une petite image représentant la sainte Famille. Elles proviennent d'une petite chapelle située près de Mesnil Amelot, département de Seine-et-Marne, indiquée par la carte d'état-major sous le nom de N.-D. de Guivry. Notre collègue n'a pu savoir au juste quelle était la destination de ces ex-voto. Il suppose qu'ils étaient offerts par les jeunes personnes désireuses de trouver un mari.

Dans le même département de Seine-et-Marne, commune de Saint-Hilliers, près de Provins, existe aussi une modeste chapelle où la Vierge est honorée sous le nom de N.-D. de Grisy. On dit que lorsque les filles du pays désirent se marier, elles se rendent à cette chapelle et y chantent cette prière :

Notre-Dame de Grisy,
Accordez-moi un mari.
Aussi bon que je suis belle,
Et vous aurez une chandelle.

(*Notre-Dame de France* ou histoire du culte de la Sainte Vierge en France par M. le Curé de Saint-Sulpice. Paris, 1861).

Digitized by Google

M. Sébillot annonce que notre collègue, M. Pol Neveux, a été nommé sous-chef du Cabinet du Ministre de l'Instruction publique.

On s'occupe ensuite de la célébration du centième dîner de Ma Mère l'Oye, qui aura lieu le 28 février, et qui sera l'objet d'une petite fête intime dans laquelle on chantera un choix de chansons de divers pays.

.˙. *Le pas de Roland.* — Il existe dans le département des Basses-Pyrénées entre Louhossoa et Itxassou un morceau de rocher qui a été conservé et qui porte l'empreinte d'une botte. Les habitants du pays racontent que cette empreinte est celle de la botte de Roland qui fut faite par lui lorsqu'il se rendait dans la vallée de Roncevaux.

(Comm. de M. Jules Chossat).

.˙. *La Neige.* — A la remarque, que malgré la chaleur des rayons solaires, des tas de neige, dans le jardin de l'hôtel Néva, ne fondaient pas, une dame, originaire du département de Loir-et-Cher, s'est écriée : « *Elle en attend d'autre* ». — « C'est ce qu'on dit toujours dans mon pays, a ajouté cette dame, et j'ai remarqué maintes fois que c'était vrai ». Ce dicton ne s'est malheureusement que trop justifié à Cannes.

(Comm. de M. A. Certeux).

RÉPONSES

.˙. *Muselières pour dames.* (T. IX, p. 719). — Voici une manière d'empêcher la loquacité des femmes, qui a quelque rapport avec la muselière. Comme elle, elle est originaire d'Angleterre. D'après une tradition rapportée par le journal anglais *The Lancet* le corset fut inventé par un boucher du XIIIe siècle. Ne connaissant aucun moyen pour arrêter le bavardage et la loquacité de sa femme, ce mari barbare ne trouva rien de mieux que de la comprimer entre deux étaux qui l'empêchaient de reprendre souffle. Cet exemple fut suivi par plusieurs maris qui emprisonnèrent aussi leurs femmes.

(Comm. de M. Raoul Bayon).

.˙. *La Claudication* (cf. t. IX, p. 600, 720). — A propos de claudication, vous connaissez sans doute la chanson de *La Noce à Thomas*, qu'on chante depuis quelques années ; voici le refrain :

La mariée faisait comm' ça :
Un', deux, trois, quat' cinq (bis) ;
Papa disait : Allons-y :
Cinq et trois font huit (bis) ;
Thomas leur criait dans l'fond :
Attendez-moi donc ! (bis).

(Comm. de M. L. Morin).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Dalour.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 3 — Mars 1895.

LE 100e DINER DE MA MÈRE L'OYE

Quand le premier dîner de « Ma Mère l'Oye » eut lieu, le 14 février 1882, ses fondateurs n'auraient vraisemblablement pas osé espérer qu'il aurait duré quatorze années. Atteindre le chiffre de 100, est presque aussi difficile à un dîner qu'à une pièce de théâtre : aussi avait-on décidé de célébrer cette date d'une façon toute spéciale. Sans sortir du caractère d'intimité qui convient à une réunion dont le but est de grouper des personnes qui poursuivent les mêmes études, on avait pensé qu'il fallait l'ouvrir un peu plus que d'habitude, et y inviter quelques personnes, en dehors de celles qui, faisant partie de la Société des Traditions populaires, y assistent avec plus ou moins de régularité.

La table était ornée de bouquets de houx, dont en certaines provinces, les feuilles sont consultées pour savoir si on sera « fille, femme, veuve, religieuse » ou « fils, homme, veuf, religieux » — le dernier piquant donnant la réponse, — et devant chaque convive était placée une petite terrine de « rillettes à la Mère l'Oye » avec un petit pain en forme d'oie.

Suivant l'usage, M. Paul Sébillot, secrétaire-général de la Société, l'un des fondateurs du dîner, a fait l'appel des convives en commençant par le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut, qui récemment élu président de la Société, présidait à cette centième, gracieusement placé entre Mlle Mathilde Auguez, et Mlle Marguerite

Digitized by Google

Peyot. Les autres convives étaient par ordre alphabétique, MM. Arondel des Hayes, Dr Barré, Ollivier Beauregard, Dr Bérillon, Emile Blémont, V. Bogisic, prince Roland Bonaparte, Loys Brueyre, Henri Cordier, J. Deniker, George Doncieux, G. Fouju, Gauchery, Erwand Lalayantz, E. Lintilhac, Dr Magitot, Léon Marillier, Morel-Retz (Stop), Armand Parent, Eugène Muntz, Charles Normand, Pokrovski, comte

Marque des Rillettes

Pain en forme d'oie

de Puymaigre, Félix Régamey, E. Rott, Arthur Rhoné, Raoul Rosières, Clément-Rubbens, Edouard Schuré, Tcherepakine, Julien Tiersot, Jules Truffier, Th. Volkov. MM. Barthélémy, Charles Beauquier, Raphaël Blanchard, Lionel Bonnemère, Michel Bréal, A. Certeux, F. Fertiault, O. de Gourcuff, Hugues Krafft, Louis Léger, Edgard Mareuse s'étaient excusés par lettres de ne pouvoir se réunir à leurs amis et collègues, et adressaient aux convives toute l'expression de leur sympathie. Au dessert, le Dr E.-T. Hamy s'est levé et a prononcé l'allocution suivante :

« Messieurs et chers Camarades,

« Une Association, comme la nôtre, dont les séances sont le plus souvent des dîners et dont les discours sont des toasts, se voit nécessairement, lorsqu'elle est éprouvée par quelque deuil subit, dans une situation embarrassante et cruelle. Le désir de rendre hommage aux morts entre en conflit avec la nécessité de ne pas trop attrister les vivants, et celui qui a l'honneur de prendre la parole au dessert se voit obligé de tourner court et de renvoyer ses auditeurs à *la nécrologie* que le prochain bulletin pourra largement développer.

« Je me conforme, non sans lutte intérieure, à cet usage de mes devanciers, et je salue, en passant, d'un cœur ému, les trois amis que nous venons de perdre [1] et dont des collègues, plus autorisés que moi, se sont offerts à nous retracer dans notre *Revue* la laborieuse existence. Ils ont tous trois efficacement contribué au progrès

1. MM. Ploix, Luzel et de la Sicotière.

Digitized by Google

de nos études ; l'un d'eux a été l'un des plus fermes soutiens de notre société naissante, et c'est, bien attristé, que j'ai dû prendre cette place où il s'est si souvent assis, pour présider nos modestes banquets.

« C'est la centième fois, Messieurs, que depuis le 14 février 1882 se réunissent les enfants de *Ma Mère l'Oye* pour dîner ensemble et ensemble évoquer les souvenirs du vieux temps. Les deux collègues, qui ont signé l'invitation à ce premier repas, il y a un peu plus de treize ans, se retrouvent bien portants, et dispos au centenaire de la réunion qu'ils ont ainsi fondée et je lève mon verre en leur honneur. J'envoie aussi de loin l'expression de nos affectueux sentiments au savant professeur qui présidait ce premier dîner, et que nous aurions bien voulu voir présider le centième [1].

« Ils étaient douze, ceux qui fournirent la première nichée de *Ma Mère l'Oye*, douze qui ont été des apôtres, et ont si activement propagé le nouveau culte qu'il compte maintenant des disciples par centaines. Leurs débuts ont été difficiles, leurs réunions ont même dû cesser un instant, et c'est seulement en janvier 1885 qu'elles sont devenues tout à fait régulières. La ténacité de Sébillot et de Brueyre avait eu enfin raison de l'indifférence des uns et de l'hostilité des autres. Cette année-là seulement, celui qui vous parle a commencé à prendre une part active à vos dîners. C'est la quatorzième fois aujourd'hui qu'il s'assied à ce fauteuil où l'ont appelé des sympathies dont il vous est profondément reconnaissant. Mais c'est la première fois — vous ne lui en voudrez pas, messieurs, de sa franchise, — c'est la première fois qu'il s'y trouve si joliment encadré. Il se fait un devoir et un plaisir d'adresser vos remerciements chaleureux à ses deux aimables voisines Mmes Auguez et Peyot, qui ont bien voulu s'associer à cette modeste fête du traditionnisme français et vont dans un instant avec nos collègues Tiersot et Truffier, folkloristes bien disants et convaincus, nous faire entendre quelques-uns des morceaux les plus attachants du vieux répertoire national.

« Que cette petite fête, Messieurs et chers Camarades, contribue à renouveler l'intérêt de nos agapes mensuelles, que nous nous retrouvions à cette table toujours plus nombreux, plus unis, plus gais, c'est le vœu que forme votre président en terminant cette brève allocution.

« Au centenaire de *Ma Mère l'Oye!* A Paul Sébillot et à Loys Brueyre fondateurs de ce dîner ! A Tiersot, à ses collaborateurs, à ses collaboratrices! »

Après ce discours qui a été très applaudi, on a choqué les verres, puis M. Loys Brueyre a pris la parole à son tour.

1. M. Gaston Paris.

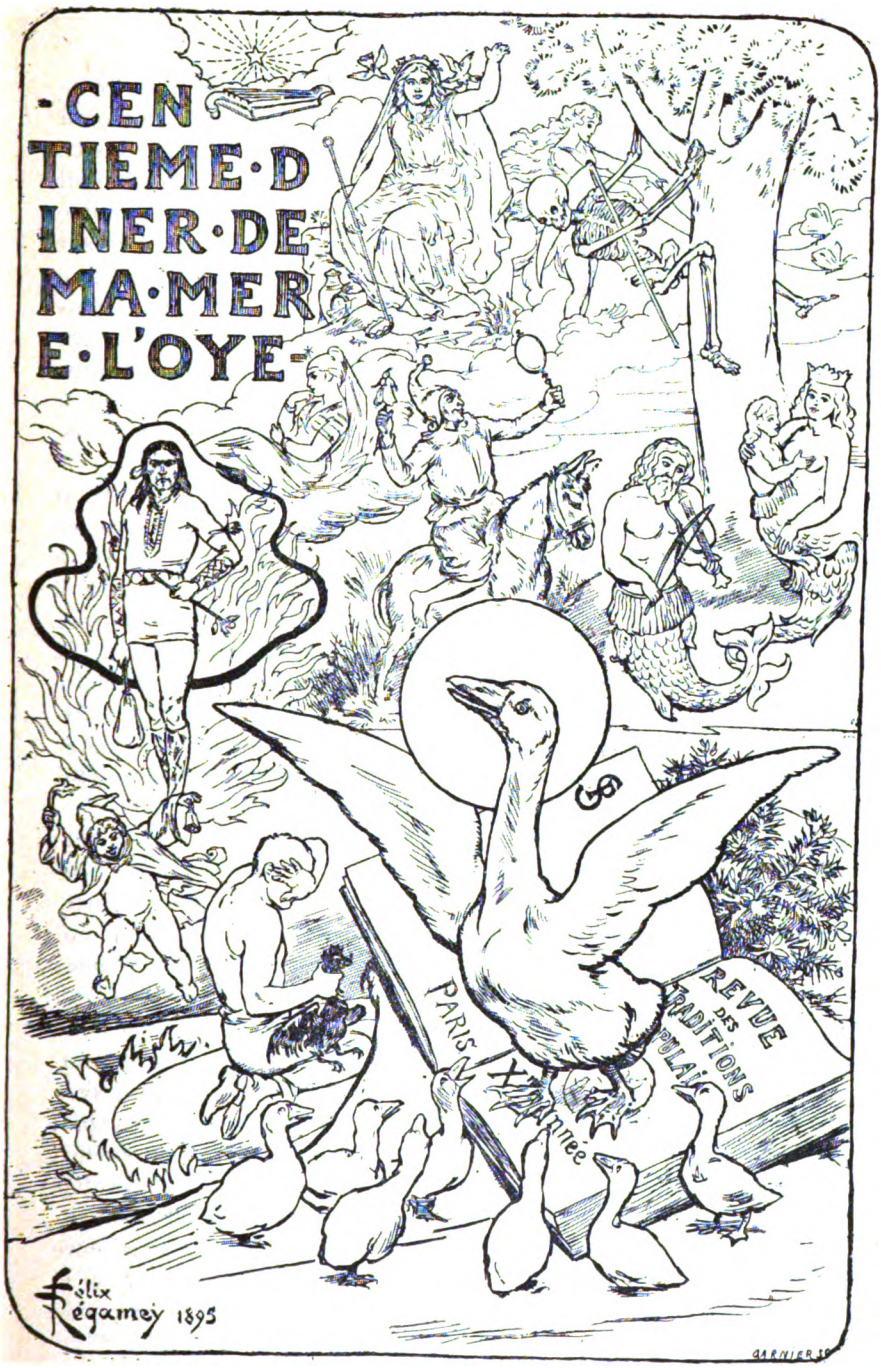
Digitized by Google

« Chers collègues,

« Pourquoi faut-il, qu'au moment où joyeux je me lève pour célébrer ce centième dîner de Ma Mère l'Oye qu'il y a tantôt quatorze ans nous avons fondé Sébillot et moi, et dont au début l'illustre Gaston Paris était un convive assidu, pourquoi faut-il que joignant ma voix à celle du Dr Hamy. je salue tristement la perte de notre ancien président, de mon ami Ploix, de celui qui aujourd'hui eût occupé la place d'honneur ! C'est que comme l'a dit Musset : la joie a pour symbole une plante brisée, humide encore de pluie et couverte de fleurs. Mais ce n'est pas assez que j'aie payé notre hommage douloureux et ému à l'homme si savant, si dévoué et si bon que nous ne reverrons plus, il faut que nous ayons encore à saluer d'un dernier adieu le nom de Luzel dont hier on annonçait la fin et dont tous les ouvrages sont présents à votre mémoire. Maintenant, je me dois à ceux qui sont l'honneur et l'âme de notre Société si vivante et tout d'abord à notre infatigable secrétaire général. Vous me taxeriez d'injustice si je ne portais un toast au fondateur de notre Société, à mon vieux compagnon d'armes Sébillot. La science du Folk-Lore lui doit beaucoup. Ses recueils de contes si sincères et si attachants, ses innombrables articles et opuscules, l'initiative hardie dont il a fait preuve dans la création de la Société des Traditions populaires, le dévouement tenace et jamais rebuté, bien digne du breton qu'il est, dans la direction de notre Revue et ses fonctions de secrétaire général, tous ces titres lui assurent le premier rang parmi les folkloristes français et nous ne lui marchanderons pas notre reconnaissance.

« Je bois ensuite à notre éminent président le Dr Hamy, de l'Institut ; sa présence à notre tête est un honneur pour notre Société. Je bois à mon savant voisin le vénérable comte de Puymaigre. Et tout particulièrement je lève mon verre à notre ami Tiersot. Par son bel ouvrage sur la Chanson populaire, par ses nombreuses conférences en France et à l'étranger, par sa propagande de tous les jours, il a été le principal instigateur du réveil de la vogue de cette Muse si française de la Chanson. Et puisque je parle des Muses, vous ne trouverez pas la transition forcée, si pensant aux Grâces je m'incline avec respect devant Mlles Auguez et Peyot qui avec tant de « gentillezza » ont consenti ce soir à ajouter le charme de leur voix à nos vieilles chansons populaires. Au surplus, Mlle Auguez est presqu'une collègue ; qui de nous n'a encore l'oreille délicieusement émue au souvenir de ces chansons populaires dont toute jeunette, étant encore élève au Conservatoire, elle nous fit comprendre la naïveté pénétrante et la candeur fleurie au premier concert de chansons populaires organisé

Digitized by Google



Digitized by Google

par Tiersot à l'ancien cercle Saint-Simon. Dès cette époque on pouvait deviner ce qu'elle est aujourd'hui, la plus adorable diseuse des chansons naïves, tendres et sentimentales.

« Ne pouvant, mes chers collègues, nous nommer tous, permettez-moi, français et étrangers dont je salue avec joie la présence à notre banquet, de porter un toast à nos deux antiques patronnes : la douce fée Mélusine et à notre vieille Mère L'Oye.

« Que la première s'unisse à toutes les fées ses compagnes pour vous donner à tous joie et prospérité, et pour éloigner la vilaine fée Carabosse ! Que la seconde étende sur notre Société ses ailes protectrices et vénérées !

« A notre vieille chère L'Oye, et j'ajoute : à ses enfants ! »

Après ce toast, M. Paul Sébillot se lève et s'exprime en ces termes :

« Mes chers Collègues,

« Je suis certain d'être l'interprète de tous nos camarades, en envoyant un salut fraternel aux diverses sociétés qui s'occupent des mêmes études que nous, et parmi lesquelles nous comptons de nombreux collègues. Félix Régamey, qui a dessiné ce joli menu, digne d'être recueilli par les collectionneurs, ne les a pas oubliées, et vous voyez comme il a su grouper les fleurons de la plupart d'entre elles ; en haut est le kantele, instrument de musique national des Finlandais, emblème de la Société de littérature finnoise, notre doyenne à tous, puisque sa fondation remonte à l'année 1831, puis vient la « Légende » d'après le peintre Kaulbach, fleuron de Deutschen Gesellschaft für Volkskunde, l'Indien messager semeur de farine, fleuron de Chicago Folk-Lore Society, — et si nos amis de American Folk-Lore Society ne sont pas représentés, c'est qu'ils n'ont pas d'emblème spécial — le lutin Puck agitant sa clochettes, fleuron de Folk-Lore Society, le paysan qui porte un diable à un carrefour, qui a orné le Bulletin de la Société du Folk-Lore wallon. En bas, « Ma Mère l'Oye » ouvre ses ailes pour leur faire accueil ; elle a eu d'ailleurs le plaisir de recevoir plusieurs de leurs membres ; l'un de ses dîners a eu l'honneur d'être présidé par W. Ralston, et M. Eugène Monseur, président du Folk-Lore wallon, était venu dernièrement de Liège tout exprès pour assister à l'un d'eux. On pourrait dire qu'ici existe aussi l'alliance franco-russe : je vois autour de cette table MM. T. Volkov, Tcherepakine, Pokrovski, Erwand Lalayantz, ce dernier arménien, tous originaires de l'empire russe, j'y vois aussi M. E. Rott, notre collègue depuis longtemps, qui appartient à ce grand petit pays de Suisse, auquel nous unissent tant de liens

Digitized by Google

anciens et nouveaux ; je serais presque excusable de ne pas citer parmi les étrangers, M. V. Bogisic, ministre de la justice du Monténégro, qui ne manque jamais quand il est à Paris, de venir à nos dîners. Je bois aux traditionnistes étrangers présents et absents. »

Après ce toast, on s'est levé de table, et peu après a eu lieu le concert que M. Julien Tiersot avait très bien organisé, suivant son habitude. On a successivement applaudi Mlle Marguerite Peyot qui a si bien interprété « Ma douce Annette » et « Dimanche à l'aube », traductions en vers de chansons bretonnes de François Coppée, tirées des mélodies bretonnes de notre collègue Bourgault-Ducoudray, « Vive la Rose, les Noces du Papillon », adaptations poétiques de M. Maurice Bouchor, sur des thèmes de musique populaire de M. Tiersot, chantées par celui-ci ; Mlle Malthilde Auguez a obtenu le plus grand succès en chantant « le roi Loys, la Mère et la fille, et l'Aluetta », chansons recueillies par M. Tiersot, et dont la dernière a été publiée ainsi qu'on l'a rappelé, dans le premier numéro de la *Revue des Traditions populaires*, M. Armand Parent a mérité des applaudissements pour sa belle exécution sur le violon du premier morceau de la fantaisie norvégienne pour violon de Lalo, composée sur des thèmes populaires; Mlle Marguerite Peyot a très bien chanté des morceaux d'opéra composés sur des mélodies populaires : la mélodie suédoise devenue la ballade d'Ophélie d'*Hamlet*, d'Ambroise Thomas, la mélodie française de la chanson de la mariée du *roi d'Ys*, de Lalo, la chanson des *Surprises de l'Amour*, de Poise, mélodie napolitaine.

M. Julien Tiersot a encore chanté la mélancolique complainte du « Pauvre laboureur » et les « Métamorphoses », et la soirée s'est terminée par deux des plus jolies chansons françaises, « la Mamariée », recueillie par notre collègue Augustin Bernard, et « En passant par la Lorraine, » qui figure dans les Chansons du pays messin de M. le comte de Puymaigre, qui ont valu à Mlle Auguez une triple salve d'applaudissements.

M. Jules Truffier a dit la désopilante pièce du « Loup et du Gendarme », dont il est à la fois l'auteur et le diseur accompli, et diverses poésies sur des thèmes populaires « l'hiver et le roitelet », d'Emile Blémont, « le cimetière d'Amberieu », de Gabriel Vicaire, des poèmes de La Fontaine et de Marot, et il s'est plu à rappeler qu'il avait, presque dès le début, fait partie de notre Société.

Digitized by Google

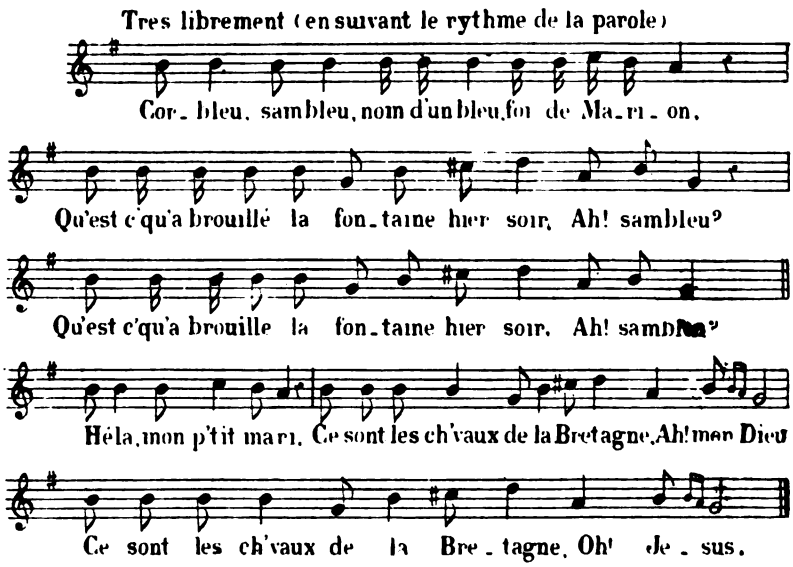
LE JALOUX (1)

Ou les répliques de Marion

V

Version normande

(en prose)



Le mari.

Corbleur, Sambleur, Nom d'un bleur, foi de Marion!
Qu'est-ce qu'a brouillé la fontaine hier soir? *Oh! Sandieu!*
Qu'est-ce qu'a brouillé la fontaine hier soir? *Nom d'un bleu!*

La femme.

Héla, mon p'tit mari,
Ce sont les ch'vaux de la Bretagne, oh! mon Dieu!
Ce sont les chevaux de la Bretagne, oh! Jésus.

Le mari. — *Corbleur*, etc.
A qui l'bâton qu'était auprès de mon lit hier soir?...

La femme. — *Héla*, etc.
C'était l'bâton de la voisine...

1. Cf. t. I, p. 71 (version limousine), t. II, 64 (Cévennes, Ouest, Auvergne).

Digitized by Google

LE MARI. — *Corbleur*, etc.
Qui c'qu'a couché dans mon lit hier soir ?...

LA FEMME. — *Héla*, etc.
C'était ma sœur la plus jeune...

LE MARI. — *Corbleur*, etc.
Est-c'que les femm'portent d'la barbe noire au menton ?...

LA FEMME. — *Héla*, etc.
C'est qu'elle s'est noircie avec des mûres hier soir...

LE MARI. — *Corbleur*, etc.
Est-ce qu'y a des mûres entre janvier et février ?...

LA FEMME. — *Héla*, etc.
Il y en a dans le jardin de mon père...

LE MARI. — *Corbleur*, etc.
Va m'en chercher quatre douzain' que j'y goûte...

LA FEMME. — *Héla*, etc.
C'est qu'elle a mangé la dernière hier soir...

LE MARI. — *Corbleur*, etc.
Va me chercher mon poignard...

LA FEMME (sanglotant avec affectation). — *Héla*, etc.
Que veux-tu donc fair' de ton poignard?

LE MARI (avec violence). — *Corbleur*, etc.
C'est pour te trancher la tête...

LA FEMME. — *Héla*, etc.
Pardonne-moi donc cette fois!...

LE MARI. — *Corbleur*, etc.
Je t'pardonn', mais ne recommence pas.

Cette chanson se chante en dialogue dans les réunions et fêtes de famille, à la campagne, et les acteurs sont d'autant plus sûrs de soulever les rires de leur auditoire qu'ils mettent plus d'animation dans l'interprétation des deux personnages.

Recueilli à Champsurit (Orne)
par Mme CL. ERNOULT.

VI

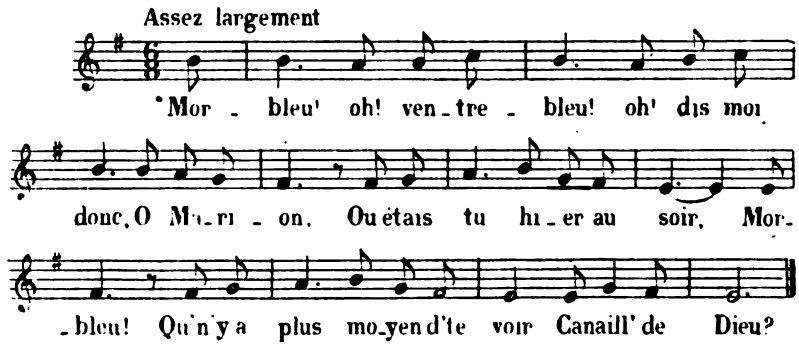
VARIANTE MÉLODIQUE

M. Maurice Bouchor a dicté à M. Julien Tiersot une variante mélodique de cette chanson, qu'il avait entendue, pendant l'année de son volontariat, chantée par un soldat.

Il n'en a malheureusement pas pu retrouver le texte complet.

Digitized by Google

Voici cette mélodie :



USAGES DE CARNAVAL (1)

IX

Sarthe

Dans les campagnes de la Sarthe, il existe une coutume appelée « le pied levé » qui consiste à aller le mardi gras chez tous les nouveaux habitants et chez tous ceux qui ont changé de domicile dans l'année. Arrivée devant chacune de ces maisons, la société tire plusieurs coups de fusil et place un bouquet au-dessus de la porte. Ordinairement, le nouvel habitant fait ensuite entrer tous les individus présents et leur offre un ou plusieurs verres de vin.

D'après un usage ancien à Parcé, le jeudi gras après souper, les jeunes gens, jeunes ouvriers du bourg, passent et repassent dans toutes les rues, lançant dans les portes une grêle de projectiles, tels que soupières, casseroles, bouteilles, pots, dames-jeannes, pots de peintures, bouteilles à encre, et se sauvent à toutes jambes.

(*Echo de la Sarthe*, 4 et 10 mars 1895).

Comte de B.

1. Cf. t. I, p. 75, t. II, p. 178, t. IV, p. 271, t. V, p. 90, t. VI, p. 109, 118, t. VIII, p. 77, t. IX, p. 184.

Digitized by Google

CONTES ARABES ET ORIENTAUX [1]

XI

Le roi et le dragon

Le conte du roi et du dragon est tiré du recueil intitulé les Cent Une Nuits. Les manuscrits arabes n° 3.660 (ancien 1728), 3.661 (ancien 2.500), et 3.662 (ancien 1731) de la Bibliothèque nationale en donnent trois versions. La première (n° 3660)[2] est la plus succinte et la moins littéraire des trois ; c'est celle dont nous donnons ici la traduction, et que nous appellerons la version A. Les deux autres, B (n° 3.661) et C (n° 3.662), qui se ressemblent beaucoup entre elles, sont assez différentes de la première ; elles sont surtout plus longues, et renferment des développements qui alourdissent le récit sans y ajouter d'ordinaire un élément nouveau. Il semble qu'elles soient un remaniement, sinon de la version A elle-même, du moins d'une version analogue et plus populaire. Il a paru inutile de reproduire les nombreuses variantes de ces textes, quand elles n'avaient qu'un intérêt littéraire et grammatical ; mais il fallait signaler celles qui modifient le fond du récit, même dans des détails peu importants en apparence.

Le conte du roi et du dragon fait partie de la très-nombreuse série de traditions populaires, auxquelles on a donné le titre commun de *conte des trois frères*. Le traducteur ne prétend pas entreprendre l'étude des formes diverses qu'a prises ce récit dans les différents pays, ni rechercher quelle place la version arabe occupe parmi elles. Il renvoie seulement le lecteur, d'abord, à un article de M. René Basset, dans la *Revue des Traditions Populaires*, novembre 1888, p. 561 ; aux *Litauische Volkslieder und Marchen de* Leskien et Brugman, Strasbourg, 1882; et aux *Contes populaires scandinaves*, de Cavallius et de Stephens : traduction Oberleitner. Vienne, 1848.

1. Cf. le t. III, p. 561, le t. IV, p. 324, 525, t. V, p. 254, t. VI, p. 165, 302, 449, 678, t. VII, p. 391.
2. Le texte arabe a été publié, par Mlle Groff, d'après une copie atténuée (Paris, Leroux, 1888).

Digitized by Google

Le conte du roi et du dragon comprend deux parties bien distinctes. L'histoire de l'ingratitude du roi envers le dragon et de sa punition, n'offre qu'un médiocre intérêt, et n'est, pour ainsi dire qu'une introduction au conte des trois frères. Celui-ci, sous une de ses formes principales, se compose essentiellement de trois éléments : *a*) un roi envoie ses trois fils chercher un objet difficile à conquérir; *b*) les deux aînés échouent, ou renoncent à la lutte avant de l'entreprendre, alors que le cadet réussit ; *c*) les deux aînés cherchent à se parer de la conquête de leur frère, qui triomphe de leur méchanceté. — A ces épisodes principaux s'ajoutent des épisodes secondaires, qui peuvent être pris comme caractéristique d'un certain groupe de contes. L'épisode saillant du groupe auquel appartient la version arabe, est celui de l'arrivée du fils cadet dans un château enchanté, où il trouve une jeune fille endormie, qu'il embrasse, et qui le sauve à la fin du conte. Ce sont trois récits de ce groupe, que le traducteur a comparés au texte arabe, en notant le développement parallèle de leurs principaux épisodes : une version chelha, qui a été traduite par M. René Basset (*op. laud.*), et qui ne diffère que très peu du conte arabe, dont elle a gardé toute la première partie; les versions scandinaves publiées par Cavallius et Stephens, p. 205 et 365 ; la version lithuanienne, donnée par Leskien et par Brugman, p. 375 et 524 [1].

Le roi et le dragon

Il y avait une fois, parmi les rois des Arabes, un roi qui possédait des chameaux et des moutons. Il avait aussi une jument [2] qui, par la légèreté de sa course et par la beauté de ses formes, n'avait point d'égale, et un poulain, qu'il avait élevé avec le plus grand soin. Ce poulain était chargé de la garde des troupeaux du roi, qui l'aimait d'une si vive tendresse, que sa principale distraction était de monter sa jument, pour aller regarder son poulain, et admirer sa beauté et sa grâce.

Personne ne pouvait s'approcher des troupeaux du roi, à cause de ce poulain qui tuait quiconque en approchait, et, sans cesse, tournait autour d'eux pour les garder. Voilà qu'une année, ce cheval devint tout agité; puis, qu'il s'en alla à travers la plaine, et les troupeaux à

1. C. et St. ont indiqué des versions islandaise, danoise, allemande et italienne, que le traducteur n'a pas eues sous les yeux. — M. Xavier Marmier avait donné dans ses *Contes populaires de différents pays*, 1re série, p. 225 (Paris, 1880), une traduction édulcorée de la version suédoise du conte scandinave: *le Pays de la Jeunesse.*

2. Un chameau, dans le conte chelha.

Digitized by Google

sa suite. A cette nouvelle, le roi monta à cheval à la tête des guerriers de sa tribu, au nombre de quarante mille [1]. Mais ils ne purent ni rejoindre les troupeaux, ni retrouver leurs traces, ni en avoir aucune nouvelle. Le roi revint chez lui, tout plein de regrets de ses troupeaux et de son poulain. Alors il donna l'ordre à un héraut, d'aller par les tribus des Arabes, et de crier : « A quiconque « m'apportera des nouvelles de mes troupeaux, je donnerai mille « chamelles et mille onces d'or ».

Au bout de quelque temps, on vit arriver un homme, qui dit qu'il avait quelque chose à dire au roi. On l'introduisit auprès de lui ; c'était un pâtre, qui lui dit : « Ton troupeau et ton poulain sont « dans une montagne, qu'on appelle la montagne du dragon. Le « poulain tourne sans cesse autour du troupeau, et l'on ne peut s'en « approcher. Il empêche qu'on jouisse du sol et de ses produits. — Si « ce que tu dis est vrai, lui dit le roi, je t'accorderai tout ce que tu « réclameras de moi. — Mes conditions, dit le pâtre, sont que je te « les ferai voir de loin, et qu'aussitôt, je pourrai me sauver du « dragon, pour qu'il ne me tue pas. — J'y consens, dit le roi » [2].

Alors le roi monta sur sa jument, mit sa cuirasse, s'enveloppa de son litham, et, devant lui, s'avancèrent les héros au cœur viril. Ils marchèrent, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la montagne. L'homme dit au roi : « Que Dieu dirige les conseils du prince ! Tes troupeaux « et ton cheval sont derrière cette montagne. » Puis il s'en alla et le roi continua sa marche. Quand il fut arrivé auprès des troupeaux et qu'il vit le poulain, il l'appela, et la jument hennit sous son cavalier. Le poulain reconnut son hennissement et galopa vers le roi. Quand il fut près de lui, il ne le reconnut pas, et voulut se jeter sur lui. Le roi lui résista, mais sans pouvoir en venir à bout. Alors il prit le parti de se sauver, et le poulain se mit à courir après lui. Cela dura presque jusqu'au milieu du jour. Mais voilà que la jument tomba dans un trou très profond. Le roi fut jeté sur le côté, dans le fond du trou, et perdit connaissance. Quand il revint à lui et qu'il regarda autour de lui, il vit qu'il était dans le fond du trou, avec la jument auprès de lui ; et près de la jument, de l'autre côté, il y avait un énorme dragon [3]. Le cheval était au bord du trou, et hennissait. Quand le roi se vit dans ce trou avec le dragon, il comprit qu'il allait mourir. Mais le dragon regarda le roi, et il en eut pitié, ainsi que de la jument. Puis il se tourna vers le cheval, qui était sur le bord.

1. Dans B, le roi ne part qu'avec quarante cavaliers.
2. Dans le conte chelha, le roi dit au pâtre : « Mon chameau connaît ma voix ; j'irai seul. » — Dans B et C, il y a deux hommes, au lieu d'un.
3. En chelha, un serpent.

Digitized by Google

Alors il sortit sa tête au dehors, darda son croc sur le cheval, et le piqua entre les deux yeux. Le cheval tomba mort. Le dragon revint au trou, tendit sa queue au roi et l'enleva du trou, ainsi que la jument. Le roi se releva, rendit grâces à Dieu Très-haut, et reprit le chemin de son royaume.

Comme il suivait sa route [1], il aperçut un nuage de poussière dans la plaine, et il en sortit vingt cavaliers, qui causaient tout en marchant. Ils avaient derrière eux vingt bêtes de somme, qui portaient des cages et toutes sortes de machines. Quand ils l'eurent aperçu, ils s'avancèrent à sa rencontre, le saluèrent et lui dirent [2] : « O frère des Arabes, d'où viens-tu, et où vas-tu ? — J'ai été, leur dit-il, à la recherche de mon troupeau qui s'était égaré. Je l'ai retrouvé, et je retourne maintenant chez moi. — Alors, répondirent-ils, tu connais sans doute ce pays-ci mieux que nous. Peux-tu nous conduire dans un endroit, où il y a du gibier ? — Quelle sorte de chasse faites-vous ? — Nous faisons la chasse au dragon. — Combien me donnerez-vous, si je vous conduis près d'un dragon si grand, que vous n'en avez jamais vu de pareil ? » Ils lui donnèrent cinq mille dinars, qu'il empocha [3]. Puis il revint sur ses pas avec les chasseurs, les amena devant la fosse, et leur montra le dragon qui l'avait sauvé de son poulain.

Le bien qu'on fait, profite à qui le fait.
Quand tu as fait le bien, il t'en vient une récompense.
Le mal qu'on fait, nuit à qui le fait.
Quand tu as fait le mal, c'est lui qui t'arrive.

Le roi leur dit : « Il y a dans cette fosse un dragon qui est tout à fait votre affaire. » Puis il voulut s'en aller. « Reste avec nous pour le chasser, lui dirent-ils, tu te tiendras à distance, et tu verras comme nous nous y prendrons. » La proposition lui plut, et il resta avec eux. L'un des chasseurs alla en avant, regarda le dragon, et dit à ses compagnons : « Ce que nous cherchons est là ! » Alors ils mirent pied à terre, dressèrent leurs machines, et sortirent de leurs outres de l'huile, dont ils se frottèrent l'un après l'autre [4]. Puis l'un d'eux descendit pour prendre le dragon ; mais celui-ci le piqua, et l'homme changea de couleur et mourut. Un autre descendit, qui fut

1. Dans C, le roi voyage trois jours seul, et rencontre dix chasseurs.
2. Dans B : « Qu'est-ce que vous chassez, dit le roi ? Les gazelles ou les lions ? — Nous ne chassons que les dragons et les grands serpents ». — En chelha, les chasseurs, qui viennent du Soudan, cherchent un serpent pour faire un sortilège.
3. Dans C, le roi marchande, et obtient les cinq mille dinars qu'il demande ; — de même en chelha.
4. En chelha, ce sont des esclaves, frottés d'eau dorée, qui combattent le dragon.

Digitized by Google

piqué aussi et mourut. Puis un troisième ; mais, celui-là, le dragon eut beau le piquer, il ne trouva pas sur son corps une place qui ne fût point huilée. Le chasseur le lia avec une chaîne de fer, et ses compagnons l'aidèrent à le sortir de la fosse. Alors ils dressèrent pour lui une cage, l'y firent entrer et refermèrent les portes sur lui. Mais le dragon se tourna vers le roi, et lui jeta un long regard, comme pour lui dire : « Si je ne m'étais pas retenu de te mettre en morceaux, tu n'essaierais pas maintenant de me tuer. » Et le roi sentit en lui un remords, et il entendit une voix qui disait :

Bien des fois, la mort a repoussé qui la cherchait ;
Mais, le trépas ne manque pas celui qu'il cherche.

Ils passèrent ainsi la nuit. Puis, quand Dieu fit lever l'aurore joyeuse, toute la troupe décampa, et le roi s'en alla. Mais il avait toujours dans le cœur l'histoire du dragon, et il sentait comme un joug peser sur lui, quand le dragon le regardait. Ils marchèrent, jusqu'à ce que midi les écrasât de sa chaleur. Ils firent alors agenouiller les chevaux, descendirent à terre la cage du dragon, et se couchèrent, vaincus bientôt par le sommeil et par leur grande fatigue. Mais le roi restait anéanti, en pensant à l'histoire du dragon. Il le regarda, et dit en lui-même : « Dieu ! jusqu'à quand attendrai-je, pour délivrer ce dragon qui a été bon pour moi. Que Dieu juge ensuite, comme il voudra, ce que j'aurai fait ! » Il ouvrit le cadenas, fit tourner la trappe de la cage ; le dragon grimpa, sortit et s'en alla. Puis il revint sur ses pas, tua tous les chasseurs jusqu'au dernier, et s'approcha du roi pour le tuer aussi. Mais il le regarda seulement une seconde, et lui souffla une haleine qui lui fit le visage tout noir [1], et il prit sa course à travers la plaine.

Le roi se remit en route, avec sa figure toute noire. Il rassembla les bagages des chasseurs, leurs chevaux et tout son troupeau, monta sur sa jument, et partit pour retourner chez lui.

Quand il y arriva, on se réunit autour de lui, sa famille, ses officiers, tout son peuple [2] ; et voyant cette figure toute noire, ils lui crièrent : « Eh ! l'esclave, d'où as-tu cette jument et ces troupeaux ? Tu auras sans doute tué leur maître. — Mais, leur dit-il, je suis un tel, fils d'un tel, votre roi. » Alors une vieille s'avança vers lui et lui dit : « Comment peux-tu mentir ainsi ? Tu es un esclave noir, et notre roi était un bel homme blanc. — O ma mère, je suis le roi un tel, et j'ai

1. Dans C, le roi s'évanouit quand le dragon lui souffle sur la figure.
2. Dans B et C, six mille cavaliers rencontrent le roi, et retournent annoncer dans la tribu, la nouvelle de l'arrivée de cet inconnu ; et quarante mille cavaliers viennent à sa rencontre. — En chelha, le roi, quand il s'est fait reconnaître, s'inquiète de ses troupeaux, qui ont été ramenés par le pâtre.

Digitized by Google

deux fils, un tel et un tel. » Alors ils le reconnurent et lui demandèrent : « Qu'est-ce qui t'a noirci le visage comme cela ? » Il leur raconta ce qui lui était arrivé avec le dragon, puis il se tourna vers les gens de sa famille et leur dit : « Qu'est-ce que vous voyez à faire dans mon cas ? » Un vieillard arabe se leva et dit : « Que Dieu tienne le prince en joie ! Tu as deux fils : Hé bien, envoie l'un chercher le remède, et que l'autre retrouve la trace du dragon et le tue. » Le roi dit : « C'est une bonne idée ! » Il fit venir ses deux fils et leur raconta son histoire.

Ils prirent avec eux des provisions et se mirent en route (1). Arrivés dans une certaine tribu arabe, ils se firent conduire devant le roi, qui les salua et leur dit : (2) « Qu'est-ce que vous cherchez ? » Ils lui racontèrent l'histoire de leur père. « Votre père, leur dit-il, est un homme vénérable, mais il vous a jetés dans une aventure, dont vous ne verrez pas la fin. Si vous vous en allez dans la plaine, vous mourrez tous les deux, votre père aussi ; et le pouvoir s'échappera de vos mains, pour tomber dans celles d'un étranger. — Alors,

1. Dans B, le roi ordonne à l'aîné de ses fils de rechercher le dragon et de le tuer, et au plus jeune de chercher le « remède ». — Dans la principale version du conte scandinave (Smaland), qui est intitulé « le pays de la jeunesse », un vieux roi voudrait rajeunir ; une vieille femme lui dit qu'au pays d'Ungdomland, on trouve de l'eau enchantée et des pommes qui rajeunissent. — Dans la version du Norrland, c'est un livre magique qui rajeunit ; au Westmanland, le jeune homme cherche une eau pour guérir son père aveugle. — En Lithuanie, le roi malade sera guéri, s'il voit et s'il entend chanter un petit oiseau magique.

2. B. et C. décrivent le campement de la tribu. — Au Smaland, le roi envoie successivement ses deux fils aînés, qui s'arrêtent dans une ville agréable, et y mènent joyeuse vie. Le dernier de ses fils, Carl, demande à partir à son tour, et après une longue lutte, le roi se décide à le lui permettre. Il passe par la ville où sont ses deux frères, et refuse d'y rester avec eux. Nul ne peut lui enseigner le chemin du pays de la jeunesse. Un soir, dans une forêt, il aperçoit une petite lueur, et arrive à une cabane, où une vieille femme le reçoit. La vieille lui dit : « J'ai vécu ici trois cents hivers (comme l'ermite de notre conte), et je « n'ai jamais entendu parler de ce pays. Mais je suis la reine des quadrupèdes, « et je les interrogerai demain ». Le lendemain, elle souffle dans son cornet ; les animaux s'assemblent, mais nul ne peut la renseigner. — La vieille envoie Carl, monté sur un loup, à sa sœur qui est reine des oiseaux ; mais « quoiqu'elle ait vécu six cents hivers en ce lieu », elle ne peut pas lui répondre, ni les oiseaux non plus. — Elle l'envoie, entre les pattes d'un aigle, à sa sœur, reine des poissons, qui ne peut pas lui répondre « quoiqu'elle ait vécu neuf cents hivers en ce lieu ». La baleine, qui est arrivée en retard à l'appel de la reine, connaît le pays de la jeunesse, et pour la punir, la reine la condamne à y emmener le jeune homme. — En Ostgothland, le troisième fils est méprisé de ses frères, parce qu'il est d'un autre et moindre mariage ; il part pour le pays de la jeunesse, sur un cheval merveilleux qu'un homme d'armes lui donne. — En Dalarne, le jeune prince est aidé par deux vieilles femmes, qui ont, l'une quatre yeux, et l'autre cinq. — En Lithuanie, les deux fils aînés du roi s'arrêtent dans une auberge, pour y jouer ; comme ils perdent leurs chevaux, on les retient et on les fait travailler. Le troisième fils, qui est un peu simple, part à son tour, passe devant l'auberge sans s'y arrêter, et arrive dans une grande forêt. Il y trouve un vieux petit homme, dont la maison est dans un pin, et il lui demande sa route : « Va, lui répondit-il, jusqu'à la mer. A midi, il s'y forme un pont de diamant, et au-delà du pont, il y a un grand château. C'est dans ce château que tu trouveras l'oiseau enchanté, mais garde-toi d'y rester plus d'une heure. »

Digitized by Google

qu'est-ce que tu nous conseilles ? — De rester chez moi, et d'envoyer, demander à votre père, quel parti il prend ».

Le fils aîné resta chez le roi, mais le cadet ne voulut pas entendre parler d'autre chose, que d'aller chercher le remède pour son père. Il monta à cheval et partit à travers la plaine, tandis que l'aîné restait là.

Le cadet s'éloigna donc, et voyagea jusqu'à ce qu'il arrivât dans une terre blanche, qui semblait faite avec des lingots d'argent. Au milieu, il y avait une chapelle en cuivre rouge, qui appartenait à un ermite. Au sommet de cette chapelle, il y avait un paon en or avec des yeux de rubis et des pieds d'émeraude, œuvre de l'industrie des anciens sages. Le paon se mit à crier, et voilà qu'une fenêtre s'ouvrit dans la chapelle, et qu'un vieil ermite sortit sa tête déjà toute ridée, en disant : « Qui es-tu, toi qui viens dans notre pays, où personne jamais n'est entré avant toi ? — O mon oncle, mon aventure est merveilleuse et mon histoire extraordinaire. Voici : il est arrivé à mon père telle et telle chose. Alors il m'a envoyé pour chercher le remède ». Et il lui raconta l'histoire de son père d'un bout à l'autre. L'ermite lui dit [1] : « C'est plus loin, mon fils, que tu trouveras ce remède : c'est dans un château qu'on nomme le château de rubis. Il est habité par une jeune fille, moitié femme et moitié génie, car son père était un génie et sa mère une mortelle. Il n'y a personne sur la surface de la terre, qui soit d'une beauté plus parfaite, ni d'une noblesse plus haute, ni plus habile dans l'art de l'équitation ; son nom est Chems en Naga (Soleil de Pureté), et elle est fille de Séri'an ben Cha'chân, fils du grand Iblis. En un instant, mille séides se lèveraient pour la défendre. Elle est endormie chaque mois, pendant sept jours de suite. A l'intérieur du château, est un pavillon de verte émeraude, qui repose sur des arcades d'or étincelant. A droite du pavillon, il y a un arbre. Si l'on prend une feuille de cet arbre, qu'on la fasse macérer dans l'eau, et qu'on en humecte le visage taché de noir, il deviendra plus beau qu'il n'était auparavant. Les feuilles servent

1. Dans C, l'ermite dit au fils du roi qu'il y a deux arbres : l'un à droite de la qoubba, dont les feuilles guériront son père ; l'autre à gauche, « dont les feuilles « servent aussi de remèdes dans l'éléphantiasis, la lèpre et les ulcères ; on les « emploie de la même façon que celles du premier arbre. »

Au Smaland, la baleine recommande à Carl d'entrer dans le château à minuit, quand tout dort, et de ne prendre qu'une pomme et qu'un flacon de l'eau de la fontaine enchantée ; sinon, tous deux courront de grands dangers.

Dans le conte chelha, le remède est un flacon d'eau merveilleuse, suspendue au-dessus de la tête du roi. — Les deux frères arrivent devant le château ; l'aîné s'arrête en disant : « Je suis fatigué et j'ai peur. » Le second interroge un homme, qui lui montre l'entrée du château et lui dit : « Tu y trouveras des esclaves endormis : prends garde de ne pas t'évanouir. » Le jeune homme attache son cheval à un arbre, et entre.

Digitized by Google

encore, si Dieu le permet, dans l'éléphantiasis et dans les accouchements. Mais, mon fils, tu n'es point de force à parvenir jusqu'à cet arbre, et le ciel est plus près de toi que lui. — Il me faut ce remède, dit le jeune homme, et c'est à l'exécution que Dieu juge une entreprise. — Mon fils, dit le vieillard, je ne suis qu'un simple ermite parmi les ermites, et voici trois cents ans que je demeure en ce lieu. Jamais, je n'ai vu personne passer sur cette terre ; mais, puisque tu l'as résolu, il faut t'en remettre à la volonté de Dieu. » Puis il lui donna des provisions, et lui dit adieu.

Le fils du roi entra dans ce pays, et y voyagea pendant dix-sept jours. Puis il arriva, à travers une terre blanche dont l'air était embaumé, dans un vallon délicieux, plein de fruits et de fleurs, où le chant des oiseaux faisait oublier aux hommes les soucis de la vie. Sur le bord de la rivière, il vit un château si magnifique que jamais aucun regard humain n'en vit de pareil, ni d'un art plus exquis. Quand le fils du roi fut passé dans ce vallon, il traversa la rivière, et pénétrant dans le château, il aperçut à la porte un tombeau, dont les débris tombaient en ruines, et dont il ne restait que les fondations et les pierres. On y voyait écrits, ces vers :

Vois ces débris, comme ils ont changé, — depuis qu'il habite ce tombeau, et comme ont regardé — les nuages du malheur, ses restes et ses fondations ! — Ses débris se transforment et se cachent. — Elle a passé, la foule des gens avec leurs femmes. — Les racines ont été coupées et ont changé de forme. — Quand je me tenais pensif auprès de leurs demeures, — devant cet exemple, mes paupières ont coulé et se sont enflées. — Si j'avais eu plus de sens, il ne serait point privé de pleurs, — mon tombeau. Mais mon œil n'a pas su voir !

Après avoir lu ces vers, il vint à la porte du château, qu'il trouva fermée [1]. Il en poussa la barre de bois, avec la main ; la porte s'ouvrit, et il pénétra dans le château, enceinte après enceinte. Comme la lumière du jour allait commencer à lui manquer, il aperçut un château qui défiait toute description ; au milieu un pavillon d'émeraude, et à droite de ce pavillon, l'arbre que lui avait dépeint l'ermite. Il entra dans le château, et y trouva un tombeau de marbre. A la tête du tombeau, sur une émeraude verte, étaient écrits ces vers :

Tu n'as pas écouté les récits du passé, et tu n'as pas vu dans les ruines, l'action du destin. — Puisque tu l'as ignoré, voici leurs traces ; le vent et la pluie ont ouvert, derrière toi, la porte de leur domaine. — Tes yeux ont-ils connu dans la demeure du sort, un être vivant dont il reste autre chose qu'un tombeau ? — Tous même, ont-ils laissé une trace sous leur tombeau ? Y a-t-il, contre la mort, un charme qui protège du tombeau ? — Les hommes ont passé en foule sur celui-ci, et ils y passeront, jusqu'à ce que le jour du jugement dernier les

1. Dans C, le fils du roi trouve la porte ouverte, et entre, son sabre à la main.

Digitized by Google

ressuscite. — Ne compte pas sur le bien que tu as amassé : le bien que tu as fait, voilà ta richesse. —Mais en attendant, vous ne serez point justes, et le terme approche ; en attendant, l'ivresse ne se dégagera pas de votre cœur. — Vous ne vous corrigerez point, jusqu'au jour où les ténèbres se dissiperont ; et ma parole vous reviendra en mémoire, quand cela ne vous servira plus de rien.

Après avoir lu ces vers, il aperçut au dessus de sa tête une pierre, sur laquelles étaient écrits ceux-ci :

Je suis mort, et celui-là est puissant, qui ne mourra point. J'ai bien compris que je mourrais un jour. — Il n'y a point de roi, qui emporte dans la tombe, sa dignité royale. Il n'y a qu'un pouvoir, c'est le pouvoir de celui qui ne meurt point.

Le jeune homme entra dans le pavillon, et il n'y trouva que la jeune fille, qui dormait dans sa qoubba. Il s'approcha, et il vit qu'il était tapissé d'étoffes de soie et de voiles si magnifiques que nul regard n'a vu, nulle oreille n'a ouï parler de semblables merveilles. Au milieu de cette qoubba, il y avait un lit de sandal rouge, et au dessus un dôme de soie blanche, recouvert d'un réseau de pierres précieuses. Il souleva les tentures de la qoubba et y pénétra. Il y trouva un lit qui reposait sur des piliers d'or, et dedans il y avait une personne endormie, couverte d'un voile broché d'or. Cette qoubba avait des fenêtres, en nombre égal aux jours de l'année ; chaque jour, le soleil entrait par une de ses fenêtres, et il n'y revenait qu'un an après. Quand il vit cette personne endormie, il souleva le voile qui couvrait son visage ; c'était une jeune fille, semblable à la lune brillante et à l'étincelant soleil, telle que l'a décrite le poète :

Réjouis ton regard de sa beauté. Vois l'œuvre de ton maître, comme elle le prouve avec certitude ! — La tresse de ses cheveux, sur sa joue, est comme l'aile d'un corbeau sur un lys.

Quand il la vit, il comprit que c'était là la maîtresse du château, dont l'ermite lui avait parlé. Il considéra, avec admiration, sa beauté et ses charmes, et une force irrésistible le poussa à monter sur le lit, et à prendre cette jeune vierge dans ses bras. Puis il la recouvrit de ses voiles, comme il l'avait trouvée, et il écrivit sur le seuil de la qoubba : « A fait cela, un tel, fils d'un tel, roi demeurant dans tel pays. » Puis il remit tout, dans l'état où il l'avait trouvé [1] ; il prit des

1. Au Smaland, le fils du roi entre dans le palais que gardent des bêtes endormies. Il trouve l'arbre aux pommes d'or et la fontaine à l'eau merveilleuse ; mais il oublie les conseils de la baleine, et prend plus d'une pomme et plus d'un flacon. Il ne peut se décider à quitter le palais ; il erre de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'il arrive à une salle, richement décorée d'or, d'argent et de pierres précieuses. Au milieu de cette chambre, est un lit aux courtines de soie bleue, et dans ce lit, est endormie une jeune fille, si belle, qu'on n'en pourrait trouver dans le monde une autre aussi belle. Alors, le jeune homme sent son cœur s'agiter

Digitized by Google

feuilles de l'arbre, remonta à cheval [1], et marcha, jusqu'à ce qu'il arrivât à la chapelle de l'ermite.

dans sa poitrine, et, oubliant les recommandations de la baleine, il s'endort sur le sein de la jolie fille du roi. Quand le jeune homme se réveille et qu'il doit songer à la retraite, il veut que la jeune fille sache quel est celui qui a eu ses faveurs. Il se décide à écrire sur le mur qu'il est le prince Venius, d'Angleterre, et il sort en hâte du château.

Au Ostgothland, le jeune homme s'ouvre une veine, et écrit son nom sur le mur, avec son sang. — Au Westmanland, la jeune fille se réveille avant le départ du jeune homme; elle lui donne sa jarretière en souvenir. — Au Norrland, l'épisode de la jeune fille est supprimé. Mais il existe en Lithuanie, où il est très écourté, et dans diverses versions russes. Partout, le jeune homme emporte des talismans qui serviront plus tard à sa délivrance. Dans une version tchèque (Brugman, p. 533), le jeune homme passe trois jours et trois nuits avec la jeune fille.

Dans le conte chelha, le fils du roi trouve d'abord, une jeune fille qui se peigne ; il lui demande, où est le pavillon du roi. Elle le lui montrera, s'il lui promet de l'épouser ; il y consent. Alors elle lui dit : « Prends ta pioche ; quand tu seras entré, creuse par dessous la porte du pavillon : car il y a deux lions debouts à l'entrée ; ne les regarde pas, sinon ils te feront périr. » Le fils du roi pénètre ainsi dans le pavillon, prend la bouteille d'eau merveilleuse, et s'en va. Mais il est pris du désir de voir le visage du roi et de couper une boucle de ses cheveux ; il revient, soulève le voile qui recouvrait le lit, et y trouve une femme. Il agit avec elle comme dans notre conte, et s'en va, après avoir écrit son nom sur un billet, qu'il laisse sur le lit. En sortant, il retrouve la première jeune fille, à laquelle il promet encore de l'épouser.

Les manuscrits B et C donnent ici un court épisode, qui manque dans A : nous suivrons la version B, dont C n'est qu'une amplification plus brutale. — Le récit de l'entrée du fils du roi dans le château, est embarrassé et obscur ; on pourrait croire qu'il trouve successivement deux jeunes filles endormies. Il arrive devant le lit de Chems en Naga. « Le fils du roi allait monter sur le lit, quand il enten- « dit quelque chose, qui remuait derrière. Il regarda, et vit un dragon (grand « comme le palmier à la tête élancée, dit C), qui sortait de dessous le lit, et vou- « lait lui lancer son venin. Le fils du roi se recula, et le dragon rentra sous le lit. « Il comprit que c'était un animal magique, et il usa de ruse, jusqu'à ce qu'il « s'en fût rendu maître. Puis, etc. »

Nous n'avons pas à insister sur l'identité de ces récits, et nous en noterons seulement, après M. Basset, la ressemblance avec l'aventure de Sigurd et de la Walkyrie. Quant à la présence de deux jeunes filles, dans le château, et à l'épisode du dragon, ils fournissent matière à une observation. La première jeune fille, qui se peigne dans le conte chelha, peut être seulement une répétition chère à la littérature populaire ; il faut remarquer pourtant, que nous en trouvons la trace dans la confusion des récits des manuscrits B et C, où il est permis d'hésiter sur le sens, et de se demander, si c'est la même jeune fille, que le fils du roi rencontre sous deux qoubbas, qui semblent être différentes. Ces versions sont donc, semble-t-il, une forme de passage, entre notre récit et le conte chelha.

Quant à l'épisode du dragon, il semble assez explicable. En rédigeant ou en récitant notre conte, un raoui a éprouvé le besoin d'en réunir les deux épisodes, et de ne point oublier complètement dans le second, le dragon, qui était le principal personnage du premier. Aucun lieu n'était plus propice, que le château enchanté, à l'apparition d'un animal fantastique, dont l'effroyable présence grandissait encore le héros, qui doit vaincre tous les obstacles. Aussi le conte scandinave a-t-il réuni toutes sortes de bêtes endormies, dans les antichambres du palais, et le conte chelha a placé des lions à la porte du pavillon royal. Notre conte a fait mieux : il a repris le dragon du premier épisode, et l'a mis sous le lit de la princesse. Cette hypothèse est confirmée par ce fait, que la version C appelle constamment la princesse : Chems eth Tha'abin (soleil des dragons), et que notre version A elle même, la nomme une fois Chems eth Tha'aban (soleil du dragon).

1. Au Smaland, une amusante digression : quand le fils du roi est remonté sur la baleine, pour retourner dans son pays, elle plonge par trois fois dans la mer, et dit d'un air goguenard : « As-tu eu peur ? — Hé oui, répond le jeune homme. — Eh bien ! j'ai eu moi encore bien plus peur, quand tu as pris les pommes, quand tu as vu la princesse, quand tu as écrit ton nom. »

Digitized by Google

Il le salua, et lui raconta son aventure : « Mon fils, lui dit-il, tu es parvenu en un lieu, où nul autre que toi n'a pénétré, et tu as le droit de t'enorgueillir auprès de tes égaux. » Puis il lui dit adieu, et le jeune homme reprit sa route vers son pays (1). Il arriva dans la tribu, où il avait laissé son frère, qui vint au devant de lui avec sa famille. Au milieu de la foule, ils allèrent à sa rencontre, le félicitèrent et l'aidèrent à descendre de cheval. Le lendemain, les deux frères partirent, pour retourner dans leur pays.

L'aîné demanda à son frère ce qui lui était arrivé, et celui-ci lui raconta ses aventures, et lui dit qu'il rapportait le remède. « Quelle figure vais-je faire devant mon père, lui dit l'aîné ? Il va se mettre en colère contre moi, et me chasser. » Dès lors, il ne pensa plus qu'à trouver une ruse, et à ourdir une trahison.

Au milieu du jour, ils s'arrêtèrent auprès d'une source, et se mirent à manger et à boire. L'aîné se jeta sur son frère, et le lia à un arbre. Puis il se dit à lui-même : « Les bêtes féroces vont le manger ; et moi, je vais m'en aller vers mon père, avec les feuilles qui contiennent le remède, et je gagnerai ainsi auprès de lui un rang élevé. Et s'il me demande, où est mon frère, je lui dirai : « Je l'ai laissé dans un des pays des Arabes, et je suis revenu. » Et montant à cheval, il s'en alla, laissant son frère lié à un arbre.

Il arriva bientôt chez son père, qui alla à sa rencontre, et lui souhaita la bienvenue. Il lui donna les feuilles, qu'il fit macérer dans l'eau ; puis il en mouilla son visage, qui devint plus beau qu'il n'avait jamais été. Le roi lui demanda, où était son frère. « Il a désobéi à ton ordre, lui répondit-il, et je l'ai laissé dans le pays des « Beni Un Tel », en train de manger et de boire. » Quand son père l'eût entendu, il entra dans une terrible colère, et il jura sur son âme, que si jamais son fils tombait sous sa main, il le frapperait d'une façon exemplaire, il le pendrait au tronc d'un palmier, il le tuerait et il en purifierait son pays et la terre. Il ne se doutait guère de ce qui lui était arrivé, et, comment son frère l'avait laissé, lié à un arbre (2).

1. Dans B et C, et dans le conte chelha, aucun détail sur le voyage du fils du roi, jusqu'au moment où il retrouve son frère. — Dans le conte scandinave, comme dans le nôtre, le jeune homme refait la même route en sens inverse ; au Smaland, il rajeunit les trois reines, qui lui donnent une bride, une nappe et une épée enchantées. — Au Ostgothland, il est poursuivi par les gens du château, et s'élance dans la mer : il y serait englouti avec son cheval, sans les trois pommes d'or, qu'il jette successivement et qui font naître des îles où il se repose. Sur l'autre bord du détroit, il trouve un vieillard qui lui donne des talismans. — En Lithuanie, le jeune homme, qui a emporté du château un petit pain blanc, une bouteille de vin et un sabre, les donne en passant à trois rois, qui lui promettent chacun trois régiments, dans trois ans.

2. Au Smaland, les deux frères aînés grisent le plus jeune, lui volent ses talismans, et les remplacent par de l'eau et des pommes ordinaires, qui ne rajeunissent pas le roi. — En Lithuanie, le jeune homme revient à l'auberge, joue

Digitized by Google

Or, au bout de sept jours que le malheureux était ainsi, une caravane vint à passer, et les gens qui la conduisaient, lui demandèrent ce qu'il faisait là. « Je suis marchand, leur dit-il; des voleurs m'ont « attaqué, m'ont dépouillé, et m'ont traité comme vous voyez. » Ils dénouèrent ses liens, et l'emmenèrent avec eux, jusqu'au pays de son père.

Mais le roi ne lui permit point de s'expliquer, et le fit charger de chaînes[1]. Puis, il envoya dans toutes les tribus, un crieur qui disait: « Venez voir le fils du roi, qui va être pendu », et qui continua de le crier pendant dix jours. Le onzième jour, les Arabes, accourus de toutes parts, se réunirent en foule. Le roi donna l'ordre, qu'on attachât son fils cadet au tronc d'un palmier. Quand cela fut fait, il dit à l'aîné de le tuer. Celui-ci prit son arc, et enfourcha son coursier rapide. Mais, au moment où il allait tuer son frère, on entendit un cri si épouvantable, que le peuple crut que la terre tremblait, et que les monts s'inclinaient. Alors, parut un cavalier armé de toutes pièces, qui s'avança sur le fils aîné du roi, et le renversa ; puis il se tourna vers le cadet, dont il dénoua les liens, et il abattit le tronc du palmier sur le sol. Et derrière ce cavalier, il y avait d'autres cavaliers, qui entourèrent de tous côtés les Arabes, firent le roi prisonnier, et tuèrent son fils aîné, ainsi que tous les gens de la tribu qui se trouvaient là. Ce cavalier n'était autre, que le capitaine des gardes de Chems en Naga, princesse du château de rubis.

Quand elle eut ainsi délivré le fils cadet du roi, elle lui fit donner des vêtements, qu'il mit aussitôt, et une monture. Puis elle souleva son voile, et il la reconnut.

Elle se fit amener les gens de la tribu, et quand ils furent tous devant elle et devant le fils du roi, elle lui dit : « Fais d'eux ce que tu voudras. » Il ordonna aussitôt de les relâcher, de défaire les liens de son père, et d'enterrer son frère. Puis il conta à son père l'aventure, du commencement à la fin.

Chems en Naga resta dans ce pays avec son mari, jusqu'à ce que tous les habitants fussent revenus, et elle leur donna l'aman, en conservant au roi son autorité sur eux. « O Chems en Naga, lui dit le jeune homme, explique-moi donc, qui t'a conduite jusqu'ici ? —

et gagne la liberté de ses frères. Ceux-ci le perdent dans une forêt, et lui volent son oiseau; mais il ne veut pas chanter, et le roi n'est pas guéri. — B et C ajoutent un joli détail au tableau du jeune homme, garrotté à un arbre. Les oiseaux se rassemblent autour de lui, attendant qu'il meure, pour le manger : il cherche à les chasser par ses cris, et c'est leur vol, qui attire l'attention de la caravane.

1. Au Smaland, les deux fils aînés apportent les pommes et l'eau au roi, qui rajeunit. Il fait jeter son fils dans la fosse aux lions, où grâce aux talismans que lui ont donné les trois reines, il vit sans crainte. — En Lithuanie, le jeune homme est recueilli par un bûcheron, chez lequel il reste trois ans.

Digitized by Google

Quand je me réveillai de mon sommeil, répondit-elle, il me sembla que le ciel était collé sur la terre, et je restai comme stupide, sans savoir où j'étais. Puis je vis qu'on avait écrit sur le mur quelque chose; je lus, et j'appris ton nom, le nom de ton père et celui de ton pays. Je compris, par ta conduite envers moi, que tu étais un héros à l'âme virile; j'étais enceinte de toi. Mais comment pouvais-je te retrouver, puisque je n'avais point vu ton visage? Hier j'ai quitté mon pays pour venir dans le tien, et c'est ainsi que, par mes mains, Dieu t'a sauvé de la mort. Maintenant, laisse ton père régner ici, et viens avec moi dans mon pays. » (1)

Le jeune homme obéit à ses paroles, dit adieu à son père et à sa famille, et s'en alla avec la jeune fille dans son pays. Elle lui abandonna le pouvoir dans son royaume, et il resta avec elle, jusqu'à ce que la mort vint le prendre. (2)

Louange à Dieu, souverain des deux univers.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

1. Dans le conte chelha, la princesse réunit une armée, et vient en habits d'homme délivrer le frère cadet. Ce détail de costume se retrouve, bien que moins nettement, dans les versions B et C.

Au Smaland, quand le jeune prince a quitté le château, tout s'y réveille; on voit que les pommes d'or et l'eau de vie ont disparu. La princesse, après quelques mois, met au monde un petit garçon fort beau, mais qui a dans la main gauche une excroissance en forme de pomme, que rien ne peut faire disparaître. La princesse assemble toutes les vieilles femmes du pays, pour leur demander le moyen de guérir son fils de cette infirmité. Elles discutent longtemps à tort et à travers, et finissent par décider que le petit prince ne guérira qu'en voyant son père. — Un certain temps se passe; l'enfant grandit et il dépasse en intelligence et en savoir tous les autres enfants. Il n'est rien de si compliqué dont il ne puisse donner raison, et au bout de sept ans, il peut épeler le nom de son père, qui est resté écrit sur le mur. — La princesse équipe une flotte et part pour l'Angleterre. Arrivée à la cour du roi, elle envoie un héraut demander le prince Vénius; le roi, très embarrassé se décide à lui envoyer son fils aîné. La princesse le reçoit en grand apparat, sur le pont du navire; mais en le voyant, le petit garçon s'écrie : « Ce n'est pas là mon père! » et la pomme ne disparaissait pas de sa main. — Il en est de même le lendemain, pour le second fils. — — Alors, la princesse se fâche, débarque avec ses gens, et réclame qu'on lui montre au moins une jambe du prince Vénius. Le roi fait chercher dans la fosse aux lions, où l'on trouve le prince sain et sauf. Le petit garçon reconnaît son père, et tout s'arrange pour le mieux.

En Lithuanie, la jeune fille a aussi un enfant, et part pour connaître son père. Elle passe chez les trois rois, et avec les neuf régiments qu'ils lui donnent, elle arrive chez le père du jeune homme. La suite du conte est identique à celle de la version du Smaland : le petit garçon y joue le même rôle.

2. La conclusion du conte est rédigée d'une façon différente dans chacune de nos trois versions, mais sans que le fonds offre des variantes intéressantes.

Digitized by Google

USAGES DE LA SEMAINE SAINTE [1]

VII

Les Paquerets

(*Perche*)

Pendant la Semaine-Sainte, les enfants de chœur ont l'habitude d'aller chez tous les habitants de la paroisse, et de leur chanter les couplets suivants, sur l'air *O filii*, légèrement modifié par la tradition :

Madam' / Monsieur } donnez à ces chanteurs
Qui chant'nt les louanges du Seigneur ;
Un jour viendra,
Dieu vous l'rendra,
Alleluia !
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

Nous avons dans notre panier
Un petit coq qui va chanter ;
Il a chanté,
Et il chantera
Alleluia !
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

La personne à qui est offerte cette aubade donne ordinairement des œufs et quelques pièces de monnaie ; les enfants la remercient en lui chantant :

Madam' / Monsieur, } nous vous remercions
De vos bontés et d'vos actions ;
Un jour viendra,
Dieu vous l'rendra,
Alleluia !
Alleluia ! Alleluia !
Alleluia !

Mai si on ne donne rien aux petits quêteurs, ils chantent alors d'un air narquois :

1. Cf. le t. V, p. 275, 509 ; t. VI, p. 301. 330 ; t. VII, 218 ; t. IX, 189.

Digitized by Google

Margot a mis sa poul' couver;
C'était pour point nous en donner;
Un jour viendra,
Sa poul' crev'ra,
Alleluia!
Le di-able l'emportera,
Alleluia!

Ce dernier couplet est devenu proverbial dans le pays, du côté de Courville; ainsi, lorsque quelqu'un ne vous donne pas ce que vous lui demandez, vous le menacez en lui disant : « Je te chanterai Margot. »

Ces couplets m'ont été chantés par un enfant d'une dizaine d'années, Henri Leroux, qui habite Courville.

Cet usage, comme beaucoup d'autres, tend à se perdre. Ainsi, à La Loupe même, on ne le pratique plus; on ne le retrouve que dans les campagnes. Mais dans les environs de La Loupe, les paroles des couplets sont légèrement modifiées : on ne chante pas les trois dernières mesures de l'air, et au dernier couplet, au lieu de *Margot*, on dit *Perrette*. Cette seconde version m'a été chantée par Marie Jumeau, femme d'une trentaine d'années ne sachant ni lire ni écrire, et habitant Belhomert près de La Loupe.

Du côté de Nogent-le-Rotrou, cet usage ne paraît pas exister; je n'ai pu en trouver aucune trace.

LÉON COLLOT.

VIII

L'HAY (*Seine*)

Là, comme partout ailleurs, pendant la messe du Jeudi-Saint, les cloches s'en vont faire un voyage à Rome et ne reviennent qu'au *Gloria in excelsis* du samedi suivant. Pour les remplacer, les enfants de chœur, à six heures du matin, à midi et à six heures du soir, parcourent le village en agitant des crécelles et en criant : « Voilà l'Angelus qui passe. » Le Vendredi-Saint, vers trois heures de l'après-midi, au moment où le Christ mourut, ils traversent les rues en disant : « Le roi détruit par le peuple ! »

Enfin, le lendemain, les choristes vont faire la quête dans les maisons et reçoivent une rétribution de fruits et de sous qui paie amplement leur peine.

FRANÇOIS DUYNES.

Digitized by Google

IX

En Autriche

En Autriche, quelques coutumes particulières signalent les fêtes de la semaine sainte et de Pâques.

Le dimanche des Rameaux à Vienne, on vend à la porte des églises, outre des palmes, des rameaux d'olivier et des branchettes de saule munies de leurs chatons, des bouquets de fleurs en papier, mêlés de plumes colorées et de clinquant et fixés au bout d'un bâton.

En Haute-Autriche, ce sont de longues tiges de saule ou de bouleau munies de feuilles seulement à leur extrémité, ou des bouquets de différents arbustes : de buis, de houx, etc., que les enfants portent au bout de longs bâtons et auxquels ils ont piqué des pommes. Ces rameaux seront accrochés précieusement dans la maison ou répandus par les champs pour garantir les récoltes de la grêle. De même le samedi Saint, les enfants font bénir de petits morceaux de bois destinés à être piqués dans les champs.

Les trois derniers jours de la semaine Sainte, on fait, le soir, des processions aux « Calvaires » que possède presque chaque village, avec arrêts aux petites chapelles qui s'y succèdent. Le samedi Saint c'est à minuit qu'à lieu la « procession de la Résurrection », tandis qu'au bord des lacs et sur les hauteurs s'allument des feux de joie, et que, comme la veille des grandes fêtes, des détonations d'armes à feu retentissent dans la montagne.

A Pâques, les enfants reçoivent, comme partout, des œufs teints de diverses couleurs, avec lesquels ils s'amusent à différents jeux.

Auguste Marguillier.

Digitized by Google

UN JEU MAROCAIN (1).

II

Le jeu marocain dont il a été question précédemment a été observé par Berggren en Syrie où il se joue de deux façons :

1° *La'ab el fenâdjin* (pour *el fenâdjil* jeu de tasses). « On renverse six, sept ou neuf tasses de café en cachant sous l'une ou l'autre une bague, pour ensuite faire deviner, contre un certain pari, sous laquelle se trouve la bague ».

2° *La'ab el Khâtem* (jeu de bagues). Le même jeu, avec la différence que l'on cache la bague chez une des personnes qui prennent part au jeu » (2).

III

Ce jeu est aussi en usage dans le département d'Oran, tout en différant légèrement de la manière dont on le joue au Maroc. Je traduis ici de l'arabe la description qu'en a donnée M. Delphin d'après les indigènes (3).

« Le jeu de la bague. — Il se divise en cinq parties : la division, le renversement, la cachette, la levée et le compte. — La division : les gens se partagent en deux bandes, l'une s'asseoit d'un côté, l'autre d'un autre. — Le renversement : on retourne dix de ces tasses où on boit le café et on les renverse l'ouverture en bas. — La cachette : on met un burnous sur les tasses, on cache l'anneau sous l'une d'entre elles et on lève le burnous. — La levée : quand la bague est cachée sous une des dix tasses, les gens de l'autre bande désignent celui d'entre eux qui est le plus malin ; il se met à soulever une à une les tasses jusqu'à ce qu'il trouve l'anneau. — Le compte : chaque tasse vaut dix ; s'il lève la première et qu'il trouve l'anneau, on lui paie quatre-vingt-dix, car il leur reste neuf tasses. — S'il ne trouve rien à la première, mais à la seconde, on lui paie quatre-vingts, mais s'il les lève toutes et qu'il ne trouve qu'à la dernière, ses compagnons ont perdu cent ».

RENÉ BASSET.

1. Suite, cf. t. IX, p. 247.
2. Berggren. *Guide français-arabe vulgaire*, Upsala, 1847, in-4, col. 513 ; H. Almqvist, *Kleine Beiträge zur Lexikographie des Vulgärabischen. Actes du VIIe congrès international des Orientalistes*, Section I, 1er fascicule. Leide, 1891, in-8 p. 435.
3. *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*. Paris, 1891, in-12, p. 275-276.

Digitized by Google

IV

Le jeu marocain décrit par mon frère, M. René Basset, d'après Ali-bey el Abbasi, est pratiqué dans quelques tribus du département d'Alger, avec certaines modifications.

Me trouvant campé dans la tribu des Oulad Si Moussa, en 1889, j'ai pu observer que les indigènes que je connaissais, se livraient à un jeu à peu près semblable. L'enjeu de la partie était une pièce de monnaie qu'on dissimulait sous une tasse et qui devait être découverte après deux épreuves. Dans ce cas, elle devenait la propriété du parti qui l'avait trouvée; dans le cas contraire ce dernier était tenu de doubler la mise. Le gain servait à payer les consommations (café maure) qui circulaient parmi les assistants et les joueurs.

Ce jeu, dit des tasses, est en usage dans le Hamza, la plaine des Aribs et l'Ouennougha, principalement parmi les tribus de Zouikria, Sidi Khalifet, Aïn Tizizert, Koudiat Ama, de la commune mixte de 'Aïn Bessem, et celles des Oulâd Driss, Oulâd Si Moussa, Oulâd Barka et Oulâd Ma'amora de la commune mixte d'Aumale.

GEORGES BASSET.

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS (1)

XXXVI

PROVERBES GAÉLIQUES SUR LES MÉTIERS

Forgerons

— *Cluinnidh an dùthaich 'us cù Rob cheaird e.* Le pays l'entendra et aussi le chien de Rob le forgeron.

— *Bha mis' an ceardaich gobha roimh so.* J'ai été dans une forge avant aujourd'hui.

— *Cuid a'ghobha-an ceann.* La part du forgeron, la tête : dans les villages du Highland le forgeron tuait ordinairement une vache à la Saint-Martin, et on lui en donnait la tête.

1. Cf. le t. IX, p. 501, 570, 634, 683, t. X, p. 27.

Digitized by Google

— *Faothachadh gille 'ghobha ; bho na h-uird gus na builg.* La récréation de l'apprenti forgeron, du marteau au soufflet.

— *Is math gu'm foghainn nighean gobha do dh-ogha ceaird.* Une fille de forgeron est un bon parti pour le petit-fils du chaudronnier.

Tailleurs

— *Cho teth ri gaol T'aillier.* Aussi ardent que l'amour d'un tailleur; ils ont la réputation d'être changeants.

— *Eibheal air gruaidh mn athan-tuaidh us T'ailleirean.* Pour les teinturières et pour les tailleurs, il faut faire provision de nourriture.

— *Fuighleach an tàilleir shàthaich, lan 'spàine chabhruich.* Le dessert d'un tailleur rassasié, c'est une cuillerée de bouillie d'avoine.

— *Fuighleach tàilleir, dà bhuntàta.* — Les restes de tailleur, deux pommes de terre.

— *Greim fad'an tailleir leisg.* De tailleur paresseux, longue aiguillée.

— *T'aillear a chronachadh tàilleir.* — Laissez les tailleurs se disputer entre eux.

— *'Tha 'bhuil ars'am brebadair, 's a bhean air a mhuin.* L'effet se voit, dit le tailleur, quand il avait sa femme sur les épaules.

Cordonniers

N'am faighteadh ciad sagart gun 'bhi sanntach.
Ciad tàillear gun 'bhi sunntach ;
Ciad griasaich' gun 'bhi briagach;
Ciad figheadair gun 'bhi bradach ;
Ciad gobha gun 'bhi pàiteach;
'Us ciad cailleach nach robh riamh air chéilidh.
Chuireadh iad an crùn air an righ gun aon bhuille.

S'il y avait cent prêtres qui ne seraient pas gourmands; cent tailleurs qui ne seraient pas gais ; cent cordonniers pas menteurs ; cent tisserands pas voleurs ; cent forgerons pas soiffeurs ; cent vieilles femmes pas bavardes, on pourrait couronner le roi sans craindre un coup.

— *Bho bhrogan àrd gu brogan iosal, 's bho bhrogan iosal gu breab anan.* D'un soulier haut à un bas, et d'un bas à une moitié de soulier.

Digitized by Google

— *Is e'n griasaiche math an duine 's briagaich' air thalamh.* Le bon cordonnier est le plus grand des voleurs.

Maçons

— *Clachair Samhraidh, diol-déirc Geamhraidh.* En été maçon, en hiver mendiant.

— *Cnàimh mor 'us feòil air, fuigheal clachair.* Un gros os et de la chair dessus, restes de maçon.

Charpentiers et Menuisiers

— *An uair a chailleas an saor a riaghailt, claonaidh na clàir.* Quand le menuisier a perdu sa règle, les bords ne sont pas droits.

— *Ge dubh an saor, is geal a sohliseag.* Bien que le meunier soit noir, ses copeaux sont blancs.

— *Is e'n saor gobhlach 'ni 'u gogan dionach.* C'est le menuisier assis qui fait les vases les plus étanches!

— *Is leis a' Ghobha fuigheall éibhle ;*
Is leis an Léigh salach a làmh
Is leis a' Bhàrd a theanga fhéin
Is leis an T-Saor a shliseag bhàn.

Au forgeron appartiennent les étincelles, au médecin les mains souillées, au barde appartient sa langue, au charpentier les blancs copeaux.

— *Is tric a bha bean saoir gun chuigeil, 's bean griasaiche gun bhroig.* La femme du menuisier manque toujours de quenouilles, celle du cordonnier des souliers.

— *Tàthàd le goirid a ghobha, agus Tàthadh leobhar an t-saoir.* La prompte soudure du forgeron, le long ajustage du charpentier.

— *Ge bu don'an saor bu mhath a shliseag, mu'n dubhairt bean an tsaoir in uair a chaochail e.* Bien que le charpentier fût mauvais, ses copeaux étaient bons, comme disait sa femme quand il mourut.

Tonneliers

— *Greim cubair.* La griffe du tonnelier, c'est une chose assurée.

— *Sid a bhuille aig an stadadh m'athair arsa nighean a' chùbair.* Celui qui joue ici, mon père l'arrêtera, dit la fille du tonnelier.

Meuniers

— *Aon mhac caillich, 's aon mhart muilleir.* — Le fils unique d'une vieille femme et l'unique vache du meunier.

Digitized by Google

— *Ceardach dùtheha, muileann sgireachd, 'us tigh-osda na tri aiteachan a 's fhearr air son naigheachd.* Une boutique de forgeron de campagne, un moulin de paroisse et une auberge, les trois meilleurs endroits pour les nouvelles.

— *Cha b'e a 'mhuileann nach meileadh, ach an t-uisge nach ruitheadh.* Ce n'est pas le moulin qui ne voulait pas marcher, c'est l'eau qui ne voulait pas couler.

— *Fuine bean a' mhuilleir, làidir, tiugh.* Le pétrissage de la femme du meunier, fort et vite.

— *Mac bantraich aig am bi crodh*
Searrach seann-làrach 'an greigh
Madadh muilleir aig am bi min,
Triùir a's meanmnaich'air bith.

Le fils d'une veuve riche en vaches, le poulain d'une vieille jument dans un troupeau, le chien d'un meunier riche en farine, sont les trois plus agréables choses vivantes.

J.-H. MACADAM.

XXXVII

FORMULETTE DU TAILLEUR DE PIERRES

(Côtes-du-Nord)

Je suis Pierre, fils de Pierre, fils du grand tailleur de pierres. Jamais Pierre, fils de Pierre, fils du grand tailleur de pierres, n'a si bien travaillé la pierre que Pierre, fils de Pierre, fils du grand tailleur de pierres qui a taillé la première pierre pour mettre sur le tombeau de Saint-Pierre.

J.-M. CARLO.

XXXVIII

DEVINETTES SUR LES OUTILS

Bicho, Bichongo
Come por la barriga
Y c.... per el lomo.

— El cepillo del carpintero.

Bête, petite bête, mange par le ventre et .... par le dos ?

— Le rabot du menuisier.

El Folk-Lore andaluz, I, 30.

P. S.

Digitized by Google

XI

Métiers parias (*suite*)

En Bretagne, les cordiers et les tonneliers portent encore aujourd'hui le nom de Kakous et le peuple a conservé pour eux une sorte d'aversion et de mépris héréditaires (H. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, 1867, p. 454). Cette répulsion a-t-elle diminué, comme beaucoup d'autres, depuis quelques années? Lespy, *Prov. de Béarn*, 2e éd., p. 228, à propos du proverbe : Au cagot la gouttière, chez le cagot la gouttière, dit que les cagots devaient vivre de leur métier de charpenterie. Ce métier est-il encore exercé par eux, et en Béarn, les charpentiers sont-ils l'objet d'une répulsion ou de dictons malveillants?

P. S.

VII

Jeux de Métiers (*suite*)

Le jeu du forgeron

A bord des navires terre-neuvats, quand il fait beau, on s'amuse à jouer à l'aluette, à la main chaude ou au forgeron. Le jeu du Forgeron consiste à se mettre à quatre pattes, enveloppé d'une couverture, pendant que les autres frappent dessus avec leur mouchoir cordé. (*Vieux Corsaire de Saint-Malo*, décembre 1894).

P. S.

XIV

Fêtes de métiers (*suite*)

La Saint-Eloi [1]

A Marchiennes, à Châtelet (environs de Charleroi), la fête a commencé joyeusement le vendredi soir par des promenades en bandes souvent travesties et précédées de petites musiques. On n'entend plus retentir dans les usines, comme jadis, les bruyantes explosions par lesquelles les disciples de saint Eloi annonçaient la fête en projetant brusquement de l'eau sur les paquets de fer incandescents passant au marteau-pilon. On a interdit cette pratique à raison des dangers qu'elle présentait.

Le matin, la fête s'est ouverte par une messe pour quelques-uns et s'est continuée pour tous par la visite traditionnelle dans la ville de Charleroi où l'on s'est livré aux abondantes rasades d'habitude. (La *Gazette* du 2 décembre 1894).

Alfred Harou.

1. Cf. sur les fêtes des ouvriers du fer. Sébillot. *Les Forgerons*, pp. 20-23.

Digitized by Google

CONTES ET TRADITIONS DU HAUT-ZAMBÈZE [1]

CONTES (*suite*)

V

Le crocodile et l'iguane [1]

Le crocodile et l'iguane [2] avaient été jouer ensemble. Ils se rendirent sur le sable et s'y endormirent. L'iguane dit ensuite au crocodile : « Allons nous baigner ». Le crocodile répondit : « Allons-y ». Alors ils entrèrent dans l'eau et se baignèrent. Ensuite l'iguane dit au crocodile : « Sortons de l'eau, mon frère ». Ils en sortirent, et allèrent dormir sur le sable.

Quand ils se réveillèrent l'iguane dit au crocodile : « Apporte-moi ta langue, que je la voie ». Le crocodile la lui passa. L'iguane la plaça dans sa bouche ; il eut ainsi deux langues, la sienne et celle du crocodile. Alors il s'enfuit avec ces deux langues, la sienne et celle du crocodile, et plongea dans le fleuve. Le crocodile lui cria : « Rends-moi ma langue ». L'iguane s'y refusa en lui disant : « Non, je ne veux pas ». Le crocodile lui répondit : « C'est donc exprès que tu m'as trompé ». Alors l'iguane alla se cacher au milieu des herbes. Le crocodile eut beau l'y chercher ; il ne put l'y trouver et resta privé de sa langue.

C'est ainsi que l'iguane a enlevé la langue du crocodile ; celui-ci n'en a plus.

VI

Séédimwé [3]

Séédimwé était un grand animal qui faisait du mal aux hommes [4]. Un jour que les hommes avaient été tendre des pièges dans la

1. Cf. le t. IX, p. 665, le t. X, p. 33.
1. Il aurait peut-être mieux valu ranger ce conte dans notre première partie ; à certains égards c'est une tradition, une légende plutôt qu'un conte. Aux yeux des indigènes c'est un *taba* (fait) et non pas un *tsomo* (conte).
2. Je ne sais si le nom d'iguane est tout à fait exact ; il s'agit d'un grand lézard vert amphimie. Au dire des indigènes il a deux langues, tandis que le crocodile n'en a point.
3. A *Séédimwé* peut se comparer le *Kholoumodoumo* ou *Khanyapa* des Ba-Souto, cf. *Revue des Traditions populaires*, 1888, p. 495.
4. Dans ce conte, comme dans d'autres, il est difficile de comprendre si par

Digitized by Google

forêt, et qu'ils avaient pris des animaux dans leurs pièges, ils les apportèrent au village et les firent cuire dans des pots. Alors ils dirent à Séédimwé, leur chef: « Mangeons maintenant ». Mais Séédimwé leur répondit: « Je suis rassasié ». C'était un mensonge pour qu'il pût manger seul pendant la nuit.

Ils s'endormirent; au lever du soleil ils trouvèrent que Séédimwé, avait avalé pendant la nuit tous les pots et leur contenu. Ils demandèrent: « Qui a mangé notre viande? » Ensuite ils retournèrent à leurs pièges, et y trouvèrent des animaux. Ils les apportèrent au village. Le lendemain ils virent que Séédimwé avait de nouveau avalé tous les pots et leur contenu.

Le jour suivant, ils apportèrent encore du gibier et le firent cuire. Cette fois-ci le lièvre se cacha et dit: « Je verrai bien aujourd'hui si c'est notre chef qui mange toute notre viande ». La nuit pendant qu'ils dormaient, le lièvre était caché près du foyer, se disant: « Je le verrai bien ». Aussi lorsque Séédimwé se leva pour manger la viande, le lièvre se mit à dire: « Je te vois, oncle maternel ». Séédimwé eut peur et se recoucha. Ensuite il se leva de nouveau, pensant que tous dormaient; mais le lièvre, lui, ne dormait pas. Comme Séédimwé éternuait, le lièvre cria: « Je te vois, oncle maternel ». Il continua de faire ainsi jusqu'au matin.

Lorsque le soleil fut levé, Séédimwé était couché, malade. On lui cria: « Lève-toi et viens manger de la viande ». Il répondit: « Je n'en veux pas; je suis malade ». Les gens mangèrent la viande, ils la mangèrent toute. Quand Séédimwé se leva, il trouva tous les pots vides. Alors il les avala et tous les hommes avec. Le lièvre, lui, s'était caché dans un trou.

Quand Séédimwé eut fini d'avaler les gens et leurs maisons, il s'en alla. Alors le lièvre rassembla tous les animaux pour lui donner la chasse et le tuer. Les premiers qui allèrent, ce furent l'élan et le zèbre. Ils allèrent, mais ils ne virent que de la poussière. Ils revinrent disant: « Nous ne l'avons pas vu ». Ensuite allèrent le lion et le léopard; eux aussi ne purent l'atteindre. Ensuite allèrent l'antilope et la gazelle. Eux aussi revinrent sans avoir rien vu.

Ensuite allèrent le chien sauvage et l'hyène. Ceux-ci surent trouver Séédimwé. Le chien sauvage se mit à crier: « C'est vous qui l'avez poursuivi au loin, sans succès, vous élan, buffle, éléphant,

hommes il faut entendre des êtres humains ou des animaux. La langue des Ba-Soubiya prête à l'équivoque, en personifiant pour ainsi dire tous les animaux. L'analogie avec les contes d'autres tribus permet cependant de penser qu'il s'agit ici d'êtres humains. Du reste rien n'empêche d'accorder aussi à *Séédimwé* la force humaine. Dire qu'il était un animal peut signifier qu'il était une sorte de monstre, quoique peut-être à figure humaine.

Digitized by Google

gnou, hyène, lion et léopard ». Alors le chien sauvage perça Séédimwé d'une flèche ; la hyène aussi le perça. Séédimwé mourut.

Alors le chien sauvage et la hyène allèrent appeler les autres animaux et les amenèrent là. Il rassemblèrent aussi tous les oiseaux pour venir lui percer le ventre.

L'aigle vint le premier et dit :

Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo, ntjo
Mon bec est cassé,
Celui que m'a donné *Samokounga* (1)
Samokounga de *Leza*.

Comme il disait cela son bec se cassa.

Le martin-pêcheur vint ensuite et dit :

Tjoloutjo, ntjo, ntjo, ntjo, etc., etc.

Comme il disait cela son bec se cassa.

Vint ensuite le héron ; lui aussi chanta :

Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo, ntjo, etc., etc.

Son bec à lui aussi se cassa.

Vint ensuite le vautour qui s'entend à dépécer les animaux. Lui aussi chanta :

Tjolo ! ntjo, ntjo, ntjo, ntjo.

Son bec à lui aussi se cassa.

Alors vint un tout petit oiseau, le *katuitui* (2). Les animaux dirent : « Son bec est trop petit ; il ne pourra rien faire ». Le petit oiseau se mit à chanter :

Tuere ! tuentue ! ntuentue !
Mon petit bec est brisé,
Qui m'a été donné par *Samokounga*,
Samokounga de *Leza*.

Il donna un coup de bec à Séédimwé, et fit un tout petit trou ; ils dirent au *katuiti :* « Cède maintenant la place à un plus grand oiseau ».

La grue vint alors et se mit à chanter :

Tjolo, ntjo, ntjo, ntjo, ntjo, etc.

Son bec se cassa. En même temps le petit trou fait par le *katuiti* se referma.

Alors ils rappelèrent ce tout petit oiseau, le *katuitui*. Il revint et se mit à chanter :

1. Kasara et Samata traduisent *Samokounga* par : « chef, roi ». C'est peut-être un nom propre. *Samokounga* de *Leza* signifie probablement : *Samokounga* qui est *Leza* (Dieu le chef) ; c'est un seul et même personnage. Au lieu de *Samokounga* on dit aussi *Sarokounga*.
2. C'est apparemment une sorte de roitelet.

Digitized by Google

Tuere ! tuentue ! ntuentue ! etc.

Il se fit alors une plus grande ouverture au cadavre de Séédimwé. Le petit oiseau se mit de nouveau à chanter :

Tuere ! tuentue ! ntuentue ! etc.

Alors il ouvrit avec son bec le ventre de Séédimwé. Alors tout ce qui était dans son ventre en sortit, pots, maisons, bétails et hommes. Ceux-ci retournèrent dans leurs villages.

VII

Kawakeountou (1)

On raconte qu'un homme et une femme étaient en train de labourer leur champ. Un jour, après avoir enlevé les broussailles, ils retournèrent chez eux. Alors ce petit être (*le Kawakeountou*), quand il les vit partir, fit recroître les broussailles ; ce faisant il chantait : « Qu'elles recroissent, que ce soit un taillis ». Alors les buissons revinrent à leur place (2).

Le jour suivant le maître du champ dit : « Quel espèce d'animal est-ce donc que celui qui me cause tant d'ennuis ? » Il se cacha sous un tas de bois. Il entendit ce petit être venir et se mettre à chanter : « Que les buissons recroissent, que ce champ redevienne taillis ». Alors il le saisit. Le petit être lui dit : « Je saurai garder ton enfant, ne me tue pas ». Alors l'homme lui fit grâce.

Il lui confia son enfant (3), le petit être alla avec lui dans la forêt ; là il le tua, le fit cuire et le mangea ; puis il apporta une cuisse à la mère de l'enfant. Au lieu de l'enfant il avait mis une citrouille sur son dos. Il arriva auprès de la mère et lui donna de cette viande, Après qu'elle en eût mangé, il lui dit : « Maintenant tu ne peux plus me tuer, puisque vous aussi avez mangé de la viande de votre enfant ».

Alors le père se tua, se coupa en morceaux et se jeta dans le pot. Quand il fut cuit, ce petit être arriva, puis de cette viande, en mangea et dit : « A qui appartient cette viande ? Où sont allés ceux à qui elle appartient ? Leur viande va brûler ».

Quand il eût fini de manger, la viande qu'il avait mangée redevint homme dans son ventre. Cet homme dit : « Par où sortirai-je ? Sortirai-je par le ventre ? » Le petit être répondit : « Non ! c'est un

1. Le *Kawakeountou* (pl. *tuwateountu*) est une espèce de nain, de monstre à forme humaine doué de facultés magiques, un peu comme les *Toulala-Madindi* dont il a été parlé plus haut. Le préfixe *ka* (pl. *tou*) indique la petitesse.

2. Dans un conte des Ba-Souto (*l'oiseau qui fait du lait*) le même pouvoir est attribué à un oiseau.

3. La fin de ce conte est très semblable au conte Ba-Souto, *Rasérétsana*, publié dans cette Revue, 1890, p. 375.

Digitized by Google

ventre humain ». — « Sortirai-je par la tête ? » — « Non ! c'est une tête humaine ». — Sortirai-je par le dos ? » — Non ! c'est un dos humain ». — « N'importe ; je sors maintenant ». Alors l'homme sortit en déchirant le ventre du *Kawakeountou* qui en mourut.

VIII

Les jeunes filles et le léopard

Le léopard avait coutume de jouer [1] avec de nombreuses jeunes filles ; elles lui apportaient à manger dans la forêt, disant qu'elles allaient y jouer avec un jeune homme.

Lorsqu'elles arrivaient dans la forêt, elles disaient : Où est notre jeune homme ? » Elles voyaient le léopard descendre des arbres et disaient : « Le voilà qui arrive, notre jeune homme ». Lorsqu'il arrivait, elles battaient des mains en son honneur et disaient : « Qu'il est beau notre jeune homme avec son bel habit aux couleurs bigarrées ». Alors le léopard faisait un bond et saisissait une des jeunes filles par la poitrine et la jetait à terre. Les autres se disaient que c'était un jeu ; elles ne savaient pas que ce léopard les tuait.

Un jour elles y allèrent avec un petit garçon ; elles arrivèrent et se mirent à jouer. Alors ce petit garçon vit le léopard bondir et mordre une des jeunes filles. Il se dit : « Cet animal les tue ». Alors il dit à sa sœur : « Viens ici, ma sœur ». Celle-ci ne lui répondit même pas. Alors il la prit par le bras et dit : « Allons à la maison ». Celle-ci répondit : « Non, je ne veux pas ». Quand elles eurent fini de jouer, elles retournèrent à la maison.

Quand il fut à la maison, le jeune garçon dit à son père : « Quand elles vont jouer, c'est avec un animal qu'elles jouent ». Le père dit : « Aujourd'hui, nous y irons ensemble ». Alors ils allèrent et les trouvèrent jouant avec le léopard. Lorsqu'ils arrivèrent, ils crièrent : *Haa* ! Elles s'enfuirent. L'homme alla plus loin et trouva que le léopard avait tué un grand nombre de filles. Il les trouva étendues mortes, sentant déjà mauvais : quelques-unes étaient placées dans les arbres où le léopard les mangeait. L'homme retourna au village, et dit : « C'est vers une bête féroce qui les tuait, que se rendaient nos jeunes filles. Je viens de voir que beaucoup sont déjà mortes ». Une femme lui demanda : « Est-ce que tu n'aurais pas vu ma fille à moi ? depuis hier je ne l'ai pas vue ». Cette homme répondit : « Je l'ai trouvée morte ». La mère se mit à pleurer.

1. Les jeux des Zambéziens consistent avant tout en danses et en chants.

Digitized by Google

Alors cet homme chercha les hommes ses compagnons, et dit : « Allons à ce léopard qui tue nos enfants ». Alors ils y allèrent, armés d'assagaies et de boucliers et suivis de leurs chiens. Quand ils arrivèrent à la forêt, ils sentirent l'odeur des jeunes filles tuées. Ils demandèrent : « Où est ce léopard ? » L'un d'eux leva les yeux en haut et vit le léopard sur un arbre. Il dit à ses compagnons : « Le voilà notre léopard, là-haut ! » Ils s'approchèrent et le percèrent d'une assagaie ; il fit un bond et mordit l'un d'entre eux.

Quand ils virent cela, ils s'enfuirent très loin. Puis ils revinrent et le percèrent d'une assagaie. Il tomba à terre. Les chiens s'élancèrent sur lui, il monta sur un arbrisseau. Un homme s'approcha et le perça. Alors le léopard mourut. Ils emportèrent son cadavre au village, le dépouillèrent et de sa peau firent un manteau.

IX

L'homme et ses enfants

Cet homme était chasseur d'animaux et de miel. Un jour comme il avait été chasser, il trouva du miel, l'apporta chez lui, et le versa dans un grand pot qui en fut rempli. Il cacha ce pot sous terre, au milieu des cendres [1], dans un creux qu'il y avait creusé. Ensuite il retourna à la chasse pour chasser les animaux. Lorsqu'il revint il eut faim et dit à ses enfants : « Chantez-moi une petite chanson, afin que je danse ». Alors ils lui dirent : « Allons père ». Lorsqu'il arriva sur le tas de cendres, il dit : « Chantez et battez des mains, mes enfants ». Les enfants firent ainsi. Lui aussi chanta et fit ainsi, et tomba à terre comme mort. Mais c'était seulement une ruse pour tromper ses enfants ; il n'était pas mort, mais buvait le miel du pot qu'il avait enfoui sous les cendres.

Ensuite, quand il eut fini de manger, il se releva et retourna à la chasse. Cette fois encore quand il fut revenu de la chasse, il dit : « Battez des mains, que je danse ». Ceux-ci battirent des mains ; il dansa et chanta sa chanson. Les enfants dirent : « Notre père avale de la cendre ». Alors il tomba à terre comme s'il était mort, mais en réalité c'était pour boire son miel.

Un jour l'un des enfants dit : « Que fait donc notre père sur ce tas de cendres ? » Il dit alors à ses frères : « Allons examiner l'endroit où notre père danse ainsi ». Ils allèrent, et arrivèrent au tas de cendres. Alors le petit garçon dit : « Battez-moi des mains, et

1. Il s'agit du grand tas de cendres et de balayures qui se trouve auprès de chaque hutte indigène.

Digitized by Google

chantez en disant : « Notre père avale de la poussière » (1). Quand ils eurent fait ainsi, le petit garçon dit : « Notre père nous trompait, ce qu'il avale c'est du miel.

Alors ils prirent le pot de miel et le portèrent chez eux. Ils allèrent vers leur mère et lui dirent : « Notre père nous trompait ; ce qu'il avale c'est du miel ». Alors ils prirent d'autres pots et les remplirent d'eau pure, sans miel, et les cachèrent dans le tas de cendres.

Lorsque leur père revint de la chasse, il dit : « Venez ici, et battez-moi des mains ». Ils dirent : « Nous y allons ». Quand ils furent arrivés il leur dit : « Chantez-moi ma chanson ». Alors il dansa et dit : « Le père avale de la cendre ». Quand il voulut boire, ce n'était que de l'eau ; il tomba à terre comme mort et dit : « Je suis malade ». Ses enfants le prirent et le portèrent chez lui.

Alors les enfants dirent à leur père : « Tu nous trompais, c'était du miel ». Il leur répondit : « Qui donc vous a dit de faire ainsi ? » Ils lui dirent : « C'est celui-là, c'est lui qui nous l'a dit ». Le père leur dit : « C'est un enfant désobéissant ; il me fait beaucoup de chagrin ; je le tuerai ».

X

L'homme et ses enfants

Voici encore l'histoire d'un autre homme qui trompait ses enfants. Il leur dit : « Je vais chasser les animaux ». Lorsqu'il en eut tué un : il l'apporta à la maison et dit à sa femme : « Fais cuire ma viande ».

Elle la fit cuire. Quand la viande fut cuite, elle la plaça sur des plats de bois pour la faire refroidir. Elle ne savait pas que son mari méditait une ruse.

Comme ils étaient à manger, mangeant tous dans le même plat, père, mère et enfants, il dit : « Les os sont pour les chiens ». Il les jeta dehors : *fouko ! fouko* (2). Mais en réalité c'était de bonne viande. Lorsqu'ils eurent fini de manger, il sortit, prit sa viande, la mangea et retourna à la chasse.

Il tua un animal et l'apporta à la maison. Il agit de même que la première fois. Un jour un des enfants dit : « Il faut que je l'observe aujourd'hui, quand il mangera ». Comme ils étaient à manger, le père dit : « Les os sont pour les chiens ». Lorsqu'ils eurent fini, cet enfant dit : « Je vais dehors ». Dehors il trouva ces os encore garnis de viande, les prit et alla les cacher. Ensuite le père se dit : « Je

1. Le petit garçon imite en tout ce que fait son père et découvre ainsi sa ruse.
2. Mots imitant le bruit des os tombant à terre.

Digitized by Google

vais chercher ma viande ». Il trouva qu'il n'y en avait plus. Il demanda : « Qui a pris mes os ? », et tomba à terre faisant le mort.

Un autre jour il usa d'un autre stratagème. Il alla à la chasse, tua un animal et l'apporta à la maison. Mais auparavant il avait attaché la viande à sa cuisse, si bien qu'on eût dit que c'était son corps, tandis que c'était de la viande. Il la mangea tout seul, et n'en donna rien à ses enfants.

XI

L'homme et sa femme.

Un jour une femme dit a son mari. « Va chez mes parents, et en rapporte une vache ». En effet ils n'avaient pas de vache. Alors cet homme partit ; il dormit une nuit en chemin, et le lendemain matin arriva chez ses beaux-parents. Il s'assit. Ceux-ci lui dirent : « Sois le bienvenu, notre gendre ». Ils prirent de la farine, en firent du pain et le lui donnèrent mélangé à du lait. Il mangea et dit : « Quelle excellente nourriture ! » Quand il eut fini de manger, il dit à ses beaux-parents : « Ma femme m'a envoyé vers vous ; elle m'a dit de venir chercher une vache ».

Ils lui donnèrent une vache avec son veau, et lui dirent : « La voici ». Ils lui donnèrent aussi un panier de sorgho. Il dormit encore une fois en chemin. Le lendemain matin il arriva au bord d'une rivière et entra dans l'eau avec sa vache. Lorsqu'il arriva au milieu de la rivière, sur une petite île couverte d'herbes, il laissa là sa vache, dans les herbes, au milieu de la rivière. Il continua sa route avec son panier de sorgho. Arrivé de l'autre côté il cacha son panier de sorgho, et se rendit chez lui sans rien porter. En chemin il trouva de grosses bulbes nommées *makudikamwe* (1). Il les déterra, les prit, les lia en paquets qu'il mit sur son dos.

Il arriva chez lui vers sa femme ; il s'assit et posa des bulbes à terre. Sa femme lui dit : « Bonjour ». Il lui répondit : « Salut ! ». Alors sa femme lui demanda : « Où est notre vache ? » L'homme lui répondit : « Ils nous l'ont refusée ; ils ne veulent pas nous la donner ». Il ajouta : « Mangez de ces bulbes ». Ils les prirent et les mangèrent.

Il resta là deux jours, le troisième il dit : « Je retourne chercher des bulbes ». Il partit, dépassa l'endroit où il avait trouvé les bulbes, et alla vers sa vache. Il chanta :

1. Ce sont des bulbes qu'on ne mange qu'en temps de famine ; elles sont amères et peu nourrissantes.

Digitized by Google

Beugle, beugle ma vache,
Que m'ont donnée mes beaux-parents.

La vache répondit : « *Bombou !* (1)

Il s'approcha, prit du sorgho, le moulut sur une pierre, alluma du feu, puisa de l'eau, la mit sur le feu. Quand son pain fut cuit, il le retira du pot, et le plaça sur une assiette en bois. Puis il alla à sa vache, délia le veau, le fit boire (2) et se mit à traire. Puis il retourna, mélanger son lait avec son pain, et se mit à manger. Lorsqu'il eut fini de manger, il cacha tous ces objets, et reprit le chemin de la maison. Il arriva là où étaient les bulbes et dit : « Je vais en arracher pour ma femme et mes enfants ». Il les chargea sur ses épaules et les porta. Il arriva et les donna à ses enfants. Ceux-ci ne les mangeaient qu'avec peine tant elles étaient amères.

Un autre jour encore il retourna vers sa vache ; il moulut du sorgho, le fit cuire, comme auparavant. Puis il retourna chez lui avec une charge de bulbes. Un autre jour encore il dit : « Je vais chercher des bulbes ». Un de ses enfants dit : « Moi aussi j'y vais ». Le père lui répondit : « Non, reste en arrière ». L'enfant répondit : « Je ne resterai pas ». Le père dit : « Reste ! » Alors l'enfant dit : « Je resterai ».Le père partit ; l'enfant le suivit à distance ; lorsqu'il vit qu'il allait le rattraper, il s'arrêta un moment, puis reprit sa marche. Le père arriva près de sa vache ; l'enfant arriva là lui aussi et se cacha sur un arbre. Il entendit son père chanter :

Beugle, beugle, ma vache
Que m'ont donné mes beaux-parents.

La vache répondit : « *Boumbou !* » Alors le père prit du sorgho, le moulut, fit cuire du pain et alla traire sa vache. Comme il avait le dos tourné l'enfant arriva et s'assit auprès du pain. Quand le père revint avec son lait, il vit que quelqu'un était assis auprès de son pain. Il eut peur et se dit : « C'est sans doute mon enfant qui voulait venir avec moi ». Il s'approcha et lui demanda : « D'où viens-tu mon enfant ? » L'enfant répondit : « Je t'ai suivi ». Le père dit : « Prends du pain et mangeons ». Ils mangèrent le pain mélangé à leur lait.

Ce garçon était rusé. Il avait de très longs cheveux. Tout en mangeant il pétrissait entre ses doigts de grosses boulettes de pain ; il s'écria : « Père, ne vois-tu pas ces vautours, là-bas ? » Le père regarda les vautours. Alors, vite, l'enfant cacha une boulette de pain dans

1. Imitant le beuglement de la vache.
2. Quand ils veulent traire une vache les indigènes font toujours têter le veau pendant quelques minutes ; si le veau n'est pas là, on ne trait pas la vache.

Digitized by Google

ses cheveux [1]. Ils continuèrent à manger. Il pétrit une autre boulette, et dit : « Père, voilà des vautours ». Son père regarda de ce côté. L'enfant cacha la boulette dans ses cheveux. Alors, quand ils eurent fini de manger, le père dit : « Surtout ne dis pas à ta mère que ton père a une vache et du sorgho ». L'enfant dit : « Non, je ne le dirai pas. » Alors ils partirent, déterrèrent des bulbes et les portèrent à la mère.

Lorsqu'ils furent arrivés ils dirent : « Les voilà tes bulbes ! ». La mère refusa d'y toucher. L'enfant s'approcha et lui dit : « Maman, enlève-moi les poux, ils me meurtrissent la tête ». La mère refusa disant : « Je meurs de faim, je ne veux pas chercher tes poux ». Son enfant lui répondit · « Cherche mes poux, maman ». Sa mère lui dit : « Approche ta tête ». L'enfant s'approcha et s'assit à terre ; comme elle cherchait les poux, elle trouva une des boulettes de pain ; elle la prit et la mit de côté. Elle continua à chercher les poux, et trouva une autre boulette, elle la prit. Quand elle les eut toutes trouvées, elle entra dans sa hutte et les mangea. Après avoir fini de manger, elle sortit. Son fils lui dit : « C'est là ce que mon père mange. Il a trouvé une vache et du sorgho chez mes grands parents ; il nous a trompés en disant qu'ils avaient refusé de lui donner une vache. Aujourd'hui je l'ai vue moi-même ».

Le lendemain, l'homme dit : « Je vais chercher des bulbes ». L'enfant dit à sa mère : « Partons nous aussi, et allons chez mes grands parents, pendant que mon père est occupé à déterrer des bulbes ». Alors ils partirent. Ils arrivèrent près de la vache, et la prirent avec eux ainsi que le sorgho. A la place de la vache ils mirent une hyène, et remplacèrent le sorgho par du sable. Puis ils continuèrent leur route et arrivèrent chez les parents de la femme.

Lorsque le père revint avec ses bulbes, il trouva sa femme et son enfant partis. Il se demanda : « Où sont-ils allés ? » Puis il alla vers sa vache. Arrivé là, il voulut prendre du sorgho, il ne trouva que du sable. Il se mit à chanter :

Beugle, beugle, ma vache
Que m'ont donné mes beaux-parents.

Il entendit : « *Uoe ! uoe !* [2] Il mourut de peur là-même au bord de la rivière.

1. Comme les indigènes n'ont pour tout vêtement qu'un mince pagne enroulé autour des reins, et que souvent même les enfants sont nus, on comprend que ce garçon n'ait pu cacher son pain ailleurs que dans ses cheveux.
2. Imitant le mugissement de la hyène.

Digitized by Google

XII

Histoire d'un homme d'autrefois (1)

Cet homme était allé avec des jeunes filles pour chercher des fruits Lorsqu'ils eurent trouvé un arbre couvert de fruits, les filles s'assirent sous l'arbre, et dirent à cet homme : « Monte sur cet arbre ; mais ne va pas sur cette branche basse, va à cette branche là-bas, tout en haut. Si tu le fais, nous te donnerons une belle jeune fille ». Il fit comme elle le lui disaient.

Alors quand elles le virent en haut de l'arbre, ces jeunes filles étendirent leurs jambes, et dirent à cet homme : « Saute en bas et tombe sur nos jambes ». Cet homme entendit ces filles lui parler ainsi et lui dire : « Saute, et viens tomber sur nos jambes ».

Quand il les entendit parler ainsi, ses oreilles se dressèrent (c.-a.-d. il en conçut du plaisir) ; il se dit : « En vérité, si je tombe là, je ne me briserai pas, puisque je tomberai sur leurs jambes ». Alors cet homme sauta du haut de l'arbre. Lorsqu'il fut près du sol, les filles s'enfuirent toutes. L'homme tomba sur le sol nu et s'y écrasa. Les filles alors se mirent à chanter, disant qu'elles avaient tué *Kalousouko* (2). On dit que c'étaient de très belles jeunes filles qui prenaient plaisir à tromper les gens.

E. Jacottet.

1. Au dire de Samata, qui me l'a racontée, cette histoire n'est pas un conte, mais bien la narration d'un fait qui se serait passé il y a quelques cinquante ans. Elle a cependant assez les allures d'un conte populaire pour qu'on puisse lui accorder une place ici.
2. C'est le nom de cet homme.

Digitized by Google

LES MINES ET LES MINEURS [1]

XXII

La Sainte-Barbe en Belgique

ENDANT des mois, la plupart des ouvriers ont économisé, sou par sou, la petite somme destinée aux pantagruéliques ripailles et beuveries du 4 décembre. Plusieurs semaines avant la date impatiemment attendue, les tâcherons du pays noir en rêvent, depuis le « ramasse-cayau » jusqu'aux mieux rétribués des « coupeurs d'voues » ; les hommes descendent plus tôt en fosse, remontent plus tard afin d'arrondir leur paye, tandis que les femmes procèdent au grand nettoyage du coron, rapetassent les nippes du dimanche et engraissent la poule ou le lapin qui garnira ce jour-là la table familiale. Dès la veille, la fête s'annonce à Liége par de bruyantes pétarades de « boîtes » chargées de poudre, au pays borain par de multicolores affiches, où flamboie en lettres rouges ou noires le nom de la sainte, et rappelant au houilleur les bals du soir dans les « salons » et les « vescettes » de la localité.

La veille à minuit, on donne dans les fosses le dernier coup de pic : le haveur laisse là sa rivelaine, la hiercheuse ses berlines, les gamins pressés et rieurs ramènent à l'écurie les vieux chevaux résignés, — seuls oubliés dans cette fête de la mine —, puis l'on s'en retourne au logis, par bandes joyeuses, en faisant étape dans les cabarets échelonnés au long de la route, et lançant au ciel sombre, souvent à cette époque pailleté d'or, les complaintes de la sainte.

Malgré l'abandon continu des habitudes d'antan, plusieurs coutumes sont restées vivaces tant au pays de Liége qu'en région hennu-

1. Cf. Le t. IX p. 654. Voir les tables depuis 1887 ; les articles antérieurs à 1894 ont été refondus dans Sébillot, *Travaux publics* ; ce qui se rapporte à la fête de Ste-Barbe se trouve pp. 524 et suiv.

Digitized by Google

yère, et l'enquête folklorique faite à ce sujet par nos correspondants locaux nous permet de rappeler ici les principales.

Dans nombre de houillères du pays de Charleroi, les mineurs avant de quitter le fond s'assemblent à l'*envoyage*, près de l'entrée du puits. Là, devant la statuette de sainte Barbe, dressée dans une niche taillée en plein roc, les hiercheuses offrent des bouquets de fleurs, apportés de « là-haut », puis chantent à l'unisson le cantique traditionnel, que les hommes écoutent en silence, accroupis les talons aux cuisses, dans leur posture favorite.

Dans quelques rares houillères du pays borain persiste la coutume, jadis fort en honneur, de « la montée de Sainte-Barbe ». Le 3 décembre, au crépuscule, le trait ramène du fond, plantée sur un grossier brancard, entre quatre lampes allumées, une statuette de sainte Barbe naïvement taillée en bois par un « boiseur » du fond, vêtue d'une robe de mousseline et ornée de bijoux. La remonte se fait en grande pompe, et la promenade de la « pucelette » et de son escorte sur le « dammage » du puits et dans les cabarets voisins donne le signal des premières réjouissances.

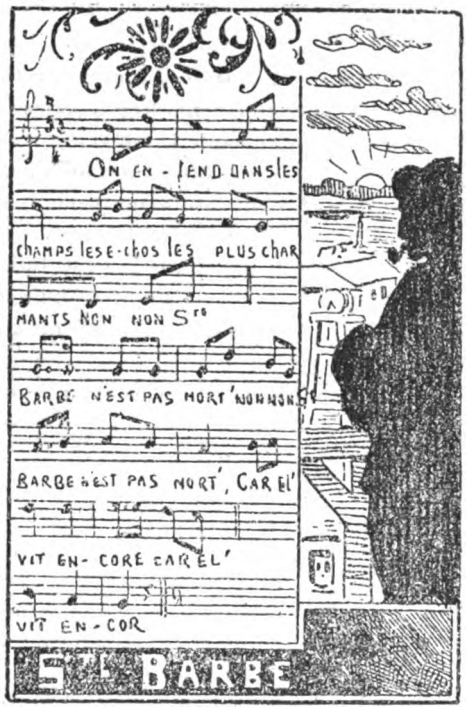
Elles ont aussi à peu près disparu la pittoresque promenade aux flambeaux et les danses aux sons des « allions » anciens, savoureux couplets et vieilles légendes que les vieux même commencent à désapprendre Nous publions ici le refrain d'une des complaintes de Sainte-Barbe encore populaires actuellement.

L'usage de la « bistoque », qui est usitée lors de la Saint-Éloi, subsiste également parmi les houilleurs carolorégiens. Là aussi, après les journalières ablutions en pleine cuve, le père fumant au coin du poêle sa « brinque » en bonne terre de

Digitized by Google

Nimy reçoit les compliments de l'aîné de ses mioches qui s'avance porteur d'un rameau enguirlandé, et le modeste cadeau que lui offre sa ménagère, gage d'amitié dont la remise est soulignée de cette formule :

Djè vo bistoque,
Djè vo rastoque ;
Tènez vous bé,
Vo n'tchèrez né.



Le jour de la Sainte-Barbe s'ouvre, un peu partout, — sauf peut-être dans le Borinage, où cette habitude se perd également, — par la messe de célébration, à laquelle assistent les directeurs, ingénieurs et membres du personnel des charbonnages. Des sociétés de musique prêtent leur concours à ces offices, chaque compagnie y exhibe son drapeau, et les houilleurs, coiffés de la « buse » des grands jours, y étrennent habituellement leurs vêtements neufs.

L'après-midi, ce sont les exodes vers la ville voisine, d'où les bandes et les couples ne reviennent qu'à la nuit tombée continuer au village, dans les vastes « salons » aux murs blanchis à la chaux, et aux sons d'un orchestre bizarre juché sur une façon de galerie, les sauteries populaires et les guindailles monstres.

Les houilleurs croient communément que les accidents de mine sont moins nombreux après le 4 décembre. Ce n'est point d'ailleurs le seul mérite que l'on reconnaisse à la vierge martyre. Au pays de Liége, elle est invoquée contre les dangers de l'artillerie et du tonnerre ; on la prie à Thimister, près de Verviers, pour obtenir une bonne mort, et l'on bénit également, sous ses auspices, des « miches » pour les hommes et les bestiaux.

En l'église principale de Maestricht, existe dans le chœur un

Digitized by Google

puits dont on bénit les eaux en y faisant descendre la mâchoire de la sainte.

Voici les vers les plus connus de la complainte encore chantée [1] au pays de Liége :

Pace qui sainte Bâre ni voléve nou galant,
On l'dimoussa, on l'bata drî è dvant,
On li côpa ses tètes !
Adon c'est s'pére qui d'on côp d'lâge tèïant
Lî fat vèie mêye blawètes :
Li verzelin côpa l'tiesse à si èfant.

Pour être dit un peu crûment, ce récit wallon du martyre de sainte Barbe n'en témoigne pas moins, par son énergie d'expression, son pittoresque d'images, et sa langue concise et nerveuse, de l'intensité des sentiments populaires envers la pitoyable fillette si misérablement occise, et de l'amour persistant en l'âme franche et rude des mineurs pour Celle qui les protège au fond de la bure.

Telle est, dans tous ses détails, la fête qui se célèbre aujourd'hui dans tous les corons du pays houiller et rompt un moment la dure et pénible existence des charbonniers par les joyeux ronflements des harmonicas de kermesse.

Le Petit Bleu du matin (journal bruxellois), du 4 décembre 1894.

AUGUSTE VIERSET.

Communiqué par M. E. Monseur. (Croquis de M. Marius Renard).

1. Il y a ici une erreur ; ces vers n'appartiennent au folk-lore que par leur sujet ; ils sont détachés d'une série de strophes wallonnes que M. Auguste Hock a dispersées dans ses *Croyances et remèdes populaires au pays de Liège* (les vers cités sont à la page 39 de la troisième édition : Liége, 1888), et où il a, sans se donner la peine de prévenir le lecteur, résumé en une langue très pittoresque le culte ou la légende de chacun des saints populaires dont il parlait. — E. M.

Digitized by Google

LES POURQUOI

XCV

Pourquoi on chante les vêpres après la grand'messe

Voici pourquoi on chante les Vêpres immédiatement après la Grand'Messe aux fêtes dont on fait l'office solennel pendant le Carême, ce qui arrive presque toujours pour celle du 25 mars. Le Diable se plaignait un jour à Dieu du tort que lui causait la Sainte-Vierge, lui enlevant à la dernière extrémité des âmes sur lesquelles il comptait. Comme il insistait pour obtenir, sinon la fin de cet état de choses, au moins une compensation, Dieu lui permit de formuler une demande. Le diable demanda que les âmes de tous ceux qui décéderaient en Carême entre la Messe et les Vêpres lui appartiendraient, ce qui lui fut accordé. Mais le Diable fut volé, car depuis lors on commence les vêpres pendant le dernier Evangile de la messe et.. le diable attend en vain. (*Côtes-du-Nord*).

J. M. Carlo.

XCVI

Pourquoi les chiens se flairent au derrière [1]

Voici la version Provençale :

Un jour les chiens se convièrent à un grand dîner. Le premier arrivé, apercevant sur la table un pot de moutarde, ne put résister à la tentation ; il fit patte basse dessus, l'avala et s'enfuit. Le suivant, témoin du rapt, s'élança à la poursuite du voleur et tous les autres chiens survenant tour à tour se pourchassèrent. Il résulta de leur rencontre un méli-mélo pendant lequel le coupable disparut.

Depuis lors, les chiens se sentent sous la queue dans l'espoir de retrouver leur moutarde.

(*Conté par M. Cauvin, Hôtel Néva, à Cannes*)

A. Certeux.

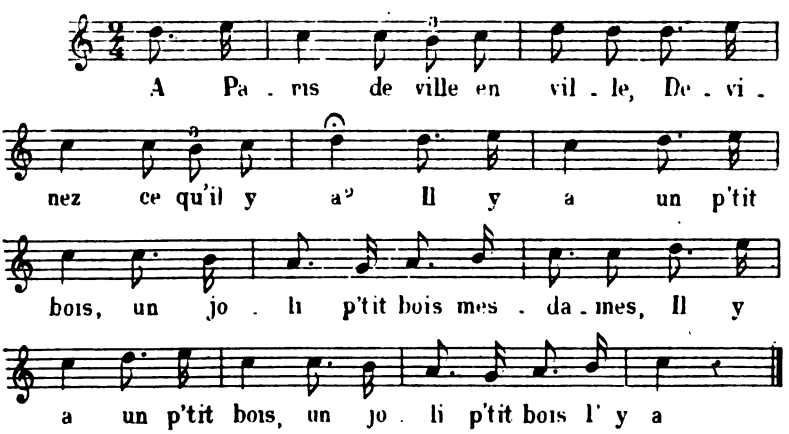
1. Cf. le t. II, p. 433, t. III, p. 97, t. IX, p. 165, t. X, p. 26.

Digitized by Google

LE JOLI BOIS (1)

IV

Version Toulousaine



A Paris, de ville en ville,
Devinez ce qu'il y a :
Il y a un petit bois.
Un joli petit bois, mesdames,
Il y a un petit bois,
Un joli petit bois il y a.

Et dedans ce petit bois,
Devinez ce qu'il y a :
Il y a un petit arbre,
Un joli petit arbre, mesdames.
Il y a un petit arbre,
Un joli petit arbre il y a.

Et dedans ce petit arbre,
Devinez ce qu'il y a :
Il y a un petit nid,
Un joli petit nid, mesdames,
Il y a un petit nid,
Un joli petit nid il y a.

Et dedans ce petit nid,
Devinez ce qu'il y a :
Il y a un petit œuf,
Un joli petit œuf, mesdames.
Il y a un petit œuf,
Un joli petit œuf il y a.

Et dedans ce petit œuf,
Devinez ce qu'il y a :
Il y a un petit billet,
Un joli petit billet, mesdames.
Il y a un petit billet,
Un petit billet il y a.

Et sur ce petit billet,
Devinez ce qu'il y a :
Il y a dessus écrit,
Aimez la vertu, mesdames,
Et dessus écrit il y a
Aimez Jésus et Marie.

Dit par Gabrielle Fagot, âgée de neuf ans (1893).

P. Fagot.

1. Cf. t. VIII, p. 519.

Digitized by Google

LES OFFRANDES AUX SAINTS

I

Saint Antoine et son cochon

Saint Antoine, grâce à son *goret*, est resté l'un des saints les plus populaires, et il est en maints endroits, l'objet d'une originale dévotion pratique.

Ainsi, à Saint-Cast, à Plurien et dans nombre de paroisses de la Haute-Bretagne, on lui offre du lard et même des choux (ceux-ci pour le *goret*). Dans le Brabant, où plusieurs églises sont sous l'invocation de saint Antoine, le matin du 17 janvier, on apporte à l'église des têtes de porcs qui, dans l'après-midi, à l'issue de l'office, sont vendues publiquement, soit dans une auberge voisine de l'église, soit par le clerc au profit de cette église.

A cette même époque, nous avons été nous-même témoin d'une similaire dévotion à saint Antoine, à Plénée-Jugon, une des grandes paroisses des Côtes-du-Nord.

De fondation immémoriale une messe est dite chaque année le samedi qui suit sa fête, en l'honneur du saint dont une vieille statue orne un coin de l'église. Et à cet office, les nombreuses personnes apportent: qui des pieds de cochons, qui des têtes, d'autres des oreilles, certains de bons et gros morceaux de lard... en telle quantité que, ce jour-là, nous avons vu plus de *huit douzaines de pieds* apportés, sans compter les autres nombreux morceaux de porc qui ont été aussi offerts.

Toutes ces curieuses offrandes sont faites dans l'intention que le vénéré saint populaire protège tous les gorets de la ferme et fasse prospérer les nombreuses familles de porcs que l'on y élève. Car cette paroisse est un pays renommé pour l'élevage des porcs gras.

C'est le bedeau qui recueille les dites offrandes à saint Antoine et qui les vend ensuite au profit de la fabrique paroissiale. Il en tire encore pas mal de profits, car les personnes de l'endroit, qui toutes connaissent cette bien vieille et bizarre coutume, s'empressent de se rendre à cette petite foire des « *pieds de cochons* ».

Sans nul doute d'identiques pratiques religieuses ont lieu dans

Digitized by Google

diverses régions de la France, ou dans d'autres contrées de l'Europe. Nous serions fort reconnaissant à nos lecteurs de nous les signaler.

THÉOPHILE JANVRAIS.

LE COQ ET LE RENARD

III

La *Revue des Traditions populaires* a publié deux versions de cette fable : une de la Haute-Bretagne (t. V. p. 439) et une de l'Aveyron (t. X. p. 32). On sait qu'il s'agit du moyen employé par le Coq pour se faire lâcher par le Renard qui l'a pris. Cette aventure se retrouve dans le *Roman de Renart*[1] ; mais reste à savoir si les versions bretonne et rouergate proviennent de ce recueil ou au contraire si l'épisode en question, comme la plupart des autres d'ailleurs, n'a pas une origine populaire.

Or, précisément M. Gaston Paris publie une étude sur les *Sources du Roman de Renard* (*Journal des Savants*. Nos de Septembre, Octobre, Décembre 1894), à propos d'un livre de M. Sudre qui porte ce titre[2], dans laquelle notre éminent confrère signale un ouvrage russe : *L'épopée animale en Occident et chez les Slaves*, par M. Kolmatchevski, et cite en note (n° de décembre, p. 717), liste des contes d'animaux russes relevés par le regretté professeur de l'Université de Kazan, et le troisième conte qui y figure est justement celui du Goupil et du Coq. Les paysans russes n'ont évidemment jamais entendu parler du *Roman de Renart* et leurs histoires ont un aspect beaucoup plus simple et plus primitif que les poëmes des trouvères français du XIIe siècle et de leurs imitateurs. Il semble bien qu'il en soit ainsi pour les deux versions publiées par notre *Revue*, qui sont comme les « témoins » d'une des vieilles fables populaires recueillies et versifiées par les auteurs du *Roman de Renart* au moyen âge. Aussi bien fût-ce l'opinion de M. Paulin Paris, développée et confirmée par son fils dès 1881, qui a été le point de départ du livre de M. Sudre et que M. Gaston Paris achève en ce moment de démontrer d'une façon magistrale.

GIRARD DE RIALLE.

1. Cf. PAULIN PARIS. *Les aventures de Maître Renard*, pp. 12-22. Un vol. in-12. Paris, 1861. Téchener, édit.
2. Un vol. in-8. Paris, 1893. Bouillon, édit.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

Charles Ploix [1]

Au moment où la Société des Traditions populaires se préparait à célébrer pour la centième fois le dîner de « Ma Mère l'Oye » qui réunit ses membres tous les mois, elle pleurait la perte trop récente de celui qui pendant de longues années avait présidé ses séances. Le mauvais état de sa santé avait déjà, à la fin de l'année dernière, obligé M. Ploix de se démettre de fonctions que sa bonne grâce aussi bien que son dévouement le rendaient si propre à remplir.

Charles-Martin Ploix, mort le 21 février 1895 [2] dans sa soixante et onzième année, était le fils d'un notaire de la ville d'Orléans, où il est né le 1er décembre 1824. Il appartenait à la famille du même nom qui a laissé de si vivaces souvenirs à Versailles auquel elle a donné un de ses maires les plus estimés.

La carrière officielle de Ploix est simple et belle : la seule énumération de ses états de service en dira plus long que le reste : Elève de l'Ecole Polytechnique le 1er novembre 1843, il en sortit pour entrer dans le service hydrographique de la marine, — un des corps qui a fait le plus pour la réputation de notre pays et dans lequel je m'honore d'avoir compté plusieurs amis depuis Delamarche, — Elève-ingénieur, le 1er octobre 1845, sous-ingénieur de seconde classe, le 24 mars 1848, de première classe, le 14 juin 1852, puis ingénieur de seconde classe, le 24 septembre 1860 et de première classe, le 14 décembre 1870, il suivit d'une façon régulière les échelons de sa carrière.

Les rares qualités administratives que Ploix ajoutait à ses

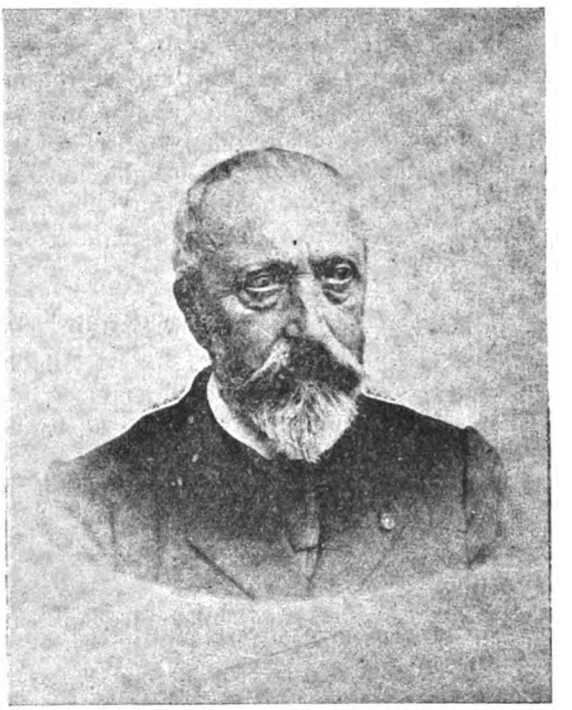
1. Mon collaborateur et ami Henri Cordier ayant témoigné le désir de faire la biographie de notre regretté président, et de parler avec sa compétence spéciale de ses travaux géographiques et hydrographiques, je lui ai volontiers cédé l'honneur d'écrire cette notice. Je dois ajouter que pendant sept années j'ai eu comme secrétaire-général des rapports très fréquents et aussi amicaux que possible avec Ploix, qui pendant sa longue présidence, se montra toujours dévoué à la société et plein de tact en toutes circonstances. (P. S.).

2. A Paris, 1 quai Malaquais ; inhumé à Versailles. Suivant la volonté expresse du défunt, il ne fut prononcé aucun discours, et il n'y avait aucune couronne sur son cercueil. La société était représentée aux obsèques par MM. E. T. Hamy, président, Ch. Beauquier, Loys Brueyre, vice-présidents, Paul Sébillot, secrétaire-général, Cte de Charencey, H. Cordier, J. Deniker, Girard de Rialle, Cte de Puymaigre, Julien Tiersot, membres du comité central, V. Bogisic, Dr Magitot, Ollivier Beauregard, etc.

Digitized by Google

connaissances techniques et à ses aptitudes si diverses le faisaient désirer comme chef par ses collègues, lorsqu'en 1886 [1], une mesure intempestive de l'amiral Aube — rapportée d'ailleurs quelques mois plus tard — modifiant les limites d'âge, le fit mettre prématurément à la retraite, alors qu'il allait être nommé ingénieur en chef, grade qui est le bâton d'amiral dans le service hydrographique de la marine.

Ses principales campagnes hydrographiques ont eu pour théâtre : l'Italie (1846-1847) la Côte-Ouest d'Afrique, Sénégal et Gabon (1848-1850), enfin la Mer Noire pendant la Guerre de Crimée (1854-



Portrait de Charles Ploix, d'après une photographie (1894)

1855). Il fit également les sondages dans la Méditerranée pour la pose des premiers câbles télégraphiques (1856-1866) [2], et antérieurement (1853) la reconnaissance de l'embouchure de la Gironde.

1. Retraité le 25 janvier 1886 : 46 ans, 7 mois de services, dont 37 ans et 9 mois à terre, 6 ans et 5 mois en mer, 2 ans et 4 mois en guerre.
2. Entre la France et l'Algérie ; entre Oran et Carthagène ; entre Livourne et Bastia.

Digitized by Google

En dehors de nombreux Mémoires communiqués à l'Académie des Sciences, sur les chronomètres ou autres sujets techniques, nous citerons tout particulièrement sa *Météorologie nautique* (1), parue pour la première fois en 1863, dont il donna une nouvelle édition avec son collègue, M. Caspari.

Ploix avait été fait successivement chevalier (1er Décembre 1855) puis officier de la Légion d'Honneur (22 Janvier 1866) (2).

Mais ses travaux spéciaux ne pouvaient en réalité suffire à son besoin de travail : les Sociétés d'Anthropologie, de Linguistique, des Etudes Grecques et des Traditions Populaires firent appel à son activité intellectuelle. Entré à la Société d'Anthropologie en 1869, devenu deuxième vice-président en 1878, puis premier vice-président en 1879, il était nommé président en 1880. C'est à ce titre qu'il présida la séance d'inauguration de la statue érigée à Broca sur le terre-plein du boulevard Saint-Germain qui s'étend devant l'Ecole de Médecine. Cependant ses travaux pour les Sociétés d'Anthropologie (3) et de Linguistique (4) ne sauraient se comparer aux très grands efforts qu'il a faits pour donner à notre Société tout son développement. Outre son active collaboration (5), rappelons que c'est lui qui a présidé à Paris, en 1889, le premier Congrès des Folk-loristes.

Lors du second Congrès qui se tint à Londres en Octobre 1891, Ploix avait traversé la Manche avec Loys Brueyre, Emile Blémont et moi : Je me rappellerai toujours avec quel tact il sut éviter certaines difficultés et quelles heures agréables sa bonne humeur nous fit passer au bord de la Tamise.

Quelques ouvrages publiés à part (6), des articles donnés d'une

1. Météorologie nautique. Vents et Courants, Routes générales ; extrait des « Sailing directions » de Maury et des travaux les plus récents. Au Dépot de la Marine, 1874, in-4, 12 planches.

2. Officier de l'Instruction publique. — Commandeur du Christ du Portugal et du Nicham Iftikar. — Officier des Sts-Maurice et Lazare. — Chevalier du Medjidié. — Décoré de la Médaille de Crimée.

3. 1870 : Culte du feu. — 1871 : Origines de la Civilisation. — 1875 : Consanguinité. — 1884 : Nom des Aryens. — 1887 : Nom de l'Ours. — 1888 : Aphasie ; l'Atlantide ; la religion des Hottentots.

4. 1869 : Les Dieux latins. — 1872 : Mars et Mercure ; Hermès. — 1878 : Le nom du Ciel. — 1888 : Les verbes latins en *sco*. — 1889 : Le nom du Dieu Vulcanus. — 1892 : Préposition X.

5. 1886 : Bibliographie Lang (la Mythologie). — 1887 : La Grande-Ourse. — 1889 : L'inventaire des Contes ; le Discours d'ouverture du Congrès. — 1890 : Bibliographie : David Mac Ritchie, etc. — 1891 : Goblet d'Alviella ; Jacques de Vitry ; Andrews [contes ligures]. — 1893 : Analyse du compte-rendu du Congrès de Londres ; bibl. : Bédier (les fabliaux) ; l'Or qui chante. — 1892 : l'Epopée argonautique.

6. 1888 : La Nature des Dieux. Etude de Mythologie greco-latine. Paris, 1888, in-8, pp. 474. — 1891 : Le Surnaturel dans les Contes populaires, in-18, pp. IV-211.

Digitized by Google

façon intermittente à divers périodiques (1) complètent le bagage scientifique de Ploix.

Depuis plusieurs années, il passait l'hiver à Roquebrune, où l'appelait la santé délicate de Madame Ploix. La mort d'une épouse dévouée le laissa lui, marin, comme une frégate désemparée.

Charles Ploix lisant, d'après un dessin de Félix Régamey

L'automne dernier (Octobre 1894) James Bruyn Andrews, l'auteur des *Contes ligures*, qui se disposait à faire le tour du monde, étant venu chez moi, je convoquai Ploix à une réunion toute intime : ce fut, je crois, la dernière fois qu'il sortit.

J'ai désiré dire ici un dernier adieu — auquel s'associeront tous les membres de notre Société — à cet honnête et galant homme qui fut mon ami.

HENRI CORDIER.

F.-M. LUZEL

François-Marie Luzel était né en 1821 à Plouaret, dans la partie bretonnante des Côtes-du-Nord, d'une vieille famille, dont le nom breton est An Uc'hel ; il est mort à Quimper le 26 février 1895. Il fut professeur pendant quelques années dans divers collèges de Bretagne, entre autres au collège communal de Dinan, puis il rédigea plusieurs journaux, devint rédacteur en chef de *l'Avenir de Morlaix* vers 1875, juge de paix, et enfin archiviste du département du Finistère, fonction qu'il a exercée jusqu'à sa mort. Peu après il fut nommé officier de l'Instruction publique et il fut décoré en 1889. Il était l'un des vice-présidents de la Société archéologique du Finistère, aux travaux de laquelle il a pris

1. *Le Correspondant :* Les cables télégraphiques ; La Météorologie. — *Revue de Philosophie positive :* Le fétichisme ; la Nouvelle Amérique. — *Revue des Religions :* Kronos et Psyché.

Digitized by Google

jusqu'à ses derniers jours une part très active, et membre du Comité central de la Société des Traditions populaires, dont il fut l'un des premiers adhérents.

F.-M. Luzel a beaucoup écrit ; il a publié un volume de poésies françaises, et un recueil de poésies bretonnes *Bepred Breizad*, Toujours Breton, Morlaix 1864 in-18. Il aurait pu prendre comme devise le titre de son livre : nul ne fut plus breton que lui ; il passa toute sa vie dans sa province natale, et parcourut en tout sens la partie bretonnante des Côtes-du-Nord et le Finistère, recueillant les chants populaires, les légendes et les contes. Il avait commencé de bonne heure cette exploration, peut-être à l'instigation de son oncle Le Huérou, l'auteur des *Institutions mérovingiennes* ; mais pendant longtemps sa récolte resta à peu près inédite. C'est dans le *Musée universel* en 1857, que parut son premier conte « l'Ivrogne et le Cercueil » (reproduit dans le Collectionneur breton, t. III p. 282, puis vient dans le *Journal de Morlaix* du 27 septembre 1862, la « légende de saint Gurloes, » qui fut aussi reproduite dans le *Collectionneur breton* ; on trouve dans le même recueil une étude intitulée *Alan Kouriou, Superstitions*, t. III, p. 421, (dont une partie a été réimprimée au t. II des Légendes Chrétiennes) l'*Histoire de Iann Kerlouan et de son cheval Maugis*, t. III, p. 147, et les chansons populaires : *Histoire admirable de Boudedeo* (*le Juif-Errant*) l'*Héritière de Coatgouré*, *Guillouikh Calvez*, *l'Enfant de cire* (27 janvier, 27 février, 24 mars, 18 août 1866).

En 1868 parut à Lorient le premier volume des *Gwerzion Breiz-Izel*, Chants populaires de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits, in-8 de pp. VIII-559, auquel le monde savant fit bon accueil, et qui classa son auteur au premier rang des collecteurs de chansons populaires ; le 2e volume in-8 de pp. VII-484, ne fut publié qu'en 1874. La première réunion en volume des contes de Luzel date de 1870, elle est intitulée *Contes bretons* recueillis et traduits, Quimperlé in-12 de pp. 102, avec une préface non chiffrée, dans laquelle il constate qu'il a recueilli 120 récits de toute nature. Les sept contes de ce petit livre sont à peu près dégagés de l'imitation de Souvestre qui était visible dans ceux antérieurs à cette date, et qui se retrouve parfois dans quelques-uns de ceux qui ont paru depuis. Ceci est une constatation, non une critique : on subit toujours l'influence de son époque, et l'un des mérites de Luzel consiste avoir abandonné d'assez bonne heure cette séduisante manière pour adopter la véritable méthode scientifique. Un peu plus tard, il fit paraître d'autres contes dans la *Revue Celtique* (avec annotations de Reinhold Kœhler), et dans divers journaux locaux : (voir pour le détail la *Bibliographie des traditions*

Digitized by Google

populaires de la Bretagne, par H. Gaidoz et Paul Sébillot, Revue Celtique, t. V, p. 300 et suiv.).

Son compatriote Ernest Renan, avec lequel il a entretenu une correspondance suivie, lui fit confier par le Ministère de l'Instruction publique plusieurs missions dont le résultat fut consigné dans les cinq *Rapports sur une mission scientifique en Bretagne*, (1872-1873). Ils contiennent 22 contes, dont la plupart ont été réimprimés dans les Légendes chrétiennes ou dans les Contes de la Basse-Bretagne. A partir de ce moment les contes qu'il publia un peu partout sont nombreux : il en donne 14 à *Mélusine* (première année), d'autres à la *Revue Celtique*. En 1879, il fait paraître chez Champion les *Veillées bretonnes*, mœurs, chants, contes et récits populaires des Bretons-Armoricains, in-18 de pp. 292 et 4 pages non chiffrées. Mais c'est surtout dans la collection des « Littératures populaires de toutes les nations » qu'il faut chercher son œuvre de conteur; il y donne les *Légendes Chrétiennes de la Basse-Bretagne* (1882) 2 v. in-12 elzevir de pp. XI-363 et 379, (72 récits), *les Contes populaires de la Basse-Bretagne*, 3 v. in-12 elzévir de pp. XX-452, 431, 480 (79 contes). A ces 150 contes, il convient d'ajouter ceux qui ont paru dans les *Annales de Bretagne*, la *Revue Celtique*, la *Société archéologique du Finistère*, *Mélusine*, la *Revue des Traditions populaires*, etc., soient une cinquantaine, dont on trouvera le détail dans la *Bibliographie des Traditions populaires de la Bretagne* (1882-1894) que j'ai publiée dans la Revue de Bretagne et de Vendée, et dans laquelle sont énumérées ses publications postérieures à 1882. Je pense qu'on peut évaluer à 250 le nombre des contes de Luzel, qui, dans une de ses dernières lettres, me disait qu'il lui restait encore la matière d'un fort volume. C'est l'une des récoltes les plus considérables qui aient été faites, tant au point de vue du nombre qu'à celui de l'importance et de l'originalité des épisodes.

Portrait de F.-M. Luzel, d'après le tableau d'Alfred Beau (Salon de 1889)

Les *Soniou Breiz-Izel*, Bouillon, 1890, in-8 de pp. XXIX-335 et 350, publiés avec la collaboration de M. A. Le Braz, complètent la collection des chants populaires de la Bretagne, recueillis avec toute sincérité, et à laquelle on ne peut guère reprocher que l'absence de notation

Digitized by Google

musicale. Luzel a aussi fait paraître avec une introduction et des notes, *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, mystère breton en deux journées et en huit actes. Quimperlé, 1863, in-8, de pp. XLIV, 453; il possédait une importante collection de mystères bretons manuscrits, dont le catalogue détaillé, dressé par lui, a été inséré dans la *Bibliographie des Traditions de la Bretagne*, par H. Gaidoz et Paul Sébillot p. 320-327. L'œuvre de Luzel est, ainsi qu'on le voit, considérable ; elle était hautement appréciée non seulement en France, mais à l'étranger, et son nom est l'un de ceux qui reviennent le plus souvent sous la plume des écrivains qui s'occupent de contes et de poésies populaires au point de vue comparatif.

P. S.

L. DE LA SICOTIÈRE

Notre collègue Louis de la Sicotière était né à Valframbert (Orne) en 1812, il est mort à Alençon le 28 février. De bonne heure, il s'occupa de travaux historiques, et dernièrement il me rappelait que depuis cinquante ans, il était président de la Société des Antiquaires de Normandie. Il prit une part active à ses travaux ; il faudrait de nombreuses pages pour énumérer les mémoires de notre regretté collègue, et les livres qu'il écrivit ; la plupart d'entre eux appartiennent à l'histoire et à l'archéologie pure ; mais dans presque tous on trouve des faits intéressant l'histoire des mœurs. Son *Mémoire sur le roman historique*. Le Mans, 1839 in-8, de pp. 39 contient plusieurs passages qui prouvent que dès cette époque il comprenait l'importance des traditions populaires ; dans l'*Excursion dans le Sannois*, le Mans, Richelet, 1840 ,in-8°, les *Excursions dans le Maine*, ib. 1841, il signale des superstitions qui en général se rattachent au culte des eaux Son grand ouvrage sur *L. de Frotté et les insurrections normandes* renferme aussi des indications précieuses sur le côté légendaire de la chouannerie, de même que ses études sur la mort de *Jean Chouan*, Mamers, 1877, in-8 de 38 p., la *Normandie illustrée*. Nantes, Charpentier 1852-55, le *Maine historique archéologique et pittoresque*, Nantes. Forest, 1854-1862. En dehors de ces ouvrages, il laisse un bagage littéraire considérable. Il a donné à la *Revue des Traditions populaires* plusieurs articles, dont un très important, la *Bibliographie des Usages et des traditions populaires du département de l'Orne*, t, VIII, p. 659-668 et 722-742.

A la séance annuelle de la Société archéologique de l'Orne, 1882, il prononça un discours sur la *Légende de Marie Anson*, qui a été publié à Alençon, 1882 in-8 de pp. 38. M. de la Sicotière qui appartenait à la

Digitized by Google

fraction libérale du parti conservateur, et qui sous l'empire donna plusieurs fois des preuves de l'indépendance de son caractère, avait fait partie de l'Assemblée nationale de 1871, puis des différentes législatures suivantes ; il était sénateur de l'Orne depuis 1875 ; il était très aimé et très estimé de tous ses collègues. Il faisait partie de notre Société depuis sa fondation, et il assista à plusieurs de nos séances ; il aimait à rappeler qu'il avait été l'un de nos précurseurs, et qu'il s'était occupé de traditions à une époque où la plupart de nous n'étaient pas encore nés.

P. S.

BIBLIOGRAPHIE

Walter Gregor. *Kilns, Mills, Millers, Meal and Bread*. Londres, D. Nutt, in-8, de pp. 39.

Ce petit livre est le résultat d'une enquête faite par notre collègue dans le Nord et le Nord-Est de l'Ecosse. Il forme une contribution des plus curieuses au folk-lore de l'alimentation. La première partie traite des fours, principalement des fours de fermes, avec les superstitions divinatoires qui s'y rattachent, les êtres surnaturels qui viennent les hanter.

Les moulins sont aussi visités par les fairies et les lutins; mais il y a une foule de préservatifs que les meuniers mettent en usage. Au moulin se rattachent des devinettes, des jeux avec des formulettes dont il existe de nombreuses variantes, ainsi que des proverbes. Les meuniers écossais n'ont pas meilleure réputation que ceux de France, et les proverbes ne les ménagent pas davantage. La farine est l'objet d'un respect égal à celui du pain, au sujet duquel j'ai cité un grand nombre d'exemples dans mes *Traditions et superstitions de la Boulangerie*. M. W. G. donne sur la farine beaucoup de détails folkloriques intéressants. Le pain occupe presque la moitié de l'ouvrage, et il y est parlé des pains usuels, de leur rôle dans la coutume et dans la superstition, des gâteaux de cérémonie et des pains en relation avec les fêtes, et enfin des jeux qui s'y rattachent. Il y a beaucoup à prendre dans cette monographie qui, d'ailleurs, a été écrite par un des meilleurs enquêteurs que je connaisse, et, ce qui ne gâte rien, par l'un des plus obligeants à l'égard de ses confrères.

P. S.

Dr Friedrich S. Krauss. *Haarschurgodschaft bei den Züdslaven, Separat-Abdruck aus Internationales Archiv für Ethnographie*, Bd. VII, 1894 (Parrainage par la coupe des cheveux chez les Slaves méridionaux. Tir. à part de l'*Archive internationale d'Ethnographie*, t. VII, 1894). Leiden, 1894, 38 p. in-4.

Le parrainage par la coupe rituelle des cheveux, signalé il y a presque trente

Digitized by Google

ans déjà chez les Slaves méridionaux Serbes et Bulgares, par les recherches de Vouk Karadjic, Medakovic, etc., réunis et très largement complétés par les travaux si connus de M. le professeur Bogisic, est traité à présent dans une monographie spéciale de M. le Dr Fr. Krauss, qui a déjà touché ce sujet dans son *Brauch und Sitte der Sudslaven* (1885). L'usage de la coupe rituelle des cheveux est pratiqué chez les Slaves méridionaux sur les enfants à l'âge d'un an, comme une cérémonie de réception dans la famille ou dans la société, et institue entre l'enfant et ses parents d'un côté, et celui qui procède à cette opération d'autre, une espèce de parenté qui exclut toute animosité et impose même certains devoirs réciproques. M. Krauss nous cite trois chansons épiques serbes encore inédites concernant cet usage. Une de ces chansons nous raconte l'histoire d'un roi ou chef d'une des tribus balkaniques qui appelle un autre roi pour couper les cheveux à son fils; dans une autre nous voyons que le parrainage par la coupe des cheveux constitue une vraie parenté qui oblige même à la vendetta; la troisième appartenant à XV s. nous montre que l'homme qui a coupé les cheveux à l'enfant croit de son devoir d'aller se battre pour délivrer de la captivité le père de cet enfant. En confrontant avec beaucoup d'érudition cet usage avec ceux de certains peuples sauvages, M. Krauss remonte à ses origines probables, et puis en s'arrêtant sur les causes qui ont protégé sa survivance jusqu'à nos jours chez les Slaves méridionaux, trouve ces causes dans la différence très prononcée existant entre diverses nationalités de la presqu'île Balkanique, différence qui exige un moyen quelconque assez fort pour contracter une alliance d'amitié sur le terrain neutre. Dans cet ouvrage de grande valeur, M. Krauss aborde de la sorte une partie extrêmement intéressante et presque complètement encore inconnue du folklore slave et si nous avons à lui reprocher quelque chose, c'est seulement qu'il s'est borné dans ses recherches exclusivement aux Slaves méridionaux.

Th. V.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Charles des Guerrois. *De la littérature populaire principalement chez les Hellènes*. Troyes, Nouel, in-8, de pp. 35 (Ext. des *Mém. de la Soc. Arch. de l'Aube*).

Intéressante étude sur ce sujet, accompagnée d'extraits d'un grand nombre de chansons de divers recueils qui montrent les aspects très variés de la poésie populaire grecque; sans doute l'amour y tient une grande place, et aussi la mort, qui est l'occasion de nombreux myriologues, mais on y trouve aussi des chansons de mer et des chansons de métiers. A ce propos, M. D. G. dit que la poésie populaire, si elle existe chez les modernes, est triste, alors que dans l'antiquité elle était gaie. Ce n'est pas tout à fait exact : si les mineurs n'ont guère de chansons, il est d'autres ouvriers qui en ont un assez grand nombre, et ceux dont le travail se fait en plein air sont loin d'avoir ce caractère de tristesse.

Digitized by Google

Lazar Sainenu. *Basmele române in comparatiune cu legendele antice clasice si in legatura cu Basmele poporeloru invicinate si ale tututoru poporeloru romanice, Studiu comparativu.* Bucuresci, Carol Göbl, in-8 de pp. XIV-1114. (10 fr.).

Alcée Fortier. *Louisiana folk-tales in french dialect and english translation.* Boston, and New-York, Houghton, Mifflin, in-8 de pp. VIII-112. (Publication de « American folk-lore Society »).

Paul Sébillot. *Contes de prêtres et de moines recueillis en Haute-Bretagne.* Palerme, 1895, in-8 de pp. 23 (Extrait de l'Archivio).

Recueil de 19 contes, dont quelques-uns dans l'esprit des fabliaux.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Folk-Lore. V. 4. — « Tommy on the Tub's Grave », *R. Weir Schultz.* — Ghostly Lights, *M. J. Walhouse.* — The Irish Mirabilia in the Norse « Speculum Regale », *Kuno Meyer.* — Legends from the Woodlarks, British New Guinea, *A. C. Addon.* — An Unpublished Scottish Lullaby, *John Abercromby.* — Scraps of Folk-lore, *Isabella Barclay.* — Modern Greek Birth-Customs. Miss, *Nutt.* — Folk-lore Jottings from the Western Counties, *Grey Hubert Skipwith.* — Hop-Scotch at Simla, *H. Babington Smith.* — Widow Carrying Hay Inauspicious, *L. H. Littledale.* — Jottings from Easingwold, Yorkshire, *Hugh C. Fairfax-Cholmeley.* — Wiltshire Jottings, *S. Smith.* — Guy Fawkes at Ramsgate, *J. Lewis André.* — Burial of Teeth with Body in Cornwal, *Rosamond Venning.* — Folk-lore Items from Cesky Lid, *W. H. D. Rouse.* — Folk-lore Items from North Indian Notes and Queries, *W. H. D. Rouse.*

Oûs Volksleven. VII. 1. — Le Trou en terre. Tradition enfantine, *Aug. Gittée.* — Blason populaire, *Alfr. Harou.* — La chanson de Catherine (air noté), *J. B. Vervliet.* — L'Homme de la Lune (suite) : XIV-XVII, *Jozef Cornelissen.* — Usages et Coutumes populaires du Brabant septentrional (Hollande) (suite) : II. 3. Le 1er Avril. 4. Le premier Coucou, la première Hirondelle, etc. 5. Le 1er Mai. L'Arbre de mai, *P. N. Panken.*

Rivista delle tradizioni popolari italiane. II. 3. — Folk-lore della Carnia. Una pastorella dei monti della Carnia, *Olga di Graigher.* — Vecchia canzone di Natale. Folk-lore della Riviera Ligure, *Ella de Schoultz Adaïewsky.* — Tra Pegli e Pra, *Adèle Pierottet.* — Tradizioni popolari di Campochiaro Molise : Libro I, Canti ; Sezione I, Canti amorosi : a) Lodi della bellezza, desideri, dichiarazioni, promesse (cont. : vedi fasc. II), *Luigi D'Amato.* — Tradizioni popolari dell' Alto Polesine (cont. : vedi fasc. II) : II. Novelline : La zità de le done ; Sole, bel Sole, *Pio Mazzucchi.* — Tradizioni popolari di Nuoro Sardegna (cont. : vedi fasc. II) :

Digitized by Google

Filastrocche, Ninne-nanne, Attitedos, ecc., *Grazia Deledda*. — La leggenda di San Pellegrino. La « Rocca di Santu Pantu », *G. Ungarelli*. — Il ciarallo e le serpi, *V. De Lisio*. — Credenze e superstizioni popolari raccolte nei dintorni di Trento, *G. Pedrotti*. — Il carnevale di Siena, *T. Nencini*. — Il carnevale e la quaresima in Cetraro, *G. De Giacomo*. — Di alcuni motti e costumi popolari siciliani, *G. Margani*. — Piru'un facisti pira, e mancu crucifissu fa' miraculi, *S. Raccuglia*.

Revue de Bretagne et de Vendée. XIII. 1. 2. — Chansons populaires de la Haute-Bretagne, *A. de la Borderie*.

Nouvelle revue européenne. 15 février. — Peau d'ours, conte de la Haute-Bretagne, *Paul Sébillot*.

La Plume. VII. 1. — Vivent les Auvergnats amis des Arts, *Félix Régamey*. — (Intéressante étude avec 32 croquis sur les enseignes des marchands de charbons).

L'Imagier. I. 2. Janvier 1895. — Les monstres, 2 petits bois, la plupart indiens et indo-chinois, *Alfred Jarry*. — Le Miroir du Pécheur (II), 6 petits bois anciens, *Remy de Gourmont*. — Livret : Le Pasteur d'Hermas (I), traduction inédite ; — Notes, documents, etc., quantité de vignettes anciennes, *L'Ymagier*. — Images : Les Monstres, 2 grands bois indo-chinois ; Les Dieux, 8 bois indiens taillés à Calcuta ; Les Cavaliers, 4 bois anciens ; Le Miroir du Pécheur, 5 bois anciens avec, en légende, la Complaincte de la Damoyselle, *R. G.* — Au bois de Toulouse, ronde populaire inédite, *R. G.*

Wallonia. III. 2. — Carnaval de Cerfontaine. Canton de Philippeville, *Jules Lemoine*. — Légendes du Bas-Condroz. Une superstition. Les deux prêtres. La sorcière. Le ménétrier, *F. Renkin*. — Le tirage au sort. III. Croyances et superstitions, *O. Colson*. — Les nains. III. Les « Lutons » du Trou-Manteau. IV. Les « Fées » de Herbeumont. V. Le « Luton étonné », *O. C.*

NOTES ET ENQUÊTES

.·. *Le frisson, l'âme, les rêves*. — Un soir, dans le salon de l'hôtel Néva, au milieu du silence d'une partie de cartes en famille, une parisienne dit tout-à-coup, très haut : « *On marche sur ma tombe* ». — Ebahissement général, le jeu est arrêté. — Alors cette dame, après avoir expliqué qu'elle venait d'éprouver un frisson, m'avoue qu'elle croit avoir déjà vécu et que l'impression ressentie provient de ce que quelqu'un a marché sur sa tombe. — A ce propos, plusieurs personnes disent à leur tour qu'elles pensent que leur âme a déjà habité d'autres corps et que les rêves sont des visions de leur existence passée, présente ou future.

(Cannes, février 1895, Comm. de M. A. Certeux).

Digitized by Google

.·. *La Société des « Dépiauteurs »*. — Le *Polybiblion*, signale l'existence d'une société unique peut-être en son genre et composée de sept personnes, une élite de collectionneurs, de lettrés et surtout de fureteurs s'il en fut jamais. Il ne nous est pas permis dit-il, de révéler les noms de ces chercheurs ; mais nous allons, en quelques mots, exposer l'idée qui les a groupés. L'un d'eux, le plus étonnant, l'initiateur, est un Dauphinois. Viennent ensuite un Franc-Comtois et un Normand. Un peu plus dans le lointain, nous distinguons un Podot (autrement dit un enfant du Puy), deux Parisiens, enfin un érudit libraire de « nationalité » normande. Le plus piquant de l'association, c'est que la plupart de ses membres ne se connaissent que de nom : c'est le Franc-Comtois, reconnu comme secrétaire, qui sert de trait d'union entre ses confrères et s'est chargé de centraliser les trouvailles ou les communications. Chacun a sa spécialité : l'histoire, la cartographie et l'iconographie provinciales forment cependant le but des principaux associés. Mais la singularité de l'un des collectionneurs en question mérite une mention particulière : celui-ci pourchasse tout ce qui représente des squelettes, des têtes de mort, des diables, et, — qui le croirait ? — tout ce qui se rapporte à l'héraldique. Un autre enfin s'occupe de folk-lore. Ces messieurs ont concentré leur attention principalement sur les livres dépareillés, les atlas provinciaux ou départementaux, anciens et modernes, les gravures, les journaux illustrés, voire les almanachs. Comme ils opèrent à Paris, sur les quais le plus souvent, quelquefois chez certains bouquinistes, ils arrivent, à peu de frais, à rassembler les choses les plus curieuses.

.·. *Le fer et les Touaregs*. — A propos des Touaregs et de leurs expéditions guerrières : « Sans feu, sans bruit, ils s'étendent pendant une heure sur le sable (la nuit), couvrant leurs armes de quelques lambeaux d'étoffe, par une superstition singulière qui leur fait craindre que leurs ennemis ne pressentent leur approche au refroidissement de l'air causé par le contact du fer ».

(Emile Masqueray, *Journ. des Débats*, du 19 février 1894).

(Comm. de M. Girard de Rialle).

.·. *Filouteries de joueurs*. — Lowenheim est Allemand, il pratiquait à Monte-Carlo l'escroquerie dite « à l'extrême-onction ». Il se présentait à l'administration des jeux, prétendait avoir perdu une fortune à la roulette et obtenait un billet de chemin de fer — qu'il vendait — et une somme d'argent pour retourner dans son pays.

(*Le Temps*).

.·. *Variante du proverbe : Faire comme à Paris : Laisser pleuvoir.*

— Il pleut.

— Eh bien ! fais comme à Paris.

— Comment ?

— Laisse la pluie tomber.

(Savoie). (Comm. de M. Fra Deuni).

.·. *Le Diable des plumes*. — Aux Etats-Unis, dans le Michigan, existe un village nommé Graafschap, exclusivement peuplé de descendants de Hollandais. Les habitants croient fermement que, lorsque l'un des leurs est atteint d'une maladie rebelle à tous les remèdes, c'est par suite des maléfices du *Diable des plumes*. On convoque alors tous les parents et voisins et, en leur présence, on éventre tous les oreillers et matelas de plumes de la maison. Si l'on y découvre des plumes entrelacées en forme de croix, de couronne ou de quelque autre figure analogue, on les jette immédiatement au feu, parce que ces objets révèlent

Digitized by Google

indubitablement l'influence diabolique... et le malade guérit s'il peut. Or, tout récemment, pendant une opération de ce genre, le vent enleva et dispersa quelques-unes de ces plumes maléficiées. Cet accident a jeté la consternation dans la paisible population de Graafschap ; et maintenant, si on trouve une poule ou une oie aux plumes entrecroisées, la pauvre bête est aussitôt jetée dans une chaudière d'eau bouillante. (*Journal d'hygiène*. Décembre 1894).

(Comm. de M. Girard de Rialle).

.·. *La sécheresse et les statues*. — Lu dans la « Gazette » (Bruxelles), du 3 décembre 1894 : « Il existait autrefois, en Roumanie, un singulier usage. Quand « la sécheresse se prolongeait, les paysans jetaient dans un lac une poupée « grossièrement façonnée en terre glaise ».

(Comm. de M. Alfred Harou).

RÉPONSES

.·. *A propos d'une chanson* (cf. t. IX, p. 720). — A Troyes on chantait, il y a une vingtaine d'années, dans les écoles de filles, les couplets suivants :

Quand mon grand papa mourra,
J'aura sa belle tunique ;
Quand mon grand papa mourra,
J'aurai sa culotte de drap.

Quand mon grand papa mourra,
J'aurai sa belle culotte ;
Quand mon grand papa mourra,
J'aurai sa culotte de drap.

J'aurai sa veste et sa casquette,
J'aurai sa dépouille complète ;
Quand mon grand papa mourra,
J'aurai sa culotte (ou défroque ?) de drap.

(Comm. de M. Louis Morin).

.·. *Vélocipédie*. (t. X, 64). — Le vélocipède a été baptisé par les chinois *gangma* (cheval étranger) ou *fei chai* (machine volante), et par les Japonais, *tzun* (voiture sans cheval).

La Chronique (de Bruxelles), n° du 12 février 1895).

.·. *Le plomb fondu et les amoureux* (t. IX, p. 719). — La même idée semble avoir donné naissance à la coutume suivante. A Renaix (Flandre-Orientale) pour connaître le grain qui sera le plus abondant durant l'année, les paysans doivent le jour de la Chandeleur laisser tomber, dans un vase plein d'eau, quelques gouttes du cierge qui a été béni ce jour-là. Si les gouttelettes de cire prennent telle ou telle forme se rapprochant plus ou moins d'un grain connu, c'est ce grain qui sera le plus abondant durant l'année.

(Comm. de M. Alfred Harou).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 4 — Avril 1895.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE L'ARMÉNIE (1)

IX

Les Dèves

Dans la croyance du peuple arménien, les dèves sont des tyrans qui ont jusqu'à sept têtes. Très vigoureux, ils peuvent lancer les plus gros rochers à une distance très grande. On décrit la lutte des dèves comme un choc de montagnes qui se heurtent et d'où jaillit la lave.

La femme dève est de la grandeur d'une grande colline, elle rejette toujours sa mamelle gauche sur l'épaule droite, et sa mamelle droite sur l'épaule gauche : elle met dans sa bouche vingt kilogrammes de plomb et le mâche comme du mastic, mais si fort qu'on en entend le bruit dans sept montagnes à la fois ; puis prenant sa quenouille, composée d'une pierre de moulin et d'une poutre, elle file.

Les dèves demeurent dans d'épaisses forêts, dans de profondes cavernes près des sources de l'immortalité, ou près des jardins des pommes d'or (d'orange). Ils possèdent de grandes richesses en or et en argent. On trouve dans leurs écuries des chevaux de feu, qui peuvent parcourir tout le monde dans un seul instant.

1. V. t. X, p. 1 et 119.

Digitized by Google

Quoique ennemis acharnés des hommes et antropophages, ils aiment beaucoup les belles jeunes filles de la race humaine et souvent ils les enlèvent et vivent avec elles. Pour s'en faire aimer, ils leur passent tous leurs caprices, ils leur apportent de riches bijoux, des fruits de toutes sortes, des habits les plus fins, et outre cela, il leur procurent des joujoux rares pour les amuser pendant leur absence ; par exemple, un chat et une souris d'or qui courent l'un après l'autre ; un lion et un tigre d'or qui luttent incessamment ou un renard et un chien qui jouent.

Les dèves sont très vantards, craintifs, naïfs et d'un esprit très borné ; c'est pourquoi les jeunes hommes courageux les attaquent souvent et les tuent par ruse. Ils pénètrent dans les cavernes des dèves pendant leur absence ou pendant leur sommeil. Les dèves dorment en effet, quarante jours de suite et pour les réveiller, il faut faire rougir dans le feu un grand morceau de fer et le leur jeter sur les pieds. Ces jeunes combattants vont donc chercher dans les cavernes les jeunes filles de race humaine — les femmes des dèves — et leur disent que pour l'amour d'elles ils ont entrepris la dangereuse aventure de tuer le dève. Ils leur demandent la manière d'arriver à leurs fins, où se trouve l'âme du dève, parce que les dèves dans leur crainte des hommes mettent leurs âmes sous la figure d'un oiseau dans de petites boîtes et les cachent entre « la mer noire et la mer blanche » et ce n'est qu'après les avoir mises en sûreté, qu'ils vont se battre contre les hommes, qui ne peuvent alors les tuer. Il ne faut jamais frapper deux fois un dève, car le second coup lui rend la vie. Aussi les dèves après avoir reçu le premier coup disent-ils :

« Si tu es brave, frappe encore une fois. »

L'adversaire, s'il est prudent, répond :

— Non, je ne suis né qu'une seule fois.

Voici un récit au sujet de ces tyrans.

On m'a raconté, qu'une jeune fille, dont le fiancé fut tué par un dève, après l'avoir pleuré, résolut de se venger. Elle se revêtit d'habits d'hommes et partit à la recherche de l'assassin de son fiancé. Après un voyage, dont Dieu seul sait la durée, elle entra dans une immense forêt, où elle trouva, au pied d'un grand rocher, la caverne du dève, l'assassin de son fiancé. L'intrépide jeune fille pénétra dans la caverne, et traversant quelques chambres arriva à une pièce intérieure où elle vit une jeune fille, qui était si belle qu'elle semblait un rayon de lumière.

— Comment, s'écria celle-ci avec émotion, *ni l'oiseau avec ses ailes, ni le serpent avec son ombilic*, ne peuvent venir ici, et tu es entrée dans cette caverne !

Digitized by Google

— C'est par amour de toi, répond l'héroïne.

— Hâte-toi de fuir, répliqua l'autre, le grand dève à sept têtes dort dans la chambre qui est près de nous, et s'il se réveille, il ne fera de toi qu'une bouchée.

— Je suis venue ici pour me battre avec lui, dit la fiancée, et te sauver d'un tyran, veux-tu m'aider ?

— Tout ce que je puis te dire, répondit l'esclave du dève, c'est que tu vois là son « *épée d'éclair* » faite d'acier de foudre, elle peut tout trancher et s'allonge pour atteindre le but : mais elle bien lourde, essaie, si tu peux la lever, et dans ce cas tu pourras tuer le dève.

La courageuse jeune fille prit aussitôt « l'épée d'éclair » et s'approcha du dève, mais comme il dormait, elle pensa qu'il était honteux de le tuer ainsi pendant son sommeil. Alors, elle fit rougir une barre de fer, qu'elle jeta sur les pieds du dève. Au bout d'une heure le dève se réveille en murmurant que des insectes l'empêchaient de dormir.

— Ce ne sont pas des insectes qui troublent ton sommeil, dit la jeune fille, c'est moi, qui suis venue pour te tuer, hâte-toi de te défendre.

Et en disant ces mots elle frappe le dève et coupe ses sept têtes à la fois.

— Frappe encore, si tu es brave, s'écrie le dève en mourant.

— Non, répond la jeune fille, je n'ai vu le jour qu'une fois.

Le sang coule à torrents et le dève meurt.

La jeune héroïne coupe les oreilles du tyran, les met dans un sac et se rend auprès de la jeune esclave. Celle-ci en la louant de son courage, lui montre toutes les richesses du dève, l'immense amas d'or et d'argent, de perles et de bijoux, qui dès ce moment lui appartenaient Puis on entre dans l'écurie où trois chevaux de feu se tenaient tout près à courir. Les jeunes filles arrachent quelques crins à la queue des chevaux et sortent de la caverne pour voir le jardin des pommes d'or. Puis elles brûlent les crins d'un cheval blanc, qui accourt à l'instant près d'elles. Elles montent ce cheval et en un clin d'œil se trouvent dans la patrie de la jeune héroïne, près d'un tombeau. Elles descendent de cheval, prennent quelques crins du coursier et le laissent regagner ses écuries.

La jeune héroïne découvre le tombeau et dit à la jeune esclave, qu'elle a affranchie.

— Apprends que ce mort était mon fiancé, mort de la main du dève, que je viens de tuer. Je suis heureuse d'avoir pu me venger, mais je ne veux plus vivre après avoir perdu celui que j'aimais et qui était la moitié de vie. Je te laisse ta liberté que je t'ai rendue et

Digitized by Google

toute la richesse du dève, mais je veux, en retour, que tu m'enterres près de mon fiancé.

A ces mots elle se perça le cœur d'un javelot. Mourante elle tomba sur le corps de son fiancé qu'elle embrassa une dernière fois. Quelques instants après, la jeune esclave l'enterra en versant des larmes.

Dans ce moment trois pommes tombèrent du ciel, l'une pour moi, l'autre pour celui qui m'écouta et la troisième pour celle qui peut aimer et se venger comme notre héroïne.

X

Les vieilles femmes a queue

Ce sont les vieilles femmes à queue qui sont les meilleures sorcières. Elles ont une queue, invisible pendant l'enfance, et qui grandit avec le temps et les rend capables de sorcellerie. Elles peuvent se rendre invisibles quand elles le veulent, entrer partout et traverser le monde en quelques instants. Elles montent sur des jarres de terre, prennent à la main un serpent, qui leur sert de fouet, et volant au septième ciel, elles traversent tout l'univers. Elles agissent surtout dans les complots d'amours. Enchanter le cœur d'une jeune fille ou d'un jeune homme, enlever une jeune fille malgré ses parents, tuer ou faire dormir l'irréconciliable rival, voilà leur besogne ordinaire.

Le peuple arménien n'aime pas les vieilles femmes à queue, parce qu'elles sont inspirées par les esprits méchants et leur nom passe pour une insulte. Le seul moyen de leur résister est de leur couper cette queue.

Voici un des nombreux récits relatifs à ces sorcières :

Une vieille femme nommée Anne Ispiriantz du village de Gantza dans la province d'Ahalkalaki, me raconta qu'étant jeune encore, elle sortit un soir d'hiver et vit sur le toit de sa maison une jarre. Elle s'en approcha pour l'examiner, quand elle entendit tout à coup des trépidations, et effarouchée se cacha dans la jarre. Sa crainte grandit encore quand elle vit venir une vieille femme un serpent à la main. Elle voulut crier, mais au même instant elle vit la jarre s'envoler et la vieille femme, montée sur la jarre, frapper la jarre avec le serpent. Quelques minutes après la jarre s'arrêta dans un jardin. La vieille femme descendit aussitôt et s'en alla. Prenant courage, Anne sortit de la jarre, vit que la terre était couverte de légumes, en prit quelques-uns et demanda le nom de ce pays au jardinier. Elle apprit

Digitized by Google

que c'était l'Egypte. Puis elle se cacha de nouveau dans sa jarre et quand la vieille femme revint, elle la regarda avec attention et reconnut en elle une de ses voisines, Schaghère-apla. La sorcière monta sur la jarre et volant au septième ciel descendit sur le toit de la maison d'Anne et se retira chez elle. Anne alla trouver son mari et lui raconta tout ce qui s'était passé. Par hasard le mari de Schaghère-apla se trouvait là, et il ne voulut rien croire de cette aventure qu'après avoir vu les légumes verts qu'il n'était pas possible de trouver dans leur pays pendant l'hiver. Alors les deux maris allèrent chez Schaghère-apla, la déshabillèrent de force, et lui versèrent de l'eau chaude sur le corps. Ils aperçurent aussitôt la queue de la sorcière qu'ils coupèrent à sa racine. Et dès ce jour Schaghère-apla cessa de monter sur la jarre et de traverser le monde pour aller captiver les cœurs des jeunes gens.

ERWAND LALAYANTZ.

LA FRATERNISATION PAR LE SANG (1)

LVIII

Chez les Bonjos

Les Bonjos, peuplade anthropophage de l'Oubangui français, ont conservé cette coutume, mais réduite à un simulacre lorsqu'ils ont affaire à un voyageur blanc. « Après nous être installés face à face, assis par terre, nous nous pratiquons chacun, le chef et moi, de petites incisions transversales sur l'avant-bras droit. Puis, lorsque le sang est apparu, nous nous frottons les bras l'un contre l'autre en répétant les mots *déko déko*, ce qui veut dire ami Après quoi, le féticheur nous met sur nos blessures des cendres de feuilles de bananier et la cérémonie se termine par des libations de vin de palme. On apporte un hanap fait d'une grande corne d'antilope (*tragalaphus gratus*) polie et décorée d'anneaux de fer et de cuivre. On le remplit de vin de palme et il faut le vider ».

1. Suite, voir t. IX, p. 657.

Digitized by Google

Relativement à cette coutume, il est bon de remarquer que, suivant M. Dybowski « ces traités que rien ne sanctionne n'ont qu'une valeur bien minime, souvent nulle, car les chefs de cette nation sont tout disposés à la moindre occasion à n'en tenir aucun compte [1] ».

LIX

Chez les Kiléma

Près du Kilimandjaro, les Kiléma, population bantoue, pratiquent également cette coutume dont un missionnaire nous a donné la description, malheureusement en l'ornant de réflexions et de développements qu'il est inutile de reproduire, quoiqu'ils aient la prétention, peu justifiée d'ailleurs, d'être spirituels. Après le sacrifice d'une chèvre dont on conserve la poitrine à moitié rôtie, l'opérateur prononce des formules d'exécration contre celui des contractants qui violera son pacte, puis il fait une incision dans l'avant-bras des futurs frères de sang. Chacun frotte tour à tour avec le sang qui en découle un morceau de la poitrine de la chèvre et, à trois reprises, le fait avaler à son contractant. La cérémonie se termine par l'échange d'un anneau taillé dans la peau de la chèvre [2].

René Basset.

1. J. Dybowski, *La route du Tchad*, Paris, 1893, in-8, ch. VIII, p. 163-164.
2. Cf. Le Roy. *Au Kilima-Ndjaro*, Paris, s. d., in-8, p. 237-242.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS (1)

XL

DANSES DE MÉTIERS

A scène VII de la *Fileuse*, de Vadé, parodie d'*Omphale*, représentée en 1752, se passe dans une veillée ou encreigne (sic). Une vieille, dit l'argument de la scène, est occupée à filer au rouet et s'endort de temps en temps, pendant son sommeil deux jeunes personnes quittent leur ouvrage pour jouer au pied de bœuf, et le reprennent quand la vieille s'éveille. A un certain moment, une jeune fille se détache du groupe et danse une fileuse, tandis que les autres exécutent tout ce qui se pratique dans une veillée de village. Ceci amène une ronde dont le refrain est :

Et toujours va qui danse.

Quelle était cette danse qu'on appelait « fileuse » ?

XLI

Les chapeliers

Jusqu'à présent ce métier est l'un de ceux qui, au point de vue des mœurs et coutumes, ont été le moins étudiés ; je reçois d'un chapelier de Lamballe ces quelques notes. Il doit y avoir d'autres faits curieux à relever sur ce corps d'état.

Il existe parmi les chapeliers une société de secours internationale. L'ouvrier « battant » ou voyageur reçoit de l'aide non-seulement dans les villes où la société a un siège, mais dans les petites bourgades où existe une fabrique.

L'ouvrier chapelier, qui travaille presque toujours à ses pièces, est généralement travailleur ; on appelle « noceurs » ceux qui ne travaillent pas les premiers jours de la semaine ; ils se rattrapent généralement en donnant un coup de collier les derniers jours.

1. Cf. le t. IX, p. 501, 570, 644, 683, t. X p. 27, 95, 156.

Digitized by Google

On voit rarement passer en correctionnelle pour vol les ouvriers chapeliers ; pourtant il en est qui portent le nom de « chatteurs » ; ce sont ceux qui s'amusent à ne pas payer le marchand de vin, le logeur en garni ou le gargotier; cela s'appelle faire « chatte » et n'est pas considéré par les chatteurs comme un vol. Quelques-uns font aussi passer à la casserole la poule du voisin qui s'égare ; il y a des pays où quand une poule disparaît on dit : « Ce sont encore les chapeliers qui l'ont fricassée. »

La fabrique est la « boîte » ; on dit d'une boîte où l'on ne gagne pas bien sa vie « c'est la peau. » L'apprenti est un « armagnolle », l'ouvrier le plus ancien « un goret », le contre-maître « un sergent », le maître ou chef d'usine « le Bausse », cf. le flamand Bos = maître. Le jour où l'apprenti a fini son temps, on lui fait payer une sorte de dîme, appelée « cassage », une douzaine de francs environ ; les ouvriers ajoutent quelque petite somme et tous ensemble vont festoyer.

Dans les ateliers on s'amuse à faire des farces aux ouvriers qui ont mauvais caractère. Cela s'appelle « monter la chèvre. »

Le tour de France, qui était appelé « trimard » était autrefois beaucoup plus en usage qu'aujourd'hui; l'ouvrier sur le tour de France était « battant » ; quand il était « arrivant » chez la mère, il était conduit dans toutes les fabriques par l'homme du tour de France ; parmi les ouvriers sédentaires il y en avait qui étaient de semaine à tour de rôle pour recevoir l'arrivant et lui procurer du travail. Demander à l'arrivant qui venait d'être présenté « As-tu plan ? » c'était lui demander s'il était embauché. L'ouvrier remercié était dit « sacqué ». L'ouvrier battant, en arrivant dans une localité, demandait « si la frippe était bonne, s'il y avait l'œil », et si l'on pouvait faire « chatte ».

La grève est désignée sous le nom de « sautage ».

« Battre la banque » c'était demander des avances au patron ; si celui-ci refusait on disait qu'il avait « pété ».

XLII

Images et bibelots de métiers

Nous serions reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui possèdent des images populaires anciennes, ou datant de la première moitié du siècle, relatives aux métiers, de nous les signaler. Les plus intéressantes sont les placards satiriques dans l'esprit du Boulanger

Digitized by Google

sur l'âne que nous avons reproduit, t. IX, p. 685, de saint Lundi, de la forge ou du moulin merveilleux, qui actuellement font encore partie de l'imagerie, les saints spéciaux aux corporations, etc.

A côté de cette imagerie, il y aurait lieu de signaler les groupes sculptés, les tapisseries que les corporations offraient, les bannières, les mereaux et jetons, les médailles ou amulettes spéciales aux divers corps de métiers. Les enseignes ayant un caractère original ne devraient pas non plus être oubliées. Il en existe encore à Paris ; elles doivent être plus nombreuses dans les villes de province.

Il a aussi existé une sorte de céramique corporative : telles sont les assiettes de diverses fabriques, Nevers entre autres, sur lesquelles le patron était représenté, avec des attributs, et une inscription constatant que la pièce avait été faite pour X, de tel ou tel métier. Certains ustensiles, tels que les plats à barbe à inscriptions parlantes : « à mon bon Sçavon de Paris ; la douceur m'attire ; l'année est finie, etc. » mériteraient aussi d'être notés

Il en est de même des joujoux qui ont trait aux métiers, comme les petits forgerons en bois, que tout le monde connaît, les rémouleurs mus par un procédé mécanique plus ou moins perfectionné, etc.

PAUL SÉBILLOT.

XLIII

SECRETS DE MÉTIERS

Les Anglais prétendaient que le succès des mégissiers de Paris dans la fabrication des beaux cuirs rouges était dû à un procédé de fabrication, tenu soigneusement secret par les intéressés. Ce procédé était, disaient-ils, le suivant : dans une des prisons de Paris, un certain nombre de prisonniers étaient nourris aux frais des mégissiers qui les gorgeaient de viande succulente, de vin généreux ; mais en retour recueillaient précieusement leur urine. C'est cette urine, douée de propriétés spéciales en raison de son origine, qui était employée par les mégissiers dans la fabrication des cuirs de couleur. Les mégissiers Anglais essayèrent plusieurs fois, dit-on, d'appliquer chez eux le même procédé, mais sans parvenir aux résultats obtenus en France.

(*Science pour tous* du 3 septembre 1892, page 286.

P. GUYOT-DAUBÈS.

Digitized by Google

XLIV

Métiers interdits

Forgerons en Russie

Pendant le dix-huitième siècle l'exercice du métier de forgeron était absolument défendu aux Mordvines ainsi qu'aux autres indigènes par l'administration russe pour des causes politiques. (Smirnov *Mordva*, Kazan 1895, p. 132).

Th. Volkov.

XLV

Légendes apocryphes de patrons de métiers

Les cordonniers autrefois, en travaillant le soir à la lumière de la chandelle se fatiguaient beaucoup les yeux, surtout dans certains travaux de leur profession qui exigent un bon éclairage, notamment dans la pose de la petite pièce de cuir que l'on place entre les deux parties de la semelle et que l'on appelle l'âme.

Crépin était un compagnon cordonnier. Un soir que pendant son travail il avait près de lui une bouteille de verre au ventre rebondi rempli d'eau, il remarqua que la lumière de la chandelle passant au travers du liquide se concentrait en un seul point extrêmement lumineux. Il eut l'idée ingénieuse de mettre son travail sous ce point, et dès lors put l'exécuter avec la même perfection qu'en plein jour. Ses compagnons l'imitèrent et c'est à partir de ce moment que les cordonniers employèrent des bouteilles d'eau sphériques pour concentrer la lumière de leurs chandelles ou de leurs lampes.

C'est en reconnaissance de ce service que les cordonniers demandèrent que Crépin fût canonisé et saint Crépin est devenu le patron des cordonniers.

A quelle époque remonte cette légende, et quelle en est l'origine ?

P. Guyot-Daubès.

XLVI

Jeux de métiers

Dans les provinces Wallonnes il existe un jeu, appelé les *métiers*, dans lequel les enfants représentent par gestes les actes de métier

Digitized by Google

de certains artisans, les autres doivent deviner de quel genre de métier il s'agit.

ALFRED HAROU.

XVI (suite)

FÊTES DE MÉTIERS

La Fête de St-Crépin

Les cordonniers et les savetiers ont pour patron saint Crépin; mais ils ne savent pas au juste quel jour tombe sa fête patronale. Ils savent seulement que c'est un lundi, et voilà pourquoi ils le fêtent et le servent tous les lundis de l'année.

(*Flandre occidentale*). A. DE COCK.

XXXI (suite)

CRITERIUM DE CAPACITÉ PROFESSIONNELLE

On juge du savoir d'une chemisière (ouvrière qui confectionne les chemises) en lui faisant mettre une pièce à une chemise. Ce travail passe dans le métier pour très difficile, pour le faire à la perfection, s'entend. (Anvers).

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

LE CONTE DE RHAMPSINITE

I

Dans les Actes des Martyrs

On connaît la grande propagation des variantes du conte de voleur rusé, dont Hérodote nous donne la version la plus anciennement rédigée dans son histoire du trésor du roi égyptien Rhampsinite (Muses, II, 121). Il est curieux de rencontrer un détail de ce conte même dans les *actes des Martyrs*.

Dans l'histoire ecclésiastique de Fleury, t. VIII, 36-37, nous trouvons un récit sur les sept femmes martyrisées à Ancyre et sur saint Théodote qui avait retiré, d'une manière miraculeuse, leurs corps du fond de l'étang où ils avaient été jetés. Théodote lui-même fut tué par les autorités payennes. « On mit son corps sur un grand bûcher, mais il parut une si grande lumière que personne n'osa approcher pour l'allumer. Le gouverneur l'ayant appris, ordonna à des soldats de garder la tête et le corps au même lieu.

« Cependant le prêtre Fronton vint à Ancyre, portant l'anneau du martyr et espérant emporter ses reliques, comme il lui avait promis. Il menait une ânesse chargée de vin vieux de son crû et de sa vigne qu'il cultivait lui-même. Il arriva vers le soir et son ânesse se coucha au lieu où était le corps du martyr. Les gardes l'invitèrent à demeurer avec eux. Ils avaient fait une hutte de roseaux et de branches de saule, et le corps était auprès, couvert d'herbes et de feuilles ; le feu était allumé et le souper prêt. Le prêtre ayant déchargé son ânesse leur fit goûter de son vin qu'ils trouvèrent excellent. En buvant ils parlaient des coups qu'ils avaient soufferts, pour avoir mal gardé les femmes qui avaient été jetées dans l'étang, et qui en avaient été tirées par un homme de fer, dont ils gardaient encore le corps. Fronton les fit expliquer et il se trouva que cet homme de fer était Théodote, qu'ils nommaient ainsi parce qu'il avait paru insensible à tous les tourments. Alors le prêtre Fronton rendit grâce à Dieu et invoqua son secours ; puis quand il vit les gardes profondément endormis, il prit le corps du martyr, lui remit son anneau au doigt, le chargea sur son ânesse et replaça les feuilles et les herbes, afin que les gardes ne s'aperçussent de rien. Il laissa aller son ânesse qui d'elle-même retourna au bourg et s'arrêta en un lieu où depuis fut

Digitized by Google

bâtie une église en l'honneur de saint Théodote. Cette histoire a été écrite par Nil, témoin oculaire, qui avait passé sa vie avec le martyr, avait été en prison avec lui et était parfaitement informé de tout. »

MICHEL DRAGOMANOV.

II

LE FILOU DE PARIS ET LE FILOU DE MADRID

(Conte de la Haute-Bretagne)

Il y avait autrefois dans les capitales de France et d'Espagne, deux filous de grand renom; ils avaient entendu parler l'un de l'autre, et un jour il leur prit à chacun envie d'aller voir si ce qu'on rapportait de l'habileté de son rival était bien vrai. L'un quitta Madrid et l'autre Paris, et sur la route ils se rencontrèrent sans savoir qui ils étaient. Le filou de Paris avait une belle montre à laquelle il tenait beaucoup, celui de Madrid possédait une superbe tabatière. Lors de leur rencontre, ils se volèrent réciproquement ces deux objets, d'une façon si adroite qu'aucun d'eux ne s'en aperçut sur le moment. Ils s'étaient remis en route depuis quelque temps, lorsque le Français, ayant besoin de savoir l'heure, s'aperçut que sa montre avait disparu ; il se dit que seul, le filou de Madrid était capable de voler aussi subtilement, et il retourna sur ses pas. L'Espagnol, ayant eu envie de priser, ne trouva plus sa tabatière, et pensa aussi que seul le filou de Paris avait pu la lui enlever ; il rebroussa chemin lui aussi, et peu après les deux rivaux se rencontrèrent, nouèrent connaissance et se firent de grands compliments sur leur habileté.

Il fut décidé qu'ils viendraient tous deux à Paris, et ils allèrent loger chez la sœur du Français. Ils parcoururent ensemble la capitale, à la recherche de bons tours : un matin ils résolurent d'aller voler le trésor du roi. Ils s'introduisirent dans le palais au moyen des gouttières, et ils arrivèrent dans la tour où le roi cachait son argent : dans la première chambre, il n'y avait que des caisses vides; mais la seconde était pleine de caisses bondées d'or et d'argent. Ils enlevèrent cinq cent mille francs et cachèrent cette somme chez la sœur du filou de Paris.

Quand le roi s'aperçut qu'on avait visité son trésor, il s'adressa à une vieille sorcière pour savoir qui l'avait volé. Elle lui conseilla de ne parler à personne de ce vol, mais de poser des pièges à loups à l'endroit où les voleurs avaient pénétré.

Ceux-ci, n'entendant parler de rien, crurent que l'on ne s'était pas

Digitized by Google

aperçu de leur visite, et ils résolurent de retourner prendre de l'argent. Le filou de Paris, qui marchait le premier, fut pris au piège par le milieu du corps, et il lui fut impossible de s'en débarrasser. Il pria son camarade de lui couper la tête et de l'emporter pour qu'on ne pût savoir qui avait visité le trésor. Le filou de Madrid lui obéit à regret, puis il retourna à son logis en emportant dans un sac la tête de son camarade. Quand la sœur de celui-ci la vit, elle eut beaucoup de chagrin, mais l'Espagnol la consola de son mieux et lui promit de l'épouser. La tête fut cachée dans la cave de la maison.

Le lendemain, le roi fut bien surpris en voyant dans un de ses pièges un cadavre sans tête. Il alla trouver la sorcière et lui demanda comment découvrir le nom de cet homme et ses complices.

— Il faut, lui dit-elle, promener le cadavre dans toutes les rues de Paris, en faisant précéder le cortège de trente tambours et de trente clairons. Les habitants s'attireront aux fenêtres, et les membres de la famille du défunt ne manqueront pas de se dénoncer par leurs cris ou leur douleur.

Ce qui fut dit fut fait. La sœur du filou en voyant le cadavre de son frère ne put s'empêcher de s'écrier tout haut : « Oh ! mon Dieu ! » Les agents du roi qui avaient reçu la consigne de regarder aux fenêtres, se précipitèrent vers l'endroit d'où le cri était parti. Le filou d'Espagne, les entendant venir, se donna sur le poignet un coup de couteau qui fit jaillir le sang. Quand les gardes demandèrent pourquoi la dame avait crié, il répondit que c'était à cause du saisissement qu'elle avait eu en voyant couler le sang de sa blessure.

Le roi n'ayant pu rien savoir, retourna voir la vieille sorcière, qui lui conseilla d'exposer le cadavre sur un gibet, et de le faire garder par trente soldats. Et elle lui dit que les parents ou les amis du mort ne manqueraient pas d'essayer de l'enlever.

La sœur du défunt ayant su que son frère était exposé sur un gibet, ne cessait de pleurer et de se lamenter, et elle finit par faire promettre au filou de Madrid d'aller enlever le cadavre. Il acheta trente habits de moine dont il fit un paquet, et remplit des bouteilles d'un vin auquel il avait mélangé un liquide dont il avait le secret. Il trouva moyen d'en faire boire aux soldats qui aussitôt tombèrent dans le plus lourd sommeil. Il enleva le cadavre qu'il mit sur sa voiture, déshabilla les soldats et les revêtit de frocs de moines, puis il s'en alla, emportant leurs uniformes.

Quand le roi vit que le cadavre avait été enlevé et que ses soldats avaient été déguisés en moines, il fut si contrarié qu'il tomba malade. Il envoya chercher sa sorcière qui lui dit que pour être guéri, il fallait manger de la cervelle d'un homme tué vivant. Toutes

Digitized by Google

les « sœurs » de Paris furent mises en campagne pour en trouver. Il y en avait deux qui sortaient de la maison du filou d'Espagne au moment où il y rentrait. La sœur du mort leur avait donné la cervelle de son frère.

— Vous n'en avez pas assez, leur dit-il, venez avec moi, je vous en donnerai davantage.

Elles le suivirent dans la cave; dès qu'elles y furent, il les tua, s'empara de leurs cervelles, et alla les porter au roi.

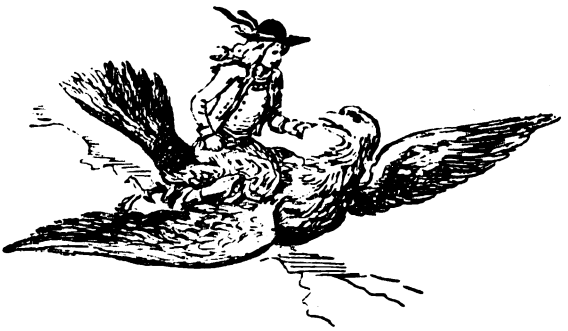
Celui-ci les mangea et fut guéri; il combla de richesses et d'honneurs le filou de Madrid.

Conté en 1895 par J.-M. Comault, du Gouray, qui tient ce conte d'Yves Auffray, de Saint-Donan.

Saint-Donan est une commune du canton de Saint-Brieuc, à une trentaine de kilomètres de la partie bretonnante du département.

C'est la première fois que je rencontre en Haute-Bretagne, où j'ai trouvé tant de variantes de contes de voleurs, une version qui se rapproche du récit d'Hérodote. Il diffère en plusieurs points de la version bretonne recueillie par F.-M. Luzel, *Contes de Basse-Bretagne*, t. III, p. 355. (Le voleur avisé pénètre dans le trésor au moyen d'un talisman ; son père, pris au piège, lui ordonne de lui couper la tête; par ordre du roi le cadavre est traîné sur une claie; la fille du mort n'ayant pu s'empêcher de crier, son frère la blesse à la main. Il se déguise en marchand de vins, enivre les soldats qui gardaient le cadavre de son père, le fait enterrer dans un couvent, grise les moines, accoutre les soldats de leurs habits et habille les moines en soldats).

PAUL SÉBILLOT.



Digitized by Google

L'HABILLEMENT DES STATUES [1]

IV

Bretagne

D'Amezeuil dit avoir vu dans une petite église du Morbihan, qui renferme quatre statues du plus beau travail, saint Jean habillé en paludier, saint Mathieu vêtu en paysan, saint Marc décoré du drapeau ciré et de la veste bleue des matelots de la flotte, et saint Luc affublé d'un habit de garde national nantais, orné d'aiguillettes, d'épaulettes d'or et coiffé d'un chapeau volé à un soldat de la légion de Mayenne. (*Récits bretons*, 121).

Dans les *Gwerziou* de Luzel, il est plusieurs fois question d'offrandes : Monseigneur saint Jacques, qu'il vous plaise que je retourne chez moi, je vous donnerai... des garnitures pour vos sept autels. (I, 125, 189). Ma robe de noce la meilleure, je la donne à madame sainte Anne ; ma robe de satin blanc à sainte Catherine pour que je meure trois jours après avoir enfanté. (ibid. 385, 393).

P. S.

V

Pays Flamand

Beaucoup de maisons du pays flamand portent sur la façade des petites niches qui abritent des madones. Dans les anciens baux, il y avait une clause spéciale qui mettait à la charge des locataires l'obligation d'orner et d'habiller les madones certains jours de fête, de leur offrir des fleurs et de brûler des cierges devant elles.

Alfred Harou.

1. Cf. le t. IX, p. 679 le t. X, p. 91.

Digitized by Google

LES GATEAUX ET LES BONBONS TRADITIONNELS (1)

VIII

Gateaux de Noel a Cannes (suite).

L'origine de la coutume des coqs en pâtisserie, vendus à Noël, me dit le cuisinier-chef de l'Hôtel Néva, s'explique par le proverbe provençal suivant :

Quan vengue l'oura doau gaou
La santa Vierja aguë lou maou.

Quand vint l'heure où le coq chante
La Sainte-Vierge ressentit la douleur de l'enfantement.

C'est vraisemblablement par la même raison, que l'animal en pâte, dont le dessin a été donné dans la Revue, p. 13, a la tête surmontée d'un coq. Et, à ce propos, je dois mentionner, que tous les animaux en pâte sont aussi désignés, paraît-il, sous la dénomination générale de *petites chèvres*. A Noël, on ajoute un coq sur la tête du prétendu cheval.

A Noël il est d'usage dans le département des Alpes-Maritimes, que les parrains et marraines donnent à leur filleuls un coq (type du modèle excentrique indiqué p. 13) et aux filles une espèce de bonne femme, en pâtisserie plate également, qui est censée représenter la Vierge.

A. Certeux.

IX

Gateaux populaires (*Ille-et-Vilaine*)

I. *Le bajé*. Pâte composée de farine et de lait, formant un petit pain à croûte très légère et dorée, ayant environ un double-décimètre de long et huit centimètres de tour.

II. *Le cônau*. C'est un bajé que l'on monte sur quatre petites pattes de bois et auquel on donne deux cônes (cornes) de façon à imiter un bœuf.

III. *Le Cimerai* (ou cimériau). C'est un bajé d'une pâte un peu plus soignée, de même longueur, mais un peu moins gros et plus large.

Fra Deuni.

2. Cf. le t. IV, p. 88, 90, 270, 328, le t. V, p. 448, t. VI, p. 191, t. VIII, p. 303, t. IX, p. 156, le t. X, p. 12.

Digitized by Google

TRADITIONS ET COUTUMES DE L'AUXOIS

I

Anciennes mines. — Il y a souvenir ou plutôt tradition dans de nombreux village du Semurois et de l'Avollonnais de métaux précieux, or et argent ; certainement il n'existe pas traces de gîtes de ces minerais, mais ces traditions sont toutes d'accord et sans variantes. Le louis d'or coûtait trente francs et c'est bien pourquoi on a dû cesser de travailler à la mine qui n'a jamais existé. De même pour l'argent la pièce de cent sous coûtait six francs, etc.

Les serpents et la tour de Babylone. — Au bout de sept ans il vient des ailes aux serpents, aux crapauds et aux lézards. Alors ils s'envolent pour aller dans la tour de Babylone. Et là tous les ans le pape va en chercher pour faire les saintes huiles et les distribuer dans tous les diocèses.

La tour de Babylone porte sept lieues d'ombre à midi.

Le Flou. — Le Flou est un animal qui vient la nuit tresser la crinière des chevaux et les prend sous sa protection. Si l'on défait ces nattes une fois il les refait, mais si on persiste à les défaire, alors il bat les chevaux, (car il ne faut pas qu'ils se laissent défaire leurs tresses). Il vient se coucher sur la personne qui a défait la natte et l'oppresse fortement comme pour l'étouffer. Quelques personnes assurent l'avoir vu, et disent qu'il a la forme d'un rat, mais un peu plus gros.

Fondation du Château de Montfort. — Le Château de Montfort est une ruine féodale aux grandes murailles couvertes de lierre, située sur une éminence bordant la grande route de Montbard à Semur en Auxois. Le seigneur de Montfort ayant fait un pacte avec le diable, celui-ci lui bâtit un château en une seule nuit. Dans ce château il y avait quatre-vingt-dix-neuf chambres, parmi lesquelles le diable s'en était réservée une. Il mit tous ses soins à ce que rien ne manquât à celle du seigneur et elle fut parfaitement belle. Mais la sienne il la laissa inachevée, et cette chambre n'a pu jamais être terminée par aucun ouvrier. Ce qu'on faisait un jour était défait le lendemain. La chambre du diable est habitée par un oiseau blanc. Beaucoup de

Digitized by Google

personnes disent l'avoir vu. Le diable ayant oublié de faire un puits, le seigneur voulut en creuser un. Le diable voulant se venger de ce qu'on le faisait sans sa permision, résolut de perdre les ouvriers. Il les excita à le creuser à une si grande profondeur, qu'en peu de temps, ils eurent presque percé la terre de haut en bas. Heureusement qu'ils entendirent très distinctement ces paroles : « *Ma tante Guillemette lâchez vos vaches* » et ils comprirent aussitôt qu'ils touchaient l'autre bout de la terre et arrêtèrent leurs travaux.

Dames blanches. Revenants. — On trouve dans deux communes de la vallée d'Epoisses, canton de Semur les traditions suivantes :

A Montberthault au *Creux des chiens*, trois dames blanches sans doute des revenants, veillaient la nuit lorsqu'elles savaient que quelqu'un devait y passer.

Lorsqu'un homme y passait avec son chien, le chien ne jappe ni n'aboye, tandis que si l'homme cause, les revenants lui disent qu'il aurait mieux fait de faire comme son chien. — C'est un signe certain de mort dans l'année.

Dans une petite colline de bois des bords du Seroin entre la commune de Thostes et le hameau de Villars-Frémoy on rencontre sur le bord d'un sentier réunissant les deux villages une énorme roche de granit assez plate qu'on appelle *La pierre du Magnier* (Chaudronnier).

On raconte qu'un mauvais magnier avait tué là sa femme et qu'elle repose sous cette énorme pierre qu'il avait soulevée pour la cacher et l'enterrer. On a entendu souvent la nuit la voix de la malheureuse dont l'âme sous forme d'une petite lumière très vive parait sur le bord de la rivière.

Aussi tous les passants pour apaiser cette abandonnée cueillent-ils un petit rameau dans la forêt et font un simulacre d'aspersion en jetant le rameau sur la pierre qui en est couverte.

Courses de béliers. — Une coutume assez singulière et qui n'est pas encore complètement tombée en désuétude avait lieu autrefois dans la commune de Saint-Magnance aux hameaux de Touchebœuf et Champ-Morlin, (Yonne). Un ravin assez profond sépare ces deux petits villages et on l'appelle la *Creuse-roye* = *Creuse raie* = fossé creusé par les eaux. C'est là ou l'été les mouches vont faire *preunière*, se reposer. Le jeudi de la semaine de Sainte-Catherine, vers les deux heures de l'après-midi, avait lieu une course de béliers (*Ropers* et *Lurais*). Les propriétaires de l'endroit dans leurs habits de fêtes se rendaient sur les bords avec leurs béliers gras et dodus tout chamarrés de rubans multicolores. On procédait à l'alignement, le signal du départ donné, béliers et entraîneurs se précipitaient pour sauter la *creuse-roye*, et

Digitized by Google

comme il y en avait toujours au moins un qui ne pouvait sauter et tombait au fond du ravin, c'est lui qui était condamné à mort, pour un banquet commun qui avait lieu le dimanche suivant, et où jeunes filles et garçons se réunissaient en joyeux divertissements terminés par un bal.

Aussi cette semaine y a-t-il un véritable débordement de plaisanteries de la part des villages voisins à l'adresse de ceux de Touche-bœuf et Champ-Morlin. Si quelquefois ceux-ci prennent ces propos de mauvaise part, ils sont accueillis par des *bés-bés* formidables qui se font entendre partout et l'on se croirait au milieu d'un grand marché à moutons. L'origine doit se rapporter à une coutume féodale et aux divertissements des seigneurs de Beauvoir ou Vieux-Châteaux, ayant droit sur ces villages.

On retrouve une autre légende ayant trait à une coutume analogue s'appliquant à une commune voisine de la Côte-d'Or, Montigny St-Barthélemy, arrondissement de Semur. La veille de la St-Barthélemy, les propriétaires de troupeaux de l'endroit amenaient leurs moutons sur le bord d'un petit ravin près de l'étang-Fourché. Ceux qui ne pouvaient sauter les deux rives et roulaient au fond étaient immédiatement sacrifiés, dit-on, à coups de bonnets de laine, pour faire les frais de la fête patronale du lendemain. Ici il y une pointe de malice. — Car c'était évidemment les bêtes étiques, malingres, sans forces, prête à crever qui devaient faires les frais de ripaille de la fête patronale. Cela indique aussi que les habitants avares se nourrissaient mal et ne voulaient pas se mettre en frais pour recevoir leurs convives. C'étaient donc des gens malheureux, car ils ont conservés dans leur sobriquet de village, les *Lurais* — béliers — et Montigny-le-*Gueux* est un nom mieux connu que Montigny St-Barthélemy pour désigner la commune.

Coutume des Orages. — Au moment de l'approche des orages il est d'usage dans les villages de l'Auxois de sonner les cloches afin de dissiper la nuée ou de faire circuler les nuages.

Aussi quand les éclairs sillonnent le ciel et que le tonnerre gronde, les bonnes femmes se signent dévotement. Dans les maisons où les pratiques religieuses du bon vieux temps se sont conservées on allume le cierge béni le jour de la Chandeleur, conservé précieusement pour être allumé au chevet de l'agonisant ou à la mort d'un membre de la famille. On fait des aspersions d'eau bénite avec le rameau de buis ayant servi à la procession du dimanche des Rameaux *fleuris* et suspendu à la maison à la tête du lit avec de pieuses images ou souvent derrière la porte. On fait la lecture dans le livre d'évangile

Digitized by Google

de la *Passion de J.-C.*, les assistants agenouillés et recueillis. Enfin la grêle vient-elle à tomber, les premiers grains précurseurs sont recueillis et mis dans un verre d'eau bénite dans l'espérance d'arrêter et de voir cesser le fléau dévastateur.

La Vouivre de Vernon. — Le Château de Vernon, canton de Saulieu, Côte-d'Or, est situé au milieu des bois du même nom sur les bords de l'Argentalet. Dans les ruines de ce château existe un puits aujourd'hui entièrement rempli par les décombres. La tradition dit que ce puits était habité par la Vouivre à laquelle on rapporte la légende suivante. Une femme de Vernon était allée cueillir de l'herbe dans la cour de ce château le jour de la Fête-Dieu ; elle avait apporté son enfant avec elle et le déposa sur la terre. Mais elle avait à peine commencé à en cueillir qu'elle vit briller sur la pelouse une grande quantité de pièces d'argent, elle s'empressa de les ramasser et d'en remplir son tablier. De retour à sa maison elle se débarrassa de son argent et s'aperçut qu'elle avait oublié son enfant; elle retourna le chercher, mais l'enfant avait disparu. Elle alla alors consulter le curé de Laroche-en-Brenil qui connut bien que c'était la Vouivre qui avait enlevé l'enfant, il dit alors à la mère de conserver exactement l'argent et surtout de ne pas y toucher, pour le rapporter l'année suivante le même jour et à la même heure et qu'alors la Vouivre lui rendrait son enfant. Elle fit exactement ce que lui avait conseillé le curé et elle retrouva son enfant bien portant et grandi et assis à la même place où elle l'avait déposé l'année précédente. Ainsi les douceurs et le bonheur de la maternité sont préférables aux richesses.

Culte des Fontaines. — Le souvenir du culte des fontaines sacrées a laissé quelques souvenirs en Auxois et à la base du Morvan. Au moment des Rogations elles sont le but de processions et le curé les bénit, à Maconge par exemple.

Dans les fossés du château ruiné et si pittoresque de la Motte de Thil-en-Auxois existe un suintement formant flaque d'eau, dite la fontaine St-Eutrope. On y apportait tremper le linge des enfants malades. S'il surnageait à la surface le malade devait guérir, mais s'il allait au fond il devait infailliblement mourir et était ainsi condamné. On retrouve des coutumes semblables aux fontaines de Genay, Thostes. Mais la plus célèbre était celle de Saint-Alangeur à Chenault, commune de Précy-sur-Thil ; elle dut être comblée au milieu du siècle dernier par les abus qui s'y commettaient. Elle était près d'une ancienne chapelle aujourd'hui détruite, et dans une niche du mur était placé un saint de pierre qu'on a toujours appelé

Digitized by Google

Saint-Alangeur. On y venait de fort loin quand il y avait des malades qui étaient à l'agonie ou trainaient depuis longtemps, faire des neuvaines et après les prières faites, on apportait une chemise que le malade avait portée on l'étendait sur l'eau de la Fontaine, si la chemise surnageait le malade devait guérir, mais si au contraire elle allait au fond ou qu'il ne restait pas une petite partie sans être mouillée le malade devait mourir. D'après la croyance, les gens qui y venaient autrefois devaient aussi faire une offrande d'un liard, mais jamais au-dessus d'un sou, parce que les domestiques qui allaient à l'eau n'ont jamais trouvé davantage dans le tronc qui a aujourd'hui disparu.

A Etonnay existaient deux belles fontaines voutées ; la fontaine St-Martin et celle de Sainte-Appoline, dans le fond était un saint placé dans une niche. On prétendait que dans des moments de sécheresse pour obtenir la pluie, il fallait descendre cette statue de pierre et la faire baigner. Ce que quelques paysans vont faire encore discrètement malgré le curé, en la précipitant dans l'eau et lui faire prendre un bain, disaient-ils.

Autrefois pour le même objet on y venait en procession des villages voisins.

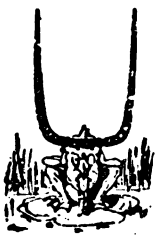
HIPPOLYTE MARLOT.

Digitized by Google

LES ALMANACHS POPULAIRES [1]

VI

ROUEN

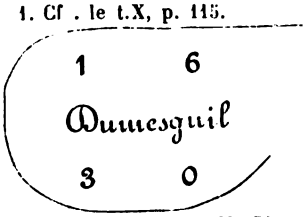


UNE aimable attention d'un bibliophile de cette ville, M. Edouard Pelay, récemment admis au nombre de nos collègues, me met à même de donner la nomenclature des almanachs populaires qui s'y impriment. Ils sont au nombre de seize, tous du format in-32 cher aux habitants de nos campagnes, semblables en tous points — extérieurement — à ceux de Troyes dont nous parlions dans l'avant-dernier numéro de la *Revue* [2], mais incontestablement plus intéressants au point de vue pratique, quoique moins volumineux. La partie anecdotique en est presque totalement sacrifiée au profit d'une foule de renseignements usuels. Si l'éditeur a répondu par là aux vœux de sa clientèle populaire, il s'attire les reproches des amateurs — une minorité négligeable — pour avoir modernisé les naïfs livrets d'antan en les bourrant de tableaux et de documents officiels.

La couverture et le titre sont parfois ornés, comme à Troyes, de gravures représentant des astronomes; vignettes d'ailleurs sans intérêt, qu'on rencontre dans les spécimens des fonderies de caractères d'imprimerie.

Tous ces almanachs, à l'imitation de ceux de la capitale champenoise, sont établis sur des types initiaux dont ils diffèrent par le

1. Cf. le t.X, p. 115.



2. Cette corrélation entre les productions des deux cités remonte, pour d'autres types, à plusieurs siècles. En effet, par contrat notarié du 19 juin 1630, Claude Briden, marchand libraire et imprimeur à Troyes, « ayant pouvoir, par privilège spécial obtenu par Me Pierre de la Rivey, duquel ledict Briden a le droict par contrats...., d'imprimer, faire imprimer, vendre et débiter au royaulme de France les almanachs composés par ledict Me Pierre de la Rivey, mathématicien », cède à Louis Dumesgnil, marchand libraire et imprimeur à Rouen, le droit d'imprimer, vendre, etc., lesdits almanachs dans l'étendue du Parlement de Rouen.

La signature de Dumesgnil, composée de son nom et de quatre chiffres formant le millésime de l'année du contrat, mérite d'être reproduite.

Digitized by Google

nombre de pages. Leur éditeur actuel, la maison Mégard et Cie, les divise en deux classes qui nous font connaître leur origine ; il y a les « sortes dites Mégard » et les « sortes dites Lecrêne-Labbey ». Ces mentions rappellent les deux maisons qui existèrent d'abord séparément, puis se fondirent à la suite d'alliances. Malgré cette réunion, les types Lecrêne ont conservé leurs anciennes indications d'éditeur et de domicile, afin de ne pas détourner les acheteurs de la campagne, lesquels, comme le dit mon aimable correspondant, « ne voyant plus les mêmes indications, se figureraient que leur almanach n'est plus le même et ne l'achèteraient pas ».

Ainsi s'explique la présence, sur des livrets d'une même année, de l'adresse : Rouen, Imprimerie Mégard et Cie, rue Saint-Hilaire, 136 ; ou bien de celle-ci : Rouen, chez Lecrêne-Labbey, imp.-lib., Mégard et Cie, Successeurs, rue Saint-Hilaire, 136 ; ou bien encore de cette autre : Rouen, Lecrêne-Labbey, imp. lib., rue du Petit-Puits, 21.

Voici maintenant, d'après le catalogue publié par la maison Mégard, la liste des Almanachs de Rouen pour 1895.

Sortes dites Mégard

1. *Almanach de la Nation française*, 272 p., couv. jaune. — Ephémérides, jardinage, population de la France et de l'Algérie, anciennes provinces, souverains des principales puissances, biographie de M. Carnot, archevêques et évêques, généraux et garnisons de l'armée française, députés, sénateurs ; articles scientifiques, variétés, annonces, gravures [1].

2. *L'Astrologue rouennais*, 272 p., couv. saumon (63e année).

3. *L'Astrologue constitutionnel*, 272 p., couv. avec drapeaux tricolores (65e année). — Sur le dos, la devise : « Aide-toi ; le ciel t'aidera ».

4. *Le Messager*, almanach utile et intéressant, 272 p., couv. rouge (13e année).

5. *L'Astrologue universel* ou le grand Matthieu Lænsberg, 208 p., couv. bleue. — Sur le dos : « De tout un peu » ; à la 4e p. de la couv. : « Fugit irrevocabile tempus ».

6. *Le véritable Matthieu Lænsberg*, nouvel almanach récréatif et intéressant, 176 p., couv. bleue. — Sur le dos : « Utile et agréable ».

1. Indépendamment de ces renseignements, tous les almanachs contiennent le lever et le coucher du soleil et de la lune, les heures et la hauteur des marées, la déclinaison du soleil et autres renseignements astronomiques et météorologiques, ainsi que les foires de trente départements, formant 32 p. avec pagination spéciale, quoique comprises dans le total indiqué.

Digitized by Google

7. *Le nouveau Matthieu de Normandie,* 160 p., couv. rose.

8 *Double almanach liégeois,* par Matthieu Lænsberg, 144 p., couv. marbrée sans impression.

9. *Almanach liégeois simple,* par Matthieu Lænsberg, 64 p., couv. bleue.

Sortes dites Lecrêne-Labbey [1]

1. *Almanach de l'Assemblée nationale*, 272 p., couv. jaune.

2. *Le grand Astrologue national*, almanach universel, utile et agréable, à l'usage de toutes les classes de la société, 272 p., couv. rose (66e année).

3. *Le grand Astrologue neustrien*, almanach universel, utile et agréable, 272 p., couv. gris fer (66e année). — A la 4e p. de la couv. : « Fiat lux, et fuit ».

4. *L'Astrologue normand* ou le gros Matthieu Lænsberg, à l'usage des habitants des villes et des campagnes, 208 p., couv. bleue (75e année). — A la 4e p. de la couv. : « Fugit irrevocabile ».

5. *Le nouveau Matthieu Lænsberg*, almanach curieux et intéressant, 176 p., couv. bleue.

6. *Le nouvel Almanach de la Normandie,* ou le moderne Matthieu Lænsberg, 176 p., couv. bleue. — A la 4e p. de la couv. : « Diex aïe et Nostre-Dame ».

7. *Le double Almanach de Liège journalier,* 144 p., couv. papier marbré.

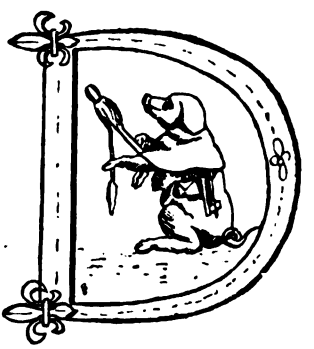
Le prix de vente de ces livrets varie entre 5 fr. et 20 fr. la grosse.

Louis Morin.

1. Dans ces types, la disposition de la partie astronomique et météorologique, des éphémérides, du jardinage, est différente des sortes Mégard ; tout le reste est identique.

Digitized by Google

HANS TRAPP



DANS la Bavière rhénane entre Schlettenbach et Bundenthal, sur la route de Wissenbourg à Dahn, existe une chapelle appelée autrefois N.-Dame de Bremmelbach et dont la construction paraît remonter au XVe siècle. L'édifice se compose d'une nef rectangulaire terminée par un chœur voûté de moindre largeur et qui a cela de particulier que son abside est un hexagone avec un angle de contrefort dans l'axe de la nef. Contre le mur sud de la nef est adaptée la pierre tumulaire de Jean de Dratt, maréchal de la cour de l'électeur palatin Philippe l'Ingénu. L'inscription dit que Jean de Dratt mourut l'an du Seigneur 1503, le jeudi avant S. S. Simon et Jude (ainsi le 26 octobre).

C'était un homme violent, instrument docile dans les mains d'un maître qui se servait de cet étranger pour infliger à la ville et à l'abbaye de Wissenbourg des humiliations sans nombre. Il était originaire de Thuringe et frère de Thilmann évêque de Mersebourg. On a voulu voir en lui le prototype de Hans Trapp qui, la veille de Noël, suit l'enfant Jésus et morigène les enfants peu sages.

Il y a à cela plusieurs difficultés. La première est d'ordre phonétique. Le changement de la dentale t en la labiale p est tout à fait invraisemblable. D'autre part, Hans de Dratt a signé un mémoire justificatif lancé contre l'abbé Henri de Wissenbourg en 1495 : Hans de Trotte (Stœber, *Alsatia*, de 1862-1867, p. 121). Or il est rare de voir le patois alsacien changer un o en a, c'est plutôt le contraire qui a lieu.

D'autres raisons militent contre l'assimilation de Trapp et de Trotte. On ne rencontre pas seulement le nom de Hans Trapp là où le chevalier a vécu, mais dans toute la basse Alsace, jusque vers Colmar, où l'on ne connaît pas le maréchal de la cour palatine. Hans Trapp doit être plus ancien que Jean de Trotte, il est peut-être, comme le valet Ruprecht, une image défigurée de Wotan, rabaissé, sous l'influence du christianisme, à la qualité d'épouvantail et de croquemitaine. Que signifie maintenant le nom de

Digitized by Google

Hans Trapp ? Le verbe alsacien *trappen* veut dire marcher avec bruit. L'allemand a *traben*, trotter et *trappeln*, trépigner. Quand à Jean, c'est le plus commun des noms propres. « Nous avons, dit E. Pasquier, deux noms desquels nous baptisons en commun ceux qu'estimons de peu d'effet, les nommons Jeans ou Guillaumes. » Littré donne mainte locution où Jean est employé, et Grimm offre, dans son *Wœrterbuch*, une série parallèle : Hans Supp (Jean Potage), Hans Arsch (Jean-fesse), Hans Wurst, etc. Il est ainsi facile de concevoir comment la population du nord de la basse-Alsace et du sud du Palatinat, a rapproché cette locution du nom du chevalier-brigand Hans de Dratt.

P. RISTELHUBER.

(Sources : Ohleyer, *Hans von Tratt, Alsatia* de 1853 ; Spach, *l'Abbaye de Wissembourg*, Bulletin de la Société pour la conservation des monumens historiques d'Alsace. 1ère série, t. I, p. 149 ; Matuczinski, même bulletin, t. 2, p 146; *Strassburger Post*).

LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNE (1).

XI

AU CANADA.

L'HISTOIRE de France elle-même intéresse les forestiers mais leur est aussi peu familière que sa situation ethnographique. Napoléon ! voilà le héros de tous leurs récits, et quelles proportions fantastiques ils lui donnent. Dans leur bouche, ce n'est plus un homme, c'est un demi-dieu, si au-dessus de l'humanité, que les narrateurs eux-mêmes en viennent à douter de son existence réelle. Napoléon, pour eux c'est une sorte de grand fantôme qui, pendant de longues années, a fait trembler les Anglais : « On tirait sur lui... à boulets rouges ! Il vous les *poignait* à deux mains et les renvoyait sur les ennemis ! » Et c'est avec une mimique expressive que le narrateur — un peu *gouailleur* et sceptique — faisait, en s'arc-boutant de toutes ses forces, le geste de *poigner* le boulet, de l'élever péniblement au-dessus de sa tête, pour l'envoyer avec vigueur dans le camp opposé.

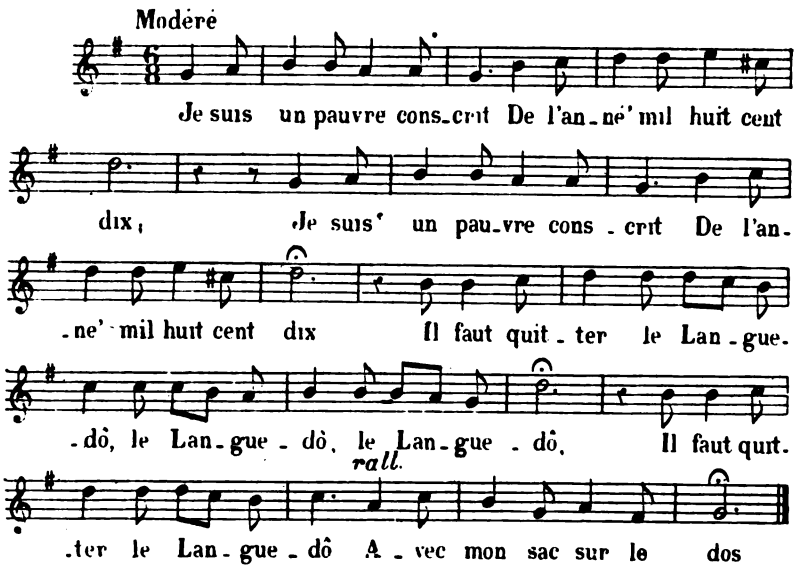
(CH. GUILLY DE TAURINE. *La forêt et les Forestiers au Canada*).

P. S.

1. Cf. le t. IX p. 289, 631.

Digitized by Google

LE CONSCRIT DE 1810



Adieu, mon père, bonsoir
Adieu, ma mère, au revoir ! } *bis.*
Ecrivez-moi de tems en tems, etc.
Pour m'envoyer de l'argent.

Ah ! mon père, dans sa douleur
Vous consolerez ma sœur, } *bis.*
Vous lui direz que Fanfan (1), etc...,
Il est mort en combattant.

Adieu poules, adieu chat (2),
Je vous quitte pour toujours. } *bis.*
En vous quittant, mon cœur se fend, etc...
Comme un frais fromage blanc.

Au siège de Montaluzon,
Je fus blessé au talon : } *bis.*

1. Le vers ici devrait avoir huit syllabes. Même remarque pour le troisième vers de l'avant-dernier couplet.
2. Il devait y avoir dans l'original « Adieu, adieu mes amours ». On voit que le couplet a dû être expurgé pour l'usage des petites pensionnaires.

Digitized by Google

J'en fus quitte pour jambe de bois, etc...
Maintenant que j'ai la croix.

Celui qui fit cett'chanson } *bis.*
Etait un brave garçon,
Il était tailleur d'habits, etc...
Maintenant, il est conscrit,

C'était un garçon fort bête, } *bis.*
Qui n'avait pas son pareil,
En partant pour le régiment, etc...
Il avait l'numéro cent (1).

D'après *Mlle Marguerite Potié*, qui apprit la chanson au couvent du Sacré-Cœur de Lyon (2).

GEORGE DONCIEUX.

1. Ce couplet inepte est certainement interpolé. La chanson se termine naturellement au dernier vers du précédent couplet : « Maintenant il est conscrit. »
2. Je possède une image d'Epinal, publiée vers 1856, intitulée le *Départ du Conscrit*, dont le premier couplet est à peu près identique au premier de la chanson ci-dessus; le dernier a aussi une sorte de signature :

Qui qu'a fait cette chanson,
N'en sont trois jolis garçons,
Ils étiont faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas,
Ah!
Ils étiont faiseux de bas,
Et à c't'heure, ils sont soldats.

— Dans l'image, le conscrit a le n° 2 sur son chapeau.

P.-S.

Digitized by Google

LE TONNERRE ET LES ECLAIRS [1]

IV

Légende Mordvine

Dans un volume extrêmement remarquable, que M. le professeur Smirnov vient de publier et dont nous donnerons l'analyse dans un numéro prochain, nous trouvons une légende mordvine sur le tonnerre et l'éclair qui se rapproche beaucoup de celle de l'Ukraïne, parue dans le premier numéro de cette année (p. 7-8) :

« Le tonnerre (*Pourquiné-paz* ou *At'am* en mordvine) dit M. Smirnov, est représenté par Mordva sous la forme d'un être anthropomorphe, habitant le ciel ; il est armé d'un arc, ou plutôt d'un arc-en-ciel (*at'am-yonx-mokch*) et de flèches en pierre (*at'am-hivni mokch*) et fait sans cesse la guerre aux *chaïtans* (les diables), qui le taquinent. Voici une légende citée par M. Mitropolsky et qui peut servir d'éclaircissement à cette lutte : Un chasseur errait dans une forêt pendant l'orage et il remarqua que quelqu'un s'amusait à imiter les coups de tonnerre. En regardant autour de lui il s'aperçut que c'était le chaïtan (diable) transformé en serpent et blotti dans un creux d'arbre qui le faisait. Le chasseur saisit le moment où le serpent faisait paraître sa tête et il le tua. L'orage passé, le chasseur remarqua que depuis lors sa chasse était plus heureuse que jamais elle ne l'avait été. Si le tonnerre a la chance de tuer un chaïtan, le sang de l'esprit frappé s'enflamme et l'objet dans lequel il s'abritait commence à brûler ». (J. N. Smirnov. *Mordva*. Kazan 1895, p. 212-213).

Cette variante est évidemment plus simple, plus ancienne et plus primitive que celle de l'Ukraïne. Nous ne trouvons ici ni les traditions bibliques ni les choses si modernes comme le fusil, la poudre et les Français qui la possèdent jusqu'à présent. Mais nous y retrouvons tous les motifs de la légende Ukraïnienne dans leur simplicité primordiale, ce qui nous indique que la tradition aryenne

1. Cf. t. II, p. 269, t. X, p. 7.

Digitized by Google

a pénétré chez les Finnois du Volga sans intermédiaire des peuples Slaves, quoique certaine corrélation entre le tonnerre, les bons ou les mauvais esprits et les pierres à foudre ou les silex taillés existe sans doute dans les traditions de tous les peuples [1].

TH. VOLKOV.

LA DISCORDE ET LE VENT [2]

II

A AUTUN

Il souffle toujours un vent terrible autour de la cathédrale et la légende raconte ceci :

Un jour le diable se promenait avec le vent. En passant devant la cathédrale, il entendit que le chapitre était réuni et qu'il ne pouvait se mettre d'accord. Il dit au vent qu'il voulait entrer pour tâcher de rétablir la paix et qu'il le priait de l'attendre. Il entra et y est resté, le chapitre n'ayant jamais pu s'entendre et étant toujours en discussion. — Le vent l'attend encore, et comme il s'ennuie il souffle tout autour, relevant les robes et enlevant les chapeaux.

Mme J. LAMBERT.

1. Cf. Tchoubinsky, *Travaux de l'Exped* III. ; Dragomanov. *Traditions de la Petite Russie*, p. 16 ; Yastrebov, *Matériaux pour l'Ethnographie*, p. 6 ; *Etnographitcheskoïé obozrienié*, XII, 184, XIII, 212 ; XV, 159 ; Soumtzov. *Survivances dans la civilis.* p. 400 ; Reville. *Les religions des peuples non civilisés.* I, 59, 216, 222 ; Tylor, *Civilisation primitive*, chap. XVI. Cartailhac *L'âge de la pierre dans les souvenirs et superstitions populaires.*

2. Cf. t. III p. 131.

Digitized by Google

RITES ET USAGES FUNÉRAIRES [1]

XIX

Les Abeilles en deuil

Il y a quelques années, un de mes parents étant décédé dans une commune de Loir-et-Cher, mais limitrophe du Cher, je constatai que les ruches d'abeilles qui se trouvaient dans un coin écarté du jardin portaient chacune un ruban noir. C'étaient les domestiques qui les avaient ainsi mises en deuil, à la mort du maître. Dans tout le pays comme dans tout le Berry, l'usage était ainsi, me dit-on.

Plus tard, cette fois en Eure-et-Loir, je retrouvai la même coutume, aussi bien dans la partie du département qui appartenait à l'ancien comté du Perche que dans celle qui était de l'Orléanais, la Beauce. J'y appris qu'aussitôt le décès du propriétaire des ruches, on s'empressait de leur mettre des rubans noirs, en prononçant cette formule : « Abeilles, petites abeilles, je viens vous annoncer que votre maître (ici le prénom) est mort. » Cette petite cérémonie, il la faut faire sans retard, « avant de prévenir le maire et le curé » sous peine de voir périr ou partir les abeilles.

Le même usage existe également en Vendée et en Poitou, ainsi que j'ai pu m'en assurer récemment.

Il serait intéressant de connaître la distribution géographique de cette coutume en France. D'autant qu'il est certaines provinces, l'Auvergne par exemple, où je n'en ai pu constater l'existence. M. G. L. Gomme l'a signalée en Angleterre (Folk-Lore, t. III, p. 12) et suivant notre savant confrère [2] cette mise en deuil des ruches et cet avis donné aux Abeilles auraient pour but de faire transmettre la nouvelle du décès par celles-ci au monde mystérieux des esprits des morts dont elles seraient les messagères.

Girard de Rialle

1. Cf. le t. III p. 45, 81, 188, 365, 599, le t. IV p. 421, 506, 50 le t. VI p. 48, 628, le t. VII p. 225, 420, 558, le t. VIII, p. 700 le t. IX p. 250, le t. X, p. 108.
2. *Ethnology in Folk-Lore* p. 127. Un vol. in-12. Londres, 1892. Kegan Paul, French et Cie., édit.

Digitized by Google

Cette coutume a été constatée dans la Flandre française, le Boulonnais, la Picardie (Dieudonné Dergny. *Usages, Coutumes*, etc. p. 255, 284, qui donne les rites usités) dans la Seine-Inférieure, la Manche, l'Orne (ibid. 252, 254, et *Mélusine* I. 95) le Bocage normand (Lecœur *Esquisses du Bocage* I. 276) l'Ille-et-Vilaïne, les Côtes-du-Nord (Sébillot. *Trad. et superstitions de la Haute-Bretagne* II. p. 281. *Coutumes* p. 156) le Finistère, le Morbihan (D. Dergny l. c. 253), la Saintonge et l'Aunis (Noguès *Mœurs d'autrefois en Saintonge* p. 36) la Gironde (Daleau. *Sup. de la Gironde* p. 46 (la Bigorre (Rosapelly. *Au pays de Bigorre* p. 52) le Béarn (Revue des *Traditions populaires* t. VI p. 154), c'est-à-dire sur tout le littoral, de la mer du Nord à la frontière d'Espagne, sauf la Loire-Inférieure, la Vendée et le pays basque. Dans l'Ouest on la retrouve en Poitou. (Léo Desaivre, *Etude de Mythologie les Abeilles* p. 4, *Revue des Trad. pop.* t. VI, p. 704) dans le centre de la France, dans la Montagne noire, Tarn, (Alfred de Nore. *Mythes etc. des provinces de France* p. 241) dans le Cantal (Durif. *Le Cantal* p. 247) : à l'Est dans l'Yonne (Moiset, *Cout. de l'Yonne* p. 60) les Hautes-Vosges (Sauvé *F. L. des Hautes-Vosges* p. 300).

P. S.

DEVINETTES DU DAUPHINÉ

Pata sur pata, pia su piarapatatia
Jamais l'ulli n'y a passa.

Pièces sur pièces rapetassées,
Jamais l'aiguille n'y a passé

— Le nuage.

J'ai perdu mon olagne, (1)
Dans le bois de Cocagne,
Je l'ai perdue le jour,
Je l'ai trouvée la nuit.

— L'étoile.

1. Noisette. La noisette contient de l'huile.

Digitized by Google

Quatre dames au milieu d'un pré, il pleut à verse et elles ne se mouillent pas.
— Les pis d'une vache.

Gueule dans gueule, sept jambes et une queue.
— Le chien qui mange la soupe dans une marmite à trois pieds.

Qui porte du sel sur sa tête ?
— Un fromage.

Quatre pieds tient un pied, vient un autre quatre pieds qui veut prendre le pied : le quatre pieds se sauve avec son pied.
— Le chien mord le porc par le pied, le porc se retourne et court après le chien.

Le chat disait au rat :

De cent rats, vingt mirons,
Combien cela fait d'oreillons ?

— Quatre oreillons, ceux du chat et ceux du rat.

Qui vient au monde habillé de blanc et fait chanter sa mère sur la fenêtre.
— L'œuf.

Qui n'a point de cul, sa mère en a.
— L'œuf.

Mantel rogeo, cul de buè. (Manteau rouge, cul de bois).
— La cerise.

Quatre dames dans une chambre, elles ont la clef et ne peuvent pas ouvrir.
— La noix.

Dessus : amer comme d'endolle (camomille),
Dedans : doux comme lait.
— La noix.

Petit tupinet, (tupin, tepin = pot, tupinet, petit pot).
Bon savouret.
— La noisette.

Grand père, âpre mère, noire fille, blanche farine.
— La châtaigne.

Tête rouge, queue bourrue.
— La fraise.

Qui lève toujours la queue pour pisser et ne peut jamais pisser.
— La queue de l'araire.

Digitized by Google

Où vas-tu torche bigorne ? — Que veux-tu ? cul tondu deux fois l'an ?
— Le pré et la rivière.

Aussi long qu'une joucle ou jugle et rond comme un paillasson.
— Le puits. (La joucle, jugle est une lanière de cuir qui attache le joug aux cornes des bœufs et des vaches).

Une raie bien droite où jamais la charrue n'a passé.
— Le chenal des tuiles creuses.

Pas plus gros qu'une jambe de poulet.
Ferme cinq cents mulets.
— La clé.

En entrant dans la maison, qui fait la révérence à son maître ?
— Le loquet : il se lève.

Toujours court, jamais ne bouge.
— La cour.

Qui fait la bobe (grimace) à son maître.
— La crémaillère (lo comathio).

Qui mange par le cul et chie par la bouche.
— Le feu ou la cheminée.

Il y a de belles dames rouges, une dame noire vient qui les chasse toutes.
— La fiarda du fo, la dame de four.

Devine voir : Qui fait branler le cotillon de la maîtresse.
— Le manche de la poêle (appelée casse. Une casserole se dit à Cour (Isère). Ina cassola, petite casse).

Une dame noire qui monte en chaire ; il en vient une rouge qui passe par dessous ; la noire lui pisse dessus.
— L'ulla : la marmite sur le feu.

Qui court toujours, jamais ne s'attrape.
— Les roues d'un carrosse.

Pa pi grou (gros) qu'ina fava (feve).
Rempli tot'ina cava.
— Le cheloè, le soleil, lampe à godet des paysans.

Qui boit son sang et mange ses boyaux.
— La lampe allumée.

Qui a deux oreilles sans tête, et un cul sans golet (trou).
— L'écuelle.

Digitized by Google

Pas plus gros qu'un fer de mule chasse cinq cents mulets de la pâture.

— Le peigne (Le peigne arqué pour femme, avec lequel elles peignaient les enfants dont la tête avait des poux).

Qui fait tout le tour de la maison.
Et retourne à son canton ?
— Le balai.

Qui a pieds, planches à côté, couvert dessus et creux au milieu.
— Le pétrin, la pétrière.

Cinq qui tirent, un qui tourne et l'autre qui mange.
— Le rouet.

Tous les pas qu'elle fait, elle perd le bout de sa queue.
— L'aiguille qui coud.

La forêt sur four, le four sur la grange, et la fontaine sur deux piquets.
— L'Homme ou la femme.

Qui a sept golets (trous) à la tête.
— L'homme.

Ce qui est toujours mouillé et toujours à l'abri.
— La langue.

Plein le jour.
La nuit ouvre la gueule comme un loup ?
— Le soulier.

Qui marche de la tête.
— Le clou des chaussures.

Qui dit : je berin ! je berin ! (1) et qui ne boit jamais.
— La cloche.

AUGUSTE FERRAND.

1. Je berin est la première personne du verbe bére (boire) conjugué au futur, berin, berin est une onomatopée. Ce son est celui de nos petites cloches villageoises au son argentin suspendues au campanile des églises anciennes.

Digitized by Google

TRADITIONS ET COUTUMES DU PÉRIGORD

Mariage. — Dans certaines contrées du Périgord, à la campagne, lorsque les nouveaux mariés rentrent à la maison, en revenant de la messe, la mère, ou une proche parente de la nouvelle épouse, se tient sur la porte avec un linge blanc sur le bras et une assiettée de soupe fraîchement trempée : deux cuillers sont placées dans l'assiette. Les deux époux goûtent la soupe avant de franchir le seuil.

— Ceux qui se marient au mois de mai sont malheureux : il en est de même s'il pleut le matin du mariage.

Nourrices. — Dans le Nontronnais, à Saint-Pardoux-la-Rivière, les nourrices vont déposer sur l'autel de la Vierge un fromage fait de leur propre lait. A Busserolles, on se contente de déposer une fiole de lait au bout d'un ruban blanc et un morceau de pain.

Le bétail et la mort. — Lorsque le maître ou la maîtresse de la maison viennent à mourir, on ne mène pas les bestiaux au pâturage; mais au moment où le mort quitte la maison, on met toutes les bêtes dehors, bœufs, moutons, porcs, ânes, volailles.

Enfants malades. — Lorsqu'un enfant est malade, on dit qu'il a le mal d'un saint, c'est-à-dire qu'un saint lui a donné ce mal. Il faut découvrir quel est ce saint, afin d'aller l'invoquer dans l'église qui l'honore. A cette fin, on va trouver la *tireuse de cartes*, c'est-à-dire la sorcière du village. La sorcière verse de l'eau dans un plat, prend un charbon qu'elle met sur l'eau et commence à réciter une litanie de saints. Le saint dont elle prononce le nom au moment où le charbon s'enfonce, est celui qui a donné le mal. On se rend alors à l'église où ce saint est honoré; on entend la messe si possible : en tout cas on se fait lire l'Evangile, tenant à la main un cierge allumé. Cela coûte un sou. Ensuite, on va à la fontaine, on se met à genoux, on prie, on boit et on dépose quelque chose : une brassière, un béguin, un sou, tout au moins une épingle. Personne ne touche aux objets déposés : celui qui emporterait quoi que ce soit emporterait en même temps la maladie et en serait atteint sur l'heure.

Le bain de Saint-Martial et la sécheresse. — A Augignac, à six kilomètres de Nontron, il y a une fontaine dans laquelle il faut plonger le patron du lieu, en temps de sécheresse pour obtenir la pluie.

Digitized by Google

Le patron est saint Martial. On s'y rend en procession et on plonge la statue du saint aux quatre coins de la fontaine. Il pleut habituellement avant que la procession soit rentrée à l'Eglise ou peu après : et *coabéourbien* (et la terre est bien abreuvée). Si l'on ne plongeait le saint dans l'eau qu'une seule fois, il pleuvrait, mais peu.

Moyen de se débarrasser de la fièvre. — Lorsqu'on est atteint de la fièvre intermittente, on prend un œuf et on va le déposer à l'endroit où deux chemins se croisent et forment quatre chemins (*aous quatre camins*). Le premier qui passe et prend l'œuf, délivre de la fièvre.

L'eau bénite et le sacristain. — Dans une paroisse nommée la Tour blanche, le sacristain, les jours qui suivent le samedi-saint, va de maison en maison, portant la provision d'eau bénite. On lui donne du vin en échange.

(*Communiqué par Marie Chavagné, en religion sœur Antonine*).

P. Bouscaillon.

SALOMON (SOLAIMAN) DANS LES LÉGENDES MUSULMANES (1)

VII

Constructions de Salomon

§ 3

Les bains, etc.

Des traditions communes aux chrétiens d'Orient et aux Musulmans, attribuent à Salomon l'invention des bains et la construction des thermes. « Le roi Salomon, fils de David, dit Jean de Nikiou (2) fut le premier qui construisit des bains et des académies dans tous les lieux qui étaient sous sa domination, car il avait à son service les démons ». Cette tradition est confirmée par Eth'Tha'alebi (3) qui lui rapporte aussi, à propos des

1. Suite, voir t. IX, p. 713.
2. *Chronique*, édition et trad. Zotenberg, Paris, 1883, in-4, ch. XXXVIII, p. 46 du texte éthiopien, 262 de la traduction.
3. *Lat'aif et Ma'arif*, éd. De Jong, Leyde, 1867, p. 5-6. Et Tabari, (*Annales*, 1 vol., 1re partie, Leyde, 1869, in-8, p. 180).

Digitized by Google

bains, l'invention de la pâte épilatoire pour débarrasser les jambes de Bilqis, la reine de Saba, d'un poil rugueux qui les rendait désagréables. Un vers d'un poète anonyme y fait allusion :

« Aux jours où ils rassemblaient du blé dans l'aire, le pain était plus précieux chez eux que la pâte épilatoire au temps de Bilqis. »

Ce fut également lui l'inventeur du savon et de la meule de moulin.

C'est à cette légende qu'il faut rapporter une tradition qui fait construire par Salomon un édifice pour les bains de Tibériade, au dire d'El Heraoui : l'eau sortait de l'intérieur; il y avait douze sources, salutaires chacune pour une maladie [1].

RENÉ BASSET.

MESSES SINGULIÈRES [2]

I

EN SOLOGNE

Faire dire une messe à pieds de pots. — Il y avait en Sologne, parmi les paysans, une antique superstition, dans l'efficacité de laquelle on ajoute encore une certaine croyance.

Cette pratique consiste à faire célébrer une messe à l'intention d'un malade par exemple, dans trois églises différentes, occupant les trois angles d'un triangle fictif, tracé de telle sorte que le logis du malade se trouve autant que possible au centre de cette figure géométrique.

Messe à l'envers. — Il y n'y a pas bien longtemps encore que les paysans de Sologne venaient trouver leur curé pour lui *demander une messe à l'envers*, messe qui, dans leur esprit, avait pour objet de *chasser les mauvais sorts et de désensorceller les gens.*

EMILE GENAB.

1. Yaqout, *Mo'djem el Boldân*, éd. Wüstenfeld, t. III, Leipzig, 1868, in-8, p. 510. Le pélerin russe Grethénios (1400) attribue de même à Salomon la construction de la piscine de Siloé (*Itinéraires russes en Orient*, trad. par Mme de Khitrowo. Genève, 1889, in-8, ch. VI. *Le pélerinage de Grethénios*, § XIV, p. 181).

2. Cf. le t. V, p. 275, 509; le t. VI, p. 301, 330; le t. VII, p. 218; le t. IX, p. 190; le t. X, p. 152.

Digitized by Google

LE TABAC DANS LES TRADITIONS, LES SUPERSTITIONS ET LES COUTUMES

VIII

Le tabac en Amérique [1]

§ 16

Bien qu'au siècle dernier, le tabac fût encore inconnu chez les Dènè-Tchippawayans (Cf. § 13), l'usage s'en répandit rapidement chez leurs parents, les Dènè Peaux-de-Lièvre, il est d'usage de jeter sur une tombe, pour honorer un mort, un bout de tabac [2].

§ 17

L'usage du tabac était, à la cour de Montezuma, l'objet d'un cérémonial particulier [3]. Après les repas du souverain du Mexique, « on mettait sur la table deux tuyaux fort bien peints et dorés, contenant du liquidambar mélangé avec une herbe qui se nomme tabacco [4]; le repas terminé, les chants et les danses achevés et les tables levées, Montezuma aspirait un instant la fumée de l'un de ces tuyaux et s'endormait ainsi ».

§ 18

Ces détails du conquistador sont confirmés par la relation de Suarez de Peralta [5] « Ils (les Mexicains) ont des roseaux qu'ils remplissent de tabac qu'ils nomment *piçietl*, bien moulu, de chaux, d'autres racines et de liquidambar qu'ils nomment *jochiocoçotl*. Ils font de tout cela une masse et en bourrent les tuyaux de roseau qu'ils nomment *poquietl*, et allumant la pointe de ce roseau et mettant l'autre bout dans la bouche et le suçant, ils en tirent une fumée qui ne sent pas mauvais. Et ainsi se parfument-ils, jetant la fumée par la bouche et elle est si forte qu'elle endort et prend toutes les jointures et peut même mettre un homme hors de sens ».

1. Suite, voir t IX, p. 314.
2. E. Petitot, *Traditions indiennes du Canada nord-ouest*, Paris, 1886, pet. in-8, p. 277.
3. Bernal Diaz del Castillo, *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, trad. Hérédia. Paris, 4 v. in-12, 1878-1887, t. II, p. 163.
4. Le mot haïtien *tabacco* n'indiquerait pas la plante, mais le tuyau à travers lequel on la fumait (Hérédia, *op. laud.* t. II, p. 413).
5. *Noticias historicas*, pub. par D. J. Zaragoza, Madrid, 1878, ch. I, p. 10, cité par Hérédia, *op. laud.* p. 414.

Digitized by Google

§ 19

D'après Pierre Martyr d'Anghiera, la poudre de tabac (*cohobba*) absorbée par les narines, était employée par les *zemes*, prêtres-sorciers d'Hispaniola (Haïti) pour se procurer une sorte d'ivresse pendant laquelle ils prédisaient l'avenir [1].

RENÉ BASSET.

USAGES DE LA SEMAINE SAINTE [2]

VII

LES PAQUERETS

(*Indre*)

L'USAGE des « Pâquerets » (Perche), que M. Léon Callot signale dans le N° 3 (Mars 1895) de la « Revue des Traditions populaires », existe encore dans maintes localités du département de l'Indre.

Quatre enfants de chœur, munis de deux paniers qu'ils portent au moyen d'un bâton passé dans les anses, se présentent pendant la Semaine sainte devant la porte de tous les habitants de la paroisse en *quêtant* des œufs.

Ils chantent un ou plusieurs couplets, selon la générosité des locataires, du vieux cantique bien connu : « *Sang qu'un Dieu va répandre* ».

Mais au lieu de menacer comme dans le Perche avec le « Je te chanterai Margot », ceux qui ne donnent pas, les enfants de chœur berrichons effraient les paysans par des prophéties plus TOUCHANTES ; ils leur affirment que la fouine ou la blette (belette) viendra manger dans l'année toutes les poules des avares ou des peu généreux. L'expression : Ne pas avoir peur des *Blettes* doit venir de ce fait. Les pauvres gens donnent un œuf, les fermiers riches des douzaines. Ma mère, il m'en souvient, donnait à chacun une pièce d'argent, aussi le cantique nous était-il chanté en entier.

Aux enfants de chœur rentrés au presbytère, le curé, du moins celui du village où j'allais en vacances, partageait les œufs en se réservant ceux de cane. Les œufs de cane sont fort succulents et se reconnaissent à leur couleur jaunâtre.

Dr H. LABONNE.

1. *De rebus oceanicis et novo orbi decades tres*, Cologne, 1574, in-4, Déc. I, l. IX, p. 109-110.

Digitized by Google

NOTES SUR L'ILE DE BATZ [1]

IV

Proverbes

— *Eo ar Bretoun a las Saozoun.*

Frère des saints et homme de cœur. — Est le Breton qui tue des Saxons (des Anglais).

— *Kelc'hou arc'hant enn-dro do fenn,*
Ha begad skiant enn ho c'hlozen.

Des cercles d'argent autour de la tête. — Et pas la moindre science dans le cerveau.

— *T'an ha dour ha bara zeac'h*
A ves kavet e pep leac'h.

Du feu, de l'eau et du pain sec. — Se trouvent en tout endroit.

— *Dibaot hent kaer na ve meinek*
Ha gwenoden na ve dreinek.

On ne trouve beau chemin qui ne soit pierreux. — Ni sentier qui ne soit épineux.

— *Dioc'h an nezerez an hiviz,*
Daouarn didalvez zo iskiz.

Auprès (des mains) de la fileuse de chemise. — Mains paresseuses sont exquises.

— *Eur klenvour a zo enn euz vorvor*
Pa na vez na scousked na dihun.

Un malade toujours se plaint. — Quand il ne dort ni ne veille.

— *A skao-du a zo gwiniz an diaoul,*
Hag an ivre a zo e zegal.

Le sureau noir est le froment du diable. — Et l'ivraie est son seigle.

— *Epad ma vezi enn da za*
E kavi baz dén em harpa.

Tant que tu seras debout. — Tu trouveras un bâton pour t'appuyer.

— *Da c'hounid bara sao abred*
Ken dibri bara gounezet.

1. V. le t. X, p. 52.

Digitized by Google

Pour gagner du pain lève toi tôt,
Plutôt que pour manger du pain gagné.

— Doue a ro karantez an ne
Dre ar prenest d'he vugale.

Dieu donne l'amour du ciel. — Par la fenêtre à ses enfants. (? ?).

— Eur chlanvour a zo enn eur vorvor (1)
Pa navez na scousked na dihun.

Un malade toujours se plaint.
Quand il ne dort ou ne veille.

— Ken diez anaoud karantez map
Vel gwiri eur fourn gant pri-prad.
Ken diez anaout karantez merc'h
Vel gwiri eur fourn gant erc'h

Il est aussi difficile de connaître l'amour d'un fils
Que de chauffer un four avec de l'argile de prairie.
Il est aussi difficile de connaître l'amour d'une fille,
Que de chauffer un four avec de la neige.

— Lavaret gevier evel treaz.

Dire autant de mensonges que de grains de sable il y a au bord de la mer.

— Feïza war ar gaou
Jurer sur le mensonge.

Ce *feïza* est un contraste très poétique employé pour appuyer le mensonge, donner sa foi pour mentir, il faut être osé.

— Ar c'hillok mad ar iar a gan
A laka ar peoc'h da ziskan.

Le bon coq, la poule qui chante
Font bientôt cesser la paix.

— Mae ha kadae
Hag ar miz ma sao taoljoun va zae ;
Even ha kadeven,
Hag ar miz ma sao ar raden,
Ar mis kent hàg ar miz goude
Hag ar miz m'oan dimizet d'id-te
Hag ar miz ma'zejoun daved out-te,
Iann al leue
A zo nao miz.

Lorsque quelque chose a été perdu, on dit :

1. Expression de l'île et des côtes.

Digitized by Google

Puchet eo Paol war-n-ezhan.
Pol (le diable) s'est placé dessus.

Le Vent. — Saint Valentin est le maître du vent ; quand on vanne on dit :

Sant Valantin,
Avel d'ar vallin !

Saint Valentin. — Vent au moulin.

— *Mont a res ta, kezez e gwele allas !*
T'u vas donc, ma chère, dans le lit d'hélas ! (d'un veuf).

L'idée de meurtre dans ce dicton n'indique pas l'action volontaire et délibérée de *tuer*, de donner la mort. — On dit communément en breton d'un veuf qui se remarie qu'il a *tué* sa ou ses premières femmes, comme on dit d'une veuve qu'elle a *tué* son mari. Les mots *meurtre* et *tuer* ont ici le sens de *user*. L'idée générale qui ressort de ce dicton c'est que la *kezes*, la pauvrette, en se mariant, en entrant *dans le lit du meurtre, du veuf, y passera* comme les autres femmes, que son mari en aura *aussi raison* (note de M. G. Le Calvez).

Allusion à la descente des Anglais à Camaret (près Brest).

Buluet an tan e Kameled (Kam-he-led).
Er fourn hag enn aoled.
Hag e kraouik an deved (Bas-Léon *denved*, moutons).
Hag e kraou ar ronseed.

Faites flamber le feu dans la chambre au blé (grenier),
Dans le four et au foyer,
Et dans la petite crèche des moutons.
Et dans la crèche (écurie) des étalons.
(C'est-à-dire mettez le feu partout, brûlez tout.)

On croit que ce dicton fait allusion à la destruction et au ravage des villages de la côte de Brest par les Anglais pendant la guerre de sept ans (1756-1763.)

— *Eiz dewez a veurz, eiz dewez a ebrel.*
E vez ar goukouk o tont a Vecherel

Huit jours de Mars, huit jours d'Avril. — Le Coucou (diligence met pour venir de Bécherel.

— *Breuz ar zent ha den a galoun.*
Mai et *Kadae* (?)
Et le mois où je jetai ma saie,
Juin et *Kadeven* (?.....)
Et le mois où lève la fougère,
Et le mois avant et le mois après,
Et le mois où je me mariai avec toi,

Digitized by Google

Et le mois où j'allai avec toi,
Jean le veau,
Cela fait neuf mois.

Je ne connais ni *Kadae* ni *Kadeven*, ce doit être des mots de remplissage comme il y en a souvent dans les *rimadells* bretons (*rimadell* breton serait la RIMAILLE française, si ce mot existait. (Note de M. G. Le Calvez).

— *Eur plac'h iaouank hir ha moan evel ar gwall-amzer.*
Une jeune fille longue (haute) et maigre comme le mauvais temps.

— *An teir c'hrac'h koz*
Ar genta — Miz ebrel, diouaskellik an hanv.
An eil — Hanter-vae a lakaan,
An drede — Even an asura.
Ar genta - N'euz nemet goanv eta ?

Les trois vieilles :

La 1re : Mois d'avril, petites ailes de l'été
La 2e : La Mi-mai, je mets (c.-à-d. j'aime mieux la Mi-mai.)
La 3e : Juin est le plus sûr.
La 1re : Il n'y a donc qu'hiver ?

— *Mall eo dé-omp mont*
Rak dont ara an tri-z-hont :
Ar pardaez, an noz, au denvaligen

Il faut que je m'en aille,
Parce que voilà venir ces trois-là : (*La chute du jour, la nuit, les ténèbres*).

— *Evit goben goab, ez eo red beza tri ; daou enn noaz hag eur varlennad vein gant-ho.*

Pour railler quelqu'un il faut être trois dont deux tout nus et chargés de pierres sur les genoux. — ? ? ? ..

— *A re goz e Baz a lavare gwechall ne rea dev kouez nemer ar re a veze leun-laou.*

Les vieux de l'île de Baz disaient autrefois : Ne font lessive que les pouilleux.

— *Foai ara war ar moual* (*mouar*, mûres ailleurs).
Pa n'eo ked evit paka anez ho.

Il méprise les mûres, parce qu'il ne peut les atteindre. (Absolument comme le renard, les raisins).

— *Dalc'hit ho kendere*
Ken er meaz, ken er gwele.

Gardez votre dignité.
Aussi bien au lit qu'au dehors.

Digitized by Google

— *Kroc'hen eun tousek*
A zo mad d'eun tiek.

— La peau d'un crapaud est bonne pour un chef de maison. (C'est-à-dire qu'un homme industrieux tire parti même d'une peau de crapaud, de ce qu'il y a de plus vil ou qui paraît le plus inutile).

Nulle part, qu'à l'île de Batz, je n'ai vu ni entendu ce proverbe ou dicton qui signifie, si je ne me trompe, qu'un cultivateur intelligent sait tirer parti de tout, même de la peau du crapaud pour améliorer ses terres.

G. MILIN.

NAVIRES ET MARINS

XI (*suite*)

LE BAPTÊME DE LA LIGNE [1]

Au commencement du XVIIIe siècle, le baptême de la ligne était en usage sur les bateaux français aussi bien que chez les Hollandais et les Espagnols.

« Nous passâmes pour la première fois la ligne : c'étoit un dimanche ; par respect pour ce saint jour, on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les matelots ont donné fort mal à propos le nom de baptême. Elle consiste à baigner dans une cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédimer de cette vexation qui est devenue depuis longtemps une espèce de droit incontestable » [2].

« Nous passâmes la ligne le 12 avril (1722) à deux degrés ouest de la longitude. Ce fut, selon la coutume, un jour de fête pour l'équipage. Ceux qui n'ont pas encore passé la ligne payent les frais de cette fête où tout aboutit à les bien mouiller; c'est ce qu'on appelle le grand baptême. On peut se racheter en mettant de l'argent au bassin; mais ceux qui n'en ont point ou qui refusent d'en donner sont plongés dans un baquet plein d'eau, et ensuite inondés d'un bon nombre de seaux d'eau ».

RENÉ BASSET.

1. V. t. IX, p. 243.
2. *Lettre* du P. du Tartre, Canton, 17 décembre 1701 ; *Lettres édifiantes, Missions de la Chine*, t. III, Paris, 1877, gr. in-8, p. 35.
3. *Lettre* du P. Jacques, Canton, 1er novembre 1722, *Lettres édifiantes, Missions de la Chine*, t. II, p. 317.

Digitized by Google

LE CORPS HUMAIN [1]

I. L'HOMME VIVANT

1. *L'Homme en général :* A). *Les Excréments.*

Les Excréments sont appliqués sur les ulcères (*assez général en Flandre*), p. 251.

Les Excréments sont appliqués sur l'érysipèle (*pays d'Alost*), p. 288.

S'il y a une inflammation sous les ongles des orteils, on se met le pied dans des matières fécales (*pays d'Alost*), p. 292.

B). *L'Urine.*

Dans toute la Flandre et le Brabant — et probablement encore ailleurs — les mères et les nourrices frottent chaque matin la figure des petits enfants avec les linges mouillés d'urine, pour leur donner une peau douce et blanche, p. 70.

« L'urine de ceux qui ont mangé beaucoup de choux, conservée et chauffée, est très bonne pour les nerfs, si elle y est appliquée ». (Tiré du célèbre ouvrage de DODONAEUS : *Cruydt-boeck*, Antwerpen, 1644, p. 917), p. 90.

Quand on a des yeux enflammés, on les lave avec la première urine du matin (lâchée quand on est encore à jeûn. — p. 129.

« Les feuilles du groseillier noir, bouillies dans l'urine d'un homme et du vinaigre, sont un bon remède contre les morsures de serpents ». (DODONAEUS : *Cruydt-boeck*, p. 1174), p. 129.

« Quand on a des hémorrhoïdes et qu'on les lave souvent avec la sève de la Ficaire — *Ficaria ranunculoïdes* Mönch — ou de ses racines, mêlée avec du vin ou l'urine du malade, elles se rapetissent et se dessèchent entièrement ; et la douleur disparait. On dit que si on laisse pendant 24 heures des feuilles d'orties dans l'urine d'un malade, et si les feuilles ne se fanent pas, mais restent vertes, il n'est pas en danger de mort ; si, au contraire, les feuilles se fanent et deviennent molles, cela indique la mort ou une maladie très grave ». (*Ibid*, p. 64, p. 208, p. 226), p. 211.

1. Extraits traduits de « Volksgeneeskunde in Vlaanderen. » (Gent, 1891), par *A. de Cock.*
Il y a des additions inédites ; eles sont marquées d'un *.

Digitized by Google

Pour guérir les gerçures des mains, vous lavez celles-ci, le matin à jeûn, dans votre première urine. (*Général*), p. 302.

Quand on a des cauchemars, on urine dans une bouteille et on la bouche ensuite hermétiquement. Aussi longtemps qu'elle reste bouchée, la sorcière (cause du mal) ne pourra pas uriner, et elle sera obligée de venir implorer de vous sa délivrance. (p. 180).

Les enfants qui jouent avec le feu, mouilleront leur lit, la nuit suivante (id. p. 69).

* Quand les orties brûlent les mains des enfants, ils urinent sur la partie brûlée. (*Général*).

* Il ne faut jamais uriner sur un cimetière ou dans une haie ; vous gagneriez une blépharite. (*Environs de Sottegem*).

C) *La Salive et le Crachat.*

Pour faire disparaître les taches de naissance de son enfant, l'accouchée doit les lécher le matin, *à jeûn*, et ce pendant les neuf premiers jours qui suivent la naissance. (*Général dans la Belgique flamande*, p. 71).

Pour faire disparaître les poireaux (verrues), les frotter neuf jours durant chaque matin, *à jeûn*, avec sa salive. (*Général*). Dans ma commune, on doit de plus, après avoir mouillé les poireaux avec de la salive, les mettre en contact avec la main d'une autre personne, jetant en même temps un fétu de paille dans l'eau ; la paille étant pourrie, les poireaux seront transplantés sur cette personne, p. 259.

Lécher les éruptions de la peau, pour les guérir ; moyen souvent employé. Lécher les enflures produites par les morsures des insectes ; et les brûlures peu sérieuses, p. 247.

*) Le serment de nos enfants : ils font avec le pied une croix par terre ; puis mettant le pied sur la croix, ils disent : « Là je veux tomber mort ». Quelquefois, ils crachent d'abord sur la croix. (*Pays d'Alost* ; pas général).

*) Quand, dans le jeu de billes, un enfant vise la bille de son compagnon, et que celui-ci veut empêcher l'autre de la toucher, il crache sur la bille, et tient ensuite la main, comme une griffe au-dessus, en disant :

« Duivelsklauwen
Er over gebouwen ».

(Griffe du diable appliquée dessus). (Aux environs de *Sottegem*).

*) Quand on joue au chat et que vers le soir, on veut cesser le jeu, l'enfant qui donne pour la dernière fois le chat à un camarade, fait immédiatement le signe de la croix, et crache entre les deux doigts. (*Environs de Bruxelles*).

Digitized by Google

Aux environs de Termonde, les enfants font de même ; seulement, ils crachent tout simplement par terre, et pas entre les doigts.

*) Pour faire disparaître une tumeur, on la frotte neuf jours de suite avec de la salive le matin, à jeûn. (*Environs de Bruxelles*).

Pour faire cesser la démangeaison causée par les éruptions de la peau, on y met de la salive (*Général*).

Cracher dans l'église est sévèrement défendu.

Dans un conte flamand « *De Koning van Zevenbergen* », le héros, beau-fils du roi sorcier, a rempli un verre de crachats ; quand le sorcier va en voyage et exige que son beau-fils lui réponde, quoiqu'il ne l'accompagne pas, chaque crachat répond pour le héros. Mais le verre se vide à la fin ; alors le héros prend la fuite avec sa femme, sur un cheval à trois jambes. Poursuivi à trois reprises par le sorcier, le héros, grâce à sa femme, une sorcière comme son père, lui échappe cependant.

* Jeter un peu de salive dans les souliers, avant de les mettre, vous préservera de malheurs et de maléfices. (Dr E. Laurillard : *Sprokkelhout*, Amsterdam, 1887, p. 33).

D) Du Sang.

Guérir le mal de dents. a) Détacher, pas arracher, un morceau d'écorce d'un saule ; puis de la partie de l'arbre mise à nu, enlever un petit fragment qu'on enfonce dans la gencive malade ; remettre le fragment de bois, teint de sang, à la place où il avait été enlevé, et recouvrir de l'écorce détachée. Le mal sera transféré sur l'arbre. (Procédé suivi par nos ancêtres, les Francs. — Voir W. Hofdyk, *Ons Voorgeslacht*, I, p. 67), p. 164-166.

* *b*) Aller chez un rebouteur qui vous enfoncera un objet pointu dans la partie enflammée, pour la faire saigner. Dans ce sang il trempe un petit morceau de linge ; après y avoir mis un peu de sel, il vous remettra ce linge, en disant : « Prenez cela, et en retournant chez vous, vous le perdrez, la douleur s'en ira en même temps ». (*Dans quelques localités du Brabant*).

Quand on souffre du *zona*, on doit frotter la partie enflammée avec le sang d'une personne qui a eu la même maladie, seulement un homme doit employer le sang d'une femme, et réciproquement. (*Général*), p. 256.

Le sang sorti de poireaux blessés, produit d'autres poireaux. (*Général*), p. 258.

Si quelqu'un est beaucoup tourmenté par des puces et des poux, on dit qu'il a le sang doux, p. 270.

Croyances populaires. L'homme a du bon sang et du mauvais sang.

Digitized by Google

Du temps que les médecins vous enlevaient votre mauvais sang par une bonne saignée, il y avait moins de maladies qu'à présent. (*Général*), p. 275.

* Saigner du nez de temps en temps, est favorable à la santé. (*Général*).

* Beaucoup de personnes attribuent le mal de dents et l'enflure de la gencive à du mauvais sang qui s'y est accumulé ; pour cela ils se piquent la gencive avec une épingle (ou une aiguille) afin de se faire saigner.

* Si vous tuez un carabe doré, il viendra dans la nuit vous sucer le sang. (*Assez général*).

* Quand les enfants font entre eux l'échange de certains objets, celui qui a proposé la chose, dit :

Trapken, trapken,
Van uw leven uw dingen nimmer weer ;
Springt over de zee,
Spuwt'nen aker bloed,
Dan kryg-det weer.

Vous n'aurez plus jamais votre chose ; — Franchissez la mer, — Crachez un seau de sang, — Et je vous la rendrai. (*Denderleeuw*).

* Quand deux enfants trouvent un objet, celui qui le ramasse dit de suite : « Tout à moi, rien à toi ; cracher trois tonneaux de sang et sauter trois fois par-dessus la tour de Notre-Dame ». S'il parvient à prononcer ces mots avant que son camarade ait dit : « Moitié à moi », il peut garder tout pour lui ; autrement il doit partager. (*Anvers*).

* Formule de serment : « Je veux cracher mille tonneaux de sang, si ce n'est pas vrai ». (*Envir. de Termonde.*).

E) La Rate.

* J'ai la rate ; la rate me pique (= Je ne sais plus courir, j'ai un point de côté). On croit que la rate empêche de courir vite ; on est donc persuadé qu'aux grands coureurs la rate a été enlevée dans leur jeunesse. (*Pays d'Alost*).

F) Les Dents.

Quand les enfants perdent une dent, ils la jettent par dessus la tête en se signant et en récitant une formulette pour obtenir une nouvelle dent. Aux environs de Ninove, on s'arrache un cheveu de la tête après avoir jeté la dent.

Digitized by Google

On néglige quelquefois la formulette, mais le signe de la croix jamais, p. 76-77.

Le mal de dents est assez souvent attribué à des vers — par d'autres à du mauvais sang. — Manger beaucoup de sucre fait tomber les dents. — Celui qui entreprendrait un pélerinage pour le mal de dents, sans nécessité, simplement pour être en bonne compagnie, reviendra avec le mal de dents, p. 159.

Rêver qu'on perd une grosse et une petite dent, signifie que deux membres de la famille, un adulte et un enfant mourront, sous peu (*Brabant*).

* Quand à *Alost*, les petits enfants perdent une dent, et qu'ils désirent que leur mère « achète encore un enfant », ils enterrent cette dent sous la fenêtre de la maison.

* Si vous maltraitez un crapaud, il viendra, la nuit, compter vos dents. (Ailleurs c'est le carabe doré — (*Général*).

G) Les Cheveux et la Barbe.

Dodonaeus (*Cruydt-boeck*) mentionne des plantes qui ont la propriété de fixer les cheveux et les dents branlantes ; des plantes qui empêchent les cheveux de devenir gris, qui les font friser ou se dresser sur la tête, p. 7.

Il nomme des plantes qui rendent les cheveux luisants, brillants et duvetés, qui les rendent jaunes, blonds, noirs ou roux, qui les font pousser bien et dru ; d'autres plantes fixent la chevelure ou la font tomber. Ainsi Pline écrit « que la racine de la Langue-de-serpent (*Ophioglossum vulgatum* L), étant brûlée et pilée et mêlée avec la graisse d'une truie noire qui n'a jamais enfanté, peut empêcher les cheveux de tomber ». (*Cruydt-boeck*, p. 202), p. 266.

Dodonée mentionne d'autres plantes, qui favorisent ou arrêtent la pousse des cheveux. Ainsi les cendres de l'armoise champêtre (*Artemisia Campestris* L), dans un peu d'huile claire, empêchent la calvitie et font pousser rapidement et fortement la barbe qui serait un peu lente à venir. (*Cruydt-boeck*, p. 25), p. 266-267.

On emploie encore à cet effet des plantes sympathiques, par leurs tiges velues ou capillaires ; c'est par exemple le cas pour l'ortie et l'*Adiantum Capillus-Veneris* L. Cette dernière plante, coupée menue et appliquée sur la tête, qui est devenue chauve par la teigne ou quelque autre maladie, fait repousser — d'après Galien — une nouvelle chevelure (*id*, p. 767). Si, pour avoir les mains blanches, on lave celles-ci dans une décoction de racines d'orties, les mains se couvrent de poils ; voilà pourquoi il faut ensuite les enduire et frotter avec de la fiente de moineau et laver dans de l'eau tiède.

Digitized by Google

(*id.* p. 225). Encore aujourd'hui on emploie, en Allemagne, « Brennesselwasser zu Haarwuchs-Beförderung » (Dr V. Fossel, *Volksmedicin und medicinischer Aberglaube in Steiermark*, Graz, 1886, p. 142), p. 267.

Dodonée nomme 4 plantes qui empêchent les cheveux de pousser : la jacinthe, le *Corydalis*, le prunellier et une espèce de fève (*Faba*). Un exemple : « La racine de la jacinthe, dit Dioscoride, mêlée à du vin blanc et appliquée sur les parties sexuelles des jeunes enfants, empêche qu'il y pousse des poils ». (*Cruydt-boeck*, p. 336), p. 267.

Il ne faut pas laisser traîner les cheveux par les chemins ou sur le fumier ; les sorcières, en les touchant, pourraient vous causer du mal. Il faut donc les brûler. (*Assez général*), p. 267.

Quand, dans la jeunesse, on coupe les cheveux toujours court, ils se multiplieront et croîtront très dru, p. 265.

On a une mauvaise idée d'un homme à la chevelure rousse, on le raille et le méprise assez généralement. De là le quatrain du grand poète hollandais Huygens, frère du célèbre physicien :

« Een kerel rood gehaard
Een vrouwmensch met een baard
Och, kom er niet naby
Maar groet ze van ter zy ! »

Un gaillard aux cheveux roux, — Une femme à la barbe, — Oh, ne les approchez pas, — Mais saluez-les de loin !.. p. 266.

* Deux proverbes flamands, concernant la chevelure rousse :

Roode baard
Duivelsaard.

Barbe rousse — Caractère diabolique.

Rood haar en elzenhout
Staan zelden op goeden grond gebourod.

Cheveux roux et bois d'aune — Croissent rarement en bonne terre.

* Les poux sont un signe de santé, ils fuient un malade. Quand la mère les prend, elle en laisse un sur la tête. Si vous avez beaucoup de poux, c'est un sort qui vous a été jeté (*Général*).

* Si une femme a conçu pendant qu'elle avait des menstrues, elle donnera le jour à un enfant roux (*Assez général*).

* On doit se laisser couper les cheveux pendant la pleine lune ; ils repousseront beaucoup plus vite. (*Environs de Bruxelles*) [1].

* Une femme, ayant ses mois, ne peut pas se peigner ; elle pourrait en gagner un mal de tête si violent, qu'elle en pourrait mourir

1. Au croissant de la lune (dans la Gueldre. — (*Pays-Bas*).

Digitized by Google

le lendemain (*Envir. de Bruxelles*) ; cela donne un mal de tête (*Général*).

* Une femme en couches ne peut pas se peigner durant les neuf premiers jours ; elle perdrait ses cheveux (*Envir. de Brux.*).

* Il est mauvais de se faire couper les cheveux le soir, ils ne repousseront plus (*Envir. de Brux.*).

* Il est mauvais de se faire couper les cheveux le vendredi soir, ils ne repousseront plus. (*Brabant septentrional*).

N'arrachez pas les cheveux blancs, parce que cela double leur nombre, p. 268.

* L'enfant, en recevant un objet, ou en le troquant contre un autre, s'arrache un cheveu et le jette, en disant : « Vous ne l'aurez plus, avant d'avoir retrouvé ce cheveu », (*Envir. de Termonde*).

Il arrive quelquefois de voir couper les cheveux aux morts — surtout aux jeunes filles ; quelques-uns des proches parents, en portent sur eux comme une amulette, p. 268.

Deux prescriptions de la neuvaine, imposée à St-Hubert à ceux qui ont été mordus par un chien enragé :

a) Il est d'usage ne ne pas faire sa barbe pendant les 9 jours ;

b) Il ne faut pas peigner ses cheveux pendant 40 jours, la neuvaine y comprise, p. 323-324.

Signe précurseur de la mort : quand il devient difficile de raser la barbe du malade. (*Général*), p. 234.

Si un homme vient à mourir, on lui fait la barbe, avant de le mettre dans la bière ; à une femme, on peigne ses cheveux. (*Usage qui tend à disparaître ici entièrement*), p. 338.

Celui qui fait la toilette d'un mort, ne peut pas toucher à ses propres cheveux, ou ils tomberaient ; pour cela on brûle le peigne avec lequel on a arrangé les cheveux du mort. (*Assez général*), p. 338.

Si la main d'un cadavre vient en contact avec la barbe ou les cheveux d'un vivant, ils tomberont. (*Assez général*), p. 338.

* Quand les cheveux de la jeune fille se dénouent, c'est signe qu'elle a perdu son amant. (*Environs de Bruxelles*).

* Pour savoir si elle épousera son amoureux actuel, la jeune fille arrache un poil de ses cils (ou sourcils), le met dans la main et souffle dessus : si le poil s'envole dès la première fois, c'est signe *certain* qu'elle l'épousera ; si elle doit souffler 2 fois, le mariage devient *douteux* ; 3 fois, le mariage *ne se fera pas*. (*Pays d'Alost* ; pas général).

*) Pour vous faire aimer d'une femme, demandez-lui un de ses cheveux ; dès ce moment elle vous aimera et ne pourra plus vous résister. (*Denderleeuw* et environs).

Digitized by Google

*) Si vous mettez ce cheveu sous l'écorce d'un arbre, il croîtra avec lui, et l'amour de la femme grandira en proportion. (*Denderleeuw* et environs).

Pour qu'une femme devienne amoureuse de vous, faites en sorte qu'elle vous donne volontairement un de ses cheveux. Mettez celui-ci dans une noix de muscade, coupée à cet effet et enfermée ensuite dans un arbre creux. Dès ce moment, la femme raffolera de vous. (*Pays d'Alost*). (Aug. Gittée, *Vraagboek voor Vlaamsche folklore*, Gent, 1888, p. 19).

* Dans une étable de ma commune, les trois vaches étaient trouvées mortes le matin ; elles avaient le cou tordu. On en achetait d'autres qui éprouvaient le même sort. Alors on appela le curé qui, après quelque résistance, fit enlever les crêches et le seuil de la porte d'entrée, où l'on trouva une grande quantité de cheveux. Quand ceux-ci eurent été enlevés, l'étable fut désensorcelée. (*Denderleeuw*).

H) Les Ongles.

* Les enfants qui se mordillent souvent les ongles des doigts : mourront étiques. (*Général*).

* Il n'est pas bon de se couper les ongles le soir ; ils ne repousseront plus. (*Pays d'Alost*).

* Le nombre de points blancs sur les ongles signifie :

1) Le nombre d'années qu'on a encore à vivre ;

2) Le nombre de jurons qu'on a dits. (*Pays d'Alost*; assez général).

3) Le nombre de péchés qu'on a commis. (*Envir. de Ninove*).

4) Le nombre d'amoureux qu'on a. (*Envir. de Bruxelles*).

* Celui qui se coupe les ongles, le vendredi (d'autres disent : un jour dont le nom a une *r*) deviendra bientôt malade [1]. (Dr E. Laurillard, *Sprokkelhout*. Amsterdam, 1887, p. 30).

* La mère doit rogner les ongles des nouveaux-nés ; autrement l'enfant apprendra à voler [2]. (Van den Bergh, *Proeve van een Kritisch Woordenboek der Nederlandsche Mythologie*. Utrecht, 1846), p. 331.

I) La Main.

* Par ci, par là, dans les Flandres, on pratique encore la chiromancie : certaines gens vous disent, en regardant vos mains, si vous mourrez jeune ou vieux, si vous vous marierez, si vous deviendrez soldat.

* Un chatouillement à la paume de la main droite annonce qu'on

1. Dans le Brabant septentrional (*Pays-Bas*).
2. Dans la Gueldre (*Pays-Bas*).

Digitized by Google

recevra sous peu une somme d'argent ; à la main gauche, signifie le contraire. (Dr LAURILLARD, *Sprokkelhout*, p. 29).

* Pour d'autres le chatouillement à la main gauche annonce qu'on doit s'attendre à des coups (*assez général en Flandre*).

* Les mains me démangent = j'ai envie de me battre, de battre quelqu'un.

* Le nombre de fois que vous savez faire craquer vos doigts, indique le nombre de vos amoureuses (*assez général en Flandre*).

* Pour que vous n'ayez pas de picotements de rate, quand vous courez vite, mettez le pouce entre les deux premiers doigts, et pincez fortement (*général*).

Main de voleur ; pied de voleur ; doigt de voleur (voir WOLF, *Niederl Sagen* n° 276 et 277).

J) Diverses parties du corps humain.

* Un tintement d'oreilles annonce qu'on parle de vous : si c'est à l'oreille droite, on dit du bien de vous ; à l'oreille gauche, c'est du mal. (*Général*).

* Un chatouillement à l'œil droit annonce de la joie ; à l'œil gauche, du chagrin. (Dr LAURILLARD, *Sprokkelhout*, p. 29).

* Si le derrière vous démange, le prix du beurre diminuera. (*Envir. d'Alost* ; *local.*).

* Si le bas-ventre vous démange, une prostituée est en train de mourir ;

* Si c'est le nez, votre amoureuse a envie de vous voir ou de vous embrasser. (*Envir. d'Alost ; local*).

* *a*) Des démangeaisons à la gorge annoncent à une femme une bonne nouvelle : car peu après, elle assistera à des noces ou à un accouchement et y fera bonne chère ; mais des démangeaisons à la tête annoncent une mauvaise nouvelle, car elles sont souvent suivies de coups.

* *b*) Quand une femme doit se rendre au marché, le matin, elle fera bien de se chausser d'abord le pied droit ; alors elle vendra bien.

(Les points *a*, *b* sont extraits de *Die Evangeliën van den Spinrocken*. Amsterdam, 1662. — Dans VANDEN BERGH, *Ned. Myth.* p. 323 et 325).

* On dit à un enfant : vous avez menti, car vous avez une tache noire sur le front ; — deux taches = deux mensonges, etc. (*Brabant et Flandre*).

* Si vous allez sur un cimetière, les morts viendront pendant la nuit vous écorcher les orteils. (*Général*).

Digitized by Google

* *Il a le foie sec* signifie pour un Flamand : il aime à boire (*Général*).
* Secouer le foie — — rire de bon cœur. (*id.*)
* Il est né coiffé = il est heureux, il a de la chance. (*id.*)
* On peut éternuer si fort, qu'on en meurt : pour que Dieu vous en préserve, on vous dit alors : « Dieu vous bénisse », et vous dites « merci «. (*Général*).
* « *'tIs beniesd* » (c'est éternué), signifie pour les Flamands : « c'est vrai » (confirmé par l'éternuement).
* Chaque fois que le hoquet vous vient, vous grandissez d'un grain de blé. (*Général*).

Pour guérir les gerçures des mains, on y frotte du *cérumen*. (Environs de *Termonde*. — *Volksgeneeskunde in Vlaanderen*), p 302.

Plusieurs croient que la sueur de la mort a pour cause une véritable lutte entre le moribond et l'être mystérieux qui vient lui trancher le fil de ses jours. (*Pas général*), p. 336.

Si les pâles couleurs de quelqu'un ne font augurer rien de bon, on dit qu'il a l'air « de la mort d'Ypres », ou plutôt qu'il paraît « *comme la mort d'Ypres* ». En Allemagne aussi : Wie der Tod von Ypern ». (*Général*. — Ypres est une ville de la Flandre occidentale), p. 335.

K) *Le lait de femme*

Pour guérir le rhume de cerveau des enfants, appliquez sur les oreilles et les tempes des feuilles de joubarbe, trempées d'abord dans le lait d'une femme qui a un bébé du sexe masculin. (Envir. de *Hal*, *Brabant*), p. 70.

* « Pour guérir des yeux pleurants, appliquez-y du lait de femme, mêlé avec du safran » . (Dodonaeus, *Cruydt-boeck*, p. 330).
* « La sève de la Rue (*Ruta graveolens*) mêlée avec du miel, ou avec le lait d'une femme dont l'accouchement est récent, ou bien encore la sève seule frottée aux coins des yeux fera disparaître l'obscurcissement ou les éblouissements des yeux ». (*Cruydt-boeck*, p. 169).

II. L'Homme mort

A) *Le Cadavre*

Les taches de naissance disparaissent, quand on les met en contact avec la main d'un mort. (Envir. de *Brux.*), p. 72.

Pour faire disparaître vos poireaux, frottez-les avec un brin de paille qui a été en contact avec un cadavre ; mettez alors la paille

Digitized by Google

en terre et priez neuf jours durant pour le repos de ce mort; quand la paille sera entièrement pourrie, les poireaux auront disparus. (Environs d'*Alost*), p. 260

L'homme meurt d'abord par le haut (la tête), la femme par le bas (les pieds). (Envir. d'*Alost*), p. 332.

Si un cadavre reste assez longtemps chaud et mou, un membre de la famille mourra peu après. (*Général*), p. 332.

Si un proche parent s'approche d'un mort, d'un noyé par exemp., celui-ci se mettra à saigner. (*Général*), p. 332.

Les signes précurseurs de la mort sont partout à peu près les mêmes.

Un mort doit être veillé par deux personnes : étant seul, on s'exposerait à des maléfices. (*Général*), p. 339.

Quand on porte un mort hors de la maison mortuaire, il faut soigner qu'il ait les pieds en avant ; à l'église on retourne la civière, pour qu'il ait de nouveau cette position, en allant au cimetière. (*Général*), p. 340.

B) *Os de Mort*

Pour guérir le mal de dents, on frotte la dent malade avec un os de mort (ou une dent de mort), ramassé au cimetière (d'autres ajoutent : à minuit). (*Général*), p. 163.

Pour guérir la maladie vénérienne, on laisse boire au malade, de l'eau avec des os de mort, réduits en poudre. (Envir. de *Termonde*), p. 220.

Pour faire disparaître vos poireaux, frottez-les avec un os de mort (ramassé au cimetière) et priez, 9 jours durant, 9 *pater* et 9 *ave*. (Envir. de *Bruxelles*), p. 260.

Pour chasser les punaises, mettez des os de mort sous le lit. (Envir. de *Termonde*), p. 272.

Quand un proche parent promet quelque chose à un mourant et oublie ou néglige cette promesse, — ou bien quand un mort a, de son vivant, fait un vœu qu'il n'a jamais accompli, il n'aura pas de repos dans la tombe et apparaîtra à ses parents pour demander qu'ils l'accomplissent eux-mêmes. (*Général*), p. 344.

Ici comme ailleurs on trouve des contes lugubres, où apparaît un squelette ou une tête de mort.

A. DE COCK.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

P. M. Lavenot. *Légendes et Contes du pays de Vannes.* Vannes, Lafolye, in-8 de pp. 62. (Extrait de la Revue morbihannaise).

L'auteur de ce petit livre n'est point un inconnu pour les lecteurs de la Revue, à laquelle il a donné un intéressant recueil de devinettes du Morbihan, et une série d'Aventures du diable dans le pays de Vannes. Il continue son exploration. Les contes et les légendes qu'il donne dans ce tirage à part de la *Revue Morbihannaise* sont au nombre de dix-neuf ; il n'y a aucune pièce capitale, mais beaucoup de bonnes variantes de récits publiés par F.-M. Luzel ou par moi ; en voici les titres, avec les quelques références aux deux Bretagnes. *N. S. Saint-Pierre et Saint-Jean et la bonne femme* (cf. Luzel. *Lég. chrét.* I, p. 1 et 19 ; Sébillot I, nº 53 (pour partie). *Notre-Seigneur et saint Eloi.* (Luzel I, p. 93). *Les deux charretiers et N.-S. La Création des poux. Saint-Pierre et la vache perdue. Création des abeilles et des guêpes.* (Gageure entre Dieu et le diable). *La Sainte Vierge, Philippe et le diable* (pour partie Sébillot. II, nº 52). *Saint Georges et le loup* (celui-ci remplace le cheval qu'il avait mangé). *Ame du Purgatoire délivrée* (homme qui avait déplacé une borne). *Le pape Innocent* (Luzel I, p. 282). *Janvier et février* (Sébillot. Litt. orale p. 175. Contes I, nº 41). (Luzel. Contes, III, 217). *Yahann perce le ciel avec sa tarière.* (Sébillot II, nº 35 partie). *Le mariage de la reine* (Sébillot. Litt. or. 248. Contes, I, nº 13). *Friponneries d'un fermier et de son valet* (ils fraudent l'octroi, et volent un garçon boucher). *Le fermier et son seigneur* (celui-ci est dupé). *Le Merle d'argent et la fleur de lys* (Sébillot I, nº 1). *Grillon* (Le seigneur sans souci, et tu es pris grillon, mélangé). *Paubadhouarn* ; (le garçon au bâton de fer et les compagnons aux sens développés (Sébillot I, nº 26, nº 41, etc. Luzel Contes, II 310, III 295, etc). Ces récits ne forment que la première série des contes recueillis par M. P. M. L. Il est à désirer qu'il continue son exploration ; à part les quelques contes publiés par le docteur Fouquet il y a quarante ans, le Morbihan n'a pas été fouillé ; il y a une fructueuse récolte à faire ; M. L. l'a trop bien commencée pour ne pas la continuer.

P. S.

Jean François Bladé. *Contes de la Gascogne.* Paris, Calmann Lévy, in-18 de pp. II. — 306 (3 fr. 50).

L'auteur de ces contes, qui, depuis la mort de Luzel, est le doyen des traditionnistes français, et l'un de ceux qui ont fait la plus fructueuse récolte, a voulu présenter au public une gerbe choisie : les 21 récits dont se compose ce recueil ont tous paru dans les tomes I et II des *Contes populaires de la Gascogne*, publiés dans la Collection des Littérateurs populaires de toutes les nations ; c'est à ces volumes que devront se reporter ceux qui voudront étudier l'ensemble de l'œuvre du conteur de M. J. F. B. Parmi ceux qu'il a fait entrer dans le présent livre, il y en a de très-beaux, dans lesquels « l'énergie barbare », n'exclut

Digitized by Google

pas un art réel de mise en scène et de composition, non plus qu'un dialogue où les conteurs de M. J. F. B. ont montré beaucoup de verve et une sorte d'accent dramatique qu'on rencontre rarement dans les contes populaires.

P. S.

Louis Morin. *Les Communautés des cordonniers basaniers et savetiers de Troyes*. Troyes, Nouel in-8 de pp. 64.

Cette étude, qui est le résultat de recherches consciencieuses et bien conduites, donne sur les règlements des communautés, la condition des ouvriers et apprentis, la règlemention des ventes, de curieux détails puisés la plupart du temps dans des pièces originales. On voit se produire au siècle dernier des faits analogues à ceux d'aujourd'hui ; les compagnons s'attroupent pour demander des augmentations de salaire ; ils vont même chez les maîtres pour voir « s'il n'y avait point de compagnons qui n'étant point de leur caballe, travaillassent pour les faire quitter l'ouvrage et maltraiter, voulant les mettre de leur Party (1725)». La corporation des Cordonniers célébrait des fêtes ; elle était assez riche pour offrir à sa chapelle des œuvres d'art d'un réel mérite, tels que la tapisserie de Felletin, reproduite par M. M. qui représente l'arrestation de Saint Crépin et Saint Crépinien, et le beau groupe sculpté par François Gentil en 1550 qui représente la même scène, et est aussi reproduite. Plusieurs autres images d'origine populaire ornent cette monographie. Il serait intéressant pour l'histoire des mœurs que l'exemple de M. M. soit imité partout où les anciennes corporations ont eu une certaine importance : leur histoire qui n'est pas toujours bien connue, mériterait d'être étudiée comme ici, d'après les documents de toute nature, pièces d'archives, règlements, images et imagerie.

P. S.

Dr Armand Corre et Dr Paul Aubry. *Documents de Criminologie rétrospective* (Bretagne XVIIe et XVIIIe siècles). Paris, G. Masson, in-8 de pp. VII-580.

Ce gros livre, si riche en pièces d'archives sur la criminalité en Bretagne, touche à nos études par plus d'un point. On sera assez surpris peut-être de voir quel petit rôle y joue la sorcellerie ; c'est à peine si les auteurs en relèvent cinq ou six cas. Plusieurs personnes, au commencement du XVIIe siècle, ont été exécutées, sous prétexte qu'elle avaient maléficié ou envoûté des gens ; plus tard les sorciers, auxquels se mêlent des prêtres, sont plutôt des chercheurs de trésors, qui se servent de livres cabalistiques, font des pactes avec le diable, et se livrent à des actes sacrilèges. La répulsion contre les races maudites donne lieu à plusieurs procédures, de l'année 1681 à 1716 ; il s'agit de cordiers, qui, inhumés dans les églises, en sont exhumés par une émeute populaire, malgré l'opposition du clergé, et sont jetés sur le grand chemin ; le cadavre de l'un d'eux y reste depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre ; c'est alors seulement que les juges parviennent à assurer une sépulture à ce pauvre homme.

P. S.

Vozdvijenskaïa iarmarkau Tchernihovié. (*Foire du jour d'Exaltation de la Ste Croix à Tchernihov*). Publication du *Zemstvo* (Conseil Général) du gouvernement de Tchernihov. Tchernihov 1895.

Le commerce étant peu développé et les voies de communications insuffisantes les foires en Ukraïne ont conservé encore beaucoup d'importance et présentent

Digitized by Google

pour les ethnographes et les folkloristes un champ exceptionnellement favorable à leurs études. C'est à tort seulement que les savants de ce pays n'en profitent pas assez largement. La brochure que nous venons de recevoir nous présentent les résultats d'une étude toute spéciale qui avait pour but une espèce d'enquête statistique et économique ; mais parmi les données de cette étude nous retrouvons quelques traits intéressants à notre point de vue. Les affaires commencent à la foire par la vente du petit bétail amené par les paysans. L'argent qu'ils en tirent sert ensuite pour l'achat des chaussures, des pelisses etc. ; les vêtements nationaux *plakhta* et *namitka* sont encore en vente, ils ne sont pas encore remplacés par les jupons et les foulards. Plus tard on vend le gros bétail et on achète des ustensiles, de la poterie, etc., enfin on commence à s'amuser, à faire l'acquisition des objets de toilette, des friandises ; se divertir en regardant les marionnettes, en écoutant la musique (toujours un violon et un tambourin), les chansons de *Lirnyks* et des *Kobzars*, accompagnées de sons de leurs instruments. On demande aussi des livres. Ceux en langue ukraïnienne sont très recherchés, mais... ils sont si rares et puis les commerçants avouent eux-mêmes qu'ils ne savent pas quels livres sont les plus intéressants ? Conclusion : les conseils généraux feraient bien d'organiser des entrepôts des publications populaires utiles afin d'en fournir les marchands des foires (ce qui est déjà fait d'ailleurs dans le gouvernement de Kharkov)... Voulez-vous savoir quels auteurs représentent la littérature française à la foire de Tchernihov ? Ce sont Dumas, Paul de Kock, Alphonse Daudet, Jules Verne, Léon Richet... naturellement en traduction russe.

TH. V.

LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Jeremiah Curtin. *Tales of the Fairies and the Ghost world*, collected from oral tradition. Londres, D. Nutt, in-18 de pp. IX-198. (3 sh. 6).

Paul Sébillot. *Légendes et Curiosités des Métiers.* IV. Les Coiffeurs (avec 12 gravures). V. Les couturières, dentellières et modistes (avec 12 gravures). Flammarion. Chaque monographie, 32 p. in-8 (50 centimes franco).

Jurjan. *Latvju tautas Muzika Materiali.* Matériaux pour la Musique populaire lataviennne. Riga, in-8 de pp. 80 (avec musique notée).

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, XIV. 1. — Miribali facoltà di alcune famiglie di guarire certe malattie, *G. Pitrè*. — Medecine e Credenze popolari sarde : Credenze superstiziose di Nuoro. — Cura nelle morsicature delle tarantole, *Fil. Valla*. — Usi agrari della provincia di Caltanisseta : Usi durante i lavori di campagna. — La mietitura. — Usi dei mietitori. — La trebbiatura « lu pisari » *F. Pulci*. — Usi e Costumi dei mezzadri e degli operai romagnoli, tratti da due publicazioni della Contessa Pasolini, *Alb. Lumbroso*. — Usi e Costumi siciliani in Inesllo : I. Il possesso del bosco. — II. La Cuccia. — III. La Luminaria. — IV. La Strenna. — V. La Vigilia della Epifania. — VI. I Vattenti. — VII. 'U Mazzuni, *Prof. Crist. Grisanti*. — Usi, Costumi, Credenze e Pregiudizi del popolo senesse : Astronomia. — Meteorolegia, *G. B. Corsi*. — Usi e Costumi dei Contadini della Valdelsa, *Dr Gius. Bacci*. — Costumi della Corca. — La festa di San Cono in Tegiano, prov. di Salerno, *G. Amalfi*. — Saggio di una Nuova Raccolta di favole romagnole in dialetto bolognese : II. La fola dla Camilletta. — IV. La fola dla budlara, *C. G. Sarti*. — Una leggenda di S. Giov. Battista del sec. XIV, *G. Ferraro*. — Bara Piero, fiaba veneta in dialetto di Burano, *Angela Nardo Cibele*. — Tradizione leggendaria di una monica in Termini-Imerese, *G. Frosina-Cannella*. — Una ballata ed uno strambotto del Quattrocento, *Vitt. Rossi*. — Giuochi fanciulleschi romani, *Mario Menghini*. — Formole dei mendicanti di Palermo nel chiedere la elemosina. *G. Pitrè*. — Formole dei mendicanti dell'Alto Montferrato nel chiedere la elemosina, *G. Ferraro*.

Journal of American Folk-Lore, VIII. 3. — Theories of Diffusion of Folk-Tales, *W. W. Newell*. — Burial and Holiday Customs and Beliefs of the Irish Peasantry, *Fanny D. Bergen*. — Weather Signs from Connecticut, *Emma Backus*. — Notes on the Dialect of the People of Newfoundland, *George Patterson*. — The Folk-Foods of the Rio Grande Valley and of Northern Mexico, *John G. Bourke*. — The Porta Magica, Rome, *Henry Carrington Bolton*.

Ons Volksleven, VII. 2. — Le Feu dans les croyances populaires : I. Origine du feu. II. Les Incendies. III. Le Feu du ciel, *Alfr. Harou*. — Linguistique : Mots et Idiotismes du dialecte de la Campine anversoise (suite), *Jozef Cornelissen*. — Proverbes et Dictons populaires du Petit-Brabant (suite), *Alf. J. C.* — Le Langage des oiseaux dans le Petit-Brabant, *Lenaard Lehembre*. — Le Vent dans les Croyances populaires, *Alfr. Harou*. — Légendes campinoises (suite) : 1. (184.) Le Mouton-fantôme. 2. (185.) Le Bois hanté, *Frans Zand*. — Usages et Coutumes populaires du Brabant septentrional (Hollande) (suite) : III. 1/ Noël. 2/ Le Jour des Rois. 3/ Mardi-gras, *P. N. Panken*.

Wallonia, III. 3. — Un musée de folklore, *Aug. Gittée*. — Récure-Pots, Récure-Pelles, conte d'Entre-Sambre-et-Meuse, *Mme Maréchal*. — Les nains. VI. Le « Sotai » de la Havée. VII. Mignon et le nain Tonké, *A. Fassin*. — La bague volée, chansons, air noté, *O. C.* — Les Béotiens de Dinant. Cinq facéties, *O. C.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

Portrait-Charge de H. Cordier. Album de Ma Mère l'Oye.

∴ *Dîner de Ma Mère l'Oye.* — Le 101e dîner a eu lieu le 30 Mars, au restaurant des Société savantes, sous la présidence de M. Henri Cordier, membre du comité central. Le président de la Société, le Dr E.-T. Hamy, en raison d'un deuil récent, n'assistait pas au dîner : s'étaient également excusés MM. Ch. Beauquier, comte de Puymaigre, Raoul Rosières. Chacun s'est félicité du succès du centième dîner, qui a été aussi réussi que possible, et dont ceux qui y ont assisté conservent le meilleur souvenir. MM. O. Beauregard, E. Lamy, Arthur Rhoné et plusieurs autres convives expriment le désir que chaque année il y ait au moins une soirée analogue. M. Paul Sébillot dit que c'est aussi l'avis du président de la société, et pour lui il fera en sorte que chaque dîner offre une attraction musicale. Notre collègue, M. Morel-Retz, qui depuis plus de quarante ans donne au *Journal Amusant*, sous le pseudonyme de Stop, des dessins si variés, si français d'allure, a promis de dessiner un menu nouveau qui se joindra à la collection déjà si intéressante, des menus de Ma Mère l'Oye. Après le dîner, M. Julien Tiersot a fait entendre plusieurs chansons empruntées à son troisième recueil, qui paraîtra dans quelques jours et aux *Chansons de France*, composées sur des mélodies populaires de M. Tiersot, par M. Maurice Bouchor. Cette audition a eu le plus grand succès, et l'on ne s'est séparé que vers minuit.

Le prochain dîner aura lieu mardi 30 avril ; nous prions instamment nos collègues de vouloir bien avertir de leur présence en renvoyant la carte postale d'avis qui leur est adressée.

∴ *Les trois sourds.* — Le célèbre écrivain russe A. Pouhckine a écrit en 1830 une petite poésie « Les trois Sourds ». Le premier sourd dit que le second a

Digitized by Google

volé une vache : celui-là répond que son père possédait encore un bien, et le troisième sourd — qui est le juge — dit que la faute en est à une fille. Quelle est la source de cette version ? On prétend que la source de Pouchkine est Pellisson. Je ne connais que Fontanier Paul Pellisson, membre de l'Académie française, né en 1624, mort en 1693 (*Bescherelle, Dictionnaire national*). Est-ce lui à qui on attribue cette poésie ou à un autre Pellisson — contemporain de Pouchkine ? ou peut-être, la source de Pouchkine n'est-elle qu'un petit conte populaire ? (Comm. de M. le Dr Soumtzov).

∴ *Les Animaux d'or. — La Députation au soleil.* — Dans son dernier voyage (1891-1892) en Mongolie et au Tibet, Rockhill rapporte que les Tibétains croient que dans le Tosu-Uor il y a un cheval et un poisson d'or et que dans le Lob-Nor il y a une grenouille d'or. — Les Mongols racontent qu'il y a 500 ans, un Empereur de Russie ou un autre souverain étranger enferma 50 Mongols avec leurs femmes dans une boîte de cristal qui pouvait voler dans l'air et qu'il les fit ainsi partir pour voir ce qu'il y a dans le soleil et dans la lune ; mais ils ne sont jamais revenus.

(*Geogr. Review*, Mai, 1894). (Comm. de M. Girard de Rialle.)

∴ *Petites croyances de l'Orne.* — Nocé, chef-lieu de canton.

— On sème les pois le mardi gras pour que les mulots ne les mangent pas.

— Il faut manger des crêpes le jour de la Chandeleur (3 février) pour avoir de l'argent dans la maison toute l'année.

— Les canes pondent jusqu'à ce que l'avoine soit « épiée ».

(Comm. de M. Henri Cordier).

∴ *Petites croyances d'Yerres* (Seine-et-Oise).

— Quand Noël a ses pignons,

— Pâques a ses tisons.

— Quand pendant la messe de la Chandeleur luit le soleil, six semaines encore dure l'hiver. (Comm. de M. Henri Cordier).

∴ *La queue au tueur de cochon.* — Dans une caricature, un boucher de cochons brandit la queue de l'animal qu'il vient de tuer et semble dire que cette partie lui revient pour son salaire. Cette coutume est-elle usitée ?

RÉPONSES

∴ *A propos d'une chanson* (t. IX, p. 719). Voici la chanson dont M. Girard de Rialle a cité le commencement, et que j'ai bien souvent répétée jadis, en sautant sur les genoux de mes grands parents.

Quand papa Nicolas mourra,
J'aurai, j'aurai sa culotte.
Quand papa Nicolas mourra,
J'aurai sa culotte et ses bas,
Oui, j'aurai sa veste et sa casquette ;
Oui, j'aurai sa toilette complète.
Quand papa, etc.

J'ai entendu aussi parler de *papa Lapin*, mais c'était *Nicolas* qui avait la préférence. Cela se chantait sur un air que j'ai parfaitement retenu et dont je fournirais aisément la notation à notre collègue.

(Comm. de M. E.-T. Hamy).

Digitized by Google

Dans le Berry le premier couplet est :

Quand papa Lapin mourra,
J'aurai sa vieille culotte.
Quand Papa Lapin mourra,
J'aurai sa culotte de drap.

Les autres couplets sont analogues à ceux communiqués par M. Louis Morin.

(Comm. de M. H. Labonne).

.·. *Ce qu'on dit aux personnes ennuyeuses.* (T. IX, p. 231, 536, 664, 720). — On a l'habitude, en Boulonnais, aux personnes qui vous importunent de *quoi? quoi?* de dire : *Un cat qui s' noie.* « (*Un Chat qui se noie*). »

(Comm. de M. E.-T. Hamy).

.·. *La Claudication.* (T. IX, p. 600, 720, t. X, p. 128). Dans les environs d'Ypres (Flandre occidentale) on dit, en imitant la marche du boiteux :

« Eik Potjik, zyn moeder en ik » Eik Potjik (intraduisible), sa mère et moi, et quelquefois : « De Duivel en ik » Le diable et moi.

(*Soc. d'Emul. de Bruges*, 3e série II, 64, note).

En Flandre on dit : Vyf en drie, aaht, scherp negen. Cinq et trois font huit, presque neuf. — Actuellement on dit à Anvers ; « *Honderd en een* », cent et un.

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Le nombre 365 et les monuments.* (T. IX, p. 719, t. X, p. 64). — J'ai toujours entendu dire que le château de Colembert, la plus vaste demeure seigneuriale du Boulonnais, qui appartient actuellement à Mme de Grancey, avait *365 fenêtres.* « Une pour chaque jour de l'année » suivant l'expression des paysans. J'ignore absolument si l'architecte Sannier, auteur du monument, a cherché cette corrélation qui n'existe peut-être que dans l'imagination populaire.

(Comm. de M. E.-T. Hamy).

Je rappellerai à cette occasion, un passage de Guillaume de Tyr, parlant des murailles d'Antioche. « Cette place donnait frayeur à ceux qui la regardaient pour le nombre de ses amples et fortes tours qu'on y comptait jusqu'à 360. »

Dans l'arrondissement de St-Malo, on attribue 365 fenêtres au château de Bonaban.

(Comm. de M. Fra Deuni).

.·. *Vélocipédie.* (T. X, 64, 192). — En Belgique, où l'on appelle les vélocipédistes les chevaliers de la pédale, on dit dans le peuple que tous les vélocipédistes — eux ou leurs enfants — deviendront bossus.

(Comm. de M. Alfred Harou.

.·. *Le frisson, l'âme et les rêves.* (T. X, p. 196). — La note de M. A. Certeux me rappelle qu'en Bretagne j'ai rencontré des personnes qui, contemplant pour la première fois certains lieux et certains objets, disaient éprouver l'impression d'une simple réminiscence de choses vues antérieurement en quelque rêve. — Mais je n'ai remarqué ce fait que chez des nerveux d'une culture intellectuelle très développée. — En tous cas, c'est une observation à réjouir Pythagore.

(Comm. de M. François Duynes).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

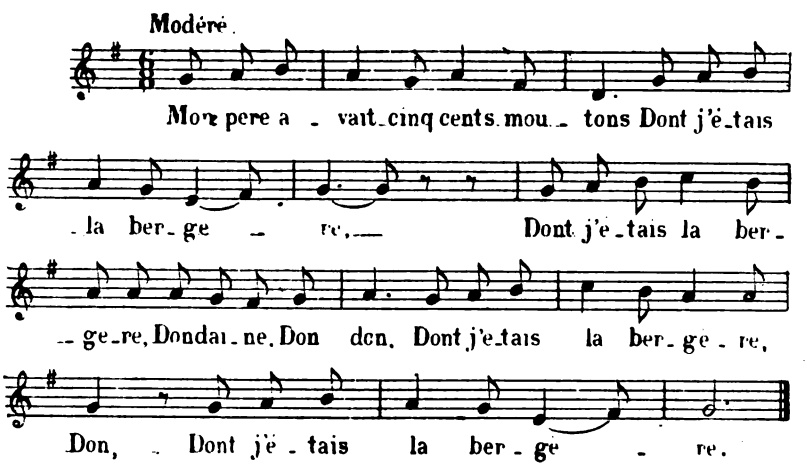
DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 5 — Mai 1895.

MON PÈRE AVAIT CINQ CENTS MOUTONS

ETUDE SUR UNE PASTOURELLE POPULAIRE



Mon père avait cinq cents moutons
Dont j'étais la bergère.

La premièr' fois qu'j'les mène en champs,
Le loup m'en a pris quinze.

Le fils du roi vint à passer,
M'a rendu ma quinzaine.

— La belle, que m'y donnerez-vous,
Oh ! pour ma récompense ?

— Quand je tondrai mes blancs moutons,
Je vous donn'rai la laine.

De la laine, je n'en veux point,
Je veux ton cœur volage.

Digitized by Google

Mon cœur volag' n'est point pour vous,
Il est en mariage.

(LACUNE)

Mon père est grand marchand,
Ma mère est revendeuse.

Mon père est marchand de chansons,
Ma mère d'allumettes.

J'ai recueilli cette chanson en Bresse. Ainsi qu'on en peut juger par le texte, la poésie, après avoir commencé d'une façon très logique et très naturelle, dévie tout à coup et s'achève par des couplets qui semblent ne se rattacher en rien au sujet principal. Au reste, le chanteur populaire qui me l'a chantée sentait si bien ce défaut, qu'ici la mémoire lui a manqué et qu'il n'a pu dire que des fragments de la fin de la chanson, qu'il se souvenait pourtant d'avoir autrefois entendue plus complète.

La raison de cette anomalie, c'est que nous ne sommes pas là en présence d'une poésie ayant l'unité nécessaire et originelle, mais de deux chansons soudées ensemble artificiellement. En effet, une chanson commençant par le vers : *Mon père avait cinq cent moutons* se retrouve dans plusieurs recueils de diverses provinces : BUJEAUD, *Prov. de l'Ouest*, I, 109. ROLLAND, versions de la Lozère, de la Vendée, du Languedoc et du Finistère (I, 20, 238; II, 25, 145). D'autre part, une chanson, en tout point semblable à la première partie du texte ci-dessus (jusqu'à la lacune indiquée), mais commençant différemment, figure dans FLEURY, *Basse-Normandie*, 288, DECOMBE, *Ille-et-Vilaine*, 127; BEAUQUIER, *Franche-Comté*, 104, et dans ROLLAND, qui cite des versions de Bretagne, Lorraine, Saintonge, Gascogne, Languedoc, ainsi qu'une chanson italienne et deux formes anciennes, dont une, en latin du moyen-âge, est tirée des *Carmina burana* (I, 19 et suiv.; II, 20 et suiv.). On voit par cette simple énumération que notre chanson se rattache à des traditions très lointaines et mérite, par cela seul, qu'on témoigne de l'intérêt qu'elle mérite en essayant d'en dégager les éléments primitifs.

Or, si nous considérons ces différents textes, nous apercevons tout d'abord qu'il s'agit de deux chansons, qui, commençant par l'exposé d'une situation identique — la bergère gardant ses moutons — se séparent presque aussitôt. Dans notre version bressane, c'était le loup, qui, au second couplet, emportait les moutons, et le fils du roi les ramenait; dans l'autre chanson, le méfait est commis par le fils du roi lui-même :

Mon père avait cinq cents moutons,
Dont j'étais la bergère.

Le fils du roi passa par là
Qui m'en emporta quatre.

Digitized by Google

— Ah! rendez-moi mes blancs moutons,
Où je l'dis à mon père.

— A votre père ne l'dites pas :
Vous serez mariée. (1)

Avec le plus joli soldat
Qui sera dans l'armée.

— De vos soldats je ne veux pas,
Je veux un capitaine.

— Un capitain' tu n'auras pas,
Tu n'es pas demoiselle.

Si demoisell' je ne suis pas,
J'ai le moyen de l'être.

Mon père est marchand de rubans,
Ma mère vend de la dentelle.

Mon petit frère est gros marchand,
Il vend des allumettes.

On reconnait dans ces derniers couplets la forme complète de l'idée dont notre première version n'avait conservé à la fin que des débris : cet amalgame des deux chansons était d'autant plus naturel que le début aussi se trouvait le même. Et cette similitude dans le point de départ n'est pas le fait d'un simple caprice du chanteur bressan ou d'une tradition localisée, puisque nous retrouvons des versions absolument semblables à la version bressane, depuis le premier vers jusqu'aux couplets qui précèdent la lacune, dans les versions de la Lozère et du Languedoc (*ap.* Rolland).

Cependant, à comparer l'ensemble des textes, il apparait avec évidence que là n'est pas la forme primitive de la chanson. Et nous avons, pour le prouver, mieux que de simples indications : une comparaison de textes va démontrer quelle en est l'ancienneté, et avec quelle exactitude plusieurs versions s'en sont conservées.

Le recueil de *Chansons du quinzième siècle* publié par M. Gaston Paris contient une chanson dont le développement, et jusqu'aux détails des principaux couplets (le premier excepté), sont identiques à ceux de quatre versions recueillies de nos jours, l'une en Saintonge, la seconde en Normandie, la troisième en Franche-Comté, la dernière (mi-partie française et patoise) dans le Gard. Pour mieux préciser la comparaison, nous allons placer en regard les couplets de cette ancienne version avec ceux de la version saintongeoise traditionnelle (Rolland, II, 22).

VERSION DU XVe SIÈCLE	VERSION SAINTONGEOISE
L'autrier quant je chevauchoys A l'orée d'un vert boys,	Depuis Paris à Saint-Denis Il était une bergère

1. Var. pour ces deux couplets :

Ah! M'sieu, rendez-moi mes moutons,
Ou je serai battue.

Battue! tu ne le seras point,
Tu seras mariée.

Digitized by Google

Trouvay gaye bergère,
De tant loin qu'ouy sa voix
Je l'ay araisonnée.

Tandis que l'araisonnoys
Ung grant lou saillit du boys,
O la goulle baée;
La plus belle des brebiz
Il en a emportée.

Quant la bergère si vit
Que le lou tint sa brebiz,
A haulte voix s'écrie :
— Qui m'y rendra ma brebiz
Et je seray s'amye ?

Quant le chevalier oyt
Ce que la bergère a dit,
Mist la main à l'espée :
Au-devant du lou s'en s'en va;
La brebiz a laissée.

— Tenez, belle, tenez-cy;
Je vous rends votre brebiz
Saine comme les aultres;
Or, me faictes mon plaisir
Comme j'ay fait le vostre.

Qui faisait paître son troupeau
Le long de la rivière.

Un jour, le loup sortitdu bois
Avec la gueule ouverte.
D'une brebis du troupeau,
La belle a fait la perte (1).

La belle se mit à crier : (2)
Grand Dieu! Vierge Marie!
Celui qui m'rendra ma brebis
Je s'rai sa bonne amie. (3)

Le fils du roi (4) l'entend,
Mit la main à l'épée.
Il s'en va vers le loup,
La brebis lui a ôtée.

— Tenez belle, votre brebis,
Mettez l'avec les autres, (5)
Je vous ai fait un grand plaisir,
Vous m'en ferez un autre.

A partir de cet endroit, la similitude cesse d'exister ; la chanson du XVe siècle conclut par ce seul couplet :

Chevalier, cinc cens mercyz;
Pour ceste heure n'ay loisir,
Aussi je n'oseraye;
Et m'en eussiez sauvé dix,
Pour rien ne le feraye.

1. Var. (version normande) :
lui enleva
Sa brebis la plus belle.
2. Var. (Version normande) :
A haute voix elle cria.
3. Cf. version franc-comtoise (Beauquier) :
O qui me rendra ma brebis,
Je serai son amie.
4. Le chevalier de la chanson ancienne est devenu « le fils du roi » dans quelques-unes des modernes; il est un « forestier » dans deux versions bretonnes (Decombe et Rolland); « le chasseur du roi » dans la version normande (Fleury); ou bien encore « un beau seigneur » (Beauquier); « un beau monsieur », « un cavalier », même « trois marchands » (Rolland); enfin le « bon ami » de la bergère (Gard, *id.*).
5. Var. (Version normande) :
La voilà saine et sauve.
(Version du Gard) :
Tan béou couma lous aoutré.

Digitized by Google

Au contraire, les versions modernes possèdent toutes le dialogue conservé en partie dans la version bressane :

Fils du roi, je vous dis merci,
  Vous avez pris grand peine,
Quand j'aurai tondu mes brebis,
  Vous en aurez la laine.

— Belle, je ne suis point marchand,
  Ni fabricant de laine.
Mais seulement un doux baiser
  Soulagerait ma peine.

— Fils du roi, vous demandez trop,
  Ma mèr' grand vous écoute;
Si mon père vous entendait,
  Il vous battrait sans doute. (1)

Mais nous savons, par bien d'autres exemples, qu'il est très rare que les poésies populaires conservées dans les anciens manuscrits y aient été complètement et intégralement transcrites, qu'au contraire le plus souvent, elles sont altérées, qu'elles dévient, dès les premières strophes, de leur direction primitive, et surtout qu'il est fréquent que la fin y manque complètement. Je serais fort tenté d'admettre que tel est ici le cas, et de croire que les derniers couplets, se tenant si bien avec le reste de la chanson, avec leur dialogue satirique si conforme à l'esprit populaire, n'ont pas été ajoutés après coup, mais font partie de la poésie primitive.

Le premier couplet, est le seul qui diffère dans toutes les versions : sans doute il expose toujours la situation de la bergère gardant ses moutons; mais dans la version ancienne, c'est le chevalier qui conte qu'il l'a rencontrée « à l'orée d'un vert boys », tandis que partout ailleurs, la scène est posée, sous forme narrative, par le chanteur lui-même, qui en place le lieu tour à tour « Entre Paris et St-Denis » (Saintonge et Gascogne), « Entre la rivière et bois » (Franche-Comté), « Derrière chez nous... le long de la rivière », ou « Dessus la rivière de Bordeaux » (Normandie et Bretagne), et même « A la ribetta dé la mer » (Gard). Les seules versions où la bergère fasse dès le début le récit à la première personne sont celles qui commencent par : « Mon père avait cinq cents moutons. » Pour des raisons que nous dirons plus tard, nous ne saurions considérer ce début comme appartenant primitivement à la chanson; quant à la forme

1. Version saintongeoise. Les versions normande et franc-comtoise sont identiques, à quelques mots près, et le dialogue : « Quand j'aurai tondu mes brebis, » etc.. se retrouve dans toutes les autres variantes.

Digitized by Google

purement narrative, il n'y a aucune raison pour se prononcer en faveur d'une version plutôt que d'une autre. Revenons-en donc à la version ancienne.

Et d'abord, en considérant ce premier couplet noté au seizième siècle parmi une collection de poésies dont la plupart furent composées au moins au siècle précédent, nous apercevons qu'il porte les traces d'une ancienneté plus grande encore. Il est presque identique à certains débuts de pastourelles du cycle de Robin et de Marion. Relisons les premiers vers :

L'autrier quant je chevauchoys
A l'orée d'un vert boys,
Trouvay gaye bergère...

Or, dans une des premières scènes du *Jeu de Robin et de Marion*, d'Adam de la Halle, nous trouvons le couplet suivant :

Hui main je chevauchoie
Lès l'orière d'un bos,
Trouvai gentil bregière
Tant bèle ne vit roys.

C'est (pour les trois premiers vers) l'identité absolue, et cela pour deux morceaux notés à trois siècles d'intervalle. Nous savons d'autre part que les petits couplets du *Jeu de Robin et de Marion* ne sont pas de la composition d'Adam de la Halle, mais sont des refrains populaires, qui existaient longtemps avant la naissance du trouvère artésien. Jamais je n'ai regretté autant que dans le cas actuel que l'auteur du *Jeu* n'ait pas donné les chansons entières, au lieu des petits couplets isolés qui forment la partie lyrique de son ouvrage. Qui sait si, après un début si semblable, nous n'aurions pas vu se dérouler la poésie entière de la chanson transcrite pour la première fois au commencement du seizième siècle mais que la tradition orale a pu conserver pendant tout ce temps-là ? Cela est d'autant moins inadmissible que, dans les quatre siècles suivants pendant lesquels elle n'a pas été écrite ni imprimée, la chanson, loin d'être oubliée, s'est au contraire fort bien conservée : qui donc nous empêcherait de croire qu'au moment de cette première notation, elle était déjà très ancienne? Outre la ressemblance que nous avons montrée entre le couplet de *Robin et de Marion* et son premier couplet, nous pouvons invoquer encore, à l'appui de cette hypothèse, la chanson latine des *Carmina burana,* qui n'est elle-même qu'une

Digitized by Google

imitation, et sans doute l'imitation de notre chanson populaire même [1].

On y trouve notamment le couplet suivant, qui traduit presque littéralement un des couplets les plus caractéristiques de la chanson française :

Dum puella cerneret
Quod sic ovem perderet,
Pleno clamat ore :
— Si quis ovem redderet,
Me gaudeat uxore !

Voilà donc nettement établie l'ancienneté d'une chanson populaire, qui, considérée isolément, n'eût certes pas paru remonter si haut : et pourtant il y a certitude absolue qu'elle existait au quinzième siècle, en même temps que très grande probabilité pour qu'elle soit contemporaine des pastourelles dont un si grand nombre furent écrites aux XIIe et XIIIe siècles et qui procèdent de genres populaires encore antérieurs.

Il eût été intéressant de pouvoir faire une constatation analogue pour la mélodie ; mais les différents textes musicaux ne nous permettent d'espérer aucun résultat de ce genre. Pourtant, les mélodies anciennes ont un caractère populaire très marqué, et qu'on ne trouve pas souvent dans les notations de ces époques : celle de *Robin et de Marion*, avec sa tonalité majeure très nette, a un caractère de chant de plein air qu'on peut très bien rapprocher (pour l'accent plutôt que pour la forme) de certaines mélopées champêtres de notre temps [2]; mais elle ne ressemble en rien à la mélodie du XVe siècle, qui est en mineur, et dont le rythme syllabique, rude et fortement martelé, est tout différent du chant libre et lié de la pastorale. Quant aux versions modernes, la plus intéressante est celle du recueil normand de M. Fleury : elle appartient au premier ton du plain-chant, et porte un caractère assez accusé d'ancienneté. Celle de Saintonge (Rolland) donnerait peut-être lieu à des observations analogues si une notation moins imparfaite permettait d'en avoir une idée plus exacte : au reste, bien qu'étant aussi dans une tonalité mineure, elle ne ressemble pas à la précédente. Pour les autres, toutes en majeur et de rythmes divers, elles ne donnent pas davantage lieu à des rapprochements.

1. Cette chanson latine ne correspond, il est vrai, qu'à la première partie de la chanson populaire, dont elle développe un peu le début, et qu'elle suit fidèlement jusqu'au moment où la brebis est sauvée; mais tout l'épisode final a disparu.

2. J'ai donné une interprétation de cette mélodie dans mon *Histoire de la chanson populaire*, p. 153.

Digitized by Google

Quant à la chanson : *Mon père avait cinq cents moutons*, il est visible à présent qu'elle est tout à fait distincte de la précédente. Elle est évidemment moins ancienne, bien que d'ailleurs, par sa première partie, on puisse la rapprocher d'une autre chanson dont nous le savons par des preuves positives, la popularité existait dès le début du XVIe siècle, tant au point de vue musical que poétique : nous voulons parler de la chanson : « En passant par la Lorraine. »

Rencontrai trois capitaines;
Ils m'ont appelé vilaine.
Je ne suis pas si vilaine,
Puisque le fils du roi m'aime...

De même notre bergère ne veut pas épouser un soldat; elle veut un capitaine, et le fils du roi lui objecte qu'elle n'est point demoiselle. Ce sont les mêmes personnages, les mêmes idées, presque les mêmes expressions.

Pour la mélodie, il en est différemment du cas précédent; dans presque toutes les variantes, le même type a subsisté : un chant clair, gai, enjoué et d'une jolie tournure pastorale.

Cela étant connu, il est facile de concevoir comment a pu s'opérer la confusion des éléments essentiels des deux chansons : le point de départ étant le même et, remarque importante, le rythme identique de l'une à l'autre, le premier couplet et l'air de la plus moderne se sont substitués tout naturellement à ceux de la chanson ancienne. Dans certains cas, la suite n'en a pas été autrement bouleversée; mais dans d'autres, elle a provoqué des altérations et des mélanges dont la version bressane citée au début de cette étude donne une idée suffisante.

Un mot encore sur le dénouement. Dans la plupart des versions, le compagnon de la bergère conclut par la demande d'un baiser, lequel est refusé sous le prétexte que les parents sont près de là et pourraient surprendre le couple. Mais dans une version du pays messin (ROLLAND, I), il y a une suite. La bergère répond :

Prenez-en un, prenez-en deux,
Puisque vous êtes si amoureux,
Contentez douce envie.
Mais quand vous m'aurez bien baisée,
Cavalier, mon cher ami,
Ne l'allez pas répéter.

Or, dans le recueil musical des *Echos du temps passé* se trouve sous ce titre : *A Parthenay, chanson tourangelle,* une mélodie dont

Digitized by Google

le début appartient au type de la chanson : « Mon père avait cinq cents moutons ». Ce début est identique à celui de la chanson notée dans Bujeaud; pour la suite, plus développée, elle s'achève par un épisode dans un style vif et pimpant d'ariette d'opéra-comique, probablement ajouté par M. Weckerlin. Et précisément, cette chanson, commencée différemment, s'achève par les couplets suivants :

Prenez-en un, prenez-en deux — contentez votre envie.
Mais quand vous m'aurez bien bigée — n'allez pas leur-z-y dire.
Car si mon père le savait — il m'en coûterait la vie.
Mais si ma mère ell' le savait — ell' ne ferait qu'en rire.
Ell' se rappell' ce qu'ell' faisait — du temps qu'elle était fille.

Ces derniers vers se retrouvent dans une chanson de l'Anjou, *la Fille du laboureur*, que la *Revue des Trad. pop.* a publiée jadis. Il est visible qu'ils forment la suite naturelle du couplet de la version messine citée ci-dessus.

Voilà donc une troisième chanson qui s'est amalgamée avec les deux autres. Il nous a paru intéressant de remettre de l'ordre dans cette apparente confusion, et de montrer clairement et avec des exemples précis, comment pouvait procéder l'esprit populaire pour varier et mélanger des éléments qui, à l'origine, s'étaient trouvés parfaitement distincts.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LE FOLK-LORE DANS LES ÉCRITS ECCLÉSIASTIQUES

On sait que les actes des Conciles et les écrits ecclésiastiques, surtout ceux des premiers siècles de l'ère chrétienne, renferment de précieux renseignements sur les superstitions populaires qu'ils avaient pour but de combattre et que nous ne connaissons souvent que par eux. Des recherches ont été déjà faites sur ce terrain, mais, en général, d'après des ouvrages de seconde main. Avant de songer à tracer un tableau d'ensemble, il est bon de s'occuper de recueillir dans les diverses auteurs les indications qu'ils sont à même de fournir. Les notes qui suivent n'ont d'autre but, que de procurer des matériaux pour la rédaction future d'une histoire des superstitions populaires. Je ne me suis pas astreint, par conséquent, à l'ordre chronologique, ni même à l'ordre analytique ; j'ai préféré, laissant de côté toute classification, rechercher dans chaque auteur ce qui intéresse le sujet en question, l'arrangement des matériaux viendra plus tard. J'ai surtout donné la préférence aux écrivains qui appartiennent à l'Orient, soit par leur origine, soit par la version dans laquelle leurs ouvrages ont été conservés, et qui, par là même, sont moins connus des folk-loristes. De ce côté, mon enquête portera sur les textes arabes, syriaques et éthiopiens.

I

Canons de St-Hippolyte [1]

Les *Canons* attribués à St-Hippolyte ne nous ont été conservés que dans une version arabe qui fait partie de la grande collection alexandrine, dont un des principaux compilateurs est Ibn'Assal ; ils appartiennent à la dernière des cinq classes établies par Haneberg comme composant cet important document [2] ; ils ont été publiés

1. Haneberg. *Canones S.-Hippolyti* e codicibus romanis, Munich, 1870, in-8.
2. *Proleg.* p. 2-3. C'est au même auteur que je renvoie pour l'authenticité des *Canons*, cf. aussi Harnack. *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius*, Leipzig, 1893, 2 part. in-8, t. II, p. 643.

Digitized by Google

pour la première fois par lui avec d'excellentes notes. On compte trente huit Canons, traduits sur un texte grec aujourd'hui perdu.

Le Ve Canon (p. 31) [1], *de l'ordination des diacres*, rappelle le pouvoir qu'à le signe de la croix de vaincre les démons.

Par le XIIe Canon (p. 34), il est interdit d'assister aux saintes homélies, entre autres à ceux qui enseignent l'art de consulter les augures, de charmer les serpents, de tirer des présages, etc., à moins d'une expiation qui ne dure pas moins de quarante jours [2].

Il en est de même en vertu du XVe Canon (p. 35) qui exclut du rang des catéchumènes, les magiciens, les astrologues, les devins, les interprètes des songes, ceux qui fabriquent des amulettes (phylactères), etc.

Le XXIXe Canon recommande à celui qui distribue l'Eucharistie de veiller à ce qu'aucune parcelle n'en tombe à terre, car en ce cas, l'esprit du mal aurait en son pouvoir celui par qui cette profanation serait arrivée.

RENÉ BASSET

GARGANTUA DANS LES TRADITIONS POPULAIRES [3]

V

Tradition populaire recueillie à Heuilley-Coton (Haute Marne)

Il existe sur les territoires des communes d'Heuilley-Coton et du Pailly, situées l'une et l'autre au pied des derniers contreforts du plateau de Langres, deux monticules isolés auxquels la tradition locale attribue l'origine suivante :

Gargantua traversant le pays, dont les terres sont très fortes, aurait secoué là ses sabots, et la terre tombée de chacun d'eux aurait formé les monticules en question.

Ces deux monticules, entièrement recouverts de terre argileuse, sont appelés le premier « é Grigneu » et le second « le Moteau ».

Entre eux se trouve une colline, également isolée et en forme de fer à cheval que Gargantua aurait « chiée » là après avoir nettoyé ses sabots. Cette colline s'appelle : les Fourches ; il y a sans doute eu là un gibet.

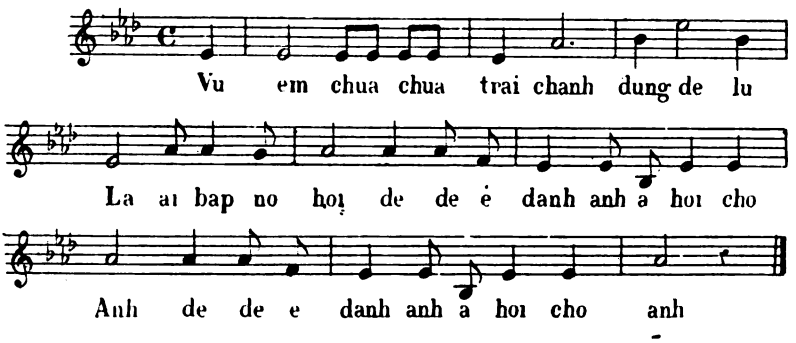
MOREL-RETZ (STOP).

1. Cf. aussi Can. XIX, p. 39.
2. Cf. La même prescription dans un autre ouvrage de S. Hippolyte (*Diatopis*) dont la version grecque nous est parvenue (*Opera*, éd. P. de Lagarde, Leipzig, 1862, in-8, ch. XXXI, p. 268).
3. Cf. t. IX, p. 264.

Digitized by Google

LY

Refrains annamites



Couplets

I

Texte Annamite

Vu em chua chua trai chanh
Dung dé
Lu la
Ai bap
No hoi
Dé dé danh
Anh a hoi
Cho anh.

Traduction Française

Tes seins, ma mie, sont potelés comme des citrons. Je t'en prie, ne permets à personne de les caresser. Garde-les pour ton ami.

II

Co tay em trang loi tron
Em cho
Lu la
Hai gôi
No hoi
No no mon
Anh a hoi
Môt bên.

Les bras de ma mie étaient blancs et ronds. Ma mie les a abandonnés sur deux oreillers. Il se sont déformés d'un côté.

—

Idée : Abandon d'un amant sincère par une jeune fille qui a commis une faute (deux oreillers).

Digitized by Google

III

Bong thom giac dua mai hien
Gio nam
Lu la
Thoi lot
No hoi
Cua Cua quyèn
Anh a hoi
Cung thom.

Le parfum d'une fleur délaissée au coin d'une pauvre maison, peut, grâce au vent du sud qui souffle, pénétrer dans la maison d'un noble et l'embaumer.

—

Idée : Une femme pauvre peut, par sa beauté, attirer l'attention d'un personnage et faire l'ornement de sa famille.

IV

Xam xam buoc toi vuon tran
Hoi tham
Lu la
Lê luu
No hoi
Man man câu
Anh a hoi
Chin chua.

Je me dirige vers les plantations de bétel et distraitement je demande si les grenades, les poires et les pommes-cannelles sont mûres.

—

Idée : Demander aux voisins si les filles d'une maison sont bonnes à marier.

V

Xam xam buoc toi cây chanh.
Lam lê
Lu la
Muôn bê
No hoi
So So nhanh
Anh a hoi
Chong gai.

Je voudrais bien cueillir les fruits de ce citronnier, mais je crains les épines que portent ses branches.

—

Idée : Amoureux qui redoute d'être évincé.

VI

Xam xam trong pho buoc ra
Khan tua
Lu la
Em doi
No hoi
Du du *dame*
Anh a hoi
Em che.

Dans la ville, vous vous promenez coiffée d'un magnifique turban à franges et abritée sous un parasol de cérémonie.

—

Idée : compliments à une femme.

VII

Ao xanh nam mong con Rông
Ngo xa

Quelle est belle votre robe bleue où sont brochés des dragons à cinq grif-

Digitized by Google

Lu la
Con Phung
No hoi
Lai lai gân
Anh a hoi
Con qui.

fes. De loin on y voit des aigles mais de près ce sont des tortues.

—

Idée : (Compliment ironique à une précieuse).

VIII

Chang ôi ! phu thiep sao danh
Cung cay
Lu la
Cut cuu
No hoi
Cung cung nhanh
Anh a hoi
Mai xua.

Comment, cher amant avez-vous le courage de me délaisser ? L'arbre ne souffre-t-il pas quand on coupe une de ses branches en fleurs.

—

Idée : Peut-on abandonner une femme qu'on a longtemps aimée.

IX

Nao Khi tom lôt muop bao
Anh an
Lu la
Anh phu.
No hoi
Troi troi nao
Anh a hoi
De anh.

Si vous oubliez les jours heureux où tous les deux nous prenions des crevettes, où nous mangions des cédrats confits, le ciel vous pardonnera-t-il ?

—

Imprécations d'amour.

X

Gio dua bong lach bong lao
Gio dua
Lu la
Em bau
No hoi
Xuong xuong tau
Anh a hoi
Vê Tây.

Le vent souffle sur les roseaux, le vent emporte le navire où ma sœur aimée s'est embarquée pour gagner l'Occident.

—

Regrets d'amour.

XI

Buoc len xe lua *xup-lé*
Dông tây
Lu la
Lon lao
No hoi
Biet biet chong
Anh a hoi
Thiep dau.

Le train siffle, les passagers se mêlent. Comment faire pour découvrir mon amant au milieu de cette foule et de ce bruit ?

—

Idée : Image du tumulte de la vie.

Digitized by Google

XII

Muoi gio tau lai bên thanh
Xup-lé
Lu la
No thoi
No hoi
Bo bo hanh
Anh a hoi
Lao Xao

A dix heures, le bateau accoste à la grande ville. Le sifflet se fait entendre. Quel désordre parmi les passagers qui se répandent dans la ville.

—

(Même idée).

XIII

Bông thom nay da lia nhanh
Tiêc cong
Lu la
Anh chui
No hoi
Rua rua chau
Anh a hoi
Bay làu.

La fleur odoriférante est aujourd'hui détachée de sa tige. Regrettez les soins que vous avez pris pour le vase en porcelaine où elle vivait.

—

Idée : La jeune fille courtisée s'est mariée à un autre.

XIV

Chang ôi ! bung ray sao danh
Duoi ao
Lu la
Ca loi
No hoi
Trên trên nhanh
Anh a hoi
Chim Keu

Mon cher amant, pourquoi me repoussez-vous ? Regardez dans le lac, les poissons qui joutent et sur les branches les oiseaux qui se querellent d'amour.

—

Prière d'amour.

PAUL D'ENJOY.

Digitized by Google

LES METIERS ET LES PROFESSIONS (1)

XLVII

Mascarades de Métiers

La tribu des tailleurs était une des plus remuantes de Strasbourg. En 1408 la susceptibilité de ses membres provoqua l'intervention du magistrat qui dut interdire sur leur demande la chanson du *Tailleur et du Bouc*, sous prétexte qu'elle faisait d'eux la risée des autres corporations.

La chronique de Büheler nous a laissé la description d'une de leurs mascarades. Pendant le carnaval de 1538, les tailleurs représentèrent une danse moresque en parcourant les rues de la ville. Ils avaient le visage, les mains et les pieds teints en noir, sur la tête des bonnets de même couleur avec des voiles enroulés en turban ; une chemise blanche retenue à la ceinture par un essuie-mains et des rubans garnis de grelots en guise de jarretières complétaient leur affublement. Ils maniaient avec grâce de grands cerceaux enguirlandés de lierre. Le tailleur Philippe Schreyer conduisait les bandes joyeuses et Jean Menlich son confrère, en costume de fou, égayait la foule par ses lazzis et ses propos grivois.

En 1681, lors de la prise de possession de Strasbourg par les Français, la tribu des tailleurs craignant peut-être de souffrir dans son industrie par l'introduction de modes nouvelles résista au projet de capitulation. « Tous, dit Laguille, (*Hist. d'Alsace* livre XXIII, p. 265) conclurent qu'il fallait se soumettre et on ne vit qu'un seul tailleur petit homme de soixante et dix ans, qui fut d'avis de se défendre jusqu'à la mort ».

1. Cf. le t. IX, p. 501, 570, 644, 683, t. X, p. 27, 95, 156, 199.

Digitized by Google

XLVIII

Les Boulangers Alsaciens

Le poële des Boulangers de Strasbourg se trouvait très anciennement rue des Serruriers et de 1349 à 1791 rue du Dôme. La tribu des boulangers se distinguait autrefois par ses instincts guerriers ; en 1262 déjà, peu avant la journée de Hugsbergen, les boulangers de garde à la Porte Blanche, avaient vaillamment repoussé une attaque des cavaliers de l'évêque Gautier de Geroldseck ; en 1448, ils contribuèrent puissamment à la prise du château de Wasselonne qui passait pour la meilleure place forte du pays et, pour perpétuer la mémoire de ce fait d'armes, ils en firent peindre les principaux épisodes sur les murs de la grande salle de leur poële, enfin ce fut un garçon boulanger strasbourgeois qui tua de sa main Charles le Téméraire à la bataille de Nancy 1477, voy. Specklin, *Collectanées*, p. 463, Trausch, *Chronique*, p. 25.

En 1636, une maison de la grande rue fut reconstruite par un boulanger, Mathieu Hügel. C'est à lui que se rapporte l'amusante boutade de Daniel Martin, auteur du *Parlement nouveau* ou *centurie interlinéaire de devis facetieusement serieux et serieusement facetieux*, Strasbourg, 1660 : « un railleur de paysan regardant la maison d'un boulanger grande et nouvellement bastie en la Haute rue devant le Poële des mareschaux se seignoit, faisoit de grands agios et signes d'estonnement, et estant enquis d'un autre de quoy il s'esbahissoit ci fort, respondit qu'il s'émerveilloit comment les petits pains pouvaient bastir de si grandes maisons ».

A un quart de lieue du village de Plobsheim, canton de Geispolshem, s'élève une vieille chapelle consacrée à la Vierge sous le nom de *Marie du Chêne*. Tous les ans la tribu des boulangers de Strasbourg se rendait processionellement et précédée de sa bannière à la chapelle de Plobsheim, comme cela est rapporté par Hertzog, *Chronique*, liv. III, f. 12.

En 1593, mercredi 8 décembre, comparut devant le magistrat de Strasbourg, une femme qui se faisait passer pour un garçon boulanger. Après avoir subi dix semaines de détention, elle fut condamnée à être mise au carcan dans ses habits d'homme, elle fut en outre fouettée et bannie de la ville. Elle était venue de la Souabe « c'était une coquine déséquilibrée » dit le chroniqueur Buheler qui nous a transmis le fait sans dire la raison pour laquelle cette femme avait renoncé aux habits de son sexe.

P. Ristelhuber.

Digitized by Google

XLIX

CHANSONS QUE L'ON DIT EN TRAVAILLANT

Chanson de dentellières (Bruges)

De Doornen uit de Kroon

Een doorntje getrokken uit Jesutjes Kroontje.
Twee doorntjes getrokken uit Jesutjes kroontje.
(Et ainsi de suite jusqu'à neuf)
Het tiende doorntje dat was er zoo schep,
't Water en 't bloed kwam eruit geperst,
't Water en 't bloed kwam eruit gevloeien.
Al die willen in vrede leven
God zal hun een kroontje geven,
Een kroontje van perels en diamanten,
Van klaar goud en zilver kanten.
Daarmee zullen zij gaan wandelen
Van 't een klooster naar 't andere.
't Lammetje Gods zal voor hun gaan,
De engels uit den hemel zullen komen en volgen naar.
En de maagdetjes zullen al zingen gaan.
Zij zullen al zingen : Gloria
Gloria in excelsis Deo !
Geloofd en gedankt moet den Heere God zijn,
Over zijnen tienden doorn uit zyn Krone.
Elf doorntjes getrokken uit Jesutjes kroontje.
(Et ainsi de suite jusqu'à 19)
't T'wintigste doorntje dat was er zoo scherp enz...

On continuait ainsi jusqu'à soixante-dix-sept, nombre qui passait pour celui des épines de la couronne.

C'est de cette manière que les dentellières, vers la fin du dernier siècle, chantaient cette pièce en l'honneur du couronnement d'épines. A chaque vers elles confectionnaient une tresse (vlecht) de la dentelle, nommé *annouwsel*, qui exigeait une épingle dans chaque maille. Avant de fixer l'épingle elles s'en piquaient légèrement le front. (*Annales de la Société d'Emulation de Bruges*, 4e série, II, 262 263).

TRADUCTION LITTÉRALE

Les épines (tirées) hors la Couronne

Une petite épine tirée de la petite couronne de Jésus
Deux petites épines tirées de la petite couronne de Jésus
(Et ainsi de suite jusqu'à 9)
La dixième petite épine était si pointue

Digitized by Google

Que l'eau et le sang en sortaient,
Que l'eau et le sang en découlaient.
A tous ceux qui veulent vivre en paix
Dieu leur donnera une petite couronne,
Une petite couronne de perles et de diamants,
D'or clair et de dentelles d'argent.
Avec elles, ils se promèneront
D'un couvent à un autre.
Le petit agneau de Dieu les précédera,
Les anges du ciel viendront et suivront
Et les petites Vierges iront en chantant
Ils (anges et vierges) chanteront : Gloria,
Gloria in excelsis Deo !
Le Seigneur Dieu doit être cru et remercié,
Au sujet de dix épines de sa couronne.
Onze petites épines tirées de la couronne du petit Jésus
(Et ainsi de suite jusqu'à 19)
La vingtième petite épine était si pointue, etc.,

II. — *Chanson de Dentellières* (Bruges)

Eene. Gedoold naar een arm huizetje.
« 'K Ga over cen strate met messen en Zweerden.
« 'k Ga over een glaze brugge.
» Geklonken ann een bel van vier en vlamme,
« Er doet een tooveresse open.
« Wat moet gij hier hebben ?
« 'k moet hier Wonen.

A part les 4 premiers vers, les dentellières improvisent pour ainsi dire le reste de la prière.

L'ouvrière doit beaucoup travailler, on la maltraite, on lui donne du pain moisi, il arrive un ogre, etc., etc. Les vers 5, 6 et 7, que nous donnons à la tête de ce spécimen, font voir la manière peu ingénieuse dont on s'y prend.

On remarquera que chaque ligne se répète dix fois.

Traduction

Une. Portant mes pas errants vers une pauvre maisonnette.
Je vais sur la rue avec des couteaux et des glaives.
Je vais sur un pont de verre.
Tirant à une sonnette de feu et de flammes,
Une sorcière vient m'ouvrir.
Que devez-vous avoir ici ?
Je dois demeurer ici.

(*Société d'Emulation de Bruges*, 4e série, II, 283).

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

IV (*suite*)

CHANSONS DE MÉTIERS

La petite lingère

Promenez-la, la petite Lingère,
Promenez-la, ne la délaissez pas.
Car si vous la délaissez
Son petit, son petit, son petit cœur,
Car si vous la délaissez
Son petit cœur en mourra de regrets.
(*Haute-Bretagne*).

Les Sabotiers

Ce sont messieurs les sabotiers
Qui se croient plus que des évêques,
Car du lundi ils en font une fête.

Il faut bûcher,
Il faut creuser,
Tailler vite et parer fin,
Se coucher tard
Et lever matin.

Et le mardi ils vont voir leur maîtresse.

Le mercredi ils ont mal à la tête.

Et le jeudi ils s'y reposent

Le vendredi ils travaillent à tue-tête.

Et le samedi : Il faut de l'argent, maître.

— Va t'en au diable, il t'en donnera peut-être.
(*Haute-Bretagne*).

PAUL SÉBILLOT.

XVI (*suite*)

FÊTES DE MÉTIERS

Le mariage de la chandelle

Dans l'Ukraïne méridionale, particulièrement à Nikolaïev existe dans plusieurs métiers l'usage du *mariage de la chandelle* qui a lieu ordinairement le 14 septembre, la veille du jour où l'on commence à travailler le soir à la lumière artificielle. Le patron de l'établissement organise à cette occasion un petit festin pour ses contre-maîtres et apprentis. Vers les sept heures du soir on prépare la table, on y met de l'eau-de-vie, du vin et de la bière ainsi que

Digitized by Google

toutes sortes de mets chauds et froids et on allume dans l'atelier les chandelles ornées de rubans roses. Invités par les patrons, les contre-maîtres s'approchent à la table les premiers prennent les petits verres, trinquent en saluant le patron et la patronne et souhaitent l'un à l'autre le succès dans les travaux du soir qui vont commencer. Après celà on invite à leur tour les apprentis qui après avoir bu et mangé s'en vont, tandis que les autres restent en s'adonnant à la joie ordinairement aussi animée que prolongée.

YL. YASTREBOV.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE

XII

LA LÉGENDE DU CHATEAU DE VIZILLE

MAINTENANT nous quittons Vizille, le chemin de fer suit la rue d'Italie, en laissant à droite le grand pont sur la Romanche, presque aussi hardi et aussi élevé que le pont de Claix, et longe jusqu'au Péage le mur d'enceinte du parc. En ce point, la muraille touche presque la Romanche ; c'est là, dit une légende vizilloise, que le connétable de Lesdiguières, ayant fait un pacte avec le diable, se vit arrêté. Satan lui avait dit qu'il construirait la muraille pendant le temps qu'il mettrait à parcourir son domaine, mais si les murs étaient achevés avant la fin de la course, l'âme du duc devait appartenir à l'enfer.

Le Renard du Dauphiné, comme l'appelait le duc de Savoie, accepta le marché. Pendant la nuit, toute une légion de diables apporta des matériaux pour édifier le gigantesque rempart. Au moment où Lesdiguières, parti de son château, arrivait vers la fontaine de la Dhuys, la muraille se fermait et le cheval se trouva pris par la queue ; tout l'enfer poussa des hurlements de joie, mais le vieux duc tirant son épée, coupa la queue de l'animal et réussit à gagner le bord de la Romanche.

Quand j'étais enfant, nous allions, mes camarades et moi, contempler, avec vénération, une touffe d'herbes desséchées qui se balançait au vent au sommet du mur, et que nous croyions fermement être la queue du cheval.

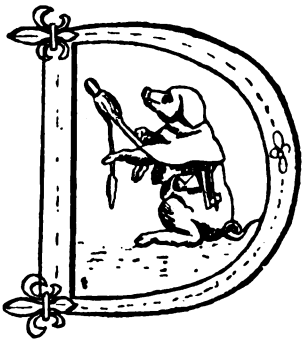
ARDOUIN-DUMAZET. (Supplément du *Temps* du 19 Juillet 1894).

G. DU R.

Digitized by Google

USAGES ET OBSERVANCES POPULAIRES DE LA LORRAINE

Eternuer le matin



DANS le pays de Briey, Lantefontaine, Génaville, les Basoches et autres localités de ce pays, c'est d'un très mauvais augure si une femme éternue *trois* fois le matin avant d'avoir ôté sa cornette de nuit, et noué sa jupe ; ce présage devient très mauvais si en même temps on voit des araignées se balancer au plafond, et surtout au dessus du lit, et si la première personne qui entre dans la maison est une vieille femme. Pour conjurer le malheur qui menace, après avoir aspergé un balai d'eau bénite on le met derrière la principale porte de la maison, mais le manche en bas.

Présages tirés des cadavres

Quand une personne est décédée, on regarde laquelle des jambes est repliée, si c'est la gauche, signe de mort, de maladie ou de discorde dans la famille, si c'est la droite, c'est le contraire. On observe aussi avec soin si les yeux du mort sont difficiles à fermer ; dans ce cas il fera un long purgatoire, ou aura un sort plus triste. S'ils sont faciles : heureux présage.

Présages de mort

Dans le pays de Longuyon, si pendant que les cloches annoncent le décès les coqs chantent, les poules caquent, les vaches mugissent, signe de nouvelle mort dans la famille, si à cela se joint le jacassement de la pie ou le croassement du corbeau, ce sera une mort violente, noyade, suicide ou assassinat (cela s'est vérifié à Longuyon deux fois pendant que j'y étais vicaire). Si en creusant la fosse le premier os qu'on rencontre est une tête de mort, on doit s'attendre à tout. C'est le contraire si ce sont les os des mains ou des jambes,

Digitized by Google

car on deviendra riche par héritage. Dans ce pays, pour une fortune, on ne mettrait ni des souliers ni une coiffure ayant appartenu à un mort. Chose remarquable, les habitants de ce pays qui sont très peu religieux, sont très superstitieux. Ils ont une peur atroce du diable, ce qui ne les empêche pas de céder à ses suggestions, des sorcières, des revenants, on y croit aux gnomes, aux esprits follets, etc. Souvent on va porter sur les bornes des champs un morceau de pain saupoudré de sel, des fruits secs, des épices, etc., pour se les rendre favorable. Il n'y a pas à leur dire que les morts ne voyagent pas la nuit, visitant les lieux ou ils ont été pendant leur vie Un jour à Haraumont près de Marville un voyageur de commerce faillit être assommé pour avoir soutenu le contraire.

Folk-lore Juridique

Les différends la plupart du temps sont tranchés par le sort. Mais ici encore que de pratiques ridicules ou superstitieuses : l'eau bénite, le buis des rameaux, la couronne de la fête Dieu jouent un très grand rôle. Il n'y a pas jusqu'au récipient qui contient les billets qui ne doive remplir certaines conditions. Ce doit être un chapeau et non une boîte, ce chapeau doit appartenir à un homme marié il faut qu'il soit recouvert d'une serviette blanche nouvellement lavée et n'ayant pas servi depuis le lessivage. Les lots sont agités et retournés sept fois dans le chapeau avec autant de signes de croix etc., etc. (Beureille, Vivier-sur-Chiers, Fermont, Saint-Laurent et autres villages des environs, mais Saint-Laurent sur Othain surtout).

Litige de propriété

Quand il y avait un procès relativement aux propriétés, il fallait parcourir en croix le terrain sur lequel se portait le litige et se recommander à Saint-Joseph et au bon larron, qui paraît-il était un plaideur émérite (Ozerailles, Abbéville, Lixières, Anoux, etc.) De plus à Anoux en se rendant au tribunal on faisait un détour pour aller prier à la chapelle de Saint-Saumon et boire de l'eau de sa fontaine qu'il fallait avoir soin de troubler auparavant. Alors par la puissance du saint, les idées du défenseur de la partie adverse se modifiaient tellement qu'il prenait fait et cause pour son adversaire qui perdait infailliblement son procès.

Tirage au sort

Autrefois quand un conscrit allait tirer, pour qu'il prenne un bon numéro, il fallait, à son insu piquer soit dans sa blouse, soit dans sa

Digitized by Google

chemise l'aiguille avec laquelle on avait cousu le drap du dernier mort, et il devait sortir de la maison après qu'on avait fait sur lui sans qu'il le sache trois signes de croix avec de l'eau bénite le samedi d'avant la Pentecôte, celle du samedi saint n'ayant pas la même vertu. (Canton de Pange, Vigy, Verny, Foulquemont).

Fontaines

Relativement aux fontaines, il y a aussi dans le pays de Briey bien des croyances superstitieuses. Ainsi, en buvant *cinq* ou *sept* fois de l'eau de la fontaine de l'ancien couvent de Saint-Pierremont entre Noël et l'Epiphanie, on était préservé pour toute l'année des fièvres et fluxions de poitrine ou de pleurésie ; en s'en aspergeant cinq ou sept fois dans les jours entre l'Ascension et la Pentecôte, on était préservé de toute maladie de peau, gale, teigne, etc.

Il y avait aussi autrefois entre Briey et Avril une fontaine aujourd'hui tarie et qui était terrible pour les épouses infidèles. D'après la légende, une femme accusée d'avoir fauté était conduite par son mari à cette fontaine et invitée à y plonger le bras ; si elle était innocente, elle l'en retirait parfaitement sain, et si elle était coupable il se paralysait à l'instant. De cette fontaine, il ne reste plus aucun vestige.

Mariages

Dans le pays-haut et spécialement dans le pays de Marville, Spincourt, Longuyon, avant de se rendre à la Mairie où à l'Eglise, les parents étant réunis au domicile de la future ; le plus ancien de la famille prononçait un discours que j'ai entendu débiter aussi à peu près textuellement à Laquenéxy en une circonstance semblable et où il indique le but de la réunion, la demande qui a été faite de la jeune fille, l'agrément des deux familles, puis les futurs s'approchant du vieillard, il leur met la main dans la main et prononce sur eux une sorte de bénédiction qui rappelle celle des patriarches de l'ancien Testament. C'est très touchant et nul n'a envie de rire ni de ricaner, car il serait mal venu de le faire. Dans le pays-haut susdit, il y a cette particularité qu'avant la messe l'époux et l'épouse déposent sur le plat de l'offrande *treize pièces* de monnaie, le futur *sept* la future *six*, en l'honneur des douze apôtres et de N. S. en signe de la communauté des biens qui va désormais exister entr'eux ; ces pièces de monnaie sont bénites en même temps que l'anneau, mais restent comme offrande au curé. A un mariage fait à Briey j'ai vu sur le plat *treize* pièces de *20 francs*. Il est vrai que c'était des familles fort

Digitized by Google

riches, mais les pauvres ne manquent pas plus à cette pratique que les riches, ne déposassent-ils que des centimes. On croit que cette pratique attire d'une manière spéciale l'union et le bon accord perpétuel entre les époux. Puis au sortir de l'Eglise, si l'on rencontre un pauvre, les nouveaux mariés seraient-ils mendiants eux-mêmes ne manqueront pas de lui donner une aumône ; l'omission de cet acte de charité constituerait un mauvais présage pour l'avenir du jeune ménage. Quand on signe au registre des actes religieux si la plume crache, c'est d'un mauvais augure pour la prospérité temporelle, la fortune s'éparpillera comme la goutte d'encre. Bon signe dans le cas contraire. Enfin si en descendant les degrés du sanctuaire ou en les montant pour aller à l'autel l'un ou l'autre des futurs trébuche ou fait un faux pas : mauvaise marque pour l'avenir, car il y aura bien des tiraillements et des désaccords entre les conjoints. Il en est de même si la robe ou l'habit des deux conjoints se déchire pendant la cérémonie, car il y aura scission entre les deux époux. Si le soir des trois premiers jours du mariage on voit des chauves-souris, on rencontre des crapauds, on entend le cri de la chouette ou de la pie ou de l'oiseau qu'on nomme le poulain de la mort, il y aura mort prochaine de l'un des deux ou de leurs proches parents. En un mot, ils seront bientôt de deuil.

Messes singulières [1]

Quand on veut sûrement réussir dans n'importe quelle chose qu'on entreprendra ; il faut faire dire les messes en *pied de chèvre*. Voici en quoi cela consiste : 1° recueillir dans trois villages placés en triangle l'argent nécessaire au payement des messes qui 2° doivent être au nombre de trois, ni plus ni moins, dites sur l'autel placé à gauche du tabernacle et à la même heure dans trois églises placées en triangle. L'honoraire doit être acquitté en petits sous ou même en monnaie plus petite, pour que plus de monde y prenne part, car il n'est pas permis de recevoir d'une personne plus d'un sou. Il faut à ces messes allumer trois cierges, ni plus ni moins, et sortir de l'église en se signant *trois* fois après avoir pris chaque fois de l'eau bénite dans le bénitier du côté gauche.

Pour connaître les sorciers

Quand on veut connaître les sorciers et sorcières de la paroisse, il faut si on trouve dans le pain bénit un grain de blé *non moulu* ou un

1. Cf. t. X, p. 231.

Digitized by Google

nœud de farine, dit nid de paresseuse, le mettre dans les bénitiers de la porte, puis se tenir en embuscade près du bénitier ; quand les sorciers ou sorcières y mettront le doigt, elles feront des grimaces et des contorsions diaboliques, comme si elles étaient brûlées et sortiront en marchant comme si elles boitaient. — Si une sorcière ou une personne soupçonnée telle entre chez vous et qu'elle vous touche, posez lui immédiatement la main gauche sur la tête, le sort sera conjuré. Ne lui prêtez jamais aucun couteau, ni une cuillère, ni une fourchette ni une cruche de la maison, car vous auriez à vous en repentir. Aussitôt qu'elle est sortie aspergez d'eau bénite la place ou elle se tenait, aspergez aussi le balai et mettez le derrière la porte par laquelle la sorcière est entrée et le manche en bas. Tout son art et toute sa malice seront alors sans effet sur la maison et sur ce qui est dedans hommes, bêtes ou récoltes. On fait même attention aux habits que porte la dite personne, s'ils sont noirs ou de couleur sombre, c'est d'un mauvais augure, tandis que s'ils sont blancs ou d'une couleur éclatante, bon signe, signe de fortune et de succès.

Paroles magiques. — Médecines superstitieuses

Vous n'ôterez pas de la tête à bon nombre de personnes même instruites des cantons environnant Metz que certaines personnes ont le pouvoir de signer les incendies et d'arrêter le feu ou l'eau par des paroles comme de guérir par ce moyen les maladies invétérées et réputées incurables. Ainsi, dit M. Toussaint qui pendant plus de cinquante ans a parcouru ces villages dans tous les sens, le farcin des chevaux et la morve se guérissent sans faire autre chose pour la première maladie que de croiser chaque bouton avec l'ongle du pouce gauche en disant chaque fois : « Farcin je te maudis, que la bonne Vierge te fasse mourir ! » et pour l'autre donner trois coups du plat de la main gauche sur le nez du cheval malade en disant : « Morve je te donne aux crapauds de la mare *** la plus rapprochée du village, mais il faut la nommer, au nom du grand Saint Eloi, puis dire cinq Pater et cinq Ave ». Pour guérir les poulains de la diarrhée on prend dans la main gauche le poelon en bois avec lequel on remue le blé, on en donne *trois coups*, pas plus, sur l'anus du poulain ou du veau après avoir levé la queue et en disant en même temps : « Je te ferme et referme au nom du grand Saint Eloi ». — Quand une personne perd ses cheveux, elle doit s'appliquer sur la tête une peau de chat sauvage préalablement arrosée d'urine de vache et cela pendant sept jours de suite, puis se frotter la tête avec du beurre provenant d'une vache noire qui ne va pas en pâture, ou se laver la

Digitized by Google

tête avec du lait de truie. — Pour les panaris, tenir le doigt malade dans un cataplasme de bouse de vache et de crotin de chèvre et prier soir et matin saint Mathias qui le rendra inoffensif ; ou bien encore l'envelopper de la peau d'un moineau encore garnie de ses plumes et se recommander *trois fois* le jour à saint Jérôme et à saint Brice ou saint Blaise. — Pour n'importe quelle maladie des yeux : on ira trouver une femme (pas un homme) privilégiée ad hoc : elle prendra treize feuilles de saule argenté, il faut que ce soit la troisième avant-dernière de la branche, elle les mettra en croix sur l'avant-bras gauche en les y fixant avec le blanc d'un œuf du Vendredi Saint, et un morceau du clou du cierge pascal ; le tout sera retenu par une bande de toile neuve n'ayant jamais servi et ayant trois doigts de largeur, cette bande devra faire *treize fois* le tour du bras sur les feuilles de saule, puis être cousue avec l'aiguille dont l'ensevelisseuse se sert pour coudre le drap des morts, ensuite dire tous les jours *treize fois* matin et soir : Sainte Claire débrouillez ma vue au nom de la Sainte Trinité. Le treizième jour le malade est parfaitement guéri. On enlève la bande et le tout on la brûle avec du rameau et un cierge bénit et on en porte les cendres au cimetière sur la fosse du dernier parent enterré. — Pour se guérir d'une rétention d'urine : Prendre trois blancs d'œufs battus dans de l'urine de petit garçon, y ajouter la poudre de trois marrons d'Inde et cinq grains d'orge. Sucrez cela avec le miel provenant des couvains et avalez cette potion à jeun pendant neuf jours de suite en vous recommandant à saint Paul et vous serez guéri. Le même remède produit un effet contraire si on urine trop ou si on ne peut tenir son eau. Mais au lieu de saint Paul c'est à saint Pierre qu'il faut s'adresser. Il y a encore bien d'autres procédés dont M. Toussaint a perdu le souvenir. Cependant pour terminer, voici un fait dont il a été témoin oculaire dans une ferme du canton de Verny où il avait été appelé avec M. Leydinger, vétérinaire, pour donner ses soins à tout un train de culture atteint du vestige abdominal. Tous les moyens avaient échoué quand se présente à la ferme un prétendu sorcier, vieux berger qui dit connaître la cause du mal et offre moyennant *100 fr.* payables d'avance de guérir en cinq jours tous les chevaux.

Par curiosité, et bien convaincus qu'il ne réussira pas, les vétérinaires et M. B* lui versent ses *cent francs*. Il demande alors une paire de vieux souliers du maître et de la maîtresse de la maison, leur coupe à chacun une mèche de cheveux sur l'oreille gauche et des poils de dessous l'aisselle ; puis après s'être barbouillé la figure de noir de fumée, mis une vieille perruque qu'il avait dans son sac, retourné ses habits afin de ne pas être reconnu par l'être auteur du

Digitized by Google

mal, il exige qu'on enferme tous les chevaux dans l'écurie dont les portes, les volets et jusqu'aux moindres ouvertures furent bouchées : Il prit du crin et du poil de chaque cheval ainsi qu'un morceau de corne du pied de devant gauche mélangea tout cela avec des herbes et différentes graisses d'une odeur diabolique et alluma le tout sur une pierre plate qu'il avait raclée préalablement et lavée avec de l'eau et du vin. Cela fait, il fit retirer tout le monde puis commença un tapage infernal, criant, hurlant, frappant d'une main avec un bâton tordu et noueux et de l'autre piquant avec une fourche à fumier neuve. Après *une heure* environ de ce vacarme, il s'arrêta, n'en pouvant plus, et déclara que l'ennemi était vaincu. Comme preuve, il fit lever un pavé du seuil de l'écurie sous lequel on trouva, comme il l'avait annoncé *trois crapauds monstres* et *trois scorpions*. Il fit dépaver complètement l'écurie dont les chevaux furent exclus quinze jours, fit verser partout de l'eau de chlore, blanchir les murs à la chaux vive laver les bois et les mangeoires avec une eau qu'il composa et la maladie disparut le troisième jour comme il l'avait annoncé. Après les chevaux, ce fut le tour des vaches qu'il guérit par le même procédé. Mais le curieux de l'affaire, c'est qu'il leur dit que si à l'avenir ils voulaient éviter de pareils malheurs, il fallait châtier le coupable et que ce serait la personne qui le lendemain entrerait à la maison au premier coup de l'Angelus et qu'il fallait donner à cet individu une roulée complète, mais avec des bâtons de bois de coudrier et d'épine noir. Au moment dit ce fut l'huissier du canton qui se présenta et qui reçut une partie de la distribution et aurait été démoli, si le fermier qui était son ami n'était intervenu. Quant au sorcier on fut assez longtemps sans le revoir. Les honorables témoins qui m'ont raconté le fait sont des sceptiques plutôt que des gens crédules et qui ont examiné la chose de très-près. Les crapauds et scorpions avaient certainement été déposés par l'individu à l'endroit où ils furent trouvés, Quant à la guérison, l'assainissement et la désinfection des écuries jusque là fort mal tenues, firent plus que les sorcelleries. — Il y avait autrefois à Warize un nommé Malhomme qui était en grande vogue dans le pays pour des remèdes de ce genre.

Dans le pays de Luppy, Tragny, Thimonville, Woimehaut, etc., pour guérir les porcs malades de n'importe quelle maladie voici le procédé infaillible auquel on a recours. Une sorte de féticheur, le berger ou le pâtre ou un marcaire généralement prend un petit sachet de toile écrue, qu'il va tremper dans le bénitier de l'église, y introduit un morceau de clou du cierge pascal, un morceau de pain bénit, trois feuilles de buis bénit aux rameaux et trois fleurs d'une

Digitized by Google

couronne bénite au Saint-Sacrement, (la pâquerette de préférence) ; puis dans une peau de crapaud nouvellement écorché on introduit *trois araignées* enveloppées dans leur toile, cinq grains de sel, des poils des animaux malades, tout cela étant dans le sachet on l'expose à la fumée de rameaux et de couronne bénites puis on cloue le sachet après la troisième poutre de l'écurie et dans un endroit apparent avec trois clous, puis *deux*, sous le soulier gauche du maître et *un* sous le droit de la maîtresse de la maison, puis on prie saint Juvin et saint Antoine, pour se débarasser des chenilles ou des vers qui font tant de ravage dans les jardins notamment dans les plantations de choux. Dans le pays de Courcelles-sur-Nied ; on s'arme d'un balai de genièvre n'ayant jamais servi, on fait trois fois le tour du carreau en envoyant les chenilles au village le plus proche où c'est la fête patronale ; elles disparaîtront du jour au lendemain, s'il n'y a pas de cours d'eau à traverser. On se débarasse de la même manière des rats, souris, mulots, taupes qui font souvent tant de ravages ainsi que des vers blancs du hanneton (Mesten, canton de Bouzonville). — On attribue à certaines personnes le pouvoir de faire tarir les vache laitières ou du moins d'en détourner le lait à leur profit. Voici le procédé qu'on dit être en usage à Audun, Russange et autres lieux. La personne ayant ce pouvoir s'installe, à l'heure ou l'on trait la ou les vaches sur lesquelles elle a jeté son dévolu, sur la sellette qui sert de siège pour cette opération, prend ensuite la jarretière de sa jambe gauche, l'attache au pied gauché de son lit, met dessous un pot de lait et tire la jarretière comme si c'était la mamelle de la vache, et tant qu'il y aura du lait dans le pis, elle coulera. Le procédé est simple et peu coûteux, mais il faut connaître les paroles magiques qu'on n'a pas pu ou voulu me dire.

(*Notes communiquées par M. l'abbé P. A.*).

E. Auricoste de Lazarque [1].

1. Ces notes se trouvaient dans le dossier qui m'a été remis après la mort de notre collègue. P. S.

Digitized by Google

LES ECRIVAINS FRANÇAIS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

XXIV

REGNARD

Revenants, esprits

— Eh bien ! ma maison...

— Le diable s'en est emparé, monsieur, il nous a fallu déloger à mi-terme.

— Le diable s'est emparé de ma maison ?

— Oui, monsieur ; il y revient des lutins si lutinants... C'est ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maison... Il n'y a sorte de niches qu'ils ne m'aient faites : tantôt ils me chatouilloient la plante des pieds, tantôt ils me faisoient la barbe avec un fer chaud, et toutes les nuits régulièrement ils me donnoient des camouflets qui puoient le soufre.

— J'ai bien de la peine à me persuader tout ce que tu me dis ; cependant on fait tant de contes sur ces matières-là que je ne sais qu'en croire.

Le Retour imprévu, 13.

Géronte. — On dit qu'il revient des esprits dans ma maison ; il faudra bien qu'ils en délogent quand ils seront lassés d'y demeurer.

M. Bertrand. — Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire, cela redoublerait son mal.

ibid., 18.

— La nuit, j'ai si peur des esprits qu'il faut que j'aille coucher avec ma mère pour me rassurer.

La Foire, I, 11.

— Dans votre cabinet, monsieur, j'entends du bruit.
Que veut dire cela ? N'est-ce point un esprit
Qui lutine Clarice ?

Le Distrait, III, 17.

— Eh bien ! la mère encor fait-elle le lutin ?
Pourrons-nous nous soustraire à son brusque chagrin ?

Le Distrait, V. 3.

Digitized by Google

— ...J'ai cherché partout, ou je me donne au diable.
Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.

Le Distrait, II, 5.

— Nos femmes de province
Ont l'abord repoussant et l'accueil loup-garou.

Le Bal, 8.

— Ouais, Claudine, tu es bien loup-garou !

Critique de l'Homme à bonnes fortunes, 2.

— *Lisette.* Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable,
Oui, le diable! du moins quand il tiendroit sabbat,
J'aurois quelque repos.

Les Folies amoureuses, I, 1.

— L'aventure est comique, ou je me donne au diable.

Le Distrait, I, 6.

Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable,
C'est-à-dire beaucoup.

Le Distrait, II, 1.

— Il s'arrête, il s'agite, il court sans savoir où;
Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou.

Les Folies amoureuses, I, 1.

Superstitions

— *Mme Jacquemart.* — On m'a dit, Madame, que vous étiez une bohémienne fort habile dans votre métier, et que vous deviniez à merveille.

Colombine. — On vous a dit vrai : il y a plus de six mille ans que nous devinons dans notre famille de père en fils.

La suite de la foire, 8.

— *Arlequin*, comptant les boutons de son justaucorps. — Je l'aurai, je ne l'aurai pas, je l'aurai, je ne l'aurai pas, je l'aurai, je ne l'aurai pas, je ne l'aurai pas (Il pleure).

Mezzetin. — Qu'est-ce ? qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ?

Arlequin. — Je n'aurai pas Colombine; hi, hi, hi!

Mezzetin. — Qui vous a dit cela?

Arlequin. — C'est la boutonomancie.

Le Divorce, II, 1.

— Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Tu pourrois le guérir de cette maladie
Si quelque autre vouloit prendre la frenésie.

Les folies amoureuses, III, 8.

Digitized by Google

Coutumes

— *Arlequin.* — Voilà Colombine (il montre le doigt index de sa main droite) et voici Arlequin (il montre le doigt index de sa main gauche). Arlequin dit : Bonjour, ma Colombelle. Colombine répond : Bonjour mon pigeonneau... Adieu, ma belle; adieu, mon...

Mezzettin, lui donnant un coup de pied. — Tu ne veux donc pas te tenir en repos.

Arlequin. — Je repetois le compliment de noce.

Le Divorce, II, 1,

La Comédie *Attendez-moi sous l'Orme*, est fondée sur la coutume qui porte ce nom.

Héros populaires

— Oui cela se disait du temps de Jean de Vert.

La Coquette, II, 15.

— C'est un Nicodème qui n'a pas le sens commun.

Filles errantes, I, 10.

Blason populaire

— ... J'entre en furie,
En songeant qu'un morceau si tendre et si friand
Doit tomber sous la main d'un maudit Bas Normand,
Et de Falaise encor...

Le Bal, 4.

— Je vous jure,
Foi de vrai Bas-Normand, que c'est une imposture.

Le Bal, 15.

— Eh! morbleu! jurez pour moi; je n'ai point de conscience, je suis Normand.

La Foire, II, 12.

— Ce meuble de chicane appartient sûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand.

Ménechmes, t. 2.

— Vous voilà bien loti entre un docteur et un Bas-Normand.

La foire, I, 2.

— Le legs seroit exorbitant.
Un neveu bas-normand, une nièce du Maine,

Digitized by Google

Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela.

Le légataire, II, 6.

— Il est brusque, impoli...
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris;
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

Les Ménechmes, II, 1.

— Vous êtes un fripon... un Arabe, un voleur.

Le Bal, 2.

Cris

Le garçon pâtissier tenant sur sa tête un clayon de ratons :

Des ratons tout chauds, messieurs ; des ratons à deux liards. Que ces marchands font de bruit! Je m'en vais me divertir en les contrefaisant tous dans une chanson :

(*Il chante et change de ton à chaque cri différent*).

Oranges de la Chine, oranges;
Des rubans, des fontanges;
Faïence à bon marché;
Thé, chocolat, café;
Vous faut-il rien du nôtre!
L'on va commencer, venez tôt ;
Des peignes, des couteaux;
Des étuis, des ciseaux;
Ne prenez rien à d'autres,
J'ai tout ce qu'il vous faut.

La lingère, dans sa boutique. — Chemises de Hollande.

Un marchand. — Des indiennes à la mode, de très belles robes de chambre.

Une marchande. — Des couvertures de Marseille, venez ici.

Un marchand. — Des olives de Vérone, du fromage de Milan, messieurs.

La foire, I, 1.

Le vendeur de tisane. — Chalands, chalands, qui est-ce qui veut boire? A la fraîche, à la fraîche, qui est-ce qui veut boire?

La descente d'Arlequin aux enfers, 6.

Jurons

— Qu'il aille au diable avec sa sérénade.

La Sérénade, 3.

Digitized by Google

— Le diable puisse t'étrangler.

La Sérénade, 3.

— Que la peste te crève.

La Sérénade, 3.

— Mort non de ma vie.

Le Distrait, III, 2.

Proverbes

— La foire est un sérail fécond
Qui peupleroit la France...
Force mariages s'y font
Sans contrat ni finance,
Messieurs, la foire est sur le pont,
Venez en abondance.

Par quelque agréable chanson,
Filouter l'auditoire,
Et lui couper bourse et cordon,
Voilà notre grimoire,
Car ici nous nous entendons,
Comme larrons en foire.

Tel qui sa femme tous les jours
A la foire accompagne,
Ne voit pas en certains détours,
Les rivaux en campagne,
Un mari ne sait pas toujours
Les foires de Champagne.

La foire Saint-Germain, III, 19.

— De vilain à vilain il n'y a que la main.

La Sérénade, 23.

— Il faut être en ce monde ou marchand ou larron.

Le Bal, 2.

— Oh! cousin, n'allez pas acheter chat en poche.

Le Bal, 7.

— On ne parle point du loup qu'on n'en voie la queue.

La Coquette, II, 3.

— Voilà un vrai ours à mener par le nez.

La foire, I, 1.

— On hurle avec les loups.
Et je serai bientôt aussi distrait que vous.

Le Distrait, II, 9.

Digitized by Google

— Allons, monsieur, retirez-vous, ce n'est pas là de la viande pour vos oiseaux.

Les Filles errantes, I, 10.

— Ceux qui font des mariages ne s'embarassent guère du succès ; dès que le poisson est dans la nasse sauve qui peut.

La Sérénade, 1.

— Le poisson de lui-même entre dans notre nasse ;
Tout succède à mes vœux.

Ménechmes, III, 13.

— Grandes maisons se font par petite cuisine.

Les Vendanges, 1.

— Vous avez d'un joueur acquis la renommée,
Et le feu, comme on dit, ne va point sans fumée.

Le Bal, 15.

— Ce dédit m'embarrasse et me tient en cervelle.

Le Distrait, III, 1.

— Fais qu'avant mon trépas,
Je puisse de mes yeux voir trois de ces corsaires
Ornant superbement trois bois patibulaires,
Pour prix de leurs larcins, en public élevés,
Danser la sarabande à deux pieds des pavés!

Le Bal, 2.

— Vous perdez votre temps,
Et vous prendrez plus tard la lune avec les dents.

Le Distrait. I, 6.

— Taisez-vous, péronnelle,
Rentrez et là-dedans allez voir si j'y suis.

Le Distrait, I, 4.

— Me voilà, me voilà, monsieur. Vous criez plus fort qu'un fiacre mal graissé.

La Coquette, I, 9.

— *Colombine*. Peut-on vous demander si vous avez été longtemps dans le service. — *Arlequin*. Dix ans. — *Colombine*. En Flandre ou en Allemagne? — *Arlequin*. A Paris, j'y ai servi comme volontaire dans le régiment de l'Arc-en-Ciel. — *Colombine*. Je n'ai jamais ouï parler de ce régiment-là. — *Arlequin*. C'est pourtant un des plus gros régiments du royaume ; les soldats y sont tantôt fantassins et tantôt cavaliers, et sont habillés de vert, de rouge et de jaune, suivant la fantaisie des capitaines[1].

La foire, I, 1.

1. Ce régiment était celui des laquais.

Digitized by Google

Vins

— Toutes les femmes que je vois, auprès de vous, c'est ma foi, de la piquette contre du vin de Sillery.

L'Homme à bonnes fortunes, II, 5.

— J'ai ouï dire cent fois à mon oncle qu'une fille coquette ressemble à ce vin pétillant dont tout le monde veut tâter, et dont personne ne veut acheter pour son ordinaire.

La Coquette, I, 5 (1691).

— Une fille, c'est une fleur qui se fane si elle n'est cueillie dans sa saison; c'est un quartaut de vin de Champagne qui jaunit s'il n'est bu dans la primeur.

La Coquette, II, 2.

— *Angélique.* — Ma mère m'a dit qu'autrefois, les femmes ne vivoient que de fruit et de laitage.

Roger. — ... Pour le laitage, c'est ordinairement du vin de Champagne comme il en sort du tonneau.

Angélique. — Du vin de Champagne! Fi donc! cela gâte le teint, et je n'en bois plus depuis que ma cousine m'a appris à boire du ratafia.

L'Augmentation de la baguette de Vulcain, sc. 2.

— (1693) Ce docteur en soupers...
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne.

Le Joueur, IV, 9.

— Je suis jeune encore, comme vous voyez; mais quand j'ai bu du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obscur, les nuances brouillées, et des erreurs au teint qui me vieillissent de dix années.

La Critique du Légataire, 8.

— Elle fesse son vin de Champagne à merveille et sur la fin du bal elle devient fort tendre.

La Sérénade, (1694), 16.

— Cet embonpoint des plus brillants
Qui fidèlement m'accompagne
Est pétri de mets succulents
Et broyé de vin de Champagne.

Les Souhaits, 3.

P. S.

Digitized by Google

LE RENARD ET LE COQ [1]

IV

Version flamande.

Le renard avait grand faim et il cherchait de quoi soulager son estomac.

Il arriva à une ferme, où il vit un beau coq, se pavanant sur le fumier. « Voilà ce qui serait mon affaire », pensa le renard, mais comment s'en emparer ? Il y avait une haie entre eux ; et puis, le coq avait les yeux tournés vers lui et ne se laisserait pas prendre.

Le renard eut une idée lumineuse, et il passa par un trou de la haie.

— Maître Coq, dit-il d'un ton doucereux, tout à l'heure je t'ai entendu chanter, et, sans te flatter, tu as une voix merveilleuse. J'ai cependant connu un coq qui te surpassait sous ce rapport ».

Le coq écouta ces propos flatteurs et hocha la tête, d'un air satisfait. « Qui était celui-là ? » demanda-t-il.

— C'était le coq qui t'a précédé ici, à la ferme. Il chantait si admirablement bien, que, de plusieurs lieues à la ronde, on accourait pour l'entendre.

— Et comment avait-il appris cela ?

— C'est un secret, répondit le renard. J'étais son ami intime, et un jour que nous causions familièrement, comme nous faisons en ce moment, il me l'a confié.

— Dis-le moi, supplia le coq.

— Je veux bien, repartit le renard, mais, je te le dirai à voix basse, car je n'aime pas que d'autres le sachent.

Le renard s'approcha.

— Quand il chantait dit-il à l'oreille du coq, en s'approchant encore, il fermait bien les yeux. Essaye cela, et tu t'apercevras que

1. Cf. le t. V p. 439, le t. VI p. 32, 179.

Digitized by Google

ta voix deviendra plus sonore. Sur ce, le coq ouvrit le bec, ferma les yeux et se mit en posture pour chanter.

— « Hap ! » fit le renard, et il l'avait entre les dents. Il sortit par le même trou de la haie pour aller croquer à son aise le maître chanteur.

Malheureusement, le fermier travaillait au champ voisin, et aussitôt qu'il aperçut le voleur, il mit son chien à ses trousses.

Le renard vit le danger et trembla de peur.

— Ce n'est rien, chuchota le coq ; dis au chien que tu es de mes amis, et il ne te fera pas de mal.

— Je suis... balbutia le renard.

Mais à peine eut-il prononcé ces deux mots, que le coq lui échappa et vola sur l'arbre le plus rapproché.

— Malheureux, celui qui parle, quand il doit se taire, soupira le renard.

— Et malheureux, cria le coq, celui qui ferme les yeux, quand il doit veiller.

(A. Joos. *Vertelsels van het Vlaamsche volk*, III. 75).

A. de Cock.

COUTUMES DE MARIAGE (1)

XXIV

Les Maçons

Usages Mâconnais

Dans les environs de Mâcon, quand une jeune fille devait se marier, trois filles du village se tenant par la taille, allaient pendant trois jours chanter sous ses fenêtres. Le premier jour, leur chanson disait qu'on lui bâtissait une maison, mais que les maçons étaient tombés à l'eau Le second jour elles chantaient que les maçons étaient tombés à l'eau, mais qu'elles apportaient des cordes pour les retirer. Le troisième jour, les maçons étaient sortis de l'eau et avaient fini de bâtir la maison. Alors, à minuit, on les faisait entrer et on leur offrait des crêpes et du vin sucré.

Morel-Retz (Stop).

1. T. IX, 53, 563.

Digitized by Google

XXV

Contre-Charivari

Région Verdunoise (Saône-et-Loire)

Divers carillons, toujours joyeux, ont annoncé une noce. On attend de la voir ; mais, à l'encontre de tous les usages, elle ne sillonne pas les rues de ses lentes promenades : quelques voitures ont encaissé le personnel, et la cérémonie se passe silencieusement sans tambour ni... fifres. De se dérober ainsi, certes la noce est bien maitresse ; mais il est un autre tribut, plus tyrannique, auquel elle ne peut si facilement échapper. Tout couple marié doit, le soir de la noce, donner un bal à la jeunesse de l'endroit. Quiconque se soustrait à cette largesse est passible d'un charivari, et les gamins ne manquent jamais de saisir cette occasion alléchante de faire résonner chaudrons, pincettes et casseroles.

Et cependant, pour une raison ou pour un autre, il se trouve des mariés qui ne font point danser, et qui néanmoins ne s'accommoderaient pas du discordant et humiliant tintamarre.

Pour sortir de l'impasse, ils ont imaginé un moyen, sorte de compromis accepté de la turbulente population. Ils font appel au tambour de ville, qui, défrayé par eux, se promène, après le coucher du soleil, en frappant vigoureusement sur sa « peau d'âne ». Il exécute ses marches les plus entrainantes, amasse à sa suite la crême de ceux qui auraient voulu danser, et, de temps en temps, s'arrête court et les régale d'une furieuse farandole.

Il faut voir comme on y trépigne, comme les rubans des danseurs s'enroulent et se déroulent. C'est une vraie compensation du bal manqué. Une partie de la soirée se passe ainsi, et le charivari qui, sans cela, menaçait les oreilles des épousés, est complétement supprimé. Habile condescendance. Il suffit d'une preuve de ce bon vouloir pour calmer l'effervescence des affamés de bal.

Seulement, ce qui est curieux dans l'affaire, c'est que le procédé préservatif soit baptisé du même nom que le désagrément qu'il empêche. J'entendais le tambour. J'interroge : « C'est le Charivari », me dit-on, quand, tout au contraire, le *tambournier* faisait merveille de ses baguettes afin de l'éviter. C'était clairement un *contre-charivari* ; ... mais il n'est que de s'entendre.

F. Fertiault

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE L'ARMÉNIE [1]

XI

Un ermite dans la ville

Un ermite habitait depuis de longues années sur une montagne, loin de la vie sociale, exempt de toutes sortes de péchés humains, menant une vie tout à fait sainte. Un beau jour se rappelant qu'un de ses amis qui était marchand de chaussures habitait la ville, il voulut lui rendre visite, il remplit son panier d'eau pure pour faire cadeau à son ami, et pour montrer en même temps son innocence et sa sainteté, se dirigea vers la ville, y entra enfin, et trouvant son ami lui présenta le panier plein d'eau s'excusant de n'avoir rien de précieux que cette eau bénite. L'ami le remercia beaucoup enchanté de son cadeau, surtout de sa sainteté, il lui offre une place, et pendant qu'ils commençaient à causer, voilà une femme très belle et bien faite qui entre dans la boutique pour acheter une paire de bottines, le marchand lui en donna plusieurs paires à essayer, et pour les essayer, naturellement la femme soulevait le bas de sa jupe en montrant ses belles jambes et mollets jusqu'aux genoux, quant à notre ermite, voyant cette scène, malgré sa sainteté et sa morale divine, il ne put se retenir et se troubla vivement en oubliant ses idées saintes, perdant la tête au point que l'eau bénite sortit à travers les trous du panier jusqu'alors contenue miraculeusement, grâce à sa sainteté.

L'ami voyant cela dit à l'ermite, qu'il n'est pas difficile d'être saint lorsqu'on est loin de toutes sortes de tentations.

XII

Le pont d'inhumain

En Asie Mineure, dans le vilayet d'Angora, non loin d'Eski-Chéhir se trouve un vallon d'un assez long trajet, où on voit tout le long,

1. Cf. le t. X, p. 1, 119, 193.

Digitized by Google

les vestiges d'un ancien cours d'eau. Sables, cailloux, des galets etc. poussés par les courants d'eau.

A travers ce vallon il y a un pont gigantesque avec neuf arcades, connu sous le nom de *pont d'inhumain*, dont la construction, l'architecture et l'aspect montrent son ancienneté. Quoique l'histoire ne parle pas de la cause de ce desséchement, mais on peut l'attribuer à des tremblements de terre, ou aux pratiques de stratagèmes des anciens guerriers et envahisseurs, qui arrêtaient ou détournaient les cours d'eaux pendant la guerre.

Quant à la légende populaire, elle en parle d'une façon naïve et poétique, dont voici le texte.

Dans le temps, certains hommes avaient le privilège dans ces pays, de posséder ou de louer à leur souverains des ponts, chaussées, entrées des villes et des villages, et qui exigeaient à tous les passants un droit d'entrée ou de passage, suivant leur gré, ou la charge des passagers, ainsi notre pont susdit appartenait à une personne inhumaine d'où son nom.

Un jour un certain ermite qui n'avait jamais possédé d'argent, était obligé de passer par ce pont, il pria et supplia beaucoup le propriétaire, pour qu'il le laissat passer, et en échange disait-il je n'ai à vous donner que ma bénédiction, mais ses prières furent inutiles auprès de cet homme sans cœur. L'ermite indigné et profondément touché de ce refus si inhumain, prononça les paroles suivantes restées mémorables jusqu'à présent.

En suppliant ne sens pas la rose parfumée,
Préfère sentir la rhue fétide sans la supplier,
Ne cherche pas l'abri chez le renard trompeur,
Marche plutôt devant le brave lion sans peur,
Ne supplie pas l'inhumain pour passer son pont,
Sois victime du cours d'eau en te jetant jusqu'au fond.

En prononçant ces paroles l'ermite se jeta au fond du fleuve qui se dessécha instantanément, donnant libre passage à tout le monde, et le corps du pauvre ermite disparut avec les eaux.

Depuis cette époque on désigne ce pont sous le nom de *pont d'inhumain*.

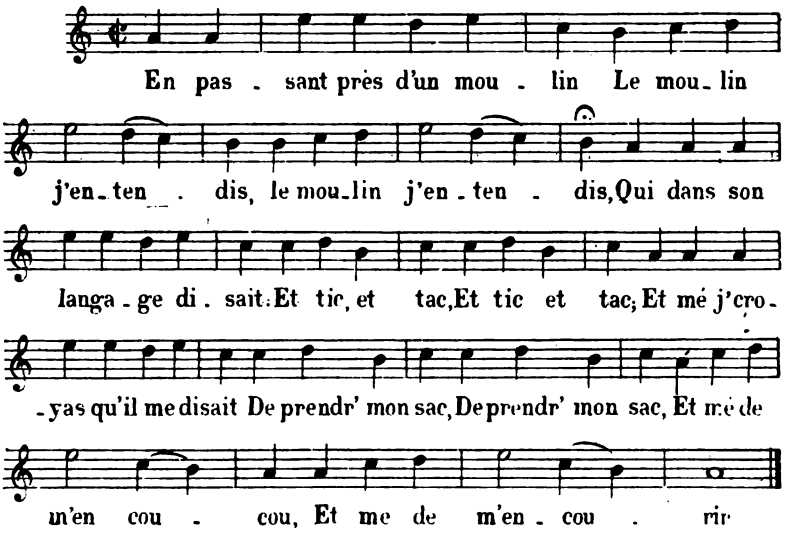
Il n'est pas rare d'entendre prononcer ces paroles par les gens de l'Asie Mineure qui ayant sollicité ou imploré une faveur auprès de quelqu'un sans aucun succès, se consolent en se rappelant ces mots.

EDOUARD HAÏGAZN.

Digitized by Google

LE COUCOU

Version du Maine.



En passant près d'un moulin
Le moulin j'entendis (*bis*)
Qui dans son langage disait :
Et tic et tac (*bis*).
Et mé j'croyais qu'il me disait :
De prendre mon sac
De prendre mon sac,
Et mé de m'en cou cou
Et mé de m'encourir.

En passant près d'une église
Le curé j'entendis (*bis*)
Qui dans son langage disait
In secula
In secula,
Et mé j'croyais qu'il me disait :
Que fais tu là
Que fais tu là
Et mé de m'en, etc.

Digitized by Google

En passant près d'un étang
Les canards j'entendis (*bis*)
Qui dans leur langage disaient :
Et can, can, can
Et can, can, can,
Et mé j'croyais qu'ils me disaient :
Et prends, prends (*bis*)
Et mé de m'en, etc.

En passant près d'un taillis
Le coucou j'entendis (*bis*)
Qui dans son langage disait :
Et co co cou et co co cou
Et mé j'croyais qu'il me disait :
Que j'étais fou
Que j'étais fou.
Et mé de m'en cou cou
Et mé de m'encourir.

En passant près d'un buisson
Les oiseaux j'entendis (*bis*)
Qui dans leur langage disaient :
Et cui, cui, cui.
Et mé j'croyais qu'ils me disaient :
Que j'étais cui
Que j'étais cui.
Et mé de m'en, etc.

Mme DESTRICHÉ.

LE SOMMEIL DES GRUES

I

Les indigènes des Oulad Si Moussa (commune mixte d'Aumale), disent d'un individu qui se garde bien la nuit ou qui a le sommeil très léger, « qu'il se garde comme une grue. »

Voici l'explication de ce dicton, qu'on rencontre également dans les tribus semi-nomades de l'Ouennougha. Les habitants prétendent que les grues s'endorment couchées sur le dos et maintenant entre leurs pattes une motte de terre. Si leur sommeil est trop profond, elles ne peuvent plus serrer la motte qui tombe et les réveille. Ce moyen leur permet d'être continuellement sur le qui

Digitized by Google

vive, et d'éviter que même durant leur repos on puisse les approcher et les capturer. Les indigènes expliquent ainsi le peu de succès qu'ils ont dans la chasse aux grues.

GEORGES BASSET.

II

Les traditions relatives à la grue, comme le nom de cet oiseau (arabe, *gharnouq*, *ghirniq*) ont été empruntés par les Arabes aux Grecs [1]; ce rapprochement a déjà été établi en ce qui concerne la légende de la guerre des Grues contre les Pygmées [2]. Il en est de même pour la tradition populaire dont il est question ici, destinée à montrer la vigilance de cet oiseau. Aristote [3] rapporte que les grues dorment la tête sous l'aile, appuyée alternativement sur chaque jambe, mais que leur chef veille la tête découverte. Ces détails sont reproduits par Gazouini [4] et d'après lui par Eddemiri [5]. « Quand elles veulent dormir, chacune place sa tête sous son aile, car l'aile est plus propre à supporter les coups que la tête ; dans celle-ci, en effet, on trouve l'œil, qui est la plus noble des parties du corps, et la cervelle qui gouverne le corps. Chacune d'elles s'endort ainsi, debout sur une patte, craignant, si elle s'appuie sur toutes les deux, de s'endormir trop profondément. Quand à leur chef ou à leur gardien, il ne s'endort pas et ne place pas sa tête sous son aile, mais il regarde de tous les côtés ». Pline l'Ancien a développé la description d'Aristote : il mentionne la précaution de tenir un caillou pour prévenir toute négligence, mais ce sont les seules sentinelles qui sont astreintes à ce soin : « Pendant la nuit, les grues posent des sentinelles qui tiennent un caillou dans la patte ; si la sentinelle s'endort, le caillou tombe et trahit la négligence ; les autres dorment, la tête cachée sous l'aile et se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur un autre » [6]. Elien [7] reproduit ces détails à peu près dans les mêmes termes : « Quand les grues sont dans une terre très éloignée, une partie se repose et s'endort : elles en laissent trois ou quatre de

1. Cet emprunt a été contesté, mais sans preuves par Frænkel, *Die aramäischen Fremdwörtern im arabischen*, Leiden, 1886, in-8, p. 118.
2. Cf. G. Ferrand, *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, 1re partie, Paris, 1891, in-8, p. 47-49.
3. *De animalibus Historiæ*, L. IX, ch. X, *Opera*, t. III, Paris, 1854, p. 181.
4. *'Adjaïb el Makhlouqât*, éd. Wüstenfeld, Göttingen, 1848, in-8, p. 421.
5. *Haïat el Haïouân*, Boulaq, 1290 hég., 2 v. in-4, t. II, p. 199.
6. *Historia naturalis*, éd. Littré, L. X, chap. VIII, Paris, 1860, 2 v in-8, t. I, p. 409.
7. *De naturâ animalium*, L. III, ch. XIII (*Opera*, éd. Hercher, Paris, 1858, in-8, p. 42.

Digitized by Google

garde, et pour qu'elles ne soient pas accablées par le sommeil, celles-ci se tiennent sur un pied et de l'autre, qu'elles ont en l'air, elles tiennent avec beaucoup de soin un caillou. Si le sommeil l'emporte, le bruit de la chute du caillou les réveille ». On voit que la tradition populaire arabe dans l'Ouennougha a généralisé la précaution attribuée d'abord aux sentinelles des grues [1].

RENÉ BASSET.

LES POURQUOI [2]

XCVII

POURQUOI LES CHIENS SE FLAIRENT AU DERRIÈRE

Voici la version Frisonne (Hollande) : Il y eut un temps où tous les animaux savaient parler, donc les chiens aussi. Ceux-ci étaient alors durement traités par les enfants des hommes, et les murmures ne servaient à rien. Les chiens dévoraient leur chagrin, mais à la fin ils s'assemblèrent pour délibérer. On résolut d'envoyer une plainte aux Dieux, les maîtres des hommes. Une députation de chiens se mit donc en voyage pour se rendre au monde des Dieux. Là, on leur indiqua un coin d'une chambre, — sous la voûte où se réunissait le Conseil des Dieux, — pour y attendre le résultat des délibérations. Dans ce coin, les chiens attendirent, attendirent — les Dieux étaient très affairés — attendirent toujours. Mais petit à petit un besoin naturel très pressant se fit sentir aux chiens, et à la fin il fut impossible d'y résister encore. Et à peine l'odeur s'en répandit-elle, que la colère des dieux éclata, et les chiens furent jetés dehors avec force coups de pied au derrière. Sur ces entrefaites, toute la race canine, restée sur terre, attendit dans une vive impatience le retour des ambassadeurs. Qu'on juge

1. La vigilance de la grue est encore signalée dans l'encyclopédie intitulée *Ikhouân es safa* (Les frères de la pureté), mais sans aucun des traits indiqués ci-dessus. Cf. le texte arabe ap. Dieterici, *Thier und mensch vor dem König der Genien*, Leipzig, 1879, in-8, p. 41, et la traduction ap. Garcin de Tassy, *Allégories, récits poétiques et chants populaires*. Paris, 1876, in-8, p. 119.

2. Cf. le t. II, p. 433, le t. III, p. 97, le t. IX, p. 165, le t. X, p. 26, 176.

Digitized by Google

de l'émotion que leur causa la fâcheuse issue du message ! Mais une nouvelle députation partit pour l'autre monde, et, dans la crainte que ces chiens-là ne sauraient pas davantage commander à la nature, on leur boucha soigneusement le derrière avec des drogues aromatiques. Et ils s'en allèrent comme ça, avec un courage nouveau, vers les lieux habités par les Dieux. Dans l'intervalle, les autres chiens faisaient provisoirement de leur mieux pour s'accommoder encore au triste sort que les hommes continuaient à leur faire subir. Maintenant, ils croyaient, certes, pouvoir compter sur une issue favorable. Et voilà pourquoi les chiens attendaient patiemment, très patiemment — mais jusqu'ici les ambassadeurs parfumés ne sont pas revenus. Aujourd'hui encore les chiens attendent toujours, et chaque fois que le soleil se couche, ils espèrent pouvoir fêter le lendemain le retour heureux de leur députation, et pour savoir si ce désir n'est pas devenu enfin une réalité, les chiens ne cessent de se flairer au derrière [1].

XCVIII

Pourquoi les Hirondelles gazouillent au lieu de chanter, et pourquoi elles doivent saisir leur nourriture au vol

Autrefois les hirondelles savaient très bien chanter, et elles trouvaient leur nourriture sur la terre.

Quand le Christ agonisait au Calvaire, plusieurs hirondelles vinrent se poser sur les bras de la croix et ne cessèrent de chanter. Les douleurs du mourant furent si atroces, que ces chants lui devinrent insupportables, et il dit aux hirondelles : « Parce que vous venez m'importuner avec votre chant, vous ne ferez plus désormais que gazouiller, et en outre la terre ne vous donnera plus de nourriture.

Depuis lors, les hirondelles ne savent plus chanter, et saisissent leur nourriture au vol.

(*Flandre. — Pays d'Alost*).

XCIX

Pourquoi la Bergeronnette a la queue tremblante

Un jour — j'ignore il y a combien de temps — les oiseaux avaient déclaré la guerre aux quadrupèdes. Quand on était prêt à livrer

1. Waming Dykstra : *Nit Iriesland's Volksleven van vraeger en later*. II, 137.

Digitized by Google

bataille, la bergeronnette se trouva au premier rang. Avant que l'action s'engageât, l'oiseau se retourna encore une fois, pour connaître la force de leur armée, et la vue de ses compagnons de combat, pour la plupart si petits en comparaison avec l'ennemi, le frappa tellement au cœur, que sa queue se mit à trembler et à hocher de haut en bas. Quoique les oiseaux fussent vainqueurs, la bergeronnette pense encore toujours à ce jour d'angoisse, surtout quand elle se laisse tomber à terre. Alors la peur reprend chaque fois le petit oiseau, et on voit sa queue se mouvoir du haut en bas. Aussi l'oiseau est-il appelé depuis lors *hoche-queue*.

(*Flandre. — Denderleeuw*).

C

POURQUOI LE HIBOU PEUT HABITER LE CLOCHER

En été, quand le curé et sa servante vont faire quelquefois une petite promenade au jardin, ils sont vite remarqués par les oiseaux qui, curieux comme ils sont, épient tout ce qui se passe. Et la mésange, envieuse et babillarde de sa nature, se met de suite à crier : « Zie die twee ! Zie die twee ! » (= Vois ces deux ! Vois ces deux !). Sur ce, arrive le pinson qui chante d'un ton moqueur : « Drink-schink-klink-jésuiiite ! (= Bois-verse-trinque-jésuiiite !).

Le hibou qui ne supporte pas ces plaisanteries, leur dit d'un air mystérieux : « Ssst ! Ssst ! »

Le hibou sait se taire, et voilà pourquoi il peut habiter le clocher.

(*Schoorisse. — Environs d'Audenarde*).

A. DE COCK.

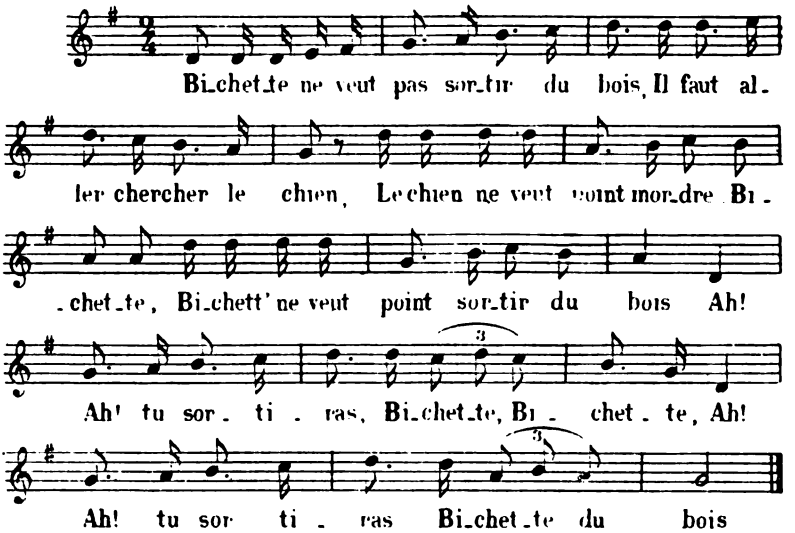
Digitized by Google

LA CHANSON DE BRICOU [1]

XIII

Bichette

Version Toulousaine et du Lauraguais



Bichette ne veut pas sortir du bois,
Il faut aller chercher le chien,
Le chien ne veut point mordre bichette,
Bichette ne veut point sortir du bois.
Ah ! Ah ! tu sortiras, Bichette, Bichette,
Ah ! Ah ! tu sortiras, Bichette, du bois.

Bichette ne veut point sortir du bois,
Il faut aller chercher le loup,
Le loup ne veut point manger le chien,
Le chien ne veut point mordre Bichette,
Bichette ne veut point sortir du bois.
Ah ! Ah ! etc.

1. Cf. t. V, p. 545, 598, t. VI, p. 102, 371, 501, t. VII, p. 311, t. VIII, p. 19, 429.

Digitized by Google

Bichette ne veut point sortir du bois,
Il faut aller chercher le bœuf,
Le bœuf ne veut point prendre le loup,
Le loup ne veut point manger le chien,
Le chien ne veut point manger Bichette.
Ah ! Ah ! etc.

Bichette ne veut point sortir du bois,
Il faut aller chercher le boucher,
Le boucher ne veut point tuer le bœuf,
Le bœuf ne veut point tuer le loup,
Le loup ne veut point manger le chien,
Le chien ne veut point mordre bichette,
Bichette ne veut point sortir du bois.
Ah ! Ah ! etc.

Bichette ne veut point sortir du bois,
Il faut aller chercher l'renard,
L'renard va chercher le boucher,
Le boucher veut tuer le bœuf,
Le bœuf veut prendre le loup,
Le loup veut manger le chien,
Le chien veut manger Bichette.

Ah ! Ah ! tu es sortie,
Bichette, Bichette,
Ah ! Ah ! tu es sortie,
Bichette chérie !

(*Justine Riguet* de Toulouse, âgée de 25 ans, 1893).

Cette randonnée est également connue à Vaux, canton de Revel (Hte-Garonne).

P. Fagot.

Digitized by Google

PÈLERINS ET PÈLERINAGES

XIX

Sources saintes du pays Chartrain

Hamprond-en-Gatine est un village de cette partie du Perche qui est dans Eure-et-Loire (arrondissement de Nogent-le-Rotrou, canton de la Loupe) ; l'église est sous le vocable de Saint-Sauveur et présente cette particularité qu'au point précis où l'axe de la nef coupe celui du transept, juste en face du chœur, se trouve une source d'eau limpide et pure, dont l'orifice est recouvert d'une dalle de marbre mobile. Cette église est neuve en apparence ; lorsque je la visitai, la façade et le clocher étaient encore aux mains des maçons ; toutefois, les fondations en paraissent fort anciennes et sur le même plan que l'édifice moderne ; il est donc vraisemblable que la construction primitive fut élevée en tenant compte de l'emplacement de la source.

J'ai goûté de son eau qui n'est point minéralisée. Après information, j'ai appris qu'elle ne passait point pour guérir les malades ; mais, au dire des gens du pays et des villages voisins, la source de Saint-Sauveur de Champrond ne tarit jamais et son niveau ne varie que très peu. En effet, lorsque je passai dans cette localité, — c'était en avril 1893, année de sécheresse intense — l'eau de cette source affleurait presque le sol. Dans toute la région, lorsque l'on a besoin de pluie, on va processionnellement à Champrond, où un service spécial est dit à l'église et les pèlerins après avoir puisé un peu d'eau à la source s'en retournent avec l'espoir qu'il pleuvra bientôt. En 1893, tous les villages voisins avaient procédé, chacun à leur tour, à pareille cérémonie, et un seul avait obtenu un léger orage. Aussi, régnait-il un commencement de scepticisme à l'endroit de la vertu de la source de Champrond.

Non loin de là, à Saint-Eman (arrondissement de Chartres, canton d'Illiers), en Beauce cette fois, il y a une source douée des mêmes propriétés, mais je n'ai pas eu l'occasion de la visiter.

Digitized by Google

Il est à remarquer que toute cette région, voisine de Chartres, se trouvait dans le pays des Carnutes, qui du temps de César, était un des plus sacrés de la Gaule.

XX

Saints berrichons

A Orsay (canton de Salbris, Loir-et-Cher), non loin de Vierzon (Cher), l'église est consacrée à saint Loup ; le premier dimanche de septembre, chaque année, on y conduit tous les enfants des environs sur la tête de chacun desquels le desservant récite un *Salve* et lit un évangile, moyennant une légère redevance ; c'est une précaution contre les « convulsions » que l'on appelle dans le pays le « mal du bon saint Loup ». Si dans le courant de l'année, un enfant est pris de convulsions, quelqu'un de la famille court à l'église d'Orsay, y fait allumer un cierge et faire un « voyage », c'est-à-dire réciter une série de prières spéciales qui n'ont d'effet que dites devant la chapelle même de saint Loup. Mais il ne faut pas se tromper de maladie : je connais une servante de ma famille, dont la propriété est voisine d'Orsay, qui avait une petite sœur qui eut un soir une violente attaque convulsive ; on recourut à l'église d'Orsay et à Saint-Loup sans résultat ; on pensa alors à s'adresser à saint Silvain, patron de Genouilly, village de la même région : on s'y rendit en pleine nuit, et pendant qu'on y allumait le cierge et qu'on faisait le « voyage », les convulsions cessèrent et l'enfant guérit pour l'instant, car elle mourut très jeune, à 4 ou 5 ans.

A propos de saint Silvain, une de mes parentes née à Levroux (Cher), m'a donné quelques détails sur le culte de ce saint dans cette localité, détails que je ne retrouve pas dans le curieux ouvrage de Laisnel de la Salle [1]. Saint Silvain que les Berrichons prononcent souvent saint Souain, Sevein ou Sovein, ne serait autre, selon la tradition locale, que l'apôtre Zachée qui se serait arrêté à Levroux, en Gaule, vers le milieu du Ier siècle de notre ère. Son sanctuaire est le but d'un pélerinage fort ancien, puisque dans une légende relative à saint Martin, celui-ci l'aurait entrepris avec son fidèle saint Brice. Aujourd'hui encore on s'y rend de fort loin ; la chapelle est remplie d'ex-voto. Saint Silvain de Levroux passe pour guérir, outre les convulsions des enfants, les écrouelles et toute sorte de

1. *Croyances et Légendes du centre de la France*, 2 vol. in-8, Paris, 1875, tome I, pp. 136 et 306, tome II, p. 277.

Digitized by Google

plaies et d'ulcères, il aurait fait des miracles étonnants. « Le grand jour du pélerinage, me dit ma parente, j'ai vu des gens apporter de vieux linges, en frotter la statue du saint pour en couvrir ensuite des plaies. Tous les scrofuleux et pourris vont se tremper dans une fontaine à l'eau croupissante, mais qui guérit les engelures et est souveraine pour les agonisants. Les gens en remplissent des bouteilles qu'ils emportent précieusement. On ne la vend pas encore, mais ça viendra. »

GIRARD DE RIALLE.

TRADITIONS ET COUTUMES DU PÉRIGORD [1]

II

Le mardi gras. — A Saint Léon d'Issigeac, les jeunes gens vont dans toutes les familles où se trouve un nouveau marié et on l'oblige à se coiffer du *Cournadel* et à grossir la bande qui parcourt toute la bourgade. S'il ne suit pas la bande, il est obligé de donner la pièce.

Le *Cournadel* est un vieux chapeau blanc à trois cornes enrubannées.

Mariage. — La mariée avant de partir pour l'église attache un bouquet de fleurs blanches au corsage de chacune des invitées, et un bouquet de fleurs rouges à la boutonnière de chaque invité, les embrasse, et reçoit en échange une pièce de monnaie. Pendant la distribution des bouquets, les conviés chantent en chœur :

Zens de la noço, bira bous,
Què la nobio ey darré bous ;
Bira bous et bien prountomen
Prénez leys flours, douna l'argen.
De mounudo sé n'abès pas,
Uno péço bon fal douna.

Ce qui veut dire :

Gens de la noce, tournez-vous,
La nouvelle mariée (2) est derrière vous :
Tournez-vous, et bien promptement
Prenez les fleurs, et donnez l'argent :

1. Cf. le t. X p. 229.
2. Le mot *nobio* s'applique à la femme qui se marie le jour de ses noces seulement.

Digitized by Google

Si vous n'avez pas de monnaie
Il vous faut donner une pièce.

Feu de la Saint Jean. — A Sireuil, la veille de la fête on fait le feu de joie ordinaire : quand tout le bois est à peu près consumé, on se met à genoux autour du feu, on récite la prière du soir, après quoi tout le monde, jeunes, vieux, hommes, femmes, saute par dessus le feu et chacun se retire emportant un tison.

Elections municipales. — A Villefranche de Belvèes, lorsque l'élu est un riche propriétaire, chacun de ses métayers lui porte un *mai*, c'est-à-dire un pin destiné à être planté devant sa porte. Le mai est orné de rubans aux trois couleurs et de drapeaux ; il est placé sur une charrette trainée par des bœufs. Sur le dernier mai tous les jeunes gens et les gamins montent à califourchon, et enfin suit une charrette chargée de femmes poussant des vivats à qui mieux mieux.

Au Gui l'an neuf. — La veille du premier jour de l'an, les jeunes gens vont par bandes chanter *La Guillanneou* devant les maisons et recueillent surtout des œufs dont ils font d'immenses omelettes (pascados).

Le buisson blanc. — Au printemps, quand l'aubépine est en fleurs, les petits enfants en font des bouquets et exécutent autour des rondes en chantant.

Le Mai (*lou may*). — Le soir du 30 avril, on dépose mystérieusement une branche fleurie à la porte des maisons où il y a une jeune fille à marier. C'est cette branche qui s'appelle lou may.

Le Festin. — Dans chaque famille on tue un cochon. *Tuer* veut dire tuer le cochon. Quelques jours après qu'on a *tué*, a lieu une réunion de famille. Au repas on ne mange que du cochon. La soupe est au boudin ; le bouilli, c'est du porc, les entremets du porc, le rôti du porc. Avant le festin on fait des présents aux amis : on envoie des boudins, des saucisses. M. le Curé a les pieds.

Les épingles à Notre-Dame de Donchapt. — A quelques kilomètres de Ribérac se trouve une Chapelle consacrée à Notre-Dame de Donchapt. Le jour de la fête patronale, le 15 Août, toutes les personnes qui désirent se marier dans l'année, piquent une épingle à la robe de la madone.

Guérison des loupes. — Pour guérir les loupes on les fait toucher par les enfants posthumes et par le tablier des nouvelles mariées.

(*Communiqué par Marie Chavagné*).

P. Bouscaillon

Digitized by Google

LES VILLES ENGLOUTIES [1]

CXXXVII

Le lac Saint de Bazarovo

(*Russie*)

La *Gazette Russe de Moscou* a communiqué ces jours-ci le fait suivant : dans le village Bazarovo, du district de Mourom, à cinq kilomètres du fleuve Oka, un phénomène peu commun s'est produit. A l'extrémité du village, là où se trouvait la route, quelques grands bouleaux et des bâtiments — maisons de bain, granges, etc. — tout a disparu sous la terre. La place effondrée mesure environ 200 mètres de diamètre et a une profondeur très considérable. Les arbres et les bâtiments sont entièrement enfoncés, on ne voit plus rien. Le village est en épouvante ; on démolit les maisons voisines du lieu du désastre. Non loin de Bazarovo il y a un « *Lac Saint* » très grand, s'étendant à 3 ou 4 kilomètres, excessivement profond, dont le fond serait encombré d'une forêt qui couvrait autrefois le sol. En effet, malgré la quantité de poissons de ce lac, il est impossible de les y prendre. Selon une légende, ce lac se serait formé également au-dessus d'un village effondré jadis.

CXXXVIII

Engloutissement contemporain

(*Perse*)

Un autre fait analogue nous vient de la Perse. Le cinq janvier un voiturier qui était parti à 11 heures du matin de la ville de Koutchan dans la direction de Mechhed, entendit après une course de quatre kilomètres à peine un bruit souterrain semblable aux coups de quelques centaines de canons, qui effraya tellement les chevaux qu'ils partirent à fond de train. En se retournant, le voiturier aperçut une colonne de poussière et de fumée et quelques instants après la

1. Suite, v. t. X, p. 101.

Digitized by Google

ville de Koutchan qu'on pouvait très bien distinguer disparut complètement. Le nombre des personnes qui ont péri n'est pas encore apprécié, en tout cas il ne doit pas être inférieur à quelques milliers. Un agent du consulat qui habitait Koutchan communique dans une lettre adressée à un citoyen de la ville d'Ashabad que le 5 janvier courant, entendant le premier coup souterrain, il se précipita dans la rue. Quelques secondes après on entendit un nouveau coup, le dernier celui-là, après quoi toute la ville, démolie entièrement, disparut dans une fente du sol.

Un ordre venant de Téhéran prescrit à tout le personnel de l'administration de Koutchan de s'installer à 12 kilom. de là, où une nouvelle ville doit être fondée, sous le nom de Nusr, en honneur du chah de ce nom.

CXXXIX

Le lac Huntey-Nor

(*Thibet*)

L'explorateur russe, le capitaine V. I. *Roborovsky* communique dans ses lettres, publiées dans « L'Invalide Russe » une légende sur l'origine du lac *Huntey-Nor*, situé dans une plaine couverte de salines, au Tibet.

Autrefois habitait près de l'une des sources dans ces lieux un ermite tangoute — le lama Radzimba — célèbre par la sainteté de sa vie. Quand il mourut dans sa chaumière, la source déborda, se répandit et couvrit d'eau le saint homme, au-dessus duquel s'est formé depuis un lac constant qui prit la forme d'un homme, d'où son nom Huntey-Nor (homme-lac). En effet les golfes longs et étroits qui se trouvent des côtés du lac pourraient être comparés, la fantaisie aidant à des bras et des jambes humains, dit M. *Roborovsky*.

Th. Volkov.

CXL

Le clocher englouti

(En Ukraïne)

Dans les environs d'une bourgade de Vtchoraïché (district de Skvira, gouvernement de Kiev), dans un faubourg nommé Koulichivka il y a un ravin assez profond ; on raconte que sur cette place existait jadis un clocher qui fut englouti par la terre et qu'au jour

Digitized by Google

de Pâques on peut y entendre encore les sons des cloches. M. Vl. Mentchitz, le folkloriste très distingué qui a communiqué tant de documents pour le Recueil si connu de M. Dragomanov, nous a raconté que dans l'étang qui se trouve à l'extrémité de ce ravin on a trouvé beaucoup d'objets anciens et même appartenant à l'église, et que les habitants de la localité en allant se baigner ont l'habitude de prendre de longues perches pour y fouiller le fond.

VL. YASTREBOV.

CXLI

LA CHAPELLE DE RITSCHENWALD

(*Posnanie*)

A Ritschenwalde, une chapelle fut autrefois engloutie dans un étang. Le premier jour de la Pentecôte, tous les noyés, parents et enfants sortent de l'eau avec de longs vêtements blancs, se lavent dans l'étang, puis retournent dans la chapelle engloutie. Les cloches souterraines sonnent pendant ce temps [1].

CXLII

LA RUINE DE CHY-TÉOU-TONG

(*Chine*)

Une légende chinoise rapporte que la ville de Chy-téou-tong, dans le ressort du district de Teng-tchéou, sur le bord d'un fleuve, était peuplée de méchantes gens. Un bonze qui avait été repoussé par les habitants, fut bien accueilli par l'un d'eux nommé Tching-tong : en récompense, il lui annonça que le village serait détruit par une inondation terrible et qu'il eût à faire préparer des bateaux. La catastrophe devait arriver quand un lion de pierre verserait des larmes de sang. Tching-tong essaya vainement de convaincre ses compatriotes qui ne firent que rire de ses avertissements ; bien plus, deux bouchers, pour se moquer de la prédiction, imaginèrent de barbouiller avec le sang d'un porc les yeux du lion de pierre. Alors, Tching-tong s'embarqua avec toute sa famille et le cataclysme eut lieu [2].

1. Knoop, *Sagen und Erzählungen aus den Provinz Posen*, Posen, 1893, in-8, p. 24.
2. Pavie, *Choix de contes et nouvelles traduits du chinois*. Paris, 1839, in-8, *Le lion de pierre*, p. 145-150.

Digitized by Google

CXLIII

Le lac d'Obra

(*Posnanie*)

Près du village d'Obra, existe un lac assez grand dans lequel une ville aurait été engloutie. Encore aujourd'hui on distingue nettement, à la couleur, la place du marché et les rues. Au milieu, on voit le marché carré; l'eau a, à cet endroit, une couleur tout à fait foncée. Du marché partent quatre ou cinq bras, ce seraient les rues de la ville. Un pêcheur raconte que quand le soleil brille clairement, on voit encore la pointe de la tour de l'église sur le marché. La ville aurait été engloutie par un tremblement de terre; personne ne sait son nom. Il n'est pas très sûr de se trouver le soir près de ce lac et dans les environs, car les âmes des noyés s'y promènent [1].

CXLIV

L'église engloutie de Strelau

(*Posnanie*)

Près du village de Strelau, il existe un lac entouré de hautes montagnes ; il est inaccessible par un côté. Son eau est sans fond, et il ne gèle jamais par les plus grands froids. A la place de ce lac, il aurait existé jadis une église. Il y a des années, on voyait à la Pentecôte les cloches faire en nageant le tour du lac en sonnant d'elles-mêmes. Un jour, une femme laissa tomber une pièce de toile dans le lac. Un homme, du nom de Rapata, qui savait l'art d'aller sous l'eau, s'occupa de rapporter la pièce de toile, mais à la place, il trouva une église et un hôpital. Là était un berceau avec un petit enfant. Les rubans de ce berceau étaient cousus d'or. Rapata prit ce berceau et le rapporta en haut. Sur le bord, il y avait une bande de femmes curieuses ; une d'elles lui cria : Par le diable, Rapata, que portes tu là ? — Au même moment, le berceau lui échappa des mains et disparut dans l'eau bouillonnante. Après que Rapata se fut un peu reposé, il se remit sur la demande du seigneur à la recherche du berceau, mais il ne trouva plus trace de l'église. — Depuis ce temps on n'a plus rien vu. [2]

1. Knopp, *Sagen und Erzählungen*, p. 24-25.
2. Knopp, *Sagen und Erzählungen aus den Province Posen*. Posen, 1893, in-8. p. 25-26.

Digitized by Google

CXLV

Submersion de Bafa (Paphos)

(*Chypre*)

Les secondes Annales de Tolède rapportent qu'en 1222, des ermites s'embarquèrent à Acre et arrivèrent dans l'île de Chypre où personne ne voulut les recevoir dans sa maison, ni leur faire la charité pour l'amour de Dieu. Ils demeurèrent trois semaines établis à Barrios (dans les quartiers ?)... Ils s'embarquèrent ensuite le 12 mai, jour de l'Ascension. Ils étaient éloignés d'environ quatre milles quand ils entendirent un grand bruit : un vent violent se leva sur la mer ; la ville d'où ils venaient de sortir s'abima toute entière : elle avait nom Bafa ; il en sortit une telle infection qu'elle atteignit ces ermites. Ceux-ci ne sachant où aller s'en retournèrent à Acre. [1]

CXLVI

L'étang près de Miloslav

(*Posnanie*)

Près de Miloslav, se trouve un étang à la place duquel il aurait existé autrefois un château. Un jour les ennemis vinrent en faire le siège ; les assiégés ne pouvant pas tenir plus longtemps, demandèrent à Dieu de ne pas les laisser tous tomber entre les mains de l'ennemi, mais de les faire mourir d'une autre façon. Dieu exauça leur prière ; le château fut englouti ; à sa place, il se forma un étang et les hommes furent changés en fleurs qui poussent tout autour. Quand les soldats ennemis voulurent cueillir une de ces fleurs, ils furent chaque fois repoussés par des coups. Dans cet étang, on entendait souvent un cliquetis de chaînes. Un propriétaire de Miloslav voulut y faire des recherches ; il fit dire des messes et asperger la barque d'eau bénite. Lorsqu'on eût pêché longtemps dans l'étang et qu'on releva le filet, il s'y trouva une jeune fille vivante qui se donna pour la fille de ce châtelain et qui raconta comment celui-ci avait été engloutie. L'entreprise, dit-elle, n'aurait pas réussi si l'on n'avait commencé par Dieu. Alors, elle disparut de nouveau, et depuis ce temps, on n'entendit plus dans l'étang de bruit de chaînes [2].

1. *Annales Toledanos*, II, op. Floren. *España Sagrada*, t. XXIII, Madrid, 1799, petit in-4°, p. 407.
2. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 27.

Digitized by Google

CXLVII

Le lac de Mapere

(*Nouvelle-Zélande*)

Au pied du Pukenni, colline volcanique, à trois milles environ de Waymate, Baie des Iles, il y a un très joli lac, de cinq à sept milles de long, de deux ou trois de large, situé à plus de sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Les indigènes l'appellent Mapere... C'était autrefois une plaine contenant cinq villages. Dans l'un, placé près d'un bois, vivait un chef qui, ayant besoin d'eau, pendant que ses femmes et ses esclaves étaient loin de chez lui et rougissant de se laisser voir par ses voisins, tandis qu'il irait à la fontaine publique, se mit à creuser un puits dans un endroit retiré, mais à peine eut-il un peu fouillé que des flammes s'élancèrent, s'étendirent rapidement et consumèrent les arbres et le village; de larges pierres furent aussi lancées; mais après quelque temps le feu s'éteignit, l'eau jaillit et forma le lac actuel [1].

CXLVIII

Le marais de Schwarzenau

(*Posnanie*)

Entre Schwarzenau et Matuschka, se trouve un grand marais. Là existait, voilà bien des années, une église qui, aujourd'hui est engloutie. Au fond du marais gît une cloche qui sonne d'elle-même à l'heure des fantômes, un glas effrayant. Des gens qui revenaient de l'église la nuit de Noël, l'ont entendue sonner trois fois. D'autres disent que ce n'est pas une cloche, mais l'âme d'un mort qui, puni par Dieu pour de graves péchés, doit errer sur la terre et effrayer ceux qui passent près du marais [2].

CXLIX

Le village de Sapercaia-Oroca

(*Brésil*)

Près du village de Sapercaia-Oroca, dans le Rio Madeira, il en existait autrefois un autre du même nom, peuplé par les Indiens

1. R. Taylor, *Ta Ika a Maui or New Zealand and its inhabitants*. Londres, 1855, in-8, p. 122.
2. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 26.

Digitized by Google

Muras, adonnés, dit la tradition, à toutes les perversités et aux vices contre nature. Les esprits protecteurs de la tribu, les *Anga-turamas*, en pleuraient nuit et jour, et les *pagès*, sortes de prophètes, menaçaient les coupables de la colère de *Tupan*, l'être suprême, s'ils continuaient de servir *Anhanga*, le dieu du mal. Les Indiens Muras persévérèrent dans leurs crimes. Une nuit, le fleuve monta subitement et engloutit le village coupable avec tous ses habitants. Plus tard, quand la terre reparut et fut peuplée de nouveau, on entendit au fond de l'eau des chants de coqs. Les devins déclarèrent que c'était la voix des *Anga-turamas* qui pleuraient le désastre de l'ancien village et le rappelaient comme une leçon au nouveau [1].

Il est probable, comme l'a observé M. de Santa-Anna Nery, que nous avons ici la légende biblique de la destruction de Sodome et Gomorrhe, mêlée au souvenir d'un cataclysme récent.

CL

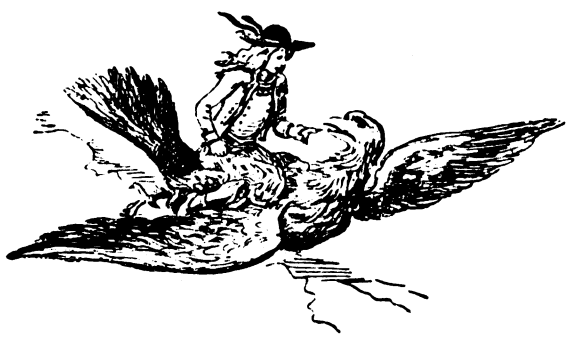
Le marais de Winiec

(*Posnanie*)

Dans le cercle de Mogilno, près du village de Winiec, il existe près de la route de Gonsawa à Mogilno, dans un pays d'aspect sauvage, en grande partie couvert de forêts, un profond marais. Tous les gens racontent que là s'élevait autrefois une auberge. Dans une nuit d'orage, elle fut engloutie dans la terre, et à sa place apparut de l'eau. A minuit, on entend souvent des gémissements et des plaintes qui remplissent d'effroi le voyageur [2].

René Basset.

1. E.-J. de Santa-Anna Nery, *Folk-lore brésilien*. Paris, 1889, in-12, p. 161-162.
2. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 27.



Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Paul Sébillot. *Légendes et curiosité des métiers.* Paris, E. Flammarion, 5 fascicules in-8.

Nous ne manquons pas d'excellents ouvrages (tel *le Livre d'or des métiers*, de P. Lacroix et F. Séré) sur les origines et sur l'organisation des corporations ouvrières ; mais leur « histoire familière » nous est moins bien connue. Les écrivains qui ont étudié le régime économique et les pratiques techniques des artisans d'autrefois ne se sont guère occupés, en effet, des côtés anecdotiques du sujet, des usages bizarres particuliers aux différents corps de métiers, des préjugés plus ou moins justifiés du public à l'égard de ceux-ci, des sobriquets et proverbes comiques, des chansons et légendes moqueuses, dont la malice populaire a perpétué la tradition, depuis le moyen-âge jusqu'à notre époque.

Il appartenait au savant et zélé folkloriste, M. Paul Sébillot, de compléter, sous ces rapports, l'œuvre de ses érudits devanciers, et c'est dans ce but qu'il a entrepris la publication d'une série de monographies fort curieuses, dont cinq ont déjà paru. Les deux premières sont consacrées aux *tailleurs* et aux *boulangers*, deux métiers au sujet desquels, malgré leur incontestable utilité, la malignité publique s'exerça volontiers de tout temps. Ce qu'on reprochait surtout à ces artisans, c'est l'amour de la grivèlerie, des petits profits illicites, sournoisement réalisés, au préjudice des pauvres gens. Il existe un vieux proverbe qui caractérise à merveille le sentiment du petit peuple envers ceux qui touchent à l'étoffe et à la farine. « Mettez un meunier, un tailleur et un tisserand, dans un sac, et secouez-le ; le premier qui sortira sera un voleur ! »

Les *forgerons*, qui viennent ensuite, sont, comme tous les ouvriers du fer, beaucoup mieux traités ; les brocards lancés contre eux sont assez rares et visent moins leur probité et leurs défauts professionnels que leur superbe vanité. Avec les *coiffeurs*, recommence un vrai déluge de récits burlesques, de facéties énormes et d'épigrammes bien méritées. Les *couturières*, *dentelières et modistes*, qui font l'objet de la cinquième étude, bénéficient de plus d'indulgence ; toutefois, l'esprit de malice, qui les épargne en tant qu'ouvrières, se rattrape amplement sur le chapitre de la galanterie féminine.

On peut, d'après ce qui précède, présumer aisément l'intérêt du nouveau travail de M. Paul Sébillot : l'imagerie, comme il convenait, y tient une large place ; les tableaux anciens et les nombreuses estampes satiriques, dont il nous donne les reproductions ne sont pas le moindre attrait de son instructive publication.

(*Journal des Débats*). F. D.

P. Fagot. *Folk-lore du Lauraguais.* Septième partie. Archéologie contemporaine. Albi. Nouguès, in-18 de pp. 26.

Ce fascicule contient des détails intéressants sur le filage, avec les noms patois des divers ustensiles qui servaient à cette industrie familiale, en voie de disparition dans le Lauraguais comme partout. De même qu'en Haute-Bretagne, les quenouilles étaient ornées de dessins fait avec un fer rougi au feu (cf. t. VIII,

Digitized by Google

p. 157). On y trouve aussi la description des luminaires, résine, lampes à queue, employés pour éclairer les travailleurs. Le fascicule se termine par la description de la pièce servant de cuisine aux paysans et aux gens de moyenne aisance.

P. S.

Marquis de l'Estourbeillon. *Archives du château de la Morlaye.* Vannes. Lafolye, in-8 de pp. 66.

M. de l'E. poursuit la très utile publication des inventaires des châteaux bretons ; le troisième fascicule ne contient rien qui intéresse directement les traditions, mais ce manoir de la Morlaye, qui n'est plus habité que par des fermiers a été pendant de longues années (1554-1691) la demeure de l'un des précurseurs de nos études, Noël du Fail, qui le tenait de sa femme Jehanne Perrault. Le manoir de la Morlaye dépendait du château du Bordage, dont il est distant de cinq kilomètres, et c'est en ce dernier endroit que 300 ans après j'ai, moi aussi, recueilli avec un certain nombre de contes, une forte partie des Traditions et des Coutumes de la Haute-Bretagne.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

John Grand-Carteret. *Napoléon en images*, estampes anglaises. Portraits et caricatures avec 130 reproductions d'après les originaux. Paris, Firmin Didot, in-8 carré de pp. 190.

Dr R. Blanchard. *L'Art populaire dans le Briançonnais.* Les Cadrans solaires. Paris, Société d'éditions scientifiques in-8 de pp. 53 avec gravures.

Malvert. *Science et religion* avec 81 figures dans le texte. Paris, Société d'éditions scientifiques in-18 de pp. 156 avec gravures. (2 fr. 50)

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Folk-Lore VI. 1. Notes on Beltane Cakes. *Rev. Walter Gregor.* — The Rollright Stones and their Folk-Lore *A. J. Evans.* — Some Corean Customs and Notions, *T. Watters.* — Superstitions in the Canons. *W. R. Paton*, — Clothed Images, *W. H. D. Rouse.* — Two Christmas Eve Customs, *Emily J. Andrews.* — A Ross-shire Betrothal Custom, *Constance Tayler.* — Saint John's Eve in the Greek Islands, *W. R. Paton.* — Folk-Lore Items. From, *North Indian Notes and Queries.*

Digitized by Google

Rivista delle tradizioni popolari italiane II. 4. Tradizioni popolari di Nuoro Sardegna. III : Sos berbos o verbos, *Grazia Deledda.* — Leggenda dell'-Arcangelo San Michele, protettore di Caltanissetta e cenni sulle sue feste e sul suo simulacro, *R. Torres.* — Le macchie della luna, leggenda sicilliana, *S. Raccuglia.* — Un tesoro presso Fabriano, *E. Filippini.* — Il lago di Barace, *A. Useri.* — Cremona : Origini, denominazione, stemma secondo la tradizione, *A. Mandelli.* — La leggenda de, Fumacchi o Lagoni in Toscana, *A. Funaioli.* — Leggende sull'apparizione di Gesù Cristo sulle sponde del torrente Borbore e nella torre rossa di San Secondo in Asti, *N. Gabiani.* — La leggenda del Volto Santo, *A. Pellegrini.* — Maria Ortighitedda (sugherettina), *F. Brundo.* — I tre fratelli, *Lady Vere de Vere.* — Saggio sui canti populari siciliani con musica, *G. Rametta-Garofalo.* — Morti e moribondi nelle credenze del Logudoro (Sardegna), *G. Calvia Secchi.* — Usi nuziali nel Ferrarese, *P. B.* — Il consuolo nelle Puglie, *Angelica De Vito Tommasi.* — Una precessione a Chiaravalle (Marche), *C. Suardi.* — La festa del « Corpus Domini » a Cefalù, *F. Neri.* — Riti campestri, *F. Pellegrini.* — Motti, frasi e proverbi Parmigiani, *M. C. Caputo.* — Detti popolari nella Bresciana, *A. Frontero.* — E Dàlli ch'è guardacosta ! *S. Coppola.* — Cibi tradizionali a Marsala, *D. B. L.* — Le uova di cavallo, *A. Frontero.* — Le uova senza guscio, *S. Raccuglia.* — La favola della volpe e del gallo, *P. Vincenzi.* — Folk-lore Pugliese, *Duchessa D'Este.*

Wallonia, III, 5. — Risettes, Amusettes du toucher, *O. Colson.* — Les Nains, VIII. Le gâteau de haricots, IX. Un autre moyen, *O. C.* — Le Chat Noir, Légende liégeoise, *Jos Defrecheux.* — Berceuses. Quatre airs notés, *O. C.*

Volkskunde VII, 11. Le tirage au sort, *A. De Cock.* — La Vierge Marie dans le folk-lore, *Is. Teirlinck.*

NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Dîner de ma Mère l'Oye.* Le 102e dîner de ma Mère l'Oye a eu lieu le 30 avril au Restaurant des Sociétés savantes sous la présidence du Dr E. T. Hamy, président de la Société. M. le comte de Puymaigre et plusieurs autres de nos collègues s'étaient excusés de ne pouvoir assister au dîner ; M. A. Certeux, accompagnait sa lettre d'une série de bonbons traditionnels venant de Cannes, qui représentent divers animaux. MM. J. F. Bladé, Raoul Rosières, Henri Cordier, Morel-Retz, Paul Sébillot ont chanté des chansons de divers pays, et aussi des chansons semi-populaires, qui étaient très connues il y a une trentaine d'année, et dont plusieurs n'ont pas été imprimées. Il y aurait une étude intéressante à faire sur ces chansons ; malheureusement il en est beaucoup dont le caractère est trop léger, pour ne pas dire plus, et qui ne pourraient trouver place que dans des recueils spéciaux.

Digitized by Google

.*. *Nominations et distinctions.* — Notre éminent collègue, M. Gaston Paris, qui fut le premier président de la Société des Traditions populaires, vient d'être nommé administrateur du Collège de France, où il avait eu comme prédécesseur un autre de nos présidents honoraires, M. Ernest Renan.

.*. *Les Animaux d'or. — La Députation au soleil.* — Dans son dernier voyage (1891-1892) en Mongolie et au Tibet, Rockhill rapporte que les Tibétains croient que dans le Tosu-Uor il y a un cheval et un poisson d'or et que dans le Sub-Nor il y a une grenouille d'or. — Les Mongols racontent qu'il y a 500 ans, un Empereur de Russie ou un autre souverain étranger enferma 50 Mongols avec leurs femmes dans une boîte de cristal qui pouvait voler dans l'air et qu'il les fit ainsi partir pour voir ce qu'il y a dans le soleil et dans la lune ; mais ils ne sont jamais revenus.

(Geogr. Review. Mai, 1894).

(Comm. de M. Girard de Rialle).

.*. *La femme qui se plaint de son mari.* — Quand une femme se plaint de son mari, on lui répond : « — Il y a dans mon pays une vigne qui est plantée depuis deux cents ans : et bien qu'on la donne, personne n'a encore pu l'avoir. » — Pourquoi ? demande la plaignante. « — Parce qu'elle est destinée à la première femme qui ne se plaindra jamais d'être mariée ! » Cette facétie remonte à plusieurs générations de conteurs.

(Comm. de Mme Louis Morin).

.*. *Le diable et la mascarade de carnaval.* Il était une fois, à Champier, Isère, douze jeunes gens déguisés qui faisaient la mascarade, au temps du carnaval. En revenant des Effeuillets, le long du bois, ils se comptaient et se recomptaient. A leur grande surprise, ils se trouvaient treize. Le diable était avec eux : il dansait une mascarade.

(Comm. de M. Aug. Ferrand).

.*. *Le nid de l'Oiseau Rouge.* Les enfants font souvent de ces plaisanteries d'un goût fort douteux. En voici une assez commune parmi les petits polissons du Hainaut. L'oiseau rouge, dit-on à un naïf, fait son nid à terre dans les herbes ; il faut pour le dénicher, se laisser bander les yeux — car l'oiseau se jette sur les yeux — et le prendre de confiance. Si l'on trouve ce naïf, on lui fait mettre la main dans un étron.

(Comm. de M. Alfred Harou).

RÉPONSES

.*. *Etres fantastiques qui font dormir les enfants.* (Revue des Trad. pop., t. IX, 72, 232, 424, etc...)

A Bruges on menace les enfants peu sages du « *Bytebauw.* »

(*Société d'Emulat. de Bruges*, 3e série, X, 332).

(Comm. de M. Alfed Harou).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 6 — Juin 1895.

LA BERGÈRE ET LE LOUP

MONSIEUR Julien Tiersot (*Revue des Traditions populaires*, tome X, page 257), s'est occupé d'une manière intéressante de la chanson *La Bergère et le Loup*. On pourrait regretter qu'il n'ait pas consulté les *Canti popolari del Piemonte*. Dans ce beau recueil, M. Nigra recherche aussi les origines de cette pièce fort répandue (de la page 360 à la page 373) ; c'est son opinion à ce sujet que je voudrais faire connaître à nos lecteurs tantôt en traduisant, tantôt en analysant des passages de cette dissertation. Mais avant d'entreprendre ce petit travail, un mot d'explication est nécessaire. M. Tiersot remarque, d'après M. Rolland, que la chanson *La bergère et le loup* a des ressemblances avec une pièce des *Carmina Burana*. En effet, M. Rolland (*Recueil de chants populaires*, tome II, page 120), signale cette analogie en voulant bien ajouter, qu'à sa connnaissance, j'ai été le premier à la révéler. C'est ce que j'ai fait dans un article de la *Romania*, *Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau* [1] (*Romania*, tome III, p. 97), et dans la nouvelle édition des *Chants du pays messin* (tome

1. J'y donne une leçon béarnaise de la chanson de *La bergère et le loup*.

Digitized by Google

1er, page 187) où j'ai publié de la dite chanson, deux versions que M. Tiersot ne semble pas avoir connues. J'ai été obligé d'entrer dans ces détails puisque, comme on va le voir, c'est ma petite découverte qui sert de point de départ à l'étude de M. Nigra. Il donne d'abord une leçon, en dialecte piémontais, du morceau qu'il va examiner. En voici la traduction :

« La petite bergère pait ses moutons le long de la rivière. Le soleil levé était très chaud. Elle s'est assise un peu à l'ombre. Le grand loup est sorti du bois avec la gueule ouverte. Il prit le plus bel agneau qui était dans le troupeau. La petite bergère se met à crier : Hélas ! malheureuse fille ! si quelqu'un m'aidait je serais son amoureuse. Passa près de là un gentil galant, avec sa belle épée. Il donne trois coups au loup, l'agneau saute à terre. — Je vous remercie, gentil galant, je vous remercie de votre peine, quand l'agneau sera tondu je vous donnerai la laine. — Je ne suis pas marchand de drap, encore moins marchand de laine. Un seul petit baiser de votre bouchette me paierait de ma peine. — Un seul petit baiser je ne vous le puis donner, je suis femme mariée, si le savait mon mari, je serais bâtonnée ».

M. Nigra fait suivre cette chanson de six variantes. Il aurait pu en donner davantage, car le Piémont et le nord de l'Italie en ont fourni plus de trente autres qui ont été imprimées et sans doute il en existe encore d'inédites. La chanson la *bergère et le loup* semble donc au savant critique l'une des plus répandues en Italie comme en France, et résumant les diverses nuances que lui offrent les six variantes citées par lui, M. Nigra dit de cette chanson si répandue :

« Elle appartient au genre pastoral si en vogue à diverses époques en France et en Italie, elle porte une empreinte semi littéraire, malgré sa réelle et grande popularité. Cette bergère qui pait ses agneaux au bord d'une rivière, assise à l'ombre sur l'herbe tendre, ce loup qui sort du bois la gueule ouverte et enlève le plus bel agneau, ce personnage fils du roi, chevalier ou chasseur, qui passe avec son épée belle, brillante, neuve, affilée, juste à temps pour ravir l'agneau au loup, le dialogue qui suit entre le galant et la bergère, l'esprit général de toute la composition, ne laisserait aucun doute sur son origine littéraire, quand même nous n'en aurions pas de preuves plus certaines. Ces preuves, elles existent. Le comte de Puymaigre a, le premier, signalé l'étroite analogie de la chanson avec un des *Carmina Burana* du XIIe ou du XIIIe siècle. qui commence ainsi : *Lucis orto sidere.* Cette analogie a lieu seulement pour la première partie de la chanson et non pour la conclusion qui manque dans le chant buranien. A la citation de Puymaigre on peut ajouter

Digitized by Google

pour la fin de la chanson, les derniers vers des chants Buraniens nos 120 et 52 et d'un autre chant qui sera rapporté, de la même époque et de la même nature. Et celui qui en aurait le temps et se plairait à des recherches de ce genre, trouverait peut-être facilement d'autres analogies dans la poésie scolaire du moyen-âge ».

M. Nigra fait suivre ces considérations du texte de la pièce latine dont il vient d'être tant parlé. Nous croyons devoir le reproduire.

Lucis orto sidere,
Exit virgo prospere
Facie vernali
Oves jussa regere
Baculo pastorali.

Sol effundens radium
Dat calorem nimium,
Virgo speciosa
Solem vitat noxium,
Sub arbore frondosa.

Dum procedo paululum,
Linguæ solvo vinculum :
Salve regiæ digna,
Audi quaeso servulum,
Esto mihi benigna.

Cur salutas virginem,
Quæ non novit hominem
Et quo fuit nata,
Sciat deus neminem
Inveni per hœc prata.

Forte lupus aderat,
Quem fames expulerat
Gutturis avari,
Ove rapta properat
Cupiens saturari.

Dum puella cerneret
Quod sic ovem perderet,
Pleno clemat ore :
Si quis ovem redderet
Me gaudeat uxore.

Mox ut vocem audio
Denudato gladio
Lupus immolatur ;
Ovis ab exitio
Redempta reportatur.

Comme le fait remarquer M. Nigra, on ne trouve pas là le dénouement de la chanson, mais deux autres chants buraniens, nos 120 et 52, que le critique a précédemment indiqués, offrent une ressemblance avec ce dénouement.

Si senserit meus pater
Vel si sciret mea mater,
Cum sit angue peior quater
Virgis sum tributa,

Sunt parentes mihi saevi
Mater lungioris ævi
Irascetur pro re levi.

Enfin à *l'Histoire littéraire de la France*, M. Nigra emprunte ce fragment qui rappelle aussi un peu la fin de la chanson :

Mater est inhumana.
Regrediar, ne feriar
Materna virgula.

Digitized by Google

M. Nigra croit certaine l'identité du chant buranien et de la chanson et montre par des citations, avec quelle fidélité l'expression latine a été souvent rendue soit dans les pièces françaises, soit dans les textes italiens. Il y a toutefois une différence déjà indiquée : dans la chanson le galant demande une récompense ou la pastourelle l'offre d'elle-même. Elle lui promet la laine de l'agneau, mais il répond qu'il n'est pas marchand et requiert un baiser ou le cœur de la belle. De ce dialogue il n'y a pas trace dans le chant buranien. Ou il a été tronqué, pense M. Nigra, ou une adjontion a été faite à la version primitive. La première supposition semble la plus probable au critique italien. Remarquons-le toutefois, M. Gaston Paris a publié un volume de *Chansons du XVe siècle* (pour la société des anciens textes, Paris, Didot, 1875) où, page 32, on remarque un morceau, rappelé par M. Tiersot, qui manque de la conclusion de notre chanson, mais qui avec le chant buranien a une ressemblance dont les autres versions sont privées. Ici comme dans le chant buranien c'est le héros de l'aventure qui a la parole et raconte et sa rencontre avec la bergère et sa victoire sur le loup.

On sait que ce titre *Carmina Burana* est donné au contenu d'un manuscrit du XIIIe siècle, longtemps conservé en Bavière dans le monastère de Benedictbeuern. Il contient des compositions pour la plupart poétiques, en latin et en allemand ; quelques-unes offrent le mélange des deux langues. Les compositions sont divisées en *Seria* (religieuses, satiriques, morales, mythologiques) et en *amatoria potatoria, lusoria*. A la classe amatoria appartient la pièce que nous avons rapportée.

Les pièces de cette classe faisaient partie du bagage poétique des étudiants vagabonds, qui au XIIe et au XIIIe siècles, vêtus en clercs et sous le nom de gouliarts [1], allaient d'école en école, de Bologne à Paris, de Cologne à Pavie. Leurs chants, aux tendances païennes, offraient la glorification de la nature, du vin, de la femme, des plaisirs sensuels et ne présentaient nulle trace du platonisme chevaleresque si en vogue à cette époque. La langue latine étant alors d'un usage constant dans les écoles, la nationalité des gouliarts disparait dans toutes les pièces composées en cet idiome, ou, du moins, ne s'y laisse deviner que par des allusions à certaines villes, que par quelques courts refrains en langue fançaise.

Après diverses considérations fort intéressantes, mais dont l'analyse

1. « On donnait ce nom dès le commencement du XIIIe siècle à des associations d'étudiants qui s'occupaient de boire, de courir le pays et de se livrer à toutes sortes de méfaits, beaucoup plus que de littérature et de science ». (Godefroy. *Dictionnaire*, t. IV, p. 206).

Digitized by Google

m'éloignerait trop de mon sujet, M. Nigra revient à la chanson piémontaise, motif de ses recherches. Il regarde comme indubitable qu'elle était connue dans sa forme latine dès le XIIIe siècle. Bien qu'on ne retrouve cet ancien texte que dans un manuscrit allemand, elle n'a pas l'Allemagne pour patrie. S'il en eût été ainsi on en rencontrerait des leçons ou des vestiges dans la poésie populaire de ce pays, et en Allemagne, elle est complètement inconnue, pendant qu'elle est si répandue en Italie et en France. M. Nigra insiste ensuite sur ce fait : *peine* et *laine* riment en français tandis que *pena* et *lana* ne riment point en italien. Il est vrai que pour avoir la rime voulue, dans les leçons piémontaises, on a substitué *lena* à *lana*[1], mais cette forme n'existe pas dans les dialectes du nord de l'Italie. Donc si l'on a changé l'*a* de *lana* en *e*, ce fut pour conserver l'assonance originelle française, et suivant le critique ce fait suffirait pour trancher la question.

Nous avons très brièvement résumé la curieuse dissertation de M. Nigra, nous avons surtout voulu montrer comment, de même que M. Tiersot, mais par une autre voie, il arrive à constater l'ancienneté de la chanson *La Bergère et le Loup*.

TH. DE PUYMAIGRE.

1. Quand ël barbin sara tundu ve dunarô la *lena*
— Mi n'a sun pa marcant da pann, gnianca marcant da *lena*
Un sul bazin del vost buchin mi pasghera la *pena*.

Digitized by Google

LE DROIT COUTUMIER DES ÉLEVEURS D'ABEILLES

(*Bartnicy*) EN SAMOGITIE

Avoir le nombre le plus considérable de ruches, c'est le désir de chaque paysan samogitien. Celui chez qui les abeilles prospèrent, peut espérer que tout ira bien chez lui, car l'abeille, appelée par les Samogitiens « travailleuse de Dieu » apporte du bonheur à la maison.

Qui n'en a pas, place une ruche dans le jardin, au bois ou près du chemin, en ajoutant mentalement, qu'il fait cela au « bonheur » d'une jeune personne qui n'a rien commis de mal; ou au « bonheur» d'une personne âgée et estimée généralement. Cette personne peut rester dans un village ou dans une ville éloignée même de plusieurs lieues.

Si un essaim s'établit dans cette ruche, il devient la propriété de celui à qui est la ruche et de l'autre au bonheur duquel elle était placée. De tels co-propriétaires s'appellent « bicziules » du mot lithuanien « bittes » abeilles, et la copossession « bicziulyste ». Cet essaim prospérera seulement dans le cas où personne ne portera envie à ses nouveaux propriétaires. Pour cela ces derniers envoient des dons à tous ceux qui les aident à fixer l'essaim. Qui a vu le premier les abeilles et en a averti le propriétaire, obtient à manger quelque chose de tellement sucré qu'il puisse oublier le goût du miel, en outre on lui donne un joli cadeau, par exemple un foulard pour qu'il oublie quel gain peut donner cette ruche. Qui a aidé à descendre la ruche de l'arbre et l'a portée avec les abeilles au jardin reçoit une chemise et des pantalons, si c'est un homme, une jolie chemise, si c'est une femme, pour que, couvert de la tête aux pieds d'un cadeau, il ne cache dans aucun recoin de son cœur l'envie, car l'envie, car les malédictions, l'envie de qui que ce soit nuisent à l'abeille et la tuent.

Le propriétaire de la ruche ayant aperçu l'essaim qui cherche une demeure, le suit jusqu'à la place où il s'assied. S'il s'est fixé au bois ou sur un arbre, on le prend, l'emporte et le place dans la ruche ; mais si l'essaim poursuivi se fixe dans une ruche n'appartenant pas à celui qui le suivait, il devient la propriété commune de ce dernier et du propriétaire de la ruche récemment occupée. Cette communauté dure un an, le propriétaire de la ruche nourrit et élève

Digitized by Google

les abeilles, et l'année suivante il donne à son « bicziulis » la moitié du miel — après avoir naturellement retranché la partie nécessaire pour le nourrissage des abeilles — et le premier essaim. Ainsi le « bicziuliste » est fini, chacun est devenu propriétaire.

Dans le dernier cas, une des parties, pensant que son bicziulis a beaucoup de chance à l'égard des abeilles, peut considérer la communauté comme très avantageuse. Or elle ne prend pas l'essaim qui lui est offert et prie le bicziulis de le garder chez lui comme propriété commune. Souvent il ne se considère pas comme aimé, dans ce cas-là, il fait cadeau de l'essaim offert à son ancien bicziulis, ou bien il l'échange contre un verre d'eau-de-vie, de bière, ou contre quelques pièces de petite monnaie, mais l'autre lui donne l'année suivante et après, la moitié du miel préparé par ledit essaim.

Si l'essaim s'enfuit inaperçu d'une ruche et se fixe sur un autre appartenant à une autre personne, il a deux propriétaires : celui de la ruche et celui de l'arbre. Ce dernier ayant trouvé l'essaim est obligé de le placer dans une ruche et de rechercher son ancien propriétaire. Il nourrit et soigne désormais les abeilles, mais en même temps, il partage avec l'autre le miel.

Le « Bicziulis » vient de temps en temps chez son ami, on le reçoit très cordialement et il va voir ses abeilles. Quant au miel, il ne le réclame jamais, son associé le lui apporte toujours lui-même, ayant soigneusement pesé et mesuré la quantité à diviser.

S'il arrive parfois que le « bicziulis » n'apporte pas le miel, on est sûr que cette année-là il n'y en avait pas. Telle est la confiance réciproque.

C'est seulement la mort qui rompt les liens d'une telle communauté. Le « bicziulyste » n'est pas héréditaire et l'essaim devient la propriété complète du propriétaire de la ruche.

La personne « au bonheur » de laquelle la ruche est établie ne sait pas, la plupart du temps, quelle est devenue « bicziulis ». Souvent on est prié tout inopinément de vouloir bien recevoir un pot de miel. Dans les villages où les seigneurs sont affables et aimés par le peuple, ce sont eux parfois qu'ils choisissent comme co-propriétaires. Dans ces cas-là, le paysan qui apporte du miel est reçu très amicalement au château, on le place à la table du seigneur et on parle avec lui en lithuanien. (Mlle J. Kibort. *Wisla* VII (1893), p. 296-299).

Vlad Bugiel.

Digitized by Google

LÉGENDES ET CURIOSITÉS DES MÉTIERS [1]

I.

Les couturières [2]

Daniel Martin qui vint, dans la première moitié du XVIIe siècle, de Sedan à Strasbourg pour donner des leçons de français aux étudiants de l'Université, consacre le 85e chapitre de son Parlement nouveau à la *Cousturière* et la met ainsi en scène :

— Qu'est-ce que vous savez faire, la belle fille?

— Pas tant belle que je voudrais bien, Madame, mais mon gaigne-pain est la cousture et godronnement des fraises.

— Voilà deux mestiers ausquels on a volontiers les talons courts : toutesfois, comme on peut demeurer en un chemin glissant en prenant bien garde à ses pieds, ainsi peut une fille de bien et craignant Dieu, demeurer ferme dans les ornières de l'honneur, tandis qu'elle a l'œil fisché sur la piste de Susanne, d'Esther, Judith, etc., comme aussi sur le septième commandement de son Créateur. Mais pour retourner au fait : feriez-vous bien une chemise en un jour?

— Ouy, Madame, pourveu qu'on me coupe les goussets, fronce le collet et ourle les pans.

— Je voy bien que c'est, qui vous feroit le plus malaisé, vous acheveriez bien le reste. Savez-vous bien monter une fraise?

— Ouy, et aussi faire de ces rabats qui couvrent toutes les épaules et la plus part du dos comme un peignoir de damoiselle. Donnez-moy de la toile fine, un écheveau de fil dougé ou délié, une fine aiguille et un dé, vous verrez merveille : jamais femme qui seut coudre, ne cousit mieux que je coudray ; je say que vous louerez ma cousture.

— Tenez-voilà mon aiguillier sur mon coussin à coudre, les ciseaux et forces sont dedans.

— Cette aiguille a le cul trop petit, on ne la sauroit enfiler ; cette autre est espointée, celle-là est tortue et caroüillée. En voicy une qui

1. Cf. t. IX, p. 501, 570, 644, 683, t. X, p. 27, 95, 156, 199, 272.
2. Cf. sur les couturières. Paul Sébillot. *Légendes et Curiosités des Métiers.* Flammarion, 1895, fascicule V.

Digitized by Google

coudra toute seule, elle passe comme si elle étoit graissée. Foia! j'ai piqué de la chair pensant piquer de la toile.

— Pressez vostre doigt qu'il en sorte du sang et si rognez un peu de votre ongle votre doigt ne s'apostumera pas.

P. RISTELHUBER.

XVI

FÊTES DE MÉTIERS (*Suite*)

Le mariage du cierge

Le soir du 1er septembre, dans les marchés de Kiev, on célèbre une étrange fête, le mariage du cierge. Dans un coin du marché nettoyé à cette occasion, au milieu des tables et des étalages on dresse un petit arbre, dont les branches sont entrelacées de rubans aux couleurs éclatantes et portent de petites pommes rouges et diverses friandises, outre cela sur les branches sont allumés de petits cierges. Autour de l'arbre se sont rassemblées, les marchandes du marché. Un verre d'eau-de-vie fait le tour, et quand celles qui participent à la fête ont bu à loisir, commence le chant, tantôt gai et animé, tantôt triste, selon la disposition des esprits. Une fête pareille a lieu aussi le même soir dans quelques ateliers aux faubourgs de Kiev : le patron organise une petite soirée pour ses ouvriers, le mariage du cierge y a lieu également. Le peuple semble ne pas avoir conservé l'origine de cette étrange cérémonie, il n'y a pas de chansons spéciales appropriées à cette fête. Autrefois du 1er septembre jusqu'au printemps le commerce se faisait le soir aux lanternes dans les marchés de Kiev et dans les ateliers on travaillait à partir de cette date aux lumières ; maintenant cette règle n'est pas rigoureusement observée.

L'usage du mariage du cierge existe encore chez les artisans de Kharkov. Là cette usage s'appelle *zassidki*, (l'assemblée). La fête a lieu le 1er septembre. Le cierge est orné de rubans. Après avoir travaillé une demi-heure ou une heure, on organise la fête, on chante, etc. [1].

V. YASTRÉBOV.

1. Prof. N. Soumtzov, *Coultournyïa péréjivanïa*. (*Les survivances dans la civilisation*), dans la revue *Kiévskaïa Starina*. (*Les antiquités de Kiev*), juillet 1890, p. 72-75. La description du mariage du cierge à Kiev est empruntée par lui au journal *Kiévlianine* (Kiévien), 1889, n° 190.

Digitized by Google

Fêtes des Portefaix flamands

Il existait à Warneton (Flandre Occidentale) un chant flamand, disparu il y a une trentaine d'années, lors de la suppression de la Corporation des *porte-sacs* (portefaix) [1].

Les membres de cette corporation avaient pour patron Saint Valentin dont la fête se célèbre le 14 février. Ce jour-là, les porte-sacs s'assemblaient et, après boire, promenaient par la ville le doyen de la Corporation, porté sur une chaise garnie de branches de buis, en psalmodiant :

Ensemble.
Valentintje, Valentintje !
Le doyen
De Vliegen bieten bieten mi.
Les confrères.
Hoe believe, mine meester,
Waer wilt gi gesmeten zin ?
Le doyen.
Te Waesten, in de zoete Leye.
Ensemble
Valentintje, Valentintje !

Ensemble.
Petit Valentin, Petit Valentin !
Le doyen.
Les mouches me piquent.
Les confrères.
S'il vous plaît, mon maître,
Où voulez-vous être jeté ?
Le doyen.
A Waesten (2), dans la douce Lys.
Ensemble
Petit Valentin, Petit Valentin !

Et, après avoir parcouru les rues, ils se rendaient sur le pont de la Lys (rivière) d'où, au moment où le doyen s'écriait :

Te Waesten, in de zoete Leye,
A Waesten, dans la douce Lys,

ils le renverssaient dans la rivière.

Ce chant et cette coutume singulière ont une origine inconnue.

(*La Flandre*, IX, 351-352). ALFRED HAROU.

IV (*suite*)

CHANSONS DE MÉTIERS

(*Haute-Bretagne*)

I

Nous étions trois jeunes forgerons
Qui manions fort bien la navette ;

1. Cette Corporation s'appelait *Corps de stiel*, appellation mi-française, mi-flamande et formant pléonasme, le mot flamand stiel indiquant corps, métier.
2. Waesten est une dépendance de Warneton.

Digitized by Google

Nous étions trois jeunes forgerons
Qui manions fort bien les tamplons,
Qui manions fort bien la navette,
Qui manions fort bien les tamplons.

Nous étions trois maréchaux
Qui tapons sur le fer tandis qu'il est rouge.
Nous étions trois maréchaux
Qui tapons sur le fer tandis qu'il est chaud ;
Qui tapons sur le fer tandis qu'il est rouge,
Qui tapons sur le fer tandis qu'il est chaud.

Nous étions trois jeunes tessiers (tisserands).
Qui menions fort bien la navette
Nous étions trois jeunes tessiers
Qui demenions fort bien les tamplons,
Qui menions fort bien la navette,
Qui deménions fort bien les tamplons.

Le Garçon Cordonnier

C'est un garçon cordonnier
Fort habile de son métier.
Un jour son bourgeois lui dit :
— Compagnon, sans réplique,
Il faut sortir de chez nous,
Par faute de pratique.

Mais il n'avait pas un sou :
Doutant bien faire son coup,
Il risqua le tout pour le tout,
Vendit une chemise
Et puis sans crainte de retour
Achète une valise.

Sa valise il la remplit
De terre et de ses outils.
Dit : Si je peux réussir,
Mon affaire sera bonne.
Je sortirai de Paris
Sans rien dire à personne.

Il a pris la malle au hasard,
S'en va coucher au *Renard*,
Disant : Je viens coucher sur le tard.
— Pour y coucher, dit l'hôte,
Vous aurez place chez moi,
Vous tout comme les autres.

Il vient à l'hôtel, il dit :
Je suis venu pour procès.

Digitized by Google

Il vient à l'hôtel, il dit :
Tenez, voilà ma *valence* (?)
Il y a dedans bien compté
Six mille, argent de France.

Aussitôt l'hôte lui dit,
— Votre argent est bien ici :
Je vais vous la porter
Là-haut dans la chambre
Où vous allez coucher
Tous deux dedans ensemble.

Mais il examina un jour
Que l'hôtesse avait toujours
Les clefs des places à l'entour
Pendus à sa ceinture.
Ce qui lui *servas* un jour
A prendre avec mesure.

Sachant bien que du logis
L'hôtesse était sortie,
Il vient à l'hôte et lui dit :
— Maître, il me faut ma malle,
J'ai acheté à bon prix,
Cent écus un cheval.

Aussitôt l'hôte lui dit :
— Ma femme n'est pas ici,
Elle a les clefs du logis.
Le cordonnier tempête,
— Je perdrai sur mon marché
Six pistoles argent, maître.

Aussitôt l'hôte lui dit :
— J'ai un peu d'argent ici,
Tenez voilà vingt louis,
Vous me les rendrez ce soir.
Le cordonnier les a pris,
A dit jusqu'au revoir.

On attendit quinze jours au plus
On a été chercher des gens connus,
On fut chercher la police
Pour venir ouvrir la malle,
Vous allez voir au surplus
Ce qu'on a trouvé dedans.

On a trouvé deux tranchets,
Trois alènes et son tire-pieds,
Deux pinces et son tablier
Et d'autres ustensiles.
Le cabaretier est resté
Au moins un mois immobile.

Digitized by Google

Aussitôt les témoins dirent
— Ah ! voilà le renard pris.
Il a donné les vingt louis
Et un mois de bon régal.
S'est acheté un bon prix
Les outils et la malle.

II (*suite*)

Blasons de Métiers

Formulette du tailleur

Pauvre tailleur,
Tu as bien du malheur !
En faisant ton tour de France,
La gale, les poux, les morpions (1)
Tout ça, te mangeront :
Voilà ta récompense.

Formulette ou chansonnette du maréchal

Je suis d'la Normandie,
Je suis le maître des maréchaux
J'ai beaucoup dans ma vie
Ferré bien des chevaux.
Pan, pan, pan, le feu s'allume,
Allons, mon marteau pan, pan
Frappons fort sur l'enclume
Du maréchal de camp.

J.-M. Carlo.

1. On appelle ici *morpions* une espèce de punaise qui se trouve dans la fougère. En été on met souvent les tailleurs et couturières sous un hangard, sur une botte de fougère.

Digitized by Google

BALZAC ET LA CHANSON POPULAIRE

On trouve de toute chose dans les romans de Balzac. Comme son compatriote Rabelais, il sait tout, parle de tout, nous instruit sur tout. Il est sans doute le premier en France qui ait cité dans des romans des chansons populaires : longtemps avant Gérard de Nerval qui, dans *les Filles du feu* et *la Bohême galante*, a donné un véritable recueil, aujourd'hui bien connu, des chansons traditionnelles de l'Ile-de-France, avant George Sand qui a transcrit dans ses romans rustiques les chansons populaires du Berri, avant Henri Murger qui, par *les Vacances de Camille*, a fait connaître au public lettré la chanson : « Je me suis engagé — pour l'amour d'une brune », l'auteur d'*Eugénie Grandet* a inséré dans plusieurs de ses récits des chansons qui, depuis lors, ont été souvent retrouvées et recueillies dans les provinces.

Voici d'abord la *Chanson de la mariée*, l'une des chansons les plus répandues qu'il y ait en France. Elle se trouve au début de la touchante nouvelle intitulée *Pierrette*. C'est un jeune paysan breton qui la chante sous la fenêtre de sa fiancée, loin du pays, pensant se faire mieux reconnaître par ce chant familier :

« Il chanta sur le ton traînant particulier aux gens de l'Ouest cette romance bretonne publiée par Bruguière, un compositeur à qui nous devons de charmantes mélodies [1]. En Bretagne, les jeunes gens des villages viennent dire ce chant aux mariés le jour de leurs noces.

Nous venons vous souhaiter bonjour en mariage,
A m'sieur votre époux
Aussi ben comme à vous.

1. J'ai cherché parmi les compositions de Bruguière si je retrouverais ce morceau, mais vainement : je n'ai trouvé ni la *Chanson de la mariée* ni aucune chanson populaire, mais seulement des romances dans le goût de 1830, parmi lesquelles figurent quelques paysanneries qui n'ont d'ailleurs aucun rapport avec la véritable inspiration rustique, et dont la musique ne m'a pas paru mériter les éloges décernés par Balzac. — J. T.

Digitized by Google

On vient de vous lier, madam'la mariée
Avec un lien d'or
Qui n'délie qu'à la mort.

Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée,
Vous gard'rez la maison
Tandis que nous irons.

Avez-vous bien compris comm'il vous fallait être
Fidèle à vot'époux ?
Faut l'aimer comme vous.

Recevez ce bouquet que ma main vous présente.
Hélas ! vos vains honneurs
Pass'ront comme ces fleurs.

« Cette musique nationale, aussi délicieuse que celle adaptée par Chateaubriand à *Ma sœur, te souvient-il encore*, chantée au milieu d'une petite ville de la Brie champenoise, devait être pour une Bretonne le sujet d'impérieux souvenirs, tant elle peint fidèlement les mœurs, la bonhomie, les sites de ce vieux et noble pays. Il y règne je ne sais quelle mélancolie causée par l'aspect de la vie réelle, qui touche profondément. Ce pouvoir de réveiller un monde de choses graves, douces et tristes, par un rythme familier et souvent gai n'est-il pas le caractère de ces chants populaires qui sont les superstitions de la musique, si l'on veut accepter le mot superstition comme signifiant tout ce qui reste après la ruine des peuples et surnage à leurs révolutions. »

La deuxième citation, qui va suivre, est tirée d'une des scènes les plus tragiques des *Chouans*. Notons que ce roman est daté de 1827, ce qui donne une antériorité incontestable à Balzac comme collecteur de chansons populaires :

« Les deux chouans franchirent l'échalier en sifflant l'air de la ballade du capitaine. Pille-Miche entonna d'une voix enrouée, au bout du champ, ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson, dont les rustiques cadences furent emportées par le vent.

A la première ville,
Son amant l'habille
Tout en satin blanc.

A la seconde ville,
Son amant l'habille
En or, en argent.

Elle était si belle
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment,

Digitized by Google

« Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux chouans s'éloignaient ; mais le silence de la campagne était si profond, que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette, qui revenait alors au logis en tenant son petit gars à la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France ; aussi Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade :

Allons, partons belle,
Partons pour la guerre,
Partons il est temps.

Brave capitaine,
Que ça ne te fasse pas de peine
Ma fille n'est pas pour toi.

Tu ne l'auras sur terre,
Tu ne l'auras sur mer,
Si ce n'est par trahison.

Le père prend sa fille
Qui la déshabille
Et la jette à l'eau.

Capitaine plus sage
Se jette à la nage
La ramène à bord.

Allons, partons belle,
Partons pour la guerre,
Partons il est temps.

A la première ville, etc. »

Observons en passant que cette chanson est populaire non seulement, comme le dit Balzac, dans l'ouest de la France, mais dans la France tout entière : j'en ai recueilli, avec les variantes accoutumées, des versions en Berri et en Bresse, et Gérard de Nerval, Max Buchon et M. de Puymaigre en ont trouvé d'autres dans le Valois, la Franche-Comté et la Lorraine.

Enfin, dans *les Paysans*, dont l'action se passe en Bourgogne, nous trouvons encore un fragment d'un noël bourguignon, dont le caractère est plutôt celui d'une chanson à boire que d'une chanson religieuse, car il y est fait allusion en ces termes au miracle des Noces de Cana :

Ein bel androi de sai vie
Ça quasi toule ein jour
Ai changé l'ea de la Bréchie
Au vin de Mador.

Traduction : « Un bel endroit de sa vie — fut qu'à table un jour — il changea l'eau du pot — en vin de Madère. »

Digitized by Google

Ce couplet (appartenant à un noël de La Monnoye) est chanté, dans une réunion au cabaret, par un vieux paysan ivrogne qui cumule, avec des métiers divers, celui de ménétrier: « Il savait jouer de la clarinette et tenait compagnie à l'un de ses amis, le ménétrier de Soulanges, dans les noces des villages, ou les jours de grand bal au Tivoli de Soulanges. » Son compagnon est désigné comme « violon très distingué de l'ancien régiment de Bourgogne ».

Ces détails sur les ménétriers bourguignons du commencement de ce siècle, sur leurs instruments et la pratique de leur art, sont intéressants au point de vue des mœurs populaires et peuvent être considérés comme aussi authentiques que le sont les poésies mêmes des chansons, retrouvées fidèlement, et longtemps après, dans la mémoire des paysans.

JULIEN TIERSOT.

PONT-NEUF

Un jour Nicodème, *ème, ème, ème,*
Dessus le Pont-neu,
Se trouvit plus blême, *ème, ème, ème*
Qu'une coque d'œu.

Survint un soldat :

« Ah, que j'ai de joie, *oie....*
De te voir porter
Une si belle oie, *oie..* !
Je vais t'escorter. »

Parlant de la sorte, *orte...*
Le soldat fripon
La prend et l'emporte, *orte...*
Au-delà du pont.

Alors Nicodème, *ème...*
Dessus le Pont-neu
Se trouvit plus blême, *ème...*
Qu'une coque d'œu.

Recueilli dans le Lyonnais, en 1893, M. P. de Saint-Victor. G. D.

Digitized by Google

LES MÉTÉORES [1]

XII

Le feu Saint-Elme

L'apparition du feu Saint-Elme était quelquefois regardée comme de mauvais augure par les marins mores qui naviguaient dans la mer des Indes au XVIIIe siècle. Un missionnaire français, embarqué sur un vaisseau de cette nation qui allait des Philippines à Pondichéry, nous décrit ainsi la fureur de l'équipage contre ce météore qu'il tenait pour funeste, contrairement aux croyances des marins chrétiens : « Le 6 mai (1709), un grain violent nous fit courir vent arrière sans une seule voile, le feu Saint-Elme parut au bâton d'enseigne et sur la hune du grand mât .. Nonobstant la situation malheureuse où nous nous trouvions, nous ne pûmes nous empêcher de rire lorsque le prêtre portugais nous expliqua les injures que les matelôts (mores) vomissent contre ce prétendu démon, car c'est l'idée qu'ils se formoient du feu Saint-Elme : Que viens-tu faire en notre bord ? disait l'un d'eux ; nos marchandises ne sont point à toi ; elles n'ont point été volées ; elles nous appartiennent, nous les avons bien payées. — Cherche, lui disait un autre, cherche les corsaires et les forbans qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leurs vaisseaux ; tourmente-les, fais-les périr, mais laisse les marchands en paix. — Va-t'en, s'écriait un autre, va corriger tes parents : ton père est un voleur, ta mère, tes sœurs sont décriées pour leur mauvaise conduite ; tes frères ont mérité la mort pour leurs crimes. — Puis ils s'armoient de bâtons, couroient sur le pont, grimpoient sur les aubans *(sic)* et poussoient de grands cris sans oser pourtant approcher du prétendu démon. Enfin, lorsque le feu Saint-Elme eut disparu, ils se félicitèrent les uns les autres comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter » [2].

René Basset.

1. Suite, voir t. IX, p. 554.
2. *Lettres édifiantes*, t. IV, Paris, 1877, gr. in-8, *Missions de l'Océanie*, *Lettres* du P. Taillandier, p. 714.

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS ANNAMITES

I

Les Mandarins du Binh-Thuan
EXPULSÉS DE LEUR CITADELLE PAR LES REVENANTS TJAMES

En 1885, M. Aymonier écrivait [1], à propos de la Citadelle du Binh-Thuân : « Construite sur l'emplacement des » champs, des tombes des Tjames [2] » de Dhong-Panan, un village voisin, » les revenants tjames, si redoutés » des Annamites, troublent la quiétu- » de des mandarins qui habitent » cette citadelle. Des grognements » inusités sont entendus dans le fossé » très poissonneux ; et telle habita- » tion, celle de de l'*An-Shat*, [3] par exemple, tue en peu d'années » le mandarin ou un membre de sa famille. »

Les événements, il faut le reconnaître, ont étrangement justifié les terreurs superstitieuses des mandarins obligés par leurs fonctions d'habiter cette citadelle mal famée. En effet, de 1890 à 1893, la mort a frappé six des principaux fonctionnaires provinciaux, dont quatre *An-Shat*, savoir :

En 1890, le *Bô-tjanh* [4] et sa femme, l'*An-Shat* et sa femme ;

En 1891, l'*An-shat* et six employés subalternes ;

En 1892, le *Bô-tjanh* et sa femme, l'*An-Shat* et sa femme, plus deux agents inférieurs de l'administration provinciale ;

En 1893, l'*An-Shat* et le *lanh-binh* [5]. Hanté par la peur de subir le sort de ses deux prédécesseurs, le *bô-tjanh* en fonctions pendant cette dernière période s'était montré d'une bienveillance

1. *Notes sur l'Annam* ; *I. Le Binh-Thuân*, 1885. Saigon.
2. Les *tjames* sont les descendants des anciens dominateurs de l'Annam ; tjames, ciams ou ciampois, habitants du Ciampa.
3. L'*An-Shat* est le mandarin provincial chargé de la justice.
4. Mandarin provincial chargé de la justice. Au Binh-Thuân le Bo-Tjanh est en même temps gouverneur de la province.
5. Mandarin militaire commandant les milices provinciales.

Digitized by Google

inusitée envers les tjames, que les annamites affectent ordinairement de malmener et de mépriser, mais dont ils redoutent les maléfices. Il put arriver sain et sauf au terme de son séjour au Binh-Thuân, grâce, il en est convaincu, à la reconnaissance des tjames, qui supplièrent les âmes de leurs ancêtres d'épargner un gouverneur d'une mansuétude si peu commune chez ses pareils. Mais le malheureux *An-Shat* ne put échapper à son sort : au mois de juin 1893, d'anciens partisans de l'ex-roi Ham-Nghi, internés au Binh-Thuân, se révoltèrent ; ils assassinèrent le *lanh-binh*, blessèrent l'*An-Shat* d'un coup de sabre et prirent la clef des champs, après avoir saccagé la citadelle et pillé le Trésor. Le *bô-tjanh* n'avait pas été inquiété. A la suite de cet incident, où sa responsabilité se trouvait gravement engagée, il fut destitué et rappelé à Hué ; malgré sa disgrâce, il quitta son poste avec un visible soulagement. L'*An-Shat* guérit de sa blessure, et, à mon passage au Binh-Thuân, au mois d'août 1893, je le trouvai parfaitement remis, mais non rassuré ; il insistait pour obtenir l'autorisation de quitter la citadelle hantée, ce séjour devant fatalement lui être funeste. L'infortuné magistrat mourut, en effet, un mois plus tard, d'une plaie gangréneuse déterminée par une écorchure mal soignée. L'écorchure elle-même provenait d'une piqûre de moustique.

On juge de l'impression produite sur l'esprit des nouveaux mandarins envoyés de Hué. Ils n'osèrent pas s'installer, même provisoirement, dans la forteresse maudite. Ils en proposèrent l'abandon, et, en attendant la décision du Roi, logèrent dans les villages. Leur supplique fut accueillie favorablement et le siège de l'Administration du Binh-Shuân transféré à Hoa-Da.

II

Le Cheval du Lanh-Binh

Le *lanh-binh* du Binh-Thuân, nommé Dinh, assassiné par les prisonniers révoltés, au mois de juin 1893, avait contribué à la capture du prince Ham Nghi par les Français, en 1888. Depuis cette époque, Dinh avait successivement perdu ses sept enfants. Il en éprouvait une grande tristesse : c'est le pire malheur pour un Annamite de mourir sans laisser d'enfants pour lui rendre le culte après sa mort. — Or, le lanh-binh redoutait la vengeance de ses anciens compagnons d'armes, les insurgés internés au Binh-Thuân. Après l'attentat de Hué (1885), il avait comme eux, suivi son maître, le

Digitized by Google

souverain déchu, Ham-Nghi, dans sa fuite vers les montagnes du Quang-Binh et du Ha-Tinh ; mais il avait bientôt abandonné le parti de l'insurrection pour venir se mettre à la disposition de l'autorité régulière franco-annamite. Ses indications avaient aidé nos agents à s'emparer du roi fugitif et de ses derniers défenseurs.

Un jour, Dinh aperçut au cou de son cheval le signe appelé *xoai-dang-xa*. Les Annamites désignent ainsi une sorte de rosace [1] que forment les poils des chevaux tout près et de chaque côté de la crinière : c'est un présage d'inévitables malheurs pour le maître de l'animal. [2]

Le *lanh-binh* vendit alors son cheval à un fonctionnaire des douanes françaises. Mais déjà, disent les Annamites, son sort était fixé, et, en effet, peu de jours après, la tête du malheureux Dinh tombait sous le sabre d'un des anciens serviteurs du souverain dont il avait jadis trahi la cause.

(*A suivre*) ALBERT BASSET.

LES ECRIVAINS FRANÇAIS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

XXV

MONTFLEURY (1659-1685)

— ... Du vin répandu ne vaut pas de bonne eau.

Ambigu comique, III, 2.

— Quoi qu'il arrive
Il n'en rabattra rien, c'est perdre la lessive.

Amb. com. III, 3.

— L'herbe me sert de matelas,
La lune me sert de chandelle.

Le Mariage de rien, sc. 8.

1. A peu près semblable au *tourbillon* situé au dessus du chanfrein.
2. Lorsque cette rosace se trouve sous la gorge on l'appelle *xoai-o*, c'est un signe de mort ; aux pieds, on l'appelle *Hâu-doï-Kiém* : c'est également un présage funeste.

Digitized by Google

— Je dis que qui refuse muse.

Le Mariage, sc. 8.

— ...Cet oyson....
A dedans nos panneaux donné tête baissée.

Trigaudin, III, 9.

— Vous êtes quelquefois soupçonneur comme un diable.

Ecole des filles, I, 5.

Il est vrai que Carlos est bourru comme un diable.

Ecole, II, 10.

— Maudite Béatrice, perte d'une famille.
Pernicieux brûlot de l'honneur d'une fille.

Le Gentilhomme de Beauce, IV, 6.

— Ma foy, je crains de m'être embarqué sans biscuit.

Le Comédien poëte, IV, 6.

— ....Un visage à faire peur aux Chats,
Donne-t-il dans les yeux ?

Le Comédien poëte, IV, 6.

— Je mangeois tous les jours comme un convalescent,
J'y riois comme un fou, j'étois gras comme un moine,
J'y dormois en Abbé, j'y buvois en Chanoine.

Le Mary sans femme, I, 2.

— Un gros coquin de Turc dont le diable auroit peur.

Le Mary sans femme, I, 2.

— Je pars et je vais.....
Donner cent fois le jour les Turcs à tous les Diables.

Le Mary sans femme, III, 7.

— Le maître de nos corps rit entre cuir et chair.

Le Mary sans femme, IV, 6.

— Cependant pour nous il faut charier petit
Nous n'aimons pas à voir verser notre voiture.

L'Ecole des Jaloux, I, 8.

— Qui heurte — Moi — Bon voicy rabat-joye.

L'Ecole des jaloux, I, 9.

— Madame, serviteur à la compagnie
Fussiez-vous trente.

Fille Capitaine, I, 4.

Digitized by Google

...Il est étourdi, mutin, fier, querelleur,
Brave comme un César.

Fille Capitaine, II, 5.

— Vous êtes malheureux en loterie. — En tout.
Si pour m'indemniser j'étois heureux en belles
Je m'en consolerois.

Le Gentilhomme de Beauce, I, 2.

Damon. Mais pourquoy m'empêcher d'approcher mon logis ?
Crispin. Depuis près de six mois, il y vient des Esprits.
....Sur votre bail le Diable a mis enchère,
Monsieur, et fait chez vous son sabat ordinaire.
Cent Diables transplantez là-dedans en huit jours
Nous ont fait déserter, ils nous faisoient des tours :
Tantôt quelqu'un de ceux qui nous livroient la guerre
Nous trainoit par les pieds la face contre terre ;
Tantôt tout le logis nous paroissait en feu.
Quelquefois le Bâton même joüoit son jeu.

Le Comédien poëte, I, 7.

Marche, nous te suivrons; allons, Caquet bonbec.

L'Ecole des Jaloux, I, 12.

XXVI

Satyre Ménippée[1]

Coutumes

— Si vous estes icy à cette mi-caresme prochaine, nous chevaucherons tous avec vous par les rues, et ferons la my-caresme à cheval (p. 73).

— Une espece dont le pommeau estoit couronné d'un chapeau de fleurs, comme les pucelles qu'on enterre (p. 235).

— On y fit aussy des deffenses de vendre des œufs de couleur apres Pasques, pour que les enfants s'en jouoyent auparavant, qui estoit de mauvais exemble (p. 239).

Superstitions

— Il portoit une chemise de Chartres qui avoit demouré neuf jours et neuf nuicts aux pieds de Nostre-Dame sous terre, pour empescher les coups de canon et d'artillerie et d'être pris ny en guerre ny en jouste. (*Avertissement de l'imprimeur*).

1. Edition Charpentier.

Digitized by Google

— Je monstray une fois ma main à une vieille œgyptienne, qui me dit que j'avoy le poulce rond = voleur, capable de couvrir un écu (p. 120).

Blason populaire

— Maintenant par le moyen de vous autres, messieurs, et de la vertu de la saincte Union... les beurriers et beurrières de Vanves, les ruffiens de Montrouge et de Vaugirard, les vignerons de Saint Cloud, les carreleurs de Villejuif sont devenuz maîstres ès arts (p. 96). Ed. Charpentier).

— *Adde* que ceux de la maison d'Austriche font comme les juifs qui ne se marient qu'en leur famille, et s'entretiennent par le cul l'un l'autre comme hannequins ou hannetons (p. 103).

— Davantage quand nous vous aurions esleu roy, vous aurez affaire au Biarnois, qui sçait mille tours de basque (p. 109).

— Si avoit il presse a qui y seroit roy, et jouoyent les rodomonds de Castille; gros couillards de Lorraine, clabaudiers de Savoye (p. 331).

— Il cognoist le naturel du François qui ne scauroit longtemps demeurer en paix, sans attaquer ses voisins. Dequoy les Flamands ont fait un proverbe, qui dit que quand le François dort, le diable le berce (p. 206).

Proverbes

— Vous verrez qu'on s'amusera à veoir hors de saison quelque dispute de la chape à l'évesque (p. 10).

— Les bonnes gens pour cela n'en pisseront pas plus roide (p. 53).

— S'il en est autrement, que les loups me puissent manger les jambes (p. 59).

— Car jamais ne fut dit pour néant que l'Evangile est un couteau de tripiere qui coupe des deux côtés (p. 91).

— Les imprimeurs, libraires, doreurs et autres gens de papier et parchemin, ont charitablement fendu le vent en cent quartiers pour en vivre (p. 95).

Digitized by Google

— Mais, monsieur de Guise, ne vous arrestez plus à cela : ce n'est pas viande pour vos oyseaux (p. 105).

— Quand vous devriez crever et vous enfler comme un bœuf, comme fait la mère grenouille, vous ne serez jamais aussi gros seigneur que luy, encore qu'on dit qu'il n'a pas de gresse sur tout son corps de quoi paistre une alouette (p. 110).

— Je ne parleray point icy de M. de Nemours... cestuy là a fait caca en nos paniers (p. 110).

— Monsieur, je vois bien que nous sommes à la cour du roi Petault, ou chascun est maistre (p. 113).

— Si aucun de mon gouvernement s'ingère à parler de paix, je le courray comme un loup gris (p. 115).

— Pourveu que je lève toujours les tailles, il ne me chaut que deviendra le pape ny sa femme (p. 115).

— Ne vous attendez donc, puisque craignez tant fortune, de l'avoir jamais à votre commandement ; qui a peur des feuilles n'aille au bois (p. 310).

— Je luy fis paroître comme il s'estoit trompé prenant botte de foin pour filet, renard pour marte, et hape lourde pour rubis (p. 310).

— Il ne se parlera plus d'adjournement ny de saisies, criees et menteries, ny de payer ses debtes : vous serez tous comme rats en paille et me suffira que m'appeliez sire (p. 122).

— Il ne faut plus que ses espions les jésuites Scopetins nous viennent vendre ces coquilles de Saint Jacques, le jeu est trop descouvert (p. 209).

— Ce sont comptes de vieilles : il n'y a ny raison, ny apparence de raison en tout cela (p. 220).

— Faut qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien (p. 127).

— Voici que je me puis esgaler aux plus grands, et suis un jour pour monter bien haut à reculons ou autrement. (*Discours de Rieux* p. 115).

— Si j'en puis venir à bout je serai evesque de la ville et des champs, (p. 110) = pendu.

Digitized by Google

— Je monstray une fois ma main à une vieille œgyptienne, qui me dit que j'avoy le poulce rond, et que je me gardasse de rond ou de demi-rond (p. 120).

— Ce lieutenant imaginaire,
Ce grand colosse enflé de vent,
Qui pensoit le roy contrefaire,
Sera gros Jean comme devant, (p. 263).

— Le second compagnon estoit Enguerrand, franc archer de Bagnoles, rond comme une pomme, (p. 309. *Nouvelles des régions de la lune*).

— Le tiers s'appeloit Roger Bon temps, cogneu en maints lieux.

— Le premier se nommoit en son village Aliboron joly monsieur ou maistre pour le moins, homme à tout faire et grand railleur, (p. 308).

— Cependant je courray la vache et le manant tant que je pourray : et n'y aura paysan, laboureur ni marchand autour de moy, et à dix lieues à la ronde, qui ne passe pas mes mains, et qui ne me paye taille ou rançon. Je sçay des inventions pour les faire venir à raison : je leur donne le frontal de corde liée en cordelière. Je les pend par les aisselles, je leur chauffe les pieds d'une pelle rouge, je les mets aux fers et aux ceps : je les enferme en un four, en un coffre percé plein d'eau : je les pend en chapon rosty, je les fouette d'estrivières, je les sale : je les fais jeusner : je les attache estenduz de dans un van : bref jay mille gentils moyens pour tirer la quintessence de leur bourse et avoir leur substance pour les rendre belistres à jamais, eux et toute leur race (*Disc. de Rieux*, p. 117).

P. S.

Digitized by Google

CHANSONS QU'ON CHANTE EN BÉARN

I

CHANSONS DE SOLDATS

LA chanson du *Conscrit de 1810* publiée récemment (t. X, p. 220) et qu'on doit, par une bizarre coïncidence, à une pensionnaire du Sacré-Cœur de Lyon, est certainement le chant le plus populaire parmi les conscrits du Sud-Ouest de la France. Elle est connue depuis longtemps de l'Océan à la Méditerranée et de la Dordogne aux Pyrénées : elle est même connue jusqu'à la Loire. J'ignore sa véritable origine ; mais on la trouvera tout au long dans le Dictionnaire de Larousse, paroles et musique, si j'ai bonne mémoire. En 1870 tout le Midi la chantait — et je l'ai entendue souvent vers cette époque : pendant et après la guerre, les braves conscrits s'imaginaient célébrer la complainte non du soldat de 1810, mais bien du soldat de 1870. On le comprend aisément quand on sait comment ils prononçaient.

Je suit un pauvre conscrit
De l'an mil huit-cent-te-dix
Faut quitter le *Languedô* (*ter*) (*bis*)
Avec le sac sur le dos.

En Béarn, où on la chante naturellement, voici les couplets que j'ai entendus, outre celui qui précède.

Adieu donc, chères parents,
N'oubliez pas votre Fanfan ;
Crivez-lui souvent, souvent
Pour lui envoyer de l'arzent.

Adieu donc, chère beauté
Dont mon cœur il est enchanté ;
Pleurez pas notre départ,
Nous reviendrons tôt-z-ou tard.

Mossieu le Maire et le Préfet
N'en sont deux jolis cadets !

Digitized by Google

Qui nous font tirer au sort
Pour nous envoyer à la mort.

Qui qu'a fait cette chanson
N'en sont trois jolis garçons,
Qui qu'étions faiseurs de bas,
Qui qu'à présent sont soldats.

J'ai oublié un couplet où le vers *vous consolerez ma sœur* se trouve placé le quatrième et non le second du quatrain.

Voici maintenant une variante entendue également en Béarn.

Quand les conscrits partiront
Toutes les filles pleureront
Leurs amants, oui, leurs amants,
Qui s'en vont au régiment.

Le maire et le préfet
Ce sont deux jolis cadets ;
On nous fait tirer au sort
Pour nous conduire à la mort.

Une autre chanson bien connue est celle-ci

Ce que je regrette en partant
C'est le cœur de ma maîtresse ;

Mais la variante plus répandue en Béarn est la suivante :

Ce que je regrette en ce monde
C'est de partir sans voir ma blonde :
Ma blonde n'est pas loin d'ici.

Enfin voici les deux versions que j'ai recueillies pour le *Retour du Soldat*. La première, c'est le Soldat et sa Femme ; la seconde, c'est le Soldat et sa Mère. Dans les deux cas, c'est le Soldat et l'Hôtesse qui dialoguent.

Le Soldat et sa Femme

1. — Oh ! qu'avez-vous, Madame l'Hôtesse ? (*bis*)
Regrettez-vous votre vin blanc
Pour un soldat qui n'a point d'argent ?

2. — Je ne regrette ni blanc ni rouge (*bis*)
Rien que le sort de mon mari
Qu'il y a sept ans qu'il est parti.

3. — Hôtesse, quand j'étais parti (*bis*)
Je t'avais laissé avec un enfant,
T'en voilà quatre à présent.

4. — Si je savais qui est le père, (*bis*)
Je tuerais le père et les enfants,
Je m'en irais au régiment

Digitized by Google

5. — J'avais reçu des fausses lettres (*bis*)
Que tu étais mort et enterré
Et je me suis remariée.

6. — Prends la clé de ma cassette (*bis*)
Prends-toi de l'or et de l'argent
Retire-toi au régiment.

Le Soldat et sa Mère

1. — Chantons l'honneur et la vengeance
Pour un soldat revient de l'Italie
Pour avoir su servir la France.
Porte la croix et au pays (*bis*).

2. Tout en rentrant dans son village
Tout le monde le regardait
Comme il était dans les aives
Personne ne le connaissait (*bis*).

3. Il s'en alla à la porte de sa mère
Pour demander son logement.
Sa mère était cabaretière
Il le reçut très poliment (*bis*).

4. — Entrez, entrez, mon brave militaire,
J'avais un fils tout comme vous ;
Il est mort dans cette grande guerre
Pour lui je pleure nuit et jour (*bis*).

5. — Ne pleurez pas, Madame l'hôtesse,
Votre fils n'est point mort.....
Je vais vous en dire des nouvelles.
Bientôt votre fils sera là (*bis*).

Sa mère regarde ce brave
Reconnaît ses yeux souriants
Aussitôt les yeux baignés de larmes
Entre les mains de son cher enfant (*bis*).

Cette dernière chanson, d'une simplicité touchante, est évidemment interpolée et mutilée. Je l'ai transcrite telle qu'elle a été dite et chantée, sous le nom de vieille chanson, par une vieille femme nommée Labielle, demeurant à Oraäs (Basses-Pyrénées) en 1882. On pourrait aisément reconstruire la première strophe en remaniant simplement les mots qui la composent : le lecteur s'en acquittera sans notre secours. A la strophe 2 le mot *aives*, nous semble une altération du mot *zouaves* (assonnance de village). A la strophe 3 *il* pour *elle*, fait partie du langage courant en Béarn. A la strophe 5, le mot final de la rime manque : serait-ce *là-bas* ? A la strophe 6 les deux derniers vers sont interpolés ; mais même là le travail de reconstruction ne serait pas difficile.

DANIEL BOURCHENIN.

Digitized by Google

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN [1]

IX

En Haute-Autriche

La coutume des feux de la Saint-Jean est une de celles qui se sont le plus fidèlement transmises en Haute-Autriche, où on les appelle aussi *feux du solstice*.

L'usage, comme on sait, est des plus anciens et remonterait, disent les uns, aux temps païens et au culte du soleil ; mais ici, une légende lui attribue une autre origine :

Lorsqu'Hérode eut résolu de s'emparer de saint Jean-Baptiste pour le faire périr, il ordonna à ses émissaires de lui annoncer aussitôt l'arrestation du saint en allumant un grand feu là où elle aurait lieu. Ils le firent en effet ; mais, ô miracle ! voilà que dans toutes les directions s'élevèrent des lueurs semblables, au grand ébahissement du roi, qui ne savait plus ce que cela signifiait.

Quoi qu'il en soit, ici également, le soir du 24 juin, de tous côtés, dans la plaine, sur les montagnes et jusque sur les lacs, de grands feux s'allument et trouent l'obscurité. A Hallstatt et à Attersee, dans la jolie contrée du Salzkammergut, le spectacle a quelque chose de magique : sur la nappe sombre du lac, entre les ombres noires des hautes montagnes, où çà et là des feux luisent comme de grosses étoiles scintillantes, des flammes s'élèvent tout à coup de l'eau qu'elles incendient de reflets rougeâtres et tremblants : c'est un radeau sur lequel on a amassé des copeaux, de la poix et des bûches et qu'on a allumé après l'avoir poussé au milieu du lac, où il vogue ensuite en liberté jusqu'à ce que tout soit consumé et que l'eau éteigne ses débris fumants.

En certains endroits, la fête commence la veille au soir. Au coucher du soleil, on entend de tous côtés des cris de joie, des tyroliennes, des détonations ; et quand la nuit est arrivée, les gars s'assem-

1. T. IX, p. 330.

Digitized by Google

blent par troupes de cinq ou six et vont donner à leurs voisins, au curé, au maître d'école, etc., des sérénades exécutées avec des fouets et des claquements de langue. Vers deux heures du matin, le tapage recommence. Qui n'observe pas la mesure en claquant de la langue est traîné dans la rosée et porte pendant toute l'année le sobriquet de « *thauwæscher* » (nettoyeur de rosée) ; et qui s'est endormi reçoit le surnom de « *froschschinder* » (écorcheur de grenouilles).

Pendant la journée du 24, on va recueillir de tous côtés du bois pour les feux du soir et on l'amasse dans les champs, ainsi que des balais hors d'usage mis de côté durant l'année, des pots de poix ou de graisse à voitures, les débris des arbustes bénits le dimanche des Rameaux et des arbres de Mai, les couronnes de la Fête-Dieu et les feuillages qui en ce jour ornaient les reposoirs et les chemins sur le passage de la procession, etc.

Quelques garçons vont de maison en maison demander du bois en disant :

Der heilige Sanct Veit
Thaat bitten um ein Scheit ;
Der heilige Sanct Ulri
Thaat bitten um ein' Wid ;
Der heilige Sanct Nigl
Thaat bitt'n um ein' Prügl :
Der heilige Sanct Florian....
Um acht Uhr kend'n ma's an.

« Saint Vit vous prie de donner une bûche ; saint Ulrich vous prie de donner un fagot ; saint Nicolas vous prie de donner un cotret ; saint Florian (1)..... à huit heures nous allumerons ».

A ceux qui leur en donnent, ils disent comme remerciement : « Prends un cheval blanc et cours en paradis ! ». Ceux qui leur en refusent les entendent au contraire pester : « Prends un cheval noir et cours en enfer ! ». D'autres enfin habillent de vieux vêtements deux mannequins de paille baptisés *Hansl* (Jeannot) et *Grell* (Margot) et vont les attacher au-dessus du bûcher à une perche entourée de paille et fichée en terre.

Au crépuscule, on met le feu à tout le tas. Garçons et filles sont agenouillés autour ou marchent en cercle en priant. Bientôt les flammes s'élèvent, saluées de cris et de coups de fusil ; on allume aussi les pots remplis de poix attachés à des bâtons et les vieux balais enduits de goudron, et on les fait tournoyer au milieu d'une pluie d'étincelles ; à la fin, on lance ceux-là en l'air ou dans le Danube, si la scène se passe près de ce fleuve, tandis qu'on va proces-

1. Saint Florian est invoqué contre les incendies.

Digitized by Google

sionnellement enterrer ceux-ci. D'autres font rôtir au brasier des morceaux de pain qu'ils mangent ensuite. Enfin, des couples de garçons et de filles sautent par dessus la flamme : plus haut on saute, plus haut poussera le lin dans les champs. Et, naturellement, des chants accompagnent tous ces divertissements.

Tout cela dure jusqu'aux environs de minuit : à cette heure en effet, le diable et les sorcières viennent sauter à leur tour par dessus les charbons, et qui s'est attardé peut encore les voir arriver.

Ce jour-là aussi, on boit de l'hydromel pour se préserver des maux de reins pendant la moisson prochaine, et on mange des *krapfen* (sorte de gâteaux faits de farine, de lait et d'œufs et frits dans la graisse) où entrent des fleurs de sureau et aussi des feuilles d'ortie hachées.

AUGUSTE MARGUILLIER.

DEVINETTES DU POITOU

1. La pus belle feille de Paris voure a-t-elle la moain quand a dort ?
— Au bout de son bras.

2. Qu'est-o tchieu [1] qui marche trejous et qui est jamoais las ?
— La rivère.

3. Qu'est-o tchieu qui est pllein le jour et la neut oll'y at rein dedons ?
— Mon soulaie (soulier).

4. Qu'est-o tchieu qui monte dons sa chombre sons ses jombes ?
— La fumaie.

5. Qu'est-o tchieu qui rabâte si fort et qu'on peut jamoais veure ?
— La chaline (tonnerre).

6. Qu'est-o tchieu qui at tout in soula de robes sons coutures ?
— L'ignon (oignon).

7. Qu'est-o tchieu qui at les piaux (cheveux) dons la terre ?
— La porraie (poireau).

8. Qu'est-o tchieu qui at été, qui n'est pus et qui est core en vie ?
— Un chapon.

1. Qu'est-ce.

Digitized by Google

9. Qu'est-o tchieu qui coumme les ouailles n'on tond tous les ons ?
— La praie (prairie).

10. Qu'est-o tchieu qui durcit coure (quand) n'on y met de l'aive ? (eau).
— Le beurre, en été.

11. Qu'est-o tchieu qui est tout à seillons et voure l'arâ (charrue) n'at jamoais passé ?
— Les teublles (tuiles).

12. Qu'est-o chieu qui est pus grous qu'in buff (bœuf) et qui ne pèse pas la mélé d'in'uff (œuf) ?
— La fumaie.

13. Qu'est-o tchieu qui est pas pus long qu'in pas de geau (coq) et qui renfoumerait cent buffs et cent vaches dons n'in pâtureau ?
— Ine clef.

14. Qu'est-o tchieu qui chonte dons sa mère, mainge son père, marie sa sœur et porte sa femme sous son bras ?
— Le tchuré (curé).

15. Qu'est-o tchieu qui est nègre la jornaie et bllonc la neut ?
— Le tchuré (curé).

16. Queu différonce y at-o ontre in tchuré et in boudin ?
— Le tchuré est lié au mitant et le boudin aux deux bouts.

17. Coure l'aive bénite a-t-elle le moais force ?
— Coure all'est gelaie.

18. Coure les cheins peuvant-els ontraie dons l'égllise ?
— Coure la porte est uvarte.

19. Qu'est-o tchieu qui n'est ni drait ni torsu ?
— In rond (cercle).

20. Qu'est-o tchieu qui porte sa moaison sus soun'échine ?
— Le lumat (limaçon).

21. Qu'est-o tchieu que moais n'on o tire pre la coue, mais o fouit ?
— In peloton de fil.

22. Qu'est-o tchieu qui est échale le jour et corde la neut ?
— In lacet.

23. Qu'est-o tchieu que moais on n'en at moins o pese ?
— Dau crus (trous).

24. Qu'est-o tchieu qui at foait bouillir le promaie la marmite ?
— Le feut (feu).

Digitized by Google

25. Qu'est-o tchieu qui vous tond les bras coure vous ontrez dons la moaison ?

— Le fauteuil.

26. Qu'est-o tchieu qui vous grice les donts coure (quand) vous ontrez dons la moaison ?

— La tramaillère (crémaillère).

27. Qu'est-o tchieu qui at paour coure non rontre dans la moaison ?

— Le poain (pain).

28. Qu'est-o tchieu qui est trejous à l'abric et trejous mouillé ?

— La laingue (langue).

29. Qu'est-o tchieu qui marche la têite en bas ?

— Les cllous de mes soulaies.

30. Qu'est-o tchieu qui at la goule sus l'échine ?

— Le bissac.

31. Qu'est-o tchieu qui a l'œil au mitant dau vontre ?

— Le chareuil (lampe antique).

32. Qu'est-o tchieu qui vat le tchiu le promaie à la besougne ?

— Le sià (seau).

33. Qu'est-o tchieu que le bon Dieu n'at pas poudjiu s'ompéchaie de foaire ?

— Ine montaie sons descende. Deux bouts à n'in bâton (les deux extrémités du bâton.

34. Qu'est-o qui est le pus sale de la moaison ?

— Le balai.

35. Combein faut-o de coues de vaches prejeindre la lune ?

— Oll'en faut ine si all'est assez longe.

36. Qu'est-o tchieu une petite potaie qui n'est ni beurraie ni salaie mais pretant bein assasounnaie ?

— Ine nouzille (noisette).

37. Qu'est-o tchieu haut monté, court accoué, vert coumme porraie amer coumme fautarne [1] ?

— Ine noix varte.

38. Qu'est-o tchieu qui saute dons la chombre
Et attrape madame à la jombe.

— Ine piouze (puce).

1. Aristoloche. Plante qui vient dans les blés, et dont la graine communique au pain, lorsqu'elle s'y trouve mélangée en certaine quantité, un goût d'amertume très prononcé.

Digitized by Google

39. Qu'est-o tchieu qui est le pus sot de la moaison ?
— Le tamis qui laisse passaie la farine et garde le bran.

40. Qu'est-o tchieu qui trompe son tchiu dons le pllat avont de maingé ?
— Le siâ (seau).

41. Qu'est-o tchieu qui chonte au lavour et rontre en plleuront ?
— Le battou (battoir).

42. Qu'est-o tchieu qui est le pus fin de la moaison ?
— La grelle (van, crible) qui garde pre lé le bon grain.

43. Qu'est-o tchieu qui a l'œil au bout de la coue ?
— La pèle (poêle à frire).

44. Qu'est-o tchieu qui monte sus soun'homme pre pissaie ?
— La Coussotte [1].

45. Qu'est-o tchieu qui mainge sous le vontre et chie sus l'échine ?
— La varlope.

46. Qu'est-o tchieu qu'in paisant veut souvent, in roi rarement et le bon Dieu jamoais ?
— Son pareil (semblable).

47. Naigraud dit à Rougeaud si mon tchiu défonse t'es mort ?
— Dialogue de la marmite et du feu.

48. Qu'est-o les deux sœurs qui se semblant le moais (plus) ?
— Les fesses.

49. Qu'est-o tchieu qui vat pus vite dans les bois que dans n'in ch'moin (route) ?
— Le feut (feu).

50. Qu'est-o tchieu qui laisse son vontre pr'allaie beire ?
— La paillasse.

51. Qu'est-o tchieu vi devont, mort au mitant, baptisé darre (derrière) ?
— Les buffs, la charrue et le labourou.

52. Qu'est-o tchieu qui passe dons les bois sons fouillageaie [2] ?
— Le souleil.

53. Qu'est-o tchieu in sac de méture (mélange)
Qui n'at ni point ni couture ?
— In'uff (œuf).

1. Instrument en bois, en fer blanc ou en cuivre ayant la forme d'une pipe, et qui sert à puiser de l'eau pour se laver les mains.
2. Se dit du bruit des feuilles agitées par le vent.

Digitized by Google

34. Qu'est-o tchieu qui foait trejous le tour dau bois mais qui rontre jamoais dedons ?

— La piâ (écorce).

35. Qu'est-o tchieu in tas de petites vredelles (baguettes flexibles) qui ne sont ni vartes ni sèches ?

— Les piaux (cheveux).

R.-M. LACUVE.

MÉLODIES POPULAIRES DE L'AUVERGNE

SARCOURANT un jour, en promeneur, la région des hauts plateaux de l'Auvergne — sur les bords du lac Pavin, près de Besse en Chandenesse, — j'entendis le chant lointain, mais distinct, d'un berger qui gardait son troupeau sur la montagne. Sa mélodie agreste, reprise périodiquement en couplets, avait un caractère de gravité sereine en même temps qu'une forme pure et expressive que n'ont pas toujours les chants de bergers des plaines. Je pus la noter au vol : elle me paraît assez intéressante pour être reproduite dans la *Revue des traditions populaires*, bien que je n'en puisse pas donner les paroles.

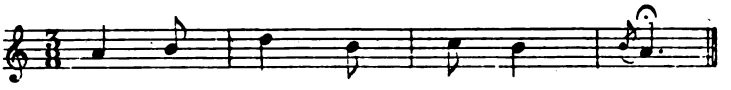
Lentement, a pleine voix et très librement

Après cette chanson, le berger continua en disant la mélopée suivante :

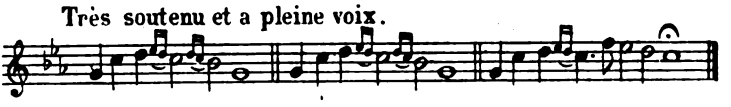
Pas trop lent et très librement

Digitized by Google

Et comme je descendais de la montagne, j'entendis d'un autre côté une autre voix chanter une mélopée analogue, dont je n'ai pu noter que la terminaison suivante qui revenait fréquemment :



Je me souvins en même temps que M. Jean Richepin m'avait dicté, à Paris, un autre chant de berger ou de laboureur de l'Auvergne, qu'il avait entendu exactement dans les mêmes conditions, et dont le caractère l'avait tellement frappé qu'il l'avait aussitôt retenu par cœur. Voici ce nouvel exemple des mélopées rustiques des montagnards de cette contrée :



Par cet exemple de deux Parisiens ayant pu, en des courses rapides, entendre et retenir des mélodies populaires inconnues, l'on voit que l'Auvergne possède encore un répertoire de chansons qu'il serait facile de recueillir, puisqu'elles se présentent d'elles-mêmes aux auditeurs. Nous espérons qu'il se trouvera dans le pays quelque musicien amateur de chansons populaires pour former ce recueil, qui fournirait sans doute des documents nouveaux et intéressants pour l'histoire générale de la chanson populaire en France.

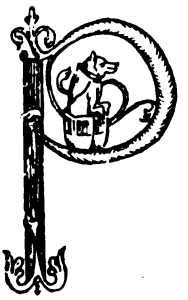
JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

TRADITIONS FÉROÏENNES

I

Les îles flottantes



Plusieurs des îles Færœr, notamment Svinö et Mykjunes étaient originairement flottantes ; elles surgissaient au nord des autres îles, le jour elles disparaissaient dans un brouillard intense et la nuit elles voguaient sur l'océan.

Or, à cette époque il advint que dans le bourg de Vidareidi, à Vedö, se trouvait une truie qui mettait bas tous les ans sans qu'on pût s'expliquer cette progéniture ; il n'y avait pas un porc dans toute la contrée. La truie s'absentait quelquefois et un valet de ferme l'ayant suivie, remarqua qu'elle nageait vers une île flottante et qu'elle revenait peu de temps après. Il communiqua sa découverte à une femme qui fut assez adroite pour saisir la truie au moment où elle allait se jeter à l'eau et lui attacher son trousseau de clefs à la queue. Quelques instants après, apparaissait une île auprès de Vidareidi et un bateau lancé à la hâte par les habitants du bourg réussissait à y atterrir et à y débarquer son équipage ; le brouillard avait disparu, le soleil éclairait cette nouvelle terre, l'île était fixe désormais, le fer des clefs attachées à la truie ayant rompu l'enchantement. On l'appela l'île du porc, Svinö (de Ö, île et de Svin porc).

Quant à Mykjunes, voici comment elle cessa de flotter :

Un pêcheur de Sorvag, redoutant de voir son canot chaviré par les baleines, emportait toujours à la pêche des fientes d'animaux qu'il jetait à l'eau pour effrayer les baleines et les empêcher de s'approcher. Un jour qu'il était en mer au sud de Vagö, il vit émerger du brouillard une île d'une grande étendue ; il se mit à ramer de toutes ses forces et quand il fut près d'un cap il y jeta un peu de ce fumier et débarqua ; l'île resta fixe, retenue par le point où le fumier l'avait touchée. On l'appela Mykjunes ou cap du fumier

Digitized by Google

(de mykju, fumier et nœs, cap), ce que plusieurs de nos géographes ont traduit par cap des moustiques, par amour des convenances sans doute.

II

La disparition des forêts.

Malgré leur climat relativement très tempéré, les îles Færœr ne possèdent pas un seul arbre, pas un buisson ; on a essayé plusieurs fois, mais vainement d'y planter des bois ; les îles ne sont que des masses basaltiques très élevées recouvertes d'un gazon extrêmement dru et verdoyant ; mais jadis, d'après la Saga, elles étaient ornées de magnifiques forêts. Malheureusement au temps de la domination Norvégienne, St Olaf ayant fait venir une députation Féroïenne pour savoir ce que produisaient ces régions, les Féroïens craignirent de payer des impôts et déclarèrent que leur pays ne produisait pas un seul arbre. Alors St Olaf s'exprima en ces termes : « Que ce qui est « sous terre vienne à la surface ; que ce qui est à la surface aille « sous terre » et la forêt s'enfonça, tandis que les pierres et les colonnes de basalte surgissaient de toutes parts.

Il existe cependant un arbre, mais un arbre légendaire dans l'île de Konö au sommet presque inaccessible du Kudungafjall ; il est planté dans le cratère d'un volcan. On ne le voit pas si on fait l'ascension de la montagne dans le but de l'apercevoir. Il faut s'approcher de l'endroit où il se trouve et le dépasser sans qu'il soit jamais dans notre rayon visuel, et alors en se retournant on peut le contempler à loisir. Cet arbre laisse couler du sang quand on lui fait une entaille, aussi croit-on que c'est un être humain ; mais la tradition ne nous en dit pas davantage.

R. Pilet.

Digitized by Google

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES [1]

LXXV

Les trous de S. Adalbert

On raconte qu'à Mietschisko, en Posnanie, S. Adalbert laissa sur la pierre d'où il avait prêché l'évangile aux Polonais, les empreintes de son sceptre, de son livre et de sa coiffure [2].

LXXVI

Les doigts de Finn

Sur la colline de Shantamon, dans le comté de Cawan, on montre encore l'empreinte de cinq doigts énormes; ce sont ceux du héros légendaire Finn Mac Cubhail [3].

LXXVII

La pierre de Chelmno

Près du village de Chelmno, dans le cercle de Samtar, se trouve près de la route qui va à Posen, une grande pierre avec une trace comme celle d'un pied. Elle aurait été apportée là par le diable [4].

LXXVIII

Les ongles de Kurangai-tuku

Les traditions de la Nouvelle-Zélande racontent qu'une géante nommée Kerangai-tuku, étant stupéfaite de voir qu'un homme nommé Hatupatu, enlevé par elle, avait disparu dans un rocher, grâce au pouvoir magique des mots *Matiti Matata*, se mit à égratigner avec ses ongles la place où il s'était enfoncé. De nos jours encore,

1. Suite, voir t. X, p. 119.
2. Knoop, *Sagen und Erzählungen aus der Provinz Posen*, Posen, 1893, in-8, p. 276.
3. San-Marte (Schulz), *Beiträge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage*, Quedlinburg, 1847, in-8. p. 121.
4. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 276.

Digitized by Google

entre Rotoma et Tarawera, on montre les empreintes des griffes de la géante sur le rocher [1].

LXXIX

La pierre Ste Hedwige

A Strzlewo, dans le cercle de Bromberg, en Posnanie, on voit sur une colline, près d'un carrefour, des arbres à la racine desquels se dresse une pierre. On y distingue l'empreinte visible de deux pieds, dont l'un est bien marqué, tandis que dans l'autre, l'orteil est seul indiqué. Ce sont les traces de Ste-Hedwige [2].

LXXX

La pierre de Cheïkh Djoban

Deux saints musulmans, Cheïkh Tour Hasan Veli et Cheikh Djoban, étant à se partager le fief que leur avait donné Ala Eddin, roi de Konieh, en Asie Mineure, le second prit au mont Argée une pierre pesant six cents livres et en fit la limite du partage. Il la serra si fort qu'elle garda l'empreinte de ses doigts.

Près du tombeau de Cheïkh Djoban, on voit sur un rocher la trace du fer de son cheval [3].

LXXXI

La pierre de S. Adalbert

à Strelno

Dans la cour du couvent de Strelno, près d'une image de la Madone, on voit sur une énorme pierre la trace d'une ornière comme celle faite par une voiture. Lorsque S. Adalbert revenait d'un voyage de Gnese à la Prusse orientale, une roue de son chariot porta contre un rocher qui se dressait là et le conducteur tomba mort. Mais, grâce aux prières de S. Adalbert, la roue s'enfonça dans la pierre comme dans de la terre molle, laissant une trace qu'on montre encore aujourd'hui et le conducteur fut rendu à la vie [4].

René Basset.

1. R. Taylor, *Te Ika a Maui*, Londres, 1855, in-8, p. 48.
2. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 279.
3. Carnoy et Nicolaides, *Traditions populaires de l'Asie mineure*, Paris, 1889, pet. in-8, p. 215.
4. Knoop, *Sagen und Erzählungen*, p. 280.

Digitized by Google

LE COQ ET SES AMIS

Conte populaire recueilli à St-Martin-les-Langres (Haute-Marne)

Un coq allait à la fête.

Il rencontra une rivière.

La rivière lui dit : Coq, où vas-tu ?

Le coq lui répondit : Je vais à la fête.

La rivière lui répond : J'irais bien aussi, mais je ne peux pas y aller toute seule.

Le coq lui répondit : Il y a de la place dans mon derrière.

Plus loin le coq rencontre un loup.

Le loup lui dit : Coq, où vas-tu ?

Le coq lui répondit : Je vais à la fête.

Le loup lui répond : J'irais bien aussi, mais je ne sais pas le chemin.

Le coq lui répondit : Il y a encore de la place dans mon derrière.

Ensuite le coq rencontre un renard.

Le renard lui dit : Coq, où vas-tu ?

Le coq répondit : Je vais à la fête.

Le renard lui répond : J'irais bien aussi, mais on ne me laissera pas entrer.

Le coq lui répondit : J'ai encore de la place dans mon derrière.

Le coq arrive à la ferme. On le loge dans le poulailler. Le soir les habitants du poulailler se jettent sur lui pour lui faire un mauvais parti.

Le coq dit : Renard, je suis foutu, sors de mon cul !

Le lendemain matin le fermier trouve ses poules égorgées. Il loge le coq dans la bergerie.

Le soir venu, les moutons se jettent sur lui et veulent lui faire un mauvais parti.

Le coq dit : Loup, je suis foutu, sors de mon cul !

Le lendemain matin le fermier trouve ses moutons égorgés. Il enferme le coq dans le four qu'on chauffait pour cuire le flan.

Le coq dit : Rivière, je suis foutu, sors de mon cul !

La rivière éteignit le feu et le coq regagna son logis.

MOREL-RETZ (STOP).

Digitized by Google

LES POURQUOI

CI

Le Pélican et l'Eider

Tradition Féroïenne

Le pélican et l'eider se disputaient le précieux duvet ; ils convinrent de le laisser au premier qui annoncerait à l'autre le lever du soleil.

Le pélican ne voulut pas risquer de s'endormir ; il veilla toute la nuit et enfin il aperçut les lueurs rougeâtres de l'aurore ; sûr désormais de la victoire, il se sentit tellement joyeux qu'il poussa un cri de triomphe, et ce cri réveilla l'eider. Mais le soleil ne paraissait pas encore ; le pélican était épuisé de fatigue et las de lutter il tomba endormi. L'eider, au contraire, avait fait un bon somme. Il était frais et dispos : il n'eut plus aucune peine à se maintenir éveillé et ce fut lui qui annonça à son rival le lever du soleil. C'est ainsi qu'il devint le possesseur du duvet et que le pélican perdit la langue [1], cette langue qu'il n'avait pas su retenir.

R. Pilet.

CII

Pourquoi il fait toujours hiver pour la Corneille mantelée

Anciennement cet oiseau était entièrement blanc, et toute l'année, hiver et été, il restait parmi nous. Mais un jour il se saoûla si fort qu'il ne trouva plus la porte de sortie, et, tombé dans le bac au charbon de la cabaretière, il en sortit tout sale, d'un noir cendré. Depuis lors, la Corneille mantelée a gardé cette couleur.

Peu de jours après, le bon Dieu la rencontra, et voyant ce changement, il lui demanda : « D'où te vient cette couleur ? » Et l'oiseau lui avoua sans honte qu'il s'était grisé et qu'il était tombé alors dans le bac au charbon.

1. Le pélican (pelecanus carbo) n'a qu'un rudiment de langue à peine visible.

Digitized by Google

« Eh bien, dit le Seigneur, puisque tu oses te saoûler si effrontément, tu ne verras plus jamais l'été. »

Et depuis ce temps, quand l'été approche, les corneilles mantelées quittent nos contrées pour aller dans des pays plus froids.

(*Denderleeuw. — Flandre*)

CIII

Pourquoi la Poule ne sait pas voler

Au temps jadis la poule savait aussi bien voler que le pigeon, mais la poule avait le caractère querelleur et batailleur et ne cessait de maltraiter le pigeon. Partout où celui-ci volait, il était poursuivi par son ennemi. Un jour qu'ils furent de nouveau aux prises, le pigeon reçut une blessure assez profonde et le sang lui rougit les pattes. Le bon Dieu qui avait tout vu, dit alors : « Désormais la poule ne saura pas voler plus haut qu'un ou deux mètres, mais le pigeon volera comme par le passé ; cela mettra un terme à ces disputes et ces batteries continuelles. »

Depuis ce jour, les poules s'élèvent à peine au-dessus d'une haie, tandis que les pigeons volent que c'est merveille ; et depuis lors aussi, les pigeons ont du rouge aux pattes.

(*Denderleeuw. — Flandre*). A. de Cock.

Digitized by Google

CONTES ET LÉGENDES DE L'EXTRÊME-ORIENT [1]

XXXIV

L'ORIGINE DES DIEUX

Une légende des Carolines, recueillie au commencement du XVIIIe siècle rapporte que « le plus ancien des esprits célestes étoit un nommé *Sabucour*, dont la femme s'appeloit *Halmelul*. Ils eurent de ce mariage un fils auquel ils donnèrent le nom d'*Eliulep*, qui signifie en leur langue le *grand esprit*, et une fille nommée *Ligobund*. Le premier épousa Leteuhieul, qui étoit née dans l'île d'Ulée. Elle mourut à la fleur de son âge, et son âme s'envola aussitôt au ciel. Eliulep avait eu d'elle un fils nommé Lugueileng, ce qui veut dire le *milieu du ciel*. On le révère comme le grand seigneur du ciel, dont il est l'héritier présomptif.

« Cependant Eliulep, peu satisfait de n'avoir eu pour tout fruit de son mariage qu'un seul enfant, adopta Reschahuileng, jeune homme très accompli qui étoit de Lamurrec. Ils disent que, se dégoûtant de la terre, il monta au ciel pour y jouir des délices de son père; qu'il a encore sa mère à Lamurrce dans un âge décrépit; qu'enfin il est descendu du ciel jusqu'à la moyenne région de l'air, pour entretenir sa mère et lui faire part des mystères célestes. Autant de fables grossières inventées par les habitans de Lamurrec pour s'attirer plus de considération et de respect dans les îles circonvoisines.

« Lugueileng, fils d'Eliulep, eut deux femmes : l'une céleste, qui lui donna deux enfants, Carrer et Meliliau; l'autre terrestre, née à Falalu, de la province d'Huogoleu. Il eut de celle-ci un fils appelé *Oulefat*. Ce jeune homme, ayant su que son père étoit un esprit céleste, prit son vol vers le ciel, comme un nouvel Icare; mais à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il retomba sur la terre. Cette chute le désola, il pleura amèrement sa malheureureuse destinée;

1. Suite, voir t. X, p. 110.

Digitized by Google

mais il ne se désista pas pour cela de son premier dessein : il alluma un grand feu, et à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde fois en l'air et parvint jusqu'aux embrassemens de son père céleste » (1).

XXXV

Miracle de Saint-Thomas dans l'Inde

Les Portugais du sud de l'Inde disent « que *St-Thomas*, l'un des douze Apôtres de Nôtre Seigneur, après avoir long temps prêché l'Evangile dans le Royaume de *Narsingue*, malgré l'opposition des *Bramanes* ou Prêtres du pays, s'avisa un jour de prier le Roi de lui permettre de bâtir une Chapelle, où il pût faire ses dévotions ; et que les mêmes Bramanes s'y étant opposez, portèrent le Roi à lui refuser cette grace.

« Ils ajoutent qu'en conséquence de ce refus, une grosse poutre se vint mettre à l'entrée du havre de la ville de *Maliapour*, qui étoit alors la capitale du Royaume, et que ce havre fut tellement bouché par cette poutre que, non seulement les grands vaisseaux, mais même les petites barques n'y pouvant pas entrer, le commerce de la ville fut ruiné en fort peu de temps. On fit un effort avec plusieurs élephans pour tâcher d'ôter la poutre de là, et l'on employa même les Magiciens de ces quartiers, pour voir si leur art feroit ce que la force n'avoit pas pû faire ; mais l'un et l'autre se trouvant inutiles, le Roi fit proposer une récompense fort considérable à celui qui déboucheroit le havre, et engagea par ce moyen *St-Thomas* d'offrir son service, mais sans prétendre aucune autre récompense que la poutre même. Il se rendit d'abord ridicule par l'offre qu'il fit de la tirer lui seul, et particulièrement quand on vid (*sic*) qu'il y attachoit sa ceinture à dessein d'entraîner une masse que plusieurs élephans n'avoient pû ébranler ; mais il entraina la poutre avec la même facilité que s'il eût amené une petite barque, et l'ayant tirée sur la grève, il ravit le Roi en admiration, qui en suite de ce miracle lui permit de bâtir la Chapelle qu'il lui avoit demandée.

« Les *Bramanes*, voyant que ce miracle alloit décrier leur doctrine, et que la *Religion Chrétienne* s'établissant en ces quartiers-là, il ne falloit point espérer d'y pouvoir conserver la *Payenne*, ils resolu-

1. *Lettres édifiantes*, t. IV, Paris, 1877, gr. in-8. *Missions de l'Océanie*, *Lettre* du P. J.-A. Cautova, 20 mars 1722, p. 697.

Digitized by Google

rent de se défaire de l'Apôtre, et le firent tuer par quelques *Payens*, pendant qu'il faisoit sa priere dans la Chapelle » (1).

RENÉ BASSET.

LES VILLES ENGLOUTIES (2)

CLI

KYTÈGE

Dans le district de Makariev du gouvernement de Nijny-Novgorod se trouve un lac nommé Svétloïar (ce qui veut dire le ravin clair) à propos duquel les habitants du voisinage racontent des légendes sur la ville invisible de Kytège. On dit que les gens pieux ont réussi quelquefois à voir dans cet endroit la ville engloutie et à entendre les sons de ses cloches, on dit même que tous les dimanches les habitants de cette ville en sortent pour se rendre au marché acheter du pain, toujours chez les Tchérémisses de la contrée. L'eau de ce lac, selon la croyance populaire, guérit les maladies des yeux, ainsi que l'herbe qui pousse sur ses rives. Depuis longtemps déjà une grande foule, parfois de trois mille pélerins afflue ici vers la fête en l'honneur de l'image de Notre-Dame de Vladimir (le 23 juin). Selon la tradition qui nous est conservée dans les chroniques apocryphes de Kytège et qui est très répandue en manuscrits, la ville de Kytège a été bâtie par le grand prince Georges Vsevolodovitch et prise par le Batou-Khan, après quoi elle est devenue invisible et le

1. Olearius, *Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales par le Sr. Jean-Albert de Mandesllo*, trad. Wicquefort, Amsterdam, 2 vol. in-4, 1727, t. I, p. 286. Cette légende est en contradiction avec ce que les traditions chrétiennes rapportent des aventures de St-Thomas dans l'Inde. Cf. German, *Die Kirche der Thomaschristen*, Gütersloh, 1877, in-8, ch. I, p. 11-17. Peut-être y a-t-il là un souvenir du palais que, suivant les hagiographes, St-Thomas aurait bâti dans l'Inde pour le roi Gundophorus : Cf. Thilo, *Acta Sancti Thomæ Apostoli*, Leipzig, 1823, in-8, p. 30-32; Migne, *Dictionnaire des Apocryphes*, Paris, 1852, 2 vol. in-4, t. II, col. 1024; Jacques de Saroug, *Gedicht über den Palast den der Apostel Thomas in Indien baute*, *Zeithschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXV, 1871, p. 321-377; t. XXVIII, 1874, p. 584-626.

2. Voir chap. CXIII. *Le lac de Sviettloïar* dans la revue, Tome VIII, n° 10, page 474.

Digitized by Google

restera jusqu'au second avènement de Jésus-Christ. Les annales donnent une instruction détaillée sur la conduite à suivre pour pénétrer dans la ville invisible de Kytège : il faut observer un jeûne, verser beaucoup de larmes, faire le vœu inviolable de ne communiquer son intention ni à son père, ni à sa mère, ni à ses sœurs, ni à ses frères. Ce qui est à remarquer, c'est que toute une collection d'instruments de pierre a été rassemblée par un propriétaire du gouvernement de Kostroma, Monsieur A. P. Polivanov, dans les environs du lac Svétloïar [1].

V. YASTRÉBOV.

CLII

LA VILLE ENCHANTÉE DE MAYANDURA

(*Brésil*)

Les pêcheurs qui habitent sur le bord de la rivière de Mayandura, font mention dans leurs chansons d'une ville engloutie au fond des eaux :

Sur les eaux du Mayandura,
Ma barque a fait naufrage;
J'ai vécu loin de la terre,
Là-bas où l'animal m'a mené.

J'y ai vu des maisons, des palais,
Que jamais je n'ai vus sur terre:
Là-bas il y a des choses incroyables.
Il y a plus de beautés qu'ici. (2)

RENÉ BASSET.

1. A Katzisky. *Auprès de la ville invisible de Kytège* dans la revue : *L'ancienne et la nouvelle Russie*, 1877, III, 267-268.
2. E.-J. de Santa-Anna Nery, *Folk-lore brésilien*, p. 181-182.

Digitized by Google

TRADITIONS ET USAGES PICARDS [1]

VERS 1840

Le mariage

— Avant la messe de mariage, les conscrits de l'année offraient un bouquet à la jeune fille ; il était de tradition que le père de la jeune fille devait être très généreux.

— Après la messe, les jeunes filles du pays apportaient à la mariée chacune un bouquet ; les parents de la jeune fille offraient à boire ou donnaient de l'argent. A Grandvillers il n'était pas extraordinaire de recevoir ainsi 50 bouquets, et même davantage.

— En sortant de la messe, les jeunes gens tendaient des cordes devant les nouveaux époux pour les empêcher de passer et de rentrer chez eux. A chaque corde tendue, il fallait payer ceux qui la tenaient pour pouvoir passer. Cet usage n'existait que pour les mariés qui restaient dans le pays.

— Ceux qui quittaient le village, trouvaient, à l'entrée de celui qu'ils devaient habiter, une table dressée où était placée une collation composée de vin et de gâteaux. En 1842, cet usage commençait déjà à disparaître.

— Le prêtre bénissait le lit des jeunes époux.

— Les jeunes gens du pays dévissaient le lit des mariés ; il fallait leur donner de l'argent pour éviter ce désagrément.

— La jeune femme n'était reconnue paroissienne que le dimanche qui suivait le mariage. Ce jour-là, une parente la conduisait en toilette de fête à la grand'messe. Avant ce moment, elle ne devait sortir qu'accompagnée de son mari ; si elle était rencontrée seule, on lui ôtait un soulier ; et on ne lui rendait que contre une pièce d'argent.

1. Ma mère, née en 1822 à Grandvillers, village picard du département de l'Oise, m'a raconté ces traditions ; elle a quitté ce pays en 1842 pour venir à Paris, et n'y est pas retournée depuis cette époque ; elle ne sait pas si ces traditions existent encore aujourd'hui. (L. G.)

Digitized by Google

La Naissance

— Quand la lune change pendant les trois premiers jours de la fièvre de lait, le sexe de l'enfant qui naîtra ensuite, sera différent de celui du précédent ; sinon le sexe ne change pas.

— Jusqu'en 1840, il était d'usage à Grandvillers que, le Vendredi-Saint, pendant que sonnaient les 12 coups de midi à l'horloge de l'église, on fasse passer les enfants nouveaux-nés sous la croix de l'entrée du chœur, pour qu'ils marchent dans l'année. Une grille surmontée d'une croix fermait le chœur. Le curé laissait cette grille ouverte et tolérait cet usage. En 1840, le curé refusa d'ouvrir cette grille et resta derrière pendant que midi sonnait. Les femmes qui attendaient avec leurs enfants, l'invectivèrent avec violence ; il n'arriva à les convaincre que lorsque au bout d'un an, il leur fit remarquer que leurs enfants marchaient, quoiqu'ils n'eussent pas passé sous la croix du chœur. Depuis cette époque, cette usage est complètement abandonné.

La Mort

— Chaque personne conservait son cierge de baptême pour être allumé près de son lit de mort.

— Quand quelqu'un mourait, il fallait vider toute l'eau qui se trouvait dans la maison, pour empêcher l'âme du défunt de se noyer.

J'ai retrouvé cette usage dans le Perche, au Theil (arrondissement de Mortagne, Orne).

Divers

— Les œufs, pondus le Vendredi-Saint, donnent des poulets dont le plumage change de couleur chaque année.

— Les poulets qui naissent quand la lune croît, ont plus de vigueur.

Cette croyance existe encore dans le Perche ; on l'étend même à tous les animaux, lapins, veaux, etc.

Proverbes

— N'oublie pas que la messe n'attarde pas, le bien d'autrui n'enrichit pas et qu'on est plus longtemps couché que levé.

Digitized by Google

— Le mariage est un nœud qu'on fait avec la langue et qu'on ne défait pas avec les dents.

Miracle de Notre-Dame-du-Hamel

A Notre-Dame-du-Hamel, près de Grandvillers (Oise), on voyait d'énormes chaînes suspendues au mur de l'église. Voici, d'après la légende, l'origine qu'on attribuait à ces chaînes. A une croisade, le marquis de Créquy avait été fait prisonnier en Palestine par les infidèles qui l'avaient chargé de lourdes chaînes. Vingt ans après la disparition du marquis, la marquise croyant son mari mort, allait se remarier. On sonnait la messe, et les futurs époux étaient déjà à l'autel, lorsqu'on entendit une voix sortir d'un puits à Marne ; c'était le marquis, miraculeusement transporté de Palestine dans ce puits avec les lourdes chaînes dont il était chargé, qui demandait pourquoi les cloches sonnaient si fort. Son retour empêcha le mariage. Les chaînes que le marquis rapportait de Palestine, furent suspendues dans l'église. La légende ajoute qu'en allant à l'autel, la marquise était accompagnée d'un enfant de huit ans.

On vénérait ce miracle ; et les femmes stériles allaient en pélerinage à Notre-Dame-du-Hamel pour avoir des enfants. Etait-ce à cause de la naissance miraculeuse de l'enfant que la marquise avait eu pendant l'absence de son mari ?

LÉON COLLOT.

Lutins à cheval sur des escargots, gravure anglaise

Digitized by Google

UN JEU MAROCAIN [1]

IV

Le jeu en question me paraît être une modification du jeu du *fiâl* (ou *mofâialah*) qui était en usage dans l'Arabie antéislamique. Naturellement, on n'employait pas de tasses à café. D'après les commentateurs Ez Zaouzeni [2], Et Tebrizi [3], Ibn en Naḥḥâs [4], Et Tousi [5], c'était un jeu d'enfants qui consistait à rassembler un tas de poussière et à y cacher un objet quelconque. Le tas était ensuite divisé en deux et le joueur (*mofâil*) demandait à ses partners : Où est la chose cachée ? Celui qui la trouvera aura gagné ; celui qui ne la trouvera pas aura perdu. Les anciens poètes arabes en ont fait mention ; ainsi Tarafah [6] :

« Sa carène fend la surface des flots, comme le joueur au *fiâl* sépare la terre. »

De même Lebid [7] :

« Elle traverse les sables boisés de Dahnâ et ses pieds de devant ressemblent à la main du partner qui joue au *fiâl*. »

Il semble, d'après un passage d'Ibn Doraïd, dans son *Kitâb el Ichtiqâq* [8], avoir été le même que le *tabqir* ou *baqiri*, cité par un poète anonyme :

« Elle (la pluie) s'arrête autour de Motâlï, en laissant des traces pareilles à celles du joueur de *tabqir*. »

Hyde [9] et après lui Freytag [10] assimilent ce jeu au jeu persan appelé *Khak ou Nemek* (terre et sel), à d'autres jeux arabes qui nous sont peu connus : *'ayâf*, *anbouthah* et *t'aridah* appelé aussi *el massah ouo'zhzhabt'ah*.

René Basset.

1. Suite, v. t. IX, p. 247 ; t. X, p. 155.
2. Vullers, *Tarafa Moallakah cum Zuzenii scholiis*, Bonn, 1829, in-4, p. 4-5. Cf. aussi Arnold, *Septem Mo'allakât, carmina antiquissima Arabum*. Leipzig, 1850, in-4, p. 37; F.-E. Jonhson, *The seven poems*, London, 1894, in-8, p. 33.
3. Lyall, *A commentary on ten ancient arabic poems*, Calcutta, 1891-94, in-4, p. 31.
4. Ap. Reiske, *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas*, Leyde, 1742, in-4, p. 4.
5. Yusuf Diya ad din Al Chalidi, *Der Diwan des Lebid*, Vienne, 1880, in-8, p. 116.
6. *Mo'allaqah*, v. 5.
7. *Divân*, XVII, 26.
8. Ap. Reiske, *Tarraphæ Moallakah*, notes, p. 51.
9. *De ludis orientalibus Syntagma dissertationum*, t. I, Oxford, 1767, p. 397.
10. *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache*, Bonn, 1861, in-8, p. 178-179.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

J. Tiersot. *Vingt mélodies populaires des provinces de France, recueillies et harmonisées.* Paris, Heugel.

Ce nouveau cahier continue, en les doublant, les deux précédents recueils du même auteur ; et voilà, grâce à M. Tiersot, le public musical en possession d'une quarantaine de mélodies populaires françaises, très diverses d'essence, de genre et d'inspiration, toutes ayant leur caractère et leur mérite propres. Quant à la question d'origine il est arbitraire et abusif de désigner la provenance de chaque chanson, comme on l'a fait jusqu'à présent, par la province où elle a été recueillie d'abord ; de ce qu'une chanson est présente en un lieu, l'on ne saurait conclure qu'elle en est native : « Telle, dit justement M. Tiersot, considérée autrefois comme chanson normande, a été retrouvée en Berry et en Bourgogne ; telle autre, recueillie primitivement en Franche-Comté, existe aussi en Bretagne et jusqu'au Canada... » M. T. a donc fort bien fait de renoncer à baptiser ses mélodies d'un nom de province pris au hasard ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles sont françaises ; pour leur patrie particulière, elles en ont une assurément, mais nous n'avons aucun moyen de la déterminer (1). Peut-être M. T. aurait-il pu seulement, à titre de renseignement utile, nous indiquer entre parenthèses l'endroit où il a entendu chaque mélodie, le recueil local d'où il l'a extraite ?

Je n'ai rien à dire des textes poétiques de M. T. Se donnant un but de vulgarisation musicale, il n'avait pas à s'imposer une méthode scientifique. De fait il ne nous présente ni des textes critiques rigoureusement constitués, ni la reproduction littérale de quelque version traditionnelle ; mais il mêle plusieurs versions ensemble et les corrige l'une par l'autre, de manière à former un poème suffisamment clair et agréable à l'auditeur : ce qui est son droit. Les airs sont notés scrupuleusement, et, pour ainsi dire, sous la dictée du peuple ; c'est donc dans l'harmonisation de ces airs que réside le travail original de M. T. ; et c'est où il a déployé le même goût et le même talent qui firent le succès de ses autres recueils. Certes, la mélodie populaire n'est pas faite pour être accompagnée ; elle vole par ses propres ailes ; et ses créateurs, indoctes et rustiques, ne l'ont jamais conçue autrement. Je n'en tiens pas moins pour très sûr que le seul moyen de la faire goûter à nos oreilles de civilisés, c'est d'en relever la simplicité nue d'un vêtement harmonique approprié. Bien plus, quand il est façonné, ce vêtement, par une main habile et légère, il n'ajoute pas peu de chose à la beauté de la chanson. Car, il faut bien l'avouer, par son essence même la chanson est monotone et peu dramatique : puisque, suivant le nombre des couplets, les idées les plus différentes, gaies ou graves, gracieuses ou tragiques, vont défilant sur la même mélodie invariable. Je sais bien que l'interprète, par des artifices de chant et de diction, peut déjà introduire

1. Je ne parle ici que des mélodies. Pour le poème, la question n'est plus tout à fait la même, d'autant que l'analyse linguistique et historique d'un texte bien établi permet d'en fixer la provenance et la date, au moins avec une certaine approximation. Et c'est ce que j'ai moi-même essayé de faire pour quelques chansons célèbres.

Digitized by Google

quelques nuances en cette uniformité. Mais c'est surtout l'harmoniste à qui il appartient de prêter à ces œuvres très simples la variété et le mouvement de la vie ; par son art, le dessin demeure, mais la couleur change à chaque fois, et en même temps l'impression produite. M. Tiersot excelle à cela. Qu'on entende, par exemple, sa complainte du *Roi Loys*, si souvent et si parfaitement dite par Mlle Auguez : de cette chanson, d'ailleurs admirable par l'air autant que par les paroles, M. T. a su faire un véritable petit drame musical. Plusieurs autres chansons ne sont pas d'un moindre charme. Je citerai particulièrement *le Mariage anglais, — Pierre et sa mie* (le modèle peut-être le plus touchant qui soit de l'élégie populaire), — *En revenant de noces* (plus connue sous le titre de *La claire Fontaine*), — enfin la chanson nuptiale : *Sur le pont d'Avignon*, d'une popularité universelle.

GEORGE DONCIEUX.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

County Folk-Lore. Printed Extracts n. 3. Leicestershire and Rutland collected and edited and édited by Charles James, Billson. London, David Nutt, in-8 de pp. 153 (6 shillings).

Ce volume forme la suite de la très utile publication entreprise par Folk-Lore Society des documents intéressant nos études qui se trouvent dispersés dans les anciennes chroniques, dans les livres, dans les journaux ou les plaquettes.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Arta, *Revista muzicala.* — Ce périodique roumain, publié à Jassi, donne dans presque tous ses numéros des mélodies populaires roumaines, dont la plupart ont été notées par MM. T. Cernu, Musicescu, D. Dimitriu, A. Mustea, D. Jonescu, etc.

Le Monde moderne illustré, avril. Musiciens et chanteurs des rues. *P. Csell* (intéressant article accompagné de douze dessins)..

Revista delle tradizoni popolari italiane II. 6. — Tradizioni popolari di Nuoro Sardegna : Indovineli ; Giuochi e passatempi infantili ; Superstizioni, credenze e medicine popolari ; Usi e costumi : Amoreggiamenti ; Nozze ; Batessimi ; Spauracchi dei bimbi ; Su Candelarju ; Usi funebri ; Saluti ed auguri ; Elemosine ; Feste ; Usi vari ; Passatempi ; I Barracelli ; Vivande ; Vestimenta ; *Grazia Deledda.* — Credenze e superstizioni medioevali : Parte I, Delle visioni Parte II, I mostri ; Parte III, I fenomeni celesti e le virtù delle pietre e delle piante, *L. Callari.* — Leggenda sarda di compare Peddiù, *Maria Manca.* — Pietra Maria, *Matilde Dell'Oro Hermil.* — La leggenda di Serra San Bruno in

Digitized by Google

Calabria. — L'albero del Gran Diavolo nel bergo, di San Fruttuoso in Genova. — Altre leggende genovesi. — Una leggenda dei Gonzaga, *F. Nunziante*. — Filastrocche recitate dai bambini catanesi, *A. Trombatore*. — Filastrocche Trentine, *L. Cesarini Sforza*. — Filastrocca toscana. — Stornelli e sciuri, *C. Vitelli*. — La strega del convento. — Dello starnuto. — Apoplessia, *A. Frontero*. — L'albero di maggio. — L'albero della cuccagna, *A. Frontero*. — Indovinelli calabresi. — Indice delle materie, *A. Pitera*.

Volkskunde VIII, 1 2. — Un mystère rustique, *Pol de Mont*. — Proverbes et dictons. — Larmes de crocodile. — Proverbes et Dictons sur les femmes, *A. de Cock*. — Usages populaires. La chanson de l'ours, *A. de Cock*. Une satyre bas-allemande, *J. M. Brans*. — Contes. — Brûler une chandelle au diable, *A. de Cock*. — Blason populaire. — La Tourterelle de Begynendick, etc., *A. de Cock*. — Menteries, *A. de Cock*. — Le Batelier, le Meunier et l'Ane, *A. de Cock*. — La Femme obstinée, *A de Cock*.

Wallonia III, 6. — Risettes. Amusette des doigts, *O. Colson*. — Li P'tit Dj'han et l'moncheu. Conte ardennais, *Julien Tromme*. — Les Amoureux. — IV. Moyen de se faire aimer, *Jos. Lesuisse*. — V. Parodies de prières. — VI. La coutume de lier le jonc, *O. C.*

NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Dîner de ma Mère l'Oye*. — Le 103e dîner a eu lieu le 31 mai au restaurant des Sociétés savantes sous la présidence de M. Charles Beauquier, vice-président de la société. Au dessert, M. Th. Volkov a exhibé un gâteau en usage dans les cérémonies du mariage en Ukraine, et il a montré un certain nombre de photographies envoyées par M. Yastrebon d'Elissavetehrod avec son article pour la *Revue des Trad. Pop.* et représentant la série des gâteaux symboliques en usage lors de cette cérémonie. Cette communication a vivement intéressé les convives et a donné lieu à un échange d'observations, auxquelles ont pris part MM. Raoul Rosières, Arthur Rhôné et plusieurs autres ; M. Th. Volkov a encore montré des images du XVIIe siècle, envoyées par M. Dikarev d'Ekaterindor (Pays des Cosaques de la Mer Noire) où figurent des sirènes à pieds d'oiseaux ; elles sont accompagnées d'inscriptions en ancien slavon, que notre collègue a pu déchiffrer. MM. Rosières et O. Beauregard constatent qu'elle reflètent une infiltration persane.

M. Sébillot a donné quelques détails sur le fonctionnement de la société, desquels il résulte que les admissions ont été cette année de 14, tandis que la Société perdait seulement six membres, dont trois par décès. Le nombre des abonnements a aussi augmenté, ainsi que la vente des années écoulées.

Digitized by Google

.·. *Secret pour ouvrir les serrures.* — En 1647, Furnes (Fland. Occid.) était devenu française. « Deux soldats de la garnison française se consultèrent pour savoir comment ils pourraient le plus facilement s'adonner au vol. L'un d'eux dit à son camarade qu'il connaissait un « artifice » pour ouvrir toutes les serrures, sans l'emploi de la force ; il fallait *se procurer des hosties consacrées, les réduire en cendre* avec des *dents de personnes mortes.* » (*Chronique de Furnes.* M. S. Heinderyex, année 1647).

Cette superstition a-t-elle été constatée en France ?

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Le Mannequin de Judas.* — A la Guadeloupe, en 1885, j'ai vu une coutume de vieille date, importée de France (de quelle province ?) qui est peut-être en quelque rapport avec certaines croyances relatives aux tonnelliers. Le Jeudi saint, la populace court les rues de la Basse-Terre, criant, gesticulant, traînant et frappant à coups de bâtons redoublés... Judas. Ce traître est représenté... non par un tonnellier, mais par un produit de l'industrie du métier, une grosse futaille qui est bientôt mise en pièces, celles-ci sont brûlées.

(Comm. de M. le Dr A. Corre).

.·. *Les vers à soie.* — A Bologne on fait bénir le papier pour les vers à soie, pour que cette bénédiction assure une bonne récolte. (Monnier. *Contes populaires en Italie*, 225).

S'est-on occupé de relever en France les coutumes et superstitions des éleveurs de vers à soie ?

.·. *Moyen d'éviter le bavardage.* — D'après Demeunier, *Esprit des Usages*, I, 135, les négresses de Gambie pour éviter les médisances et les discours inutiles se remplissent la bouche d'eau quand elles sont au travail.

RÉPONSES

.·. *Les doigts dans le nez* (t. VIII, p. 372). — A Liège, on demande à la personne surprise les doigts dans le nez : « Es-tu malade ? » — « Pourquoi ? » se hâte-t-elle de demander. — « Parce que tu fais des pilules ».

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Ce qu'on dit aux personnes ennuyeuses* (t. IX, p. 231). — A Liège, aux personnes qui vous importunent par la question : « Quoi ? » on répond : « *Les corbeaux sont au bois.* »

(Comm. de M. A. Harou).

.·. *Chrysanthèmes* (*Revue des trad. popul.*, t. VI, p. 704). — En Campine, les chrysanthèmes (chrysanthemum leucanthemum) se nomment Sint-Jansbloemen (fleurs de St-Jean).

.·. *La queue au tueur de cochon* (t. X, p. 255). — En Vendée, dans certaines contrées, au moins, la queue du cochon appartient au tueur « au saigneur du môssieu », comme on dit. Souvent aussi, les bons amis s'en font cadeau mutuellement et ce n'est pas ici qu'on pourrait démentir le proverbe qui assure « que les petits cadeaux entretiennent l'amitié ». En effet, cet appendice de l'animal enveloppé d'abord soigneusement et mystérieusement, puis mangé en compagnie d'intimes, donne lieu à des réjouissances fort goûtées de part et d'autre.

(Comm. de M. F. Charpentier).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Dalour.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 7 — Juillet 1895.

CONTES DU PAYS DE GAZA

Les neuf contes [1] qui suivent proviennent de la province portugaise de *Lourenço-Marques* (Delagoa Bay) et de la région avoisinante, sur la côte Sud-Est de l'Afrique. Ce pays auquel les géographes donnent aujourd'hui le nom de *pays de Gaza* n'est qu'en partie soumis à l'influence du Portugal. Celle-ci ne se fait guère sentir au-delà des limites de Lourenço-Marques. A l'heure qu'il est, un soulèvement général des indigènes semble remettre en question l'existence même de la colonie. Le vrai souverain de ce vaste pays, encore presque inconnu, est le grand chef *Goungounyane*, le descendant des conquérants zoulous qui l'envahirent vers 1820.

Les habitants autochtones du pays appartiennent, ainsi que leurs maîtres les Zoulous, à la race des Bantou. Divisés en un grand nombre de tribus ou de clans différents (*Ba-Hlengwe Ba-Hlangwana*, *Ba-Ronga*, *Ba-Djonga*, etc.), ils parlent tous des dialectes d'une seule et même langue. On les dénomme parfois *Ma-Gwamba*, *Ba-Fekeza*, *Knopneuzen*, etc., mais aucune de ces appellations n'est exacte, ou ne peut s'appliquer au groupe ethnique tout entier. Aujourd'hui on semble s'accorder à leur donner le nom de *Ba-Thonga* (esclaves) que

1. Je ne donne ici que neuf des contes que j'ai recueillis ; ce sont en effet les seuls qui me semblent assez intéressants pour être publiés dans cette Revue.

Digitized by Google

leur ont imposé leurs conquérants zoulous. Eux-mêmes l'accepteraient, paraît-il, assez volontiers. Ils confinent au Sud aux *Zoulous*, au nord aux *Ba-Tchopi*, et s'étendent sur les deux rives du Limpopo jusqu'au Zoutspansberg et à Inhambane.

Par leurs mœurs, leurs traditions, leur langue, ils se rapprochent surtout des Cafres et des Zoulous, mais ils ont aussi de nombreux points de contact avec les peuples Ba-Souto et Be-Chuana. Ils forment ainsi, en quelque sorte, la transition entre ces deux grands rameaux de la race des Bantou du Sud Africain.

Leur langue, le *tchi-thonga* est actuellement assez bien connue. La mission des Eglises protestantes de la Suisse romande, établie depuis 1874 au Zoutspansberg, et depuis 1886 à Delagoa-Bay, a déjà publié des livres dans le dialecte *gwamba* ou *djongba* du Transvaal, et dans le dialecte *ronga* de Lourenço-Marques. Une courte grammaire en français, par M. P. Berthoud, a paru à Lausanne en 1883. Les missionnaires américains d'Inhambare ont également fait paraître quelques livres dans le dialecte *tchi-tswa* ou *hlengwe*. Tous ces dialectes sont assez semblables entre eux pour que celui qui comprend l'un n'ait pas de peine à entendre les autres. Il est seulement regrettable que ces publications aient été faites d'après des systèmes orthographiques très différents.

Les contes, dont je donne ci-après une traduction littérale, m'ont été racontés dans le dialecte des *Ma-Khosa*, qui est à peu près identique au dialecte *djonga* (ou *gwamba*) du Zoutspansberg. Le conteur est un jeune homme de 20 à 22 ans, nommé *Yoweni Magoudou*, qui suit en ce moment les cours de notre école normale de Morija, dans le Basutoland. Il est le fils du chef Magoudou, qui était il y a quelques années le grand chef des Ma-Khosa. Ceux-ci habitent le district situé au nord de la rivière Nkomati ; la résidence même de Magoudou (Magoud sur les cartes) est situé sur le 25e degré de latitude Sud, et le 32,40 de longitude Est (Greenwich).

Ces contes ne sont nullement des modèles de genre. Le conteur ne se les rappelait qu'imparfaitement, et il est certain que plusieurs ne sont pas complets. Je n'hésite cependant pas à les envoyer à la Revue. Ils représentent en effet très probablement la première contribution au folklore de cette partie de l'Afrique et sont à tous égards d'un grand intérêt. On remarquera facilement une grande ressemblance entre ces contes et ceux des Ba-Souto, des Zoulous ou des Zambéziens. Cette ressemblance est surtout frappante dans les contes d'animaux qui chez les Thongas, comme ailleurs, semblent particulièrement populaires. Je n'indique en note que quelques points de contact entre ces différents contes, et me borne à renvoyer

Digitized by Google

ceux qui s'y intéressent à mes *Contes du Haut Zambèze* que cette Revue vient de publier, et à mon volume de *Contes des Ba-Souto*, actuellement en cours de publication à la librairie Leroux. C'est avant tout aux contes d'animaux du Haut Zambèze (dont je possède encore un grand nombre en portefeuille) que les contes de Gaza se laissent le mieux comparer.

Je suis heureux d'ajouter que les missionnaires suisses de Lourenço-Marques s'occupent avec ardeur de la récolte des contes thonga, et ne doute pas que bientôt, grâce à eux, nous en saurons infiniment davantage sur le folklore de ce pays. Personne n'est mieux placé qu'eux pour ces recherches-là, et il n'est que temps qu'on s'y mette sérieusement.

Pour un de ces contes au moins (*les habits merveilleux*), il est très possible qu'il faille admettre une influence orientale. Rien d'ailleurs ne serait plus compréhensible vu le grand nombre d'Hindous et de Banyans établis à Lourenço-Marques et dans la contrée avoisinante. Cependant le fond même de ce conte est très probablement d'origine Bantou ; il présente en effet de nombreuses ressemblances avec des contes zoulous et ba-souto.

Thaba-Bosiu, Basutoland, Avril 1895.

I. Contes d'animaux

1. *Le lièvre dans la peau du lion* (1)

Un certain jour les animaux se rassemblèrent et décidèrent de bâtir un village où tous habiteraient. Seul le *nkoula-bolongo* [2] s'était tenu à l'écart. Quand ils eurent fini de bâtir leur village, il arriva que chaque fois qu'ils allaient paître quelque chose d'étrange se produisait : à leur retour de la forêt, ils trouvaient que toute la bouse avait disparue.

Un jour ils dirent : « Que ferons-nous pour découvrir celui qui mange ainsi notre bouse ? » Il décidèrent que l'un d'eux devait monter la garde. « Qui sera-ce ? » Le buffle dit : « C'est à la gazelle à rester, elle qui a de grands yeux, elle verra le coupable de loin ». Les animaux demandèrent : « Avec quoi le tuera-t-elle ? » Le buffle

1. Cf. le conte ba-souto : *le petit lièvre*, et dans les Contes du Haut Zambèze : *le lièvre et la grue royale*.
2. Litt. « celui qui enlève la bouse. » Il s'agit ici d'un animal fabuleux. Dans le folklore ba-souto, il porte parfois le nom de *Pinyané*.

Digitized by Google

répondit : « Nous lui donnerons des flèches ». Ils partirent ; la gazelle resta.

Au bout d'un moment arrive le *nkoula-bolongo*. De loin il crie à la gazelle : « Bonjour, m'amie ! Pourquoi es-tu restée ? » Elle dit : « Je suis malade ». Le *nkoula-bolongo* lui dit : « Débarassons-nous mutuellement de nos poux ». Ils se mirent à le faire ; au bout d'un instant la gazelle s'endormit. Alors le *nkoula-bolongo* se mit à manger toute la bouse. La gazelle se réveilla, vit que son compagnon n'était plus là et que toute la bouse avait disparue. Elle se dit : « Aujourd'hui, je suis morte ». Puis elle monta sur un arbre et cria : « Animaux, animaux, holà ! la bouse est partie [1]. Elle a été prise par le *nkoula-bolongo*, le mangeur de la bouse des animaux ». Les animaux lui demandèrent : « Et toi, gazelle, où donc étais-tu allée ? » Ils ajoutèrent : « Tuons-la ». Elle s'enfuit au loin ; c'est à cause de cela, dit-on, que la gazelle craint tous les autres animaux.

Les animaux se demandèrent de nouveau : « Qui mettrons-nous comme gardien ? » Le bœuf dit : « Mettons-y le lièvre ». Ils partirent ; le lièvre resta. Arrive le *nkoula-bolongo* ; de loin il crie : « Bonjour ami ! » Il s'approche du lièvre et lui demande : « Pourquoi es-tu resté ? » Le lièvre répondit : « Je suis malade ». Le *nkoula-bolongo* lui dit : « Débarrassons-nons mutuellement de nos poux ». Le lièvre consentit. Le *nkoula-bolongo* lui dit : « C'est moi qui commencerai ». Il se mit à l'ouvrage. Au bout d'un instant le lièvre s'endormit. Il dormait les yeux ouverts, mais son compagnon l'entendait ronfler ; pour bien s'assurer qu'il dormait il prit un brin de paille et l'approcha des yeux du lièvre. Il vit que celui-ci dormait réellement. Alors il s'éloigna et se mit à manger de la bouse. Au bout d'un moment le lièvre s'éveilla, prit ses flèches et en perça le *nkoula-bolongo*. Celui-ci mourut.

Alors le lièvre monta sur un arbre et cria : « Animaux, animaux, holà ! je l'ai tué, je l'ai tué ! ».

Les animaux lui dirent : « Qui donc pourrait l'emporter sur toi ? » Ils ajoutèrent : « Dépouillons-le de sa peau ». Ils le dépouillèrent et restèrent là à manger sa chair. Quelques jours après il tomba de la pluie ; la bouse se changea en une boue humide et glissante. Alors les animaux se dirent les uns aux autres : « Partons d'ici, et allons là où le sol est sec ». Ils partirent tous.

Le lièvre dit au lion : « Père restons ensemble et finissons de manger la chair du *nkoula-bolongo* ». Le lion dit : « C'est bien ». Ils restèrent. Le lièvre ajouta : « Bâtissons une hutte ». Comme ils la

1. Ces mots sont en *zoulou* dans l'original.

Digitized by Google

recouvraient de roseaux, le lièvre dit : « C'est moi qui me tiendrai à l'intérieur pour t'aider à lier les roseaux, puisque je suis le plus petit ». Comme ils travaillaient, la queue du lion passa à travers les lattes du toit. Le lièvre l'attacha aux lattes en même temps que les roseaux. Le lion demanda : « Qu'est-ce qui tient ma queue ? » Le lièvre dit : « Ce n'est qu'un brin d'herbe qui l'a piquée ». Lorsque le lièvre vit que la queue du lion était attachée très fortement aux lattes du toit, il cessa de travailler, descendit à terre et se mit à manger. Le lion lui demanda : « Lièvre, qu'est-ce qui tient ainsi ma queue ? » Le lièvre répondit : « Je n'en sais rien ». Le lion essaya vainement de descendre, il resta attaché au toit de la hutte. Alors survint un ouragan, avec une forte pluie mêlée de grêle ; le lion en mourut.

Le cadavre du lion resta sur le toit de la hutte ; sa chair pourrit tout entière, la peau seule ne pourrit pas, elle resta entière comme un sac vide. Un jour, comme le vent soufflait, la queue du lion se détacha, et la peau du lion tomba à terre. Le lièvre eut une forte peur et s'écria : « Père, pardon, je me repens. » Au bout d'un instant il s'aperçut que ce n'était qu'une peau vide. Il se demanda : « Que ferai-je ? » Il se dit : « Je vais enlever les os, et remplir la peau de sable ; chacun croira que le lion est encore vivant. » Il remplit de sable la peau du lion, mais laissa la tête entièrement vide pour pouvoir s'y cacher.

Un jour l'hyène se dit : « Je vais aller voir notre roi. » Le lièvre la vit venir ; vite il entre dans la gueule du lion. L'hyène s'approche et dit : « Bonjour, chef. » Le lièvre lui cria : « Cuis-moi bien vite de la viande. » L'hyène se hâta d'obéir. Quand la viande fut à point, elle la retira du pot. Le lièvre lui dit : « Donne-moi toi-même à manger, mon enfant ; tu le vois, je suis vieux. » L'hyène lui donna à manger ; le lièvre avançait sa patte au bord de la gueule du lion et prenait la viande.

Un jour comme l'hyène faisait cuire de la viande, l'eau se mit à bouillir et à sortir du pot ; l'hyène chercha un bâton pour la remuer. Le lièvre lui cria : « Remue avec ta patte. » L'hyène en fut toute fâchée, mais dut bien obéir. Elle se disait : « Maintenant que le lion est vieux, il est devenu plus méchant que jamais. » Quand elle eut fini, elle se retira à l'écart. A son retour elle s'aperçut que le sol était couvert de traces de lièvres ; elle en conçut un grand étonnement. Elle se dit : « Il faut que je voie d'où sort ce lièvre. »

Comme elle était aux aguets, elle vit le lièvre sortir de la gueule du lion ; c'est alors qu'elle s'aperçut que ce n'était pas un vrai lion, mais seulement le lièvre revêtu de la peau du lion. Dès qu'il la vit

Digitized by Google

s'approcher, vite le lièvre rentra dans la gueule du lion. Il lui dit : « Donne-moi à manger, mon enfant. » L'hyène lui répondit : « Pourquoi ne manges-tu pas toi-même ? » Le lièvre lui dit : « Tu le sais, je suis vieux. » L'hyène le regarda de nouveau, et, voyant à quel point il semblait un lion véritable, elle eut peur de lui désobéir.

Le lendemain, elle se mit encore aux aguets, pour bien voir ce qui en était. Cette fois encore elle vit le lièvre sortir de la gueule du lion. Elle s'approcha. Le lièvre lui dit : « Donne-moi à manger, mon enfant. » L'hyène répondit : « Je suis fatiguée. » Le lièvre dit : « Je te tuerai. » L'hyène répondit : « Non, c'est moi qui te tuerai. » Elle prit une assagaie et en frappa la peau du lion ; le lièvre en sortit et s'enfuit. L'hyène vit bien enfin que ce n'était qu'un lièvre.

2. *L'arbre du roi des animaux.*[1]

Les animaux étaient assemblés à un endroit où il y avait un arbre chargé de fruits excellents ; c'était l'arbre dont mangeait leur roi, l'éléphant. Un matin, à leur réveil, ils trouvèrent que les fruits avaient été mangés. Ils se demandèrent les uns aux autres : « Qui donc a mangé ces fruits ? » Ils ne purent le savoir. Le soir, comme ils allaient dormir, le lièvre leur dit : « Je vous prie de me recouvrir d'un vase de bois, et de ne me délivrer que demain à votre réveil, afin que vous ne puissiez pas dire que c'est moi qui mange les fruits du roi. » Ils y consentirent et l'enfermèrent sous un vase de bois renversé

Au milieu de la nuit, pendant qu'ils dormaient, le lièvre se leva, sortit de dessous son vase et mangea les fruits du roi. Quand il les eut mangés, il en prit les noyaux et les cacha sous les aisselles de l'éléphant. Puis il alla se cacher de nouveau sous son vase. Au petit jour, ils se réveillèrent tous. Le lièvre les appela et leur dit : « Délivrez-moi, que moi aussi je sache qui a mangé les fruits du roi. » Ils le délivrèrent.

A peine sorti de dessous son vase, le lièvre demanda : « Qui a mangé les fruits du roi ? » Les animaux répondirent : « Nous ne savons. » Le lièvre ajouta : « Il faut que le roi décide que celui sur la personne duquel on découvrira les noyaux soit mis à mort, même si ce sont ses propres conseillers ; et si même c'est le roi, qu'on le tue lui aussi. » Les animaux lui répondirent : « Tu as raison. »

1. Cf. un conte ba-souto analogue : *la légende de la tortue*, et, dans les Contes du Haut Zambèze : *le lièvre et la grue* royale. Dans le conte ba-souto c'est la tortue qui joue le rôle attribué ici au lièvre.

Digitized by Google

Le lièvre dit alors : « Sautons tous par dessus ce fossé. » Les autres lui dirent : « Tu as raison. » Il ajouta : « C'est moi qui commencerai. » Il sauta ; tous sautèrent après lui. Quand l'éléphant voulut sauter, les noyaux tombèrent de dessous ses aisselles. Le lièvre s'écria : « Tuons-le ainsi qu'il a été décidé. » Alors ils se saisirent de l'éléphant et le mirent à mort.

Au bout de quelques jours, les animaux dirent : « Partons d'ici, et allons ailleurs. » Au moment où ils partaient, le lièvre dit : « Permettez-moi de marcher un peu en arrière ; je boite et ne puis marcher vite. » Ils y consentirent. Le lièvre se mit à les suivre en chantant ainsi :

« Ntee ! ntee ! ils ont tué l'éléphant,
Disant qu'il avait mangé les fruits du roi :
Mais c'est moi qui les ai mangés !
Ntee ! ntee ! je les ai trompés ; ils ont tué leur roi ! »

L'un des animaux entendit le lièvre chanter ainsi. Il demanda : « Avez-vous entendu ce que chante le lièvre. » Les animaux répondirent : « Non ! nous ne l'avons pas entendu. » Il ajouta : « Que l'un de nous se cache au bord du chemin, et il l'entendra bien. » Alors un des animaux se cacha au bord du chemin. Il entendit le lièvre chanter ainsi :

« Ntee ! ntee ! ils ont tué l'éléphant, etc. »

Dès qu'il l'eut entendu, l'animal rejoignit bien vite ses compagnons et leur dit : « C'est le lièvre qui a mangé les fruits de l'arbre du roi. » Les animaux dirent : « Attendons-le ici, et saisissons-nous de lui au moment où il passera. » Ils voulurent se saisir du lièvre, mais celui-ci glissa entre leurs mains et s'échappa ; il trouva un trou de fourmilier[1] et s'y cacha.

Arrivés près du trou, les animaux demandèrent : « Que ferons-nous pour nous emparer du lièvre ? » Ils dirent : « Prenons une branche fourchue, et taillons-la en harpon ; nous pourrons ainsi le saisir. » Ils taillèrent une branche et l'enfoncèrent dans le trou. Le harpon saisit le lièvre. Celui-ci se mit à rire et dit : « Vous n'avez pas réussi à me saisir. » Ils le laissèrent aller. Ils recommencèrent ; cette fois-ci le harpon accrocha une racine d'arbre. Alors le lièvre se mit à pleurer, et cria : « Laissez-moi, laissez-moi, je sortirai de moi-même. » Les animaux dirent : « Tirez ferme. » Ils tirèrent de

1. L'animal dont il est question ici est, je crois, particulier au Sud de l'Afrique ; c'est un pachyderme qui vit dans des trous profonds, ne sort que la nuit, et se nourrit de termites.

Digitized by Google

toutes leurs forces ; le harpon se cassa. Ils essayèrent une fois encore tout aussi inutilement.

Alors ils se demandèrent : « Que ferons-nous ? » L'un d'eux répondit : « Fichons ici en terre un plumet de guerrier, afin que le lièvre ait peur de sortir de son trou ; il croira en effet que l'un de nous est toujours là. » Ils plantèrent en terre un de leurs plumets. Lorsque le lièvre voulut partir, il vit le plumet et pensa qu'ils étaient toujours là ; il resta ainsi plusieurs jours dans son trou, Chaque fois qu'il voulait sortir, le plumet était toujours là. Il se disait : « Je suis perdu ; que me reste-t-il à faire ? » Il resta là très, très longtemps.

Enfin un jour, un grand vent vint à souffler ; le plumet fut enlevé par le vent. Le lièvre sortit alors, et s'aperçut que les animaux étaient partis depuis longtemps, et que ce dont il avait eu peur n'était qu'un simple plumet. Il le prit et le brûla. Puis il partit de là et se dit : « Je ne veux plus aller vers les autres animaux, ils me tueraient. » C'est pourquoi le lièvre vit toujours seul jusqu'à maintenant.

3. *Le chacal* (1)

Un jour, comme il n'y avait pas de pluie, les animaux s'assemblèrent pour délibérer. Ils dirent : « Creusons un puits profond pour y trouver de l'eau ». Quand le chacal arriva vers eux il dit : « Pour moi, je n'ai nulle envie de boire de l'eau ». Il s'éloigna. Lorsque les animaux eureut fini de creuser leur puits, ils se rassemblèrent pour boire tous en mêmes temps. La nuit ils dormirent autour du puits, le matin ils burent, puis s'en allèrent paître. Quand ils se furent éloignés, le chacal arriva, but de l'eau et se baigna dans le puits. A leur retour les animaux trouvèrent qu'au lieu d'eau il n'y avait que de la boue dans leur puits. Ils se demandèrent : « Que ferons-nous pour savoir qui trouble ainsi notre eau ? » Ils dirent : « Il faut qu'un de nous reste ici à veiller ». On demanda : « Qui sera-ce ? » L'hippopotame dit : « C'est au gnou à rester et à veiller sur notre eau ».

Lorsque les animaux furent éloignés, le chacal arriva et dit : « Bonjour, gnou, mon ami ! que fais-tu là ? » Le gnou répondit : « Je reste ici pour découvrir celui qui trouble notre eau ». Le chacal lui dit : « Laisse-moi te donner de mon eau en échange de la tienne ». Le gnou répondit : « Fais m'en goûter ». Alors le chacal trempa une

1. Cf. le conte ba-souto : *le chacal et la source*, et, dans les Contes du Haut Zambèze : *le lièvre et la grue royale*.

Digitized by Google

plume dans du miel et en frotta les lèvres du gnou. Celui-ci s'écria : « Que c'est bon ! donne m'en encore ». Le chacal répondit : « Je t'en donnerai si tu me permets de boire de ton eau ». Le gnou dit : « Bois seulement ». Quand le chacal eut bu, il dit : « Laisse moi me baigner un instant, je ne troublerai pas ton eau ». Le gnou le lui permit. Qnand le chacal eut fini de se baigner il s'enfuit dans la brousse. A leur retour les animaux virent que leur eau était salie et demandèrent au gnou : « Où donc étais-tu ? » Il leur répondit : « Le chacal m'a trompé en me donnant du miel ». Alors les animaux dirent : « Tuons le gnou ». Ils le tuèrent.

Le lendemain ils dirent : « C'est maintenant le tour de la tortue de veiller sur notre eau ». La tortue monta la garde près du puits. Arrive le chacal ; il lui crie : « Bonjour, m'amie ». Elle lui demanda : « Que cherches-tu par ici ? » Le chacal lui répondit : « Je suis venu pour te voir ». La tortue dit : « Donne-moi donc un peu de cette bonne eau que tu as ». Le chacal de répondre : « Viens ici, je t'en ferai goûter ». Il trempe une plume dans le miel et la passa sur les lèvres de la tortue. Celle-ci le saisit par la jambe. Quand le chacal sentit que la tortue le tenait, il lui dit : « Laisse-moi aller, je te chanterai de jolies chansons ». Elle lui répondit : « Chante seulement ; je les entendrai ». Le chacal eut beau chanter, la tortue refusa de lâcher prise.

A leur retour les animaux louèrent la tortue, et dirent : « Maintenant il nous faut tuer le chacal ». Celui-ci leur dit : « Tuez-moi bien vite ; mais si vous voulez réellement me tuer, il faut m'enduire la queue de graisse. Quand vous l'aurez ainsi graissée, saisissez-moi par la queue et jetez-moi contre le sol ; c'est ainsi que vous réussirez à me tuer ». Les animaux lui dirent : « Tu as raison ». Ils lui enduisirent la queue de graisse ; mais, au moment où ils le saisissaient par la queue, elle glissa entre leurs pattes, et le chacal s'enfuit au loin.

Un autre jour ils réussirent de nouveau à s'emparer de lui. Le chacal leur dit : « Laissez-moi dehors après m'avoir fortement lié ; demain matin vous me tuerez ». Ils dirent : « Tu as raison ». Ils le lièrent avec des cordes et le laissèrent dehors. Pendant la nuit vint le léopard qui lui dit : « Qu'as-tu donc, chacal, à rester ainsi dehors ? ». Le chacal répondit : « C'est un pari que nous avons fait ; les autres animaux m'ont dit que si, malgré le froid, je passe toute la nuit en plein air, ils me donneront en mariage une fille du roi. Mais moi je leur ai dit de me lier, afin qu'ils ne puissent pas m'accuser d'avoir été pendant la nuit chercher des couvertures ; c'est pourquoi j'ai voulu être ainsi lié ». Le léopard lui demanda : « Ne me permettrais-

Digitized by Google

tu pas de prendre ta place, afin que ce soit à moi qu'appartienne la fille du roi ? « Le chacal répondit : « Puisque tu es mon ami, je veux bien y consentir ; délie-moi, que je te lie à ma place, et la fille du roi sera à toi ». Le léopard se laissa faire. Alors le chacal lui dit : « Merci beaucoup, léopard, mon ami ; demain au point du jour je devais être mis à mort [1] ».

A leur réveil les animaux trouvèrent que le léopard avait pris la place du chacal. Ils se saisirent de lui et le tuèrent.

4. *Les ruses de la chauve-souris* [2]

Une année qu'il y avait famine dans le pays, la femme de la chauve-souris dit à son mari : « Ne vois-tu pas que nous allons mourir de faim ? Ne pourrais-tu pas imaginer une ruse pour nous procurer de la nourriture ? » La chauve-souris répondit : « Je vais inviter le pigeon : quand tu le verras venir, vite, cache-moi dans la manche de ton habit. Si le pigeon te demande où je suis, dis-lui que je suis dans le pot. Au moment où tu soulèveras le couvercle du pot, vite je sortirai de ma cachette, et ferai semblant d'essuyer la sueur de mon corps. Tu entendras alors ce que je dirai au pigeon ». La femme de la chauve-souris lui dit : « Je ferai ainsi ».

Le lendemain le pigeon vint visiter la chauve-souris. La femme le vit arriver de loin, et dit à son mari : « Voici le pigeon qui arrive ». La chauve-souris répondit : « Approche-toi bien vite du pot, et laisse-moi me cacher dans ta manche ». Ainsi fut fait. Le pigeon arrive et demande : « Où est la chauve-souris ? » La femme lui répondit : « Là-dedans, dans le pot ». Tout en parlant, elle soulève le couvercle du pot, et le pigeon vit la chauve-souris en sortir et essuyer la vapeur qui ruisselait sur son corps.

Il lui demanda : « Bien vrai, tu sors de là ? » — « Oui ! je sors du milieu de l'eau bouillante ». — « Et tu n'es pas brûlée ? » La chauve-souris de répondre : « Tu ne sais donc pas quelle volupté on éprouve a être ainsi plongé dans l'eau bouillante ? On n'y sent plus la faim ». Le pigeon s'écria : « Moi aussi je veux faire la même chose le jour où tu viendras me rendre visite ». La chauve-souris répondit : « C'est demain que je t'irai voir ». Au bout de d'un moment, quand le pigeon eut fini sa visite ; il prit congé de la chauve-souris, qui lui

1. Cf. l'épisode du voleur dans le sac, qui dans les contes européens, fait accroire à un naïf qu'il y a été mis parce qu'il ne veut pas épouser la fille du roi.

2. Ce conte est le seul à moi connu où la chauve-souris joue un rôle important, dévolu généralement dans le folklore bantou au lièvre, à la tortue ou au chacal.

Digitized by Google

dit : « Surtout garde-toi d'oublier que je t'irai voir demain ». Le pigeon répliqua : « Je ne l'oublierai pas ».

Arrivé chez lui, le pigeon dit à sa femme : « Demain, dès que tu seras debout, fais bouillir de l'eau. La chauve-souris doit venir me rendre visite ; dès que tu la verras arriver, appelle-moi, je me dépêcherai d'entrer dans le pot d'eau bouillante ; à l'instant où la chauve-souris entrera dans la hutte, je sortirai bien vite de mon pot pour la saluer ». La femme du pigeon y consentit. Le lendemain elle fit bouillir de l'eau. Comme elle était à surveiller son pot, elle vit approcher la chauve-souris. Vite elle ajoute du bois pour que l'eau bouille encore davantage ; puis elle appelle son mari : « Viens vite ; voici la chauve-souris qui arrive ». En un clin d'œil le pigeon est dans le pot, et sa femme referme le couvercle sur lui.

La chauve-souris entre et demande : « Où est le pigeon ? » La femme répondit : « Là, dans le pot ». Elle en souleva le couvercle, pour que le pigeon en sorte et vienne saluer son hôte ; mais elle vit que son mari était mort et bouilli. Elle s'écria : « D'où vient que mon mari est mort ainsi ? Il m'avait pourtant dit hier que lui et toi pouviez vivre dans l'eau bouillante ». La chauve-souris répondit : « C'est que peut-être ton eau n'était pas assez bouillante ; peut-être aussi n'était-elle pas assez propre ».

La chauve-souris dit ensuite à la femme du pigeon : « Comme tu n'es qu'une femme, tu ne saurais enterrer ton mari ; confie-moi son corps, pour que j'aille l'enterrer chez moi ». La femme du pigeon lui répondit : « Je te remercie du service que tu me rends ». Alors la chauve-souris prit le corps du pigeon et l'emporta chez elle. Sa femme le reçut avec joie, et s'écria : « Maintenant au moins nous aurons à manger ». Ils découpèrent ensemble la viande du pigeon pour en faire du *biltong* [1].

Au bout de quelques jours, quand leur viande fut finie, la femme de la chauve-souris dit a son mari : « Il faut que tu trouves une autre ruse pour nous procurer de quoi manger ; notre viande va finir ». La chauve-souris lui répond : « Prends une bèche et creuse au milieu de la hutte un trou profond, puis recouvre-le de nattes. Ensuite j'irai inviter le lièvre à venir manger avec nous le reste de notre viande ». La femme répondit : « Je le ferai ». Quand elle eut fini, son mari lui dit : « Fais vite bouillir de l'eau, pendant que je vais inviter le lièvre ».

Quand le lièvre fut près, la chauve-souris dit à sa femme : « Ap-

1. On appelle ainsi dans le Sud de l'Afrique de la viande découpée en lanière et séchée au soleil.

Digitized by Google

porte vite l'eau bouillante, et verse-la dans le trou ». Puis on recouvrit le trou avec des nattes.

Au bout d'un instant le lièvre arrive ; la chauve-souris lui dit : « Assieds-toi là, mon ami ; je ne t'ai pas invité à un grand festin, je veux seulement que tu viennes manger toi aussi de notre viande, et que tu en emportes un peu pour tes enfants. » Le lièvre lui répondit : « Je te remercie beaucoup, mon ami, de t'être souvenu de ce pauvre hère, qui se nomme lièvre. » Au moment ou le lièvre voulut s'asseoir, les nattes cédèrent sous lui ; il tomba au fond du trou d'eau bouillante et y mourut.

La chauve-souris et sa femme découpèrent sa chair et en firent du *biltong*. Le lendemain, les enfants du lièvre rencontrèrent la chauve-souris et lui demandèrent : « Quand donc notre père reviendra-il de chez toi ? » La chauve-souris répondit : « Je ne l'ai pas vu ; j'ai entendu raconter qu'il était tombé dans une rivière avant d'arriver chez nous. » Les enfants du lièvre pleurèrent beaucoup.

Quand la viande du lièvre fut près de finir, la femme de la chauve-souris dit à son mari : « Ne vois-tu pas que nous allons mourir de faim ? » Le mari répondit : « Tiens-toi tranquille ; je vais essayer de réfléchir cette nuit, quand je serai au lit ; peut-être trouverai-je quelque ruse qui nous fasse vivre. » Pendant la nuit, la chauve-souris eut une bonne idée. Le lendemain, elle dit à sa femme : « Fais de la bière avec le sorgho qui nous reste ; je vais aller inviter le léopard. Que ta bière soit aussi forte que possible, pour que le léopard soit facilement ivre. » Quand la bière fut faite, la chauve-souris partit pour aller inviter le léopard.

Quand le léopard fut arrivé, la chauve-souris lui dit : « Mon ami, je ne t'ai pas invité à un grand festin ; j'ai seulement voulu que tu viennes manger avec nous le peu qui nous reste ; quand nous l'aurons fini, nous mourrons ensemble. » Le léopard répondit : « Je te remercie beaucoup, mon ami, d'avoir pensé à moi au milieu d'une telle famine. » Quand ils eurent bu, la chauve-souris dit : « Mon ami, si tu veux que nous nous amusions bien, allons jouer dehors ; puis nous rentrerons boire ce qui reste. » Le léopard répondit : « Tu as raison, mon ami, allons-y. »

La chauve-souris prit son arc et ses flèches. Quand elle fut arrivée au pied d'un arbre, elle dit : « Il faut que l'un de nous monte sur cet arbre, et que l'autre reste au pied ; celui qui est en bas s'amusera à lancer des flèches contre celui qui est en haut, mais de telle façon que les flèches ne fassent que l'effleurer. » Le léopard dit : « C'est bien. » La chauve-souris monta sur l'arbre ; le léopard lança ses flèches contre elle sans la blesser. Quand il eut fini de tirer, la

Digitized by Google

chauve-souris descendit, et le léopard prit sa place. La chauve-souris lança une flèche qui effleura le léopard ; elle en lança une seconde et l'atteignit en plein corps. Le léopard rugit de douleur ; mais la chauve-souris continua à le percer de flèches jusqu'à ce qu'il mourût. Puis elle alla chercher sa femme pour lui aider à dépecer le léopard. Ils découpèrent sa chair et la portèrent pour en faire du *biltong*.

Quand leur viande fut près de finir, la femme de la chauve-souris dit à son mari : « Ne vois-tu pas que nous sommes sur le point de mourir de faim ? » Le mari lui répondit ; « Tiens-toi tranquille ; moi aussi je le vois bien, mais je vais tâcher de trouver une nouvelle ruse pendant la nuit. » Pendant la nuit la chauve-souris eut une idée. A son réveil, elle creusa un trou très profond dans la forêt, le recouvrit d'une couche d'herbes et de terre. Puis elle alla inviter la gazelle à venir lutter à la course avec elle.

La gazelle lui dit : « Tu veux donc essayer de lutter à la course avec moi ! » La chauve-souris lui dit : « Essayons seulement ; tu verras bien qui courra le plus vite. » Lorsque les deux champions arrivèrent à l'endroit où la chauve-souris avait creusé le trou, celle-ci dit : « Toi, cours ici, moi, je courrai de ce côté-là. » On partit ; la chauve-souris dépassa la gazelle ; elle lui cria : « Tu le vois bien, je t'ai dépassée. » La gazelle courut plus fort ; tout en courant, elle arriva sur le trou et y tomba. La chauve-souris l'y tua à coups de flèches, et prit sa chair pour en faire du *biltong*.

Quand cette viande fut près de finir, la femme de la chauve-souris dit à son mari : « Ne vois-tu pas que nous allons mourir de faim ? » Le mari lui répondit : « Tiens-toi tranquille, j'y penserai cette nuit. » Le lendemain, la chauve-souris dit : « J'ai réfléchi à ce qu'il me faut faire ; je vais tresser une corde et la suspendre à un arbre ; puis j'irai inviter l'antilope à venir jouer avec moi. »

Quand elle eût fini de tresser sa corde, la chauve-souris appela l'antilope et lui dit : « Mon ami, allons jouer dans la forêt ; si nous restons ici à ne rien faire, cela ne sert qu'à faire pleurer nos femmes et nos enfants; mais s'ils nous voient sortir, ils penseront que nous sommes allés leur chercher de la nourriture. » L'antilope répondit : « Tu as raison. » Elles sortirent ensemble.

La chauve-souris dit à l'antilope : « Ecoute bien ; je vais monter sur cet arbre, je passerai ma tête dans le nœud de cette corde ; dès que tu me verras supendu, coupe vite la corde. » L'antilope répondit : « C'est bien, je le ferai. » La chauve-souris monta sur l'arbre, passa sa tête dans le nœud de la corde et se laissa tomber. Vite l'antilope coupa la corde. La chauve-souris lui dit ; « Si tu savais comme

Digitized by Google

il fait bon se sentir ainsi suspendu ! » L'antilope de répondre : « Permets que moi aussi je monte sur l'arbre et me laisse suspendre à cette corde ; tu la couperas au bon moment. » Elle monta sur l'arbre, passa sa tête dans le nœud coulant et se laissa tomber. Elle sentit que la corde lui serrait le cou et s'écria : « Chauve-souris, coupe vite la corde, je vais mourir. » La chauve-souris lui répondit : « Meurs seulement aussi vite que possible. » L'antilope mourut. La chauve-souris et sa femme prirent sa chair et la mangèrent.

Mais cette fois-ci, avant qu'ils eussent fini leur nourriture, la pluie tomba. Ils purent alors semer du sorgho, et recommencer à vivre de pain de sorgho.

5. *La tortue, le lièvre et le léopard* (1)

Un jour, le lièvre rencontra la tortue qui se promenait dans la plaine et lui dit : « Pourquoi donc marches-tu si lentement ? A te voir marcher ainsi, on dirait une vieille femme. » La tortue lui répondit : « C'est parce que je n'aime pas me presser. » Le lièvre continua sa route. Le lendemain, il rencontra encore la tortue et lui dit : « Qu'as-tu donc à marcher toujours lentement comme une vieille femme ? » La tortue fut froissée de cette question ; elle répondit : « Libre à toi de me dire que je marche comme une vieille femme, mais sache bien que je pourrais te dépasser à la course. » Le lièvre répliqua : « Quand bien même je resterais à dormir toute la journée, et que toi tu courrais pendant tout ce temps, je te rejoindrais avant même que tu sois arrivée au but. » La tortue ressentit de l'amertume au cœur à cette réponse, et dit : « Pourquoi persistes-tu à me tourner en ridicule ? Ne sais-tu pas que je puis courir plus vite que tous les autres animaux ? » Le lièvre lui dit : « Puisque tu ne crois pas que je sache aisément te dépasser, viens ici et courons ensemble. » La tortue répondit : « Je le veux bien ; demain, nous lutterons ensemble à la course. » Elle ajouta : « Il faut que tu saches que je ne peux pas courir dans le sentier battu ; je puis seulement courir dans l'herbe. » Le lièvre répondit : « Cela me va. » Ils retournèrent chacun chez soi.

Arrivée au logis, la tortue se dit : « Comment faire, puisque je sais que le lièvre court plus vite que moi ? » Elle réfléchit longtemps, puis imagina une ruse : « J'inviterai toutes mes parentes, et je les

(1). Cf. dans les *Contes berbères* de M. Basset, un conte où le hérisson joue le rôle attribué ici à la tortue. Dans un conte encore inédit du Haut-Zambèze, le récit est presque identique pour la première partie.

Digitized by Google

placerai tout du long de la piste où nous devrons courir. » Elle alla chercher ses parentes, et les cacha les unes à la file des autres dans l'herbe tout le long du sentier. Puis elle leur dit : « Quand le lièvre courra dans le sentier et demandera : « Tortue où es-tu ? » celle d'entre vous qui sera près de lui devra lui répondre : « Je suis ici. » Quand elle eut fini ses arrangements, la tortue alla chercher le lièvre et lui dit : « Je suis prête, nous pouvons courir. » Le lièvre répondit : « Moi aussi, je suis prêt à courir. » La tortue lui demanda : « Comment sauras-tu où je suis, pendant que nous courrons, puisque je serai cachée par l'herbe ? » Le lièvre dit : « Tu as raison, je ne saurais te voir. Que me faut-il faire ? » La tortue répondit : « Tout en courant, tu n'as qu'à m'appeler en disant : « Tortue, où es-tu ? » et je te répondrai ; tu sauras ainsi où je suis. »

Ils partirent ensemble. La tortue entra dans l'herbe et s'y cacha ; quant au lièvre, il courait au milieu du sentier. Au bout d'un moment, il demanda : « Tortue, où es-tu ? » Une des tortues répondit : « Je suis ici. » Le lièvre courut plus fort ; il demanda de nouveau : « Tortue, où es-tu ? » Il entendit une tortue répondre : « Je suis ici. » Il courut plus vite encore. Cette fois encore, quand il demanda : « Tortue, où es-tu ? » il entendit qu'on lui répondait : « Je suis ici. » Le lièvre commençait à se sentir extrêmement fatigué ; chaque fois qu'il demandait : « Tortue, où es-tu ? » il entendait qu'on lui répondait : « Je suis ici. » Et toujours la réponse venait de devant lui. Il courait toujours, toujours plus fort. Quand enfin il fut arrivé au but, il trouva que la tortue y était arrivée bien avant lui. Il était si fatigué et si à bout de forces qu'il mourut sur place. (1)

La tortue fut toute fière d'avoir vaincu le lièvre par sa ruse ; elle se croyait plus intelligente que tous les autres animaux. Un jour elle rencontra le léopard qui se promenait dans les taillis et lui dit : « Pourquoi marches-tu si lentement ? pourtant celui qui a le droit de marcher lentement c'est moi, puisque je suis la reine de la terre ; je sais en effet que, lorsque je le veux, je puis aisément dépasser à la course tous les autres animaux. » Le léopard lui demanda : « Voyons, tortue, est-ce que tu crois réellement que tu pourrais me vaincre à la course ? » Elle répondit : « Sans aucun doute ! je sais fort bien que je pourrais te vaincre. » Le léopard fut froissé de ces paroles de la tortue, sachant fort bien qu'elle ne peut courir vite. Il lui dit : « Soit ! puisque tu te vantes ainsi, courons maintenant ensemble. » La tortue répondit : « Non pas aujourd'hui, mais demain ; en effet,

1. Cf. le Colimaçon et le Renard. Sébillot. *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 237 ; la ruse est identique.

Digitized by Google

avant de lutter à la course avec quelqu'un, il est nécessaire que je jeûne auparavant ; quand j'ai le ventre plein, je suis trop lourde pour courir. » Le léopard dit : « C'est bien ! mais sache que demain il faut sans faute que tu te mesures avec moi. »

La tortue retourna chez elle, appela toutes ses parentes et les plaça le long de la piste où elle devait courir. Puis elle alla chercher le léopard. Elle lui demanda : « Quand tu courras au milieu du sentier, comment sauras-tu où je suis ? » Le léopard répondit : « Je ne sais pas. » Elle lui dit : « Tout en courant, appelle-moi ; je te répondrai, et tu sauras ainsi où je suis. »

Ils partirent ensemble. La tortue entra dans l'herbe, et s'y cacha tranquillement ; le léopard se mit à courir au milieu du sentier. Il demanda : « Tortue, où es-tu ? » Elle répondit : « Je suis ici. » Il continua sa course, et demanda de nouveau : « Tortue, où es-tu ? » Il entendit la tortue répondre : « Je suis ici. » Le léopard fut tout étonné et vexé, car il savait bien que la tortue ne pouvait courir plus vite que lui. Il courut encore un moment, puis monta sur un arbre, pour voir ce qui se passait dans l'herbe et si on la voyait s'agiter. Du haut de l'arbre, il cria : « Tortue, où es-tu ? » Une tortue répondit : « Je suis ici. » Alors il descendit de l'arbre, et se mit à courir du côté d'où il était parti.

Au bout d'un moment, il demanda ; « Tortue, où es-tu ? » Il entendit répondre : « Je suis ici. » Il se demanda : « Qui est-ce qui a pu dire à la tortue que je retournais en arrière ? » Il se remit à courir, mais sans parler cette fois. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit d'où ils étaient partis, il écarta les touffes d'herbe et y trouva la tortue qui s'y était cachée. Il lui demanda : « Est-ce bien toi celle avec qui je devais me mesurer à la course. » Elle lui répondit : « C'est moi. » Il la prit.

Il se remit à courir le long de la piste. Tout en courant, il demandait : « Tortue, où es-tu ? Des voix lui répondaient : « Je suis ici. » Chaque fois il écartait l'herbe, et trouvait une tortue. Il leur dit : « Je vous tuerai toutes, si vous ne me dites pas qui vous a enseigné à me tromper de la sorte. » Une des tortues lui répondit : « C'est la tortue qui nous a appelées et nous a cachées dans l'herbe tout le long du sentier, afin de pouvoir te tromper. » Alors le léopard les tua toutes, de la première à la dernière.

C'est depuis ce jour qu'il y a si peu de tortues ; on n'en trouve jamais plusieurs ensemble, mais seulement une par-ci par-là.

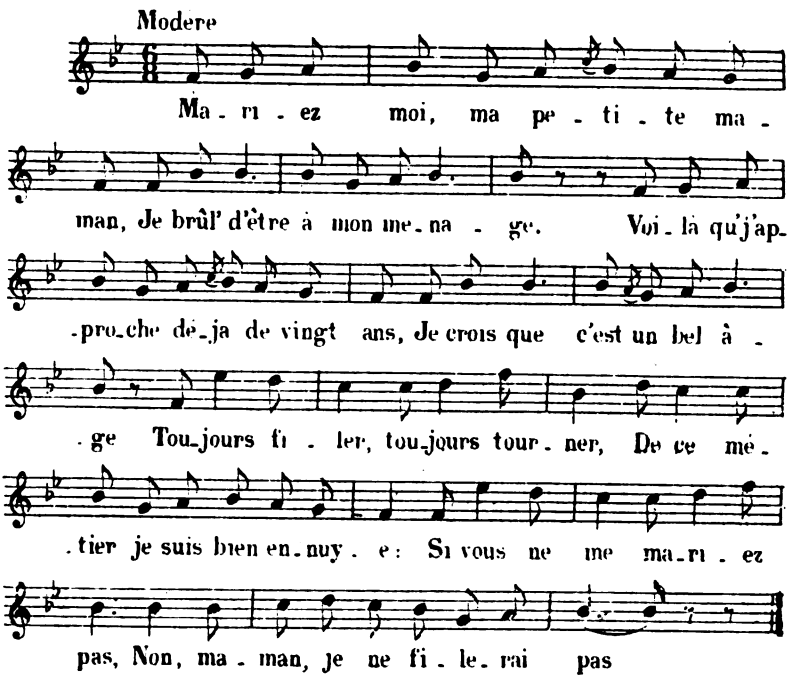
E. JACOTTET.

Digitized by Google

LA MÈRE ET LA FILLE

I

Version de la Bresse



La fille

Mariez-moi, ma petite maman,
Je brûl' d'être à mon ménage.
Voilà qu'j'approche déjà de vingt ans,
Je crois que c'est un bel âge.
Toujours tourner, toujours filer,
De ce métier je suis bien ennuyée ;
Si vous ne me mariez pas,
Non, maman, je ne filerai pas.

La mère

Taisez-vous, fille, cessez vos cancans ;
Osez-vous parler de la sorte ?
Attendez au moins que vous ayez trente ans :
Vous n'êtes encor qu'une sotte.
Filez, filez, ma belle enfant ;
Fuyez, fuyez tous ces jeunes galants.

La fille

Si vous ne me mariez pas,
Non, maman, je ne filerai pas.

La fille

Si c'est à trente ans que j'aurai-t-un mari,
Je vous l'dis, ma bonne mère,

Digitized by Google

J'préférerais que mon rou (1) soit roti,
Qu'il soit en cendre et poussière;
Que ma quenouill' sur le pignon,
Que le bâton soit réduit en charbon.
Si vous ne me mariez pas,
Non, maman, je ne filerai pas.

LA MÈRE

Jarnicoton, si j'attrappe un bâton,
Je vas redresser ton corsage.
Si j'connaissais quelque mauvais gar-
[çon
Qui te voudrait en mariage,
Je lui dirais pour le certain :
« Prenez ma fille et corrigez-la bien. »

LA FILLE

Si vous ne me mariez pas,
Non, maman, je ne filerai pas.

LA FILLE

Ma bonn' maman, je vous le dis tout
[net,
Si vous saviez ma pensée,
Me marier ça serait plus tôt fait,
Vous seriez débarrassée.
Car, t'nez, si j'empoigne mon rou,
Je f'rai du fil qui s'ra gros comme un
[fou. (2)
Si vous ne me mariez pas,
Non, maman je ne filerai pas.

LA FILLE

Si vous saviez, maman, le fils du gros
[Lucas
M'a demandée en mariage :
Je n'veux que lui, vous n'en ignorez pas
Je lui ai donné mon cœur pour gage
Il n'écoute pas vos cancans,
Il m'aime bien, et c'est un bon enfant.
Si vous ne me mariez pas,
Non, maman, je ne filerai pas.

LA MÈRE

Allons, mari' toi, puisqu'il est de ton
[goût :
Il faut en finir au plus vite ;
Et puis nous verrons, quand il s'ra ton
[époux,
Si tu travaill'ras ma petite.
Dans le ménag', pour être heureux,
Il faut chacun travailler de son mieux.

LA FILLE

Si vous ne me mariez pas,
Non, maman, je ne filerai pas.

— La bell' Julie rencontra son amant ;
Ell' lui raconta son histoire,
Lui dit : « Nous pouvons nous unir maintenant,
J'ai bien fait consentir ma mère.
— Oh ! ma Julie, pour te récompenser,
Reçois pour gage un doux baiser.
Unissons-nous, soyons heureux,
Et tu fileras si tu veux.

Recueilli à Attignat, à Frans et à Journans (Ain).

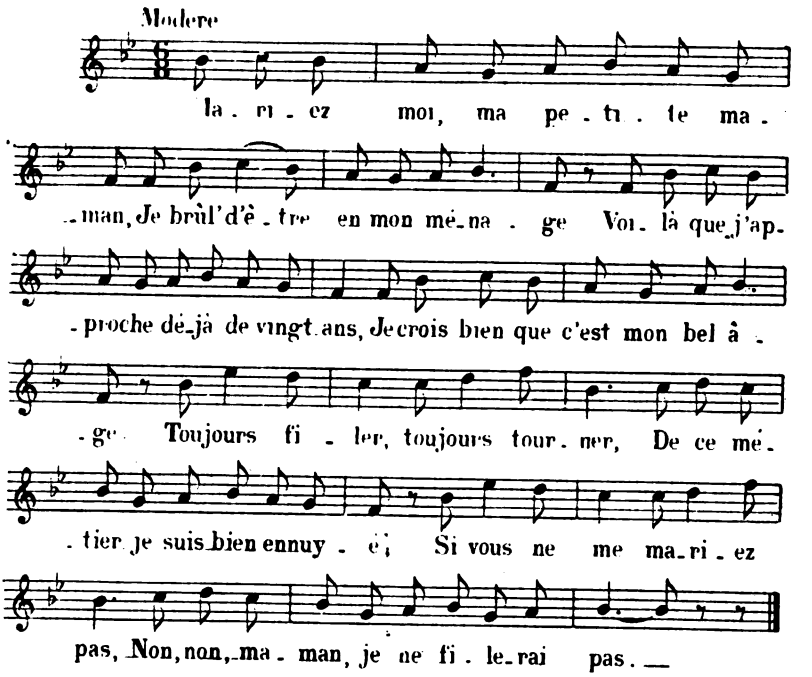
JULIEN TIERSOT.

1. Rouet.
2. Fouet.

Digitized by Google

II

Version des Landes



La fille

Mariez-moi, ma petite maman,
Je brûl' d'être en mon ménage.
Voilà qu' j'approche déjà de vingt ans,
Je crois bien que c'est mon bel âge.
Toujours filer, toujours tourner,
De ce métier je suis bien ennuyé' ;
Si vous ne me mariez pas,
Non, non, maman, je ne filerai pas.

La mère

Si je connaissais le coquin qui t'aurait,
Je le préviendrais d'avance ;
Car tu ressembles à ce gros Mardi-gras
Que tu n'aimes que jeu et abondance.

La fille

Toujours filer, etc.

La fille

C'est le fils du gros Lucas
Qui m'a demandée en mariage ;
Car, ne l'ignorez pas
Je lui ai donné mon cœur pour gage
Je n'écouterai pas vos cancans ;
Il m'aime bien, c'est un bon enfant :
Si vous ne me mariez pas, etc.

La mère

Marie-toi et si c'est de ton goût,
Il faut en finir au plus vite
Et nous verrons quand il sera ton é-
[poux
Si tu fileras, ma petite,
Dans le ménage pour être heureux
Il faut que chacun travaille à son mieux

La fille

Si vous ne me mariez pas, etc.

La belle Julie rencontra son amant
Et lui raconta son histoire :
Car nous pouvons nous unir maintenant
J'ai bien fait consentir ma mère.

Digitized by Google

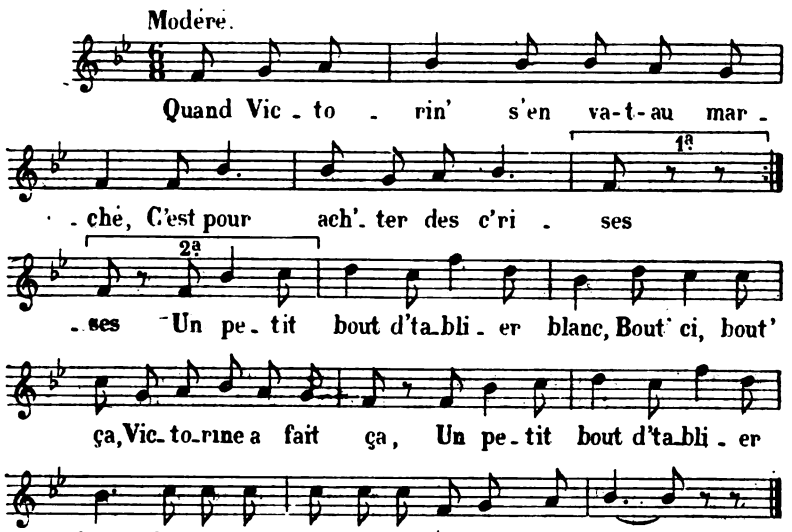
L'AMANT

O ma Julie, pour te récompenser,
Reçois pour gage un doux baiser.
Unissons-nous, soyons heureux,
Et tu fileras après si tu veux.

J. DE LAPORTERIE.

Cette chanson est évidemment moderne, dans la forme comme dans le ton ; mais il n'en est pas qui soient plus populaires aujourd'hui dans nos campagnes. Le rapprochement des deux versions ci-dessus, recueillies l'une dans le département de l'Ain, l'autre dans celui des Landes, est une preuve suffisante de son expansion. A ce titre, la chanson, malgré son peu de valeur, pouvait figurer dans la *Revue des trad. pop.*, comme exemple de chanson rustique moderne, variante d'un thème d'ailleurs éminemment populaire.

La mélodie n'est pas moins répandue que les paroles, et plusieurs chansons se chantent sur elle, dans les pays les plus divers. J'ai trouvé dans le Morvan une « chanson des métiers », dont la poésie était, dans l'ensemble, un rajeunissement de l'antique *Maumariée*, et dont l'air était celui de la chanson ci-dessus. Enfin parmi les petites rondes à un seul couplet que j'ai recueillies dans la Haute-Bretagne, en compagnie de M. Paul Sébillot, se trouve la suivante, où il est facile de reconnaître la même mélodie sur de tout autres paroles.



JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS

LI

PROVERBES ET DICTONS FLAMANDS ET HOLLANDAIS SUR DIFFÉRENTS MÉTIERS

1. *Sur les blanchisseurs*

1. Hy valt uit als een bleekershond. (Il s'emporte comme un chien de blanchisseur).
2. Hy is zoo beleefd als een bleekershond. (Il est poli comme un chien de blanchisseur, — c -à-d. pas du tout).
3. Dat geeft krediet by den bleeker. (Cela donne du crédit chez le blanchisseur. — On dit cela quand on répand du vin sur la nappe).

2. *Sur les lavandières*

4. Drie vroedvrouwen, drie besteedsters en drie waschvrouwen zyn te zamen negen koppelaarsters. (Trois accoucheuses, trois placeuses de domestiques et trois lavandières forment ensemble neuf entremetteuses).

3. *Sur les fileuses*

5. Het vlas is wel goed, maar de spinster deugt niet. (Le lin est bon, mais la fileuse ne vaut rien).
6. De vlytige spinster heeft nooit gebrek aan een hemd. (La fileuse zélée ne manquera jamais de chemise).
7. Moederlief, wat is toch trouwen? — Spinnen, kindren en berouwen. (Chère mère, qu'est-ce donc que le mariage ? — Filer, enfanter, regretter).

4. *Sur les charpentiers*

8. Een timmermansoog liegt niet. (L'œil d'un charpentier ne ment pas).
9. Goede timmerlieden maken luttel spaanders. (Les bon charpentiers font peu de copeaux).

Digitized by Google

10. Zooals de timmerman is, zoo zyn de spaanders. (Tel charpentier, tels copeaux).

11. De lompste timmerlieden moeten de scherpste byl hebben. (Aux charpentiers les plus maladroits, il faut la hache la plus tranchante).

12. Iemand het gat van den timmerman wyzen. (Montrer à quelqu'un le trou du charpentier, — c.-à-d. la porte de la maison).

13. « Daar weten wy, timmerlui, raad voor », zei de jongen, en hy was acht dagen op stiel. (« Nous autres, charpentiers, nous savons remédier à cela », dit le garçon, et il apprenait le métier depuis huit jours).

5. *Sur les maçons*

14. Een goed metselaar verwerpt geen steen. (Un bon maçon ne rejette aucune pierre).

15. « Wat duurt eeuwig », zei de metselaar; en hy had, om de goedkoopte, eenen oven van Friesche turf gemetseld. (« Qu'est-ce qui dure éternellement », dit le maçon ; et, à cause de la modicité du prix, il avait construit un four avec de la tourbe de Frise).

16. Hy metselt droog. (Il maçonne sec, — c.-à-d. il mange sans boire).

17. Ik heb zooveel van steigeren als van metselen. (J'ai autant pour l'échafaudage que pour le maçonnage, — c.-à-d. Les accessoires me rapportent autant que l'ouvrage même).

6. *Sur les charbonniers*

18. Het is een kolenbrandersgeloof. (C'est une foi de charbonnier, — c.-à-d. la foi de l'homme simple et naïf qui croit aveuglément).

19. « Soort zoekt soort », zei de duivel, en hy pakte een kolenbrander (of : schouwveger) by zynen kop. (« Fagot cherche bourée », dit le diable, et il prit un charbonnier (ou : un ramoneur) par la tête).

7. *Sur les ramoneurs (de cheminées)*

20. « Daar gaat onze confrater », zei de smid tegen den schoorsteenveger [1], op eenen predikant wyzende ; « want hy is ook in't zwart. (« Voilà notre confrère », dit le forgeron au ramoneur, montrant un prêtre ; « car il est aussi habillé de noir).

1. Dans la Hollande, un ramoneur s'appelle : *schoorsteenveger*, — en Flandre : *schouwveger*.

Digitized by Google

21. « Maatjes by maatjes », zei de duivel, en hy gïng tusschen twee schoorsteenvegers. (« Qui se ressemble, s'assemble », dit le diable, et il marchait entre deux ramoneurs).

22. Zy kunnen met hun zevenen zooveel niet uitwisschen, als één schoorsteenveger kan vuil maken. (Sept ne suffisent pas pour nettoyer ce qu'un seul ramoneur sait salir).

23. « Ik maak my vuil », zei de schoorsteenveger, en hy kwam uit den schoorsteen. (« Je me salis », dit le ramoneur, et il sortit de la cheminée).

8. *Sur les forgerons*

24. Al smedende, wordt men smid. (En forgeant, on devient forgeron).

25. De beste smid slaat wel eens op zynen duim. (Le meilleur forgeron frappe quelquefois sur son pouce).

26. Daar zyn er meer bemind dan smidsdochters. (Il y en a de plus aimé que les filles de forgerons).

27. Zoo smids dochter niet met eenen van het ambacht trouwt, dan is het ten minste met eenen kolendrager. (Si la fille du forgeron ne se marie pas avec quelqu'un du métier, ce sera du moins avec un porteur de charbon).

28. Elk is smid van zyn eigen fortuin. (Chacun forge sa propre fortune).

29. Geen smid zoo oud, of hy vraagt nog gaarne naar yzer en kolen. (Quelqu'âgé que soit le forgeron, il aime encore à demander du fer et du charbon).

30. Hy leeft als een smid. (Il vit comme un forgeron, — c.-à-d. en dessous de son rang).

31. Hy slacht de smidshonden, die, als de hamer meest gaat, omtrent het aanbeeld liggen en ronken. (Il ressemble aux chiens de forgerons qui, quand le marteau va le plus vite, se couchent près de l'enclume et ronflent).

32. « Ik zalu helpen », zei de smid, en hy had yzer noch kolen. (« Je vous aiderai », dit le forgeron, et il n'avait ni fer ni charbons).

33. Smids kinderen zyn wel vonken gewend. (Les enfants de forgerons sont habitués aux étincelles).

34. Zyn hart klopt als een smidshamer. (Le cœur lui bat comme un marteau de forgeron).

Digitized by Google

9. *Sur les colporteurs*

35. Aan de mars kent men den kramer. (A la balle, on reconnaît le colporteur).

36. Aan der honden hinken, [1]
Aan der hoeren winken,
Aan des kramers zweren,
En des wyfs begeeren,
Zal men zich niet keeren.

(Trad.) Au clochement des chiens,
Aux œillades des filles de joie,
Aux serments du colporteur,
Aux désirs de la femme,
On ne fera pas attention.

37. Als de kinderen geld hebben, hebben de kramers nering. (Quand les enfants ont de la monnaie, les colporteurs ont beaucoup de débit).

38. Elke kramer pryst zyne waren. (Chaque colporteur vante ses marchandises).

39. Hy is zoo welkom als een dief aan den kramer. (Il est aussi bien venu que le voleur auprès du colporteur).

40. Twee kramers kennen malkander wel. (Deux colporteurs se connaissent bien).

41. Zy verstaan elkander als de kramers op de markt. (Ils s'entendent comme les colporteurs au marché, — c.-à-d. comme larrons en foire).

42. Twee kramers kennen wel den prys van eene naald. (Deux colporteurs connaissent bien le prix d'une aiguille).

43. Kleine kramer, kleine kraam. (Petit colporteur, petite échoppe).

44. Ridder of meersman. (Chevalier ou colporteur, c.-à-d. riche ou pauvre, — se dit dans les jeux de hasard, quand on joue tout ou rien).

45. Het is kramerslatyn. (C'est du latin de colporteur, c.-à-d. du mauvais latin).

46. Hy zou een kramer dooden om een kam. (Il tuerait un colporteur pour un peigne).

1. Le flaman *hinken* signifie *boiter*, *clocher*. (Ici c'est employé substantivement).

Digitized by Google

10. *Sur les tailleurs* (1)

47. Honderd bakkers, honderd molenaars, honderd kleermakers : drie honderd dieven. (Cent boulangers, cent meuniers et cent tailleurs : trois cents voleurs).

48. « Voor één lapken is men geen dief », zei de kleermaker, en hy trok heel de broek door de oogen van zyn schaar. (« Pour un seul petit lambeau, on n'est pas un voleur », dit le tailleur, et il fit passer tout le pantalon par les anneaux de ses ciseaux).

49. Het is door't oog van den kleermaker zyn schaar getrokken ; daar gaat wel meer door. (C'est passé par les anneaux des ciseaux du tailleur ; il y passe bien davantage).

50 Kleermakers wapen : drie luizen op een rood lapje. (Les armoiries du tailleur : trois poux sur un chiffon rouge).

51. Het is de beste snyder niet, die de meeste snippers maakt. (Ce n'est pas le meilleur tailleur, qui fait le plus de retailles).

52. « Die't ambacht kan, krygt de nering », zei de kleermaker en hy kreeg een paar oude kousen te stoppen in de Paaschweek. (« Celui qui connaît le métier, a la pratique », dit le tailleur, et on lui donna une paire de vieux bas à raccommoder dans la semaine de Pâques).

53. Hy maakt zulk eene haast als een kleermaker op Paaschavoud. (Il se dépêche comme un tailleur la veille de Pâques.

54. Hy kykt als een snyder, die zyne naald verloren heeft. (Il regarde comme un tailleur qui a perdu son aiguille).

55. « Alles met maten », zei de kleermaker, en hy sloeg zyn vrouw met de el. (« Tout avec mesure », dit le tailleur, et il battit sa femme avec l'aune).

56. « Nieuwe grillen, nieuwe grillen », zei de snyder, en hy beet in zyne tafel. (« De nouveaux caprices, de nouveaux caprices », dit le tailleur, et il mordit dans sa table).

11. *Sur les cordonniers et les savetiers*

57. Ieder schoenmaker veracht zyn eigen pekdraad. (Chaque cordonnier méprise son propre ligneul).

58. Schoenmaker, blyf by uwe leest. (Cordonnier, borne-toi à la chaussure, c.-à-d. ne sors pas de ta sphère).

1. Tailleur, *kleermaker* ou *snyder*.

Digitized by Google

59. Er is onderscheid tusschen Salomo en zynen schoenlapper; en toch doen wyze menschen wel eens zotte dingen. (Il y a une différence entre Salomon et son savetier ; et cependant les hommes sages font quelquefois des sottises).

60. « Nu zult gy eens een kunststukje zien », zei Crispyn, en hy maakte een paar schoenen zonder zolen. (« Maintenant vous allez voir un petit chef-d'œuvre », dit Crépin, et il fit une paire de souliers sans semelles).

61. Hy werkt by het paar gelyk de schoenmakers. (Il travaille par paires, comme les cordonniers. — Quand sa femme accouche de jumeaux notamment).

62. « Leg me die zolen onder de schoenen », zei Govert tegen zynen schoenlapper, en hy bracht hem twee gedroogde koestronten. (« Mettez-moi ces semelles sous les souliers », dit Godefroi à son savetier, et il lui apporta deux bouses de vache séchées).

63. 't Zyn twee schoenlappers in één pothuis. (Ce sont deux savetiers dans une échoppe, — c.-à-d. ce sont deux têtes dans un bonnet).

64. Wie draagt er ergens slimmer schoen dan eene schoenmakersvrouw ? (Qui porte de plus mauvais souliers qu'une femme de cordonnier).

12. *Sur les boulangers*

(Voir plus haut, n° 47).

65. De schenker kwam vry, en de bakker werd gehangen. (L'échanson fut mis en liberté, et le boulanger fut pendu).

66. Daar de bakker zit, kan de brouwer niet liggen. (Où le boulanger est assis, le brasseur ne peut pas se coucher).

67. Daar de brouwer binnen is, moet geen bakker komen. (Où le brasseur est entré, le boulanger ne doit pas venir).

68. Die met den bakker eet, weet niet wat het kost. (Qui mange avec le boulanger, ne sait pas ce qu'il coûte).

69. Die een hoofd van boter heeft, moet geen bakker worden. (Qui a une tête de beurre, ne doit pas devenir un boulanger, — c.-à-d. ne doit pas approcher du four).

70. Het is beter by den bakker te gaan dan by den apteker. (Il vaut mieux aller chez le boulanger que chez le pharmacien).

71. « Het heeft geene zwarigheid », zei de bakker, en hy had zyn brood te licht gebakken. (« Cela n'est rien », dit le boulanger, et il avait fait son pain trop léger. — Impossible de traduire ce dicton flamand dont le mot *zwarigheid* forme un calembour ; car, Het

Digitized by Google

heeft geene zwarigheid, peut être compris ainsi : « Cela n'a pas de poids »).

72. Hy slacht den bakker, die het brood in den oven steekt, en er zelf buiten blyft. (Il ressemble au boulanger qui met le pain au four et reste lui-même dehors).

73. Hy ziet een witten hond aan voor een bakkersknecht. (Il prend un chien blanc pour un garçon boulanger).

74. « Schoon voorgedaan is half verkocht », zei de bakker, en hy stelde geschilderd brood op't venster. (« Bien exposé est à moitié vendu », dit le boulanger, et il mit du pain peint devant la vitrine).

75. « Schenk eens rond », zei de bakker, en hy zat alleen. (« Versez à la ronde », dit le boulanger, et il était seul).

76. « Ik moet zien, wat eruit zuren zal », zei de bakker, en hy sch... in den trog. (« Je dois voir ce qui en sortira en fermentant », dit le boulanger, et il ch... dans le pétrin).

13. *Sur les pâtissiers*

77. « Geef tyd », zei de koekebakker, en hy ging bankroet. (Donnez du temps, dit le pâtissier, et il fit banqueroute).

78. Hy zou een koekebakker dooden om een pannekoek. (Il tuerait un pâtissier pour une galette).

79. Beter een hoeren-dan een oliekoekenhuis ; want er zal geen brand van komen, maar wel gebluscht worden. (Mieux vaut une maison de prostituées qu'une maison de gâteaux à l'huile ; car cela ne produira pas d'incendie, mais il en sera plutôt éteint).

80. Allemaal koek van één deeg. (Ce sont des couques de la même pâte, — c.-à-d. des gens de même farine).

14. *Sur les coiffeurs — perruquiers*

81. Hy loopt op een pruikenmakersdrafje. (Il trotte comme un coiffeur).

82. Hy heeft het zoo druk als een pruikenmaker, die geene klanten heeft. (Il est aussi affairé qu'un coiffeur sans clients).

15. *Sur les modistes*

83. Goede modist, slechte christ. (Bonne modiste, mauvaise chrétienne).

Digitized by Google

16. *Sur les bouchers*

84. Hy snauwt en byt van zich als eene vleeschhouwersteef. (Il grogne et mord comme une chienne de boucher).

85. Wacht u voor vleeschhouwershonden : zy hebben wyde bekken. (Gardez-vous de chiens de bouchers : ils ont de larges becs).

86. Hy doet als de vleeschhouwers, die de ossen troetelen, als zy ze willen slachten. (Il fait comme les bouchers qui caressent les bœufs, quand ils veulent les tuer).

87. Hy ziet gelyk een os, die den slager ontloopen is. (Il regarde comme un bœuf qui a échappé au boucher).

88. Als eene koe geene melk meer geeft, dan raakt ze aan den slager. (Quand une vache ne donne plus de lait, elle a affaire au boucher).

17. *Sur les charcutiers*

89. « Het kan altyd niet even styf wezen », zei Goosen de varkensslachter, en hy blies eene blaas, daar een gat in was. (« Cela ne peut pas être toujours également tendu », dit Goosen le charcutier, et il gonfla une vessie, où il y avait un trou).

90. Het was in dien tyd dat de visschen aan de orde van den dag waren, en de slagers met de handen over elkander zaten. (C'était dans ce temps où les poissons étaient à l'ordre du jour, et que les charcutiers (et les bouchers) avaient les bras croisés).

18. *Sur les brasseurs*

(Voir les numéros 66 et 67).

91. Zy houden het met den brouwer en den bakker. (Ils s'en tiennent au brasseur et au boulanger).

92. Wynkoopers zyn brouwers. (Les marchands de vin sont des brasseurs).

93. Er gaat veel om in de brouwery van de wereld. (Il se passe beaucoup de choses dans la brasserie du monde).

94. Hy is er gezien : in de bakkery zoowel als in de brouwery. (Il est bien vu : aussi bien dans la boulangerie que dans la brasserie).

95. Alle baksels en alle brouwsels vallen niet even goed nit. (Toutes les fournées et tous les brassins ne réussissent pas également bien, c.-à-d. tout ne réussit pas dans le monde).

96. Dat is zooveel als een boon in den brouwketel. (C'est comme une fève dans un bassin).

Digitized by Google

97. « Wat kan de liefde niet al doen », zei de boer, en hy stak zyn vrouw in een brouwketel, opdat zy van geen doktershanden sterven zou. (« Ce que peut l'amour », dit le paysan, et il jeta sa femme dans un brassin, pour qu'elle ne fût pas tuée par les médecins).

19. *Sur les pharmaciens* (1)

(Voir n° 70).

98. Het is een aptekersrekening. (C'est un compte d'apothicaire, — c.-à.-d. on a compté beaucoup trop).

99. De apothekers willen onder de dokters gerekend zyn. (Les apothicaires veulent être les égaux des médecins).

100. In apothekersonkosten vervallen. (Tomber dans des frais d'apothicaire, — c.-à-d. de très grands frais).

101. Die 's morgens gaat by zulk een apteker,
Is 's avonds dronken, dat is zeker.
(Qui va le matin chez un tel apothicaire,
Est ivre le soir, cela est certain).

102. Een gesloten lyf doet den aptekerswinkel open. (Un corps fermé ouvre la boutique de l'apothicaire).

103. Een apothekertje, dat aardig is,
Maakt van een stuiver, dat een gulden waardig is
(Un apothicaire un peu avisé,
Fait en sorte qu'un sou vaut un florin).

104. In een smidse wat te raken,
By apothekers wat te smaken,
In een spokenboek te lezen,
Kan niet dan met hinder wezen.

(Entrer quelque temps dans une forge, goûter certaines choses chez les pharmaciens, lire dans un livre de revenants, ne peut que vous nuire).

105. Het is een lastige apteker. (C'est un apothicaire incommode, — c.-à-d. un homme difficile, maussade).

106. Die myne kruiden niet kan gerieken, mag in myne apotheek niet komen. (Qui ne sait pas supporter l'odeur de mes drogues, ne peut pas entrer dans ma pharmacie. — Se dit dans une compagnie, quand quelqu'un a lâché un vent, et qu'on lui fait une observation sur la mauvaise odeur) (1).

A. DE COCK.

1. Apothicaire, *apotheker*, ou *apteker*.
1. La plupart de ces proverbes et dictons sont extraits du grand *Spreekwoordenboek* de *Harrebomée*, 3 vol. (Utrecht, 1861-1870)

Digitized by Google

LII

Les ouvriers de fabrique et les ouvriers du dehors

Les mariniers de Roanne méprisent souverainement les cotonaires ou ouvriers en coton (Noelas, *Légendes et traditions foréziennes*, 335).

Il serait intéressant de savoir si ce fait est isolé, et si, d'une manière générale, les ouvriers de fabrique, qui accomplissent toujours la même besogne, sont moins estimés que ceux qui, travaillant au dehors aux diverses parties du métier, ont des occasions plus fréquentes de montrer leur ingéniosité.

P. S.

LIII

Les ouvrières de fabrique

A Anvers, les ouvrières de fabrique ne restent jamais un instant inoccupées. En se rendant à l'atelier et en sortant, de même que pendant les repos, elles tirent les tricots des poches et se mettent bravement à tricotter. A l'heure de midi, aux environs des fabriques, les rues sont encombrées de tricotteuses ambulantes.

Alfred Harou.

II (suite)

Blasons de Métiers

Le diable à la recherche des ouvriers

Le diable est sorti de l'enfer
Pour faire le tour du monde ;
Envoyé de Lucifer,
Pour ramasser, dans sa ronde,
Tous les corps de métiers (bis).

Commençant par le meunier,
Qui prend double moudure (mouture, salaire) (1).
Cette chanson, je vous jure,
Il montera dans la voiture.

Allant chez le boucher,
Où, pour du bœuf,
On vend de la vache.
Cette chanson, je vous jure,
Il montera dans la voiture (2).

Auguste Ferrand.

1. Le droit de mouture était d'une coupe par setier au mandement de Pinet en Dauphiné.
2. Cette chanson est incomplète ; elle devrait passer en revue d'autres métiers.

Digitized by Google

VII (suite)

Jeux de Métiers

Les Porteurs de Sacs

A Liège, à certains dimanches des XVIIe et XVIIIe siècles, les plus forts et les plus robustes gaillards des campagnes des environs arrivaient de bon matin, en ville, pour y mesurer leurs forces, y lutter, en un mot, avec les *Bouteu-fou*, l'une des plus *considérables fractions de la corporation des Porteurs-aux-Sacs*, dont saint Lambert était le patron.

Le combat terminé, vainqueurs et vaincus se réunissaient et se régalaient invariablement de vieille bière et de porc rôti.

(*Vieux souvenirs*. N° de la *Meuse* (Liège), de Juin 1895).

Alfred Harou.

Les scieurs de bois

On prend une feuille dont les deux bouts sont attachés ensemble ; un joueur tient l'extrémité dans sa bouche, il passe ses mains dans les deux lignes parallèles ; passe la feuille dans ses doigts d'une certaine manière, et le deuxième joueur prend l'autre extrémité, qu'il tire. Le mouvement imite à peu près celui des scieurs de long.

Louis Morin.

Digitized by Google

LES MONTAGNES (1)

I. — LES GLACIERS (Suite)

Le Fils ingrat

UTREFOIS les Alpes étaient couvertes de bois et de vignobles. Là où sont les neiges étaient les moissons, là où sont les glaciers étaient les fleurs. La *Blümlisalp* était comme les autres, et sa supériorité lui avait valu le nom de montagne des fleurs. C'était le domaine d'un pâtre riche comme un roi, qui possédait un magnifique troupeau et d'immenses pâturages. Une nuit d'hiver, sa mère, qui était pauvre et habitait la vallée, vint le visiter et lui demander place au feu et à table. Il reçut sa mère avec tant d'arrogance que celle-ci lui en fit des reproches. Furieux des remontrances de sa mère, il la fit mettre à la porte par ses bergers, en dépit de la bise qui soufflait et de la neige qui tombait. La pauvre femme implora l'hospitalité et, sur un dernier refus, lança sa malédiction à son fils.

A peine la malédiction maternelle fut-elle prononcée que la mère descendit vers la vallée sans souffrance, ni danger, pendant que le domaine de son fils s'abîmait dans la tempête. Depuis ce temps il ne *pousse plus de fleurs* sur ce sol maudit et la neige qui le recouvre est l'éternel linceul de son ancienne parure.

(ALBERT LAPORTE. *En Suisse le sac au dos*, p. 194 (2).

Pourquoi les sommets des Alpes ne portent plus de moissons

Le Juif-Errant, chassé de Jérusalem, dut se choisir un itinéraire à travers le monde ; il voyagea particulièrement de l'Italie en France. Mais il fallait franchir les Alpes. La première fois qu'il passa sur leur sommet, il le trouva *couvert de moissons*.

1. Cf. t. VII, 322, t. VIII, 230 et 298.
2. Bien qu'il s'agisse d'un livre écrit par un voyageur, qui nécessairement a parcouru assez rapidement les pays qu'il décrit, nous donnons ces notes, qui forment un complément à celles déjà publiées dans la Revue. Il serait à souhaiter que l'on s'occupât un peu plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, tout au moins en France, du folk-lore des montagnes.

Digitized by Google

Dieu, voyant la route qu'avait prise le Juif-Errant, changea, pour e punir, les moissons qui couvraient les Alpes en forêts de sapins.

Mais le bon Dieu, agacé de voir que le Juif-Errant reprenait toujours le même chemin, parce qu'il lui plaisait; changea la forêt de sapin en un glacier recouvert de neige.

Bah, dit le Juif, lorsqu'il vit ses maisons et ses sapins traités de la sorte, la neige et la glace fondront. Je repasserai l'an prochain.

Mais Dieu l'entendit et dit : Rien ne fondra, et jusqu'au jour du jugement dernier la neige y restera.

Voilà comment le Juif-Errant ne voyage plus d'Italie en France.

II. — LA PÉNITENCE DES MORTS ET LES GLACIERS

Au Rigi, les bruits qu'on entend dans les glaciers sont provoqués par les âmes des oisifs condamnés après leur mort à travailler pour expier leur nonchalance pendant leur vie. (Page 172).

Au sommet de certains glaciers du Rhône, on trouve de la *neige rouge*. Un passage était autrefois très fréquenté par les muletiers italiens transportant le vin rouge enfermé dans des tonneaux. Abusant de la confiance qui leur était accordée, ils n'ont point craint d'ouvrir les tonneaux, de boire le vin et de combler le déficit avec de la neige et de l'eau. En punition de cet attentat, ils furent damnés comme larrons, leurs ombres sont destinées à errer sur le *Nevé*, pour servir d'avertissement à la postérité et à languir dans les déserts glacés, jusqu'à ce qu'une âme compatissante les délivre de leur supplice. La cérémonie d'absolution est très plaisante. Il suffit de faire le signe de la croix, de verser du vin rouge dans le creux de sa main et d'en asperger la neige rouge pour apaiser la justice vengeresse et délivrer les infortunés du Purgatoire de glace. (Page 237).

III. — LES ESPRITS DE LA MONTAGNE (Suite)

Les Nains de l'Oberland

Dans les montagnes de l'Oberland, on croit à l'existence de petits nains, lutins de la forêt ; petits génies dont les caprices sont quelquefois très bienveillants. Ils veillent sur l'habitation isolée, ils cultivent le jardin, mais aussi quelquefois il leur prend des fantaisies malfaisantes : alors ils jettent pêle-mêle tout dans la maison, font choir les personnes qui l'habitent, ou leur jouent mille espiègleries.

Ils se fâchent surtout quand on n'a pas l'attention de jeter sous la table une cuillerée de lait qu'il faut leur offrir de la ***main gauche***.

Digitized by Google

Ils sont en outre propriétaires de grands troupeaux de chamois En hiver, ils restent dans les entrailles de la terre. Quand ils aiment un pâtre ils lui dérobent une vache pour la lui ramener plus grasse, ils rassemblent des fagots qu'ils mettent sur le chemin des pauvres enfants qui vont au bois ou bien fauchent les prés pour qu'on n'ait plus qu'à faner l'herbe. *S'ils dansent en rond au clair de lune, c'est signe d'une année abondante;* s'ils se glissent à travers les buissons, c'est signe d'orages et d'avalanches. (Page 172).

Le Tonnerre et les Bourguignons

Aux environs de Morat bien célèbre par la défaite de Charles le Téméraire, lorsqu'il tonne, les paysans disent que se sont les mânes des Bourguignons qui s'amusent là-haut. (Page 155).

Les génies et les guides

En Suisse les guides se méfient des questionneurs et sont très discrets sur les faits des génies, dans la crainte de les irriter par des indiscrétions. (Page 172).

VIII (suite). — LA FLORE DES ALPES

Les Alpes sont jalouses de leurs roses

La rose des Alpes aime la liberté et l'homme ne peut pas la transplanter. Un jeune homme escalada un jour une roche, qui surplombait un abîme, pour cueillir des fleurs aux clochettes blanches, lorsqu'il se trouva subitement en face du *Génie de la montagne*, une belle jeune femme, vêtue d'une robe de neige et couronnée d'un feuillage de sapin. — Ne touche pas à ces fleurs, lui dit le génie, « elles sont à Dieu ; Dieu seul peut les cueillir. » Méprisant l'avis du génie, le jeune homme cueillit un bouquet de fleurs blanches. Le ciel s'assombrit aussitôt, il lui sembla que le sol se dérobait sous ses pas, et, meurtri, ensanglanté, il roula dans l'abîme. C'est depuis ce temps que la rose des Alpes est devenue rouge comme le sang d'où elle est née. (Page 6).

Les forêts

En Suisse, chaque village exposé aux avalanches, est dominé par une petite forêt. Sans elle les maisons et les champs seraient tou-

Digitized by Google

jours exposés aux éboulis. Ces forêts se nomment les forêts de secours.

Un vieux berger eut la main paralysée pour avoir voulu couper un arbre d'une de ces forêts. On eut toutes les peines du monde à arrêter le sang qui s'échappait de l'arbre.

Tous les ans, au jour anniversaire de ce crime, le berger entend un vacarme effroyable. Ce sont les lutins des troupeaux qui vengent les arbres de la forêt. Le matin quand il se réveille, chèvres et moutons ont une marque de sang qu'il fait disparaitre en la frottant avec de la terre prise, à minuit, entre les racines de l'arbre qu'il a voulu tuer. (Page 88).

Le foin qui croit sur les hautes montagnes, au dessus des précipices est excellent pour le bétail, c'est un remède infaillible contre toutes les maladies des bestiaux, les paysans en gardent *toujours une petite botte d'une année à l'autre comme préservatif*. (Page 219).

ALFRED HAROU.

LÉGENDES ET CONTES DE L'EXTRÊME-ORIENT [1]

XXXVI

LA PROTECTION DE L'EXPÉDITION

« Les *Chinois* ont une troisième Sainte, qu'ils appellent *Neoma*, et disent qu'elle étoit fille d'un prince de la ville de *Yochen* dans la province de *Huquang*; à quoi ils ajoutent, que l'aversion, qu'elle avoit pour le mariage, l'obligea à se retirer dans l'île d'*Ingoa*, où les *Chinois* disent qu'elle a fait plusieurs miracles.

« Ils en content celui-ci entre autres : c'est qu'un Seigneur nommé *Compo* ayant eu l'ordre de l'Empereur de partir avec une flotte, qui étoit prête à faire voile, il ne fut point au pouvoir de ses Matelots de lever les ancres. *Compo* fut tellement surpris de cet accident, qu'il en voulût voir lui-même la cause. Il trouva *Neoma* assise sur l'ancre du vaisseau de l'Admiral. Il lui dit, que le Roi lui avait commandé d'aller faire la guerre dans une des provinces voisines, et

1. Suite, voir t. X, p. 365.

Digitized by Google

la pria de ne s'y point opposer. Elle répondit, qu'elle contribueroit à la victoire qu'il se promettoit de cette expédition, s'il vouloit l'emmener avec lui ; à quoi il eut d'autant moins de peine à consentir qu'il la connoissoit déjà de reputation, En effet, l'armée ne fut pas plutôt (*sic*) arrivée à la vûe du pays ennemi, qu'elle défit le charme, par lequel les habitans avoient fait paroitre toute la mer en feu, et qu'elle contraignit les ennemis de se rendre à discretion. *Compo* crud (*sic*) d'abord que c'étoit une illusion; c'est pourquoi il voulut s'assurer du pouvoir de *Neoma* par une preuve plus forte, et lui dit, qu'il ne douteroit plus de sa sainteté, si elle pouvoit faire reverdir le bâton qu'il tenoit à la main, ce qu'elle fit. *Compo* planta le bâton sur la poupe de son navire, publia hautement que tout le succès de ses armes étoit dû à *Neoma*; et l'on dit que c'est à cause de cela que les *Chinois* mettent cette *Neoma* à la poupe de leurs navires, et qu'ils s'adressent à elle pour la prosperité de leurs voyages sur mer [1]. »

XXXVII

L'ORIGINE DU MONDE

« Les idées des Tagals des Philippines sur la création du monde et la formation de l'homme avaient quelque chose de ridicule et d'extravagant. Ils croyoient que dans l'origine, le monde étoit composé seulement du ciel et de l'eau, entre lesquels il y avoit un Milan, qui, fatigué de voler. et ne trouvant point de lieu pour se reposer, mit la discorde entre l'eau et le ciel ; qu'alors le ciel afin de contenir l'eau dans ses limites, y jeta un certain nombre d'îles, afin que le Milan pût s'y établir et les laisser en paix. L'homme, selon eux, étoit sorti d'un grand roseau à deux nœuds, qui, flottant sur l'eau, fut enfin poussé par les vagues contre les pieds du Milan, comme il étoit sur le rivage, lequel l'ouvrit avec son bec ; par là l'homme sortit d'un nœud, et la femme de l'autre. Ils furent bientôt mariés du consentement de leur Dieu, *Bathala Mey Capol*, qui excita le premier tremblement de terre, et c'est d'eux que sont descendues toutes les nations du monde [2]. »

RENÉ BASSET.

1. Oléarius, *Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales par le Sr Jean-Albert de Mandelslo*. trad. de Wicquefort, Amsterdam, 1727, 2 vol in-4, t. II, col. 594-595.
2. *Relation manuscrite sur les Philippines*, citée par W. Marsden, *Histoire de Sumatra*, trad. Parraud. Paris, 1788, 2 vol. in-8, t. II, p. 116-117, notes.

Digitized by Google

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

XXV

Complainte bretonne

Trois matelots étaient partis
— Ehi ! ého ! gare au roulis —
Trois matelots étaient partis
A la pêche en lointain pays.

Mais la tempête faisait rage
— Ehi ! ého ! gare au naufrage —
Mais la tempête faisait rage
Sur la barque et son équipage.

Plus d'une fois auparavant
— Ehi ! ého ! gare au grand vent -
Plus d'une fois auparavant
Ils avaient lutté vaillamment.

Mais ce jour-là le vent plus fort.
-- Ehi ! ého ! gare à la mort —
Mais ce jour-là le vent plus fort
Brisa leur courageux effort.

Le bateau sombra tout en plein
— Ehi! ého ! gare au requin —
Le bateau sombra tout en plein
Emportant tout vestige humain.

Un seul des trois qui sut nager
— Ehi ! ého ! gare au danger —
Un seul des trois qui sut nager
Parvint au rivage étranger.

Les yeux brillants comme le jour
— Ehi ! ého ! gare à l'amour —
Les yeux brillants comme le jour
Une dame lui fit la cour.

Il répondit à la sirène ;
— Ehi ! ého ! gare à la haine —
Il répondit à la sirène :
« Tu ne seras jamais ma reine.

« J'ai là-bas ma douce jolie
— « Ehi ! ého ! gare à l'envie ! —
« J'ai là-bas ma douce jolie,
« Pour toujours un serment nous lie ».

Digitized by Google

Et puis tout fier de son refus
— Ehi ! ého ! gare au reflux ! —
Et puis tout fier de son refus,
Il replongea, ne parut plus.

Après trois jours, après trois nuits,
— Ehi ! ého ! gare au roulis ! —
Après trois jours après trois nuits,
Son corps seul revint au pays.

OLIVIER DE GOURCUFF. *Sur la route* (1).

XXVI

CHANSON MARINE SUR UN VIEUX REFRAIN

Après avoir traîné sa quille
Sur la mer et les océans,
L'Astrée, une fine coquille,
Mouille à Brest, au bout de trois ans.
Le soleil luit sur la campagne
Où mûrissent les moissons d'or...
C'est tribord qui gagne, qui gagne,
C'est tribord qui gagne bâbord.

Nageons dur et gagnons la terre,
Nous sommes attendus là-bas ;
En sac, six mois de solde entière,
De quoi faire le branle-bas !
Les mathurins ont leur compagne
Qui leur reste fidèle au port...
C'est bâbord qui gagne, qui gagne,
C'est bâbord qui gagne tribord.

Hali ! Halo ! Penchons-nous ferme,
Lascars, la terre n'est pas loin !
On a soif, quand on touche au terme,
Et nous connaissons le bon coin ;
Il en est jusques en Espagne,
Où le xérès coule à plein bord.
C'est tribord qui gagne, qui gagne,
C'est tribord qui gagne bâbord.

Lors des jours sombres de naguère,
Dans l'espace immense isolés,
Nous avons tenu la croisière,
Ici, là, partout signalés.

1. Lemerre édit. in-18 de pp. 92.

Digitized by Google

Mais les vaisseaux de l'Allemagne
Tournaient autour de leur corps mort.
C'est bâbord qui gagne, qui gagne,
C'est bâbord qui gagne tribord.

Vive Brest et vive la France !
Par escouade ou par bataillon,
Des Vosges aux bords de la Rance
On veut garder le pavillon.
Ceux de Bourgogne ou de Champagne
Sauront découdre qui les mord !
C'est tribord qui gagne, qui gagne,
C'est tribord qui gagne bâbord.

La brise chante dans les voiles,
Tantôt plus bas, souvent plus haut.
La mer chante sous les étoiles,
Mais rien de tout cela ne vaut
Un air de la vieille Bretagne
Qu'on fredonne jusqu'à la mort.
C'est bâbord qui gagne, qui gagne,
C'est bâbord qui gagne tribord.

CHARLES CANIVET. *Honneur-patrie* (1).

1. Jouvet éd., in-18 de pp. 110 avec 34 dessins de Maurel.

Digitized by Google

FOLK-LORE POLONAIS

Pologne Méridionale-Ukraine [1]

a). *Théogonie et Cosmographie du peuple Ukraïnien*

L'Ukraine est un pays situé sur la rive droite du Dnieper. Ses frontières s'étendent des environs de la ville de Kief jusqu'à Kremeuczug, du Nord au Sud, et de Dniepre à Boh en largeur. Ce pays est couvert d'étangs artificiels qui sont les ressources civilisatrices. Il me faudrait perdre trop de temps pour démontrer que si cette irrigation artificielle n'avait pas eu lieu, ce pays ne serait qu'un désert immense, fertile comme nous le voyons au bord de la Mer Noire. Ces étangs situés dans les profondes vallées creusées par les rivières isolent parfaitement les habitants de leurs alentours. Cet isolement, qui date de je ne sais combien de siècles, était aussi la cause que le peuple qui habite ce pays est devenu si conservateur qu'il raconte de nos jours des choses qui, il y a deux mille ans, étaient déjà de vieux contes ; par exemples les différentes traditions, qu'Hérodote a entendues jadis dans ce pays, notre peuple les raconte encore presque sans aucun changement. C'est à cause de ce conservatisme qu'en fait du traditionisme ce peuple présente à mon avis le plus grand intérêt. Si même je n'étais né dans ce pays ce qui, bien naturellement augmente en moi la sympathie de même que l'intérêt scientifique, je m'intéresserais néanmoins pour ce pays comme je m'intéresse aussi à un autre peuple classique en traditionisme, les Bretons, plus encore conservatifs que les Ukraïniens mêmes.

Je vais commencer mon étude par la description de la théogonie et de la Cosmographie de ce peuple, car on sait très bien, que dans les traditions primitives Dieu, les corps célestes et le genre humain sont toujours si étroitement liés qu'on ne peut les séparer.

1. Folk-lore polonais. I. *Cracovie et ses environs*, voir Tradition 1890 et suiv.

Digitized by Google

On comprend que le peuple ne systématise pas ses traditions et ses croyances et qu'en voulant les donner en système il m'a fallu les choisir dans beaucoup de contes, de chansons, etc., où un seul mot ouvrait parfois de vastes perspectives, qui n'étaient mentionnées nulle part.

L'idée d'un être suprême est toujours monotheistique, nous n'y rencontrons rien du panthéisme. Dieu est le créateur de tout ce qui existe sur la terre et au ciel ; il a créé celui-ci pour son habitation le troisième jour de la création et c'est de là que par ses anges il gouverne tout l'univers.

Pourtant, dans le caractère du diable, on trouve quelque chose qui s'approche du dualisme oriental. On raconte que le diable existait déjà avant la création du monde, qui se forma de l'eau, et justement dans l'écume de ces eaux primitives se trouvait le diable. Dieu l'ayant aperçu le prit au ciel et lui permit de jeter des pierres. — Tant que des pierres sont tombées de la main de l'archi-diable, autant de diables ont reçu leur existence.

Une autre version soutient que ce premier diable, nommé Satanaïl, a craché le samedi derrière lui et de ses crachats sont nés les diables. Le Satanaïl participa aussi à la création de la terre. — Jésus-Christ et Saint-Pierre (qui, selon cette tradition, existaient déjà avant la création du monde) s'ennuyant un jour, se sont proposés de créer la terre. Alors Jésus-Christ a ordonné au Satanaïl de plonger dans les eaux et de rapporter de leurs profondeurs le sable dont devait être formée la terre. — Jésus-Christ lui ordonna, en prenant le sable dans les mains, de dire : « Au nom de Dieu » mais le Satanaïl pensa qu'il serait bien sot de travailler pour un autre et il dit : « Au nom de moi-même ». Bien qu'il eût pris beaucoup de sable dans ses mains, l'eau le lava et le fit couler, et il n'est pas parvenu à le porter sur la surface des eaux. Au second ordre de Jésus-Christ, il fit la même chose et avec le même succès ; pour latroisième fois, il prit le sable dans ses mains en disant : « Au nom du Dieu » et dans sa bouche en pensant : « au nom de moi-même ». Alors il réussit à porter ce sable sur la surface de l'eau. Dieu, ayant reçu le sable de sa main, le jeta sur la surface de l'eau en le bénissant, et voilà que cette poignée de la terre a commencé à croître, mais en même temps aussi la terre que le diable avait cachée dans sa bouche. Il était prêt à étouffer, lorsque Dieu lui cria : « Crache-le ». De ces crachats se sont formés les diables. Lorsqu'il n'eut plus de terre dans la bouche, il a craché sa salive, en voulant évidemment avoir un plus grand nombre de diables, mais c'était en vain ; parce que bien que de la boue se soient formés les diables, de la pure salive,

Digitized by Google

au contraire, se sont formés des anges. Alors le Satanaïl a cessé de cracher et seulement il réfléchissait comment il pourrait nuire au Dieu et à sa création.

Après avoir fini la création de la terre, Saint-Pierre dit à Jésus-Christ : « Maintenant, couchons-nous ; demain il ne nous restera plus qu'à baptiser la terre ». Et ils se sont endormis. Alors le Satanaïl a dit aux diables : « Noyons les tous ensemble et alors nous deviendrons les dieux » ; et il commença par Saint-Pierre. Il le prit dans ses bras et le porta vers l'eau ; mais l'eau se retirait toujours ; de sorte que le diable, se fâchant de ne pouvoir arriver jusqu'à l'eau, a porté saint Pierre dans le sens opposé... et pourtant l'eau, de même, reculait toujours. Le diable alors porta saint Pierre à droite, mais l'eau néanmoins s'éloignait encore, il le porta dans le sens opposé et toujours en vain. Enfin, à l'aube du jour, bien fatigué, il rapporta saint Pierre juste à l'endroit où il l'avait pris. Lorsque Jésus-Christ et saint Pierre se réveillèrent, saint Pierre dit à Jésus-Christ : « A présent baptisons la terre » ; mais Jésus-Christ répondit : « Nous n'en avons pas besoin, parce que cette nuit même le diable a fait la croix sur la terre et par ce moyen l'a aussi agrandie ». Le diable en était en rage.

Une autre version raconte que le Diable portait de cette manière le Dieu même. Une troisième version dit que, lorsque Satanaïl eut plongé dans l'eau pour se procurer de la terre, l'eau se couvrit de glace ; lorsque le diable la brisait, un ange lui arracha la terre et se sauva vers le ciel. Lorsque Satanaïl en le poursuivant était déjà bien proche, alors le Dieu dit à l'ange de le frapper avec le glaive. Le satan reçut une blessure sur ces ailes et retomba sur la terre.

Satanaïl est toujours représenté comme un être d'abord bon et au service du Dieu, mais déchu depuis et devenu ennemi de Dieu.

Voilà encore une légende de la chute de cet ange ; saint Michel était jaloux de ce que Satanaïl possédait deux superbes robes étincelantes et il s'en plaignit à Dieu qui lui dit comment il fallait faire pour s'en emparer. Saint Michel proposa à Satanaïl de se baigner avec lui et ensuite un pari : qui d'eux pourrait plonger plus longtemps. Lorsque Satanaïl était plongé, saint Michel sauta de l'eau, prit une de ses robes et s'enfuit. Lorsque le Satanaïl sortit de l'eau et vit que saint Michel l'avait dupé, il s'élança à sa poursuite. Il était prêt à l'attrapper, juste à la porte du ciel, lorsque Dieu commanda à saint Michel de jeter un coup de glaive derrière lui. Satanaïl fut gravement blessé et retomba à terre et saint Michel resta en possession des deux robes.

Dans les traditions que nous avons citées et dans beaucoup

Digitized by Google

d'autres, le dualisme se montre avec la plus grande évidence. Il y a une lutte sans trève et à tout propos entre Dieu entouré des anges et des archanges d'un côté et de Satanaïl entouré des diables.

La tendance de Satanaïl avec ses diables en tout cela n'est rien autre que de nuire à tout ce que Dieu crée et qui met l'ordre parmi les hommes. Cela lui réussit seulement en parti. L'homme, aussitôt sa création, était très beau. Le diable, l'enviant, cracha sur lui et l'a couvert de ses salives. Dieu alors cacha toutes ces salives et immondices dans l'intérieur de l'homme.

Dieu a créé l'homme et le diable a créé le loup ; mais il n'avait pas le pouvoir d'animer cet animal. Pourtant il l'a mis contre Dieu en l'excitant contre lui. Alors Dieu a animé le loup et celui-ci s'élança tout de suite contre le diable. Celui-ci se sauva sur un arbre et le loup attrapa seulement le talon du diable. C'est pourquoi notre peuple le nomme *Santalon*. Les plus grands efforts du diable sont dirigés contre l'homme. Outre qu'il a perverti nos deux premiers parents, il a eu encore une liaison sexuelle avec Eve, dont a été procréé Caïn. Abel, au contraire, est un fils d'Adam. Voilà pourquoi Abel et Caïn étaient en inimitié. Le Diable habite les déserts, il tâche d'égarer les voyageurs ; il habite aussi les vieux moulins où il prépare le tabac à priser et il est connu que le tabac était auparavant regardé comme un fort poison. Mais le plus souvent le diable habite dans l'intérieur de l'homme, dans sa partie gauche, près du cœur. Il fait tout son possible pour allumer la discorde dans les familles. — D'autres pourtant disent que l'enfer se trouve sous la terre. Les diables l'ont commencé à bâtir avant la création du genre humain, mais lorsque, pour la première fois, dans la nuit de Pâques, on a chanté : « Jésus-Christ est ressucité », l'enfer est tombé en ruines et il reste dans cet état jusqu'à présent. Le diable a même préparé des chaînes pour enchaîner Jésus-Christ ; mais lorsque Jésus-Christ est descendu dans l'enfer, il a dit au diable : « Eh bien ! mets les chaînes sur toi pour me montrer comment tu veux m'enchaîner ». Le diable mit les chaînes sur lui-même, mais dans ce moment Jésus-Christ a prononcé les paroles d'omnipotence et les chaînes se sont soudées sur le diable. Jésus-Christ alors a sauvé le genre humain de la force diabolique.

Jésus-Christ est mis au monde par la sainte Vierge, mais il est sorti de sa tête. Le bœuf et l'âne ont couvert Jésus-Christ de la paille, mais le cheval l'a mangée. C'est pourquoi le cheval est sujet de la force du diable, qui le monte très souvent dans la nuit. On voit même les étriers qu'il se fait avec les crins de la crinière. Les bœufs en sont libres.

Digitized by Google

Quant à la création des anges, on raconte aussi qu'ils sont formés de l'écume de l'eau et principalement qu'ils avaient deux ailes, mais qu'ils ne pouvaient pas voler. Alors Dieu leur en donna quatre ; mais ce n'était pas encore suffisant ; alors il leur en donna six. Ce sont les archanges. Puis sont aussi créés des anges. Quant à la forme, ils diffèrent par cela que les archanges sont des hommes avec des ailes et les anges des oiseaux à tête humaine. Ils sont envoyés bien souvent par Dieu à l'enfer pour y retirer les pauvres âmes. Il y a des anges qui se sont brûlés les ailes à cette occasion.

Lorsque Adam était créé de la terre, la femme était créée de la patte, mais un chien l'a mangée. Puis Dieu a créé une femme de la rose, mais Adam, qui était alors couvert d'une peau de corne, ne voulait pas une femme de rose, préférant l'avoir en os de même que lui. Dieu alors lui a donné Eve et a pris la femme faite de la rose au ciel pour la donner un jour pour mère à son fils. Lorsque Adam fut chassé du paradis, Dieu lui ôta alors son corps de corne, la laissant seulement aux extrémités comme les ongles. Pourtant Adam avait l'âme d'un ange. En général, l'âme humaine a une figure ressemblant à un enfant transparent, parfois aussi à une mouche.

Le diable prend beaucoup de formes bien différentes — comme le squelette d'un homme, un pope (un prêtre) de l'église grecque, (c'est bien étrange parceque le peuple appartient juste à cette église), un chasseur,.... mais le plus souvent il a la figure noire, les cornes sur la tête, la queue d'un chien et les griffes d'un oiseau de proie. Il se cache aussi sous la forme d'un homme, mais il y a un moyen pour le voir ; il faut faire un trou dans un œuf de Pâques et regarder par ce trou l'assistance en église, alors on verra le diable, se promenant dans son petit bonnet, qui le fait invisible, et on peut s'approprier ce bonnet. Si quelqu'un tombe dans l'assemblée des diables, comme celà est arrivé à un musicien, il faut se frotter les yeux avec de l'eau, qui se trouve là dans un coin, alors on voit toute la société sans masques, et toutes les choses affreuses qui s'y passent, mais il faut en tenir le secret pour que le diable ne crève pas cet œil enchanté.

Non seulement dans des relations humaines, mais aussi dans tout univers, nous trouverons le diable toujours dans le même rôle, d'un ennemi acharné de Dieu.

Passons à l'organisation de l'univers. Le ciel, que nous voyons et qui nous entoure, se compose de trois compartiments. — Dans le plus bas, demeurent les saints, dans le second, les anges, et dans le supérieur, le Dieu même. Les deux premiers sont visibles, mais le supérieur ne peut pas même être visible, parceque la vue humaine ne supporterait pas son éclat. Les autres disent qu'il y a sept

Digitized by Google

divisions. Les six premières sont bleues, comme nous les voyons, mais la supérieure, la septième, est rouge, parceque c'est une grande masse de feu. — Entre le ciel et la terre, il y a un rideau de nuages, parceque sans celà, le ciel pourrait brûler les hommes et même la terre. Lorsque le tonnerre tombe, le ciel s'ouvre alors pour un instant, et c'est celà que nous nommons l'éclair. Le ciel c'est une voûte qui s'enfonce dans la mer et sous laquelle passent les nuages selon le vent. Chacun des intervalles entre ces sept cieux est douze fois plus grand qu'entre la terre et le ciel. Lorsque le ciel s'ouvre, on voit alors de différentes figures ; si l'on voit la figure avec le glaive, c'est un présage de guerre, avec un receptacle quelconque, celà prédit une année bien féconde. On connait aussi des figures qui prédisent la famine, la peste, etc. Le ciel s'ouvre le plus souvent lorsqu'il faut poursuivre un diable. On voit que lorsque le ciel s'ouvre, Saint-Michel bénit avec la croix et Saint-Gabriel et Saint-George tirent un coup de feu d'un canon, avec une flèche de la pierre sur un diable. Il se cache alors ou dans un homme, ou dans un arbre, et si l'arbre est brisé, si la maison est brûlée, si l'homme est tué, c'est preuve que Saint-Gabriel a bien visé, le cas contraire prouve que Saint-Gabriel a manqué. — L'homme tué par le tonnerre, c'est-à-dire en communauté avec le diable ne revivra pas au jour de la résurrection. Ce n'est pas raisonnable de tâcher d'éteindre l'incendie allumé par le tonnerre, et en plus on ne peut l'étouffer qu'avec du lait de chèvre. L'autre version dit que c'est Saint-Elias qui fait un combat avec le diable en jetant un gros bâton. Lorsqu'il y a du tonnerre, il ne faut pas ouvrir la bouche, parceque le diable en se sauvant pourrait par là rentrer dans l'homme. Il ne faut pas aussi chanter durant l'orage.

Le ciel est aussi en directe relation avec la terre par le soleil, dont la définition est bien variée. On dit que le soleil c'est l'œil de Dieu, et c'est pourquoi il voit tout. Dans les feux solaires, nous voyons le reflet du visage de Dieu ; mais aussi on dit que c'est seulement la fenêtre du ciel. On dit d'une part que le soleil reste immobile et que la terre tourne autour de lui ; les autres disent que le soleil passe la nuit dans les profondeurs de la mer. — Les diables ne peuvent l'y supporter et ils le tirent à chaque aube du jour, ensuite de laquelle opération une masse de diables sont brûlés et anéantis par le soleil, les autres qui sont moins brûlés, vont à la rivière se baigner, ils se secouent les mains, et des gouttes d'eau se forment des diables nouveaux pour remplacer les disparus. Il y a aussi l'idée que le soleil passe la nuit dans un autre monde. Selon toutes ces traditions, nous voyons que les diables doivent vivre dans la mer, sous la terre et lorsque le soleil se plonge dans ces abîmes, les diables ne pouvant l'y

Digitized by Google

supporter s'élancent sur la terre, et c'est pourquoi ils nous tourmentent durant la nuit. On dit enfin que c'est une lumière portée par un ange et encore plus prosaïquement que c'est un grand feu soutenu par un vieillard quelconque. D'autre part, le soleil est parfaitement personifié, mais les traditions en sont bien confuses. Les uns disent que c'est une femme, les autres, au contraire, racontent qu'il enlève des femmes pour les épouser ensuite. En général, c'est un homme qui a une famille. A midi, il se repose un petit peu, durant la nuit, il dort, et il se lève de bonne heure. Le soleil donnait auparavant beaucoup plus de lumière, parcequ'en Orient il y avait une vierge, qui l'avait soigné et bien lavé.

De même que pour le soleil, les idées sur la lune sont aussi bien confuses. Avant tout, il faut dire que la lune c'est le frère du soleil, elle est aussi l'œil de Dieu, mais elle n'est pas plus grande que la roue d'une voiture. Selon les autres elle est la fenêtre du ciel. Les uns disent qu'elle est un homme, les autres une femme. Elle peut faire avec les hommes tout ce qu'elle veut, c'est pourquoi les hommes adressent leurs prières à la nouvelle lune. Il y a de ces hommes qui soutiennent que la lune est fixe et que la terre tourne autour d'elle. — La lune ne peut pas chauffer autant que le soleil, et voilà pourquoi : Caïn, après le meurtre de son frère Abel, n'était reçu nulle part ; seulement la lune, contre l'ordre de Dieu, l'a reçu. Depuis ce temps, se trouve sur la lune la figure de Caïn tuant son frère et elle ne peut produire autant de lumière et de chaleur que le soleil ; c'est aussi à cause de ce crime que Dieu ordonne à la lune d'aller chaque mois à l'enfer pour s'y refondre et revenir toute nouvelle. Les autres disent, que c'est Saint-George qui soulève et laisse retomber les rideaux, celà fait les changements de la lune. La lune a une grande influence sur les hommes. Celui qui vient au monde dans le premier quart de la lune sera toute sa vie jeune. Il ne faut pas semer dans ce temps, parceque les grains ne mûriront pas. Si l'on se coupe à la nouvelle lune, la plaie pourrira et elle ne guérira qu'à la pleine lune. En général, il ne faut rien commencer à la nouvelle lune. Selon encore une version, les taches sur la lune représentent deux frères qui ont travaillé le jour de Noël, à cause de quoi ils étaient punis. Selon les autres en personnifiant la lune disent que ce sont douze frères.

La lune et les astres font une famille. Lorsque le soleil vient en combat avec la lune, alors vient l'éclipse, et un jour, à cause de cette lutte, viendra la fin du monde. Une autre tradition nous enseigne, que l'éclipse vient lorsque le monstre ailé nommé *Wilkolak* veut manger le soleil. Les autres, enfin, disent que le soleil et

Digitized by Google

la lune sont un homme et une femme qui couvrent leurs yeux pour ne pas regarder nos malices et alors arrive leur éclipse.

Les astres sont les lumières des âmes des vivants et ils brillent selon leur vie. Les autres disent que ce sont les cierges tenus par les morts adorant Dieu. On dit aussi que les astres sont des anges.

La route du lait que nous voyons sur le ciel conduit du paradis à l'enfer ; les autres disent que c'est la route de la Sainte-Vierge par laquelle elle va à Jérusalem. Par cette route ne passent que Dieu et Saint-Elie. Il faut absolument qu'il vienne au monde autant d'hommes qu'il y a d'astres dans cette route de lait.

Quant aux astres qui tombent, les uns disent que ce sont les âmes des mourants, les autres au contraire, que ce sont les âmes de ceux qui n'étaient pas baptisés, et en les voyant il faut tout de suite faire une croix sur eux. D'autres disent que c'est un combat entre les diables et les anges, les diables volent notamment les bois du ciel et les jettent en enfer. Une autre version dit encore que ce sont les cierges que les diables mettent parmi les cierges des anges pour tromper les gens et que les anges rejettent à l'enfer. Il ne faut pas bâtir une maison sur la place où est tombé un astre, parce qu'il y aura une mortalité.

Comme nous voyons, il y a partout une action diabolique ennemie à tout ce qui provient de Dieu.

Outre ces principales figures, les anges et les diables, il y a encore beaucoup d'autres personnes ou personnifications, qui regardent la théogonie et la cosmogonie populaires.

Il y a des êtres féminins, lesquels on nomme *Bogienka's* (*Bog* signifie *Dieu*, or Bogienka est une personne pareille à la déesse), qui ont des enfants avec les diables et alors tâchent de substituer ces enfants aux enfants des hommes. Mais cela ne réussit qu'avant le baptême. Il y a aussi une grande quantité de femmes qui sont dans une relation directe avec les diables ; ce sont les *sorcières*, lesquelles se divisent en deux catégories : les nées et les devenues, et ces dernières sont beaucoup plus dangereuses que celles par la naissance, qui sont pour ainsi-dire forcées d'être sorcières. Pour s'initier à l'art de la sorcellerie, la novice grimpe sur la croix avec les pieds en haut. Le premier-né chien reconnaît la sorcière tout de suite et possède la force de la mordre ; de même un homme, le premier-né, peut la voir couverte d'un réceptacle de lait — pour traire les vaches — et il peut la frapper. Il n'y a pas de *sorciers*, mais seulement des *enchanteurs*, qui ne peuvent enchanter autant qu'ils le veulent. De temps en temps il survient un moment dans lequel chaque mot prononcé par eux a la force d'un enchante-

Digitized by Google

ment, même malgré leur propre volonté. Cela dépend de l'astre sous lequel ces gens sont nés.

Il y a encore des *présageurs*, des gens qui connaissent l'avenir; mais ils n'ont rien de commun avec le diable; de même que les *connaisseurs* qui reçoivent la lucidité du regard en mangeant un certain serpent.

Le vent, c'est le diable enchaîné à un rocher, mais qui parfois reçoit sa liberté et alors ramasse les nuages; on dit aussi que c'est sa noce. Le vent, c'est un petit serpent vivant sept ans, les autres sept ans, un grand serpent, et puis pour sept ans il devient un griffon.

Lorsque les diables se battent entre eux, ils soulèvent un orage et alors très souvent les hommes sont paralysés ou conduits au suicide. Si l'eau gèle au mois de Mars, c'est le diable qui l'a fait. La grêle provient aussi du diable. Quelque part en haut, au ciel, il y a un dépôt de glace, le diable la casse et la jette par terre. Là-haut aussi, il y a un dépôt de neige, et lorsque la neige tombe comme ordinaiment, ce sont les anges qui la font tomber; mais lorsqu'il y a bourrasque, c'est la preuve que les diables se sont accaparés ce dépôt. En tout cas, il est indispensable qu'une quantité de neige tombe durant l'hiver parce que « elle ne peut pas rester là-haut durant les chaleurs de l'été ».

La pluie apporte toujours un ange, qui malheureusement est sourd et comprend les ordres du Dieu toujours à l'envers; il apporte la pluie où l'on n'en veut pas.

Il y a un nombre d'êtres surnaturels qui peuvent avoir une influence sur l'homme et sa vie. Les gens qui sont morts reviennent parfois pour tourmenter les vivants et alors ils se nomment *upior's*. Mais il faut savoir qu'il y a aussi des gens qui déjà de leur vivant sont des *upior's* et que les morts ne peuvent venir chez quelqu'un s'ils n'y sont apportés par les *upior's* vivants. Les âmes des pendus ou des noyés deviennent le plus souvent des *upior's*. Les filles noyées deviennent des *Roussalka's*, qui attirent les jeunes gens dans l'eau. Il y a des *gens des forêts* couverts de poils; il y a des *pigmées* et des *géants*, parmi lesquels il y a tels qui n'ont qu'un œil, un bras et une jambe. Il y a aussi les *Mawka's*, enfants volés par le diable, qui attrapent les gens dans les bois et les tuent en les chatouillant.

La mort est aussi une femme, laquelle on peut attraper et tenir en prison comme l'a fait un soldat. *La fièvre* est une jeune et jolie fille; *le choléra* est une femme qui n'est vêtue que d'une chemise et *la peste* est une femme très riche.

I se trouve aussi une vague idée de la métempsychose. Si quel-

Digitized by Google

qu'un, le jour d'une très grande fête, a des relations avec sa femme, elle accouchera d'un être qui est moitié homme et moitié loup, ou même complètement loup, mais avec l'intelligence d'un homme. Si les parents médisent de leurs enfants, il peut prendre la figure d'un animal. La sorcière peut parfaitement prendre à son gré, pour un temps voulu, la forme de tel ou tel animal. (1)

(*A suivre*). MICHEL DE ZMIGRODZSKI.

TRADITIONS FÉROÏENNES (2)

III

LES PIERRES ET LES ROCHERS

ENTRE Kirkebœ et Bœ, le long du sentier sauvage qui surplombe la mer, il y a une pierre gigantesque qui tourne trois fois sur elle-même quand elle entend le chant du coq. Telle est la tradition ; en vous la racontant, les Féroïens ajoutent que la pierre n'entend jamais le chant du coq et que c'est ce qui l'empêche de tourner [3].

Dans l'île de Sandœ, un paysan possède une pierre curieuse dont les géologues, prétend-il, ignorent la composition ; elle est grisâtre et grosse environ comme un œuf de poule ; c'est un talisman qui jouit de la vertu de donner le bonheur à celui qui en est le propriétaire [3].

Les rochers aux formes fantastiques ont tous une légende. Les pierres de Gaasedal à Vaagœ sont des géants changés en pierres par St-Olaf.

1. C'est une chose impossible de citer à chaque instant la source et très souvent plusieurs sources d'où je prends telle ou telle tradition. Ce serait bien ennuyeux pour les lecteurs français et ceux des autres nations et en plus sans utilité pour eux, vu que ces sources sont dans une langue très peu connue d'eux. Les sources principales imprimées sont *Nowosielshi*. Le peuple d'Ukraine 1857, en polonais). *Czoubinski*. Les travaux de l'expédition statistique ethnografique 1872, (en russe). Outre cela un grand matérial en manuscrit ramassé par MM. Boleslas Popowski, Oscar Kolberg, Isidor Kopermicki et autres et qu'il soit permis de rappeler aussi que l'auteur, lui-même, est né dans ce pays.
2. Cf. t. X, p. 358.
3. Traditions recueillies verbalement.

Digitized by Google

Les falaises d'Ejde à Osterœ sont également des pétrifications d'un géant et de sa femme envoyés jadis par l'Islande pour emporter et s'annexer les Farxœr. Les deux émissaires étant arrivés à la pointe d'Osterœ, le géant resta debout dans la mer, et sa femme alla sur les rochers pour lui passer le fardeau. Le premier jour elle tira si violemment que le sommet de la montagne s'écroula, mais elle ne réussit pas à détacher l'île et à la faire flotter; elle travailla avec trop d'ardeur et se laissa surprendre par le lever du soleil : lorsqu'elle courut rejoindre son mari, il était trop tard, le soleil les atteignit de ses rayons et les métamorphosa tous les deux en pierres, le visage tourné vers l'Islande.

Les îles de Naalsœ et de Sandœ doivent aussi à un géant les étranges tunnels qui les traversent. Trouvant ces îles trop petites pour y installer sa demeure, il avait formé le projet de les réunir ; il commença donc à percer deux trous (le Sydhuk de Naalsœ et le Skaalhoved de Sandœ) et il y plaça la courroie que suivant l'usage Féroïen on s'assujettit au front lorsqu'on veut enlever des fardeaux. Mais les îles tenaient bon et l'effort qu'il fit fut tellement violent que sa tête se détacha du tronc ; on la voit encore actuellement formant un îlot au nord de Sandœ, appelé dans la langue du pays Tröllhövdid ou la tête du troll.

IV

La grotte du moulin magique

Dans cette même île de Sandœ existe encore une cavité profonde le Givrinarhol non loin du village de Sand : en se penchant sur l'abîme et en prêtant une oreille attentive, on entend le bruit d'un moulin avec lequel l'habitante de ces lieux, la femme d'un troll, broie de l'or. Car les trolls ou génies malfaisants sont loin d'avoir disparu complètement des îles, malgré les miracles de St-Olaf.

Un Féroïen pénétra une fois dans cette grotte, à la recherche de la vieille sorcière [1]. Il l'aperçut, assise, occupée à broyer son or ; auprès d'elle un petit enfant jouait avec une canne en or.

Comme la vieille était aveugle, l'homme s'en approcha tout doucement et lui prit une partie du précieux métal qu'elle était en train de moudre. Elle ne le vit pas et ne l'entendit pas davantage, mais cependant elle s'écria :

1. (Fœrosk Anthologi ved V. U. Hammershaimb. Kæbenhavn. 1891).

Digitized by Google

« C'est le rat qui moud, ou le voleur qui pille, ou c'est ce vieux moulin qui ne marche plus ».

L'homme s'éloigna d'elle, enleva la canne d'or à l'enfant et lui en donna un coup sur la tête qui le fit pleurer amèrement. Alors la femme du troll se leva ; elle flairait un malheur ; elle se mit à la poursuite de l'intrus et lui donna la chasse dans tous les recoins de la caverne ; mais il était déjà sorti, il était remonté à cheval, chargé de l'or qu'il venait de prendre. Ne pouvant le saisir, la vieille appela sa voisine à son secours et la pria de l'aider à capturer le voleur. La voisine se mit aussitôt sur pied, elle courut de toutes ses forces et traversa rapidement un lac, des deux côtés duquel on montre encore, sur les rochers, les empreintes de ses pas (*Givrinarspor*, en langue Féroïenne).

Lorsque l'homme eut atteint le marais de Volismyri, elle était déjà si près qu'elle réussit à empoigner la queue de son cheval. Le cavalier éperonna furieusement sa monture ; le cheval fit un bond en avant, tel que la queue resta arrachée entre les mains de la poursuivante ; encore quelques instants de galop et l'homme aperçut enfin le clocher d'une église. Lorsqu'il eut l'œil fixé sur la sainte demeure, la femme du troll se trouva dans l'impossibilité de lui faire aucun mal et elle retourna chez elle, sans avoir accompli la vengeance de la propriétaire du « Givrinarhol ».

R. Pilet.

V

A propos des Fœrœr

Monsieur R. Pilet dit page 358 de la Revue des « Traditions populaires » N° 6, que l'étymologie de Mykjunes aux Fœrœr vient d'une racine (Mykju) qui signifierait fumier. « On l'appela (écrit notre confrère) Mykjunes ou cap de fumier, de Mykju, fumier et nœs cap, ce que plusieurs de nos géographes ont traduit par cap des moustiques, par amour des convenances sans doute ». Je dois à la vérité (j'ai visité l'île des Moustiques ce dont peu de Français peuvent se vanter je crois) d'affirmer que les Géographes ont raison.

Si Myggenaes (telle est l'orthographe réelle de cette île située à l'ouest de Waagœ) voulait dire cap du fumier l'orthographe serait Muggenœs, de Mug, moisissure, mais aux Fœroer chacun écrit Myg, cousin, moustique.

La carte la plus officielle est celle qui fut dressée en 1806 par le capitaine Born et elle porte bien Myggenœs.

Digitized by Google

Pendant que je rectifie, je puis encore ajouter qu'aux Fœrœr il y a quelques arbres, surtout dans les jardins de la capitale « Thorshavn ». Le Sorbier des oiseaux y pousse fort bien pour peu qu'on l'abrite du vent.

Où la légende de Saint Olaf se comprend mieux, c'est lorsqu'elle parle de la forêt enfoncée, car il y a des mines de houille dans Suderœ. M. Pilet me pardonnera ces critiques et me laissera le remercier de m'avoir remis en mémoire les Légendes Féroïennes dont j'ai noté quelques unes, que je publierai prochainement dans cette revue.

Dr H. Labonne.

LES BÊTES DU DIABLE

I

Le cheval du diable

Légende provençale

Il y a bien longtemps, quand on voulut bâtir un château au sommet d'une colline dans les environs de Cannes il fut impossible de trouver un voiturier pour transporter les matériaux ; la pierre de construction était à une grande distance et il n'y avait pas de routes.

Certain soir qu'un ouvrier, venu avec l'espoir de trouver du travail, jurait après Dieu en ramassant ses outils pour s'en retourner, un personnage étrange qu'il n'avait pas vu venir lui dit : « Je veux t'aider à faire fortune en te donnant un cheval qui, à lui seul, pourra porter tous les fardeaux, même les plus lourds et les plus volumineux, mais à une condition, c'est que personne ne lui regardera sous la queue ».

L'ouvrier s'empressa de remercier son bienfaiteur et il s'apprêtait à l'interroger quand celui-ci disparut. Presque aussitôt il aperçut un cheval qui arrivait au pas et s'arrêta devant lui. Grand, efflanqué, un dos large et plat, des jambes extraordinairement musclées, cet animal paraissait en effet avoir une force herculéenne.

Dès la première heure du jour, le lendemain, l'ouvrier offrit de

Digitized by Google

transporter les pierres du château, ce qui lui fut accordé. On rit d'abord, pensant que le cheval s'effondrerait sous le poids, mais quand on le vit gravir d'un pas alerte la montagne le dos chargé de pierres pesant plusieurs centaines de kilogrammmes, tout le monde fut très intrigué.

Comme l'ouvrier suivait toujours son cheval par derrière et ne voulait jamais se laisser remplacer à ce poste on fut encore bien plus étonné, chacun observait, émettait ses suppositions. A la fin on ne s'occupa plus de l'homme ni du cheval.

Mais un maçon plus curieux que les autres ayant remarqué que le convoyeur avait toujours les yeux fixés sur le même point, profita certain jour du repos de midi, pendant lequel chacun faisait un bout de sieste, et s'étant approché du cheval il lui souleva la queue. Aussitôt l'animal disparut.

L'ouvrier raconta alors comment il était devenu possesseur du cheval, on reconnut que c'était le *cheval du diable*. Par bonheur les travaux touchaient à leur fin.

(*Raconté par M. Michel, propriétaire à Cannes*).

II

Les bœufs du diable

Il existait autrefois dans la forêt de Fougères, deux bœufs noirs qui se montraient chaque fois qu'un attelage était embourbé. Ces animaux étaient les *bœufs du diable*; il suffisait d'avoir le courage d'aller les chercher et la voiture la plus lourdement chargée était bien vite sortie de l'ornière.

(*Raconté par un vieillard habitant Rennes*).

A. Certeux.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

M. Dragomanov.

C'est avec grande douleur que nous devons annoncer à nos lecteurs la mort de M. Michel Dragomanov, professeur à la Haute Ecole de Sophia et folkloriste très connu, décédé à la suite de la rupture d'un anévrisme à l'âge de cinquante-quatre ans.

Né en 1841 dans une famille des Cosaques de l'Ukraïne il fit ses études d'abord dans une école du district de Hadiatch, sa ville natale, puis au gymnase de Poltava et enfin à l'Université de Kiév, où il fut nommé plus tard professeur adjoint d'histoire universelle. Destitué en 1876 par l'ordre du ministère à cause de ses opinions libérales et patriotiques, Dragomanov se vit forcé de quitter sa patrie et se transporta à Genève, où son existence était partagée entre l'activité politique et les travaux d'histoire et de folk-lore. En 1889, il fut nommé, par le ministère bulgare, professeur d'histoire à la Haute Ecole de Sophia et resta dans ces fonctions jusqu'à sa mort, malgré la maladie fatale qui s'est manifestée il y a déjà quelques années.

Ce n'est pas ici et à cette heure-là que nous pouvons apprécier l'œuvre politique de M. Dragomanov. Mais cette œuvre était toujours intimement liée avec ses travaux scientifiques, surtout dans la région du folk-lore. En défendant les droits politiques de sa patrie, en travaillant pour sa renaissance nationale et pour la cause de la démocratie fédéraliste, il ne pouvait rester indifférent au peuple lui-même, à sa vie et ses particularités. C'étaient les chansons épiques ou plutôt historiques qui ont les premières attiré son attention. En partageant le travail avec M. le professeur V. Antonovitch qui s'était chargé des explications historiques de ces chansons, Dragomanov les étudia au point du vue comparatif et littéraire. Le recueil de ces chansons — *Chants historiques du peuple ukraïnien* publié par ces deux savants à Kiev en 1874-1875 — était le premier ouvrage complètement scientifique de ce genre, non seulement en Ukraïne, mais dans tous les pays slaves. Il fut couronné par l'Académie des sciences de St-Pétersbourg. Rassemblés avec beaucoup de soin et, ce qui était encore plus important, avec beaucoup de critique, les matériaux de ce recueil sont munis de toutes leurs variantes

Digitized by Google

et de notices très érudites. Séparé de son compagnon de travail, Dragomanov continua la publication seul, à Genève, en faisant paraître les *Chants politiques du peuple ukraïnien du XVIIIe siècle* (I-II 1881-83) et *Chants politiques modernes du peuple de l'Ukraïne de 1764 à 1879*. Comme membre de la Section de S. O. de la société Imp. Russe de Géographie, il prit part très activement aux travaux de cette compagnie savante, et entre autres choses s'occupa de la rédaction des légendes, des traditions populaires et autres documents de folk-lore, qui arrivaient en masse dans cette société qui provoqua un vrai mouvement ethnographique dans tout le pays. En 1874, Dragomanov publia sous les auspices de cette société un recueil de *Récits et traditions populaires de la Petite-Russie*. C'était un travail qui donna la direction à tous ses travaux postérieurs. Ayant rassemblé une bibliothèque vraiment remarquable d'ouvrages traditionnistes, latiniste et helléniste peu commun, sachant presque toutes les langues et idiomes européens, doué d'une mémoire extraordinaire, et étant toujours au courant de la science, il se mit à étudier surtout les légendes et les traditions de son pays, ainsi que d'autres pays slaves. Plusieurs articles concernant ces sujets, signés pour la plupart de pseudonymes, étaient publiés par lui dans le *Viestnik Evropy*, *Kiévskaïa Starina*, *Recueil du ministère de l'Instr. Publ. bulgare*, etc. C'est une longue série de recherches très minutieuses, d'études approfondies sur lesquelles M. Gaston Paris, plus d'une fois a attiré l'attention de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris. Les plus remarquables de ces travaux sont les *Légendes slaves sur le sacrifice de l'Enfant* (en Bulgare 1889), les *Légendes slaves sur la naissance de Constantin le Grand* (id. 1890), *Variantes slaves d'une légende évangélique* (id. 1890), *Variantes slaves de l'histoire d'Œdipe* (id. 1891), *Notes sur les légendes religieuses des Slaves*, *I. l'ange et l'Hermite* (id. 1892) et II *La création dualiste* (id. 1893), etc. Outre cela, il publia plusieurs articles dans la *Revue des Traditions populaires*, *Mélusine*, la *Tradition* dans la *Rivista europea*, *the Athenaeum*, *the Folk-lore*, etc. Tous ces ouvrages se distinguent par une érudition peu commune, et par l'application la plus rigoureuse des méthodes scientifiques. Ayant pour exemple les travaux de Benfey et Andrew Lang, Dragomanov a suivi leurs méthodes dans ses recherches, et nous pouvons dire sans exagération que c'était lui qui a découvert pour l'Europe occidentale, les sources des traditions populaires de l'Ukraïne, de la Bulgarie, etc. Encore plus grande est l'importance de ses travaux pour son pays natal. Les ethnographes et folkloristes ukraïniens comme Roudchenko, Tchoubinesky Manjoura, Ivanov, etc., ont glané et réuni une quantité

Digitized by Google

très respectable de traditions populaires, mais c'était lui qui a commencé à les étudier d'une manière scientifique et qui a introduit dans ces études tout ce qui était fait déjà dans la science européenne. Avec M. Antonovitch, il était le premier qui a eu le courage de reconnaître et de prouver la fausseté de certaines chansons qui étaient reproduites dans tous les recueils comme chants populaires. Le premier, il a mis au jour les éléments orientaux, bulgares et littéraires dans les légendes de son pays et a démontré les voies de leurs migrations. Enfin, c'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir excercé une grande influence sur la génération des investigateurs plus jeunes en Ukraïne et en Bulgarie, qui étaient éclairés par ses travaux et pour ainsi dire obligés à suivre son exemple. Les occupations de folk-lore dans ces deux pays au moins ne peuvent plus se borner à l'accumulation de documents sans ordre ni critique, ainsi que dans les études les vieilles méthodes doivent céder leur place aux nouvelles, plus exactes et plus scientifiques. La perte que la science de l'Ukraïne a subie dans la personne de M. Dragomanov est très grande et nous croyons aussi qu'elle ne sera pas insensible pour ceux des savants de l'Europe occidentale qui s'occupent des Traditions slaves.

TH. VOLKOV.

BIBLIOGRAPHIE

Un ouvrage de folklore en se-souto.

Il vient de paraître à l'imprimerie de la mission évangélique française à Morija, Basutoland (Sud de l'Afrique), un petit volume de 226 pages, qui présente un vif intérêt pour nos études. Il est en effet tout entier consacré au folklore. Son auteur est un noir pur sang, Azariele Sekese, jadis instituteur dans une de nos écoles, maintenant employé dans un magasin. A. Sekese porte un vif intérêt à tout ce qui concerne les mœurs, les traditions, l'histoire, la langue de son pays, et il a déjà, à plus d'une reprise, publié sur ces sujets d'importants articles dans notre journal se-souto, le *Leselinyana*. Il faut d'autant plus l'en louer que, règle générale, les indigènes civilisés ne s'occupent guère de ce genre d'études ; c'est grand dommage, car ce sont eux qui seraient nos meilleurs collaborateurs et sauraient nous fournir les plus précieux renseignements. Espérons que son exemple sera suivi par d'autres.

Malheureusement le livre d'A. Sekese restera inaccessible au public folkloriste. Il n'est écrit qu'en se-souto, et ne sera lu que par les Ba-Souto et les rares Européens qui connaissent leur langue. Pour le bénéfice des lecteurs de la *Revue*

Digitized by Google

je vais en donner une courte table des matières. Dans la suite, si la chose paraît utile, je pourrai, soit traduire, soit résumer ce qu'il contient de plus intéressant.

Le livre lui-même est intitulé : *Buka ea Pokello ea Mekhoa ea Ba-Sotho, le Maele le Litsomo*, c. a. d. *Recueil des coutumes des Ba-Souto, de leurs proverbes et de leurs contes.* C'est, on le voit, un traité assez complet de folklore.

I. La 1re partie (pp. 1-51) est consacrée aux *mœurs, coutumes et superstitions* du pays. Je n'y compte pas moins de 78 titres différents. Les matières sont un peu mélangées, l'auteur ne suit aucun ordre déterminé. Mais il y a là des trésors, une masse énorme d'informations. Ce sont les coutumes indigènes les moins connues, expliquées par un indigène qui les a connues mieux qu'aucun Européen ne saurait jamais le faire. Voici, en rassemblant les matières dans un ordre un peu logique les points principaux dont parle l'auteur.

1.) Coutumes se rapportant au mariage. — Les titres 1 à 9, 18, 19, 33, 44, 62, 69 y sont consacrés. C'est une exposition assez complète des mariages ba-souto, On y traite : la manière dont se fait la demande en mariage, les coutumes à suivre avant et pendant la fête ; ce qui se rapporte au bétail à donner au père de la mariée, la manière dont celle-ci doit être conduite chez son mari, les cérémonies ou coutumes qu'on observe lors de sa première grossesse, de la naissance de l'enfant, du sevrage, etc.

2.) Circoncision des garçons et initiation des filles. — Titres 10, 22, 27, 47, 49, 53. Certaines coutumes suivies lors de la circoncision des garçons ou de l'initiation des filles sont indiquées assez brièvement, quelques chants qui s'y rapportent sont aussi donnés. Mais l'auteur est loin d'épuiser le sujet ; pour plus d'une raison il ne le pouvait pas, surtout dans un livre en se-souto imprimé dans le pays. En effet la circoncision y est regardée encore comme un mystère redoutable que les profanes ne doivent pas connaître ; qui dévoilerait ce qui s'y passe, encourrait le déplaisir de ses chefs.

3.) Maladie et mort. — Titres 14-16, 42, 58, 59, 64, 65, 78. Pratiques superstitieuses et superstitions se rapportant à la maladie ou à la mort, coutumes à observer lors de l'ensevelissement, etc. Il est surtout question de ce qu'il faut faire pour apaiser les *badimo* ou mânes des ancêtres, de qui proviennent généralement les maladies.

4.) Superstitions et purifications diverses. Titres 20-26, 35, 42, 43. Ce qui se fait lors d'une guerre, quand on a tué un ennemi, lors d'une sécheresse, quand la foudre est tombée dans un village, etc.

5.) Purifications et cérémonies en usage pour mettre fin à la stérilité des femmes. Titres 34, 50, 51, 70, 71.

6.) Instruments de musique, danses, chansons, etc. Titres 11-13, 46, 47, 68.

7.) Jeux et chansonnettes enfantines. Titres 71-77.

8.) Coutumes juridiques, etc. Titres 28-43, etc., etc.

On le voit, la matière ne manque pas. Certains sujets sont traités d'une façon excellente.

II. La seconde partie (pp. 53-186), comprend les *Maele*, c. a. d. les *proverbes* et locutions proverbiales. C'est la partie la mieux faite, la plus complète et pratiquement la plus utile du recueil. Au point de vue linguistique, les spécialistes y trouveront une mine inépuisable de formes rares et d'expressions curieuses. Le se-souto, si prolixe d'habitude, sait être dans ses proverbes d'une merveilleuse concision, on y trouve des tours de phrase, des images d'un pittoresque parfait. Malheureusement ces qualités même des proverbes se-souto les rendent presque intraduisibles.

Digitized by Google

Nous avons d'abord (pp. 53-156), 347 proverbes et locutions proverbiales expliqués et commentés, parfois très longuement ; plus loin (pp. 175-186) se trouve une plus courte collection de 68 expressions rares, brièvement expliquées. Ces deux collections sont du plus haut intérêt, les explications sont généralement sûres ; (pp. 157-174), on a une troisième collection de 612 proverbes et locutions arrangés alphabétiquement, mais sans explications. C'est moi-même qui les ai fournis à la demande de M. Mabille, l'éditeur. Plusieurs de mes collègues m'ont aidé à les recueillir.

C'est donc en tout une riche collection de plus de 1000 proverbes, dont les deux cinquièmes expliqués très au long. Quelque large qu'elle soit, elle est certainement loin d'être complète. On pourrait probablement, en cherchant bien, arriver jusqu'au bout du second millier. Dans aucune autre langue bantou on n'a, jusqu'à présent, recueilli une collection aussi nombreuse de proverbes, mais elle n'en reste pas moins en arrière de celle des proverbes *Tchi* (Achanti) publiée il y a quelques années par M. Christaller, et qui contient environ 3000 numéros.

III. La troisième partie du volume (pp. 187-226), est consacrée aux *litsomo ou Contes*. Elle en contient 23 dont voici les titres. 1. La tortue et le singe ; 2. Ma-Moditsane ; 3. Les deux oiseaux ; 4. Ma-Diepetsane et le cannibale ; 5. Motsuediana-Nyope ; 6. Tselane ; 7. Sera-Pela ; 8. La vieille femme ; 9. Morongue et Moronguenyane ; 10. Khotsuaneng ; 11. Mosemodi et Mosemotsane ; 12. Contes de voleurs ; 13. Une formulette enfantine ; 14. Le petit lièvre ; 15. Le petit lièvre dans la peau du lion ; 16. La femme et sa rivale ; 17. Modiadia ; 18. Tsehlo ; 19. Setlatla-Mayoe ; 20. Sevela ; 21. Sevela ; 22. Les filles de Masilo ; 23. Masilo.

Les nos 6, 11, 14, 15, sont publiés (dans une autre version) par moi dans un recueil de *Contes des Bassoutos*, actuellement sous presse, et qui doit faire partie de la collection Leroux. Le no 1 a été publié en cafre par Torrend (*Xosa Grammar*, 1887). Le no 10 se retrouve en se-chuana dans le *South African Folk-Lore Journal* (1879). Les autres sont inédits et étaient pour la plupart inconnus.

Quelque intéressants que soient ces contes, c'est cependant la partie du volume qui laisse le plus à désirer. Un ou deux de ces récits ne sont certainement pas se-souto. L'auteur d'ailleurs a des prétentions littéraires qui ne lui réussissent guère ; au lieu de donner simplement les contes tels qu'on les entend de la bouche des vieilles femmes, il essaie de les mettre en vers, ou bien de les raccourcir beaucoup trop. A l'occasion même il devient prêcheur.

Mais il n'est pas moins vrai que ces contes fournissent une excellente contribution au folklore sud-africain, et l'on ne peut qu'être reconnaissant à A. Sekese de nous les avoir fait connaître. Le livre, dans son ensemble, montre quels trésors d'informations les indigènes peuvent nous fournir dès qu'ils en prennent la peine. Il est grandement à désirer que partout où cela se peut il les encourage à recueillir et à expliquer leurs propres traditions.

Thaba-Bosiu. Basutoland, 11 avril 1895.

E. JACOTTET.

H. Carnoy et J. Nicolaïdès, *Folk-lore de Constantinople*, Paris, 1894, in-18, E. Lechevalier, 7 fr. formant les t. XII et XIII de la collection internationale de la *Tradition*.

Dans leur enquête sur le folk-lore de l'empire ottoman (1). MM. Carnoy et Nicolaïdès ont été amenés à s'occuper de celui de Constantinople, mais il est bien

1. *Traditions populaires de l'Asie Mineure*. Paris, 1888, in-8 ; *Traditions popu-*

Digitized by Google

entendu que l'élégant petit volume qu'ils lui ont consacré est loin de renfermer même le dixième de ce que peut être le folk-lore de cette ville universelle, capitale de deux empires (trois, en y comprenant l'empire latin) où se sont heurtées et mêlées presque toutes les races et les religions de l'ancien monde. Pour en finir avec la critique, on voudrait plus de précision dans les citations (car tout n'a pas été recueilli oralement) : Ainsi le premier chapitre est emprunté aux « Mountakabat i Evlya Tchélébi ». Où, et quand ces « *Œuvres choisies* » ont-elles été publiées ? A quelle époque vivait cet Evlya-Tchélébi. Est-ce le même qu'Evlya-Efendi, dont les voyages ont été traduits par De Hammer ? Les auteurs se sont abstenus de toute note comparative ; j'indiquerai sommairement et au fur et à mesure, quelques raprochements. Parmi les principaux chapitres, on peut citer celui qui est consacré aux talismans, attribués par la tradition musulmane, héritière des légendes orientales et grecques, aux personnages célèbres de l'antiquité ; ces récits ont cours, d'ailleurs, dans tout le monde de l'Islam. (P. 10, au lieu de Jerid ibn Moaviyé, lire Yezid ben Mo'aouyah). L'époque byzantine est représentée par les talismans attribués à l'empereur Léon le Sage. — 6-21, Djablati Capou est une version populaire arménienne d'une légende dont j'ai étudié les éléments d'après un texte éthiopien (2). Les traditions relatives à Ste Sophie occupent naturellement une grande place ; celles sur N.-D.-des-Poissons sont moins connues, mais non moins curieuses. Mahomet II (Méhémet II), le conquérant de Constantinople est l'objet de récits, grecs pour la plupart, et où cependant il est représenté sous un jour favorable. — Ch. XXX, Avdjipiu. Ehunuk le géant, qui lutte contre Moïse, est une altération de Aoudj ben Anak (Og, roi de Basan). L'étudiant en théologie qui a fourni ce récit, l'avait lu sans doute dans les *Qërq Vezir*, car les deux versions sont identiques (3) — Page 111, Le conte de la princesse piquée par un serpent, apporté dans un panier, au sommet d'une colonne existe en arabe : je l'ai retrouvé chez Qazouini, à propos de Cherchel (4). — Ch. XXXII, p. 14. La disparition de la main de justice, à la suite d'un serment habilement éludé, est encore d'origine arabe (5). — Ch. XXXIV. *Jésus reconnaissant* est une version orientale chrétienne de la légende du *Prêt miraculeusement remboursé* (6) ; elle se rattache au groupe occidental. Le ch. LII.

laires de Constantinople. Paris, 1891, in-8. N'ayant pas eu ce dernier ouvrage sous les yeux, j'ignore en quoi il diffère de celui dont je parle ici.

1. *Les Apocryphes éthiopiens*, IV. *Les légendes de S. Tërtay et de S. Sousnyos*. Paris, 1894, petit in-8, p. 1-9.

2. Cf. *Les Mille et un jours, etc.*, éd. Aimé Martin, Paris, 1843, gr. in-8 p. 344-336, Histoire du roi d'Aad ; Behrnauer, *Die Vierzig veziere*, Leipzig, 1851, pet. in-8, p. 65 ; Gibbs. *The history of the forty Vezirs*, Londres, 1886, in-8, p. 65-69. Cette légende se rencontre déjà dans Tabari.

3. Cf. *mes Contes berbères*, 1re série. Paris, 1887, in-8, p. VIII-IX.

4. Cf. le récit d'Osama ben Monqidz, ap. H. Derenbourg *Ousamaibn Mounkidh*, 1re partie, ch. v, Paris, 1889, in-8 p. 173-174 ; Modja eddin *El Ins el Djelil*. Le Qaire, 1283, hég. 2 v. in-8, t. I, p. 112-113 ; *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, trad. Sauvaire, Paris, 1876, in-8, p. 30-31 (C'est Salomon qui a établi cette chaîne). Weil, *Biblische Legenden der Muselmaenner*, Francfort, 1845, in-12, pages 213-215 (c'est David qui surprend l'artifice du menteur). Mais le trait de fourberie, sans la moralité qui l'accompagne, existait déjà dans l'antiquité, cf. Conon, *Narrationes*, éd. Teucher, Leipzig, 1802, in-16, no XXXVIII, p. 33 ; *Collection des romans grecs traduits en Français*, par P. Courrier, Larcher, etc. Paris, 1822, pet. in-4, t. I, p. 101. On le trouve aussi dans les légendes chrétiennes : Saint Nicolas est mis en cause dans un récit de Jacques de Voragine (Migne, *Dictionnaire des légendes du christianisme*, Paris 1855, in-4, col. 866-867. Cf. aussi Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, Paris, 1886, 3 vol. pet. in-8, t. III, p. 368.

5. Cf. mon article dans la *Revue des traditions populaires*, t. IX, 1894, p. 14-31.

Digitized by Google

Hibrahim-djaouche (lire, *Ibrahim Chaouch* ou *Tchavouch*) est la fable bien connue de La Fontaine : *Les femmes et le secret* (1). L'ouvrage se termine par la description de la fête commémorative de la mort de Hosain, fils de Ali, tué à Kerbelah. Sans avoir l'ardente ferveur qui remplit parfois les *téaziés* persans de mouvements admirables (2), ces fêtes n'en sont pas moins curieuses et animées. On voit que ce petit volume renferme un grand nombre de renseignements intéressants, et il est à désirer que ce sujet soit repris et continué par ceux qui l'on si bien commencé.

RENÉ BASSET

G. Schlœger. *Studien über das Tagelied.* Jena, 1895, 89 p. in-8.

Dans son ouvrage devenu classique sur les *Origines de la poésie lyrique en France* (3), M. Jeanroy avait étudié l'*Aube*, pièce de poésie dont une des formes nous est devenue familière grâce à une scène des *Amants de Vérone*. M. Schlœger a repris l'examen de ce genre, avec plus d'érudition que de critique, ou, si l'on veut, avec une trop grande tendance au paradoxe. C'est ainsi qu'il interprète de la façon la plus singulière la fameuse aube « *Gaite de la tor*, » mettant dans la bouche de l'amant et de sa dame les couplets qu'on est généralement d'accord pour attribuer aux gardiens. L'étude qui suit et où il passe en revue les divers éléments de l'aube est singulièrement complète et nourrie de faits : toutefois il est difficile d'admettre avec l'auteur une origine différente pour l'aube profane et l'aube religieuse.

RENÉ BASSET.

Dr Cenek Zibrt. *Jak se kdy v Cechach tancovalo* (Comment dansait-on jadis en Bohème). Histoire des danses tchèques, moraves, silésiennes, etc. Prague, 1895, XX + 391 + XXXII pages avec 386 gravures.

Après avoir fait l'histoire du costume tchèque, l'infatigable professeur de Prague nous donne un volume extrêmement élégant, consacré à l'histoire des danses dans son pays. En commençant par les recherches linguistiques et archéologiques sur les danses des anciens Slaves l'auteur passe en revue les origines des danses en général, leur caractère rituel et religieux et mentionne

1. *Œuvres de La Fontaine*, éd. Regnier, t. II, Paris, 1884, in-8, p. 234-239, liv. VIII, f. 6. Cf. Abstemius, f. 129. *De viro qui uxori se ovum peperisse diceret*, ap. Nevelet, *Mythologia æsopica*, Francfort, 1610, pet. in-8 ; Guicciardini, *Detti e fatti*, Venezia, 1566, in-4, p. 143. *Cosa stolta e pericolosa communicar alle donne segreti importanti* et les observations relatives à cette fable dans Regnier (*loc laud.*) ; Soullié, *La Fontaine et ses devanciers*, Paris et Angers, 1861, in-8, p. 205-210 ; Guillaume, *Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a puisé le sujet de ses fables*. Besançon. 1822, in-8, p. 43-45.

2. Sur ces mystères de la Perse, cf. *Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin. Orléans et Paris, 4 vol. gr. in-8, 1875-77, t. I, p. 355, 396-397 ; J. Struys, *Voyages*. Amsterdam, 1718, 3 vol. in-12, t. II, p. 203-207 ; Olearius, *Voyages très curieux et très renommés faits en Moscovie*, Tartarie et Perse, tr. Wicquefort, Amsterdam 1727, 2 v. in-4, t. I, col. 580-584 ; id. *Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes orientales* par Mandeslo, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-4, t. I, col. 131-132 ; Gobineau, *Les Religions et les philosophies de l'Asie centrale*, Paris, 1865, in-8 ; Chodzko, *Théâtre persan, choix de téaziés*. Paris, 1878, in-18 ; Renan, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, Paris, 1884, in-8, p. 185-215, *Les téaziés de la Perse* ; Montet, *La religion et le théâtre en Perse*, Paris, in-8 ; Pelly et Wollaston, *The miracle Play of Hasan and Husain*, Londres, 1879, 2 vol. in-8.

3. Paris, 1889, in-8, chap. III, p. 60-83.

Digitized by Google

les premiers témoignages sur les danses de l'ancienne Bohême aux XIIe et XIVe siècles. Ici nous voyons que certains corps de métiers ont eu leurs danses particulières et celui des bouchers de Prague était très connu à ce point de vue encore au commencement du XIIe siècle. La chevalerie apporta dans les danses tchèques une certaine influence de l'Europe occidentale, qui n'était pas bien vue par les patriotes et surtout par le clergé. Les maîtres de danse qui paraissent en Bohême dès le XIVe siècle et les danseurs étaient sévèrement blâmés par les représentants de l'Eglise qui leurs refusaient même la communion. La deuxième partie du livre de M. Zibrt sur les danses des XIVe et XVe siècles, commence par la description très détaillée et extrêmement intéressante des instruments de musique de l'époque, après cela viennent la danse de Saint-Vitt et la danse Macabre, les danses des paysans et des seigneurs, la danse aux glaives, etc. Dans les chapitres suivants l'auteur nous montre le développement successif des danses dans le pays, l'introduction des danses à la mode, du ballet italien, la formation du corps de métiers des maîtres de danses, les racontars sur les danses sorcières et diaboliques, les traditions populaires sur la danse du soleil, etc., ainsi que toute l'histoire des danses Tchèques jusqu'à nos jours, l'auteur s'est assez longuement étendu sur la polka qui est comme on sait d'origine tchèque. C'est une monographie très sérieuse et très scientifique qui comble d'une manière bien efficace la lacune qui existait jusqu'à présent dans l'histoire des danses en ce qui concerne la Bohême et les pays slaves en général. De nombreux dessins recueillis avec un labeur et un soin qui ne peuvent pas être suffisamment appréciés, soit dans les vieux manuscrits soit parmi les anciennes sculptures, etc., complètent brillamment l'œuvre de M. Zibrt et donnent à son livre le caractère d'une publication très riche.

TH. VOLKOV.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Emile Blémont. *La Belle Aventure.* — (Vers d'amourettes et vers d'amour. — Au gré du rêve. — Ciel de France). Paris, Lemerre, in-18 de pp. 205. (3 fr.).

Olivier de Gourcuff. *Sur la Route.* — Poésies. Paris, Lemerre. in-18 de pp. 92. (3 fr.).

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari XIV. 2. La Favola degli abitatori del mare, *Raffaele Greco.* — Il Cola-Pesce in Grecia, *Gustav Meyer.* — Le dodici parole della verità, novellina-cantilena popolare considera nelle varie redazioni italiane e straniere. Continuazione, *St. Prato.* — Leggenda sul vespro siciliano in Noto, *M. Di Martino.* — Adamo ed Eva. Lettera al Dott. G. Pitrè, *Evelyna Martinengo Cesaresco.* — I Lazzari, *Ben. Croce.* — L'educazione della prole nel contado di Naso, *G. Crimi-Lo Giudice.* — Usi e Costumi dei Contadini della Valdelsa : Il parto. *G. Bacci.* — Usi agrari della provincia di Caltanissetta : Crivellatura del frumento. — Fave e civaie. — Cultura e raccolta del fieno. — Lu burgiu di paglia. — Lu burgiu di fenu, *F. Pulci.* — La festa di San Martino nel Napoletano, *G. Amalfi.* — La festa di S. Lucia in Dalmazia, *Vid Vuletic-Vukasovic.* — Feste popolari del Giappone, *A. Humbert.* — Giuochi fanciulleschi sardi, *G. Calvia.* — Canti ed Orazioni bellunesi : Il ricco Epulone. — Maria Maddalena. — La passion del Signor. — La Settimana Santa, *Angela Nardo-Cibele.* — Una variante noticiana della formula per la impastatura ed in fornatura del pane, *M. Di Martino.* — Indovinelli popolari romani, *Mario Menghini.*

Journal of American Folk-Lore VIII. 29. The Interpretation of Folk-Lore, *J. W. Powell.* — Plantation Courtship. — The Iroquoian Concept of the Soul, *J. N. B. Hewett.* - A Note on Ancient Mexican Folk-Lore, *Zelia Nuttall.* — Kwapa Folk-Lore, *J. Owen Dorsey.* — The Destruction of the Tusayan Monsters, *J. Walter Fewkes.* — What do Indians mean to do when they Sing, and how far do they Succeed ? *John Comfort Fillmore.* — English Folk-Tales in America, *L. Conant.* — The Game of Goose, *Henry Carrington Bolton.* — Folk-Lore Scrap-Book.

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Les plumes de paon.* — Connaît-on des exemples antérieurs à 1789, de la superstition d'après laquelle les plumes de paon portent malheur (cf. t. I, p. 47 t. II, p. 125, t. VI, p. 173). M. J. Forest, qui s'est occupé de cette question, suppose que la fin tragique de Marie-Antoinette, qui en avait fait des ornements de sa toilette a donné naissance, en France du moins à cette superstition.

⁂ *Le bonnet de papier des imprimeurs.* — A quelle date rencontre-t-on ce bonnet de papier ? Les anciennes estampes représentent les imprimeurs la tête nue ou couverte de coiffures moins sommaires.

⁂ *Nominations et distinctions.* — Notre collègue, le Dr Raphaël Blanchard, membre de l'Académie de Médecine, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Notre collègue M. Julien Tiersot, vient d'être chargé par le gouvernement d'une mission : elle a pour but de recueillir et de noter les

Digitized by Google

chansons populaires dans le Dauphiné, la Savoie et la région des Alpes. Nul doute qu'il n'en rapporte une riche moisson. Ce sont des pays qui n'ont guère été explorés au point de vue de la littérature orale.

.·. *Servante d'un saint.* — Dans un jugement rendu par le comte de Namur, en 1352, centre des révoltés, on parle d'une femme dévouée au service de l'Eglise et qui *s'était faite servante d'un saint* (?) (Chartes du Comté de Namur).

Trouve-t-on encore d'autres exemples de ce genre.

(Comm. de M. Alfred Harou),

.·. *La Revue des métiers par l'image et le livre.* — A l'Exposition du Travail qui vient de s'ouvrir au Palais de l'Industrie, plusieurs salles sont consacrées à l'exhibition d'images, de livres et d'ustensiles en rapport avec les métiers. Les organisateurs de cette section sont : MM. G. Hartmann et Paul Sébillot, qui y ont mis un grand nombre de pièces de leur collection.

.·. *Noms singuliers de coiffures.* — On appelle « ventre affamés » les cheveux cachant les oreilles qu'on a mis à la mode assez récemment et qui est du vieux neuf, puisque plusieurs femmes peintes par Boticelli ont une coiffure semblable. L'explication est ventre affamé n'a point d'oreilles. Il serait intéressant de relever les noms singuliers qu'ont porté autrefois les diverses modes de coiffures.

.·. — *Gâteaux mangés dans les champs.* — Il est d'usage en Auxois que les ménagères fassent des petits gâteaux pétris de farine et de lait. Ce sont les *fieumeuses* qui doivent être mangées dans les champs pour faire trocher (taller) les blés le lundi de Pâques.

(Comm. de M. H. Marlot).

.·. *La baillée des roses.* — Tournai (Hainaut) a possédé et possède encore sa *baillée des roses.* C'est encore aujourd'hui l'usage qu'après la bénédiction des fonds baptismaux à Pâques et à la Pentecôte, on couronne d'un « *capeau* (*chapeau*) *de roses* » le premier enfant que l'on présente aux eaux lustrales, et chaque année, le Jeudi Saint, on répand de l'eau de roses sur les autels.

(Chotin, Histoire de Tournai, I, 324).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Imagerie des Mais.* — Y a-t-il des images ou des miniatures représentant la plantation du Mai, antérieurement au XVIIe siècle.

(Comm. de A. Stuart Symington).

.·. *Les diseurs de prières.* — Il existe à Perpignan (Pyrénées Orient.), une nombreuse colonie de *diseurs de prières*, dévôts à gages, qui remplissent le rôle d'intermédiaires entre le culte et les personnes qui, ayant beaucoup à faire ici-bas, tiennent cependant à accomplir leurs devoirs de conscience.

La cliente choisit son jour, son heure ; *le diseur de prières* traite avec elle, à l'année, au mois, à la semaine ou à la séance, suivant le nombre de Pater et d'Oremus.

(*Le conteur Vaudois*, n° du 16 Juillet 1887, p. 2).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Les images et les fêtes.* — Il est d'usage dans le canton de Saint-Seine Côte-d'Or, que la veille de la fête patronale des villages, les enfants du bedeau, et même ceux de l'instituteur, aillent porter dans chaque maison une image d'Epinal, représentant le saint dont on va célébrer la fête. Elle est destinée à remplacer celle de l'année précédente qui est collée au mur. Les enfants reçoivent pour cela une petite gratification.

(Comm. de M. H. Marlot).

Digitized by Google

.*. *Les Bossus.* — En Provence on dit d'un bossu qu'il a sa malle sur *l'esquino* et de celui qui est pourvu de deux bosses qu'il porte *L'Ancien* et le *Nouveau Testament.*

.*. *L'expulsion des mouches.* — Dans sa nouvelle *Au pays des mouches* (*Le journal*, 8 Juillet 1895). M. Paul Arène dit : « J'ai lu quelque part, n'est-ce pas dans le livre des *Talismans justifiés ?* que Virgile, bon poète et grand magicien, comme chacun sait, avait fabriqué pour la ville de Naples une merveilleuse mouche en airain, et que à cause de cette mouche-là, les autres mouches, des siècles durant, n'osèrent plus entrer dans Naples ».

A Rome, Auguste, vainqueur de Marc-Antoine, avait introduit les fêtes Actiatiques qui se célébraient tous les trois ans en l'honneur d'Apollon. Ces fêtes consistaient en jeux et danses ; on y tuait un bœuf qu'on abandonnait aux mouches, dans la persuasion où l'on était que, rassasiées de son sang, elles s'envolaient et ne revenaient plus.

En Algérie, si un taleb est assez habile pour tracer en caractères arabes minuscules sur l'aile d'une mouche ces mots : *Va-t-en par la volonté de Dieu*, cette mouche s'en va entrainant à sa suite toutes les mouches qui jamais plus ne reviendront au même endroit. — Pareil ordre de banissement a été souvent écrit plus facilement sur l'aile des sauterelles qui n'ont pas obéi, hélas ! et sont revenues. Mais c'est peut-être parce que le Créateur a imprimé sur leurs ailes : *Je suis la colère de Dieu.* Nos collègues connaissent-ils d'autres moyens talismaniques d'expulser les mouches ?

(Comm. de M. A. Certeux).

RÉPONSES

.*. *Les chrysanthèmes*, (t. VI. p. 704, t. X, p. 376). Les chrysanthèmes et les scabieuses sont dites *fleurs de veuve* (parce que le deuil terminé ce sont les premières fleurs dont se parent les veuves). (*Conteur Vaudois*, 3 septembre 1887).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.*. *La queue au tueur de cochon*, (t. X, p. 255, 376). En Haute-Bretagne, la queue appartient ainsi que les poils au boucher de cochon.

.*. *Les Plumes de Paon*, (t. I, p. 47, VI, 473). Dans *Guillaume Tell*, Acte II, scène I, Schiller fait dire au baron d'Attinghaus qui reproche à son neveu de se joindre aux partisans de l'Autriche : « Ah ! Ulrich, Ulrich, je ne te reconnais plus. Tu t'habilles de soie, tu portes fièrement la plume de paon, tu enveloppes tes épaules d'un manteau de pourpre. »

M. Fiq dans son *édition de Guillaume Tell*, parue chez Hachette, accompagne ce passage de la note suivante : Les seigneurs et chevaliers, sujets ou partisans de l'Autriche, portaient sur leur casque une plume de paon. Dans l'ancienne chanson nationale suisse, le Tellenlied, la noblesse autrichienne est appelée en plusieurs endroits *le Paon*. Ex. : « Gesheift han (haben) wir den Wadel dem Pfau der uns vesachtet ». — Nous avons arraché la queue au paon qui nous méprisait.

(Comm. de Mlle Hedwige Heinecke).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 8 — Août 1895.

CONTES ARABES ET ORIENTAUX (1)

X

Le « Nasib » Endormi (2)

Il était une fois deux frères, l'un d'eux était très riche, tandis que l'autre était très pauvre, mais le frère riche ne voulait pas donner même une poignée d'orge pour empêcher son frère et sa pauvre famille de mourir de faim. Un jour le frère riche donna une grande fête en l'honneur du mariage de ses enfants, et, quoiqu'il y eût invité plusieurs de ses amis, il n'avait pas envoyé même un domestique pour demander à son frère et sa famille d'y prendre part.

Alors, le frère pauvre, qui avait été sans travail depuis longtemps, n'avait pas un sou vaillant, de sorte que le jour de la fête lui et sa famille n'avaient pas un morceau à manger,

(1) Cf. t. III, p. 561, t. IV, p. 324, 433, 525, t. V, p. 254, t. VI, p. 165, 304, 445, 678, t. VIII, p. 391.

(2) Recueilli par Mlle Putlibaï Wadia, traduit en français par Mlle Soonabaï Wacha. Nous avons déjà publié dans la Revue, t. IV, p. 433, quelques-uns des contes recueillis par Mlle Putlibaï Wadia; cette demoiselle, parsie d'origine, alors âgée de dix-neuf ans, a continué sa récolte, et a fait paraître dans les revues de l'Inde un grand nombre de contes du plus grand intérêt. Ceux de cette série avaient été traduits par Mesdemoiselles Jelubaï Tarachand, Hinbaï N. Patell, Ju-

Digitized by Google

et cela avait été leur état pendant les deux ou trois derniers jours. Vers le soir, pour cette raison, il dit à sa femme : « Va, chérie, et apporte-nous, si tu peux, quelque débris de la fête. Il doit y avoir des os et des miettes dans les pots et dans les plats ; ainsi, dépêche-toi, et apporte-nous donc quelque chose. » La pauvre femme alla derrière la maison de son parent riche. Mais elle vit d'un coup d'œil qu'elle y était arrivée trop tard, car les pots et les poêles étaient bien frottés et nettoyés, et il n'y avait pas chance d'avoir la moindre chose. Au même moment, elle vit quelque liquide blanc dans une large cuve, et elle savait que c'était de l'eau dans laquelle on avait lavé le riz. Elle pria donc les domestiques de la laisser en emporter un peu ; mais la maîtresse de la maison, qui par hasard arriva, leur défendit de lui donner quoique ce fût. « Cette eau même est utile, » dit-elle, « et il ne faut pas la dissiper. » Et elle tourna le dos sans pitié pour sa pauvre parente, qui fut obligée de retourner chez elle, vers ses petits malheureux, les mains vides.

Quand elle dit à son mari comment la femme de son frère l'avait traitée, il ne se sentait pas de colère et de désappointement, et il jura qu'il irait la nuit même aux champs fertiles d'orge de son frère, et qu'il emporterait, malgré lui, des gerbes d'orge pour faire du pain pour ses petits enfants qui mouraient de faim. Il prit donc une faux, et, protégé par l'obscurité, il se glissa hors de sa maison sans faire de bruit, et alla vers les champs d'orge de son frère. Mais au moment où il y entra, il fut arrêté par quelqu'un qui avait l'air d'un garde-champêtre, et qui lui demanda à haute voix ce qu'il voulait.

« Je suis venu ici pour emporter de l'orge de ce champ de mon frère, puisqu'il est déterminé à ne pas me donner la moindre chose, quoique mes enfants meurent vraiment de faim. Mais qui êtes-vous, pour m'arrêter comme ça ? »

« Je suis le « nasib » de ton frère, placé ici pour protéger ses possessions et je ne peux te laisser emporter quoi que ce soit qui lui appartienne » Telle fut la réponse sévère qui fut faite.

« Êtes-vous vraiment le « nasib » de mon frère ? » s'écria le pauvre homme avec surprise ; « alors, où diable est mon « nasib » qu'il ne m'aide pas à me procurer des moyens d'existence pour ma femme et mes enfants qui meurent de faim ? »

libaï Vatchan, élèves de notre collège M. O. S. Pedraza, sur les versions en guzarati et en hindoustani de Mlle Wadia, et les journaux parsis-gujaratis de Bombay constatèrent que ces demoiselles étaient les premières parmi les Parsies qui eussent écrit en français. Le conte qui parait dans ce numéro et les suivants ont été traduits de la même façon; je n'ai qu'à leur faire subir de très légères retouches pour qu'ils soient très lisibles.

P. S.

Digitized by Google

« Ton « nasib ? » dit l'autre en se moquant ; « eh bien, il dort au-delà des sept mers ; vas-y si tu veux le trouver et réveille-le. »

Le malheureux fut donc obligé d'aller clopin-clopant chez lui dans le même état où il y était sorti.

Les paroles du « nasib » de son frère lui revenaient constamment, et il ne put s'empêcher de raconter à sa femme son entrevue avec cet être étrange. Elle, de son côté, le pressa d'aller chercher son « nasib, » et d'essayer, si possible, de le réveiller de son sommeil, car ils avaient beaucoup souffert de sa léthargie.

Le mari y consentit, et la femme emprunta, ou plutôt mendia de l'orge à ses voisins, le moulut, et en fit du pain, et les pauvres enfants et les malheureux parents le mangèrent après un jeûne de quatre jours. Le pauvre père fit donc ses adieux à sa famille, et partit pour son voyage.

Il avait fait presque douze « kos, » quand il sentit l'angoisse de la faim ; il s'assit donc sous un manguier ombrageux, et mangea un pain ou deux que sa femme avait réservés pour son voyage. Au même moment, une petite mangue tomba près de son pied, et regardant en haut, il vit qu'il était sous un manguier, qui était tout chargé de mangues vertes. Il ramassa vivement le fruit et le rongea, mais à son grand chagrin il le trouva tout-à-fait amer ! Il le jeta donc loin de ses lèvres, et maudissant sa destinée qui ne lui avait pas permis de goûter une mangue, il regarda en haut et soupira, mais l'arbre répéta ses soupirs et dit : « Frère, qui es-tu, et où vas-tu ? Aie pitié de moi !

« Ah ! ne me fais pas cette question » dit le pauvre homme douloureusement, « je n'aime pas la répéter. »

Mais l'arbre, cependant, le pressa de nouveau ; il répliqua donc : « Puisque vous tenez tant à savoir mon histoire, je vous la raconterai. Sachez donc d'abord que je vais en quête de mon « nasib, » qui, comme on m'a dit, dort au-delà des sept mers. » Il relata donc à l'arbre compatissant toute l'histoire douloureuse de sa pauvreté, du traitement brutal de son frère, et de son entrevue avec le « nasib » de son frère. Quand l'arbre eut tout entendu, il dit : « Je sympathise beaucoup avec toi, et j'espère que tu réussiras à trouver ton « nasib. » Et si tu le rencontres jamais, me rendras-tu un petit service, et lui demanderas-tu pourquoi il m'est arrivé de produire des mangues si amères ? Tous les voyageurs qui passent par ici, ne manquent jamais de ramasser mes fruits, mais toujours ils les rejetent avec dégoût, les trouvant amers et malsains, et ils me maudissent par-dessus le marché. »

« Je le ferai avec plaisir, » répondit notre héros, qui se leva à ce

Digitized by Google

moment pour continuer son voyage ennuyeux. Il n'avait pas fait plusieurs milles, cependant, quand il vit un spectacle étrange ; un grand poisson se roulait sans cesse sur le bord sablonneux d'une rivière ; il se débattait ça et là, et maudissait son existence chaque fois, car il se sentait très misérable.

Notre homme était tout à fait désolé de voir l'état où se trouvait la pauvre créature, quand le poisson, le voyant par hasard, lui demanda qui il était et où il allait.

Quand il lui dit qu'il allait en quête de son « nasib, » le poisson dit : « Si vous avez la bonne chance de le trouver, lui demanderez-vous en mon nom, pourquoi une pauvre créature comme moi doit être si maltraitée, qu'elle doit être obligée de quitter son élément natal, et de souffrir une mort lente sur ce sable brûlant ?

« A la bonne heure, » répliqua notre héros, et il continua son voyage.

Quelques jours après, il arriva à une grande ville dont les tours semblaient toucher aux cieux, tant elle était superbe et belle. Comme il avançait, admirant ses hauts édifices et ses palais magnifiques, on lui dit que le Raja de cet endroit était occupé alors à faire bâtir une nouvelle tour, qui, malgré l'habileté des meilleurs architectes, tombait par terre, sans aucune cause apparente, aussitôt terminée. Le pauvre voyageur qui avait une vive curiosité de la voir, y alla pour cette raison, quand le Raja , qui y était assis tout découragé pour regarder les opérations des ouvriers, frappé de son apparence étrangère, lui demanda qui il était et où il allait. Sur quoi notre homme se mit à genoux, et raconta au Raja son étrange histoire et lui dit la nature de sa commission. Le Raja entendit tout, et le pria de demander à son « nasib » pourquoi la tour qu'il désirait tant bâtir, tombait par terre aussitôt terminée.

Le pauvre homme fit un grand salut au Raja, et promettant de faire ce qu'il lui avait ordonné, lui fit bientôt ses adieux.

Il n'était pas avancé très loin, cependant, dans un voyage qui lui semblait interminable, quand il rencontra un beau cheval, superbement caparaçonné et bridé, qui paissait dans un pré.

En le voyant, le cheval, d'un air triste, lui dit : « Mon bon monsieur, vous paraissez être aussi travaillé par le chagrin que moi. Dites-moi donc où vous allez, et quel est l'objet de votre voyage. »

Notre héros lui dit tout, et le cheval aussi, de son côté, le chargea d'un message pour son « nasib. » Il le pria de demander à ce personnage pourquoi il était arrivé à un cheval brave, si vigoureux et si beau, de perdre sa vigueur comme il le faisait, au lieu de galoper et se cabrer sous l'empire d'un cavalier, quoiqu'il aimât tant à servir

Digitized by Google

un maître et à aller au champ de bataille pour partager sa fortune quand il voudrait l'y mener.

« Eh bien, mon ami, je ferai ce que vous voulez, » répondit notre homme, en tapant le noble animal sur le dos ; et il recommença alors à marcher comme toujours.

Mais comme il avançait de plus en plus sans entrevoir même une des sept mers, il se sentit tout-à-fait découragé et fatigué des duretés et des privations qu'il avait souffertes. Il se jeta donc sous l'ombre d'un grand arbre, et s'endormit hientôt. Mais peu de temps après, il fut éveillé par les cris et les hurlements de quelques aigles qui avaient fait leur nid sur les branches les plus hautes de l'arbre. Aussitôt qu'il ouvrit les yeux, il vit un serpent énorme qui se traînait autour de l'arbre, pour emporter les jeunes aiglons du nid. Il tira immédiatement son épée, et coupa le serpent hideux en trois morceaux. Sur quoi les pauvres jeunes aigles sur les branches chantaient de joie, et notre homme, couvrant les débris de leur bourreau avec son manteau, mit son épée dans le fourreau et s'endormit bientôt.

Quand les vieux oiseaux, qui étaient en quête de nourriture, revinrent et virent le voyageur qui dormait sous l'arbre, ils crurent qu'il était l'ennemi qui avait, pendant si longtemps, détruit leur race avec tant de succès ; car, il faut dire que le même serpent avait, plusieurs fois auparavant, réussi à monter sur le sommet de l'arbre et avait dévoré, soit les œufs, soit les petits. Le couple exaspéré résolut de se venger de lui, et l'oiseau mâle proposa à sa femelle de s'asseoir sur la branche la plus haute et de se jeter avec tant de violence sur le dormeur qu'ils le tueraient. L'oiseau femelle était d'avis que les os de leur ennemi supposé devaient être brisés d'un seul coup de son aile vigoureuse. Sur ces entrefaites, heureusement pour notre héros, les jeunes oiseaux se mêlèrent à la conversation et dirent à quel degré l'homme devait être leur ami, car il avait détruit leur ennemi véritable, le serpent, dont ils leur montraient le cadavre sous le manteau ! Les vieux oiseaux déchirèrent aussitôt le drap, et furent tout de suite convaincus de l'innocence de l'homme endormi. L'oiseau femelle, changeant sa colère en amour, se plaça près de lui, et commença à l'éventer avec ses grandes ailes, tandis que l'oiseau mâle volait vers une ville voisine, et fondant sur un plateau plein de confitures qui était étalé d'une manière tentante chez un pâtissier, en emporta une partie, et le plaça près des pieds du voyageur qui dormait encore.

Quand notre homme se réveilla, il vit sa situation d'un coup d'œil, et fut tout-à-fait satisfait des attentions qu'il recevait. Ainsi, sans hésitation, il mangea à cœur joie des confitures qu'il vit devant lui.

Digitized by Google

C'était, en effet, le premier bon repas qu'il eût goûté depuis plusieurs jours, et se sentant parfaitement gai et remis de sa fatigue, il raconta aux oiseaux toute son histoire, comment il avait quitté ses enfants affamés et était parti en quête de son « nasib, » comment il avait parcouru une si grande distance parmi les dûretés et les privations et comment ses efforts étaient inutiles. Les oiseaux sympathisaient profondément avec lui et dirent qu'il était impossible de traverser les sept mers sans leur aide, et qu'ils lui donneraient, pour cette raison, en retour de ce qu'il avait fait pour eux, un de leurs nombreux petits qui le porterait sur son dos et le placerait sain et sauf au-delà des sept mers.

Notre homme remercia beaucoup les oiseaux, aussitôt il monta sur le dos d'un des jeunes aigles, et faisant ses adieux à ses amis ailés, reprit son voyage ; cette fois, ce n'était pas sur des routes et des montagnes escarpées, ou à travers des forêts sombres, mais à travers l'air frais et la lumière des cieux.

Il traversait les sept mers l'une après l'autre quand, à cause de sa position élevée dans l'air, il aperçut un jour une forme humaine qui était étendue tout au long sur un rivage froid et solitaire. Il crut que c'était là son « nasib » ; il pria donc le bon aigle de le déposer près du dormeur.

L'oiseau lui obéit, et notre homme alla promptement vers la forme couchée et arracha de sa tête le drap dans lequel elle était enveloppée. En trouvant, cependant, qu'il ne se réveillait pas, il tordit un des grands orteils du paresseux avec tant de violence, que ce dernier tressaillit de peur et commença à se frotter les yeux et à se serrer le front, pour constater où il était et qui l'avait éveillé si brutalement.

« Idiot et paresseux que tu es ! » s'écria notre héros avec un mélange de joie et de colère dans la voix, « sais-tu quelle douleur et quelle misère tu m'as faite en dormant ainsi pendant des années ? Comment un homme peut-il s'amuser dans ce monde quand son propre « nasib » le néglige tant qu'il dort comme un sabot dans un coin si inaccessible du monde ? Réveille-toi tout de suite, et promets que tu ne dormiras jamais après mon départ. »

« Non, non, je ne dormirai pas une autre fois, maintenant que vous m'avez éveillé » fut la réponse de son « nasib, » je dormais parce que vous ne vous êtes pas, pendant si longtemps, donné la peine de m'éveiller. Vous m'avez éveillé, et je vous suivrai partout où vous irez, et vous n'aurez jamais besoin de quoi que ce soit. »

« A la bonne heure, » s'écria notre homme, parfaitement satisfait ; « maintenant dépêche-toi, et donne-moi des réponses simples et franches à quelques questions qu'on m'a ordonné de te faire. »

Digitized by Google

Il lui fit part donc de toutes les commissions du manguier, du poisson, du Raja, et du cheval. Le « nasib » entendit tout avec beaucoup d'attention, et répliqua alors :

— « Le manguier produira des mangues amères tant qu'on ne déterrera pas le trésor qui est enterré sous ses racines.

« Le poisson a une grande dalle solide d'or dans l'estomac, qui doit en être tirée pour le soulager de ses souffrances.

« Quant au Raja, dites-lui de cesser de bâtir des tours à présent, et de tourner son attention vers sa famille, et il trouvera que, quoique sa fille aînée ait douze ans depuis longtemps, elle ne s'est pas encore mariée, ce qui tire plusieurs soupirs de son cœur, et comme chaque soupir perce l'air, la haute structure tremble sous le charme et se relâche. Si le Raja marie sa fille, il n'aura aucune raison de se plaindre. »

Parlant donc du cheval, le Nasib, en tapant notre héros sur le dos, continua :

« Le cavalier qui est destiné à réjouir le cœur du noble animal n'est autre que vous. Allez donc le monter, et il vous portera chez vous à votre famille. »

Ceci termina l'entrevue de notre homme avec son nasib, et après l'avoir averti de ne pas dormir une autre fois, il s'assit sur sa monture aérienne, et s'avança joyeusement vers chez lui.

Après avoir traversé les sept mers, l'oiseau fidèle le mena à l'endroit où il avait rencontré le cheval, et le plaça sain et sauf près de lui. Le voyageur fit donc ses adieux à l'aigle avec reconnaissance, et allant vers le cheval, le tapa doucement et dit : — « Me voilà ! on m'a envoyé pour être votre cavalier. J'ai été prédestiné à vous monter, mais comme mon « nasib » était endormi jusqu'à présent, je ne pouvais en trouver les moyens. »

« ' Bismillah ' ! » s'écria le cheval, « je suis prêt à vous servir. » Notre héros monta sur le cheval, et le noble animal galopa avec lui, et tous les deux étant pleins de bonheur, ils ne sentaient pas les duretés et les fatigues du voyage autant qu'ils l'auraient éprouvé dans des circonstances différentes.

Quand ils passèrent devant la rivière sur le bord de laquelle il avait aperçu le poisson, notre héros vit qu'il y était encore dans la même condition pitoyable. Il alla donc vers lui, et le saisissant, tira la dalle d'or de son corps, rendit la pauvre créature à son élément, et mettant l'or dans son sac, retourna vers la ville où il avait rencontré le Raja.

Quand il y arriva, il logea à un « saraï, » et acheta, avec l'or du poisson, des habillements, des bijoux, et des armes convenant à un

Digitized by Google

jeune gentilhomme et, s'en revêtant, il se présenta devant le Raja.

Le Raja fut étonné de le voir, tant il était changé, et l'accueillant le plus cordialement du monde, lui donna un siège parmi ses gentilshommes. Il lui demanda donc si son « nasib » lui avait dit pourquoi la tour tombait par terre, et il fut tout-à-fait enchanté de savoir qu'une chose si simple était la cause de toute la vexation qu'il avait soufferte, et de la dépense qu'il avait faite. Aussi, dans le but de mettre fin tout de suite à la difficulté, il ordonna qu'on appelât sa fille devant lui, et mettant sa main dans celle de notre homme, le déclara au même moment son beau-fils.

Après cela la tour se soutenait aussi droite et aussi ferme que le Raja la voulait, et tout le royaume retentit des louanges du voyageur qui avait donné moyen de contribuer à sa stabilité, et personne ne regretta que la main de la jolie princesse lui eût été donnée pour ses services.

Après avoir passé quelques jours à s'amuser, notre héros fit ses adieux à son beau-père, et se mit en route pour aller chez lui avec une grande suite. Quand il arriva à l'endroit où était le manguier qui produisait des fruits amers, et qu'il s'assit sous ses branches, entouré de richesses, il ne pouvait s'empêcher de comparer son état passé aux circonstances du présent, et il remerciait le bon « Allah » qui l'avait aidé jusqu'à présent. Il fit donc ses hommes fouiller près de la racine de l'arbre, et ses peines furent bientôt récompensées par la découverte d'un grand vase de cuivre, si lourd qu'il fallut un nombre énorme d'hommes pour le haler. Quand on ouvrit le vase on trouva qu'il était plein d'or et de bijoux de grand prix; notre héros fit charger tout sur des chameaux et continua joyeusement son voyage vers son pays.

Quand il entra dans sa ville natale avec sa cavalcade brillante et sa belle femme, une véritable foule de curieux se pressa vers lui, et son frère et ses autres parents qui étaient parmi ceux-là quoiqu'ils le reconnussent, étaient trop étonnés de tout cela pour lui parler. Il ordonna qu'on dressât ses tentes dans une partie très en vue de la ville, et y logea avec sa nouvelle mariée. En temps voulu il avait été aux informations touchant sa première femme et ses enfants, et eut bientôt la satisfaction de les embrasser une fois encore. Il était désolé de les trouver dans la même condition, affamés et mal vêtus comme lorsqu'il les avait quittés, mais il était néanmoins reconnaissant que leur vie eût été épargnée pendant si longtemps. La seconde chose qu'il fit, fut de mener sa nouvelle mariée à sa première femme, et, pour cette raison, sa femme plus légitime, de pla-

Digitized by Google

cer sa main dans la sienne, et de lui ordonner de la traiter en sœur cadette. La première femme consentit à faire ceci avec plaisir.

Tous ses amis et ses voisins allèrent le voir pour le féliciter, et même son frère cruel et sa femme ne manquèrent pas d'aller chez lui et de lui souhaiter bonne chance. Voyant maintenant qu'il était plus riche qu'eux-mêmes, ils essayèrent de s'insinuer dans ses bonnes grâces, et la femme invita même ses deux épouses à une grande fête qu'elle allait donner, disait-elle, en l'honneur de son retour et de sa réunion avec sa famille.

Notre homme permit à ses femmes d'y aller, et le lendemain les deux dames, portant leurs habits de fête, allèrent à la maison de leur beau-frère, où un grand nombre de personnes, et parmi elles les dames des meilleures familles, étaient assemblées pour leur faire honneur. Après avoir passé quelque temps à se saluer, toutes les personnes se mirent à table. Après un peu de temps, cependant, quelle ne fut pas la surprise des invités, en voyant, que, au lieu de manger, la première femme de notre homme plaçait chaque fois de petits morceaux sur les différentes parties de ses bijoux, et sur la bordure galonnée d'or de son « sari. » Pendant quelque temps, personne n'avait osé lui demander la cause de sa conduite étrange, mais enfin, une vieille dame, plus brave que les autres, et qui avait, de plus, la langue rusée, s'écria d'une haute voix : « Bibi, que voulez-vous ? Vous paraissez être venue ici pour ne pas goûter la moindre chose, car, jusqu'à présent, vous n'avez donné à manger qu'à vos bijoux et à vos habillements. »

« Vous avez raison, vieille dame, » répliqua la femme de notre héros, « vous avez raison quand vous dites que je donnais à manger à mes bijoux et à mes habillements; car, cette fête n'est-elle pas donnée, et toutes ces personnes, ne sont-elles pas invitées en l'honneur de nos bijoux et de nos habillements ? Autrefois on ne croyait ni mon mari ni moi digne de partager l'hospitalité de notre hôtesse; bien plus, une fois on a refusé de me donner même un baquet de l'eau dans laquelle on avait lavé le riz pour une fête, quoique mon mari, mes enfants et moi-même, nous fussions presque morts de faim ! Et tout cela, parce que à cette époque-là, nous n'avions pas ces beaux habillements et ces bijoux ! »

En terminant ces paroles, elle prit l'autre femme de son mari par la main, et toutes les deux, tournant l'o[1] sur leur hôtesse, sortirent majestueusement de la maison, et s'assirent dans leurs palanquins pour retourner chez elles.

1. Ce mot, que je ne comprends pas très bien, est écrit ainsi sur le manuscrit. (P. S.).

Digitized by Google

Après ceci, l'hôtesse ne se sentait pas de chagrin et de colère, surtout quand tous les invités, au lieu de sympathiser avec elle, en firent des gorges chaudes à ses dépens, et lui dirent qu'elle le méritait bien pour son orgueil de mauvais goût, et sa cruauté envers ses parents dans la misère. Bien plus, ils commençèrent à la traiter avec mépris, car ils quittèrent tout de suite la maison l'un après l'autre.

Notre héros passa le reste de sa vie avec ses deux femmes et leurs enfants très heureusement et n'eut plus aucune cause de se plaindre de son « nasib ».

PUTLIBAÏ WADIA ET SOONABAÏ WACHA.

LA DISCORDE ET LE VENT [1]

J'ai entendu la même légende à Coutances, devant la cathédrale, mais je crois que c'est un récit fabriqué à l'usage de tous les chapitres de France, de Navarre et d'ailleurs.

F. DUYNES

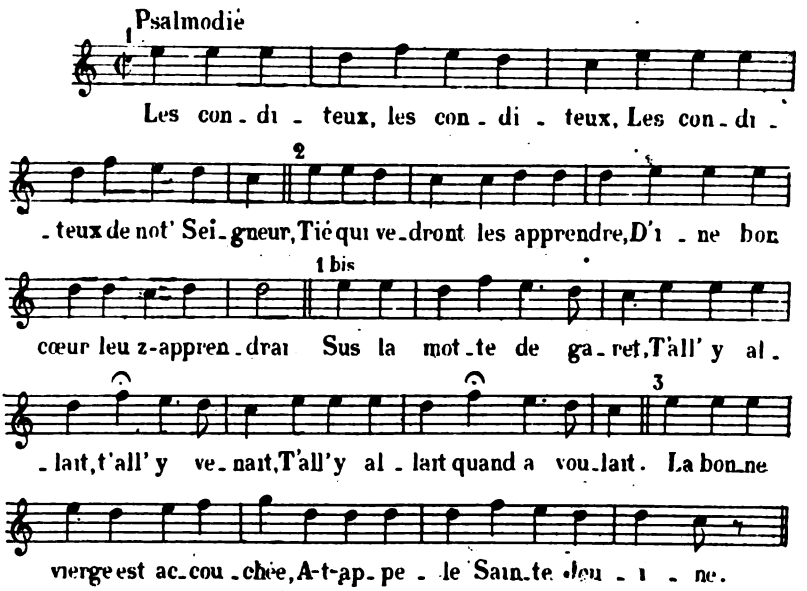
1. Rev. des *Trad. Pop.*, t. X, p. 223.

Digitized by Google

LES CONDITEUX

HYMNE POPULAIRE POITEVIN

J'AI signalé dans mon étude sur les *Prières populaires du Poitou* [1], un hymne populaire recueilli à la Plenelière de Courlay (Deux-Sèvres) par M. C. Puichaud, avocat à Moncoutant, l'un de mes plus zélés correspondants. C'est jusqu'ici le seul récit pieux non liturgique, ancien, actuellement chanté dans les campagnes qui me soit parvenu, à l'exception des guillaneux et des chants de l'Epiphanie [2]. Madame Puichaud a bien voulu le noter sur mes instances. Conditeux n'est point un mot de notre patois. Le sèns en paraît difficile à saisir, serait-ce une traduction de *conditum* avec la signification de prière ou formule secrète propre à gagner le ciel, comme la *Varvadieu* et autres récits de cette nature ?



1. Bull. de la société de statistique des Deux-Sèvres, 1, 3 et 4, 6, 1883.
2. Mémoires de la soc. de stat. des Deux-Sèvres. 3e série, 2 volumes. Les chants pop. de l'Epiphanie en Poitou avec un chant Monorime de la Passion.

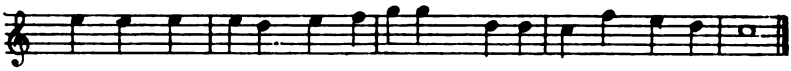
Digitized by Google

1. Les conditeux, les conditeux
Les conditeux de net'Segneu.
2. Tié qui vedront les apprendre
D'ine bon cœur leuz apprendrai.
1 *bis*. Sus la motte de garet
T'all y allait, t'all y venait
T'all y allait quand a voulait.
3. La boune Vierge est accouchie
At appelé sainte Jouine :
1. — « Sainte Jouine, venez donc m'aider.
— « Comment velez-vous qui ves aide ?
« I n'ai pu de bras sus mes coutés,
« Ni de mains per ve soulager...
3. La boune Vierge a fait miracle
Li en at envoyé de tout nus, (neufs)
2. Des mains pu blanches que la fleur
Per recevoir netre Seigneur.
Là bas, là bas tiés vallies
Aux pieds de la Vierge Marie,
3. Il y a ine petite planchette
Qui n'est ni grande ni étrète,
2. In cheveu de Netre Dame.
Tout le monde passeront dessus.
Tio qui ne la sara pas
Au bout de la planche demeurera,
3. Le s'écriera trois : Jésus!
Trois fois : Jésus, dans mon portant
1. Qu'ais i donc fait dans mon vivant,
J'ai point appris les Conditeux
Les Conditeux de net'Seigneur.
3. Jamais, jamais les ai*t* appris,
Jamais, jamais les apprendrai
2. Rin qu'à l'heure du Jugement.
Pierre et Cail se combattront
Terres et montagnes se rassembleront
Aux quatre cornières do temps
3. Feront sonner les quatre trompettes
Quatre trompettes aux bounes gens,
1. « Venez tretous, mes bounes gens,
« Venez tretous dans le paradis
« Que Dieu, mon père, vous a promis.
3. — « Les portes sont-elles ouvertes ?
— « Oui, alles y sont depis hier midi ».
2. — « Qui les at ouvries ? »
— « Nètre Seigneur Jésus-Christ.
— « Où est-i ? »
— « Il est dans son champ fleuri,
« Chercher les morts et les vifs.
1 *bis*. Là mon père,
Là ma mère,
Là tretous mes bons amis.

Digitized by Google

— « Seigneur coure iré-ve queri les nêtres ?
Quand on sera son bon plaisi.

Pour conclure.



La mélodie de cette hymne populaire est une sorte de psalmodie, rappelant d'assez près le chant du *Pater noster*, et composée seulement de trois formules qui se répètent constamment. Nous nous bornons à donner la notation musicale des premiers vers, comprenant ces trois formules, ainsi que la cadence finale, et nous plaçons en regard de chaque période un numéro qui indique la correspondance des diverses parties de la poésie avec celles de la mélodie.

LÉO DESAIVRE.

LE TABAC

VIII

CONCOURS DE FUMEURS

Les grands concours du Rookersclub de Bruges sont très curieux. Les pipes des concurrents ont 85 centimètres de longueur. A chaque fumeur, on délivre une pipe bourrée de 4 grammes de tabac. Chacun étant muni de sa bouffarde, le président du Club crie : « Commencez, Messieurs ! » Deux minutes après ce signal, toutes les pipes doivent être allumées et les concurrents se mettent à fumer longuement, silencieusement, en s'efforçant d'économiser le tabac le plus possible. Au bout d'une demi-heure, on commence à entendre le président crier : « *Hij is om smoet*, » ce qui veut dire : « Il a perdu ; sa pipe est éteinte. » Dans le concours qui vient d'avoir lieu, nombre de fumeurs ont réussi à faire durer leur pipe bien au-delà d'une demi-heure et même d'une heure. La moyenne a varié entre 1 h. 20 et 1 h. 40.

Cette dernière heure marque le record actuel de ces courses de patience et de lenteur qui font un immense honneur au flegme et à la ténacité des Brugeois.

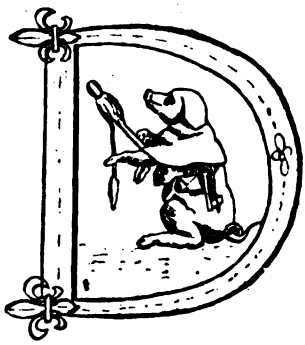
ALFRED HAROU.

Digitized by Google

GATEAUX ET BONBONS TRADITIONNELS

VIII

Pains de noces rituels en Ukraïne



Dans la littérature russe, des essais ont été faits pour expliquer la signification des pains de noces rituels en Ukraïne en général et de son espèce principale — le korovaï (1) — en particulier, mais jusqu'à présent nous n'avons ni la description de toutes les espèces de ces pains ni leurs images, à l'exception d'un dessin, publié par O. Kolberg (2). Et cependant, dans la question sur la signification de différentes espèces de pains rituels, les particularités des formes devraient être les exposants les plus importants. J'ai réussi à collectionner des pains de noces des gouvernements de Kiev, de Podolie et du Cherson, et dans cet article je tâcherai de les décrire en ajoutant les images des plus remarquables d'entre eux (p. 457).

Je commence par les formes les plus simples, lesquelles, en forme d'ornements, font partie des autres pains, plus compliqués. A leur tête se place « *la pomme de pin* » et « *le pigeon* », La simple « pomme de pin » se fait ainsi : on abaisse la pâte en forme de ruban, on fait d'un côté des incisions droites ou obliques, puis on la roule et l'entoure en bas d'une bande de pâte ; de cette manière on obtient une certaine ressemblance avec une pomme de pin, d'où le nom du pain. On en cuit beaucoup pour les noces. Les fiancés les offrent aux invités ; en outre, au repas de noces, on les distribue entre les convives. Du village Constantinovka, (distr. de Tcherkassy, gouv. de Kiev), on m'a envoyé une superbe *pomme de pin*, ornée de petits pigeons et de pommes de pin en pâte, ainsi que d'oripeaux.

1. Par M. N. Soumtzov dans sa dissertation « Sur les rites nuptiaux des Russes ». Kharkov, 1881 et dans l'article « Le pain dans les rites et les chansons » Kharkov, 1885.
2. Pokucie, I, 226.

Digitized by Google

C'est déjà presque un korovaï en miniature. On dit que ce pain est destiné à la première demoiselle de noce.

J'ai eu un exemplaire de *pigeon* du village Companéiévka, (distr. de Elisavetehrad, gouv. de Cherson). Il est fait de deux morceaux de pâte : l'un se termine par la tête à un bout et par la queue de l'autre, l'autre morceau embrasse le premier d'en bas, sous la gorge, et se croise sur le dos pour former les ailes. On donne les pigeons aux *boyars* de noce (c.-à-d. aux garçons d'honneur).

La confection du *korovaï* est plus compliquée. D'abord on pétrit un grand pain rond et plat, qui sert de base au korovaï. On met dessus une pièce de monnaie « pour le bonheur » et trois petits gâteaux en fromage blanc [1] ; ensuite, on applique deux bandes de pâte en forme de croix ; en haut on met une boule ; le fond est ceint d'une bande de pâte et contre les bouts de la croix on applique quatre petits pigeons ; au sommet de la boule on applique *une grande pomme de pin* en pâte ; les côtés du korovaï sont ornés par de petites pommes de pin, des feuilles de pervenche et des mailles toujours en pâte ; tel est l'exemplaire du village de Companéiévka. Les détails de la confection du korovaï ont été pris dans ce même village.

Sur la variante, envoyée du village de Constantinovka, ce n'est que le sommet et la base qui sont ornés de pommes de pin, les petits pigeons sont plantés sur les côtés seulement, et les intervalles sont remplis par des rangées de dentelures ; toute la surface est couverte d'oripeaux et ornée de feuilles naturelles de pervenche (*vinca minor*) ; dans le sommet est plantée une petite branche, enfilée dans une bande de pâte dentelée : elle est aussi dorée et les bouts des ramifications se terminent par de petits *pigeons*.

Un korovaï du même type qui m'a été envoyé du village de Eélénovka (distr. d'Alexandrie, gouv. de Cherson), avait cette particularité, que toute la surface de la boule de pâte supérieure et de sa ceinture était couverte entièrement de pommes de pin et de pigeons ; la pâte était mal pétrie et mal cuite, de sorte que les pigeons pouvaient être pris pour des têtes de mouton et de porc ; je mentionne ce fait, pour prévenir combien il faut être réservé dans la description des ornements en pâte.

La variante du korovaï du village de Papenka (distr. de Litine,

1. Dans le distr. de Zoubky (gouv. de Poltava), on y met encore 5 œufs crus (« *Kiévskaia Starina* » 1890, suppl. p. 152). Dans la description d'une noce du distr. de Biélsk, gouv. de Siédletz, nous apprenons encore qu'on y met des représentations de soleil et de lune en pâte (Tchoubinsky, *Travaux de l'expédit. à la Russie du sud-ouest*, IV, 672). Ce sont évidemment des vestiges du culte solaire.

Digitized by Google

gouv. de Podolie), était ornée au sommet d'une étoile, peut-être de la fleur de pervenche, et aux côtés de mailles de pâte en forme de S ; de plus, la surface du korovaï était abondamment ornée de feuilles naturelles de pervenche, de petites bottes d'aubier, de fleurs d'immortelles et d'oripeaux. Au sommet était planté le *hiltze* rituel en forme d'une branche de sapin ; à son sommet se trouvait aussi une botte d'aubier ; les branches latérales étaient également ornées d'aubier et d'immortelles, de feuilles de pervenche, de plumes d'oie, de bandes de papier rouge, de touffes de laine à broder, d'oripeaux (1).

Le korovaï du village de Hlodosse (distr. d'Elisavetyhrad), est original par sa simplicité. La surface n'en est ornée que de rangées de dentelures en pâte ; dans le milieu sont plantées trois branches de prunellier inclinées vers le centre et enroulées de bandes de pâte dentelées, faisant l'illusion d'épines ; les sommets se terminent par des pigeons (2) et des bottes d'aubier naturel. Ces trois branches sont liées par du coton rouge à broder qui, à la fin de la noce, lundi, est distribué aux invités « si la fiancée était innocente ».

Plus haut j'ai décrit un korovaï du village Kompaneiévka. De ce même village j'en ai un autre, d'un type tout différent, qu'on appelle dans quelques contrées de l'Ukraïne le *vertch*. La pâte en forme de croix y est mise au-dessus de la grande boule ; les ornements se composent aussi de 4 pigeons dans les espaces entre les bouts de la croix, d'une *pomme de pin* en-dessus et de dentelures disposées le long des bouts de la croix ; dans les intervalles, des bouquets de deux et de trois dentelures.

Quelques-uns voient dans le *korovaï* le remplacement de la vache (*korova*) de sacrifice et rapprochent ces deux noms même (3). Mais en examinant les variantes qui m'avaient été envoyées, je n'ai pas trouvé de confirmation de cette opinion, je n'ai vu sur aucun des korovaï d'ornements en forme de tête de vache, de cornes, de queues, dont on a pourtant des données dans la littérature spéciale ; de même je n'ai pas remarqué d'images du soleil et de la lune. Pour cette raison je donne la préférence à l'explication de Pictet, qui est plus simple et plus naturelle : il dérive le mot *korovaï* du préarien *kr* (*facere*) dans le sens ordinaire de *faire*.

Parmi les ornements du korovaï, je n'ai rencontré sur mes exemplaires que des pigeons appartenant au règne animal ; tout le reste,

1. Dans d'autres cas le *hiltzé* est planté non pas dans le korovaï, mais dans un autre pain et se trouve sur la table pendant le repas de noce.
2. La femme qui le faisait les nomme *pigeons* ; mais après la cuisson ils ont pris plutôt l'aspect de têtes de vache.
3. N. Soumtzov. *Le pain dans les rites et les chansons*, 122-127.

Digitized by Google

Pains de noces rituels en Ukraïne

Digitized by Google

sans excepter, probablement, les mailles qui ne s'expliquent pas facilement, appartient au règne végétal. Ce qui est curieux, c'est le parallélisme dans les ornements : d'un côté une branche de sapin naturelle ; de l'autre, des baguettes ornées de pâte, l'imitation ou le remplacement du hiltze par les branches de *prunellier* ; d'un côté, des feuilles naturelles de pervenche ; de l'autre, leur représentation en pâte. Voilà pourquoi il est naturel de supposer que les autres éléments de l'ornementation des *korovaï* présentent le remplacement des objets qui avaient autrefois une signification spéciale dans le rituel et réunis dans le korovaï, qui figurait ainsi comme leur synthèse commune. A cet égard, une chanson que l'on chante en découpant solennellement le korovaï, est très intéressante : « Des *herbes* sont apportées des trois montagnes pour la noce ; *les herbes sont posées* sur la table... Quelles *herbes* sont-ce ? .... C'est toi, notre saint korovaï ». Une autre chanson est encore plus intéressante : « Laisse tomber tes vêtements, le vert rosmaï (plante), le rouge aubier, le vert vinca sur l'assiette en if » (1).

Parmi tous les pains de noce, le korovaï occupe la première place par son importance. Pour la confection du *korovaï*, ainsi que des autres pains, comme *légène*, *dyvène*, *chichka* (pomme de pin), des femmes mariées, nommées korovaïnyzi, se réunissent un ou deux jours avant la noce dans la maison de la fiancée et accompagnent leur travail par diverses cérémonies, chansons, danses (2). Pendant le festin de noce, le garçon d'honneur (droujko) sort solennellement le korovaï de la *komora* (3) où il se trouvait jusqu'à ce moment et le porte dans la maison, le découpe d'une façon rituelle et le distribue à tous les assistants, ce qui est accompagné aussi de chansons spéciales. Avant le commencement de cette cérémonie, dans quelques endroits de l'Ukraïne, le père de la fiancée fait le signe de la croix, signe le korovaï et prononce les paroles suivantes : « Que Dieu bénisse et nous bénissons, que ce pain soit béni pour toute votre vie, pour que vous soyez heureux, pour que vous vous respectiez l'un l'autre, pour que vous ne méprisiez pas vos père et mère : alors Dieu vous bénira et les bonnes gens aussi » (4). On donne ordinairement à la fiancée la pomme de pin (chichka) de dessus, aux musiciens — la base. La chanson suivante, exécutée au partage du korovaï, est curieuse par les indications se rapportant au rite, qui s'y trouvent : « Découpe, garçon de noce, le korovaï, distribue-le bien, les chichkis aux

1. Tchoubinsky, Op. cit. NN 1033, 1059.
2. Quelquefois le korovaï est fait aussi dans la maison du fiancé.
3. Espèce de chambre de débarras.
4. Tchoubinsky, Op. cit., p. 657.

Digitized by Google

femmes, aux jeunes boyars les miettes et à nous, demoiselles d'honneur, les cercles, pour que les garçons nous aiment » (1).

Passons à d'autres espèces de pains de noces.

On appelle *légène* un pain oblong, sur lequel la fiancée penche la tête à l'entrée du fiancé, ou bien avec lequel elle se couvre la tête, d'où son nom. J'en ai deux exemplaires dans ma collection. L'un d'eux (du village Constantinovka, distr. de Tcherkassy) présente un pain long, ceint à la base d'une bande de pâte, orné de quatre pigeons disposés en forme de croix, par des bourrelets unis et dentelés transversaux en pâte et par des oripeaux. Le second exemplaire, du village Ingoulskaïa-Kamenka (distr. d'Alexandrie, gouv de Chers), est composé de grands créneaux, divisés en trois touffes, à cinq créneaux dans chacune, et d'une bande de pâte qui les enlace ; sur cette ceinture sont appliqués tour à tour les petits pigeons et les *chichki's* Dans quelques contrées de l'Ukraïne, on cuit dans la pâte du légène des œufs et de l'argent (2).

Divène ou *kalatch*. J'en ai deux exemplaires. Le premier d'entre eux, du village moldave de Novo-Oukraïnka (distr. d'Elisavetehrad), a la forme d'un grand craquelin rond, orné de rangées transversales de dentelures et de bourrelets et entouré d'une ceinture en pâte avec des créneaux. Le second (du village Kompanéiévka du même distr.) se distingue par ce que les créneaux de la ceinture sont disposés tantôt isolément, tantôt par groupes de quatre ou cinq ensemble. A travers l'ouverture du milieu du *divène*, la fiancée regarde (*divytsia*, la même racine), le fiancé quand il entre dans la chambre, et les demoiselles d'honneur chantent : « Regarde Oksano, à travers le kalatch (ou divène) avec tes yeux bruns et pleure » etc. (3). De là son nom *divène*.

Borona (la herse) est la représentation de l'instrument aratoire du même nom, toujours avec les dents en l'air. J'ai dans ma collection cinq échantillons de borona. L'un d'eux, confectionné par une femme du village mentionné déjà de Kompanéiévka, présente une ressemblance assez exacte avec une véritable herse attelée de deux bœufs et conduit par un garçon ; les bœufs n'ont pas de jambes pour des raisons techniques. Un autre exemplaire, apporté du même village, était sans garçon-conducteur. Un troisième, du village Houbovka (distr. d'Alexandrie), avec un conducteur, mais sans bœufs. Un quatrième, du village Hlodossy (distr. d'Elisavetehrad) est composé d'une

1. Ibid. p. 693.
2. *Kievskaia Starina*, 1890, suppl., p. 251.
3. Village Hrihoro-Denissovka (distr. d'Alexandrie gouv. de Cherson), communiqué par Mme A.-A. Illitchévsky.

Digitized by Google

quantité de dents enlacées en bas de pâte et entourées d'une ceinture commune, et est muni sur l'un des angles d'un anneau d'attelage. Au cinquième échantillon du même district, l'anneau est appliqué non pas sur le côté, mais au milieu, et sur la partie antérieure se trouve un petit tonneau avec la surface rugueuse. La *borona* sert de cadeau au père de la fiancée : « pour qu'il la traîne » [1] (Hlodossy). On fait cadeau à la mère de la fiancée d'un peigne en pâte, quelquefois d'un *battoir* pour qu'elle batte la toile (v. Hlodossy) ; aux frères on donne des *barils* en pâte (Hrihoro-Denissovka). Ces dernières formes de pains rituels n'ont pas été vues par nous.

VL. YASTRÉBOV.

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS

LIV

LES TANNEURS

JADIS aucune servante n'aurait osé mettre la main à un travail de tannerie, même pour mener la brouette, les ouvriers pour sauvegarder la dignité de leur art, ne l'auraient pas permis. (*Bull. Soc. liég. de litt. Wall.* 1re série, V, 256, note).

Lorsque les tanneurs préparent la solution d'alun destinée à tanner les peaux, ils empêchent les femmes, souffrant d'une affection de matrice ou simplement incommodées par leurs règles, d'approcher des cuves. (*Louvain, recueilli à Bruxelles*).

ALFRED HAROU.

XI (suite).

MÉTIERS PARIAS

Au Japon le métier de tanneur est méprisé, parce qu'ils passent leur vie à écorcher les cadavres. (DEMEUNIER, *Esprit des usages*, t. III, p. 204).

P. S.

1. Les sorcières ont peur de la herse en bois de tremble. *Tchoubinsky*, op. cit. III, 13. On en couvre de petit chien de mars, pour que la sorcière ne lui fasse pas de mal. *Yastrébov, Matériaux pour l'ethnogr. de la Russie du Sud*, 9. On met une dent de herse sous l'oreiller du garçon nouveau-né, pour qu'il soit un bon mâle. (Communiqué par E. Borissov).

Digitized by Google

LII (suite).

Les ouvrières de fabrique

On nomme « accroche-cœurs » les petites boucles de cheveux qui tapissent les tempes (Bruxelles). A Anvers, c'est la caractéristique des ouvrières de fabrique ; elles confectionnent avec du *savon*, ou avec certain cosmétique commun, une boucle de cette espèce à chaque tempe.

Alfred Harou.

IV (suite).

Chansons de Métiers

Fabricants de souliers en écorce russes

Deux villages du gouvernement de Saratov : Osievki et Tchemiezovka, fournissent aux gens des environs des souliers en écorce. C'est surtout en hiver que les paysans s'occupent du métier ; à partir du 8 novembre ils se rassemblent tour à tour chez un de leurs compagnons et travaillent avec acharnement. Mais on cause à la fois, on raconte des histoires divertissantes et on chante. Et le travail va vite A chacune de ces « passidiclka's » prennent part les habitants de l'un et de l'autre village.

L' « Ekonomitcheskiï journal » auquel nous empruntons cette notice, d'après l' « Etnografitcheskiï abosvieniïe » (1890, n. 2, p. 145) donne une des chansons que l'on chante en travaillant. Elle se rapporte au métier des travailleurs eux-mêmes.

Vsiou goubirniïou abouvaïème	Nous chaussons tout le gouvernement.
Lapti my svaï pletiome	Nous tressons nos souliers,
Zimou tzielnou kavyriaïème	Accroupis tout l'hiver
Patchitaï, tchto vsième sielome	Tous, tout le village.
Ikh krasolka nadievaïet	La belle jeune fille les met
V tzierkov bojiou idiot	En allant à l'église,
Ikh i ni chtchiï abouvaïet	Et le mendiant s'en pare
« Khrista vadi » tchto païot.	Qui chante : « Par amour du Christ »

Dernièrement on a abattu beaucoup de forêts dans les environs de ces villages, et les travailleurs s'en sont ressentis. La triste constatation est contenue dans un autre chant publié dans la même revue.

Digitized by Google

Vssie liessotchki isvoubili
Gdédie lyk trepier dastat
Riemiezlo nasse ssgoubili
Gdie kapieïlchkou et name vsiat.

Toutes les forêts on a abattu
Nulle part on ne peut trouver de l'écorce.
Notre métier est perdu,
Où prendre quelques deniers.

VL. BUGIEL.

La Vieille tripière

C'était une vieille tripière
Qui n'avait plus de dents,
L'amour va la tourmentant,
Elle a soixante-dix années,
Et dit qu'é veut un amant.

L'amant qui la caresse
Est bien p'us biau que lé (elle) :
Il y a bon un d'mi pied d'oreille
Et ben quat' da (doigt) de nez.
Il est bor'ne (borgne) des deux yeux,
Le restant du corps galeux.

A ce plaisant mariage,
Le dîner fut préparé,
I'y avait ben deux écullées d'potage,
Et deux pots de chupéré (mauvais cidre).
De la bouillie mêmement
Qu'ils ont fait pour la mariée :
Pour le dîner de ses gens,
Ont fait bouillir trois harengs.

(*Ile-et-Vilaine*, 1880).

P. S.

Digitized by Google

CONTES DU PAYS DE GAZA [1]

II. Contes merveilleux.

6. *Les arbres magiques* [2].

Il y avait un endroit appelé les *Arbres magiques*. A cet endroit se trouvait un bouquet d'arbres qui portaient des fruits fort beaux à voir et excellents au goût lorsqu'ils étaient mûrs. Mais personne ne devait manger de ces fruits.

Un jour, une femme partit de chez elle pour se rendre à un autre village. A son départ, ses voisins lui dirent : « Quand tu passeras devant un bouquet d'arbres couverts de beaux fruits, garde-toi bien d'en manger ; personne ne doit y toucher ». Elle répondit : « Je le sais moi aussi ». En route, elle eut faim ; elle leva les yeux et vit que les fruits de ces arbres étaient mûrs et paraissaient excellents. Elle se dit : « Que faire ? Je meurs de faim, et cependant on m'a dit de ne pas manger de ces fruits ». Elle ajouta : « N'importe ! je continuerai ma route ; je trouverai bien à manger là où je vais ». Un peu plus loin, elle sentit que la faim la tourmentait encore plus qu'auparavant. Alors elle se dit : « Il faut que je cueille les fruits d'un de ces arbres ; si même je dois en mourir, tant pis. Je verrai bien ce qui m'arrivera ; peut-être d'ailleurs ne se passera-t-il rien ; qu'en puis-je savoir ? » Elle cueillit un de ces fruits et le mangea, puis elle continua sa route.

Au bout d'un moment elle se retourna, et vit que l'arbre la suivait ; quand elle s'arrêtait, l'arbre s'arrêtait ; quand elle marchait, l'arbre marchait. Elle s'écria : « Je suis perdue ! J'ai refusé d'écouter les conseils qu'on me donnait ; c'est mon obstination qui m'a perdue ». Elle se remit à marcher, l'arbre continua de la suivre. Elle essaya de chanter [3] pour faire retourner l'arbre à sa place ; mais l'arbre aussi se mit à chanter, disant : « Pourquoi as-tu cueilli de mes fruits ? On

1. Voir le n° de juillet 1895.
2. Litt. *Les arbres intelligents*. Ce conte me semble extrêmement curieux ; je ne lui connais point de similaires dans le folklore bantou. Il est, me dit-on, entièrement populaire chez les Ba-Thonga.
3. Il s'agit d'une incantation magique qui reste ici sans succès.

Digitized by Google

t'avait cependant bien dit, quand tu es partie de chez toi, qu'il ne fallait pas les cueillir[1] ». Elle continua sa course, toujours suivie par l'arbre ; elle arriva enfin au village où elle se rendait.

Les gens du village furent tout effrayés de la voir arriver suivie de cet arbre. Ils lui demandèrent : « Aurais-tu donc mangé des fruits de cet arbre ? ». Elle répondit : « Oui ! et cependant quand je suis partie on m'avait avertie de n'en rien faire ». Les gens lui dirent : « Nous essaierons de te débarasser de cet arbre et de le tuer ». Ils prirent leurs haches et le coupèrent en morceaux, puis le brûlèrent dans un grand feu ; quand tout le bois fut consumé ils prirent la cendre et la jetèrent dans l'eau.

Au bout de quelques jours, cette femme partit de là pour retourner chez elle. Quand elle passa devant les arbres magiques, elle vit l'un d'eux quitter sa place et se mettre à la suivre. Elle se dit : « Je suis perdue ! comment cet arbre peut-il me suivre ainsi, alors que je sais que nous l'avons brûlé et que nous en avons jeté la cendre à l'eau. Il est inutile que je tente rien pour le faire retourner à sa place ; je n'ai rien à faire qu'à continuer ma route. »

Elle arriva chez elle ; les gens du village virent que l'arbre la suivait. Ils lui demandèrent : « Qu'as-tu fait ? Nous t'avions cependant avertie de ne pas manger des fruits de cet arbre. Ne savais-tu pas que tu ne devais pas en manger ». Elle répondit : « Je le savais, et cependant j'en ai mangé ». Ils lui dirent : « Dans ce cas-là, c'est ta faute ». Quant à cet arbre, lorsque la femme marchait, il marchait ; lorsqu'elle s'arrêtait, il s'arrêtait ; quand elle allait aux champs, il y allait lui aussi. Elle se disait chaque jour : « Je suis perdue, je suis perdue ! Il n'y a rien à faire pour chasser cet arbre-là ».

Un jour comme elle se reposait, et que l'arbre, lui aussi, se reposait auprès d'elle, elle vit un homme qui venait à elle. Cet homme lui demanda : « Est-ce que tu es contente que cet arbre te suive ainsi partout où tu vas ? » Elle répondit : « Certes non ! mais qu'y faire ? » Il lui dit : « Si tu désires que je t'en délivre, mes médecines peuvent le faire ». Elle répondit : « Je ne demande pas mieux ». Alors l'homme lui dit : « Dans ce cas fais-moi de la bière, et tue-moi un bœuf ; donne-moi chaque jour à manger et permets que je demeure avec toi trois mois entiers ». La femme répondit : « Quand bien même je devrais te nourrir une année entière ; j'y consentirais bien volontiers, tant cet arbre me gâte l'existence ».

Elle fit tout ce que cet homme lui avait demandé. Chaque jour,

1. Les paroles de l'arbre devaient être chantées ; mais le conteur ne se les rappelait pas bien et n'a pu me donner que leur équivalent en prose.

Digitized by Google

après avoir mangé, cet homme allait taillader l'arbre avec une hache trempée au feu. Il le faisait chaque jour, trois mois durant. Quand arriva le quatrième mois, l'arbre commença à sécher. L'homme dit alors : « Fais du feu, et brûlons-y cet arbre ». Ils firent ainsi, et jetèrent ses cendres sur le fumier. Quand la femme vit que l'arbre était mort pour tout de bon, elle consentit à épouser l'homme qui l'en avait délivrée.

Au bout de quelque temps ils eurent un enfant, auquel ils donnèrent le nom de *Mori-ya-nya-dyiweke* (arbre dont il ne faut pas manger). Quand ce garçon fut devenu grand, il voulut aller rendre visite à son oncle maternel. Au moment où il allait partir sa mère lui dit: « Lorsque tu passeras devant des arbres couverts de fruits magnifiques, ne les cueille pas, n'en mange pas ; aucune médecine ne serait capable de te délivrer ».

Le garçon partit ; comme il passait devant le bouquet d'arbres, il entendit chanter ainsi: « C'est là l'enfant de la femme qui a tué notre père ». Le garçon regarda de tous côtés pour voir qui avait parlé ainsi, mais il ne put rien apercevoir. Il entendit encore une voix qui disait : « Voilà l'enfant de la femme qui a tué notre père ». Il s'aperçut cette fois que c'était un des arbres qui parlait. Il s'effraya grandement et se dit : « Quel est ce miracle qui m'arrive ? »

Il continua sa route. Il vit un des fruits de cet arbre qui venait à sa rencontre, et qui lui dit : « C'est toi qui as tué notre père ». Le garçon continua sa route sans rien répondre.

Il raconta à ses oncles tout ce qui lui était arrivé. Ceux-ci lui dirent : « C'est la faute de ta mère. Un jour qu'elle venait chez nous. elle a mangé des fruits d'un de ces arbres ; cet arbre l'a suivie jusque chez elle. C'est à cause d'elle qu'il t'arrive cela ». Le garçon leur demanda : « Que dois-je faire ? » Ils lui dirent : « Quant tu retourneras chez toi, emmène une chèvre ; tu la laisseras là où croissent ces arbres et tu continueras tranquillement ta route ; le mal qu'a fait ta mère sera ainsi fini ». Le garçon fit ce qui lui était ordonné, et il n'entendit plus les arbres lui parler. Arrivé chez lui, il raconta tout à son père et à sa mère.

Deux ans après, le garçon eut envie de se marier. Ses parents lui dirent: « Va chez tes oncles, ils te trouveront une femme ». Il y alla. Quand ses oncles lui eurent trouvé une femme ils lui dirent : « Tu peux maintenant retourner avec ta femme chez tes parents; mais lorsque vous passerez devant ces arbres, gardez-vous bien d'en cueillir les fruits, quand même vous seriez affamés ».

Ils se mirent en route. Quand ils furent arrivés près des arbres magiques, la femme dit: « Je voudrais bien cueillir un de ces fruits ».

Digitized by Google

Son mari lui dit : « N'en cueille pas ». La femme répondit : « Je ne veux pas en manger ; mais ces fruits sont si beaux que je désire en cueillir un pour jouer avec ». Son mari le lui permit. Elle cueillit un fruit. Comme ils étaient déjà loin la femme dit : « Tu vois qu'il ne m'est rien arrivé ; même si je mange ce fruit, je suis sûre qu'il ne m'arrivera rien ». Le mari dit : « Qu'en puis-je savoir ? » Au bout d'un moment la femme mangea le fruit. A peine l'avait-elle mangé qu'elle vit l'arbre qui les poursuivait. Elle s'écria : « Je suis perdue ». Son mari lui dit : « Je te l'avais bien dit ; pourquoi n'as-tu pas voulu m'écouter ? » L'arbre s'approcha et se mit à chanter : « On t'avait dit de ne pas manger de ces fruits ; mais tu n'as pas voulu écouter. Maintenant je suis venu te demander me de planter ». La femme lui montra un endroit près de sa hutte, et lui dit : « Plante-toi là » L'arbre s'y planta.

Le soir, quand la femme eut cuit la bouillie de maïs pour son mari, l'arbre s'approcha et lui dit : « Donne-moi à manger ». Elle donna une portion à son mari, puis une autre à l'arbre. Celui-ci dit : « J'ai encore faim ». La femme demanda : « Que veux-tu que je fasse ? » L'arbre répondit : « Tu dois me donner une portion plus grosse que celle de ton mari. Tu dois cuire pour moi un pot tout entier, et un autre pot pour toi et ton mari. » Elle cuisait ainsi tous les jours deux pots de bouillie, un pour l'arbre, l'autre pour son mari et pour elle.

Un jour, elle partit de bon matin pour aller avec son mari boire de la bière dans un village voisin. Le soir, l'arbre vint et lui dit : « J'ai faim ». Elle lui répondit : « Aujourd'hui je n'ai rien à te donner à manger, je n'ai ici que de la bière de sorgho ». L'arbre lui dit : « Ce n'est que de l'eau, je n'en bois pas ». Elle demanda : « Que veux-tu que je fasse ? Ne vois-tu pas qu'il est déjà nuit ? » L'arbre lui répondit : « S'il en est ainsi, c'est toi que je mangerai ; dépêche-toi de me préparer de la nourriture, sinon je t'avale ». Elle lui dit : « Il n'y a ici dans ma hutte, ni eau, ni bois, ni maïs concassé ; avec quoi me serait-il possible de te cuire de la bouillie ? » Elle parlait encore, que l'arbre, que la faim dévorait, se précipita sur elle et l'avala d'une bouchée.

Après l'avoir ainsi avalée, il retourna à la place où il croissait jadis dans le bouquet des arbres magiques. Quant au mari, lorsqu'il vit que sa femme avait été avalée par l'arbre, il en épousa une autre.

Digitized by Google

7. *Les habits merveilleux* (1)

Deux hommes étaient partis de chez eux pour aller voyager dans un pays éloigné. A leur retour, l'un deux apporta de magnifiques habits dont il fit présent à sa fille. Un jour que celle-ci les avait revêtus, une de ses compagnes lui demanda: « Où as-tu trouvé ces beaux habits ? » La fille répondit: « C'est mon père qui me les a donnés ». L'autre jeune fille alla interroger le père de son amie. Celui-ci lui répondit: « Je les ai trouvés auprès d'un beau lac ; si tu veux en trouver de pareils, va à la recherche d'un lac dont les eaux soient claires d'un côté et bourbeuses de l'autre. Là, il te faudra faire une incantation pour demander les habits que tu désires ».

La jeune fille se mit en route, sans rien dire à ses parents. Elle arriva auprès d'un lac, et se mit à chanter(2) pour demander les habits désirés; elle ne vit rien. Elle alla plus loin et arriva près d'un autre lac. Elle y chanta de nouveau ; on lui apporta des habits bigarrés. Elle dit: « Ce ne sont pas ceux que je veux ». Elle alla plus loin et arriva près d'un autre lac, où elle se remit à chanter. On lui apporta des habits blancs. Elle dit : « Je ne les veux pas; ils se saliraient trop vite ». On lui apporta des habits rouges: « Je n'en veux pas, on dirait de l'ocre ». Elle se remit à chanter. Comme elle chantait une grenouille sortit de l'eau et lui dit: « Que désires-tu ? » Elle répondit : « Je suis venue chercher les habits merveilleux ». La grenouille lui dit : « Continue de chanter longtemps, longtemps, on te les apportera ».

Elle se remit à chanter; elle chanta longtemps. Comme elle chantait, un poisson sortit de l'eau ; ce poisson avait quatre yeux. La fille lui dit: « Je suis venue chercher les habits merveilleux ». Le poisson lui apporta des habits noirs. Elle lui dit: « Je n'en veux pas, je ne suis pas en deuil(3) ». Le poisson lui dit: « Chante, chante longtemps, on te les apportera ». Comme elle chantait, voici que sort de l'eau un immense serpent. A peine hors de l'eau, il s'élance sur elle et s'enroule autour de son corps. Bien qu'extrêmement effrayée, elle continua de chanter. Le serpent déroula ses anneaux et la laissa libre ; puis il lui demanda: « Que désires tu ? » Elle dit: « Je suis venu chercher les habits merveilleux ». Le serpent lui demanda : « De quelle couleur les veux-tu ? » Elle répondit: « Je ne puis

1. Ce conte, quoique le fonds en soit probablement d'origine indigène, a une couleur orientale assez prononcée ; cf. Introduction.
2. Il s'agit ici d'une incantation magique.
3. Ceci trahit une origine étrangère, au moins dans les détails.

Digitized by Google

les décrire exactement ; je ne pourrai savoir ceux qu'il me faut qu'après les avoir vus ».

Alors le serpent envoya chercher un grand nombre d'habits différents pour qu'elle pût choisir elle-même. Elle les examina tous; mais n'en trouva pas qui lui plussent. Elle dit : « Ils ne me plaisent pas ». Le serpent en envoya chercher d'autres, tous ceux qu'il possédait. Puis il lui dit: « Choisis ceux que tu veux ». Elle les examina tous; à la fin elle en vit un qui éblouissait les yeux quand on le regardait. Elle dit: « C'est celui-là que je veux ». Le serpent lui dit : « Prends-le et retourne chez toi; mais si l'on te demande où tu l'as trouvé, ne le dis pas ; dis seulement que tu l'as trouvé auprès d'un lac ».

La jeune fille retourna chez elle et cacha ses habits dans un coin de la hutte. Un jour qu'on fêtait le mariage de la fille du chef, elle parut au milieu de la fête, revêtue de ses habits merveilleux. Chacun les admira ; on lui dit : « Ce sont des habits dignes de la fille d'un roi ». On conseilla au chef de les lui acheter pour sa fille. Le chef lui en parla; elle répondit: « Je ne veux pas les vendre ». Il lui demanda : « Où les as-tu trouvés? » Elle répondit: « Je les ai trouvés auprès d'un lac; si tu veux en avoir de pareils, tu n'as qu'à te rendre auprès de ce lac; c'est là que tu en trouveras ».

Le jour suivant la fille du chef se mit en route à la recherche des habits merveilleux. Arrivée près du lac elle commença à chanter. Une grenouille sortit de l'eau et lui demanda: « Que cherches-tu ? » Elle répondit: « Je suis venue chercher les habits merveilleux ». La grenouille lui apporta des habits blancs ; elle dit: « Ils se salissent trop vite ». La grenouille lui dit: « Va plus loin, on t'en donnera d'autres ». Arrivée auprès d'un autre lac, elle recommença à chanter; un poisson à quatre yeux sortit de l'eau et lui demanda : « Que cherches-tu? » Elle répondit: « Je suis venue chercher les habits merveilleux ». Le poisson lui apporta des habits rouges; elle les refusa, Il lui apporta des habits noirs; elle les refusa. Alors le poisson lui dit: « Chante, chante longtemps, on t'en apportera d'autres. »

Comme elle chantait un serpent sortit du lac. Dès qu'elle l'eût aperçu, la fille s'enfuit en poussant des cris de frayeur. Le serpent se mit à sa poursuite, s'enroula autour de son corps et lui demanda: « Que cherches-tu ? » Elle répondait : « J'étais venue chercher les habits merveilleux, mais ta vue m'a effrayée ». Le serpent lui demanda: « Que dois-je te faire? » Elle répondit. « Je ne sais pas ». Alors le serpent ouvrit sa gueule et l'avala.

Quand les parents et les amis de la fille du chef apprirent ce qui s'était passé, ils furent extrêmement effrayés ; personne n'osait plus

Digitized by Google

aller de ces côtés. Ils demandèrent à la première jeune fille de leur raconter tout ce qui lui était arrivé ; elle le leur raconta. Alors ils lui dirent : « Tu vois que le chef désire beaucoup acheter tes habits merveilleux pour les donner à sa grande femme ; qu'en demandes-tu ? » Elle répondit : « Je ne sais pas ; il me faut auparavant parler à mon père et à ma mère ». Elle leur dit : « Le chef veut absolument acheter mes habits ». Ils lui demandèrent : « Que veux-tu avoir en échange ? Désires-tu recevoir du bétail, ou bien un coin de pays ? ou bien désires-tu que le chef te prenne comme femme, ou te marie à son fils ? » Elle répondit : « Je désire devenir la femme du gendre du chef ». Ses parents lui dirent : « C'est bien, tu peux en parler au chef ».

Elle se rendit auprès du chef. Celui-ci lui dit : « Veux-tu maintenant me vendre tes habits ? » Elle lui répondit : « Ils se vendent très cher ». Le chef lui dit : « Dis m'en seulement le prix ; je le paierai ». Elle répondit : « Je désire devenir la femme de ton gendre ; sinon je refuse de vendre mes habits ». Le chef, quoiqu'étonné de sa demande, consentit à ce que son gendre épousât la jeune fille. Le mariage eut lieu. Quelque temps après, les époux eurent une fille à laquelle on donna le nom de *Mahlo-lawa-ma-nga-barweke* (yeux sans nombre), parce qu'elle avait quatre yeux, deux devant et deux derrière la tête.

Quand il fut en possession des habits merveilleux, le chef en fit présent à sa grande femme [1]. Les autres femmes du chef en furent extrêmement jalouses, en voyant que le chef l'aimait mieux qu'elles toutes, et se dirent : « Tuons sa grande femme, pour qu'il apprenne à nous aimer nous aussi ». Comme elles étaient encore à parler, le chef arriva près d'elles. Elles lui dirent : « Nous désirons que tu fasses une grande fête en l'honneur de ta grande femme ». Le chef y consentit. Le jour de la fête, comme les femmes étaient réunies ensemble dans une hutte, elles s'entendirent avec les conseillers du chef, pour mettre à mort la grande femme.

Comme on était à boire et à se réjouir, un des conseillers se présenta à la porte de la hutte, et dit au chef de sortir, que sa fille était là dehors, revenant avec des habits plus beaux encore que tous ceux qu'il avait vus. Le chef sortit tout joyeux, et tous les hommes qui étaient avec lui dans la hutte, sortirent eux aussi. Alors les femmes du chef se saisirent de la grande femme, déchirèrent ses vêtements, et l'étranglèrent tant et si bien qu'elle mourut. Quand le chef apprit que sa femme était morte, il refusa d'aller là où on lui disait (faussement) qu'était sa fille.

1. C. à. d. à sa première femme, celle qui donne le jour à l'héritier légitime.

Digitized by Google

Quand les autres femmes apprirent cela, elles s'écrièrent : « Ainsi donc il ne nous aime pas ; il trouve sans doute que nous sommes encore trop nombreuses ». Il leur dit : « J'aime ma femme qui est morte, bien plus que toutes les autres ensemble ». Alors elles dirent : « Retournons chez nos parents ». Après leur départ, le chef se repentit et dit : « Que dois-je faire pour recouvrer mes femmes ? » Ses conseillers lui dirent : « Appelle-les et leur déclare que tu les aime autant et même plus que ta femme qui est morte ». Alors ses femmes revinrent toutes joyeuses auprès de lui ; elles vécurent avec lui, heureuses de ce que sa grande femme était morte.

Quant à la fille aux quatre yeux, lorsqu'elle fut devenue grande, personne ne voulait l'épouser, parce qu'elle avait des yeux devant et derrière la tête. Alors son père dit : « Il faut la conduire là-bas, près du lac ; peut-être y trouvera-t-elle comme mari un poisson à quatre yeux ». Sa mère partit avec elle pour l'y conduire. Arrivée auprès du lac, elle se mit à chanter. La grenouille parut et lui dit : « Je ne connais pas cette fille, mène-la plus loin ». Arrivée à un second lac, la mère se mit à chanter. Le poisson à quatre yeux apparut, et s'écria : « La voici, la fiancée de mon maître ! » Comme la mère continuait de chanter elle entendit le lac bruire et s'agiter violemment ; bien qu'effrayée, elle continua de chanter. Il sortit des eaux un bœuf qui n'avait qu'une seule corne, qu'il agitait de droite et de gauche. La mère se remit à chanter.

Comme elle chantait, le serpent sortit du lac. Il arriva auprès de la jeune fille et l'entoura de ses replis ; elle n'en n'était nullement effrayée. Le serpent lui demanda « Que viens-tu faire ici ? » La mère lui dit : « C'est ta fiancée que je t'ai amenée ». Le serpent lui dit : « Puisque toi et ton mari vous me donnez votre fille en mariage, je vais vous rendre la fille de votre chef ». Il rentra sous les eaux, et en ressortit avec une jeune fille fort belle. Il leur demanda : « Est-ce là la fille de votre chef ? » Elles répondirent : « Non, ce n'est pas elle ». Le serpent plongea de nouveau sous les eaux ; cette fois-ci il amena la fille du chef. Elles dirent : « C'est bien elle ».

Le serpent ordonna alors à ses gens de l'accompagner et de la remettre à son père ; il lui donna un grand nombre de beaux vêtements et de colliers splendides, et des domestiques pour la servir. Quant à la fille aux quatre yeux, elle resta là et devint la femme du serpent.

Quand la fille du chef fut près de chez elle, son père apprit qu'elle arrivait, venant du sein des eaux, avec de splendides habits et de beaux colliers. Il refusa de le croire, disant qu'on le trompait encore comme la première fois. Mais quand il vit que c'était bien

Digitized by Google

réellement sa fille, il en fut extrêmement réjoui. Sa fille lui raconta tout ce qui lui était arrivé ; le chef fit en son honneur une très grande fête, on y abattit beaucoup de bétail, on y mangea et on s'y réjouit beaucoup.

Lorsque la fille du chef sut que son mari avait épousé une autre femme, elle en fut très fâchée. Son père lui dit : « Ne te fâche pas ! mon enfant, je te trouverai un autre mari plus beau que celui-là ». Mais la fille pleura et dit : « Puisque tu ne veux pas me rendre mon mari, je retournerai là d'où je viens ». Son père lui chercha un autre mari, mais elle dit : « Je n'en veux pas ; je veux être épousée par celui qui demeure sous les eaux ». Son père lui dit : « Je ne sais pas de qui tu parles ; celui qui demeure sous les eaux, je ne le connais pas ». La fille répondit : « Je veux retourner là d'où je viens ».

Le chef ne savait plus que faire, puisque sa fille voulait absolument épouser celui qui demeure sous les eaux ; il lui permit donc de retourner à son lac. Lorsqu'elle y fut arrivée, le serpent sortit des eaux et demanda ce qui en était à ceux qu'il avait envoyés accompagner la fille du chef. Ceux-ci lui répondirent : « Elle a déclaré à son père qu'elle ne voulait pas du mari qu'il pensait lui donner ; elle veut épouser celui qui est sous les eaux ». Alors le serpent la prit et la donna comme femme à un de ses fils.

8. *La femme du serpent* (1).

Deux jeunes gens partirent de chez eux pour chercher une fille à marier (2). Ils arrivèrent à un village, et y trouvèrent des filles auxquelles ils voulurent parler ; mais elles leur dirent : « Nous avons peur de vous, car on prétend que vous pratiquez la sorcellerie ».

Ils continuèrent leur route et arrivèrent à un autre village. Ils y trouvèrent une jeune fille, et lui dirent pourquoi ils étaient venus. Elle leur répondit : « Je consens à aller avec vous, mais je ne sais ce que diront mes parents ; allez vers eux ». Les jeunes gens allèrent causer au père de la fille, lui aussi donna son consentement. Alors ces jeunes gens retournèrent chez eux.

Quelques jours ensuite ils vinrent chercher la fille pour la conduire chez son mari. On la mena dans une hutte où il n'y avait personne ; elle fut tout étonnée de n'y pas trouver son mari, mais néanmoins

1. Cf. Le conte ba-souto de *Monyohe*, et celui de *Koyoko*, ainsi qu'un certain nombre de contes zoulous et cafres dans les recueils de Callaway et de Theal. Le thème du mari-serpent est très répandu dans le folklore sud africain.

2. Ils ne la recherchent pas pour eux-mêmes, mais pour le fils de la femme qui les envoie ; c'est un trait tout à fait indigène.

Digitized by Google

elle finit par s'endormir. Au milieu de la nuit elle fut réveillée par un grand bruit et des sifflements ; tout effrayée, elle cacha sa tête sous ses couvertures pour ne pas voir ce qui arrivait. C'était un grand serpent qui entrait dans la hutte. Malgré sa frayeur la fille finit par se rendormir.

Le lendemain, à son réveil, elle vit que le serpent n'était plus là. Sa belle-mère lui demanda: « N'as-tu pas vu ton mari ? » Elle répondit : « Je ne l'ai pas vu ». Sa belle-mère lui dit : « Chaque soir, quand tu iras te coucher, prends de la nourriture et place-la à la porte de ta hutte ; n'oublie pas de le faire chaque soir ». La fille, quoique étonnée, n'osa faire aucune question.

Mais une nuit, comme tous dormaient, elle s'enfuit pour retourner chez elle. Comme elle était en chemin, elle entendit un grand bruit ; tout effrayée elle se mit à crier. C'était le serpent qui la poursuivait; il l'atteignit, ouvrit sa gueule et l'avala d'une bouchée. Cela fait il retourna chez lui. Arrivé à la maison, il demanda à sa mère : « Où est ma femme ? » La mère répondit : « Je n'en sais rien ; peut-être est-elle allée voir ses parents ». Le serpent répondit: « Je l'ai avalée, quand j'ai vu qu'elle s'enfuyait chez elle ». Sa mère lui dit : « Vomis-la. » Le serpent la vomit.

C'est alors que la jeune fille commença à aimer le serpent, son mari ; quand la nuit il entrait dans sa hutte, elle n'avait plus peur. Un jour, elle demanda à sa belle-mère de prier son mari de lui permettre d'aller faire visite à ses parents. Quand la mère en parla à son fils, celui-ci lui répondit : « Je veux y aller moi aussi, je désire connaître son père et sa mère ; elle peut partir, et j'irai l'y rejoindre un de ces jours ».

Au bout de quelques jours le serpent partit, en effet, pour aller la rejoindre. Il se cacha dans les herbes auprès du village. Le père demanda à sa fille : « Où est ton mari ? » Elle répondit : « Il arrivera demain ». Au moment d'aller se coucher elle prit de la nourriture et la porta dans sa hutte. Le lendemain, les gens du village virent que la nourriture avait disparu. Ils demandèrent : « Qui l'a mangée ? » Elle répondit : « Ce sont les chiens ».

Un soir, comme chacun dormait, le père se mit à l'affût pour voir d'où venaient ces chiens-là. Au milieu de la nuit, il entendit un grand bruit, et vit un serpent entrer dans la hutte. Le lendemain, il demanda à sa fille: « Quand arrivera donc ton mari ? » Elle répondit: « Je ne sais pas ». Il ajouta : « As-tu vu le serpent qui est entré cette nuit dans ta hutte ? » Elle répondit : « Oui ». — « N'en as-tu pas eu peur ? » — « Non, puisque c'est le mari qu'on m'a donné. » — « Ne veux-tu pas que je le tue ? » — « Je le veux bien ».

Digitized by Google

Le soir, le père prit son fusil et se mit à l'affût. Le serpent arriva au milieu de la nuit ; le père tira dessus et le tua. On prit son cadavre, on le brûla dans un grand feu, puis on jeta les cendres sur le fumier. Un jour, on s'aperçut qu'une plante de citrouille y avait poussé ; quand les citrouilles furent mûres, on les prit et les fit cuire, mais elles restaient dures et vertes. On ne put les manger. Un jour, comme la jeune femme était restée seule au logis, une de ces citrouilles quitta le fumier, vint à elle et lui parla. Elle en fut si effrayée qu'elle en tomba malade et maigrit. Son père lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui répondit : « Pendant que vous êtes aux champs la citrouille vient et cause avec moi ». Le père demanda : « Que faut-il faire ? » Elle répondit : « Le mieux c'est que vous me laissiez retourner chez ma belle-mère ». Son père lui dit : « Tu peux y aller, mais garde-toi bien de lui dire que nous avons tué son serpent ».

La jeune femme retourna chez sa belle-mère, et fut fort étonnée d'y retrouver le serpent. Elle lui demanda : « Comment es-tu parti de là-bas ? » Le serpent lui répondit : « Aujourd'hui, je vais te manger, toi, ton père et ta mère. » Alors le serpent l'avala, puis il partit et alla avaler son père et sa mère.

La mère du serpent demanda de nouveau à quelques jeunes gens de son village d'aller chercher une autre femme pour son fils. Ces jeunes gens lui demandèrent : « Mais où donc est ton fils ? nous ne le voyons jamais ? » Elle répondit : « Il est allé travailler chez les Blancs ». Les jeunes gens partirent, mais partout on refusa de les écouter, leur disant qu'ils pratiquaient la sorcellerie, et ne prenaient les jeunes filles que pour les tuer. Ils revinrent au village et dirent à la mère du serpent l'insuccès de leur recherche.

Quand le serpent revint à la maison, sa mère lui dit : « Il a été impossible de te trouver une femme ». Le serpent se mit en colère contre sa mère et l'avala ; mais ayant trop mangé il ne put partir avant le jour. A leur réveil, les gens du village l'aperçurent et le tuèrent. Ils l'ouvrirent et trouvèrent dans son ventre, sa mère encore vivante. Quant au serpent on le jeta dans le fleuve ; cette fois-ci il était bien mort.

9. *La vieille femme et son gendre*

Une certaine année, comme il y avait famine dans le pays, une vieille femme se réfugia chez son gendre pour vivre avec lui. Elle était trop vieille pour pouvoir aller aux champs, et restait tout le

Digitized by Google

jour à la maison, pendant que les autres allaient au travail. Un jour elle eut faim et désira trouver de quoi manger. Mais elle se dit : « Je n'ai pas le droit de rien prendre ici, je ne dois manger que ce que me donne mon gendre ». Quand on fut revenu des champs, le gendre dit à sa femme : « Cuis vite un peu de pain, et donne-nous à manger ; les enfants ont faim, et ta mère aussi n'a rien mangé de toute la journée ». La femme se mit à cuire du pain ; le mari entra dans sa hutte et prit dans l'outre un peu de lait caillé. Il en donna à ses enfants et à sa belle-mère.

Le lendemain, comme ils étaient aux champs, la vieille femme se dit : « J'ai vu où l'on plaçait l'outre à lait ; je ne vais plus me laisser mourir de faim ». Elle entra dans la hutte, prit du lait caillé et mangea, puis remit l'outre en place. Le soir, le maître de la maison trouva que son outre était vide. Il demanda à la vieille : « N'as-tu vu personne venir ici aujourd'hui ? » Elle répondit : « Je ne sais pas ; j'ai sommeillé tout le long du jour ; je ne puis savoir si ce sont des voleurs ou des chiens qui sont venus prendre le lait pendant mon sommeil ».

Le lendemain, les choses se passèrent de la même manière. Le gendre dit à sa femme : « Je ne sais qui a pu prendre notre lait ; nos enfants eux-mêmes ne savent pas où on le met, il n'y a que moi, toi et ta mère qui le sachions ». Il ajouta : « Demain, quand nous serons partis pour les champs, je reviendrai secrètement ici pour découvrir qui mange notre lait ». La femme répondit : « Fais ainsi que tu l'as pensé ».

Le lendemain, ils partirent ensemble pour aller aux champs, mais le gendre revint en arrière sans être vu et se cacha près de la hutte. Il vit la vieille femme entrer dans la hutte, prendre le lait caillé et le manger. Alors il se montra à elle, et lui dit : « Aujourd'hui je t'ai vue ; c'est toi qui voles la nourriture de mes enfants ». La vieille lui dit en pleurant : « Je suis vieille ; ne dis à personne, je t'en supplie, que c'est moi qui vole ton lait ». Le gendre répondit : « Je le dirai à tous ; mais si tu veux absolument que je n'en dise rien, pars et va puiser de l'eau dans un étang où il n'y ait pas une seule grenouille ». Elle dit : « Soit ! j'irai ». Le soir, quand sa fille fut revenue des champs, la vieille femme lui dit : « Adieu ! je retourne chez moi ; je reviendrai un autre jour ». Elle partit ; seul son gendre connaissait la vraie raison de son départ.

La vieille marcha longtemps, longtemps. Enfin elle arriva à un étang et dit : « Grenouilles, grenouilles ! êtes-vous ici ? » Les grenouilles répondirent : « Rwé, rwé ! nous sommes ici ». Elle continua sa route et arriva à un autre étang. — « Grenouilles, grenouilles !

Digitized by Google

êtes-vous ici ?» Les grenouilles répondirent: «Rwé, rwé, nous sommes ici ». Elle continua sa route et arriva à un autre étang. Cette fois-ci aucune grenouille ne lui répondit; elle puisa de l'eau. Au moment où elle allait partir, les grenouilles crièrent: «Rwé, rwé! nous sommes ici». La vieille femme versa son eau, et continua sa route.

Elle arriva à un autre étang. Aucune grenouille ne lui répondit. Alors elle puisa de l'eau. Mais quand elle voulut partir, un animal monstrueux sortit des eaux, accompagné de ses serviteurs. Cet animal avait l'habitude de se nourrir de chair humaine. Il se saisit de la vieille et lui dit : « Qu'es-tu venue chercher ici? » Elle répondit : « Seigneur, je suis venue chercher de l'eau dans un étang où il n'y ait pas une seule grenouille. » Les serviteurs de cet animal lui dirent : « Maître, donne-nous à manger cette vieille-là. » Il leur répondit : « Non, je désire la laisser partir. » Les serviteurs lui dirent ; « Si tu la laisses partir, nous saurons ainsi que tu ne nous aimes pas. » Il répondit : « Je désirais seulement savoir si vous aviez envie de viande. »

Quelques-uns des serviteurs dirent : « Tuons-la maintenant ». D'autres répondirent : « Nous avons déjà mangé, mettons-la de côté ; nous la mangerons demain. » Les premiers persistèrent à la vouloir tuer ; à la fin ils cédèrent. Pendant la nuit, comme tous dormaient, ceux des serviteurs qui avaient désiré que la vieille ne fut mangée que le lendemain, la prirent et la portèrent hors de l'étang, pour qu'elle pût s'enfuir et retourner chez elle. Puis ils se demandèrent : « Que ferons-nous, pour que notre maître ne sache pas que c'est nous qui avons fait partir la vieille femme ? » L'un d'eux répondit : « Si nous voulons avoir la vie sauve, prenons de la boue et en frottons les pieds de ceux qui voulaient manger cette vieille dès hier soir ; lorsque notre maître demandera qui a mangé sa viande, nous lui dirons de regarder les pieds de nous tous, afin qu'il connaisse ceux qui sont allés la manger pendant la nuit. » Ils firent ainsi.

Le lendemain, l'animal se réveilla tout joyeux à l'idée de manger la vieille femme. Mais il vit qu'elle avait disparu. Il appela ses serviteurs et leur demanda : « Qui a mangé ma viande ? » Ils lui répondirent : « Nous ne le savons. » Mais un de ceux qui avaient fait partir la vieille femme lui dit : « Si le maître veut connaître ceux qui ont mangé sa viande, il n'a qu'à examiner nos pieds à tous ; il verra quels sont ceux dont les pieds sont souillés de boue » Le maître trouva de la boue aux pieds de certains de ses serviteurs. Il dit : « Les voici, ceux qui ont mangé ma viande. » Mais ceux-ci nièrent de toutes leurs forces, disant : « Nous ne nous sommes pas

Digitized by Google

même levés pendant la nuit. » Le maître ne savait que penser. Alors un de ceux qui avaient fait partir la vieille femme dit : « Quant à moi, je n'ai aucun doute, ce sont eux ; en effet, ils voulaient absolument la manger dès hier au soir. » Tous les autres s'écrièrent : « Tuons-les, puisqu'ils ont mangé la viande du chef. » Ils se saisirent d'eux, les tuèrent et les mangèrent.

Quant à la vieille elle marcha, elle marcha toute la nuit, portant son eau. Arrivée près de chez elle, elle rencontra le fils de son gendre, et lui dit : « Va dire à ton père que je suis de retour. » Le gendre courut tout joyeux à sa rencontre pour boire l'eau qu'il avait désirée. Quant à la vieille, elle cessa dès ce jour de voler le lait de son gendre.

E. Jacottet.

LA FRATERNISATION PAR LE SANG (1)

XLX

CHEZ LES MOGHOLS

ans son *Histoire des Moghols depuis Tchinguiz-Khan* (2), d'Ohsson rapporte que deux descendants de ce prince, Kiptchac et Borac s'étant réunis pour rétablir la paix entre ce dernier et Caïdou « *burent ensemble, après avoir choqué leurs coupes, du sang où il y avait de l'or.* » D'Ohsson ne cite que Vassaf comme garant de ce dernier détail, mais dans son histoire (3) ce dernier dit simplement que les deux princes « burent ensemble du sang de la vigne » (*Khoun i raz*) c'est à dire du vin. Il est probable que D'Ohsson, écrivain généralement consciencieux, a tiré ce qu'il ajoute au récit de Vassaf d'un ouvrage qu'il a négligé de citer, peut-être de celui de Rachid eddin.

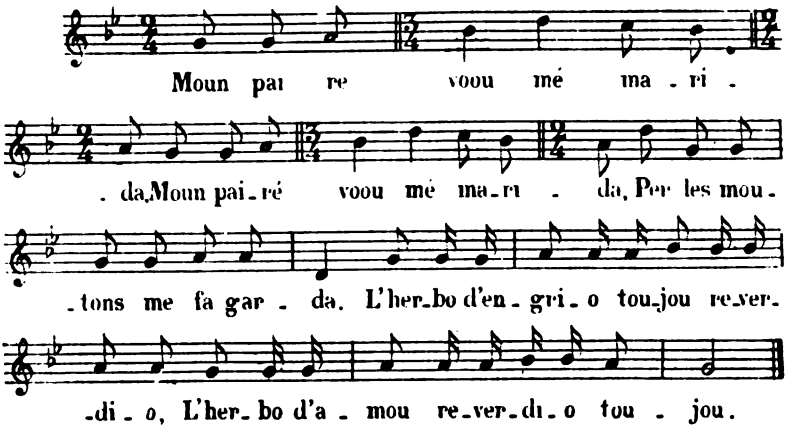
R. Basset.

1. Suite, voir t. X, p. 197.
2. Amsterdam, 1834, 4 vol. in-8, t. III, p. 429.
3. *Geschichte*, éd. de Hammer, t. I; Vienne, 1856, in-8, p. 138 du texte persan.

Digitized by Google

MOUN PAIRÉ VOOU ME MARIDA

(Ronde provençale)



Moun Pairé voou mé marida
Moun Pairé voou mé marida
Per les moutons me fa garda.

L'herbo d'engrio toujou reverdio
L'herbo d'amou reverdio toujou.

N'en gardi pas ni un ni dous (*bis*)
N'in gardi jusqu'à trente dous.

Lou loup es véngu m'en a pris dous (*bis*)
Gentil galan éntérias vous.

Eri oou jardin de l'amour (*bis*)
Qué faisiéou très bouqués de flours.

N'y a un par iéou, l'aoutré par vous (*bis*).
Et l'autre per Jaqué lou jalous.

Traduction

Mon père veut me marier (*bis*)
Pour les moutons me faire garder
L'herbe d'engrié toujours reverdit
L'herbe d'amour reverdit toujours.

Je n'en garde pas un ni deux (*bis*)
J'en garde jusqu'à trente-deux.

Digitized by Google

Le loup est venu et m'en a pris deux (*bis*)
Gentil galant où étiez-vous.

J'étais au jardin de l'amour (*bis*)
Ou je faisais trois bouquets de fleurs.

Il y en a un pour moi, l'autre pour vous (*bis*).
Et l'autre pour Jacques le jaloux.

T. J.

LES MINES ET LES MINEURS [1]

XXIV

Les mineurs de la Pologne russe

Malgré leur travail accablant, malgré le nombre des dangers, les mineurs aiment leurs mines et descendent volontiers. Comme tous les gens qui travaillent à des métiers dangereux, les mineurs sont superstitieux. Ils ont peuplé les mines de bons et de mauvais esprits ayant l'aspect de vieux nains. C'est bien osé que de les insulter. Surtout on ne doit pas siffler dans la mine, la chute d'une pierre ou une explosion des gaz peut punir alors le coupable.

Le premier en rang de ces esprits est le Trésorier (skarbnik). Caché dans le coin le plus éloigné de la mine, il y garde des trésors inépuisables : l'or, l'argent et les pierreries.

Ces mineurs sont à la plupart pieux : tous les jours avant de descendre dans la mine et en partant de chez eux, ils prient ensemble et chantent des chansons devant l'image de leur patronne sainte Barbe, dont la fête (4 décembre) est le jour le plus célébré par tous les mineurs. Ce jour-là ils ne travaillent pas, se rendent avec les musiciens et des étendards à l'église, assistent à une messe très solennelle et sont fêtés ensuite par les propriétaires de la mine. Des danses terminent la journée.

S. Kontkiewicz : Charbon de terre, dans « Przeglad Tygodniowy », 1892 (*dodatek miesieczny*, I, 81).

Vl. Bugiel.

1. Cf. t. IX, p. 654, t. X, 172.

Digitized by Google

CONTES POITEVINS

I

Les trois lingères

Ll'était ine fois trois sœurs, qui étiant toutes trois lingères, et qui sirant demondaies pr'allé fllasquaie (repasser le linge avec le fllasque) chez le roy.

Coume le roy demeurait lein de chez elles, et qu'oll' y avait tout pllein de besougne, alle sirant obligeaies de couché : et, dans la neut, alle fasirant chacune in rèive.

Le londemoin, d'auss'tout qu'à sirant levaies alle n'odjirant rein de pùs pressé que de raconté chacune le rèive qu'alle avaiant foait.

La pùs veille dicit aux deux autres : « S'ous saviez le rèive qui ai foait ; iai rèivé qui étais mariaie avec le roy. »

— Eh bé ! mé, qu'o dicit la cadette iai rèivé qui étais mariaie avec le jardinaie.

— Eh bé ! mé, qu'o dicit la pùs jeine, iai rèivé qui étais mariaie avec le vâlet de chombre.

Et toutes les trois a se copiant (coupaient) le corps de rire.

Durant thiau temps, le roy qui était caché et qui les écoutait causé, les laissit dire tout ce qu'alle veliant dire : et, après thieu (cela) le rontrit dons leu chombre.

— Mesdemoiselles, que le dicit, i vlins d'intondre tout ce que vous avez dit : et, puisqu'oll'est de même, i veux que vos rèives se réalisiant.

Coure (quand) sa bounne femme mère étondit parlaie de thieu, alle se mettit dons n'ine si gronde petrasse qu'oll'est rein d'o dire, (que ce n'est rien de le dire) de veure que son faill v'lait se mariaie avec ine lingère : mais alle odjit bià à foaire et à dire, alle ne poudjit pàs t'être la moétresse.

Les trois noces se fasirant le même jour et coure à sirant finies, le roy baillit ine belle boursaie d'argeant à chacune de ses belles sœurs et alle s'en retournirant chez leu paronts.

Digitized by Google

Ventrebé (peut-être bien) cinq à six mois après, o vindjit ine gronde guiêrre ; et, coume le roy sit oblligé de se n'allaie, le gagit ine bounne chombrère (servante) pr'avé soin de sa femme que le laissait à grond regret à cause qu'alle était grousse.

Le li racremit (recommanda) bein de veillé sus lé dau meux qu'alle perait ; et d'auss'tout que le drôle (l'enfant) serait venu de li en foaire savè la nouvelle.

Coure le moument sit venu, la reine accouchit de deux gars et d'ine feille le tout bein venu. La p'tite était belle coume in jour et alle avoait ine belle ételle d'or au bià mitant dau front.

La Chombrère odjit bé garde de mettre en oubli la proumesse qu'alle avait foaite d'avreti le roy : alle montit bein vite dans sa chombre, fasit ine lettre, et, coume alle devalait pre trechaie thieuquin (chercher quelqu'un) qui poudjisse la portaie, alle se trouvit naie à naie avec la bounne femme.

— Qu'est-o que tu charches, ma feille ?

— Ah ! Madame, i charche thieuqu'in pre portaie thielle lettre au roy, pre li foaire assavaie que sa femme est accouchaie et qu'o vat tout bein.

— Baille-me la, i me charge de li foaire portaie dès-anneut, (aujourd'hui) et le s'rat bein content.

La paure chambrère qui ne se défiait rein de la mauvaisité de la bounne femme li baillit sa lettre. Thielle veille chétive (méchante) ne sit pas pus tout dons sa chombre qu'alle foutit la lettre dons le feut, et n'en fasit ine autre, voure alle mettit dessus que la reine était accouchaie de deux cheins et d'ine cheine, et après thieu, alle la fasit porter à son faill qui souffre au moral comme au physique.

Thiau paure pâtirat si bein reide ennué (ennuyé) i vous o garontis coure le recevit thiau message ; pretant le fasit tout de suite dire que, s'oll'était deux cheins et ine cheine, o filait (fallait) tout deméme au gardé, au bein soigné, à cause que le v'lait au veure coure le s'rait arrive.

La bounne femme qui était lein de s'attondre à thielle nouvelle fasit ine vilaine grimace : elle qui v'lait à tout prix se débarrassaie de thiellaie marauds ! (petits enfants) comment peurait-elle bé foaire ?

Ine idaie li venit : alle fasit foaire ine gronde boite, alle mettit dedons les deux petits gars et la petite feille avec ine boursaie d'argeont pre les élevaie enjusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ons ; alle mettit thielle boite ballé (surnager) sus la mer et coure tout thieu si foait alle renfroumit la paure mère dons n'in cachot.

De l'autre couté de la mer o se trouvit ine faie (fée) qui se promenait ; alle veuillit thieille boite qui ballait sus l'ère (l'aive), alle la tirit

Digitized by Google

à lé ; et, veuillant thielaie marauds et l'argeont qui était à couté de z'eux pre les élevaie : coume alle ne peuvait pas s'en chargeaie, alle les mettit en pension chez dau braves geons leu racremant de bein les soignaie. Le sirant bé si bein soignés que le profitirant coume la pâte dons la met.

Le restirant chez thiellaie braves geons enjusqu'à l'âge de dix-huit ons.

In sair, que l'étiant tretous au coin dau feut, le boun'houmme leu dicit : « Mes bons infonts, o faut bé qui vous dise ine affoaire, vous m'appelez vout'père mais i ne le saie pretant pas : vous m'avez été apportés tous trois pr'ine veille dame qui m'a racremé d'avé bein soin de vous, et qui m'a bein poayé de ma peine. Vous étez avoure (maintenant) en âge de compreindre les affoaires : o m'est avis qu'ous z'étez d'ine gronde naissance ; i ai foait tout ce qui ai poudjiu pre queneutre vos paronts, o n'y a pas t'odjiu moyen. » Tout n'est peut-être pas pardu, et en vous baillant in pouà de peine, o peut se foaire qu'ous serez pus heureux que mé. O me reste encore cent pistoles de vout argeont i m'en vat vous les baillaie o vous sarvirat en attendant.

Toute la neut o ne leu sit pas possible de froumaie l'œil à cause que le songiant à ce que l'ariant à foaire pre trouvaie leu famille, et, le lendemoin de boune heure, le décampirant tous trois.

Le marchiant dépeux beintout in mois coure l'arrivant dons leu z'ondret de naissance, et l'hasard velit que l'ondjissiant demeuré tout de contre le palais dau roy leu père.

Thiéllaie deux jeines gars étiant gâtés (avaient une grande passion) de la chasse, et, in jour que le chassiant, le fasiront la reincontre d'in bià mocieu qui leu demondit le portement, (comment ils se portaient) s'émoueillit de leu famille, et coure le li dicirant que le queneussiant pas leu famille, le mocieu ne poudjit pas s'ompéchaie de foaire veure que l'avoait le thieur grous.

Pendant que l'étiant à la chasse, la faie qui les avait trouvés au bord de la mer, passit devont chez eux : alle requeneussit la f'illaude (jeune fille) et se moéttit à causaie avec lé.

— Ah ! ma belle ételle d'or, qualle dicit, t'es bé belle, mais t'au serais joliment moais plus si tu peuvais avé l'ère, l'aive (eau) qui donse.

— Ma foi ! qu'o dicit la f'illaude, i l'arais bé si veux ; i n'ai qu'à la demondaie à n'in de mes frères l'irat bé me la qu'ri.

— L'irat te la qu'ri ! ne te mets pas dons l'idaie qu'oll'est coummode à foaire ; la fontaine voure qu'alle se trouve est gardaie pre quatre grous lions qui ne laissant approchaie pressounne. Si ton

Digitized by Google

frère vaut te foaire thiau pllaisir, prenirs preins thié deux mirous (miroirs) : tu l'i diras que coure le s'rat arrive, l'en moéttrat in de chaque couté de li, les lions se sauverant et le preindrat de l'aive tant que le vedrat.

— Grond'marci, qualle dicit vous pevez bé être sûre qui li dirais et que l'o f'rat.

Coure ses frères arrivirant de la chasse le la trouvirant toute chagrine et le li demandirant ce qu'alle avoait coumme thieu.

— Ah ! qu'alle dicit, oll'a passé itchi anneut ine faie qui m'a dit qui étaie bé belle, mais qui seraie joliment pûs belle, si peuvaie avé l'ère (aive) qui donse : s'ous veliez core allaie me la qu'eri !

— Té, quo dicit le pûs grond, t'es jamoais contente, o te monque trejous thieuque chouse.

— Dis rein, dis rein, ma bounne petite sœu qu'o dicit l'autre, a s'rat bé rondue itchi demoin matin avont que tu sèges levaie, i-t'au garontis mé.

Le londemoin, le décompit de bounne heure, et dons sa route, le trouvit la faie qui li dicit que n'avait qu'à foaire coume sa sœu li avoait dit. Tout allit dau meux et le rapportit l'aive chez li.

La semoaine d'apraie coume l'étiant core à la chasse, la faie passit devont la moaison et alle accostit core la fillaude.

— Tés-bé contente, par'ais, d'avé l'ère (l'aive) qui donse ? mais, avoure, o te fedrait la poume qui chonte.

— Thieu n'est pas t'ine affoaire qu'o dicit thielle jeinesse, i n'ai qu'à o dire à mes frères, l'irant bé me la qu'ri.

Au sair, coure ses frères s'irant arrive, le la trouvirant core bein chagrine.

— Qu'est-o donc encore qui va pas que le dicirant, n'on dirait que t'as pardu in poin (pain) de ta fournaie ?

— Ah ! qu'alle dicit, oll'est la faie qui a core passé itchi anneut ; et qui m'a dit que tant qui n'arais pas la poume qui chonte i ne serais pas la plus belle.

— Oll'est donc bé dit que tu ne s'ras jamoais contente, té, qu'o te monqu'rat trejous thieuque chouse qu'o dicit core le pûs grond ; ma grond'foi damnaie, (ma grande foi damnée, juron) o s'rait pas de trot de toute ine armaie pre te sarvir.

— Dis rein, dis rein, ma boune petite sœu, qu'o dicit l'autre, o n'y at pas besein de toute in'armaie irai-bé te la qu'ri mé.

Le londemoin le décompit de bounne heure et dons sa route, le rencontrit core la bounne femme.

— Eh ! la voure vas-tu, mon cher faill ! qu'alle dicit, coume si alle n'o savait pas.

Digitized by Google

— Lavoure qui vat, i va qu'ri la poume qui chonte pre la baillaie à ma sœu.

— Tu vat qu'ri la poume qui chonte, mon cher faill ? sais-tu bé qu'alle est pâs t'aisaie à avé, la poume qui chonte ? alle est gardaie pre quatre dragons qui n'avant rein envie de la laissaie allé. Mais thieu n'y foait à rein, écouté bé ce qui vat te dire ; tu t'en vat core preindre thié deux mirous, coure tu s'ras arrive, t'en moettras in à chaque couté de té les dragons qui arant pâour se sauverant et tu peuras preindre la poume que t'emporteras chez té.

— Grond marci, que le dicit vous me rondez bein sarvice, i f'raitt tout ce qu'ous me disez. Nodjit garde d'y monqué et le rapportit la poume.

La p'tite sœu sit core bein contente : mais encore in cot, son bounheur ne devait jà duraie.

Ine coublle (couple) de jours apraie ses frères étiant à la chasse la faie vindjit core la veure.

— Bonjour ma belle ételle d'or.

— Bonjour ma bounne dame.

— Eh bé ! es-tu contente avoure ? (à cette heure)

— Si sé contente, iai bé moyen de thieu : iai l'aive qui donse et la poume qui chonte.

— Voui, qu'o d'cit la bounne femme, o ne te manque pus, avoure, que l'osiâ de vérité.

— Mes frères ne m'avant core jamoais rein refusé, qu'alle dicit, i n'ai qu'à leu demondaie et l'irant bé me le qu'ri.

Au sair coure ses frères rentrirant, o sit coume les autres cots, le la trouvirant core toute chagrine.

— Ta, ta, ta qu'o dicit le pus grond v'la core la doulente (nonchalente, douceureuse) qui se d'male (se plaint) : i au z'ai trejous dit tu n'seras jamoais contente de ce que t'as té, et o te monquerat trejous thieuque chouse : Que te faut-o donc core in cot ?

— Ah ! qu'alle dicit, la faie est core venue me veure anneut et alle m'a dit que pr' être la pûs belle o ne me monquait pûs que l'osiâ de vérité.

— Dis rein, dis rein, ma bounne petite sœu ! qu'o dicit l'autre, i ne vaux pas que tu te chagrines pre thieu : tu sais bé qu'i ne t'ai core jamoais rein refusé mé, i irai bé core te le qu'ri va.

Le londemoin v'la core mon gars qui se leve de bounne heure et qui décampe pr'allaie qu'ri l'osiâ de vérité.

L'avoait pâs foait in quart de lieue que la faie se trouvit devont li :

— Tu vas qu'ri l'osiâ de vérité ?... oll' est ine besougne qui n'est

Digitized by Google

rein coumode i t'au garontis i queneux (connais) que t'as la bounne volonté ; mais, s'i ne te venais pas en aide, o s'rait de té coume de tout pllein, tu n'en veindrais jamoais à bout. Te v'là ine petite baguiette : coure tu s'ras rondu à la montagne soufronte (qui lance du soufre) tu veuras cheure de tous les coutés dau bretons (étincelles) de soufre ; mais, o fedrat pas que t'eiges paour, le cheurant (tomberont) pas sus té. Tu cougneras sur la montagne arvec thielle baguiette, et o s'ouvrirat in petit chemoin la voure où que tu pass'ras Coure tu s'ras passé t'étondras dau voix qui j'hucheront (crieront) : « Tourne mon cher faill, tourne ou bé tés pardu » ne t'épontes (ne t'effraye) pas pre thieu : prevu que tu ne regardes pas darre té, o ne t'arriverat rein. Mais dame, si tu vires la tête, tu peux être sûr qu'oll' est foait de té. L'osiâ est dont n'ine cage qui est attachaie pre quatre chaînes en or : tu le preindras, tu li tireras ine pllume de l'ale, et coure t'aras foait, tu la passeras dons tretoutes thiellaie goules (bouches) nègres qui sont au long dau chemoin.

Apraie avé bein promis de foaire tout ce qui li était dit le se moettit à cheminaie p'allaie qu'ri soun' osiâ.

En arrivant à la montagne soufronte, v'là que les bretons coumoincirant à voltigeaie à l'entour de li, mais le s'épontit pas pre thieu : le prenit sa baguiette, le cougnit in coublle de cots et o se fasit in petit chemoin lavoure que le passit.

Mais, d'auss' tout que le sit passé, l'étondit thiellaie voix qui j'huchiant : « Tourne mon cher faill, tourne bein vite, ou bé t'es pardu. La paour le prindjit, le virit la teite et le sit chongé en piarre nègre.

In coublle de jours apraie son frère coumoincit à s'épatientaie de ne pas le veure reveni ; et, le se moéttit dons l'idaie d'allaie au d'vont de li.

Ine affoaire l'ennuait tout pllein, oll était de laissaie la fillaude toute seule. Le gagit ine bounne chombrère, le li racremit bein de veillaie sûs thielle jeinesse dau meux qu'alle peurait, de ne jamoais la laissaie sortir toute seule, et apraie thieu la décampit. Ne sit pas longtemps à trouvé la faie.

— Eh ! lavoure vas-tu mon cher faill qu'alle dicit.

— J m'en vat au devont de mon frère qui est n'allé qu'ri l'osiâ de vérité pre ma sœu.

— Preins bein garde à té, mon cher faill o fedrat que t'onges en jusqu'arrive : l'est pâs t'aisé à avé thiel osiâ, ton frère est resté en chemoin et o peurait bé t'en arrivaie autant, Thieu n'arriverat ja, si tu veux bein m'écoutaie et foaire tout ce qui m'en vat te dire ; écoute me bein. Te v'lat ine petite baguiette, coure t'arriveras à la

Digitized by Google

montagne Soufronte, tu n'aras qu'à cougnai etrois cotts, o s'ouvriras in p'tit chemoin lavoure que tu passeras. Coure tu seras passé t'entondras dau voix qui j'hucheront : « tourne mon cher faill, tourne ou bé t'es pardu ! Que thieu ne t'éponte pas : tu n'as qu'à segret ton chemoin et à ne pas regardaie darre té à cause qu'o serait de té coume de ton frère, tu serais chongé en piârre nègre. L'osiâ se trouve au bout dau chemoin dons n'ine cage qui est attachaie pre quatre chaînes d'or : tu le preindras, li tireras ine pllume de l'ale, tu la pâsseras dons toutes thiellaie goules nègres qui sont au bord dau chemoin et apraie thieu tu rondras chez té.

Apraie que l'odjit (qu'il eut) bein remarcié la faie, le se moéttit dauss'tout à cheminaie. En arrivant à la montagne l'était lein d'être rassuré (il avait grand peur) : le cougnit avec la baguiette et o se fasit in petit chemoin lavoure le passit. Mais, ne sit pas pûtout passé que l'ontondit thiellaie voix qui li disiant de tournaie : l'odjit bé si grond paour litout, que le virit la têite et d'auss'tout le sit chongé en piârre nègre.

Au bout de trois à quatre jours ine fillaude qui coumoincit à s'époationtaie (s'impatienter), o sit la belle ételle d'or, de veure que ses frères ne retourniant pas. Alle était si bein gardaie qu'a ne savoait coument foaire pre se sauvaie. Alle profitit d'in moument que la chombrère était devalaie au vregeai (jardin potager) qu'ri de la salade et alle se sauvit.

Alle n'était pas rondue bein lein qu'alle trouvit la faie.

— Et la oure vas-tu ma belle ételle d'or ?

— Ah ! Madame, qu'alle dicit i sais bein ennuaie ; iai mes deux frères qui sont n'allés me qu'ri l'osià de vérité, et le sont pas core rondus : iai grond paour quo leu seige arrivé thieuque chouse, et i m'en vat à leu z'avonce (à leur rencontre).

— T'étrepreins (tu entreprends) ine besougne qui n'est djiaire aisaie, ma chère feille ; tout pllein sont allés pre le qu'ri thiell osia, et ne sont jamoais revenus. O ne faut pas qu'o seige de même de té ; écoute bein ce qui vat te dire : Te v'lat ine petite baguiette : coure tu seras rondue à la montagne soufronte et que tu veuras dau bretons de feut qui voltigerant de tous coutés, o ne fedrat pas que tu t'épontes, à cause qu'oll'en cheurat pas sus té : tu cougneras avoec ta baguiette, o se ferat in p'tit chemoin lavoure que tu passeras. L'osiâ est au bout de thiau chemoin dons n'ine cage attachaie pre quatre chaînes d'or. Apraie que tu s'ras passaie, t'étondras dau voix qui j'hucheront : tourne ma chère sœu ! tourne ou bè t'es pardue : o ne fedrat pas que t'eige paour prevu que tu ne regardes pas darre té, oll'est tout ce qu'o faut. Mais, si tu regardes darre té, t'es-bé sûre d'être

Digitized by Google

chongaie en piârre nègre. Si tes frères m'aviant écoutaie, le seriant pas voure le sont : mais tout n'est pas pardu tu peux core les reveure. Au bout dau chemoin tu trouveras l'osiâ : l'est dons n'ine cage qui est attachaie pre quatre chaînes d'or. D'auss'tout que tu s'ras arrive a la cage, tu preindras l'osiâ, tu li tireras ine pllume de l'ale et apraie thieu tu la passeras dons toutes thiellaie goules nègres qui sont au bord dau chemoin ; et les compliments te seront pas ménagés.

Alle ne pardit pâs t'in mot de ce qu'oll'li dicit la faie. En arrivont à la montagne soufronte alle cougnit avec sa petite baguiette, et o se fasit in chemoin lavoure alle passit. Coure alle sit passaie, alle ontondit dau voix j'huchiant de toutes leu forces : « Tourne ma chère sœu tourne ou bé t'es pardue ! » mais alle y fasit pas étention et alle marchit trejous, sans regardaie darre lé enjusqu'à ce qu'alle sit arrive à la cage. D'auss'tout alle prindjit bein vite l'osiâ, le li tirit ine pllume de l'ale et apraie thieu, alle la passit dons toutes thiellaie goules nègres qui étiant au bord dau chemoin. O sit thieu ine ballade, (fête champêtre) i vous z'o garontis. Alle n'odjit pas pustoût foait que toutes thiellaie piârres nègres sirant chongeaies en hommes et en femmes, qui étiant bein'hureux d'être délibérés (libérés) de leu poaine à cause qu'oll'était dau roys, dau reines et tout pllein de grands parsounnages qui étiant venus pre qu'ri l'osiâ et qui aviant été chongés en piârres nègres pr'avé regardé darre z'eux.

La belle ételle d'or requeneussit (reconnut) ses deux frères et d'auss'tout alle leu sautit au cou. Les deux frères à leu tour requeneussirant le mocieu que l'aviant trouvé à la chasse et qui s'était trouvé pris litout en venant qu'ri l'osiâ.

Tous thiellaie mondes regardiant la belle ételle d'or, mais alle était bé si contente d'avé retrouvé ses frères qu'alle fasit tant seurment pas étention à z'eux.

Thieuques jours apraie que le sirant (furent) de retour chez z'eux le baillirant in grond'repas, et l'évitirant leu voisin thiau mocieu que l'aviant trouvé à la chasse. A la fin dau repas, le pûs grond dau frères, thiau qui sombllait être le moaître, dicit à la belle ételle d'or : « Ma sœu, va-donc qu'ri l'aive qui donse, la poume qui chonte et l'osiâ de vérité ; pit être bé qu'o f'rat pllaisir à thiau mocieu de veure thieu.

Alle ne se fasit jà priaie et d'auss'tout alle s'en allit les queri. Coure alle sit arrive, alle moétit l'aive qui donse à n'in bout de la table, la poume qui chonte à l'autre bout et l'osiâ de vérité au biâ mitant.

Tout de suite l'aive se moetit à donsaie et la poume à chontaie ; mais le p'tit osiâ ne disait rein.

Digitized by Google

— Tu ne dis rein, té, mon p'tit osià ! qu'o d'cit le mocieu, cause donc in p'tit.

— Ah ! mocieu, que le dicit, i ne demonde pas meux que de causaie si vous m'en baillez la promission i ne monque pas d'affoaires à vous appreindre.

— Cause, va, quo dicit le mocieu : dis tout ce que tu sais iai confionce qu'o s'rat ja dau ment'ries.

— Eh bé ! qu'o dicit l'osià, i m'en vat d'abord vous dire que vous avez devont vous vos trois infonts vos deux gars et vout' feille que vous regrettiez tant d'avé pardu : apraie thieu i vous dirai que lou mère, vout' paure chère âme de femme est renfroumaie dons n'in cachot d'empeux (depuis) soun'accouchement. Alle n'est pas morte, et alle espère trejous qu'ous irez la foaire sortir.

Coure l'étondirant thieu les v'la tous trois qui se jetirant dans les bras dau roy et qui le bigirant coume poin (pain). Vous dire s'il était ben'aise olle'est rein dau dire.

N'odjirant rein de pûs pressé que d'allaie délivré thielle paure chétive créature qui londgissait (languissait) depeux si longtemps.

Apraie thieu le roy fasit venir sa mère et devont tout le monde le li reprochit toute sa mauvaisité et coure le li odjit dit tout ce que le velait li dire le la fasit jetaie dous n'ine gronde fousse plleine de vipères et de toutes sortes d'autres vremines.

II

DE BRANCHE EN BRANCHE [1]

Conte de la Gâtine du Poitou

Il était une fois un petit bonhomme et une petite bonne femme qui ayant été autrefois dans l'aisance, se trouvaient plongés dans la plus affreuse misère.

Un jour qu'ils étaient sortis dans la campagne pour ramasser du bois mort, en sautant un échalier ils trouvèrent un pois, mais un pois si gros qu'ils n'en avaient jamais vu de semblable, il égalait la grosseur d'une noix.

— Qu'allons-nous faire de ce pois, ma pauvre bonne femme ?

— Il faudra le semer, mon ami ; il est, comme tu le vois d'une très belle espèce, et en le soignant bien, nous pourrons faire une belle récolte. Qui sait si ce n'est point une nouvelle fortune qui vient s'offrir à nous ?

1. Cf. t. III, p. 18, 24.

Digitized by Google

De retour chez eux, ils n'eurent rien de plus pressé que de semer leur pois. Ils choisirent dans leur jardin le meilleur endroit, firent un trou qu'ils remplirent de fumier et après l'avoir recouvert d'une légère couche de terre, ils y déposèrent leur pois. Le lendemain, ils s'aperçurent que le pois qui avait germé pendant la nuit, atteignait déjà la hauteur d'un mètre.

Vite notre bonhomme s'empressa d'aller chercher une rame pour le soutenir. Le lendemain, il fut obligé de s'en procurer une nouvelle bien plus grande. Au bout de trente-trois jours, en attachant une nouvelle rame, il aperçut devant lui une porte magnifique qui ne pouvait être que la porte du paradis.

Etant descendu, il dit à sa bonne femme : « La croissance du pois est finie, il lui est impossible d'aller plus haut, j'ai pu constater aujourd'hui qu'il atteint la porte du paradis.

— Ah! malheureux sot, dit la vieille; chaque jour nous faisons notre prière pour demander à Dieu qu'il ait pitié de nous; puisque tu étais à même de lui parler, tu n'aurais pas dû manquer une si bonne occasion.

— Tu as bien raison, mais aussi rien n'est perdu, je puis bien y retourner.

— Si la peine ne te pèse pas pour y retourner, il faut toujours que tu demandes ton plein grenier de blé.

— Je le veux bien, répond le petit bonhomme.

Et le lendemain matin, le voilà qui grimpe de branche en branche, de feuille en feuille et qui arrive enfin à la porte du paradis. — Pan, pan, pan ! — Qui est là ? — C'est moi le petit bonhomme Trinquet. — Et que demandes-tu ? — Hélas! Seigneur, nous sommes bien si malheureux, ma pauvre bonne femme et moi, que je viens vous prier de vouloir bien me donner mon plein grenier de blé. — Va, va, petit bonhomme Trinquet, tu l'auras.

Joyeux, le petit bonhomme Trinquet descendit bien vite et constata que son grenier était tellement plein que le blé touchait à la charpente.

— Nous voilà de quoi à donner pendant longtemps la pochée au meunier, dit-il.

— Oui, dit la bonne femme, mais nous n'en mangerons pas moins notre pain sec : si tu avais été assez fin pour demander ton plein saloir de lard !

— On ne saurait penser à tout, répondit le bonhomme, j'en serai quitte pour retourner une autre fois.

Le lendemain, de bon matin, voilà notre petit bonhomme qui se met en devoir de faire un second voyage. Il grimpe de branche en

Digitized by Google

branche, de feuille en feuille, et arrive sans peine à la porte du paradis. — Pan, pan, pan ! — Qui est là ? — C'est moi petit bonhomme Trinquet. — Et que veux-tu encore ? — Ah ! mon bon seigneur, j'ai bien honte de vous le dire : Vous m'avez accordé hier mon plein grenier de blé et il y en a une fameuse provision ; mais la bourgeoise de chez nous ne se soucie pas de pain sec, si vous pouviez m'accorder mon plein saloir de lard ?

— Va, va petit bonhomme Trinquet tu l'auras.

Notre homme fut bien joyeux de voir sa nouvelle demande favorablement accueillie, il descendit immédiatement et constata que cette fois encore il n'avait pas été trompé. Le soir au diner la bonne femme dit :

— Si on savait que tu ne serais pas refusé, tu retournerais bien demander ta pleine cave de vin ; et, au moins nous n'aurions plus rien à désirer : notre bonheur serait complet.

Cette fois Trinquet fit quelques difficultés, il avait peur de passer pour importun et de se voir retirer les bienfaits dont on venait de le combler : néanmoins comme il ne voulait pas déplaire à sa bonne femme il se décida à faire un troisième voyage.

Le lendemain comme de coutume le voilà qui se met à grimper de branche en branche, de feuille en feuille et qui enfin après bien de la peine arrive encore à la porte du paradis. — Pan, pan, pan. — Qui est là ? — C'est moi, le petit bonhomme Trinquet. — Que te manque-t-il donc encore mon pauvre vieux ? — Seigneur, j'ai en ce moment, grâce à votre bonté, du pain et de la viande, mais la boisson nous fait complètement défaut. Si vous vouliez encore être assez bon pour m'accorder ma pleine cave de vin. — Je n'ai rien à te refuser, mon pauvre bonhomme, sois sans inquiétude tu l'auras.

De retour chez lui, Trinquet n'eut rien de plus pressé que de descendre à sa cave pour s'assurer qu'il n'avait pas été trompé. Sa cave était tellement pleine qu'il eut été impossible d'y placer le moindre petit baril.

Comblé des faveurs du ciel nos deux vieillards auraient donc pu finir tranquillement leurs jours à l'abri de la misère ; mais la bonne femme était tourmentée d'une insatiable ambition. Elle avait en outre une grande autorité sur son mari qui ne lui avait jamais rien refusé. — « Tu ne sais pas, lui dit-elle un soir qu'ils s'entretenaient de leur bonheur, il faut que tu fasses un nouveau voyage, mais alors ce sera le dernier : tu demanderas à être le bon Dieu et moi la bonne Vierge.

— Y penses-tu ? répondit Trinquet et que dirait-on de moi si je faisais une pareille demande ?..

Digitized by Google

— Tu es bien sûr d'obtenir, répondit la bonne femme, ne te souvient-il pas que l'on t'a dit là haut que l'on n'avait rien à te refuser ?

Le lendemain, le petit bonhomme Trinquet, le cœur bien gros, mais ne voulant pas mécontenter sa bonne femme se décida à tenter son quatrième voyage.

Grimpant de branche en branche, de feuille en feuille, il arrive encore à la porte du paradis.

— Pan, pan, pan ! — Qui est là ? — C'est moi, le petit bonhomme Trinquet. — Et que te faut-il encore, mon pauvre vieux ? — Seigneur, je viens vous demander à être le bon Dieu, et ma petite bonne femme sera la bonne Vierge.

A ces mots, l'Eternel entra dans une grande colère.

— C'est ainsi que tu reconnais les bienfaits dont je t'ai comblé ? Va, va, petit bonhomme Trinquet, pour te punir de ton ingratitude, tu seras Chavant[1] et ta bonne femme Chaveuche[2].

Et voilà pourquoi le Chavant et la Chaveuche, qui ont honte de se montrer au grand jour, ne sortent plus que la nuit, faisant entendre ce cri plaintif : hou ! hou ! hou ! hou !

III

Le Moine

Oll' était pr'ine sairée (par une soirée) dau mois de déçombre, la neive (neige) était sus la terre, et o fasait in fraid gâté. Le Mocieu dau logis de la Forge rontrit dons n'ine chombre voure que sa femme était avec deux tailleuses, et le dicit :

— Ma grond foi damnais, (ma grande foi damnée) o n'est pas sain d'être trejous renfroumé coumme thieu (cela) ; v'la moais de huit jours qui n'avons pas mis le nez defors : si tu v'lais m'en craire, ma paure femme, i ferions de sair (soir) ine boune petite proumenade ; et, quont à mé, i crait qu'o me f'rait dau bein.

— I ne demonde pas meux, qu'o d'cit la dame ; et, se virant dau couté dau tailleuses : S'ous v'lez en être, Mesdemoèselles, o s'rat avoec pllaisi.

Thiellaie deux f'llaudes (filles) ne se fasiront jà priaie : et, v'là nos geons partis pre la proumenade.

L'aviant foait à peine in demi quart de lieue coure le veuilliront

1. *Chat-huant.*
2. *Chevêche.*

Digitized by Google

v'ni de lein thieuque chouse qui les intriguait (qui excitait leur curiosité) bien fort : oll'était tout roux, et non ne peuvait pas core savé si oll' était in' houmme ou bé ine femme.

Au bout d'in p'tit moument le requeneussirant qu'oll' était in moine (un religieux).

Coure le sit arrivé à z'eux l'outit (il ôta) bé vite son chapià pre foaire ses civilités : « Mocieu et Madame, que le dicit, i saie in paure frère quiéteur ; iai couru toute la jornaie d'in couté sus l'autre, et, coume o coummoince (commence) à s'anneussaie (à faire nuit), et qui saie bein reide las, vous me rondriez in grond sarvice, sous veliez me retiraie pre thielle neut.

— I ne demonde pas meux que de vous rondre thiau sarvice, quo dicit le mocieu, et d'auss'tout le virirant thiu-sus-pointe (sans devant derrière, ils rebroussèrent chemin) pre s'en retornaie au logis.

En arrivant le mocieu v'lit bé foaire rontraie le moine au salon mais ne poudjit jamoais le décidaie :

— Fasez-moi le pllaisi de m'léchaie (laisser) dons la thiusine, s'ous pllait, regardez coumme i saie boudreilloux (couvert de boue) d'avé cheminé d'empeux à matin dons la travarse ; i ne peurraie monqué de jobraie (tacher) vos affoaires, saie bein itchi et i ne saie pas accoutumé à avé toutes mes aises.

Coure le mocieu veuillit qu'oll' avoait pas moyen de le décidaie, le fasit foaire in bon feut, n'on dressit de contre ine petite tablle, et la chombrère se moettit à li sarvir à soupaie.

O faut bé qui vous dise que thielle chombrère était arrivé, dau matin, et qu'alle n'était pas core au courant dau sarvice de la moaison.

Le moine était de boun' app'tit, le meingeait et le boévait coumme quatre, et le mocieu qui était rechté pre li teni compagnaie ne le laichait rein choumé, i vous z'o garontis.

D'auss'tout que l'odjit fini de soupaie, v'là thiau moine qui sortit de son sac in grous livre, et qui se moettit à lire dedons : et le mocieu, de crainte de le génaie, le laissit et rontrit au salon.

— Qu'as-tu foait de ton moine qu'o dicit la dame ?..

— Ma foé, l'est en train de marmottaie ses orimus, que le dicit, iai t'odjiu paue de le génaie et i l'ai laissé tout seul au coin dau feut. O n'est pas le tout de thieu, v'la beintout dix heures et o s'rait tomps d'allé se couchaie.

— Ah ! mon boun'amit, quo d'cit la dame, tu serais bé in boun'-houmme si tu v'lais attondre core in p'tit moument ; i nous en'irions tretous d'in cot, et o f'rait moins de dérongement.

— Oll'at core foait anneut pus grond fraid que les autres journaies et one gaterait rein de foaire bassinait les lits.

Digitized by Google

— T'as là ine boune idaie qu'o dicit le mocieu. Eh bé ! ma foé iattondrai.

In p'tit moument apraie v'la la dame qui huchit à la chambrère :

— Marie, qu'alle dicit, allez mettre le moine dons le lit de Mocieu. (1)

— Voui, Madame.

V'là thielle fumelle qui s'en vat trouvaie thiau moine qui fasait trejous ses orimus.

— Mocieu, qu'alle dicit, faut que vous veingiez vous couchaie, madame o z'a dit.

— Ah ! iau vale bé, ma boune feille, que le dicit, iai joliment tramé (fatigué) toute la journaie et i saie reide las.

La chambrère prindjit une chondelle pre le conduire enjusqu'à sa porte et li foaire veure son lit.

— Est-o bé itchi qu'o faut qui couche, ma paure feille ?

— Voui, voui dons thiau lit là tenez, oll'est madame qui o z'a dit. Et apraie thieu alle redescendit foaire ses brenasseries de thiusine.

In bon quart d'heure apraie la dame la j'huchit core.

— Marie, qu'alle dicit, allez outaie le moine dau lit de Mocieu et vous le mettrez dans le mein.

— Voui, madame.

La v'là qui monte bé vite à thielle chambre et qui (ouvre) uvre la porte.

— Mocieu, qu'alle dicit, o faut qu'ous vous leviez.

— Ah ! ma pauvre feille, i me doutais bein qu'oll' était pas dons thiau lit qu'o f'lait qui couche.

— V'n'avez trejous pas bein lein à allé, arrère, oll'est dons thiau qui est de contre, Madame veint de m'o dire.

V'la thiau (malheureux) chétit gars qui sort dau lit voure que le coumoinçait à être bein échauffé et qui s'envat se fouraie dans l'autre.

Coure la dame veuillit qu'oll' y avoait assez de tomps pre que son lit sège chaud, alle dicit aux deux tailleuses qu'alles feriant bien z'elles otoût de foaire mettre le moine dons leu lit : et comme à ne demandiant pas meux, in troisième cott la dame j'huchit core à la chambrère.

— Marie, qu'alle dicit, o faut qu'ous z'alliez outaie le moine de mon lit, et vous le mettrez dons thiau à thiellaie demoèselles.

— Voui, madame.

La v'la core à montaie à thielle chambre et qui uvre la porte.

1 Pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de savoir qu'on appelle un *moine* une bouteille de grès ou de plomb que l'on remplit d'eau bouillante et qui sert à bassiner les lits.

Digitized by Google

— Mocieu, o faut core qu'ou vous l'viez.

— Quont i vous o disaie ma pauvre feille, qu'oll' était pas dons thielle chambre qu'o f'lait qui couchisse !

— Dame, que v'lau, i ne sais que vous dire, mé, oll'était protant bé madame qui o z'avoait dit : alle arat changé d'idaie apparemment. V'n'avez trejous poué core bein lein à allaie, oll'est dons thielle chambre à couté itchi dons thiau p'tit lit bllanc.

Ben ennué de tous thiellais dérongements, thiau malhureux se mettit core à se l'vaie pr'allaie dons l'autre chambre.

Core in bon quart d'heure apraie, la dame se levit de sa chaire et dicit : Allons thiau lit dait être chaud avoure montons tretous nous couchaie.

— Marie, qu'alle dicit, allez outaie le moine dau lit à thiellaie demoéselles ; et, si vous fasiez bein, ma feille, coume o foait grond fraid vous le mettriez dons le voutre, vous seriez pus vite échauffaie.

— Ah ! ma grand foé, Madame i n'en f'rai rein, i ne vale poué de thiau vieux soutrou, dons mon lit tant qu'à mé.

Le Mocieu et la Dame se regardirant tout surpris, l'aviant oublié le pauvre moine et pre ne pas le dérongeaie in' autre cott, la dame dicit à la chambrère de foaire d'autres lits et le se couchiront in' heure pus tard, sons peuvaie s'empoéchaie de rire de thiau paure moine, qui avait échauffé tous thiellaie lits.

R.-M. Lacuve.

Digitized by Google

LES VILLES ENGLOUTIES (1)

CLIII

LE LAC DE KOLMAR

(*Posnanie*)

On voit dans le voisinage de Kolmar le lac de Konetchnik, dont les bords sont entourés de hauteurs. Autrefois elles étaient réunies et sur la plus haute pointe, là où est aujourd'hui le lac, s'élevait une petite église entourée de plusieurs maisons. Mais cette cime fut engloutie et le lac se forma à sa place. Les gens racontent mystérieusement qu'à midi, le jour de la Saint-Jean, on entend dans l'abîme le son des cloches et même qu'à la surface de l'eau, on aperçoit une main tenant une assiette (2).

CLIV

Le Lossee

(*Posnanie*)

Dans le voisinage de Schönlanke, se trouve un lac presque entièrement rond, appelé Lossee. Il tire son nom de l'événement suivant : Au temps du paganisme, il existait à la place du lac actuel un couvent bâti par des moines étrangers. Les Vendes des environs furent étonnés de l'élévation de la construction et attirés par la claire sonnerie des cloches : bientôt il s'en présenta beaucoup qui écoutèrent attentivement les paroles de paix prêchées par les pères étrangers. Le concours fut d'autant plus grand que les moines enseignaient aussi beaucoup d'arts dont l'utilité apparut bientôt. Cela excita la colère des prêtres païens qui virent bientôt décroître leur influence sur les esprits du peuple. Leur chef rassembla un jour les habitants des environs et leur raconta que dans la nuit, tous les dieux lui étaient apparus, lui demandant d'anéantir la croix et menaçant de leur perte tous ceux qui fréquenteraient désormais des hommes

1. Suite, voir t. X, p. 367.
2. Knoop. *Sagen und Erzählungen aus der Provinz Posen*. Posen, 1893, in-8, page 30.

Digitized by Google

hostiles aux dieux nationaux. Il sut habilement joindre les tentatives de conversion avec une ancienne prophétie, d'après laquelle les Vendes seraient un jour soumis aux Viltzes. Il réussit à exciter le peuple, et même ceux qui avaient commencé à recevoir dans leurs cœurs la semence du christianisme firent défection. Tous s'engagèrent par serment à détruire le couvent et à tuer ses habitants. Le jour suivant, jour de la Saint-Jean, fut désigné pour l'exécution de ce projet. Les cloches du couvent, en sonnant la messe, devaient donner le signal : de tous côtés on arriverait avec des brandons. C'est ce qui advint. Mais quand le monastère fut en flammes, les moines gisant dans leur sang, un orage effroyable éclata dans le ciel : les éclairs enflammèrent le sol tout autour, de façon à ce qu'aucun meurtrier ne put échapper. Ils furent engloutis dans l'abîme avec les restes du couvent. Le lac qui existe à cette place fut nommé Lossee (Lac du dévouement) en souvenir des cloches que l'on entend encore aujourd'hui résonner dans les profondeurs le jour de la Saint-Jean [1].

CLV

KOBERSTADT

(*Hesse*)

Près de Koberstadt, il existait dans les temps très anciens une grande ville où régnait un roi païen. Un jour cette ville s'abîma avec tous ses habitants. La tradition ne donne pas de cause à cette catastrophe, mais elle ajoute que le roi erre encore dans les environs sous la forme d'un cerf et cherche à détourner de leur route les passants attardés [2]. La mention des païens et la métamorphose du roi sembleraient indiquer qu'il s'agit d'une malédiction prononcée par un missionnaire chrétien.

CLVI

LE LAC DE MOGILNO

(*Posnanie*)

Il y a, tout près de la ville de Mogilno, un lac dans lequel, il y a des centaines d'années, une église aurait été engloutie. Le jour de la Saint-Jean on entend encore le son de ses cloches [3].

RENÉ BASSET.

1. Knoop, *Sagen und Erzälungen*, p. 29-30.
2. J. W. Wolf. *Hessische Sagen*, Göttingen, 1843, in-8, n° 160, p. 107.
3. Koop. *Sagen und Erzählungen*, p. 31.

Digitized by Google

UN JEU D'ENFANTS ARABE

Voici un jeu d'enfants que j'ai vu pratiquer en Algérie et au Maroc et dont je ne me rappelle pas avoir rencontré de description dans les récits des voyageurs. Dans tous les cas, comme il est peu connu et me semble empreint d'une certaine grâce poétique, j'en dirai quelques mots. Je ne sais pas le nom que lui donnent les indigènes, mais ce doit être quelque chose comme « le jeu de la mouche. » Quoiqu'il en soit, voici la façon très simple et peu fatigante dont on y procède :

Plusieurs enfants s'accroupissent par terre au soleil, et chacun dispose devant lui un de ces petits gâteaux de sucre en forme de cône dont ils sont si friands. Puis ils attendent l'arrêt du destin sous l'incarnation.... d'une mouche. Celui des enfants sur le bonbon duquel vient se poser la première mouche râfle toutes les parts de ses compagnons. Puis on recommence. On peut aussi jouer avec un seul gâteau, et alors ce qui détermine le gain, c'est le côté sur lequel s'est posé le messager ailé. Je doute fort que l'on puisse facilement tricher à ce match et n'ai pas jugé à propos de m'en enquérir. Ce qu'il y a de certain, c'est que comme tous les jeux de hasard il donne lieu à de nombreuses et vives discussions. Néanmoins, comme c'est un des rares divertissements enfantins auxquels j'ai vu mêler sans les faire souffrir de pauvres bestioles sans défense, il m'a frappé, et je me rappelle, non sans charme, avoir passé autrefois de longs moments à en suivre les péripéties, sous le beau ciel d'Afrique.

PAUL MASSON.

Digitized by Google

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

XXVII

Au moulin

Guitare Pompadour

Les meunières de Chelles
Font monter aux échelles
Les garçons bruns ou blonds,
Qui brûlent, pour s'ébattre
D'enjamber quatre à quatre
Leurs galants échelons.

Les aimables meunières
Ne sont pas façonnières
O le tic tac divin !
Mais le meunier s'éveille ;
Il faut baisser l'oreille
Et fuir avant la fin !

On descend les échelles
Des meunières de Chelles
Avec un gros chagrin ;
Les cœurs les moins fidèles
Voudraient bien auprès d'elles
Moudre toujours le grain.

XXVIII

Ronde populaire

Qu'on boive et qu'on trépigne
Vive la vigne !
Qu'on saute au violon !
Vive la vigne et le houblon !

Debout buveur insigne !
Vive la vigne !
Bat le sol du talon !
Vive la vigne et le houblon !

Si Germaine rechigne !
Vive la vigne !
Va chercher Madelon
Vive la vigne et le houblon !

Digitized by Google

La blonde au brun fait signe
Vive la vigne !
La brune appelle un blond
Vive la vigne et le houblon !

Fraîche comme une guigne !
Vive la vigne !
Ronde comme un ballon !
Vive la vigne et le houblon !

Suzanne au cou de cygne !
Vive la vigne !
Lève son cotillon !
Vive la vigne et le houblon !

Que la fièvre maligne !
Vive la vigne !
Prenne tout cœur félon !
Vive la vigne et le houblon !

Amour ! c'est la consigne !
Vive la vigne !
Qu'on aime tout du long !
Vive la vigne et le houblon !

Et plus tard qu'on soit digne !
Vive la vigne !
De Hoche et de Crillon !
Vive la vigne et le houblon !

EMILE BLÉMONT. *La belle Aventure* (1).

1. Alph. Lemerre, in-18, de pp. 205.

Digitized by Google

SORCIERS ET SORCIÈRES

I

Dans la Belgique wallonne

Moyen de devenir sorcière

Il faut se rendre à minuit, à l'intersection de deux chemins ; une sorcière viendra donner des instructions à celle qui désire être initiée. (*Thuin, Hainaut*).

Lorsqu'on suppose qu'il se trouve des sorcières dans un lieu public, à l'église par exemple, on se munit de terre bénite (terre que le prêtre bénit et jette sur le cercueil des décédés) qu'on sème sur le seuil de l'église.

Les sorcières refusent alors de sortir, sous prétexte qu'un tas d'épines leur barre le passage.

Pour qu'elles puissent s'en retourner chez elles, il faut un balai n'ayant jamais servi. (*Awenne et Lougwilly, Luxembourg*).

Les Sorcières à l'église

Pendant la messe, à la Préface, le prêtre se tourne vers les fidèles en disant : « Orate fratres ! ». Il reconnait alors toutes les sorcières qui se trouvent dans l'insistance, car elles baissent la tête. (*St-Waast, Hainaut*).

— Un manche à balai, placé devant la porte de l'église, empêche les sorcières d'en sortir. (*Familleureux, Hainaut*).

Après la messe, le curé lit l'Evangile de St-Jean ; s'il oublie de fermer le livre, les sorcières ne peuvent pas sortir de l'église. (*Bois de Lessines, Hainaut*).

Comment on reconnaît les sorcières

On prétend que lorqu'on passe à proximité d'une sorcière, même sans la connaître, on éprouve un certain malaise.

Généralement les sorcières ont les yeux cerclés de noir, et ne peu-

Digitized by Google

vent supporter les regards ; elles ont toujours une mine renfrognée et font force gestes. (*Awenne, Lux.*).

Lorsqu'une femme *enceinte* aperçoit une vieille femme, laide et difforme, elle ne manque pas d'éloigner les mains du corps, car cette vieille est, peut-être, une sorcière, qui a le pouvoir de faire pousser des serpents, des crapauds, des chenilles, des souris, aux endroits du corps que, par mégarde, la femme enceinte aurait touchés au moment d'apercevoir la sorcière. (*Anvers et environs de Diest, Brabant*).

ALFRED HAROU.

II

L'AIGUILLETTE EN ECOSSE

Les sorcières avaient le pouvoir d'enlever aux hommes leur virilité. Le fiancé en allant à l'église mettait une Bible dans sa poche pour se préserver de ce maléfice. Un jour, des fermiers qui allaient au marché à Charmory se mirent à en parler, presque avec moquerie, sauf l'un d'eux qui devait se marier le lendemain. Il était d'une mauvaise santé, et surtout depuis que son mariage était décidé, et l'on pensait qu'il était sous le pouvoir d'un sorcier. Les soupçons tombèrent sur un officier de l'Excise ; l'un de ses amis guetta l'officier suspect, et lui dit, en ayant l'air de lui raconter une nouvelle, que la femme d'un tel avait eu une fille. L'officier parut ennuyé ; il alla à un tiroir et y prit un lacet de soulier sur lequel il y avait plusieurs nœuds. Pendant qu'il l'examinait, l'ami le lui arracha des mains et défit les nœuds. Le fiancé à partir de ce moment reprit journellement des forces, et devint père de famille.

(*Conté par un vieillard de 83 ans, originaire du comté de Ross*).

Dans plusieurs villages de pêcheurs, le nouveau marié, avant d'entrer dans la maison conjugale, glissait dans son soulier une pièce de six pence ou un shelling. Il semble que cette action avait pour but de le préserver du maléfice des sorcières.

WALTER GREGOR.

Digitized by Google

LÉGENDES ET TRADITIONS FÉROIENNES

VII

A PROPOS DES TRADITIONS FÉROÏENNES

En réponse à la rectification de Monsieur le Dr Labonne (1) sur l'étymologie du nom de l'île de Mykjunes, appelée parfois Myggenes, Mœgnes et Mœgenesa, je me permettrai d'ajouter que dans une revue de traditions populaires, j'ai cru devoir avant tout laisser la parole aux gens du pays. Que les habitants aient tort contre les savants géographes, c'est une question qu'il ne m'appartient pas d'élucider. Il me suffira de dire que les Féroïens, chez lesquels j'ai vécu l'hiver dernier, appellent Myggenas, Mykjunes, que l'écrivain féroïen Niels Winther, dans son remarquable ouvrage (2) publié par le Ministère de l'Instruction publique danois, l'appelle également Mykjunes, considérant Myggenœs comme une corruption du nom original, et enfin que le savant Hammershaimb, dans son *Anthologie de la langue Féroïenne* (3), éditée en langue du pays, reproduit la même légende, la même orthographe et la même étymologie.

La lecture du dictionnaire féroïen-danois de Hammershaimb achèvera, je l'espère, de convaincre mon honorable contradicteur. Il y verra que les prétendus mots de Mug, signifiant moisissure et Myg, signifiant moustique, ne sont pas féroïens, du moins avec l'orthographe qu'il nous en donne.

Enfin, l'excellente carte annexée au livre de M. Alexandre Baumgartner (*Island und die Færœr*. Fribourg, 1889, p. 56) écrit, conformément à la thèse que je soutiens, *Mykjunes* et entre parenthèses Mogenes, qui est la traduction de ce mot dans la langue danoise.

R. PILET.

1. Revue des traditions, p. 427.
2. Niels Winther : *Færøernes Oldtidshistorie*. Copenhague, 1875.
3. V. U. Hammershaimb : *Færøsk Anthologi*, I p. 382.

Digitized by Google

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Auguste Mouliéras. *Les Beni-Isguen* (Mzab). Essai sur leur dialecte et leurs traditions populaires. Oran, Fouque, in-8 de pp. 78 (6 fr.).

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Bulletin de Folklore, IV, avril-juin. — Contes I : L'os qui chante. Analyse des variantes (suite), *A. De Cock et J. Karlowicz*. — Contes IV : Les questions. Variantes nouvelles et références, *E. M.* — Contes V : Les musiciens de Brême. Variante nouvelle, *E. M.* — Contes VII : Les deux bossus et les nains. Traductions, analyses de variantes et notes, *René Basset*, *Paul Brixhe*, *Paul Sébillot*, *E. M.* — Contes IX : Le Bonhomme Misère. Variantes nouvelles et références, *E. Etienne*, *A. Harou*, *E. M.* — Coutumes I : Les Noces (suite), *Alfred Harou*, *Eugène Monseur*. — Béotiana (suite), *H. C. Boclinville*, *E. M.* — Êtres merveilleux : II. Les changelins, *X.*

Ons Volksleven, VII, 6. — Humour populaire. Facéties et anecdotes, *Jozef Cornelissen*. — Usages et Coutumes populaires du Petit-Brabant (suite) : Les Bateliers de Hingene. Usages funéraires, etc., *Alf. J. C.* — Les Fous, *Alfr. Harou*. — Légendes campinoises, (suite) : 8. Le Revenant. 9. Le Château hanté. 10. Traditions historiques, *Frans Zand*. — Usages et Coutumes populaires du Brabant septentrional (Hollande) (suite) : III. 7. La Saint-Jean, les feux de Saint-Martin, etc., *P. N. Panken*.

Revue de Bretagne et de Vendée, XIV, 1. — La jeune fille désobéissante, dialecte de Vannes, *Yan-Kerhlen*.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

.˙. *Nominations et distinctions.* — Parmi les nominations dans la Légion d'honneur, à titre étranger, nous sommes heureux de voir celles de nos collègues le prince Bibesco, et de M. Pavlovski, correspondant à Paris, de la *Novoié Vrémia.*

.˙. *Origine des colonies Anglaises, d'après la Bible protestante.* — A la dernière réunion des anciens élèves de Juilly, le 27 Mai 1894, le président, M. l'amiral Humann, racontait, avec beaucoup d'esprit, comment, dans les Indes, les Anglais expliquent le récit biblique de la création. Au commencement, dit l'Ecriture, Dieu fit toutes choses, le ciel, la terre, Adam. Et il établit ce dernier roi de l'univers. Or Adam était Anglais, ajoutent les pasteurs. Donc, de par Dieu, tout doit être soumis à la nation britannique.

(Comm. de M. Fra Deuni).

.˙. *Les cyclistes aux enfers.* — Un prètre anglican pour persuader à ses fidèles que la bicyclette est un instrument diabolique, surtout pour les dames qui portent culotte (aôh ! shocking !), disait dernièrement que le nombre des damnés a augmenté en enfer de 10,000 par an, depuis que le cycle a pris les proportions que vous savez. (*Gazette de Bruxelles*, 27 Juillet).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.˙. *Les Trépassés.* — Dans beaucoup d'églises de villages il est encore d'usage de quêter pour les trépassés. Leur quêteur qui jadis était vêtu d'une sorte de blouse noire avec des tibias brodés en croix, vient le dernier, sans bedeau, pour le conduire et, parfois, son plateau est rapporté vide à la sacristie.

Au bourg d'Ault les décès sont annoncés par le garde champêtre qui revêt pour la circonstance une chasuble noire très courte (elle ne vient qu'au bas des reins) ornementée par devant et par derrière, d'attributs mortuaires tels que tête de mort, tibias en croix, larmes. Ce fonctionnaire agite une sonnette et invite les habitants à prier pour X... qui vient de trépasser (1890).

(Comm. de M. A. Certeux).

RÉPONSES

.˙. *Expulsion des mouches.* (t. X, p. 440). — En Hainaut, on prétend que les branches d'asperges, qu'on laisse croître après l'époque de la cueillette de ce succulent légume, éloignent les mouches des appartements. Aussi dans nombre de maisons trouve-t-on des branches d'asperges appendues aux lustres, aux suspensions, au plafond même.

(Comm. de M. Alfred Harou).

Digitized by Google

.·. *Mont de piété* (t. IX, p. 231). — Aux Etats-Unis, les habitants nomment le mont de piété, « *mon oncle Cornelius* ». (*Le Public*, journal Bruxellois, n° 30 juillet 1895).

.·. *Bossu* (X, 440). — Entendu souvent appeler les bossus des « Mayeux » (dans la bourgeoisie). (Bruxelles).

.·. *La queue au tueur de cochon* (X, 255). — La queue appartient à celui qui le tue. (Borinage).

On prétend que la queue du porc est la partie la plus délicate de l'animal. Il en est de même du « *croupion* » du poulet.

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *A propos d'une chanson* (t. IX, p. 719, t. X, 192, 255). — Ce n'est pas une chanson, mais bien le refrain d'une chanson abécédaire, que j'ai entendu chanter ainsi en Champagne dans ma jeunesse :

Quand papa Lapin mourra,
J'aurai sa grande culotte.
Quand papa Lapin mourra.
J'aurai sa culotte et ses bas.
Oui j'aurai sa veste et sa casquette,
Oui, j'aurai sa grande paire de guêtres.
Quand papa Lapin mourra
J'aurai sa culotte et ses bas.

B a, ba,
B e, be, ba be,
B i, bi, ba, be, bi,
B o, bo, ba be bi, bo,
B u, bu, ba, be bi, bo, bu,
Bu, bo, bi, be, ba, ba, be, bi, bo, bu.

Refrain. Quand papa Lapin mourra, etc.

C a, ca,
C e, ce, ca, ce,
C i, ci, ca, ce, ci,
C o, co, ca ce ci co,
C u, cu, ca, ce, ci, co, cu,
Cu, co, ci, ce, ca, ca, ce, ci, co, cu.

Refrain. Quand papa, etc., et ainsi de suite en employant toutes les consonnes de l'alphabet.

(Comm. de M. Henri Lebrun).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 9-10 — Septembre-Octobre 1895.

CONTES ARABES ET ORIENTAUX (1)

XI

L'arbre Merveilleux (2)

Il était une fois, dans un certain pays, un puissant Raja qui avait sept filles, mais n'avait aucun fils. Cependant, sa fille aînée avait un fils unique, et la seconde en avait deux, mais le Raja prodiguait toute son affection aux deux fils de sa plus jeune fille et négligeait tout-à-fait le fils de son aînée, quoiqu'il fût plus sage, plus brave, et bien meilleur garçon que les autres. Son caractère tranquille et réservé était peut-être la cause de ce qu'il n'était pas aimé de son grand-père ; car, quoiqu'il eût de meilleures qualités que ses cousins, il était tout-à-fait modeste dans ses manières ; pendant que les deux autres Princes, bien qu'ils ne fissent que peu de chose, faisaient semblant d'avoir fait beaucoup, et se vantaient de temps en temps de leurs exploits.

1. Cf. t. III, p. 561, t. IV, p. 324, 433, 525, t. V, p. 354, t. VI, p. 165, 304, 445, 678, t. VIII, p. 391, t. X, p. 441.
2. Recueilli par Mlle Putlibaï Wadia, traduit en français par Mlle Soonabaï Wacha.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, le pauvre garçon prenait beaucoup à cœur le traitement plein de froideur du vieux Raja, et il désirait ardemment qu'une occasion se présentât où il pût lui rendre un service éclatant et obtenir son approbation, car il faut dire que le garçon ressentait une grande affection pour son aïeul.

Un jour, il arriva que pendant que le Raja faisait la sieste, son vizir vint l'éveiller assez brusquement. Le Raja en fut très fâché, et le regarda d'un mauvais œil et d'une telle manière que le pauvre vieillard commença à trembler, et tombant à genoux, demanda pardon à son roi d'avoir interrompu si étourdiment son sommeil. Mais la colère du Raja était trop grande pour être apaisée par le regret de son vizir, car il avait perdu quelque chose de plus précieux que sa sieste.

« Tu ne sais pas, dit le roi, furieusement, ce que ta sottise m'a coûté. A ce même moment où tu m'as éveillé, j'étais au milieu d'un rêve très agréable et comme il est rarement donné aux mortels d'en avoir. Je pensais que j'étais dans un pays lointain, où parmi les autres choses étranges, je voyais un Arbre merveilleux qui s'élevait jusqu'au ciel ; son tronc était fait d'argent solide, les branches étaient d'or, les feuilles d'émeraudes grandes et brillantes, et les fruits formés de milliers de perles incomparables.

« Pendant que j'étais plein d'admiration pour cet arbre merveilleux, quelqu'un allait me dire comment je pourrais l'avoir, quand tu m'éveillas si brutalement, et la vision splendide disparut sans que j'aie pu savoir comment je pourrais obtenir une telle œuvre de la nature. Je te commande, cependant, d'aller à l'instant me chercher cet arbre, sinon tu ne perdras pas seulement tous tes biens, mais aussi ta tête aux cheveux gris ».

Le pauvre vizir mourait de peur et se croyait perdu, car il ne savait pas où trouver l'objet dont le Raja avait rêvé. Mais les deux petits-fils favoris du Raja qui avaient été attirés par le bruit, vinrent trouver leur grand-père et le prièrent de leur permettre d'aller à la recherche de l'arbre merveilleux au lieu du vieux vizir. Or ces deux hommes rusés avaient à peine assez de courage pour se charger d'une entreprise ordinaire, à plus forte raison de la recherche d'un objet inconnu ; mais ils espéraient par ce moyen avoir beaucoup d'argent, de manière à pouvoir voyager et s'amuser. Cependant le Raja les crut, il les loua de ce qu'il appelait leur effort, leur donna tout qu'ils demandaient, et les envoya avec beaucoup d'argent, et munis d'amples provisions. Aussitôt que les deux garçons eurent quitté la ville de leur grand-père, ils tombèrent dans une mauvaise compagnie et dissipèrent l'argent à cœur joie.

Digitized by Google

Pendant que les deux frères s'amusaient ainsi, leur cousin, le fils unique de la fille aînée du Raja, entendant aussi parler du songe remarquable de son grand-père, demanda à sa mère de lui fournir de l'argent, et il partit tranquillement à la recherche de l'arbre merveilleux.

Après avoir voyagé d'un pays à un autre pendant quelque temps, il arriva enfin près d'une grande forêt. Il la traversait depuis quelque temps, quand un jour il rencontra un grand *Nag* (serpent) couché dans son chemin et arrêtant sa marche. Le jeune homme, cependant, ne fut pas intimidé par ce spectacle. Il rassembla tout son courage, et prenant son épée, il attaqua hardiment le monstre féroce, qui était réellement un démon sous la forme d'un serpent, et que tout le monde connaissait sous le nom de *Lal*. Ce démon, dit-on, gardait la forêt contre tous les étrangers, et on pensait qu'il était invincible. Mais notre héros le combattit si courageusement et si adroitement que dans un court temps il le coupa en morceaux et le tua Aussitôt qu'il eut rendu son dernier soupir, notre homme trouva devant lui un large sentier, menant tout droit au milieu de la forêt. Il se promena hardiment pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il arriva à un grand jardin si agréablement tracé qu'il paraissait évidemment être le séjour des fées. Juste à ce moment une petite fée très belle sortit d'une retraite et, regardant avec grand étonnement le jeune homme, lui dit : « Qui est-ce qui pourrait t'avoir amené ici ? Sûrement rien que la mort de mon père n'aurait pu ouvrir le chemin à un étranger pour entrer chez nous ! » Alors elle se mit à pleurer, à s'arracher les cheveux et à déchirer ses habits.

Le jeune homme commença à la caresser et dit : « Bien que j'aie tué ton père, ma petite fée ; j'ai fait cela pour ma propre défense, et je te promets que je ne ferai pas de mal à un cheveu de ta tête ; mais à la condition, que tu me diras où je peux trouver un arbre au tronc d'argent, aux branches d'or, aux feuilles d'émeraude, et aux fruits de perles ; car, je suis venu à sa recherche et je suis résolu à l'avoir ».

— Eh ! Je puis le faire facilement, dit-elle, car moi, je m'appelle la péri d'argent, et avec mes sœurs, la Péri d'or, la Péri d'émeraude, et la Péri de perles, je forme l'arbre dont tu parles, et si tu peux nous assembler, tu verras bientôt l'arbre devant toi.

— Dis-moi alors où je puis trouver tes sœurs, dit vivement le prince, et je ne perdrai pas un moment à te les amener.

— Eh bien ! prends cette bague d'argent et va tout droit jusqu'à ce que tu voies ma sœur la Péri d'or.

Le jeune homme fit ce qu'on lui ordonnait, et arrivant aussitôt en

Digitized by Google

vue de la Péri d'or, il lui donna la bague d'argent, et lui demanda de l'accompagner chez sa sœur.

La Péri d'or savait pourquoi le jeune homme le lui demandait ainsi.

— Avant de t'accompagner, dit-elle, il faut que tu trouves mes deux autres sœurs ; prends donc cette bague d'or, et va tout droit, jusqu'à ce que tu voies ma sœur la Péri d'émeraude.

Il fit ce qu'on lui commandait et la Péri d'émeraude de son côté lui donna une bague d'émeraude, et l'envoya vers sa sœur, la Péri de perle, et cette dame, reconnaissant le signe, reçut le jeune homme avec grande bonté, lui donna une épée, qui, lui dit-elle, quand elle était tenue dans une certaine position, était douée du pouvoir d'assembler les quatre sœurs, et de les changer en l'arbre merveilleux, au tronc d'argent, aux branches d'or, aux feuilles d'émeraude, et aux fruits de perle ; au lieu qu'aussitôt que la position de l'épée était renversée, l'arbre se séparait et les quatre petites fées s'en allaient.

Notre héros en fit l'expérience sur-le-champ, pour se convaincre que les paroles de la fée étaient vraies. Aussitôt qu'il vit devant lui l'arbre dont son grand-père avait rêvé, il fut plein de joie en pensant que le vieux Raja l'aimerait et le comblerait de faveurs pour avoir réalisé son rêve. Pour cette raison, il changea son épée de position ; les quatre fées cessèrent de former l'arbre et il partit avec elles pour son pays natal.

Après avoir voyagé pendant quelques mois, le jeune prince arriva un jour dans une grande ville, où il rencontra ses cousins. Ils s'amusaient avec des camarades, et s'étonnèrent beaucoup de le voir. Le jeune homme, dans son innocence, leur raconta ses aventures dans la forêt, et leur montra les quatre fées et l'épée magique, avec laquelle elles pouvaient se transformer en cet arbre qui était l'objet du désir de leur grand-père. Ceci rendit les jeunes hommes jaloux, et ils se mirent à chercher quelque moyen de tuer leur cousin et de se rendre maître de son épée magique et de ses fées. Cependant ils crurent utile de disimuler leurs sentiments pendant quelques temps et ils s'offrirent de l'accompagner à leur pays natal.

Après avoir voyagé pendant quelques jours, les trois cousins firent halte la nuit près d'un puits sur une place fraîche ; et après avoir fait leur repas ils se couchèrent. Vers minuit, un des deux frères éveilla notre héros et prétendant qu'il était malade, il le supplia d'apporter de l'eau fraîche du puits pour se désaltérer. Le garçon, sans soupçon, ne voyant rien d'extraordinaire dans cette demande,

Digitized by Google

courut au puits, laissant son épée magique sur son oreiller où il l'avait mis la nuit. Les deux frères méchants le suivaient en secret et juste au moment où ils s'inclinait sur le puits pour tirer l'eau, ils le saisirent par les jambes, et l'y jetèrent, la tête la première. Ceci fait, ils retournèrent à l'endroit où ils avaient dressé leur tente, prirent l'épée magique, et disant aux fées que leur cousin était allé en avant pour informer leur grand-père de leur arrivée, et pour le préparer à leur donner une réception convenable, ils parlèrent de se remettre en route. Cependant, les petites fées soupçonnèrent sur-le-champ quelque mauvais tour, mais voyant qu'elles étaient au pouvoir de ces jeunes hommes sans scrupule, elles ne dirent rien pour le moment et s'en allèrent aussitôt avec eux. Mais pendant qu'elles marchaient, elles jetaient ça et là sur le chemin des grandes touffes de leurs cheveux soyeux, de manière à ce que si leur jeune maître était encore vivant, il ne pourrait trouver aucune difficulté à les suivre.

Les deux frères retournèrent chez eux tout droit, et y arrivèrent. Leur grand-père, qui était très désireux de voir l'arbre merveilleux, les reçut avec beaucoup de joie et de plaisir. Cependant les deux jeunes méchants trouvèrent bientôt que, bien qu'ils eussent l'épée, ils ne savaient pas comment transformer les fées en cet arbre magnifique.

Ainsi ils retournaient l'épée de plusieurs façons, la passaient en arrière et en avant sur les têtes des fées, et essayaient des méthodes différentes pour amener la transformation désirée, mais en vain ; enfin le vieux Raja fut très fâché avec eux, et les blâma sévèrement d'en avoir imposé à sa crédulité.

Sur ces entrefaites, notre homme qui avait été tiré du puits par un étranger, avait trouvé rapidement le chemin de chez lui, conduit par les touffes des cheveux des fées. Ainsi un jour, juste au moment où le Raja, tout-à-fait ennuyé des mensonges avec lesquels les fils de sa fille plus jeune l'avaient dupé de jour en jour, allait demander aux fées elles-mêmes quelle était la vérité de leur histoire, le jeune prince entra dans le jardin où la cour était assemblée et se présenta devant son vieux grand-père. Aussitôt que les fées le virent, elles s'écrièrent avec joie :

— Voici le vaillant jeune homme qui tua notre père *Lal*, et nous emmena du pays des fées ; lui seul sait le secret de nous transformer en cet arbre au tronc d'argent, les autres sont des assassins et des voleurs, car ils ont volé leur cousin et essayé de le tuer.

A ces paroles des fées, le Raja ordonna à ses deux petits-fils de mettre l'épée magique dans les mains de leur cousin, ce qu'ils

Digitized by Google

firent avec une mine abattue et humiliée. Immédiatement notre héros l'agita comme il faut, et aussitôt voilà que l'arbre magnifique se présenta au lieu des belles petites demoiselles.

Le vieux Raja fut transporté de joie, son rêve ayant été enfin réalisé, et embrassant chaleureusement le fils unique de sa fille aînée, il le proclama au même moment son héritier, et en apprenant de lui le traitement qu'il avait reçu de ses cousins, il ordonna de les exécuter immédiatement.

XII

Le stratagème de l'artiste, ou la Princesse qui avait décidé de ne jamais se marier (1)

Il y avait une fois un grand Raja qui avait une seule fille. Elle était très belle, et elle avait beaucoup de talent, et parmi ses occupations favorites était celle de la chasse. Elle allait fréquemment très loin chasser avec une suite nombreuse et pénétrait dans les plus profondes retraites de la forêt à la recherche du gibier.

Un jour, comme elle galopait après un beau cerf, elle se trouva dans une forêt tout-à-fait épaisse, et elle s'aperçut qu'elle était allée bien en avant de sa suite. Elle attendit quelque temps, puis elle grimpa sur un arbre pour essayer d'apercevoir quelques-uns des siens dans le lointain, ou trouver quelque route pour sortir de la forêt, mais en gagnant la plus haute branche elle fut épouvantée de voir un grand feu dans le lointain, — évidemment une partie de la forêt était en flammes.

La pauvre princesse fut comme clouée à sa place à cette vue qui inspirait de la terreur, et continua à regarder pendant quelques heures le monstre horrible qui enveloppait les arbres et les arbrisseaux, aussi bien que les maisons et les retraites des oiseaux innombrables et des bêtes dans son embrasement de feu, et détruisant tout ce qu'il rencontrait sur son chemin. Elle pouvait voir des troupes entières de bêtes fauves et de bestiaux courant çà et là avec une frénésie insensée, dans leur impuissance de trouver leur chemin hors de ce qui leur semblait être la mort certaine, et des oiseaux à plumage étrange et différent, étouffés par la fumée dense, et incapables de voler dans l'atmosphère pesante, chargée de cendres volantes du grand feu, poussant des cris pénétrants d'angoisse avant de céder à leur sort inévitable.

1. Recueilli par Mlle Putlibaï Wadia et traduit en français par Mlle Julibaï Tarachand.

Digitized by Google

Au milieu de cette scène de chagrin, la bonne princesse était gravement touchée, en voyant une paire d'oies sauvages qui faisaient des efforts inouïs pour sauver leurs petits des griffes du feu. Leur difficulté était augmentée par le fait que les pauvres petites créatures n'avaient pas encore d'ailes, et étaient ainsi complètement incapables de se sauver. Il était impossible aux parents de les porter dans leurs becs, comme ils essayaient inutilement de faire, loin des flammes pressantes. Ils volaient çà et là, ne sachant que faire, jusqu'à ce que le feu fut trop près pour leur laisser quelque espoir de se sauver eux-mêmes ou leurs petits. Toutefois, comme les flammes étaient sur le point d'atteindre le nid, le mâle, ne voulant pas sacrifier sa propre vie quand il ne pouvait sauver celle de sa famille fit une dernière tentative désespérée, et avec un effort se trouva hors de la portée du danger ; quand exactement au même moment la pauvre mère l'oie comme si elle eût voulu se venger de sa conduite égoïste, se jeta sur sa malheureuse couvée, et avec un cri sauvage d'angoisse se laissa brûler dans les flammes, qui alors se fermaient sur elle et sur ses innocents petits.

La princesse qui avait observé tout ceci avec un intérêt croissant, fut gravement touchée à cette vue. « Ah ! se dit-elle, que ces mâles sont égoïstes et faux, je suis sûre qu'ils sont comme cela dans le monde entier, que ce soient des oiseaux, des bêtes, ou des hommes, je ne veux donc avoir affaire à eux, ni leur confier rien ; non je ne me marierai point. »

A peine la princesse eût-elle pris cette résolution un peu inconsidérée, qu'elle aperçut ses serviteurs qui venaient vers elle. Ils étaient venus la chercher, et quand elle descendit et les rencontra, ils étaient enchantés, parce qu'ils l'avaient cru perdue.

Mais à partir de ce jour notre héroïne avait un air triste, évitait la société de tous ses amis mâles, et déclarait à ses parents sa ferme résolution de ne jamais se marier. Ceci leur fit du chagrin, et ils la pressèrent de leur dire ce qui lui avait fait prendre une résolution si insensée. Mais la princesse garda le silence et ne voulut leur donner aucune explication, de sorte que tout le monde finit par croire que la fille du roi ne voulait point se marier, et les prétendants s'éloignèrent peu à peu.

Un jour, il arriva qu'un artiste renommé visita la cour du Raja, et par l'ordre de sa majesté peignit des tableaux remarquables pour le palais royal ; quand le temps de son départ arriva, il pria la belle princesse de lui donner quelques séances, elle y consentit après une grande hésitation et lui permit de tracer sur la toile une ressemblance fidèle de son visage de fée. Le portrait fut fini en

Digitized by Google

quelques jours, mais l'artiste, au lieu de le donner à la princesse, quitta la cité sans bruit en l'emportant.

Or, l'artiste connaissait un vieux roi, à qui il vendit le portrait pour une grande somme d'argent; et quand il fut suspendu dans le salon, tout ceux qui le virent l'admirèrent, et voulurent savoir qui était l'original.

Il arriva que le fils du roi, qui était allé à la chasse, revint après quelques jours, et quand il vit le portrait il tomba éperdument amoureux de la belle image tracée sur la toile, sans même prendre la peine de s'informer quel en était l'original. Et à partir de ce jour, il se refusa toute jouissance et passa son temps dans la solitude. Cela fit du chagrin à son vieux père, qui, quand il apprit la cause de la tristesse de son fils, envoya des messagers chercher l'artiste pour savoir quel était l'original de ce portrait. Mais les recherches furent vaines, l'artiste avait quitté la cité quelque temps auparavant, et on ne savait pas ou il était allé.

Le jeune prince en fut très contrarié et il tomba malade; il devint très capricieux et regardait avec défaveur tous ceux qui l'approchaient. Un jour il arriva que le premier ministre, un vieux serviteur de l'état, l'éveilla par erreur d'une rêverie dans laquelle il était tombé, et il en fut tellement irrité qu'il condamna à mort le vieillard.

Quand le premier ministre fut mené à l'échafaud, le vieux roi l'apprit et il pria son fils d'accorder quelques jours à ce malheureux vieillard pour mettre ordre à ses affaires publiques et privées.

Le prince y consentit, et on permit au ministre d'aller chez lui. Il décida de ne pas raconter cette fâcheuse nouvelle à sa famille; mais celle-ci devina à sa pâleur qu'il avait quelque chose. Enfin la plus jeune fille, qui était la grande favorite de son père, réussit à lui faire avouer la cause de son chagrin. Lorsqu'elle la sut, elle alla chez le jeune prince et le pria d'épargner la vie de son vieux père, jusqu'à ce qu'elle pût aller chercher l'original de ce portrait, et savoir dans quel pays il était.

Le prince était charmé, parce qu'il vit dans le dessein de cette jeune femme quelque espoir de réaliser ce qui était au plus un rêve pour lui; et il y consentit de bon cœur. Le vieux premier ministre fut bien accueilli par le roi qui lui restitua sa haute position avec plaisir.

Bientôt la fille du premier ministre commença à se préparer pour le voyage; avant tout elle traça une copie du portrait, et puis elle s'habilla en homme. Tout fini elle partit. Elle avait un travail ardu devant elle sans doute, parce qu'elle ne savait quelle direction

Digitized by Google

prendre, ni où demander des nouvelles de la princesse, mais l'amour filial lui donna du courage et elle se décida à trouver la princesse, ou à périr en l'essayant.

Ainsi elle voyagea pendant plusieurs mois, et montra le portrait à tous ceux qu'elle rencontrait, mais en vain. Enfin après avoir voyagé pendant plus d'un an, elle arriva à un pays où tous ceux qui virent le portrait lui dirent que c'était la fille du roi « celle qui est décidée de ne jamais se marier ».

— Qu'est-ce qui lui a fait prendre cette résolution? demanda la belle artiste.

— Personne ne peut le dire, lui répondit-on, ses parents eux-mêmes ne le savent pas.

La pauvre princesse était désappointée, mais elle prit courage, et louant une maison près du palais du roi elle y ouvrit un atelier. Chaque jour elle s'asseyait là, près de la fenêtre qui donnait sur le palais et travaillait avec ses couleurs et ses brosses, jusqu'à ce que l'attention du roi fut attirée vers elle. Aussi un jour le roi la fit venir en sa présence, et après avoir examiné ses peintures, les loua hautement et lui ordonna de peindre des tableaux pour le palais qu'il bâtissait alors pour sa fille. La belle artiste obéit de bon cœur à l'ordre du roi, ayant dans l'intervalle vu la princesse, et elle s'assura qu'elle n'était autre que l'original de ce portrait qui avait fait perdre la raison au prince. En conséquence, quand le palais fut prêt, elle y alla et commença à peindre les dessins les plus beaux et les plus artistiques qu'elle put imaginer, sur les murs, sous les arcades, et dans tous les endroits imaginables. Le roi, les nobles et même les dames de la cour rendirent parfois des visites au palais, et tous admiraient la façon, et le choix des sujets. Chaque peinture semblait une étude et chacune avait une histoire que l'artiste racontait d'une manière très intéressante. Cette dernière circonstance attira nombre d'autres visiteuses, parmi lesquelles étaient les dames d'honneur de la princesse, et l'artiste croyait que celles-ci étaient des personnes qui pouvaient probablement lui dire le motif qui avait porté la princesse à décider de ne jamais se marier.

Ainsi elle commença à travailler et les gagna, avec ses manières engageantes, et enfin réussit à apprendre d'une d'elles à qui la princesse avait confié le secret, l'histoire vraie de son aventure dans la forêt et le motif de sa détermination.

C'était tout ce que l'artiste désirait; immédiatement après, elle traça sur un des murs du salon un tableau représentant justement l'opposé de ce que la princesse avait vu dans la forêt. — Un tableau montrait l'infidélité de la femelle, et le dévouement du mâle. Au

Digitized by Google

lieu d'oies, elle mit une couple d'antilopes et à la princesse elle substitua un prince, si jeune, si brave, et si beau, qu'il ne pouvait manquer de gagner le cœur de quelque femme.

Quand ce tableau fut fini, notre artiste demanda à toutes les amies de la princesse de la prier de venir le voir ; enfin un jour, à sa grande joie, la princesse l'honora d'une visite, et, allant de tableau en tableau, admira beaucoup l'habileté de l'artiste. Quand cependant, elle vint à celui où étaient représentés le prince et les antilopes, elle parut grandement surprise, et tomba pendant quelque temps dans une profonde rêverie. Alors se tournant vers l'artiste, elle lui dit :

— Quelle est l'histoire de ce tableau, mon bon ami ?

— Oh ! belle princesse, répliqua la fille déguisée du premier ministre, ce tableau représente une aventure que le prince de notre pays a eu il y a quelque temps dans une forêt. Peut-être ne vous intéresserait-elle pas beaucoup, madame, quoiqu'elle nous inquiète, nous, qui sommes des sujets fidèles de son père ; cet épisode de la vie de notre prince a apporté un changement dans son existence, parce que depuis ce temps il a décidé de ne jamais se marier, car il croit que tout le beau sexe est faux, et qu'il est inutile de s'y fier.

— Quelle chose étrange ! s'écria la princesse interrompant l'artiste, les mâles peuvent-ils donc être fidèles et les femelles infidèles ? J'ai toujours cru que les mâles étaient infidèles, mais maintenant je vois mon erreur. Dorénavant je ne jugerai pas les hommes si durement.

— Ah ! je suis bien content de vous entendre, dit l'artiste, je voudrais bien que notre prince pût voir son erreur comme vous.

— Je crois qu'il faut le lui montrer, dit la princesse, et peut-être changera-t-il d'avis comme moi. Et vous, bel artiste, vous pouvez lui raconter un épisode de ma vie, et voir quel effet il ferait sur lui.

Maintenant à partir de ce jour tout le monde sut que la princesse avait changé d'avis, et beaucoup de prétendants vinrent encore une fois demander sa main ; mais elle n'en fit pas le moindre cas, son plus grand plaisir était de voir le tableau du prince, et de parler à l'artiste.

Enfin elle devint amoureuse de lui, et exprima son désir de le voir.

Alors l'artiste retourna dans son pays, à la grande joie du premier ministre et du jeune prince, qu'il mena chez la princesse, et leur mariage fut célébré avec de grandes réjouissances.

PUTLIBAÏ WADIA, SOONABAÏ WACHA ET JULIBAÏ TARACHAND.

Digitized by Google

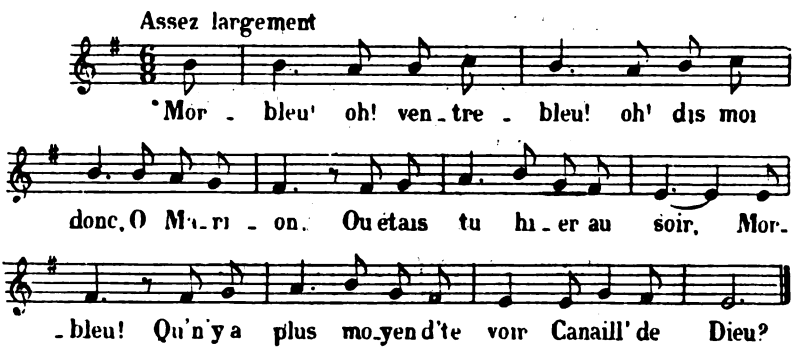
LE JALOUX

Ou les Répliques de Marion

VI *bis*.

Version des Hautes-Pyrénées.

La *Revue des Trad. pop.* a publié dans un de ses récents numéros (mars 1895) une variante mélodique de cette chanson, recueillie par M. Maurice Bouchor, mais non accompagnée du texte : ce texte ayant été retrouvé, nous le donnons en répétant la mélodie, afin que nos lecteurs puissent avoir une idée complète de la chanson sans avoir à se reporter à un précédent numéro.



Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,
Où étais-tu hier au soir,
Morbleu,
Qu'n'y a plus moyen d'te voir,
Canaille de Dieu !

Mon Dieu, la Sainte Vierge, mon mari,
Mon bel ami,
J'étais là-bas dans la rivière,
Mon Dieu,
Laver tes petits bas de laine,
J'aime un Dieu.

Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,

Digitized by Google

A qui était donc cette canne,
Morbleu,
Qui était dessur la table,
Canaille de Dieu !

Mon Dieu, la Sainte Vierge, mon mari,
Mon bel ami,
C'était la queue de la poêle
Mon Dieu,
Qui était dessur la table,
J'aime un Dieu.

Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,
A qui étaient donc ces habits,
Morbleu,
Qui étaient dessur mon lit,
Canaille de Dieu !

Mon Dieu, la Sainte Vierge, mon mari,
Mon bel ami,
C'étaient les habits de tes noces,
Mon Dieu,
Il faut bien que je te les brosse,
J'aime un Dieu.

Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,
Qui était-il, ce personnage,
Morbleu,
Qu'était couché hier à ma place,
Canaille de Dieu !

Mon Dieu, la Sainte Vierge, mon mari,
Mon bel ami,
C'étaient les fill's de ton village,
Mon Dieu,
Qui étaient couchées hier à ta place,
J'aime un Dieu.

Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,
Estc'que les fill's de mon village,
Morbleu,
Portent de la barbe au visage,
Canaille de Dieu !

Mon Dieu, la Sainte Vierge, mon mari,
Mon bel ami,
C'est qu'elles ont pris des mûres,
Mon Dieu ;
Ell's s'en ont frotté la figure,
J'aime un Dieu.

Digitized by Google

Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,
Est-ce qu'entre Janvier, Février
Morbleu,
Il y'a des mûres aux mûriers ?
Canaille de Dieu !

Mon Dieu, la Sainte Vierge, mon mari,
Mon bel ami,
C'est qu'au jardin de mon père
Mon Dieu ;
Elles se sont bien conservées.
J'aime un Dieu,

Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,
Tu m'en as fait une bien belle ;
Morbleu,
Il faut donc bien que tu m'la paies.
Canaille de Dieu !

Mon Dieu, la Sainte Vierge, mon mari,
Mon bel ami,
Pardonne-moi cette faute,
Mon Dieu,
Demain je t'en ferai une autre.
J'aime un Dieu.

Morbleu, ô Ventrebleu, oh ! dis-moi donc,
O Marion,
Tu ne m'en feras pas d'autre,
Morbleu,
Il faut donc bien que je t'égorge.
Canaille de Dieu.

Cette chanson m'a été chantée, en 1875, à Verdun, par un caporal du 94e de ligne, nommé Labatut, charpentier de marine de son état, et natif des Hautes-Pyrénées.

MAURICE BOUCHOR.

Digitized by Google

UN JEU MAROCAIN [1]

V

Le jeu de la bague existe aussi en Asie-Mineure et la manière dont il est pratiqué à Indgé-Sou, est décrite d'une façon très complète dans le livre de MM. Carnoy et Nicolaïdès [2]. Je la résumerai succinctement, car il s'est introduit de nombreuses complications dans la marche du jeu.

« Les joueurs se divisent en deux partis. Le premier groupe cache une bague sous l'une des neuf tasses que l'on a déposées sur un plateau. Le deuxième groupe doit retrouver la bague en soulevant les tasses. Si les chercheurs trouvent l'anneau en soulevant la première tasse, ce sera à eux de cacher la bague; s'ils la trouvent à la *deuxième* tasse, ils donnent dix nombres aux premiers qui continuent à cacher l'anneau ; si c'est à la *troisième*, les premiers gagnent 6 nombres; à la *quatrième*, 5; à la *cinquième*, 4; à la *sixième*, 3; à la *septième* et à la *huitième*, 2. Il est superflu d'enlever la neuvième. » Quand un parti a une avance sur l'autre, il chante quelques vers contre son rival. Si l'avance est de trente à cinquante, il chante de nouveaux couplets. Quand on est arrivé à 50 points, le parti gagnant allume un candélabre que deux personnages présentent au chef du parti perdant en chantant quelques vers. « Ce dernier s'efforce de prendre la bague ; au lieu de la lui remettre, on lui crache au visage. En même temps, on applique un cachet, noirci dans la fumée de pétrole sur le front d'un des perdants et sur la main d'un de ses compagnons; ce dernier s'appelle le *garant* du premier. — Si le parti gagnant n'arrive pas à temps au nombre de 100 et se laisse devancer par l'autre parti, il est obligé d'enlever les deux cachets en les léchant avec la langue.

RENÉ BASSET.

1. Voir suite, t. X, p. 372.
2. *Traditions populaires de l'Asie mineure*. Paris 1889, petit in-8, p. 324-329.

Digitized by Google

PARALLÈLES (1)

VII

Sextus Tarquin avait réussi en se donnant pour transfuge, à se rendre maître de l'esprit des habitants de Gabies, en guerre avec Rome. « Quand il se croit assez fort pour tout entreprendre, il envoie à Rome un émissaire pour y demander les ordres de son père (Tarquin le Superbe) puisque, grâce à Dieu, il est maître de toutes choses chez les Gabiens. Ce messager, sans doute, n'inspirait qu'une demi-confiance au roi; il n'en reçut pas de réponse verbale. Le roi passa avec lui dans le jardin du palais, comme plongé dans ses réflexions; et là, se promenant sans ouvrir la bouche, il abattit avec une canne la tête des plus hauts pavots. Le messager, fatigué d'interroger sans recevoir de réponse, revient à Gabies, croyant n'avoir pas accompli son mandat. Il raconte ce qu'il a dit, ce qu'il a vu; mais, soit colère, soit haine, soit fierté naturelle, le roi n'a pas répondu un seul mot. Sextus sut démêler les désirs et les ordres de son père dans ce silence et ces allures mystérieuses. Aussitôt il fait périr les principaux Gabiens, en profitant des haines qu'il avait soulevées contre eux ».

Ce récit de Tite-Live (2) se trouve plus abrégé dans Valère Maxime (3) et dans Florus (4), reproduit textuellement par Jornandès (5).

Une conspiration contre Mangou-Qaân, un des successeurs de Djenguiz Khân, ayant été découverte (6), les conspirateurs furent arrêtés et le souverain étant indécis sur la manière dont il les traiterait, « Mohamed Yelvadji dit que, si le prince l'ordonnait, il citerait un trait d'histoire ayant quelque rapport avec le sujet présent. Lorsqu'Alexandre, continua-t-il, déjà vainqueur de la Perse, se préparait à marcher vers l'Inde, plusieurs de ses capitaines méconnurent son autorité; chacun d'eux voulait faire le maître. Indécis sur la conduite qu'il devait tenir à leur égard, il fit consulter Aristote. Le ministre

1. Suite, voir t. VII, p. 595, VIII, p. 209, 456.
2. *Histoire romaine*, L. I, ch. 54.
3. *Œuvres*, L. VII, ch. IV, *De stratagematis Romanorum*, § 2.
4. *Histoire romaine*, L. I, ch. 7.
5. *De temporum successione* (*Œuvres*, éd. et tr. Savagner, Paris, 1842, in-8, p. 46).
6. Sans doute celle que formèrent les fils de Kouyouk-Khân, ayant Chiramoun à leur tête, lors de l'avènement de Mangou-Qaân, et qui est racontée en détail par Abou'l Ghazi Behadour Khan, *Histoire des Mongols et des Tatares*, éd. et tr. Desmaisons, S.-Pétersbourg, 1874, 2 vol. in-8, t. I (texte), p. 145-146, t. II (traduction), p. 154.

Digitized by Google

incomparable mena le député dans son jardin, où, en se promenant, il donna l'ordre d'arracher les arbres les plus vigoureux et d'y planter de jeunes et faibles rejetons. Le député fut congédié sans autre réponse, mais Alexandre, auquel il rendit compte de ce qu'il avait vu, comprenant l'intention d'Aristote, punit de mort l'ambition de ses capitaines et les remplaça par leurs fils. » — Mangou Qaân, frappé de cet exemple, se décida à faire périr les officiers arrêtés (1)

Le trait commun aux deux récits, l'avertissement déguisé, n'est peut-être pas une simple coïncidence : on remarquera en effet que dans la version persane, l'apologue est donné comme de source occidentale. Alexandre est naturellement substitué à Tarquin que les Orientaux ne connaissent pas.

On peut encore rapprocher de cette parabole en action l'avis donné par Guillaume au Court-Nez à Anséis d'Auvergne, que le roi Louis a envoyé pour le consulter au moment où il est assiégé par le géant Isoré. Louis a éloigné de sa cour tous les bons chevaliers pour ne conserver que des flatteurs et des lâches. L'ermite, sans répondre un seul mot à Anséis, coupe dans son verger les arbres fruitiers, les plantes salutaires, les feuilles, et à leur place il plante des ronces, des orties et des herbes parasites. Le messager vient raconter au roi l'action de l'ermite qu'il n'a pas comprise, mais qui est expliquée par le duc Galerans « de grand aage ».

« Li grans hermites qu'Anseys vet nomant,
Ce fut Guillaumes, par mon grenon ferrant.
Li bones herbes qu'il ala errachant,
Li arbrissel qu'il ala defroissant,
Pourquoi le fist sachiés certainement :
Tu as ta terre empirée formant
Des gentix homes, des sages, des vaillans,
Qu'ensus de toy a chassé laidement;
Désertés as les pères, les enfans,
Par les frans homs est li sire poissans;
Tu n'en as nul de gentix, né de frans,
Perdu les as tous par ton malvais sens...
Les males herbes dont fist restorement
Ce senefie, par Dieu omnipotent,
Les losengiers et les faus mesdisans
Que entor toy as tenus longement,
Cui as donné ton or et ton argent...
Qui bordes croit et losengiers sovent,
Au chief de tor par mon chief se repent. » (2)

RENÉ BASSET

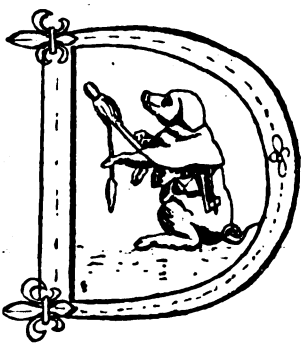
1. *Tarikh Djihankouchaï*, reproduit par Rachid ed Din, *Djami'ut tewarikh*, cité par d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, La Haie, 1834, 1 v. in-8, t. II, p. 258-259.
2. *Moniage Guillaume*, cité par P. Paris, *Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, t. VI, Paris, 1845, in-8, p. 141-142.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS[1]

IV

Les Potiers.



Dans certaines parties de la Bretagne les hommes qui font de la poterie sont l'objet d'une sorte de réprobation, parce que c'est, dit-on, un métier de femme. Il est possible que ce soit une survivance d'une époque où, comme encore à l'heure actuelle chez certains sauvages, les femmes étaient en possession de fabriquer la poterie qui servait au ménage. A la Nouvelle Calédonie, la fabrication du grossier pot-au-feu est un secret de famille qui ne se transmet que de femme à femme, et la dépositaire de ce secret momentané est réputée sorcière. (*Soc. d'Anthropologie.* 3e s., t. II, p. 749). Chez les Indiens Galibis la seule de la troupe qui pratiquait la confection de la poterie était une vieille femme, la mère du chef. (*Ibid.* 3e s. t. V, p. 649). Chez les Amakoua, la fabrication de la poterie est réservée aux femmes. (*Société de Géographie*, 1848). Au Brésil, d'après Léry, il en était de même. (Lahabpe, *Histoire des Voyages*, t. XIII, p. 84).

Secrets et incantations.

Les potiers du Berry avaient un *secret*, pour empêcher les pots de se fendre au fond. (G. Sand. *Promenades autour de mon village*, p. 188).

Chez les Indiens Mandans, quand une pièce est peinte, on la remet aux vieilles femmes, qui allument et entretiennent au bord du fleuve des feux où les poteries sont portées et cuites ; pendant cette dernière opération, les vieilles femmes se tenant serrées par la main, dansent en rond autour de ces feux, en chantant et en invoquant le mauvais esprit, pour qu'il n'appesantisse pas ses mains fatales sur ces poteries, et ne les fasse pas éclater dans le feu. (Catlin, *les Indiens*, p. 248). On peut rapprocher cette croyance de celle cons-

1. Cf. t. IX p. 501, 570, 644, 687, t. X p. 27, 95, 156, 199, 272, 328, 397, 460.

Digitized by Google

tatée par Pline : Beaucoup croient que les ouvrages de poterie se brisent par les paroles. (*Hist. naturelle*, t. XXVIII, c. 4).

P. S.

Corporation des potiers russes.

Dans le bourg de Khomoutzi (distr. de Michorod, gouv. de Poltava) existe une corporation de potiers. Chaque membre de ce corps de métier ne doit, selon l'usage, ni tuer des animaux vivants, ni écorcher des animaux morts, autrement il sera *effacé* du *papier* c. à d. exclu de la corporation. La corporation a une croix avec les images du Christ et de St-Nicolas son patron. Cette croix ainsi que la cassette de la corporation se trouvent toujours chez le *Tzekhmistr* (doyen). Les potiers ont dans l'église de leur paroisse une image de St-Nicolas, quelques bannières et quatre cierges renouvelés quatre fois par an. En entrant dans la corporation chaque membre doit payer 1/2 rouble à la caisse et régaler ses nouveaux confrères. Soumtzov, *Koultournya perejivania* (les survivances dans la civilisation). Kiev, 1890, p. 351.

T. Volkov.

LVI

Métiers croquemitaines

Les pillotous ou chiffonniers ambulants ont l'avantage de personnifier Croquemitaine dans tout le Clos-Poulet (Saint-Malo et sa banlieue), sans doute parce que leur cri, quand il retentit dans la rue, faisant vibrer les vitres jusqu'au troisième étage, a quelque chose de spécialement apeurant et fantastique. Quand les mamans veulent faire taire les enfants qui pleurent, elles leur traduisent ainsi le cri du marchand de guerchots : « Avez-vous des petits enfants à vendre par là, mesdames ! »

E. Herpin. *Côte d'Emeraude.*

LVII

Confiseurs populaires

A certains coins de rue, à proximité des petites écoles toujours, se dressait un modeste étal. Là dans un aimable désordre, gâteaux légèrement poudreux, fruits montés, réglisse en bois, en bâton, en *tortillon*, billes ou *canettes* en flacons, perles de verre à un sou le dé,

Digitized by Google

sollicitaient sans cesse l'estomac et les yeux. Et parmi ces attractions, il en était une qui primait toutes les autres : le *Caramolé*, léger bâton de sucre pilé et tordu dont le berlingot moderne n'est qu'un pastiche dégénéré. Quatre bâtons de Caramolé pour un sou ! C'est invraisemblable, ou bien avouez que ces braves femmes, aussi dépenaillées que leurs boutiques, ces artistes qui d'un simple frottement des mains engendraient ces friandises, étaient d'un désintéressement héroïque. Aujourd'hui plus de caramolé ; la recette en est perdue. Au nom de l'archéologie, je dois la révéler : pour donner au Caramolé cette saveur, le bouquet voulu, mes briochines n'auraient jamais manqué de cracher dans leurs mains. (A. DE LA VILLERABEL. *A travers le vieux Saint-Brieuc*. 201.)

Lorsque je faisais mes études au collège de Dinan vers 1860, il y avait encore sur la place Saint-Sauveur deux ou trois bonnes femmes qui fabriquaient du caramolé, et l'on assurait que, soit pour rouler plus facilement leurs bâtons, soit pour lui donner un certain goût, elles crachaient aussi dans leurs mains.

P. S.

LVIII

MARCHANDS DE COMESTIBLES POPULAIRES

Vers 1820, les marchandes de *noces*, bouillie de farine d'avoine cuite à l'eau, envoyaient un petit garçon courir les rues de leur quartier en criant : Aux noces ! chez la mère X... allons vite aux noces, toutes chaudes et vite. Il était payé de sa peine d'une écuellée de noces, et avait en outre la cuillère à lécher. Dans la rue d'Antrain, un petit drôle auquel on avait peut-être fait la leçon, modifiait ainsi son cri : Aux noces ! dans le derrière de Mam'selle L..., la marchande demeurait au fond d'une cour. (COULABIN, *Locutions du pays de Rennes*).

En 1863, étant étudiant en droit à Rennes, j'ai encore vu les ouvrières à la sortie de l'atelier aller acheter des noces chez des marchandes du Vau Saint-Germain et de la rue d'Antrain ; mais on ne les criait plus.

P. S.

LIX

LES CHAUFOURNIERS

Quand la chaux se refuse à cuire, ce qui arrive quelquefois, c'est qu'un sort lui a été jeté. Dans le Bocage normand pour écarter les

Digitized by Google

sortilèges, on place sur le four, avant de l'allumer, une croix formée de deux bâtons croisés ; parfois on le remplace par de l'eau bénite répandue sur la chaux.

(LECŒUR. *Esquisses du Bocage normand*, II, 58.)

LX

LES PAVEURS

Dans ma jeunesse, mon père étant secrétaire de la mairie de L..., (Laon), une députation de paveurs vint me chercher, le bouquet à la main, pour poser la première pierre d'une place. On pense quelle joie me procura cet honneur, malgré le mal que me donna la « demoiselle » quand il s'agit de la soulever.

(CHAMPFLEURY. *Simple histoire d'un rentier et d'un lampiste*.)

P. S.

LXI

LES CRIS DES RUES

Les cris des marchands ambulants à Paris ont été l'objet de travaux importants, dont le plus considérable est l'ouvrage de G. Kastner. Les *Voix de Paris ;* Regis de la Colombière a aussi publié l'intéressante et assez rare monographie des *Cris de Marseille* ; on trouve quelques cris de marchands de poissons dans le *Glossaire boulonnais* de E. Deseille, dans la *Côte d'Emeraude* d'E. Herpin ; des cris de Lille dans les *Mœurs de la Flandre Française* de Desrousseaux. Il serait intéressant de relever dans les diverses villes ceux qui existent encore ou ceux dont les personnes âgées ont conservé le souvenir. P. S.

LXII

PRÉSAGES DE BONNE JOURNÉE

Samedi dernier, me dit mon cocher, en sortant, à sept heures du matin, de chez mon bourgeois, *Petit Gris*, mon cheval, hors la main, détacha deux ruades. Bon ça ! me dis-je à part moi, les aubaines sont bonnes aujourd'hui : ce présage-là ne m'a jamais manqué. (*L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, III, 31). P. S.

Digitized by Google

II (*suite*)

Blasons de Métiers

Meuniers (*Pays de Vannes*)

— *Lair ! lair !*
Er meliner !
Ea er meliner dér groug
Ur sohad bled é kren é houg !
Voleur ! voleur !
Le meunier !
Le meunier va à la potence
Avec une pochée de farine au cou.

— *Ur meliner hag un tavarnour*
E hra fortun a p'hou dez labor
Un meunier et un aubergiste
Font fortune quand ils ont du travail.

Er meliner, lair er bled,
E vou krouget dré é ved troèd,
Ha ma ne vé keh krouget mad
E vou krouye get è sohad
Le meunier, voleur de farine,
Sera pendu par l'orteil,
Si bien pendu il n'est pas de la sorte,
On lui attachera son sac de farine.

— *Petra e lak er meliner de vouh peur ?*
— *Pen devé grou nén devé keh deur*
— *Petra e lak er meliner de vouh kran ?*
— *Pén devé deur nén devé keh gran.*
— Qu'est-ce qui rend le meunier pauvre ?
— Quand il a du grain, il n'a pas d'eau,
— Qu'est-ce qui rend le meunier canaille ?
— Quand il a de l'eau, il n'a pas de grain.

Tailleurs

— *Bravoure d'un tailleur* (1) : Il revenait de sa journée. Il faisait nuit ; mais il y avait beau clair de lune. Il traversait un champ.

(1). Cf. Paul Sébillot, *Légendes et curiosités des Métiers* : Les Tailleurs; les Meuniers.

Digitized by Google

Tout à coup il voit dans son chemin, quelque chose de monstrueux. Il tire son chapeau, se met à genoux et récite des *Ave Maria*. Le monstre ne disparaît pas. Il s'anime, se lève, prend ses grands ciseaux, et en avant. C'était une fougère qu'agitait le vent.

Heih dé kent hag heih dé goudé
E ma goah en ti ag er hemener.
Huit jours avant et huit jours après
La maison est pire du tailleur.

P.-M. LAVENOT.

XVI (*suite*)

FÊTES DE MÉTIERS

Les bûcherons[1] de la forêt de Fontainebleau avaient une semaine avant le Carnaval un jour de fête qu'ils appelaient Saint-Sabot : le grand Natole avait tel que les autres, frappé du dos de sa cognée le tronc creux d'un arbre et la coulotte sur laquelle les scieurs de long font glisser jusqu'à leur chevalet les billes à débiter sur place. A ce bruit cadencé ; entendu de loin et accompagné de chansons, qui est un signal, un appel aux marchands ventiers, le commis était venu distribuer à chacun un écu pour faire la noce. Vieille coutume qui, de même que tant d'autres, va se perdant peu à peu ».
(LÉON DUVAUCHEL, *La Moussière*. 219).

P. S.

XLIII

SECRETS DE MÉTIERS (suite)

A Liège, on prétendait jadis que les orfèvres confectionnaient leurs filigranes d'or avec les cheveux de personnes rousses.

ALFRED HAROU.

1. Cf. sur les Bûcherons : Les Bûcherons et les Charbonniers dans *Légendes et curiosités des métiers*, par Paul Sébillot.

Digitized by Google

QUELQUES TRADITIONS ET CROYANCES DU BAS-ARMAGNAC (GERS) (1)

I

FÊTES RELIGIEUSES

Noël

UNE des fêtes de l'Eglise qui ont donné le plus naissance à diverses superstitions est assurément la Noël. D'après une tradition, dont j'ai trouvé quelques organes à Eauze, après la nativité du Sauveur, l'âne qui était dans l'étable de Béthleem s'efforçait d'enlever la paille, sur laquelle était couchée le saint enfant, pour la manger. C'est pourquoi la Sainte Vierge, voyant cela, jeta un malédiction sur l'âne et prédit que de l'union de ce dernier avec l'ânesse naîtraient seulement des ânillons sans force et presque sans vie. Depuis lors, les ânes ne se reproduisent que par leur union avec les juments.

Une autre tradition, beaucoup plus générale que la première, veut que les bœufs dans leurs étables s'agenouillent dévotement pendant la messe de minuit au moment de l'élévation, dès qu'ils entendent sonner la cloche. On ajoute qu'il faut bien se garder d'entrer dans l'étable tandis que les bœufs sont à genoux ; le téméraire qui le ferait serait sûr de mourir peu de temps après et certainement avant la fin de l'année. De nombreuses personnes dans les campagnes racontent à l'appui qu'un bouvier, ayant voulu s'assurer du fait, entra dans l'étable au moment solennel, et trouvant les bœufs agenouillés leur dit dans son patois : « Bœufs, que faites-vous là prosternés en prière ? » A quoi les bœufs répondirent : « Nous nous préparons pour te porter au cimetière ». (Dans les campagnes de l'Armagnac en effet c'est sur un char traîné par des bœufs que l'on porte les morts à l'église et au cimetière). Le bouvier, terrifié par cette réponse, fut saisi d'une fièvre ardente qui le conduisit au tombeau en peu de jours.

Digitized by Google

Durant les neuf soirs précédant la fête de Noël, on se réunit dans les maisons, entre voisins, et chacun dit son conte de Noël, ou chante son vieux cantique, tout en mangeant des châtaignes et en buvant du vin nouveau. Mais les réunions de ce genre les plus nombreuses et les plus gaies sont celles qui ont lieu au clocher de la paroisse. Le carillonneur y amène ses parents et amis ; vers huit heures du soir, il commence une sonnerie à toute volée, laquelle se prolonge avec des interruptions jusqu'à neuf ou dix heures. Pendant ce temps-là, et surtout durant les interruptions, tout le monde festoie et chante au clocher. En outre, dès le premier coup de cloche du premier des neuf soirs, celui qui l'entend et le remarque le premier *croque* l'une des personnes avec laquelle il se trouve quand la sonnerie retentit, et lui dit en patois : « *Croque-moi, je te croque* ». La personne ainsi *croquée* ou interpellée doit donner à l'autre un cadeau ou une étrenne, qui se donne d'habitude le jour de l'an ou de l'Epiphanie. Cette sonnerie des neuf soirs s'appelle en notre patois : *souna lous Aouents*, sonner les Avents.

L'Avent est le temps de la Guilloné (1). Sur la Guilloné ancienne, qui subsiste toujours, plusieurs poètes du cru ont greffé de nos jours divers chants du même rhytme, soit politiques, soit purement locaux et se rapportant à quelque chronique de la paroisse ou de la région plus ou moins scandaleuse. Même, quand on chante la Guilloné ancienne, il est fort rare qu'on n'y place pas quelques couplets ou complimenteurs ou désobligeants pour telle ou telle personne connue. En certaines paroisses, le chant de la Guilloné commence le soir de Ste-Catherine, 25 novembre. Dans les autres, villes et campagnes, il débute le samedi soir, veille du premier dimanche de l'Avent. Voici comment cela se passe. Il se forme des groupes de cinq ou six jeunes gens, quelquefois plus, mais très rarement au dessus de dix. Armés chacun d'un gros bâton, ils partent ensemble, à la nuit close, et s'en vont devant chaque maison de la paroisse et des paroisses voisines, chanter la Guilloné. Leur course dure toute la nuit, souvent jusqu'à une heure assez avancée de la matinée du dimanche. Devant chaque maison qu'ils trouvent sur leur passage, et quelle que soit l'heure, ils s'arrêtent et chantent la Guilloné. Si la veillée durait encore quand ils se présentent, on les fait entrer et on leur sert à manger et à boire ; quant à eux, se groupant en cercle au milieu de l'appartement et plaçant l'un d'eux au milieu du cercle, la tête et les mains appu-

1. La Guillonné, chanson patoise dont le texte même prouve la haute antiquité, se retrouve en plusieurs pays de France. Divers auteurs ont cherché à rattacher ce chant et les pratiques divines, selon les pays, qui l'accompagnent aux cérémonies druidiques de la cueillette du gui. Mais la chose n'est pas prouvée, il n'en faut bien, et je crois qu'on aura de la peine à l'établir (*Note du manuscrit*).

Digitized by Google

yées sur leur bâton, ils chantent de nouveau quelques couplets de la Guilloné. Ils continuent ensuite leur course, en pleine nuit, par les chemins les plus boueux. Le plus souvent, les habitants sont couchés ; mais, dès qu'ils entendent le chant de la Guilloné devant leur porte, ils se lèvent d'habitude et viennent recevoir les chanteurs et les font boire et manger. On appelle ces jeunes chanteurs, dans le patois du pays, *lous aguillanés*, les aiguillonnés. Dans la plupart de maisons qu'ils visitent ainsi, on leur donne, ainsi que le veut la coutume, diverses choses telles que de la farine, des noix, des pommes, des œufs. Les aguillonés amènent quelquefois avec eux un petit âne chargé de porter les cadeaux ou offrandes qu'ils recueilleront. Mais plus ordinairement c'est l'un d'eux qui emporte tout cela sur son dos dans un sac ou une besace. Le chant de la Guilloné prévoit le cas où les personnes visitées feront la sourde oreille et ne donneront rien. Ce sont alors à leur adresse, dans le chant lui-même, des malédictions et des insultes d'une richesse et d'une variété des plus grandes. Ces excursions nocturnes des aguillonés embrassent très souvent plusieurs paroisses ; et il n'est pas rare que ceux-ci, dans les détours et circuits qu'ils sont obligés de faire, ne fassent, durant la nuit de leur excursion, jusqu'à 60 ou 80 kilomètres. On chante ainsi la Guilloné, chacune des quatre nuits précédant les quatre dimanches de l'Avent. Maintes fois, dans ces courses nocturnes à travers les paroisses, ont lieu des rencontres de groupes de guillonés passant d'aventure par les mêmes chemins. Alors, il est de règle que les groupes ou *compagnies* de guillonés doivent se battre avec leurs bâtons ; et on manque peu généralement à cette cérémonie. Après la bataille, chaque groupe ou *compagnie* poursuit sa route de son côté.

Vers la fin de l'Avent, les aguillonés réunissent les diverses choses qu'on leur a données, les vendent, et font faire des *pains bénits*, sorte de galettes croustillantes où l'on mêle un peu d'anis vert. Ils les font bénir à la messe de minuit, et deux d'entre eux en distribuent les morceaux aux habitants pendant cette messe. Ce qui reste de l'argent ainsi ramassé sert à faire un repas entre eux, le soir de la Noël.

En plusieurs paroisses autrefois, les aguillonés avaient l'habitude de représenter à l'église le Mystère de la Noël. Mais cette coutume s'est bien perdue depuis une trentaine d'années ou davantage. Une des rares localités où elle s'est maintenue est Ponsanpère, dans le canton de Mirande.

Durant l'Avent la famille chrétienne laisse percer son espérance en la bonté divine et sa joie céleste dans les chants des cantiques

Digitized by Google

appropriés à la circonstance, au souvenir des dons ineffables accordés par Dieu à la terre. Les Noëls ont toujours été l'expression de la foi du peuple chrétien au Rédempteur venu pour sauver le monde. A mesure qu'on approche du grand jour les sentiments religieux s'affirment par des cantiques qui témoignent de plus en plus de la vivacité de la foi. Et quand la veille de Noël, à trois heures, la cloche paroissiale annonce par de joyeuses volées la grande solennité du lendemain, le paysan accourt pour mettre au feu du « caouhadé » la bûche traditionnelle : « la souque de Nadau ». La bûche de Noël était primitivement destinée à dispenser une puissante chaleur dans la salle où la famille attendait avec impatience l'heure de la messe et de se consumer lentement durant les longues heures des saints offices afin d'offrir au retour un brasier salutaire pour réchauffer les membres des vieillards et des enfants engourdis par le froid. Aujourd'hui encore dans quelques familles on en conserve les cendres pour les jeter par pincées sur le feu lorsqu'on est menacé de l'orage ; dans quelques autres on recueille un tison éteint qu'on conserve comme un préservatif avec les divers objets bénis. Au retour de la messe de minuit dans chaque famille les membres divers prennent part au gai réveillon ou léger repas composé de daube fraîche et du gâteau que l'on vient de faire bénir à la messe.

Beaucoup, au lieu de laisser brûler complètement la bûche de Noël, comme je l'ai marqué plus haut, l'éteignent avec de l'eau après la messe de minuit. Dans les jours d'orage, ils allument un feu au dehors de la maison et jettent quelques morceaux de cette bûche ; la fumée de ce feu, montant dans l'air, y dissipe, croient-ils, les nuages menaçants.

La nuit de Noël, pendant la messe de minuit, la sainte Vierge vient dans les maisons, dont tous les habitants sont allés à la messe, s'approche de l'âtre où brûle la bûche de Noël, et y chauffe ses pieds.

A la messe de minuit, presque toutes les maîtresses de maison font bénir des *pains bénits* faits dans le genre de ceux que j'ai décrits plus haut à propos des aguillonés. Ces gâteaux sont soigneusement conservés. On en place des fragments sur les reins des bêtes qui ne peuvent mettre bas afin de hâter la délivrance ; on s'en sert surtout pour les brebis. On en fait manger aussi aux bêtes stériles. Quelques-uns même en donnent aux femmes enceintes. Je dois dire que plusieurs personnes n'ont affirmé avoir usé de ce moyen et avoir obtenu le résultat désiré, soit pour les bêtes, soit pour les femmes.

Temps pascal. — Durant le temps pascal s'accomplissent diverses cérémonies dont le but est d'obtenir du ciel la préservation des

Digitized by Google

fléaux qui portent atteinte aux fruits de la terre. Ainsi, c'est pour ce motif qu'en dehors des prières solennelles de Saint-Marc et des Rogations, les propriétaires fabriquent de petites croix avec du bois de coudrier ou noisetier, et les ayant fait bénir le jour de Sainte-Croix, ils les fichent en terre dans les diverses pièces ensemencées.

Saint Jean. — La fête de la Saint-Jean (24 Juin) a donné lieu aussi à quantité de superstitions. J'en citerai seulement deux. La première attribue à la rosée du matin de la Saint-Jean une vertu souveraine contre une foule de maux ; suivant qu'on la recueille sur telle plante ou telle herbe, elle guérit tel ou tel mal. Ainsi la rosée, qu'on tire d'une herbe sauvage appelée en patois *carducho*, est très-bonne pour les maux des yeux. La rosée des champs en friche ou des champs d'avoine excelle contre la gale et toutes les maladies de la peau. A condition cependant qu'on ait soin de recueillir ces rosées diverses avant le lever du soleil. C'est aussi, à l'aurore et avant le soleil levé, qu'on ramasse ce qu'on appelle les herbes de la Saint-Jean. Ces herbes sont celles qu'on désigne en patois sous le nom de *pimpinello* et *l'herbo de may* (herbe de mai), appelée aussi l'herbe de la sainte Vierge. On en fait des bouquets en forme de croix, en y mêlant des épis de blé ou d'avoine et des fleurs de la saison telles que des lys, des roses, etc. On suspend ensuite ces bouquets au dessus de la porte d'entrée de la maison. La croyance est que ces bouquets la protègent. En réalité, il est encore de nos jours en Armagnac bien peu de maisons qui ne présentent sur leur porte le bouquet de la Saint-Jean.

Dans le cas où l'on n'aurait pas pu procéder à ces diverses opérations dans la matinée de la Saint-Jean, on peut les renvoyer à la matinée de la Saint-Pierre. La rosée et les bouquets ont, ce matin-là, presque autant d'efficacité que pour la Saint-Jean.

C'est entre la Saint-Jean et la Saint-Pierre qu'on place les trois nuits où le blé fait le plus de progrès que durant tout le temps précédont. Il faut bien se garder de vouloir s'assurer du progrès du blé durant ces trois nuits. On cite encore l'histoire d'un sceptique qui voulant savoir quelles était au juste ces trois nuits et mesurer la croissance du blé durant ces nuits consacrées, se blottit dans ses blés toute la première nuit qui suivit la saint Jean, marquant la hauteur des épis. Mais le lendemain matin, on l'y trouva mort. Pareil malheur arriverait à qui voudrait encore tenter cette aventure.

La veille de la fête de Saint-Jean-Baptiste on allume partout de grands feux en l'honneur du saint Précurseur ; c'est un dernier

Digitized by Google

souvenir de la joie qu'éprouvèrent tous ceux qui apprirent cette naissance quasi miraculeuse « et in nativitate ejus multi gaudebunt ». Là, pendant que les enfants gambadent et s'exercent à traverser la flamme et à franchir à la course la masse des brasiers ardents, le paysan et l'ouvrier de terre prêtent le flanc à la flamme pétillante dans le but de se préserver du mal de reins ou sciatique pendant le temps de la moisson qui va s'ouvrir.

Ce même jour ou le lendemain, jour de la fête, on forme des croix vertes et fleuries avec les plantes et les fleurs de la saison, mais principalement avec des feuilles de noyer, des tiges de l'herbe dite de Notre-Dame et de la pimprenelle sauvage. L'herbe de Notre-Dame reste verdoyante et fleurie jusqu'au huit septembre ; la fumée qui se dégage de la pimprenelle désséchée et brûlée sur des tisons, a le don d'éloigner l'orage. Ces croix ainsi formées sont fixées au-dessus de la porte principale de l'habitation pour demander à Dieu par l'intercession de saint Jean de détourner les orages et les tempêtes.

C'est encore le matin du jour de la Saint-Jean que les ménagères dans les campagnes donnent à boire à leurs animaux de basse-cour *de l'eau dans laquelle on a mis à infuser de la fleur de vigne sauvage cueillie de la veille* ; il paraît que cette boisson à la vertu d'inspirer à la volaille *un profond dégoût* pour le *raisin* au temps de la maturité.

Enfin les pasteurs de brebis ont le soin d'envoyer paître leur troupeau le jour de la Saint-Jean et avant le lever du soleil pour que cette fraîche nourriture préserve les moutons du *mal des lèvres* dit *la pouterlo* durant toute l'année.

La Toussaint

La Toussaint est le jour des Morts. On doit se garder de faire rôtir des châtaignes avant la Toussaint ; car, si on le faisait, le charbon se mettrait au blé que l'on sème en ce moment. On ne peut donc commencer à manger des châtaignes rôties, en patois *las violos*, qu'à partir du soir de la Toussaint. C'est aussi ce soir-là seulement, dans plusieurs familles, qu'on commence à allumer le feu au salon ou dans les chambres. Jusque-là, et quelque froid qu'il ait fait au mois d'octobre, on se contente d'aller se chauffer à la cuisine. Quant au jour des Morts, il est de tradition qu'on ne doit pas semer le blé ce jour-là ; autrement, il dépérirait ou n'arriverait pas à une bonne maturité. J'ai remarqué, en 1889, que le jour des Morts, bien que le temps fût superbe et que les semences fussent en retard, personne absolument n'a semé du blé.

Digitized by Google

II

Sorciers et Diables

Les croyances sur les sorciers, le sabbat, les pouvoirs divers du mauvais esprit sont encore très répandues partout en Armagnac. J'ai entendu raconter là-dessus des histoires à donner le vertige, par des gens, d'ailleurs dignes de foi, qui m'assuraient avoir vu, entre autres, certain soir d'hiver dans un bois peu éloigné d'un chemin où ils passaient plusieurs lumières et une quantité de gens réunis tout autour. Les principaux théâtres du sabbat en Armagnac sont les landes d'Urgosse, dans la plaine du Midour, près Nogaro ; et les landes du Catalan, beaucoup plus vastes encore, non loin de Cazaubon ; certains parlent aussi du *Douc de la Salle,* près Eauze, hauteur très élevée et très isolée, couronnée de bois et de taillis. Mais les grandes assises de tous les sorciers de la Gascogne et des pays limitrophes se tiennent, dit-on, dans ce qu'on appelle la Grande-Lande, ou les Landes de Bordeaux, pays désert qui s'étend entre Arcachon, Morceux et Bordeaux.

Le pouvoir du diable ou des personnes à lui affiliées pour donner telle ou telle maladie, causer tel ou tel dommage, est universellement accepté encore. C'est surtout dans les maladies de langueur et les fièvres intermittentes que l'on s'en prend aux diables ou aux siens. Il y a des personnes qui font métier de donner des consultations sur ces maladies réputées mystérieuses venant du mauvais esprit. Ce sont les *devins* ou *devines*. Il n'y a pas de canton dans l'Armagnac qui ne possède plusieurs devins ou devines vers lesquels affluent les malades. Plusieurs de ces devins se sont fait ainsi d'assez jolies fortunes. L'un d'eux, cité, il y a deux ans, au Tribunal de Condom pour une consultation qu'il avait donnée et dont la supercherie fut officiellement prouvée, se vit condamner à une amende assez forte et à un an de prison. On assure que, depuis sa sortie de prison assez récente, il a repris son métier et que les gens y accourent tout aussi bien que par le passé.

Quelques-uns de ces devins renouvellent les fameux philtres d'amour. Bien des gens expliquent par le secret de ces philtres l'amour passionné qu'éprouvent certaines jeunes filles pour certains jeunes gens qui paraîtraient devoir leur être le plus étrangers. Voici un fait tout récent à ce sujet. Un vieillard, excellent chrétien d'ailleurs et très digne de foi, voisin d'Eauze, m'a conté l'année dernière qu'une de ses filles s'était éprise d'un jeune homme du lieu et voulait absolu-

Digitized by Google

ment l'épouser, malgré toute sa famille, au point qu'elle en avait perdu l'appétit et qu'on craignait quelque malheur. Son père tenait bon cependant, car il avait d'autres projets sur un jeune homme bien différent de celui que sa fille désirait si vivement. Les choses en étaient là et menaçaient de tourner à mal, le père lui-même et tout le monde autour de lui n'en vivaient presque plus, lorsque un homme de sa connaissance, auquel il confia son chagrin, lui indiqua un homme, sorte de devin, qui, si la jeune fille était, comme il le croyait, l'objet d'un maléfice de ces philtres d'amour, se chargerait de la débarrasser de ce *charme* pesant sur elle. Le père se rendit aussitôt à l'adresse indiquée. Ayant exposé les faits au devin, celui-ci lui dit que probablement sa fille était maléficiée et que, dans ce cas, elle serait bientôt guérie par lui. Sur cette réponse, le père rentra chez lui. Trois jours après, m'a-t-il affirmé lui-même, ma fille me prit à part, et, sans que je lui eusse reparlé depuis ces trois jours du jeune homme que je voulais lui donner, ni sans que personne de la famille lui en eût parlé non plus, elle me dit qu'elle ne désirait plus se marier avec le jeune homme qu'elle avait tant voulu jusque là, et que je pouvais lui présenter celui dont je lui avais parlé. La chose eut lieu en effet, et le mariage avec ce dernier se fit peu de temps après. Et ils en sont tous aujourd'hui très heureux.

Une autre superstition très courante aussi est celle qui concerne les *mandagots*. Les *mandagots* sont des animaux, et d'ordinaire des sortes de rats, qui ont le pouvoir de donner à ceux qui les possèdent tout l'argent que ceux-ci désirent. Un mandagot plus rare et plus puissant encore, c'est une poule blanche. Il faut la porter à minuit sur le croisement de quatre chemins. On la fait chanter, puis on appelle le diable, qui accourt sous des formes plus ou moins terrifiantes. Il ne faut pas alors avoir peur des spectacles que l'on voit, et surtout il faut se garder de lâcher la poule. Le diable, après avoir cherché à vous effrayer par toutes sortes d'horreurs, se lasse enfin et vous demande combien vous voulez de votre poule. Vous faites votre prix ; on demande ainsi jusqu'à un million ou au-delà. Les prix se discutent. Enfin on convient d'un tant. Et le diable dépose aussitôt les espèces et s'en va avec la poule. Quant aux mandagots ci-dessus désignés, ce sont les sorciers qui les procurent ; on se les passe de génération en génération. La personne qui les a doit les nourrir avec un verre de son propre sang qu'il faut leur donner chaque jour de fête solennelle.

Digitized by Google

III

La Vie humaine

Baptême. — On choisit pour parrains des premier-nés les grands-pères et grands-mères de ces enfants de telle sorte que le parrain soit pris dans la ligne paternelle et la marraine dans la ligne maternelle. C'est la règle ordinaire, à laquelle on déroge bien quelquefois, mais assez rarement. Si les enfants premier-nés sont morts on voit assez ordinairement la famille choisir les parrain et marraine des enfants qui viennent plus tard parmi les marguilliers et marguillières de l'église. Un usage singulier et très répandu, pour lequel nous ne connaissons pas d'explication, consiste dans la célébration pendant sept ans, mais dans la famille seulement, de l'aniversaire du baptême ; les parrains font en grande partie les frais de cette fête, ils apportent un gâteau de roi à leur filleul. Ne serait-ce pas pour honorer la royauté céleste que le baptême confère au nouveau-né et que celui-ci est censé conserver tant que persévère en lui la grâce de l'innocence baptismale ?

Nous devons noter à propos du baptême le soin religieux que prennent les parents pour soustraire leurs enfants à l'approche et même à la vue des personnes suspectes de sorcellerie ; c'est encore pour s'aider du secours d'en haut dans ces soins de prudence et de vigilance que les parents font *bénir des objets à leur usage* et qu'ils demandent de temps en temps au prêtre pour leurs enfants la *récitation des évangiles* particulièrement lorsque *ces enfants manifestent quelque frayeur.*

Repas. — Quant aux repas il existe divers usages les uns respectables à cause des sentiments qu'ils expriment, les autres superstitieux.

Le peuple dans les repas qui se donnent à l'occasion des services funèbres n'admet pas des mets rôtis, il repousse le dessert et le café comme aliments qui sentent la recherche ou sont considérés comme l'expression de la joie.

Dans bien des familles on fait encore usage d'œufs aux repas du jour de Pâques ou du lendemain ; en quelques endroits c'est l'omelette, en quelques autres ce sont des gâteaux pétris avec des œufs. Vieux restes des *œufs de Pâques* que nos pères peut soucieux des dispenses que nous recherchons, dit Don Guéranger, voyaient avec joie reparaître sur leur table frugale au jour de la Résurrection après l'abstinence de la sainte quarantaine.

Digitized by Google

Dans tout repas le maître de la maison doit éviter de réunir treize convives à une même table ; on trouverait encore des personnes assez superstitieuses pour quitter la table et pour ne pas tenir les invités ni pour rester soi-même sous la pénible impression du nombre treize, lequel devient fatalement malheureux pour un des convives surtout si le sel est renversé pendant le repas. Aujourd'hui, la science appuyant la foi, les plus délicats doivent imposer silence à la superstition, car un savant docteur américain aidé de nombreuses statistiques a prouvé que dans une réunion de treize personnes il n'y avait chance de mort pour quelqu'une qu'autant que l'âge moyen de chacun était de soixante-douze ans et six mois. Condition qu'on ne trouve pas d'ordinaire.

Il est une règle traditionnellement observée et qu'on ne viole que dans un cas de nécessité d'après laquelle à l'occasion des grandes fêtes de l'année chrétienne personne n'offre ni n'accepte d'invitation à dîner ; d'où le dicton répandu en tous lieux : « per festos en nau cadun dino en soun houstau ».

Mariage. — Les jeunes époux s'étant préparés à la célébration chrétienne du mariage par la réception des sacrements, sont d'habitude fort lents à arriver à l'église. Mais si le jour des épousailles il y a plusieurs couples, tous se hâtent, car chacun tient à se trouver le premier sous la bénédiction du prêtre, attendu qu'il n'y a d'heureux que le couple qui a été béni le premier.

On considère comme de mauvais présage la rencontre d'un convoi funèbre, aussi évite-t-on de se montrer à l'église dans le temps où s'accomplit la cérémonie des funérailles.

A Lectoure, la mariée faisant ses invitations pour la célébration de la noce se présente accompagnée de plusieurs donzelles ou demoiselles d'honneur, dont l'une est chargée d'offrir un cornet plein de dragées à chacun des invités, tandis qu'une autre portant *deux assiettes à soupe renversées* l'une sur l'autre (quant à la partie concave) s'approche également de *chaque invité* et faisant entrebailler les assiettes leur présente l'escarcelle destinée à recevoir les offrandes pour la mariée.

Dans les environs d'Auch, lorsque les jeunes mariés retournent de l'église à la maison où doit se faire le repas de la noce, si la mariée entre chez son mari en qualité de bru elle trouve sa belle-mère amenant les balayures de l'appartement sur le seuil de la maison. La belle-fille qui tient à vivre en paix avec sa belle-mère prend elle-même le balai des mains de celle ci et conduit les balayures dehors ; entrer dans la maison sans se conformer à ce cérémonial est de la

Digitized by Google

part de la mariée une déclaration de guerre envers sa belle-mère et rarement, dit-on, la paix a régné longtemps dans la famille lorsque la belle-fille n'a pas su ou voulu terminer l'œuvre de la belle-mère en conduisant les balayures hors de la maison.

Funérailles. — Le peuple professe toujours la croyance à l'immortalité de l'âme et sa foi se révèle dans les circonstances où la mort vient faire des vides dans la famille. D'un enfant mort en bas âge, c'est-à-dire avant d'avoir atteint l'usage de la raison, le peuple croit qu'il est déjà en possession de la vision béatifique ; pour lui on ne demande jamais de service funèbre. Au contraire, lorsqu'il s'agit d'une personne adulte la famille doit célébrer à son intention des services religieux qui sont le témoignage de la croyance à une autre vie heureuse en laquelle on n'arrive cependant qu'après avoir été purifié en ce monde ou dans l'autre des souillures que l'âme a contractées durant son passage sur cette terre.

A côté de cette croyance à l'immortalité de l'âme on trouve un peu partout des pratiques superstitieuses qui se manifestent à l'occasion de la mort d'une personne. Ainsi un malade a-t-il une longue agonie, les personnes de l'entourage accusent *son ennemie de tenir ainsi la vie de ce moribond en suspens* et il n'expirera, dit-on, qu'autant qu'on lui aura pardonné. Les familles chrétiennes et religieuses demandent quelquefois une messe pour obtenir que Dieu daigne adoucir les souffrances du malade et lui accorder une prompte délivrance des étreintes de l'agonie.

Le jour et l'heure de la sépulture arrivés les invités se réunissent à la maison mortuaire et là se forme le cortège. Le plus proche voisin habituellement se tient du côté des hommes et la plus proche voisine du côté des femmes pour faire ce qu'on appelle les honneurs. Ce rôle consiste à veiller à la marche régulière et à la bonne tenue du cortège; à l'entrée de l'église les personnes chargées de faire les honneurs se tiennent près du bénitier en présentant l'eau bénite aux invités. La femme qui remplit cette fonction se tient près de la maîtresse de la maison, porte à la main et allume le cierge qui doit brûler devant elle ; elle remplira encore cette fonction jusqu'au service du bout du mois, les jours de dimanches et de fêtes d'obligation, à la messe paroissiale. Après le chant des prières liturgiques faites à l'église tout le cortège se lève pour accompagner le mort au cimetière.

De là les invités regagnent la maison mortuaire ; au retour ils trouvent *près de la porte d'entrée* une personne munie d'une amphore pleine d'eau et d'un linge blanc. Cette personne est chargée de verser

Digitized by Google

l'eau dans laquelle les invités se lavent les mains. D'où vient cet usage ? Quelle est sa signification ? N'y aurait-il pas là un reste de tradition judaïque concernant l'impureté légale contractée par le contact plus ou moins immédiat avec un cadavre et dont les Juifs se purifiaient par de nombreuses lotions extérieures ?

Le culte des morts a de telles racines dans le fond de la nature humaine, surtout au milieu des nations qui subissent l'influence de la religion catholique, que les familles rivalisent de zèle dans ces contrées surtout pour honorer les morts et témoignent leur souvenir pour les âmes et même pour la dépouille mortelle de leurs défunts. Le souvenir de l'immortalité de l'âme porte les parents à demander pour leurs morts *une neuvaine de messes* qu'on fait célébrer autant que possible dans le mois qui suit le décès ; ici particulièrement on se conforme assez exactement au vœu de l'église en faisant célébrer les deux services solennels du trentième jour après la mort et de l'aniversaire. De plus quelque membre de la famille va de temps en temps, principalement le dimanche, prier sur la tombe surtout dans l'année du décès Quant à la dépouille mortelle, on l'honore en ornant les tombes de fleurs et de verdure que l'on renouvelle tous les ans à l'occasion du jour des morts et par dessus tout on plante une croix plus ou moins monumentale qui, en même temps qu'elle indiquera que là repose un chrétien servira à protéger le dernier sommeil des défunts.

E. Auricoste de Lazarque (1).

(1). Ces notes avaient été adressées à notre regretté collègue par un prêtre dont je n'ai pu retrouver le nom ; c'est pour cela qu'à défaut de sa signature, j'ai mis celle de celui auquel elles avaient été envoyées, et dans les papiers duquel je les ai retrouvés.

Digitized by Google

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES [1]

LXXXII

LE FER A CHEVAL

(*Hesse*)

On voit près de la route entre Seeheim et Niederbeerbach, une pierre portant l'empreinte d'un fer à cheval. Mais la légende qui a trait à la pierre ne dit rien de l'origine de cette empreinte ; il s'agit seulement d'un caporal prussien qui au commencement du siècle aurait vu la nuit douze hommes, dont l'un vêtu de rouge, assis autour de cette pierre et se passant une feuille de papier en se disant : Ecris, toi. Quand le caporal fut invité à écrire, le tour étant épuisé, il trembla et s'enfuit : un pasteur à qui il raconta l'aventure lui dit que s'il avait écrit ; « Le sang du Christ nous purifie de tout péché, » les douze hommes auraient été délivrés et lui-même serait devenu riche. Il est évident que la légende est incomplète puisqu'elle ne parle pas de l'empreinte [2].

LXXXIII

LES PAS DE SAINTE HÉLÈNE

(*Danemark*)

Hélène de Skedevi, en Suède, ayant été assassinée, à son retour du pèlerinage à Jérusalem, par les parents de son mari, fut canonisée et on voit encore à Tiisvelde, près d'Elseneur, en Seelande, sur une pierre qui n'apparait qu'à la marée basse, l'empreinte de ses pas [3].

1. Suite, voir t. X, p. 360.
2. Wolf. *Hessische Sagen*, N° 5, Gœttingen, 1853, in-8, p. 4-5.
3. P. Riant. *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades.* Paris, 1865, in-8, p. 234.

Digitized by Google

LXXXIV

LE PIED DU DIABLE

(*Hesse*)

Entre Döllbach et Motten, il y a une croix de pierre où l'on voit l'empreinte d'un pied de cheval. Une jeune fille attendait la nuit son amant sous la forme de qui apparut un étranger qui voulut l'entraîner brutalement. Elle s'enfuit près de la croix en criant : Jésus, Marie, Joseph, secourez-moi. Aussitôt elle se se sentit libre et vit que l'inconnu avait laissé l'empreinte de son pied sur la pierre ; elle reconnut alors le danger qu'elle avait couru d'être enlevée par le diable [1].

LXXXV

L'EMPREINTE DU PIED DU CHEVAL DE CHARLEMAGNE

Sur une muraille de l'église de Gudensberg dans la Hesse, on voit une pierre portant l'empreinte d'un sabot de cheval. La légende rapporte que Charlemagne passant dans cette contrée, faillit périr de soif avec son armée. Il éperonna son cheval avec force : l'animal frappa du pied une pierre où il laissa son empreinte, et de l'ouverture jaillit une source dont l'eau a des propriétés particulières [2]. C'est cette pierre qui fut encastrée dans le mur où on la voit aujourd'hui.

LXXXVI

LA TRACE DU PEIGNE DE LA FEMME DU ROI ARTHUR

On raconte que le roi Arthur était assis avec sa femme sur les deux rochers au nord de Sewingshields, qu'on appelle encore le roc du roi et de la reine. Celle-ci était occupée à causer avec son mari en se peignant les cheveux, lorsqu'une de ses paroles irrita le prince. Il saisit un rocher et le lui lança à la distance d'un quart de mille. Mais la reine fut assez adroite pour le recevoir avec son peigne et parer le coup. Le rocher tomba à la place qu'il occupe encore

1. Wolf. *Hessische Sagen*, n° 124, p. 37.
2. Lyncker, *Deutsche Sagen und Sitten in hessischen Gauen*, Cassel, 1854, in-16 § 5, p. 4-5.

Digitized by Google

aujourd'hui et l'on y voit la trace des dents du peigne de la reine, comme preuve de l'authenticité du récit [1].

LXXXVII

Le repos de Charlemagne

Près de l'endroit où la Diemel se réunit au Veser dans la Hesse, s'élève une hauteur que le peuple appelle encore : le repos de Charlemagne. On y montre dans le rocher l'empreinte laissée par le bras de l'empereur quand il s'y accoudait [2].

LXXXVIII

Le pied de Boudha a Oudyana

(*Nord de l'Inde*).

Outre la trace du pied vénéré à Ceylan par les Bouddhistes qui l'attribuent à Bouddha, il en existait une autre que vit 400 ans après Jésus-Christ, à Ou-Chang (Oudyâna) le pélerin chinois Fah-hian. Cette empreinte avait la singulière propriété d'apparaître plus ou moins grande, suivant le degré de foi du visiteur [3],

LXXXIX

Les doigts du géant

(*Hesse*).

Lorsqu'on voulut bâtir une église à Fritzlar, un géant qui habitait sur le Homburg, essaya de s'y opposer : il saisit un bloc de rocher et le lança contre la nouvelle construction, mais il lui échappa des mains et tomba entre Uttershausen et Zennern où il est encore à moitié enfoncé en terre. On y voit l'empreinte des doigts qui s'y sont enfoncés comme dans une pâte molle [4].

1. Bruce, *Wallet-book of the Roman Wall*, cité par Hardy, *The Denham Tracts*, t. II, Londres, 1895, in-8, p. 129.
2. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 11, p. 11.
3. *Travels of Fah-hian and Sung-yun Buddhist pilgrims from China to India*, trad. S. Beal. Londres, 1869, pet. in-8, ch. VIII, p, 27, 191.
4. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 42, p. 32.

Digitized by Google

XC

Le pied du Bouddha a Patna

Une troisième empreinte du pied du Bouddha existait au IVe siècle à Patna ou Patalipoutra, la Palinfou des Chinois, la Palimbothra des Grecs. Au-dessus, on avait bâti une chapelle dont l'entrée était tournée vers le nord (1).

XCI

Les griffes du diable

Après avoir échappé à la destruction dont la menaçait le géant du Homburg, l'église de Fritzlau faillit être écrasée de la même façon par le diable. Celui-ci, assis sur le Maderstein, ou suivant d'autres sur le Lammsberg, près de Gudensberg, brisa un rocher et voulut le lancer contre la construction. Mais le bloc lui resta attaché à la manche et finit par tomber sur le sol entre Obervorschütz et Maden. On y voit encore l'empreinte des mains et des griffes du diable (2).

XCII

Les doigts du diable

Il y a un demi-siècle, on voyait encore à Weggenthal, dans la Souabe, le siège d'une chaise dont le dossier et les pieds avaient disparu. On y distinguait nettement les traces d'une main brûlée. La légende est obscure, ce serait le diable qui aurait imprimé là sa main (3).

XCIII

La main de la géante

A Hombourg, dans la Hesse, habitait une géante qui a laissé l'empreinte de sa main sur une pierre qu'on voit encore près du village de Gombet et qu'elle brandissait d'un seul coup (4).

1. Cf. *Travels of Fah-hian*, ch. XXVII, p. 108.
2. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 43, p. 32.
3. A. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, Fribourg en Brisgau, 2 vol. in-8, t. I, § 205, p. 171.
4. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 44, p. 33.

Digitized by Google

XCIV

Les vêtements du Bouddha

Près d'Oudyana, le voyageur chinois Soung-Young vit sur un rocher l'empreinte des vêtements que le Bouddha, surpris par la pluie, y avait fait sécher près de dix siècles auparavant. La pierre avait conservé la trace non seulement des coutures, mais des marques de l'étoffe elle-même. Au-dessus, on avait construit une tour commémorative (1).

XCV

Les mains des géants

Sur le Weissenstein et sur le Rimburg habitaient deux géants qui vivaient en bons voisins et qui possédaient en commun un four à cuire entre leurs deux châteaux. Quand l'un pétrissait la pâte, il lançait une pierre pour avertir son voisin, à ce signal, celui-ci envoyait du bois au four. Un jour, il arriva que tous deux pétrissant en même temps, envoyèrent simultanément deux pierres qui se rencontrèrent en l'air et tombèrent sur le sol où on les voit encore, elles ont gardé chacune l'empreinte d'une main gigantesque (2).

XCVI

Les traces du lion

Soung-Youn vit encore, aux environs d'Oudyana, les traces du poil et des griffes d'un lion. Ce sont celles du roi céleste Sakra, lorsque transformé en cet animal, il s'assit sur la route pour cacher Man-Këa (3).

XCVII

L'empreinte des géants

Deux géants qui demeuraient l'un sur le Rimburg, l'autre, sur le Burgwald, dans la Hesse, s'amusaient à se lancer l'un à l'autre des

1. *Travels of Fah-hian and Sung-Yung*, p. 19.
2. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 47, p. 34.
3. *Travels of Fah-hian and Sung-Yun*, p. 195.

Digitized by Google

blocs de rochers. Il en existe encore deux près de Coldean, portant l'empreinte des mains des géants [1],

XCVIII

Les écailles du poisson

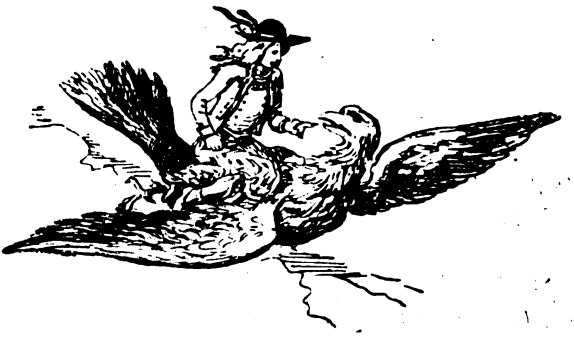
A treize journées à l'est de Fochafou (Varoucha), on montre à Soung-Young l'endroit où Tathâgata, s'étant changé en poisson, dans la rivière Sin-tou, nourrit pendant douze ans le peuple de sa chair. Le rocher avait encore conservé les traces des écailles de ce poisson merveilleux [2].

XCIX

Les doigts de la femme sauvage

Aux environs de Waickardshain, un homme sauvage et une femme sauvage s'étaient établis dans une grotte. La femme ayant acheté un seau en bois, le remplit d'eau et de viande le mit sur le feu et en confia la garde à son mari pendant qu'elle allait à Waickardshain rendre une marmite qu'on lui avait prêtée. Quand elle revint, le feu avait détruit le seau et la viande était réduite en cendres. Elle se mit en fureur contre son mari, le chassa de la grotte et lui lança un quartier de roc qui existe encore et où l'on distingue encore maintenant très nettement la profonde empreinte des doigts de la femme sauvage [3].

1. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 60, p. 40.
2. *Travels of Fah-hian and Sung-Yun*, p. 200.
3. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 94, p. 60-61.



Digitized by Google

LES MUSÉES D'ETHNOGRAPHIE

III

Le Musée du Nord a Stockholm

ne culture cosmopolite ayant, à cause des chemins de fer, commencé à inondé de ses fabrications même les parties les plus éloignées de la Suède et à effacer peu à peu les traces de notre vie antique, l'idée vint à M. le Dr Arthur Hazelius d'arracher immédiatement à la destruction tout ce qui pouvait être sauvé des produits de tous genres du vieux temps. Dans ce but il fondait en 1872 le Musée du Nord ou le Musée d'Ethnographie scandinave, comme il fut appelé au commencement de son existence. Il fut ouvert au public l'année suivante, le 24 octobre, à Drothimggatom, dans le pavillon du sud, comme on l'appelle encore. Déjà l'année suivante 1874, une nouvelle division fut ajoutée dans le pavillon du nord, qui correspond à celui du sud. Les collections, qui pendant ce temps-là renfermaient surtout des objets illustrant la vie des paysans suédois, comptaient à la fin de cette année près de 4,000 numéros. Pendant les années suivantes le Musée se développa avec une grande rapidité, et de nouvelles divisions y furent ajoutées l'une après l'autre, de sorte qu'en 1879 il occupait six appartements, trois ou quatre ans après huit grands appartements différents, malheureusement dans des maisons séparées. Le 18 avril 1880 M. le Dr Hazelius donna au peuple suédois toute sa grande collection, montant alors à plus de 26,000 numéros, dont plusieurs comprenaient un nombre assez grand de groupes, parfois contenant jusqu'à 100 différents objets. A l'époque où fut formulée l'acte de donation, il était déjà d'une grande importance, il est maintenant presque triplé. Le Musée contenait ainsi à la fin de l'année 1892 plus de 74,000 numéros.

Les collections du Musée sont à présent divisées en neuf groupes : 1° *la division préhistorique*, 2° *la division des paysans*, 3° *la division des corps de métier*, 4° *la division de l'histoire du travail*, 5° *la division pharmaceutique*, 6° *la division de l'art de la guerre*, 7° *la division*,

Digitized by Google

de la pénalité, 8° *la division des classes supérieures*, 9° *la division des souvenirs des personnages célèbres* ; il contient en outre : *une collection de monnaies* et *de médailles*, *une collection de portraits* et *de gravures*, *une bibliothèque* et *des archives*. Ces trois derniers groupes ne sont pas compris dans le nombre susnommé de l'inventaire du Musée.

Les pays qui contribuent à ces collections sont les suivants : la péninsule scandinave avec la Laponie, le Danemark avec l'Islande et le Groënland, La Finlande, les provinces baltiques et l'Allemagne, c'est-à-dire les contrées où demeure une population germanique ou ceux, où dès les anciens temps a pénétré plus ou moins une civilisation scandinave.

A mesure que les collections commençaient à se perfectionner et à grandir, le plan conçu d'abord a pris une étendue plus vaste. Dès le commencement, le but de M. le Dr Hazelius avait été autant que possible un ensemble vivant ; il se proposait, en montrant de vastes séries d'objets de tous genres, de servir les intérêts purement scientifiques et en même temps d'y joindre les différents types en images pleines de vie et de réalité des lieux et des temps différents. Dans ce but des groupes de paysans et des intérieurs, animés de figures de paysans, furent, dès les premières années de l'existence du Musée arrangés dans les pavillons dont nous avons parlé. Plus tard des chambres furent aussi meublées mais sans figures, montrant la vie intérieure des classes élevées aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Pour arriver à exécuter ce plan et à reproduire des images aussi parfaites que possible de l'ancienne vie populaire du Nord, M. le Dr Hazelius résolut de fonder un Musée en plein air mais cette idée ne put être réalisé pendant plusieurs années faute de moyens et de place convenables. Mais en 1890, M. le Dr Hazelius acheta « Ikomsin » à Djingårdin. Grâce à Frommas, généreux présent du comte W. Hallroyl, le Musée possédait déjà dans cette partie de Stockholm une division, qui sera plus tard unie à Skomsen, mais qui en attendant contient la chambre de travail de John Ericsson, des souvenirs de l'ancien Stockholm etc. A Skomsen, dont les limites par l'achat de la tour de « Bredablich » en 1892, alors appelée « Bélvédère », avec un grand parc, furent considérablement étendues, un Musée en plein air, seul en son genre, a été créé avec une rapidité extraordinaire. M. le Dr Hazelius voulait par ce Musée donner une image concentrée, mais parfaite et aussi complète que possible, de la vie du peuple et de la nature du Nord, et on a déjà pendant le peu de temps qui s'est passé depuis l'acquisition de Skomsen en grande partie atteint ce but. Ainsi on voit à Skomsen des « *lappkåtor* » (des huttes de lapons de formes diverses) avec un « *stolpbod* » (petit

Digitized by Google

magasin placé sur un poteau enfoncé dans la terre) et un homgar ainsi qu'une belle collection d'objets lapons dans une maison spéciale, puis un campanile d'un caractère original et un peu oriental de Jembland, une cabane en pierre et un *ryggastuga* (chaumière à toit (en faîte formant plafond) de Bleking, des huttes de charbonnier d'un type très caractéristique de Smàland, un *högstuga* (chaumière à toit en faîte formant plafond), de la Dalécarlie, une maison de Hilsingland, *fabodvall* (un nombre de huttes de bergers comprenant des maisons de différentes formes antiques de Jemtland, etc. A cette division d'ethnographie et d'histoire de la civilisation, on a ajouté un jardin zoologique destiné aux animaux scandinaves; là se trouvent déjà la plupart des mammifières et des principaux oiseaux du Nord. On va peu à peu y joindre une division botanique pour la végétation scandinave et une division minéralogique et géologique du Nord; toutes ces sections des sciences naturelles seront arrangées aussi conformes à la nature que possible pour en faire un cadre et un fond en harmonie avec les maisons, qui y ont été construites.

Le Musée du Nord a donc déjà à plusieurs égards importants atteint son but. Il reste maintenant à bâtir un édifice digne d'y réunir toutes les collections, qui dès à présent se trouvent à différentes places, et qui ne sont pas contenues dans le sus dit Musée en plein air à Skomsem, lequel naturellement restera toujours joint au Musée principal comme une annexe qui le complète et l'explique.

Après avoir examiné d'abord les plans présentés à un concours international en 1883 et ensuite d'autres plus tard achevés, la direction du Musée a résolu d'accepter un projet grandiose, dont les frais montent à 3 millions. Cet édifice est déjà en construction sur la place « Leponslatten » à Djingarden, dont Sa Majesté le roi Oscar II, avec sa générosité habituelle, a fait cadeau au Musée.

Quand à l'administration, le Musée du Nord est surveillé par une commission de six membres, parmi lesquels M. le Dr Hazelius, qui en est le chef, a la direction spéciale et directe. Le personnel consiste en 25 employés, de plus un homme de serviee, un premier gardien d'animaux, un sous-intendant à Skomsem, ainsi que d'autres personnes au service du Musée et enfin les gardiennes, des paysannes en costume national. Tout le personnel compte plus de 50 personnes.

En subvention de l'Etat le Musée reçoit 25.000 couronnes par an, ses autres revenus consistent principalement en contributions du « Sormfem dit for Nordiska musuls fromjandi », la Société pour l'avancement du Musée du Nord, en produit des entrées et en souscriptions.

Les livres publiés par le Musée sont: *Un rapport annuel*, qui

Digitized by Google

contient aussi de petits articles ; *Minnem from Nordiska museet* (des Souvenirs du Musée du Nord), et *Afbildningar af forémal from Nordiska museet* (Des Reproductions d'objets du Musée du Nord) tous les deux contenant des planches avec un texte explicatif, *Bidrag till var adlingshafdn* (des contributions à l'histoire de notre civilisation) et enfin des communications diverses en occasions particulières. Par ces ouvrages et naturellement surtout par les collections, les divisions antérieures aussi bien que Skomsen, le musée en plein air, le Musée du Nord a, à plusieurs égards, frayé une voie nouvelle dans le champ des musées, et il a trouvé des imitateurs non seulement dans le Nord, mais aussi hors de ses limites; il a sûrement eu une grande influence sur le mouvement national de renaissance suédoise. La génération actuelle ne peut guère se faire qu'une vague idée de ce qui, par l'activité du Musée a été arraché à la destruction, pour être développé dans la science comme dans l'art et l'industrie domestique des temps à venir.

OLAUS MAGNUS.

JOLIE BARGÈRE

Chanson du Berry

Jolie bargèr' s'en va-t-aux champs,
Jolie bargèr' s'en va t'aux champs,
En filant —
En filant sa quenouillette... oh !...
Tout en gardant
Ses jolis blancs moutons
Pâturant dessus l'herbette... oh !...

Biau cavalier vint à passer,
Biau cavalier vint à passer.
« Que fait'-vous...
Que fait' vous, jolie bargère... oh !...
Tout en gardant
Vos jolis blancs moutons
Pâturant dessus l'herbette ?. » oh !...

— « Moissieu, ce sont pas des moutons,
Moissieu, ce sont pas des moutons.
Mais ce sont,

Digitized by Google

Mais ce sont.... des berbillettes (1)... oh !
Qui connaissont
Le joli jeu d'amour
Si ben que ieu (2) maîtresse. »... oh !

Biau cavalier descend d'son ch'val,
Biau cavalier descend d'son ch'val.
Par trois fois...
Par trois frois... il la caresse... oh !..
En y disant
« Ma belle Jeanneton
Tu seras ma maîtresse... » oh !...

Biau cavalier remonte à ch'val.
Biau cavalier remonte a ch'val. —
« V'auriez-t'-i...
V'auriez-t-i ben l'courage... oh !...
D'vous en aller
Sans rin me donner,
Ayant mon cœur en gage ? »... oh !...

Biau cavalier tât' son gousset,
Biau cavalier tât' son gousset. —
Cent écus !
Cent écus i y doune... oh !!...
En y disant
« Ma belle Jeanneton,
Souvin-toué d'ma parsonne »... oh !!...

Région de La Châtre (Indre). Chantée par M. Henri Berton.

HENRY LABONNE.

1. Jeunes mères brebis.
2. *Ieu* pour leur.

Digitized by Google

LA PRAIRIE MAUDITE

Légende de la Haute-Bretagne

Sur le territoire de Moncontour, à l'entrée de la ville, se trouve une prairie, dite le Pré au jus. Elle fait partie de l'ancien Château du Vauclerc — aujourd'hui converti en ferme — autrefois la propriété et la résidence de l'illustre famille De Rieux.

La tradition veut que le foin de cette prairie ne soit jamais renfermé sans avoir été mouillé. Or, même par des années de sécheresse comme celle-ci et celle de 1893 la pluie est toujours venue, le foin étant sur le pré. Le fait est connu à plusieurs kilomètres à la ronde et quand le besoin d'eau se fait sentir les laboureurs disent que les Pécheux — fermiers du Vauclerc — tardent à faucher leur herbe. Chaque année on s'intéresse à cette fenaison, car l'on serait désireux de voir le proverbe en défaut; mais chaque année celui-ci a raison et jamais, de mémoire de vieillard, la pluie n'a manqué de tomber.

S'il faut en croire la légende, cette prairie, que longe la petite rivière l'Evran, aurait été autrefois un étang: les eaux auraient même tourbillonné à certain endroit. Or une famille entière — d'aucuns disent qu'elle était en voiture ? — serait tombée dans cet étang du chemin à mi-coteau qui se trouve au-dessus et s'y serait noyée: qui plus est, jamais la « tournoire » n'aurait rendu ses victimes — ni le cheval et la voiture. — Depuis lors l'étang fut converti en prairie, mais le foin, en souvenir de cet accident, ne peut jamais être ramassé sans pluie.

J.-M. Carlo.

Digitized by Google

ALLUSIONS AUX CONTES ET TRADITIONS POPULAIRES (1)

XVII

Mélusine

Les sauvages du Canada, pendant l'hiver se retirent en leurs logettes, et là caressent leurs idoles, la forme desquelles n'est guère différente à la fabuleuse Melusine de Lusignan, moitié serpent, moitié femme ; veu que la teste avec la chevelure représente lourdement (selon leur bon esprit sauvage) une femme. Or le surplus du corps en forme de serpent qui pourroit bailler argument aux poëtes de faindre que Melusine soit leur déesse, veu qu'elle s'enfuit en volant, selon qu'aucuns fabulent, narrateurs du dit roman, qu'ils tiennent en leurs maisons ordinairement (2).

XVIII

Le moine bourru

Et pour le regard du Gougou, je laisse à penser à chacun quelle apparence il y a, encore quelques sauvages en parlent et en ayent de l'appréhension que c'est à la façon qu'entre nous plusieurs esprits foibles craignent le Moine bourru (3).

René Basset.

1. Suite, voir t. IX, p. 263, 509, 690.
2. André Thevet, *Les singularitez de la France Antarctique*, éd. Gaffarel. Paris, 1878, in-8, ch. LXXXI, p. 433.
3. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1866, 3 v. in-8, t. II. p. 376.

Digitized by Google

L'HABILLEMENT DES STATUES (1)

VI

Robes et manteaux des Saints, Couvre-chefs et Bouche-Saints

En 1343, à Notre-Dame-aux-Nonnains, on trouve vingt-trois *orati*, en français *oreys*, en soie, « ad ponendum super capita imaginum ». En outre, il y avait des *camisiæ sive cooperturæ* en toile, pour couvrir les statues de la Sainte Vierge et de saint Louis. Deux *capitegia*, l'un rayé, l'autre jaune, devaient avoir à la cathédrale, en 1429, la même destination que les *orati* de Notre-Dame-aux-Nonnains.

Au XVIe siècle, les statues les plus vénérées de la Sainte Vierge et des Saints sont assez communément revêtues de robes, manteaux et couvre-chefs.

C'est ainsi qu'à Notre-Dame-aux-Nonnains, en 1538, la Notre-Dame du maître-autel et celle du portail de l'église étaient revêtues de manteaux rouges à parements de menu-vair et bords de letisse (1). La Sainte-Vierge devait porter l'enfant Jésus, car on trouve, avec son manteau un petit manteau rouge, et avec ses couvre-chefs, l'un en soie rayée blanc et rouge, l'autre en taffetas bleu, un bonnet de velours rouge.

De même, à Sainte-Madeleine, la statue de Notre-Dame-de-Recouvrance, placée devant le bureau des marguilliers, était revêtue d'une robe en velours rouge brun, bordée de passements d'or et enrichie de perles; sur la tête elle portait, soit un crêpe jaune bariolé de plusieurs couleurs, soit un couvre-chef de toile d'argent à passements d'or. L'enfant Jésus, vêtu d'un manteau pareil à la robe de sa mère, avait sur la tête, soit un bonnet de drap d'or avec un bouton de perles, soit un bonnet de velours violet en forme de bonnet carré. En outre, aux jours de fête on mettait sur la tête de la Sainte-Vierge et de l'enfant Jésus deux chapeaux composés de roses de graines de perles. Dans la même église, il y avait pour les divers personnages de la Gésine (ce que nous appelons aujourd'hui la Crèche), des robes

1. Cf. t. IX, p. 679, t. X, p. 91, 208.
2. *Menu-Vair*, fourrure faite avec la peau de l'écureuil gris. *Letisse*, peau d'hermine sans mouchetures.

Digitized by Google

de diverses couleurs en taffetas, velours et satin; celles de la Sainte Vierge et de St-Joseph étaient en velours rouge. Chez les Cordeliers, en 1610, la Notre-Dame du maître-autel avait trois robes, une blanche, une rouge et une grise; les statues de Notre-Dame-de-Lorette et de Notre-Dame-des-Anges en avaient aussi trois, deux rouges et une bleue. On trouve également, en 1627, onze couvre-chefs de Notre-Dame, comme on y voyait, en 1572, plusieurs serviettes à mettre sur la Sainte Vierge du grand autel. La Sainte Vierge de Saint-Loup, au XVIIe siècle, avait une robe en taffetas vert.

Nous avons vu que le Saint Joseph de la Gésine, à Sainte-Madeleine, avait une robe en velours rouge. A Notre-Dame-aux-Nonnains, en 1538, saint Jacques avait une chape de taffetas noir, à orfrois de tannelle.

Sainte Geneviève, à Saint-Loup, portait un voile et était vêtue d'une robe en taffetas vert. Notons aussi les couvre-chefs de soie, un rouge et deux blancs, qu'on mettait sur le bras de saint Blaise, à Sainte-Madeleine, et le petit couvre-chef de crêpe qui couvrait, à la chapelle de Belley, la chevelure de sainte Marguerite.

Les statues portaient quelques fois des couronnes, comme les Vierges en vermeil de Lirey en 1418, et de Notre-Dame-en-l'Isle en 1523, comme le saint Etienne en 1585, et le saint Pierre de la cathédrale en 1611. Les couronnes mentionnées en 1343 à Notre-Dame-aux-Nonnains, et au XVIe siècle à Saint-Jean, devaient servir au même usage. Elles étaient toujours enrichies de pierreries et de perles.

Au lieu de couronnes, on plaçait parfois des *chapeaux* d'orfèvrerie et de perles sur la tête des saints. Nous l'avons vu à Sainte-Madeleine pour Notre-Dame de Recouvrance; on l'y voit également pour sainte Agnès et pour sainte Madeleine [1].

En carême, on couvrait, comme on le fait encore, les statues des saints. On a vu les *camisiæ* en toile, de Notre-Dame-aux-Nonnains, en 1343. A Saint-Urbain, en 1468, on trouve deux pièces de toile blanche ouvrée pour boucher, en carême, le saint Urbain du maître-autel et le crucifix du jubé [2]. A Saint-Jean, en 1563, il y a cinq douzaines de *bouche-saints* pour le carême, dix *courtines* de chanvre et de lin servant à boucher les saints dans le même temps et trois douzaines et demie de petits *drapelets* servant de bouche-saints. Les bouche-saints sont appelés *custodes* à Saint-Bernard en 1563, et à Saint-Nicolas en 1566. Ils étaient toujours en toile. A Notre-Dame-

1. Cfr. Rondot, *Les orfèvres de Troyes*, p. 68.
2. Lalore, *Cartul. de Saint-Urbain*, p. 335, n. 35 et 36.

Digitized by Google

aux-Nonnains, en 1664, on trouve un voile de taffetas pour la croix de l'autel et la croix de procession.

Extrait des *Inventaires des Principales églises de Troyes*, par M. l'abbé Lalore, tome I, *Introduction* par M. l'abbé Nioré, p. cccv et suiv. (*Collection de Documents inédits* publiés par la Société Académique de l'Aube).

LOUIS MORIN.

COUTUMES SCOLAIRES (1)

VII

FORMULES D'ÉCOLIERS

On connaît les formules inscrites par les écoliers en tête de leurs livres et menaçant quiconque les volerait.

Une des plus anciennes — elle a plus de trois cents ans — a été relevée sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, renfermant la seconde partie de la *Bible Historiale*, traduite par Guyart des Moulins (2) :

Qui se (*sic*) liuvure (*sic*) anblera
Propter suum malitiam
Au gibet pendu sera
Repugnando suplicium
Au gibet sera sa maison
Coram suis parentibus
Car se sera droict et rayson
Dando exemplum omnibus.

HUMBERTUS REGIS.

Après Humbert Roys de Bourg-en-Bresse, le manuscrit eut en 1595 pour possesseur un certain Desnoyers-Brechainville, ce qui nous fournit un terminus ad quem pour la date de la formulette.

RENÉ BASSET.

1. Cf. t. VII, p. 625, 715, t. VIII, p. 74.
2. P. Pâris, *Les Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, t. III, Paris, 1840, in-8, n° 7011, p. 351.

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DES PONTS-ET-CHAUSSÉES (1)

II

Les Chemins de fer (*suite*)

La première voie ferrée industrielle du bassin de Mons fut réalisée en 1829 par M. Degorge-Legrand, pour relier son charbonnage du Grand Hornu au Canal. Cette importante amélioration, qui avait eu pour résultat de réduire de 150 à 25 le nombre de chevaux employés, en eut un autre fort inattendu, celui de provoquer une émeute des plus graves. Le 20 octobre 1830, plusieurs milliers d'ouvriers des villages d'Hornu, Jemmapes, Quaregnon, Wasmes, parmi lesquels les femmes étaient en majorité, détruisirent le chemin de fer et portèrent le pillage dans les ateliers, bureaux, magasins et jusque dans l'habitation même de M. Degorge. Ce fut une destruction complète, mais heureusement les magasins furent épargnés. L'honorable M. Rogier, membre du Gouvernement provisoire, se rendit sur les lieux le surlendemain matin ; son arrivée inspira une telle crainte, que de toutes parts on vit dans l'après-midi une foule de gens, chargés de divers objets, se rendre à l'établissement pour les restituer. D'après des rapports de l'époque, le chiffre de ces restitutions s'est élevé à près de 300.000 fr. et la perte a été évaluée à 500.000 fr.

Quelques années après, le premier train qui circula sur la branche principale du chemin à *ornières en fer* du Haut et bas Flénu fut encore salué par les huées de nos populations houillères.

(*Bassin houiller du couchant de Mons. — Mémoire historique et descriptif par G. Arnould. — Mons, 1877*).

Edmond Peny.

1. Cf. t. VI, p. 10, 99, 218, 220, 363, 405, 492, 583, t. VII, p. 70, t. VIII, p. 31. et sur les préventions entre les chemins de fer, Paul Sébillot, *Les travaux publics et les mines dans les superstitions de tous les pays*, p. 276 et suiv.

Digitized by Google

QUELQUES LOCUTIONS BOURGUIGNONNES

(*Saône-et-Loire*)

A l'abouchon, sur le nez, par terre : « Il est tombé à l'abouchon. » Cette locution a voulu dire d'abord : tomber sur la bouche.

A bouchon, sens dessus dessous, renversé. Affinité avec « à l'abouchon. »

A cause que ?... pourquoi ? Lorsque cette question semble indiscrète à la personne interrogée, on entend cette dernière répondre narquoisement : à cause de *pasque* (parce que).

En âcles. Se dit d'étoffes, de linges, de vêtements usés ou très déchirés : « Ah ! ce p'tiot drôle, ô me met toutes ses affaires en âcles. »

Accoutumer une chose, s'accoutumer à une chose : « J'ai accoutumé mon verre de vin blanc tous les matins.

L'affaire de..., environ, à peu près : « Il y a l'affaire d'un mois qu'il est revenu. »

Etre d'âge, être âgé : « Le père Ponçot, qu'est-ce qu'il peut bien avoir ? — Hum ! il est d'âge. »

Aller aux..., partir pour cueillir, ramasser certains produits : « Allons-nous aux champignons ? »

Aller aux portes, chercher son pain, mendier.

Aller avec..., fréquenter : « Joset va avec la Benoite. On les mariera peut-être. »

Sainte Amadou (?) Se dit pour constater la présence d'une personne : « Elle est ici en chair et en os comme sainte Amadou. »

A l'arbours, au rebours.

Courir les harengs consiste en une promenade fantaisiste du Mercredi des Cendres (Nous en avons donné d'abord une description dans la Revue ; plus tard, un sonnet a corroboré le tableau).

A la revoyotte ! au revoir !

En assec, une des manières d'assoler les étangs.

Faire assavoir, annoncer, publier par l'intermédiaire du tambour de ville. A chaque coin de rue, le *tambournier* appelle les habitants et leur lit son affaire.

Se mettre assis, s'asseoir.

Digitized by Google

A l'assotte, à l'abri de la pluie, du tonnerre, trop souvent sous un arbre.

Au droit de... à la portée de...

Avale-tout-cru, avale-royaume, goinfre, glouton, mange-tout.

A vue de pays, coup-d'œil d'ensemble. Mais signifie surtout : sans y regarder de trop près.

Etre en balant, être indécis, ne savoir de quel côté pencher.

Battre de la caisse, tambouriner.

Se trouver de Beaune, être de reste, laissé de côté, n'être pas pris au sérieux.

A la bêsse, au gré de l'eau. Se dit d'un bateau.

Etre dans les brouillards, dans les vignes, être gris.

Mouton bêh ! nom donné au mouton par les enfants, qui imitent son bêlement par une onomatopée, lorsqu'ils le voient mener à la boucherie.

A la biscancorne, à caniforchon, à califourchon : « O mon grand, porte-moi à la biscancorne. »

A la boichevau, tête bèche, en sens opposé. Emporte parfois une idée de désordre.

Aller aux blondes, faire sa cour aux filles, grande occupation des gas.

Feu de bordes, grand feu qu'on allumait le soir du premier dimanche de carême, dans les rues de nombre de communes.

Etre dans ses bonnes, être de bonne humeur.

Faire des bouteilles, se dit des gouttes de pluie d'orage qui, tombant avec force, soulèvent des cloques sur les ruisseaux et les pavés.

Mettre en bringues, détériorer, briser, mettre en morceaux.

Mettre de carre, regarder de carre, mettre de côté, regarder de travers. C'est ne pas voir de bon œil.

Marcher à caton, marcher à quatre pattes.

Belle comme cinq sous, gentille au possible. — On dit aussi : « *Propre comme cinq sous.* »

Aller voir les cousines, c'est aller voir les filles. . qui ne sont pas des blondes.

Pour dire : la Côte-d'Or, chez nous on dit simplement *la Côte.*

Faire encroire, conter un mesonge.

Etre brave comme tout, avoir de l'argent comme tout, c'est être extrêmement belle, extrêmement riche.

S'en croire, se croire quelque chose, être plein de soi.

Je m'en débau ! s'écrie l'écolier qui joue aux barres et veut suspendre un moment son jeu pour se reposer. Il ne comprend pas ce qu'il dit ; mais ce qu'il dit signifie : « Je demande *débau.* » *Débau* s'interprête par interruption de travail, de jeu.

Digitized by Google

Dépendeur d'andouilles, se dit d'un homme long, mince et dégingandé.

Gigue d'andouilles, homme mou, qui n'a pas la jambe (gigue) plus forte qu'une andouille.

Un deux-sous, désignation de la pièce de dix centimes.

Il a deux ans devant moi, deux ans de plus que moi.

Aller à son devant, aller à la rencontre de quelqu'un.

Ben d'hasard, bien douteux : « C'est bien d'hasard si je vas la voir. »

Tout ça c'est des disons-disettes, c'est des potins, des bavardages.

Enterrer le feu, le couvrir de cendres afin qu'il se conserve, et qu'on en retrouve le lendemain matin.

Etranger quelqu'un, le traiter en étranger, lui vendre plus cher qu'à une pratique habituelle.

Faire étoile, se dit des jeunes patineurs qui, dans leur période d'apprentissage, y vont de leur derrière sur la glace. La glace plie sous le choc, et *s'étoile*. Alors, les camarades de rire, en simulant ironiquement un balayage de la place étoilée.

Etre force, être inévitable : « Que voulez-vous ? c'est bien force que je le fasse. »

Avoir de l'œuvre à sa quenouille, c'est avoir quelque longue et lourde besogne.

Faire celui qui..., feindre, faire semblant : « Il fait celui qui est malade. »

Faire de besoin, être nécessaire : « Mon couteau me fait de besoin pour couper cette branche. »

Fais pardon ! pardonnez-moi !

A la fin des fins, fin absolue.

Faire la flutaine, faire l'école buissonnière.

Geler de froid, redondance. Quand on gèle, c'est toujours de froid.

Avoir du front, être effronté.

Grenouilles de cabaret, on appelle ainsi les buveurs incorrigibles.

Etre gourmand de..., être désireux : « Il est gourmand de sommeil. Cette terre est gourmande d'eau. »

Parler des grosses dents, parler sévèrement.

Hardi ! exclamation pour exciter : « Courage ! allons ! »

Histoire de... : « Conte-nous donc ça, histoire de rire. »

Ioup-là-là ! cri de joie que les gas jettent pendant la course et pendant la danse.

Iou-cou-cou ! autre cri de joie, qui termine la plupart des chansons et des danses.

Tomber en javelles, sens figuré, tomber en ruines.

Digitized by Google

Jusqu'à temps que..., jusqu'à ce que...

Repasser sa langue, babiller, s'en donner à cœur joie.

Allumer la lumière, allumer la lampe, la chandelle.

Laisser tout en pagane, laisser tout en désordre, pêle-mêle.

Père-grand, inversion : grand-père. On abrège encore davantage et souvent l'enfant dit : « mon grand. »

Parler à une fille, la fréquenter, lui faire sa cour pour le bon motif.

Pâtte-mouillée, personne sans énergie.

Crier les petits pâtés, se dit des cris que pousse une femme en mal d'enfant.

Repas de la paulée, souper qui se donne à la fin des moissons et à la fin des vendanges. — Pour les réjouissances de cette cérémonie, on dit aussi : *Prendre le renard.*

Le peut (le laid), surnom donné au diable.

Biser à la pincette, c'est embrasser en caressant les joues de ses deux mains.

Ne pas piper mot, ne rien dire.

Prendre la pique, prendre la mouche, se brouiller.

A la pique du jour, et *A la pite du jour*, à la pointe du jour.

Compter au piquet, se dit d'une chose importante : « Se marier, c'est une affaire ; ça compte au piquet. »

Avoir presse, être pressé.

Rats pôcherots, rats qui font concurrence aux pêcheurs pour la chasse au poisson.

Etre en prousse, être animé, excité, colère.

Ne pas valoir les quatre fers d'un chien, ne rien valoir du tout.

Avoir fait les quatre-vingt-dix-neuf coups, avoir mené vie joyeuse, dissipée, aventureuse... et plus encore.

Au rabiaut, et *Au ravaut*, en diminuant, au rabais.

Rácloû de boyaux, crin-crin, mauvais joueur de violon.

Avoir des raisons, être en altercations, en querelle avec quelqu'un.

Faire rapiamus, chiper, soustraire un objet. Langage d'écolier.

Rebouler des yeux, faire les gros yeux.

Faire la rate, faire courir, mais surtout faire arriver brusquement devant les yeux de quelqu'un un rayon de soleil réfléchi par un petit miroir qu'on manœuvre.

Se coucher au r'chaud, sans faire son lit entièrement.

Faire qual'heures, goûter, faire la petite collation de quatre heures.

De rendoublée, à nouveau.

Savoir mau, savoir mauvais gré.

Faire des S, aller de côté et d'autre, tituber. Se dit des ivrognes.

Digitized by Google

Saint-Longin, jeu de mots, sobriquet donné à un garçon lent (long).

Sarrasin ! On jette encore ce mot comme injure à la face d'un mauvais drôle : « Attends, sarrasin ! »

Sens devant dimanche, sens dessus dessous.

Semer les épousés, jeter sur le couple, à son retour de l'église, différentes sortes de graines, symbole de la prospérité que l'on souhaite au jeune ménage.

Souffler les pois, ronfler en faisant sortir de sa bouche un souffle qui ressemble à une ébullition.

Taquer le marmot, avoir froid, avoir peur. Ne répond pas à notre « croquer le marmot. »

Réciter de tête, réciter par cœur.

Tire-lignot, tire-ligneul, sobriquet du cordonnier.

Il pleut à torlorigot, il pleut à verse. Ce n'est plus notre « tire-larigot », mais cela veut toujours dire beaucoup.

Ver-couraud, ver fantaisiste, que l'ouvrier et le paysan prétendent avoir dans l'estomac, et qu'ils s'acharnent à tuer chaque matin à coups de petits verres.

Tirer le veürdon, bercer un enfant à l'aide d'une corde attachée au berceau.

Se dépêcher vite, redondance très usitée.

Aller devant M. le Maire, se marier.

Diâbe volant, enfant dont on ne peut venir à bout.

Manger la cape à Dieu, se dit d'une personne sans ordre, et surtout d'un dissipateur.

Avoir malice, être contrarié, vexé : « Ah ! que j'ai donc malice que vous veniez, la chambre pas faite ! »

Manquer, être absent : « voilà bien longtemps que ton fieu manque de chez vous. »

C'est un beau merle ! un beau moineau ! se dit d'un triste garçon.

Au commencement du siècle, les gamins gratifiaient les perruquiers du surnom de *marlou*.

Courir les masques, se déguiser, aller par les rues et pénétrer par bandes dans les maisons. Privilège du carnaval.

Mots habillés en masques, mots défigurés par une prononciation fautive... au moins au point de vue des gens.

Les midi, et *sur le coup de midi*, quand midi sonne.

On dit également : *les minuit*, et *le coup de minuit*.

Pousser des cris de Merlusine, remplir l'air de ses gémissements. Très près de la source ; la première forme de ce nom a été « Mère Lusigne » (de la famille des Lusignan).

Flairer la meurette, équivaut à : tourner autour du pot. C'est

Digitized by Google

chercher à pénétrer un secret, et aussi tâcher de se faire inviter à diner.

A Milsipipi les grenouilles, bien loin, au diable. Inutile de dire que c'est une allusion du temps à la Cie du Mississipi, de Law.

Faire misère, occasionner de l'ennui, de la peine.

Mener une danse, une marche, c'est exécuter l'air de cette danse, de cette marche.

Avoir les mules aux talons, avoir des engelures aux pieds.

N'empêche que... Cela n'empêche pas que...

Il est bien le neveu de son oncle, dit-on pour constater l'identité de quelqu'un.

Néye-chrétien, périssoire. Analogie, le Centre appelle une pâtisserie indigeste : étouffe-chrétien.

Il n'y a si grand nœud qu'on ne défasse, se comprend sans commentaire.

Il court mieux que *non pas* son frère, redondance.

Chandelle de Noël, chandelle bariolée, multicolore, enjolivée de reliefs, que femmes et enfants portent et allument à la messe de minuit.

N'avoir pas mal aux yeux, voir clair dans ses affaires.

Avoir occasion, avoir besoin ou envie : « J'ai de la belle toile ; n'en avez-vous pas occasion ? »

Serviettes sans ourlets, papiers pour le cabinet. — Puisque je termine sur ce mot, laissez-m'en dire deux d'une époque où, chez nous, le folklore n'était guère en odeur de sainteté. A l'entour de 1840, je priais, d'ici, un mien cousin bourguignon de me copier deux chansons, chantées dans un village où il allait souvent chez des amis. — « Qu'est-ce que tu me demandes-là ! me répond-il ; ça n'a ni c... ni tête... » J'insiste. Même refus ironique. Je continue à insister. Ce jeu dure deux ans. Je finis par avoir les chansons, mais avec cette flèche du Parthe : — « Tu le veux, je te l'envoie ; mais ça n'est bon qu'à faire *des serviettes sans ourlets.* » — Depuis, le goût des littératures populaires a fait du chemin !

F. Fertiault.

Digitized by Google

LUZEL ET SAINTE-BEUVE (1)

M. A. Le Braz a retrouvé et vient de publier quelques lettres inédites de Sainte-Beuve adressées à M. Luzel, qui était venu à Paris, pour gagner sa vie « dans la littérature ». Il n'y réussit guère et eut l'idée, en désespoir de cause, d'implorer l'appui de Sainte-Beuve. Voici en quels termes le critique lui répondit :

Ce 12 juin 1855.

Monsieur,

J'apprécie comme je le dois votre aimable confiance, et je voudrais pouvoir y répondre selon votre désir. Mais que vous dirai-je que vous ne sachiez et que vous ne vous disiez vous-même ? Non, sans doute, il n'est pas très raisonnable de sacrifier le positif au rêve, et une carrière tracée à une espérance indéfinie et à un vague horizon. Ma mère me disait cela à moi-même, lorsque je me décidai à laisser la carrière de la médecine pour les aventures de la vie romantique.

1. Cet extrait du *Journal des Débats* m'a été envoyé par le Dr E. T. Hamy, président de la Société des Traditions populaires. Il est intéressant à plus d'un titre ; les conseils de Sainte-Beuve, l'un de ceux qui ont le mieux compris Perrault, ont sans doute eu sur Luzel une influence considérable, peut-être décisive, et il n'y a peut-être pas d'exagération à penser que c'est lui qui a « aiguillé » Luzel sur sa véritable voie ; un peu plus tard celui-ci trouvait dans Ernest Renan un autre guide ; peut-être M. Le Braz jugera-t-il intéressant de publier quelques fragments de leur correspondance. Le voyage de Luzel à Paris a dû avoir lieu à peu près à l'époque où il quitta le collège communal de Dinan ; il s'en est fallu de quelques mois que je ne l'y aie eu comme professeur. Lorsque au mois de juillet de cette année, la *Pomme* est allée à Dinan, on m'avait chargé de prendre la parole lors de la visite au collège, et je ne manquai pas de citer le nom de Luzel parmi ceux qui, comme élèves — et parmi ceux-ci étaient Châteaubriand, Broussais et Leconte de Lisle — ou comme professeurs, avaient fait honneur à cet établissement. P. S.

2. Le dernier numéro de *Folk-Lore* parlait en excellents termes des pertes que notre société a faites cette année ; il rappelait les nombreux travaux de Charles Ploix, et le souvenir que gardaient de sa parfaite distinction et de sa courtoisie ceux qui avaient assisté au Congrès international du folk-lore à Londres. En ce qui concerne Luzel, l'auteur de sa notice disait qu'on ne saurait trop louer les services qu'il a rendus en arrachant le folk-lore de son pays aux poëtes et aux romanciers, et en leur montrant la véritable voie à suivre. « Laissant à d'autres, le travail de critique M. L. a donné l'exemple à ceux qui recueillaient le folk-lore de la Bretagne ; et c'est à cet exemple que nous devons l'œuvre admirable de M. Sébillot, M. Le Braz, et d'autres qui sont fiers de se reconnaître comme des disciples. Ses splendides collections de contes et de chansons populaires de la Bretagne bretonnante sont appréciées par tous ceux qui étudient ces sujets, et sa mémoire vivra longtemps, verte et fraîche, comme celle du pionnier de la science de la Tradition en Bretagne. » P. S.

Digitized by Google

Je m'en suis tiré beaucoup moins nettement en réalité que cela ne semble de loin et à en juger par le vain bruit. Quel conseil, à mon tour, puis-je donner aux autres? — Sans doute je lirais avec plaisir quelques-uns de vos vers, j'aime toujours à lire dans une âme nouvelle, et la poésie est la fleur de l'âme; mais cela ne rendra pas le conseil plus facile. Aujourd'hui, en poésie (je parle de la poésie intime et lyrique), pour réussir, il faudrait je ne sais quoi, quelque chose de tout à fait nouveau, qui fût pour les générations nouvelles ce qu'ont été les *Méditations* de Lamartine il y a trente-cinq ans. Autrement, on ne réussira point à attirer l'attention du public, et on ne fera que varier un thème déjà ancien et dont la meilleure part est dès longtemps enlevée. — Si j'avais un journal, une revue à moi, je pourrais vous dire : « Tirons de votre portefeuille quelques pièces, les plus heureuses, les mieux venues, et essayons l'effet sur ceux qui aiment et lisent les vers, et qui sont presque uniquement ceux qui en font. — Mais je vis bien en dehors de tout, et depuis que j'ai cessé ces articles au *Moniteur* je suis dans un *intérim* de solitude de retraite absolue.

Vous donner une espèce de préface ou de lettre d'introduction, pour mettre en tête de votre recueil et vous aider à trouver un éditeur, c'est ce que je n'ai jamais fait et ce qu'un critique qui veut garder quelque indépendance et crédit ne fait pas : car ce sont de ces complaisances qui bientôt ne trompent personne. Le seul plaisir comme le devoir du critique, c'est, lorsqu'il est à son poste, d'annoncer et de signaler l'un des premiers les choses neuves, originales et belles, fussent-elles mélangées, que le public, livré à lui-même, serait trop long à découvrir.

Voilà, monsieur, bien des négations et des doutes en retour de votre affectueuse demande; c'est que je ne puis vous dire mieux en restant sincère. Veuillez m'excuser : que si cependant vous vouliez me permettre de lire quelques-uns de vos vers, soyez assez bon pour les faire remettre chez moi, et, après quelques jours, je vous indiquerais une heure où de vive voix nous en pourrions causer.

Luzel fit un choix de ses vers et se rendit chez Sainte-Beuve qui lui tint le langage suivant :

Il faut que vous repreniez contact avec votre peuple. Il y a là une âme presque vierge à explorer. Vous en avez vous-même la claire conscience : ni Souvestre, ni Brizeux, ni de La Villemarqué n'ont épuisé la matière. Il reste beaucoup à faire après eux, à la condition de le faire sur place. Vos fonctions de professeur vous assureront le pain quotidien : pour le reste vous aurez vos loisirs, et les documents à portée de la main. Le vent est aux résurrections provinciales. Attachez-vous à sauver de l'oubli, à préserver d'une abolition irréparable ces chants, ces légendes, ces mythes armoricains dont vous me dites tant de merveilles. Là est pour vous le salut, l'avenir et, je pense, une notoriété que ne vous acquerraient point ces vers. Remportez-les. Ne les brûlez pas; il ne faut rien brûler : ils vous renverront plus tard la mélancolique image de votre passé. Les péchés de jeunesse ont un parfum persistant, plus doux à respirer peut-être que celui des bonnes actions, à mesure qu'avec l'âge la vie se désembaume...

Luzel prit congé, « égratigné d'une main, pansé de l'autre ». Il emportait, outre son manuscrit, un projet de pétition au ministre

Digitized by Google

de l'instruction publique, arrêté d'un accord commun, dont il n'avait plus qu'à rédiger les termes. Il devait y demander sa réintégration dans l'Université, et Sainte-Beuve devait l'appuyer.

La recommandation de Sainte-Beuve eut ses effets : Luzel fut replacé en Bretagne dans un collège et il se livra à ces études de *folklore* qui le rendirent célèbre. Il avait conservé avec Sainte-Beuve les meilleures relations. On peut en suivre la chaîne dans la *Nouvelle Correspondance*, publiée par M. Jules Troubat. Les dernières lignes que Sainte-Beuve ait écrites devaient être le prélude d'un article d'ensemble sur l'œuvre de Luzel [1].

Pendent opera interrupta...

Il avait à peine achevé sa phrase de début que la plume tombait de sa main.

1. Ceci n'est pas rigoureusement exact : lorsque Sainte-Beuve mourut en 1869, Luzel n'avait encore fait paraître que le premier volume, excellent il est vrai, des *Gwerziou Breiz-Izel*, quelques chansons populaires dans le *Collectionneur breton*, et deux ou trois contes dans le même recueil. En réalité Luzel n'a commencé à publier ses contes qu'en 1870 ; à ce moment il avait en portefeuille 120 contes, dont 35 devaient former le premier volume qu'il se proposait de publier, après les *Contes bretons*, Quimperlé, 1870, à la préface desquels j'emprunte ces détails ; ce petit volume n'était dans sa pensée qu'une espèce de spécimen. Ce ne fut que douze ans plus tard qu'il put réunir en volumes la plus grande partie de sa récolte de contes populaires, l'une des plus nombreuses et des meilleures qui existent. P. S.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

L. Marillier. *La survivance de l'âme et l'idée de justice chez les peuples non civilisés.* Paris, Imp. Nat., 1894, 46 p. in-8.

Le mémoire de M. Marillier traite d'une des parties les plus élevées du folklore, celle qui a trait à la formation des superstitions qui, en s'épurant, deviennent des religions ; il ne s'agit pas ici, du reste, des religions qui se rattachent à une révélation. Une des plus intéressantes parmi ces croyances est celle qui se rapporte à la survivance de l'âme, le point de départ de l'immortalité de l'âme chez les paiens. Chez les populations sauvages « le pays des morts est fort semblable au pays des vivants ; les mêmes habitudes y règnent ; les mêmes usages, le même genre de vie. L'autre monde n'est qu'un double de ce monde où vivent les hommes ; les méchants et les bons y ont le même destin ». S'il existe quelque différence, elle dépend, non de la bonne ou mauvaise conduite des défunts, mais de leur position sociale, parfois aussi de leur genre de mort. A l'appui de sa thèse, M. Marillier a réuni, avec une grande variété d'érudition, une foule d'exemples recueillis chez les non-civilisés : nous y voyons, à l'état embryonnaire, les croyances codifiées en religion dans l'ancienne Egypte, il y a plus de quarante siècles. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que, dans une enquête de ce genre, il faut examiner avec le plus grand soin si les croyances n'ont pas subi l'influence du prosélytisme des missionnaires et si elles ne se sont pas modifiées à son contact : je parle, bien entendu des missionnaires bouddhistes et musulmans aussi bien que des missionnaires chrétiens. M. Marillier a su faire le départ entre les traditions contaminées et celles qui sont restées intactes. La dernière partie du mémoire est consacrée à étudier comment la notion de récompense et de punition a pris naissance dans la conscience humaine et comment les châtiments, réservés d'abord à ceux qui offensaient directement les dieux, ont été appliqués à toute atteinte à la justice en général, punissant dans l'autre monde les fautes inexpiées dans celui-ci. L'importance de ce mémoire assez grande pour nous faire désirer que M. Marillier apporte la sûreté et l'étendue de son érudition à des recherches parallèles chez les peuples civilisés.

René Basset.

Pietro Toldo, *Contributo allo studio della Novella francese del XV e XVI secolo.* Rome, 1895, E. Lœscher éd., XIII-153 p. in-8, 3 lire.

Dans la foule des recueils de contes et de nouvelles qui fleurirent à la fin du XVe siècle, M. Pietro Toldo a fait choix, pour sujet de ses recherches, des *Cent Nouvelles nouvelles*, de l'*Heptaméron*, des *Comptes du monde adventureux*, du *Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, et enfin des *Joyeux devis*, dans leurs

Digitized by Google

rapports avec les nouvelles italiennes. Tout en reconnaissant que les sources de la plupart de ces dernières sont les fableaux français du moyen-âge, il établit que les nouvelles françaises des ouvrages cités plus haut ne dérivent pas directement de ceux-ci, du moins dans la plupart des cas, mais que, ces récits, disparus de la littérature écrite pendant le XIVe siècle et la première moitié du XVIe (durée de la guerre de Cent ans) reparurent ensuite puisés dans les recueils italiens comme le Décameron, le Pecorone, etc. Cette théorie est justifiée par l'histoire de l'influence de l'Italie qui commença précisément à s'exercer en France à la fin du XVIe siècle et se développa dans le suivant, grâce aux guerres dont la succession des Visconti fut le point de départ. Sans rechercher les origines lointaines des nouvelles qu'il passe en revue, ni les versions qu'en a conservée la tradition orale, il s'en tient à la source immédiate : c'est donc, sauf dans un petit nombre de cas, une contribution à l'histoire de la littérature *écrite* des contes, et on doit reconnaître qu'ainsi limité, le sujet a été traité avec beaucoup de soin. Certains rapprochements pourraient être plus développés, mais il ne faut pas oublier que M. Toldo n'a voulu donner qu'une contribution, et à ce titre, son livre sera consulté avec fruit.

RENÉ BASSET.

LIVRES REÇUS AUX BUBEAUX DE LA REVUE

E.-S. Hartland. *The Legend of Perseus*, a study of tradition in story, custom and belief, t. II. The life-token. London, D. Nutt, p. in-8 de p. VIII-445 (t. III de Grinun Library).

G. Belluci. *Usi Nuziali dell Umbria.* Perugia, in-8 de pp. 11.

G. Belluci. *Le Stelle cadente et le loro leggende.* Perugia, in-8 de pp. 35.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Folk-Lore VI. 3. The Sacred Marriage, *Gertrude M. Godden.* — Protest of a Psycho-Folklorist, *Andrew Lang.* — A Reply to the foregoing « Protest », *The President.* — Shoe-throwing at Weddings, *James E. Crombie.* — Correspondence. Ghostly Lights, *H. F. Feilberg.* — The Garhwal, an Indian Harvest Ceremony, *Lucy E. Broadwood.* — Superstitions about Teeth, *C. R. Hirst, S. O. Addy, and W. H. D. Rouse.* — Folklore Objects from Argyleshire, Corp Chre, Puzzle, *Bryan J. Jones.* and Dr *Maclagan.* — Traditions, Customs, and Superstitions of the Lewis. Rev. *M. Macphail.* — Charms. Rev. *W. E. T. Morgan.* — Threshold Customs, *Sidney O. Addy.* — Miscellanea. Worcestershire Superstitions. *E. J. Ladbury.* — Folktales, *M. Damant.* — Irish Folktales, *Leland L. Duncan.* Irish Folklore relating to Churches, *Edward Peacock.*

Volkskunde VIII. 6. — Nos Chanteurs ambulants flamands, *Pol de Mont.* — L'Évolution du Mariage, d'après l'ouvrage du Dr *W. Francken A. De Cock.* — Légendes. — Notre-Dame de Nazareth, *A. Pauwels.* — Les Pourquoi. — Pourquoi les Chiens se flairent. — Proverbes et Dictons sur les femmes. — 1. La femme. Ses défauts et ses qualités, par *A. De Cock.*

Ons Volksleven VII. 7.-8. — Les Monnaies. I. Noms populaires des monnaies II. Vieilles monnaies. III. Monnaies percées d'un trou. IV. Pièces bénites. V. Fausse valeur attribuée à certaines monnaies, *Alf. Harou* et *Jozef Cornelissen.* — Les Facéties des Paysans d'Oolen (suite) : 1. (16.) Charles-Quint et la bouillie de riz, *Jozef Cornelissen.* — Jeux des enfants, *J.-B. Vervliet.* — L'Histoire de Jan Kadodder, *A. O.* — Les Fous (suite). Proverbes et Dictons populaires, *Alfr. Harou* et *Jozef Cornelissen.* — Chansons des enfants. Airs notés, *Jozef Cornelissen.* — Usages et Coutumes populaires du Brabant septentrional (Hollande) (suite) : III, 9, La Saint-Nicolas. 10. De quelques autres jours de fête, *P. N. Panken.* — L'Homme de la Lune (suite) : XXXVIII-XLII, *Jozef Cornelissen.* — Humour populaire : 6. Saint-Job de Mariekerke, *Alf. J. C.* et *J. C.* — Le Coq et la Poule (suite). Devinettes, *J. C.* et *Alfr. Harou.* — Epitaphes anciennes facétieuses, *F. L.* — Blason populaire, *L. Mees* et *Frans Zand.* — Saluts de différents peuples, *J. C.* et *Alfr. Harou.* — Jeux des enfants : Un Jeu de cartes, *J.-F. Vincx.*

Wallonia III. 9. — Les marionnettes, Tristan et Iseult, à Liège, *C. Demblon.* — Les souhaits inutiles, Conte de Jemappes, *O. C.* — Dans l'jardin... En Esbaye, (*air noté*), *O. C.* — En Entre-Sambre-et-Meuse (id.). *Louis Loiseau.* — La Fête paroissiale. II. Le tchaudia à Leernes, *Jules Lemoine.* — III. A Hymiée, Gerpinnes, *E. Brixhe.* — Les Béotiens de Dinant, 23 à 25 Facéties, *O. C.* Notes d'ethnonographie sur Vervien au début de ce siècle. — Vieilles danses populaires au pays de Chinay.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

.*. *L'œuf à peler.* — « *J'ai un œuf à peler avec vous* », dit-on à quelqu'un en l'abordant. Cela signifie : « J'ai une affaire à régler avec vous », ou j'attends de vous des explications au sujet d'une certaine affaire ». (Wallonie).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.*. *Etrenne de la barbe.* — Eugénie descend près de son père qui lui donne l'étrenne de sa barbe (Paul de Kock. *M. Dupont*). J'ai encore vu pratiquer cette coutume en Haute-Bretagne vers 1855. Quelle en est l'origine ?

(Comm. de M. Raoul Bayon).

.*. *Noms et coutumes de patinage.* — En Angleterre quand on glisse sur un pied et que de l'autre on frappe de temps en temps la glace d'un coup redoublé, cela s'appelle « cogner à la porte du savetier. » (Dickens *M. Pickwick*). Y a-t-il en France des termes pour désigner d'une façon analogue des floritures de glissage ou de patinage.

.*. *Le craquement des feuilles et l'amour.* — Dernièrement j'ai connu mon malheur, lorsque voulant savoir si tu m'aimais, la feuille de pavot s'est flétrie sous mes doigts sans rendre aucun son. Théocrite, *Idylles*, III, trad. Gail. Le traducteur ajoute en note : Pour connaître si l'on était aimé, on prenait une feuille que l'on plaçait ou sur le coude, ou sur la main, ou sur l'épaule ; on la pressait, et si elle rendait un son, c'était un augure favorable. Cette façon de consultation amoureuse est-elle encore usitée ?

RÉPONSES

.*. *La porte ouverte* (t. IX, p. 650, 120, t. X, p. 64). A Liège, lorsqu'on laisse une porte ouverte, on dit qu'on est *né dans une église.*

.*. *Les plumes de paon*, (t. VI, p. 47, t. VI, p. 473, t. X, p. 440). Les tortillements (chatouillements), au moyen des plumes de paon excitent le sens générique. (Buchelles).

.*. *Chrysanthèmes* (t. VI, p. 704, t. X, p. 376). La « *Chrysanthemum Leucanthemum* » (grande marguerite) se nomme à Liège, *fleur de St-Jean*, parce qu'elle fleurit vers la St-Jean.

Les autres variétés de chrysanthèmes se nomment *fleurs de Ste-Catherine.*

(Comm. de M. Alfred Harou).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 11 — Novembre 1895.

CONTES, DEVINETTES, FORMULETTES, CHANSONS, ETC.

Recueillis à Bréal-sous-Montfort (Ille-et-Vilaine).

CONTES [1]

I

Barbe-bleue.

N homme, qui avait eu sept femmes, se maria une huitième fois. Un jour, devant s'absenter, il remit toutes ses clefs à sa femme, mais il lui signala une chambre où il lui défendit de pénétrer. Cela la rendit *ben* (bien) curieuse : « Il m'a defendu d'entrer dans *cette-là*, se dit-elle, mais j'y *voirrai* (verrai) *tout comme* ». Au moment où elle ouvrit la porte, la clef *chéeyit* (tomba) dans une *peslée* (bassin de cuivre) de sang. Un frisson lui passa sur le corps : elle avait devant elle les corps des sept femmes qui l'avaient précédée... Craignant d'être

1. La plupart de ces contes m'ont été narrés en 1892 et 1893, par Marie Allain, femme Boisramé, sexagénaire, née à Bréal-sous-Montfort. Je me suis appliqué à les reproduire tels qu'ils m'ont été répétés, en conservant non seulement les tournures de phrases mais encore les mots patois. Les lecteurs de la *Revue* auront ainsi une idée exacte du langage des paysans de ce pays. Ce recueil contient des passages quelque peu rabelaisiens, que mes lecteurs voudront bien me pardonner.

Digitized by Google

surprise, elle s'empressa de *froubir* (fourbir) la clef, mais plus elle *froubissait*, plus celle-ci rougissait. Dès que son mari fut de retour, il demanda ses clefs qu'elle lui remit sauf celle de la chambre, mais il la réclama et, toute tremblante, elle la lui donna. « Malheureuse ! lui dit-il, je t'avais défendu d'aller voir dans *c't endret* (cet endroit), et tu m'as désobéis ; prépare-toi à mourir, car ta vie *n'est plus* ». Elle avait un petit *chutiau* (chien) qui avait nom *Célette* ; lui ayant mis un petit mot dans l'oreille, elle *l'envayit c'ez* (chez) ses frères. Arrivé là, il *coquinait* (secouait la tête) de la tête, ce qui les étonnait *vivrement* (vivement), mais la lettre ne *cheyait* pas ; enfin elle *chet à bas*. Ils s'empressent de l'ouvrir et voient que *lou* (leur) sœur est près d'être mise à mort par son mari.

Le misérable s'impatientait et demandait à chaque instant à sa malheureuse femme si elle était prête ; elle lui avait demandé de prendre ses *hardes* (vêtements) de noces. Elle disait souvent à son *chutel* (chien) qui avait *regoncé* (retourné) auprès de sa maîtresse : « *Célette*, tu ne vois rien venir devers Nantes, devers Paris ? — Non ! je ne vois que la poussière voler et les chevaux *déférailler*. — Es-tu prête, que je te tue ? » lui dit-il une dernière fois, et las d'attendre, il monte dans sa chambre, la lie, puis la descend dans une salle basse et la couche sur un banc. Il avait un *coutiau* à la main et allait la saigner quand ses frères frappent vigoureusement à la porte, pénètrent dans la maison et le tuent.

L'épisode du chien qui a la lettre dans l'oreille et celui de la femme qui demande à revêtir ses habits de noces se retrouvent dans le conte de Barbe Rouge, cf. Sébillot. *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 42.

II

Le frère et la sœur

Un prêtre vivait avec sa sœur ; celle-ci lui annonça qu'elle allait se marier, mais qu'elle irait tout-à-fait *lin*... (loin) *dique au* (jusqu'au) bout du monde. Elle lui dit : « Voilà une fleur que tu regarderas tous les jours ; tant qu'elle restera belle, je serai en bonne santé, mais quand tu la verras pâmer, tu pourras dire que je suis *vivrement* (excessivement) mal. Tu feras faire une paire de *solers* (souliers), tu partiras et quand tu arriveras ils seront usés.

Un jour, il vit la fleur se flétrir et aussitôt, comme sa sœur lui avait recommandé, il fit faire une paire de *solers* et se mit en *chemine* (chemin). Quand il arriva, ses chaussures étaient usées. Etonné de ne pas *voair* (voir) son *biau*-frère veiller la malade, il demanda à

Digitized by Google

celle-ci où était son mari. Elle lui répondit : « Je n'en sais *ren* (rien), tous les soirs il *décampe* (il s'en va) à *soula* (soleil) couchant et il revient à *soula* levant ; depuis que nous sommes mariés, il n'a jamais couché une *netée* (nuit) ici. » Le lendemain matin à l'heure accoutumée il était de retour. « Où allez-vous donc, *biau*-frère, toutes les *netées* comme cela, lui dit-il ? — *Sieudez-moi* (suivez-moi) et vous le saurez. » Le soir même au *soula* couchant les voilà partis. « Ne me faites aucune question sur tout ce que vous allez *vâ* (voir), lui dit-il, parce que je ne vous répondrais pas. » Ils arrivèrent à un champ où il y avait une *couée* (grande quantité) de *cônilles* qui *s'entre-bêchaient* ; de là ils passèrent dans une pâture où il y avait des vaches, mais elles étaient si maigres, si maigres ! Dans un autre champ ils en virent d'autres qui étaient énormément grasses, et un peu plus *lin*, (loin) ils rencontrèrent des *berbis* (brebis) qui *drugeaient* (qui gambadaient). Ils trouvèrent ensuite un grand mur où il y avait des petits enfants qui *grippaient* (grimpaient) *o-le-mont* (le long de) et qui *tourjous* (toujours) *recheyaient* (retombaient). Les voilà arrivés à une maison où ils *enterent* (entrent) : « *Assiet'ous* (Asseyez-vous), dit-il à son *biau*-frère, le prêtre, puis il se retira. A *ménet* (minuit) il revint lui apporter une croûte de pain et un verre de vin. Ils passèrent là le reste de la *netée*. Le lendemain *matine* (matin), à *soula* levant, ils partirent à s'en revenir. — Le prêtre dit alors à son *biau*-frère : « Eh ben *biau*-frère, que signifie la croûte de pain et le verre de vin que vous m'avez apportés à *ménuit* ? — C'est tout ce que vous avez fait de charité dans votre vie, et si vous n'en faites pas plus, vous serez perdu. — Que veulent dire tant de petits enfants qui voulaient *gripper o-le-mont* un mur sans pouvoir y arriver ? — Ce sont des enfants qui sont morts sans baptême. — Et les moutons qui *drugeaient* si *ben* ? — Ce sont des anges qui vont au ciel. — Que signifient ces vaches grasses que nous avons trouvées ? — Ce sont des vaches qui sont à des honnêtes gens qui vivent dans la grâce de Dieu. — Et celles qui étaient si maigres ? — Elles sont à des gens qui ne vivent pas *ben*. — Et ces *cônilles* (corbeaux) qui *s'entre-bêchaient* ? — Ce sont *d's'ames* (des âmes) qui *cheyent* (qui tombent) dans l'Enfer.

III

L'Enfant vendu au diable par son père.

Un homme *ben* (bien) pauvre et chargé déjà d'une nombreuse famille, venait d'avoir un nouvel enfant ; il en était *ben marri* (contrarié).

Digitized by Google

Ayant rencontré en son *chemine* un *biau monssieu* (monsieur) qui lui proposa de le lui acheter, il *fit marché* (conclut) avec lui ; il devait le lui donner lorsqu'il aurait sept ans. Ce *biau* (beau) *monssieu* était *Grippi* (Satan). On *envayit* (envoya) le *p'tit gar* (le petit garçon) à l'école. Tous les jours en revenant, il rencontrait une *cônille* (corbeau) qui lui disait : « *P'tit gar t'es à ma* (tu es à moi), *p'tit gar t'es à ma* ». Il le dit à son père qui le fit aller à confesse. Le prêtre auquel il conta cela, lui fit faire un habit couvert de *tout plein* de *bouteillées* (petites bouteilles) avec de *l'iau* (eau) bénite, et il lui dit : « Quand tu rencontreras la *cônille*, tu lui diras : « Eh *ben !* depuis le temps que tu dis que *j'sais à ta* (je suis à toi), prends *ma* (prends-moi) donc — Il fit ce qu'on lui avait dit. Le diable voulut le *enherser* (l'emporter), mais ça le *brûlit ben*, et il lâcha le *p'tit* gar qui *dendepé* (depuis) n'a plus jamais *ren* vu.

Cf. Sébillot. *Contes populaires*, t. I, p. 188 : *Légendes chrétiennes de la Haute-Bretagne* (Extrait de la Revue de Bretagne et de Vendée), p. 25, 28.

IV

Le tailleur sous un prunier

Un tailleur travaillait sous un prunier qui avait de belles prunes, et *tout au long* (sans cesser) il les regardait — les tailleurs sont si *envioux* (qui a envie de) — mais la maîtresse ne quittait pas. Le *soair* (le soir) venu, elle s'absenta, et aussitôt le tailleur de monter dans le prunier, mais la branche *cassit* (cassa), et voilà le tailleur *ché à bas* (tombé à terre). Le diable passe par là, qui le *serre* dans une *poche* et part *o tout* (qui le met dans un sac et part avec) Il arrive dans une pâture où un *pâtou* (pâtre) gardait des vaches et un bouc. Le diable ayant aperçu des *hachous* de guérêt qui se battaient *o* (avec) leur *boucard* (outil à deux dents), abandonna là son sac, espérant qu'il y aurait quelqu'un de tué. Le tailleur dit au *pâtou* : « Veux-tu dénouer la *poche* (sac) pour que je me sauve, et amener ton bouc que nous mettrons dedans ; pour te récompenser, je te ferai des *hannes* (pantalons) ? Le *petit gar* accepta aussitôt. Le diable revient ; il prend son sac sans se douter de la ruse, et retourne en enfer. Quand il y arriva, il fut entouré par beaucoup de diables qui lui disaient : « As-tu quelque chose ? — Oui, j'ai un tailleur. — Tu as un tailleur ! montre donc vite, nous n'avons jamais vu un tailleur ? » Il dénoue la *poche* : le bouc sort aussitôt en criant : « Bé, Bé, Bé », et *choque* de ses *cônes* tous les diables qu'il peut *gober* (donne des coups de cornes à tous ceux

Digitized by Google

qu'il peut attraper). Comme vous le pensez *ben*, tous lui dirent : « Reporte *ben* vite ton tailleur où tu l'as pris ».

V

Le diable et le tailleur

« Moi, je vais coudre partout, j'irais bien chez le diable », disait un tailleur. Il se trouvait là un *biau monssieu* qui lui dit : « Voulez-vous *v'ni c'ez ma* (venir chez moi) me faire une paire de *hannes* ; on viendra vous *qu'ri* (chercher) en voiture ». Cela fut convenu.... Il vit là une bonne femme qui *ribotait* (barattait). — « Vous allez vous lasser à *riboter* ainsi, lui dit-il. — Voilà cent ans que je *ribote* ». Tout au long il entendait des fagots qui *cheyaient*. — « Vous ramassez *ben* du *boais* (bois) dit-il à la vieille. — Ce n'est pas du *boais*, répondit-elle, *c'est d's âmes qui cheyent* (ce sont des âmes qui tombent)dans l'enfer. — Vous *n'savez* pas là où *v''s êtes* (vous êtes)? — Non. — Vous *té* (êtes) chez le diable. *Adsouair* (ce soir), il vous demandera de revenir ; ne lui promettez pas, *gar'''ous* (gardez-vous) *ben* de lui prendre plus *che qué z'autres* (plus cher qu'aux autres) ; il va *v''la* (vouloir) vous donner davantage, mais dites que vous n'avez qu'un prix ». Il suivit ses conseils. De retour chez *lu* (lui), il dit à sa femme : « Etais-tu chez le bon Dieu *ta* (toi) ? Eh *ben*, *j'tais c'ez Grippi ma* (Eh bien j'étais chez le diable, moi). »

Cf. Fouquet. *Légendes du Morbihan*, p. 163, et la monographie des tailleurs dans Sébillot. *Légendes et Curiosités des métiers*.

VI

Georges Desfourniaux

Grippi (Satan) avait fourni de l'argent à Georges Desfourniaux. A l'époque convenue il vint *la* lui réclamer, mais le pauvre homme était dans l'impossibilité de le rembourser ; aussi, le diable voulait-il le *enherser o-le-mont* (l'emporter par) la cheminée. On se hâta d'aller chercher les prêtres qui vinrent aussitôt : « Vous ne me ferez *ren*, leur dit-il, si vous n'allez pas chercher le curé de Paimpont ». On alla le *qu'ri* (chercher). « Prends la peine de t'en aller, et tu vas me laisser tranquille cet homme », lui dit-il. Le diable lui répondit : « Comment ne l'aurais-je pas, moi qui lui ai fourni *barrique et deux*. — Comment as-tu pu faire une chose pareille ? — Voilà *ben d'quoi* de perdre une âme pour enrichir une famille. » *Bigette* (Le diable) dut l'abandonner, mais quand il fut mort, il vint le *qu'ri tout comme* (le

Digitized by Google

prendre quand même) : lorsqu'on alla pour le prendre pour le mettre dans les *châsses* (la châsse) il n'y avait plus *ren* ; on y mit une *hustelle* de *boais*.

Cf. Sébillot. *Contes pop.*, t. I, p. 272.

VII

Le Petit Albert

Un bon recteur *huchait* (appelait) son domestique qui ne venait pas, lorsque, étant monté dans sa chambre, il s'aperçut que son livre, le *Petit Albert*, avait été dérangé. Voyant donc ce qui était arrivé, il commanda aussitôt à sa cuisinière d'aller chercher un *boissiau* de *pâs* (un boisseau de pois), et il *commencit* (commença) à appeler les diables par *lire* (leur) nom : « Un tel, tu n'as pas vu un tel ? — Non ! » et il lui donnait un *pâs* ; le diable ne s'en va jamais *o rene* (sans quelque chose). Il les appela tous, à leur tour et rang ; il voyait avec désespoir qu'il n'avait presque plus de *pâs*. Il en appela encore un autre : « Tu n'as pas vu un tel, lui dit-il ? — Si ! — Rapporte le sans lui faire du mal. » Le voilà revenu, mais jamais ils ne purent le faire rire et il ne *vivit pas long* (vécut pas longtemps).

Cf. Sébillot. *Contes popul.*, t. I, p. 287, *Traditions et superstitions de la Haute Bretagne*. t. I, p. 166, 296.

VIII

Loups garous

On m'a raconté qu'un homme, qui se rendait à son cellier, pour y *qu'ri* (chercher) du cidre, fut enlevé par les sorciers. « Qu'allons nous en faire ? » se demandèrent-ils. Ils lui dirent : « Où faut-il le porter ? » — *Conte* (auprès de) mon piché. — Ils le firent.... — « Où as-tu été *qu'ri* ton cidre ? » lui demandèrent les *compagnons* (domestiques de ferme, ouvriers) impatientés. — J'ai trouvé les sorciers qui m'ont enlevé. En passant par-dessus un étang, il y en avait qui me disaient : « Dis donc Jésus Maria ». « Ne le dis pas, me disaient les autres, parceque tu vas *cher* dans *l'ève* (tomber dans l'eau). »

Un *métivier* (un ouvrier gagé pour faire la moisson) qui faisait *l'ou*, s'en allait tous les *soairs* ; en arrivant du travail il donnait à peine à la *bourgouaise* (bourgeoise, maîtresse de maison) le temps de lui donner sa part, il mangeait sa soupe au galop et décampait.

Digitized by Google

Une fois, impatientée, elle lui *hale* (jette) la viande en lui disant : « Tiens donc, vilain goulu ! », et l'attrappe *o* son *coutiau* (avec son couteau) et sa fourchette ; le sang jaillit. » Vous me faites grand *plaisi*, lui dit-il, vous m'avez délivré de courir la *net* (la nuit), de porter le *garou* d'une *croaix* (croix) à l'autre, presque toutes les *netées*. »

Un amoureux ayant appris que celle qu'il avait demandée en *mariaige*, courait *le garou* avec sa mère, voulut en avoir le cœur net ; il résolut de s'en rendre compte par lui-même. Un *biau soair* il vint *voair* (un beau soir il vint voir) sa *prétendue* (fiancée) et comme si le temps ne lui eût pas semblé long, il était *ben haute-houre* (bien tard) quand il songea à se retirer. Il faisait très *nayce* (noir), aussi demanda-t-il à rester à la maison : ce qui lui fut accordé avec *plaisi*. Il vit *bentôt* les deux *ménagères* (femmes) se lever et prendre sous la *roche* du *fouyer* (la pierre du foyer) une *potée* (un pot contenant un ingrédient quelconque) et se graisser *o ça* par tout le corps, puis les *v''la* de monter *o-le-mont* la cheminée en prononçant ces paroles : « *Par su'hi, par su'ha, par su* (par dessus) la feuille du *boais j'm'en vas* ». Le *compagnon* (l'homme) qui ne dormait pas, fut *ben émeillé* (étonné) de ce qu'il avait vu, et résolut d'en faire autant. Il prit la *potée* et s'en barbouilla le corps comme il avait vu faire, puis il voulut répéter les paroles qu'il avait entendues, mais malheureusement il se trompa : le voilà parti *o-le-mont* la cheminée en criant : *A travé hi, à travé ha*, (à travers) *par sous* la feuille du *boais j'm'en vas* » aussi, son corps n'était-il plus qu'une *malande* (plaie) lorsqu'il rejoignit les commères.

IX

Les sorciers

Des sorciers dansaient au pied d'une *croaix* (croix), et ils disaient : « Dimanche, Lundi, Dimanche, Lundi ». Quand vint le tour d'un petit *bossé* (bossu) qui dansait *o* (avec) eux, il ajouta « Mardi ». Les sorciers reprirent en chœur « Dimanche, Lundi, Mardi ; Dimanche, Lundi, Mardi ». Ils trouvaient que cela *jouait ben* (faisait bien). « Qu'allons-nous *ben* faire pour le récompenser, se demandèrent-ils ? — *J'allons* (nous allons) lui tirer sa bosse ». Quelques jours après il rencontra un autre *bossé* qui fut ben étonné de ne plus lui *voair* sa bosse et qui lui demanda comment il s'en était débarrassé. Il lui conta son aventure. Il aurait été *ben aise* aussi *le* (lui) de se débarrasser de sa bosse, aussi alla-t-il danser *o* (avec) les sorciers. Lorsque ce fut son tour de chanter il ajouta « *Mecuerdi* » (mercredi) mais les

Digitized by Google

sorciers trouvèrent que cela n'allait pas *ben*, aussi lui mirent-ils la bosse de l'autre.

Cf. Sébillot. *Contes pop.*, t. II, p. 208.

X

Pourquoi les lièvres ont la lèvre fendue.

Tous les lièvres se voyant *mal vus* de tout le monde et des bêtes, se rassemblèrent un *biau* jour et ils se dirent : « Il faut nous *nayer* (noyer) ». Quand ils arrivèrent à un étang, les grenouilles les ayant *ouïs* (entendus) *s'écrièrent* (se mirent à crier.....) — Il y a encore des bêtes qui nous craignent, se dirent-il, et ils se mirent à s'entre regarder et à rire que la *goule, n'a* resté (leur gueule en est restée) fendue *dendepé* (depuis).

(Variante : que *lou goule lou z'*est restée).

XI

Marcusalé

Le bon Dieu disait à *Marcusalé* (Mathusalem) : « Bâtis donc une maison. — « Non ! lui répondit-il, je n'ai que cent ans à vivre, je ne bâtirai pas. — Eh ben, où lougeras-tu ? — Dans un fût. — Quand le vent viendra de *haut* ? (nord). — Je tournerai ma pipe *à bas* (sud). — Et quand il viendra *de bas* ? — Je tournerai ma pipe à *soulard* (est). — Je battrai mes quatre vents. — Je tournerai ma *pipe adens* (mon tonneau sens dessus-dessous) ». — C'est depuis ce temps là que le bon Dieu ne fixe plus à l'homme le moment de sa mort.

Voy. *Revue Trad. Pop.*, t. I, p. 70.

XII

Les Bœufs à Noël

Un homme ayant entendu dire que les bœufs parlaient à *ménet* (minuit) le jour de *Nouaye* (Noël), voulut en faire l'expérience ; aussi s'en fut-il se coucher dans la crèche de ses bœufs. A *ménuit* (minuit) l'un d'eux dit à son voisin : « Que ferons-nous demain ? — Nous mènerons notre maître en terre, lui répondit-il ; ce qui arriva.

XIII

La chasse Arthu

As-tu entendu la chasse *Arthu* (Arthur) hier au *sa* (soir) ? On donne ce nom à des bandes d'oiseaux qui, en hiver, passent le soir à une

Digitized by Google

grande hauteur et dont on entend le bruit des ailes et les cris qui ont beaucoup d'analogie avec les aboiements d'une meute.

XIV

Maladri

Maladri est un personnage légendaire du Bréal. C'était un menuisier sorcier. On raconte que lorsqu'on lui portait du bois pour faire une armoire, il le mettait tout en chevilles et en maillets. La *nétée* suivante, on entendait chez lui un bruit épouvantable de *martiaux* (marteaux) ; le lendemain matin l'*armoaire* (armoire) était toujours prête.

XV

Le prêtre qui revient dire la messe

L'église d'un certain *endret* (endroit) était éclairée toutes les *netées* (nuits). Un homme résolut d'aller y *voair* (voir) : c'était un prêtre qui était condamné à revenir parce qu'il avait omis de dire une messe promise. Tout était préparé pour la célébration de la messe : « Qui veut répondre ma messe ? dit-il. » L'homme s'offrit tout en tremblant. Dès que sa messe fut terminée, le prêtre lui dit qu'il aurait une place de gardée *conte lu* (auprès de lui) dans le ciel.

PROVERBES ET DIRES

— Un *tagueneau* (taon) est plus fort qu'un *taurine* (taureau).

— De Noël aux Rois les jours ont rallongé du pas au *jas* (oie mâle).

— Quand la *charte* (charrette) est *vessée*, on *voait* le *biau cheminée* (est versée, on voit le beau chemin).

— *Berbis* qui *cloche* n'a pas de *marienne* (brebis qui boite n'a pas de repos).

— Si sourd *ouaiyet*, si taupe *voyet*, (si le sourd entendait, si la taupe voyait) il n'y aurait pas de monde sur la terre.

— La *grand* bande fait *l's'etourniaux* maigres.

— Grand *gagnou* (gagneur), grand *dépensou* (dépensier).

— Il y a au marché plus de *piaux* de *viaux* que de *piaux* de vaches.

— Troc pour troc, Biroc pour biroc (troquer une chose contre une autre de même valeur).

— Tu as les *dagts croches* (les doigts recourbés) parce que tu as déniché un nid de *berruchot* (troglodyte).

Digitized by Google

— As-tu des *lentes* (œufs de pous)? C'est signe que les *pouës* (pous) y entrent.

— Les canards sont bons à vendre quand ils sont *lassés* (les plumes des ailes se joignent).

— *Jacques-dale* qui mène les poules pisser à la halle.

— Il y avait à Paris un cheval qui parlait et qui disait :

Je me ferre et je me déferre,
Et je demande tous les jours la guerre.

— On raconte que dans la même ville un bœuf disait :

Je me lie et je me délie,
Et tous les jours je cherche ma vie.

— Quand il y aura des feuilles de chêne grandes comme des oreilles de souris, je dormirai un somme au midi.

En Janvier près d'un bon feu
Il fait bon jouer quelque jeu.
On ne voit que *frimard*
Que neige que verglas.

— Janvier qui fait bonne femme chier dans le *fouyer*.

— Février : Févri, Frévreu, bon *melle su l'sœufs* (bon merle sur les œufs).

— Février : Février le court, le pire de tous.

— Février *pourrit* les prés.

Mars *essard* (sèche)
Avril *cru* (mouillé)
Ma (mai) chaud.

Mars *o* (avec) ses *martiaux* (grêlons)
Avril *o* ses *coutiaux*
Qu'écorchent les vaches et les *viaux*.

— Septembre : le *biau* temps au lieu d'un *battou* il en faut *dou*. (Les jours qu'il est possible de battre il faut être moitié plus de travailleurs qu'au commencement de la moisson, puisque les jours ont diminué).

Quand Octobre a pris sa fin
La Toussaint est au matin.

— La Chandeleur (2 Février).

Quand la Chandeleur est claire,
L'hiver est en arrière.
Quand elle est orbe, (quand le temps est sombre)
Il y en a encore.
Quand elle est *crue* (mouillée),
Y en a plus.

— Le dimanche des Rameaux : le vent est les trois quarts de

Digitized by Google

l'année du côté d'où il vient pendant la procession. S'il vient du nord, il vient du pays aux pommes ; s'il est à *galène* (ouest), on tire le cidre par une *halène* ; s'il est en haut, on *bouait* à plein *varre* (on boit à plein verre). Les vents du *bas* (sud) *brûle* les pommiers.

— Quand il pleut trop dans l'octave du *Sacre* (Entre les deux fêtes-Dieu) il n'y a pas de *châtagnes* (châtaignes).

— C'est la semaine saint Barnabé qu'est la *meilloure* (meilleure) pour ensemencer le *blé-na* (sarrazin).

— Saint Bazile le grand (pour le blé noir).

— Quand il pleut le jour saint Georges,
Il n'y a ni *badines* ni *badioles* (cerises).

— Le jour saint Aubin mars au matin,
S'il gèle, il n'y aura ni *fin* ni *lin* (ni foin, ni lin).

— A la Sainte-Croix.
Bonne femme bats tes noix.

— Quand la *plée chet* le jour Saint-Médard, il y en a pour quarante jours (il faut qu'elle commence ce jour-là).

— Le jour de la Transfiguration (6 août), quand le vent est grand avant midi et qu'il cesse l'après-midi, le grain n'est pas si cher vers les hauts mois (mars, avril, mai), comme à la Saint-Michel.

— S'il pleut entre les deux *Sacres* les châtagnes seront *échelées*.
S'il pleut le 15 août, les *nosettes* (noisettes) sont perdues.

— S'il gèle au matin
Le jour saint Jacques et saint Philippe
Il n'y a ni *tonneau*, ni *pipe* (ni cidre, ni tabac).

FORMULETTES

— A l'Ascension
Bonne femme *touse* (tond) tes moutons.

— Sur le *croaix* de mon Sauveur,
Quand le tonnerre tombera,
Sainte Claire et sainte Barbe m'y gardera.

Crucifix de *bouis* (buis)
Sorti de mon *courtil* (jardin)
Frère de ma jatte,
Mon fils t'a fait,
J'ai fait mes fils,
Je sais (je suis) ta grand'mère
Mon crucifix.

Digitized by Google

Scions du *boais* (bois)
Pierre et *Françoais* (François)
Il est scié
Rabattons-le, rabattons le.

Scions du *boais*
Pierre et *Françoais*
Nicolas Béret
Qui happait (qui prenait) sa femme au nez

Aujourd'hui saint Crespin
Mon cousin
Que les cordonniers *s'y* frisent
Pour aller *voair* Catin
Duiguedin
Qu'a chié dans sa chemise.

CROYANCES ET SUPERSTITIONS DIVERSES

— Si vous faites un signe de *croaix* pendant le temps que file une étoile, vous sauvez une âme du purgatoire.

— Il ne faut ni dormir ni sous le châtaignier ni sous le noyer, parce que les *velines* se *ramassent* (les bêtes venimeuses se cachent) beaucoup sous ces arbres.

— Remède contre les *velins* : crême de lait.

— Le 7e garçon à se *sieude* (suivre), guérit des *équerouailles* (écrouelles). Le malade doit aller le trouver à jeun durant trois jours de suite ; le guérisseur qui est aussi à jeun passe la main sur l'endroit malade.

— Les jumeaux guérissent des *genièvres* ou *zerbes* (furoncles).
— Celui qui naît le jour saint Paul, le 25 Janvier, guérit du velin.

— Remède pour ceux qui pissent au lit :
Il faut *hacher* le nombril d'un *pourcel* (porc) et en faire de la saucisse que l'on donnera au malade sans lui dire avec quoi elle est faite.

— Remède pour les coupures : Une peau de (*genât*) genêt.

— Il est bon de mettre un bouc dans les *tayles* (étables) malsaines, ils *serrent* les *maux*. Ce conseil est mis en pratique dans plusieurs provinces.

— Les vaches *meselles* deviennent très maigres. Si on leur sent la *goule* (gueule), ça *qu'empoisonne*. Leur viande est toute *grainée*.

— Une femme grosse ne doit pas fixer un idiot, un homme ayant une vilaine maladie. Elle ne doit pas avoir envie de quoi que ce soit.

Digitized by Google

— Lorsqu'une femme se rend à la messe de relevailles, si la première personne qu'elle rencontre, est un homme, le prochain enfant qu'elle aura sera un garçon ; si c'est une femme, elle aura une fille.

— Pour se rendre invisible, il faut mettre un chat noir à bouillir, en prendre les os, aller les brûler au pied d'une *croaix* et en porter la cendre sur l'autel pendant la messe sans être vu du prêtre qui la dit.

(Cela se fait à une certaine époque que je ne puis indiquer).

— *Pour faire marché* (pour conclure un marché) avec le diable, il faut un champ à trois *cornières* (angles), entouré de chemins. On s'y rend à *ménuit* avec une poule *naire* (à minuit avec une poule noire) et on fait le tour du champ en disant : « qui veut acheter ma poule? » *Bigette* (Satan) se présente et paie le prix convenu ; il donne *toute* l'argent que l'on veut, à condition qu'il *se parera* (qu'il s'emparera) de vous à une époque fixée.

— Les *cônilles* étaient blanches, mais après le déluge *on t s envayit voair si l'esve* (on envoya voir si l'eau) était retirée, et ils croquèrent les morts.

— *Bite donc* (touche donc) aux horties, elles ne piquent pas dans ce mois. — Non ! mais elles piquent les *mencs* (mains).

— Quand les oies et les canards sauvages viennent du nord, c'est signe de froid ; lorsqu'ils viennent du midi, il fera un temps doux.

(*A suivre.*) RODOLPHE LE CHEF.

Digitized by Google

UNE POÉSIE DU XVIe SIÈCLE

RESTÉE DANS LA TRADITION POPULAIRE

Une des plus célèbres chansons à quatre voix de Roland de Lassus est composée sur les quatre vers suivants :

Las ! voulez-vous qu'une personne chante
A qui le cœur ne fait que souspirer ?
Laissez chanter celuy qui se contente,
Et me laissez mon seul mal endurer.

Or, nous trouvons dans le 2me volume des *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, par M. de Puymaigre, (p. 187) la poésie suivante :

Pourquoi vouloir qu'une personne chante
Lorsqu'elle n'a pas le cœur en liberté ?
Laissez chanter ceux que l'amour contente,
Et laissez-moi dans mon malheur pleurer.

Pleurez, mes yeux, pleurez mon sort funeste,
J'ai tout perdu en perdant mon Iris.
Ne cess'rez-vous de dire, ma maîtresse :
Ah ! rendez-moi ce que vous m'avez pris !

Que faut-il donc, belle Iris, pour vous plaire ?
Faut-il mon sang ? Il est prêt à couler.
Mais si mon sang ne peut vous satisfaire,
Faut-il ma mort ? Vous n'avez qu'à parler.

Après ma mort vous pleurerez, je l'jure ;
Vous gémirez, il ne sera plus temps.
Vous pleurerez dessus ma sépulture
En regrettant le plus funeste amant.

Prenez mon cœur et n'en prenez point d'autre ;
Il est à vous, je n'y prétends plus rien.
Mais si j'apprends que vous en aimez d'autres,
Tout aussitôt je reprendrai le mien.

Il est évident que cette poésie n'est point du tout une poésie populaire dans le sens folklorique du mot ; mais elle a l'avantage de nous offrir un nouvel exemple de poésies littéraires qui, adoptées par le peuple, s'y sont propagées et transmises oralement de siècle en siècle, comme les chansons populaires proprement dites.

Digitized by Google

La comparaison du premier couplet avec les quatre vers de la chanson du seizième siècle citée en premier lieu ne laisse pas de doute sur l'identité des deux textes : et comme les anciens livres de chansons en parties ne donnent jamais que les paroles des premiers couplets, nous sommes par là autorisés à croire que l'ensemble de la poésie était déjà connu à cette première époque. Cette constatation est précieuse, car elle permet d'établir l'ancienneté d'une poésie que la critique contemporaine, parfois portée à fixer à des dates trop récentes l'origine des chansons restées dans la tradition populaire, n'eût vraisemblablement pas crue si ancienne.

La chanson de Roland de Lassus ayant paru pour la première fois dans le *Primo libro dov esi contengono Madrigali, Villanesche, Canzon francesi Motteti a quattro voci* imprimé à Anvers en 1555, il s'ensuit que la poésie était déjà connue il y a bien près de trois siècles et demi ; et comme d'autre part il est plus que probable qu'elle n'a pas été composée spécialement pour le musicien, tout jeune encore en 1555 et qui en était à ses premières publications, il en résulte évidemment qu'elle était encore antérieure

Il est fâcheux que le recueil moderne ne donne pas la mélodie sur laquelle la chanson est restée populaire ; il eût été curieux de constater s'il y restait aussi quelques traits communs avec la musique contrepointée de Roland de Lassus.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DU PRÊTRE MORT QUI REVIENT DIRE LA MESSE A MINUIT

I

La légende du prêtre condamné à revenir à minuit dans une église, revêtu de ses ornements sacerdotaux et prêt à dire la messe, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un vivant pour la lui répondre, est extrêment répandue ; pour ne citer que la Bretagne, le Dr Fouquet l'a trouvée localisée à Vannes, *Légendes du Morbihan*, p. 106, où le répondant est un gantier, comme le héros d'une légende parallèle populaire en Anjou : *Bull. historiques et Mon. de l'Anjou*, t. V, 1853, p. 189. Luzel l'a aussi rencontrée dans le pays de Lannion, *Veillées bretonnes*, p. 4; j'en ai publié deux versions, *Contes populaires*, t. I, p. 275, *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 192, qui ont été recueillies dans les environs de Matignon, pays très voisin de Lamballe où, à la fin du siècle dernier cette légende était déjà connue [1]. Je la transcris d'après le *Vogage dans les départements de la France*, par les citoyens La Vallée et Louis Brion, 1794, Côtes-du-Nord. Ces deux noms sont encore portés par plusieurs personnes à Lamballe et aux environs, et il est possible que l'un des auteurs l'ait entendue raconter dans son enfance. Voici le récit qu'on lit à la page 37 de cette monographie :

« Jadis un prêtre de cette commune (Lamballe) avoit été condamné au supplice pour quelque méchef. Un prêtre criminel pouvoit jetter du louche sur la masse du sacerdoce dans l'esprit du peuple, il falloit bien parer par l'imposture à cet inconvénient.

« Un ouvrier de Lamballe étoit dans l'usage d'aller chaque soir faire sa prière dans telle église. Un jour il s'y rend, s'agenouille, prie et le sommeil le surprend; il s'endort; l'église se ferme, la nuit s'avance, tout dort dans Lamballe, le silence règne : une heure du matin sonne; l'ouvrier s'éveille. Il est facile de se faire une idée des diverses impressions qu'une situation pareille peut faire sur un homme par état peu instruit, imbu de préjugés, et dont l'âme timorée est en conséquence ouverte à toutes les illusions fantastiques.... tremblant, respirant à peine, il écoute; une porte s'ouvre, c'est celle de la sacristie, il regarde. C'est un prêtre qui s'avance; il marche

1. Voir aussi la version de la p. 577 de ce numéro.

Digitized by Google

lentement, une bougie est dans ses mains, ses yeux sont éteints, ses joues sont décharnées, une pâleur livide est sur son front; il marche, ses pieds sont nus, il monte à l'autel en silence, les cierges s'allument, il se revêt de ses habits sacerdotaux. C'est la messe qu'il va dire. Avant de commencer il se retourne : « Au nom du Dieu vivant, dit-il, d'une voix sépulcrale, si quelque être respire dans cette église, qu'il s'approche et vienne m'aider au sacrifice. »

« L'ouvrier stupéfait, interdit et frémissant, crut entendre la voix de l'Éternel; il se lève, s'avance. Le prêtre commence, l'ouvrier se prosterne et la cérémonie s'achève. A la dernière bénédiction : « Que Dieu vous bénisse, lui dit le phantôme, vous m'ouvrez aujourd'hui la porte du séjour éternel. Il y a vingt ans que la malice des hommes m'a conduit au supplice. Le Tout-Puissant m'a reçu dans sa grâce et, pour l'expiation de quelques péchés de ma vie, il voulut que je vinsse chaque nuit à pareille heure dans cette église, jusqu'à ce que je trouvasse quelqu'un pour me servir la messe. Sa volonté sainte s'est accomplie. Adieu, vénérez les prêtres du Seigneur, et ne me suivez pas. » Il dit et disparut.

« Il disparut pour aller se reposer sans doute de cette comédie. Le jour vint, l'ouvrier sortit. L'histoire se répandit bientôt, on la crut. Quelques dévotes la croient encore. On devine aisément comment a pu s'opérer ce prétendu prodige, combien il fut aisé de provoquer cet ouvrier au sommeil, et quel parti l'on put tirer de l'effrayant appareil dont on enveloppa son ignorance. Il fut convaincu, c'est tout ce qu'on vouloit. »

P. S.

LES TRÉSORS CACHÉS

A Plussulien, canton de Goarec, il y a un trésor dans un souterrain, et il est composé de plusieurs barriques d'or. Pour l'avoir il faut s'y rendre avec une charrette conduite par deux hommes et attelée de quatre bœufs; mais si on prononce une seule parole, on est perdu.

Un homme de Goarec y alla une nuit avec quatre bœufs attelés à une charrette, et son domestique l'accompagnait. Ils entrèrent dans le souterrain ; mais à la vue des lions, des tigres et des ours qui étaient autour du trésor, l'homme s'écria : Oh ! mon Dieu ! Aussitôt tout fut englouti et personne n'a jamais entendu parler d'eux.

Conté par M. Henri, de Goarec.

RAOUL BAYON.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS[1]

LXIII

MÉTIERS ÉMIGRANTS

Briquetiers

Les briquetiers ont coutume d'émigrer durant la bonne saison. Les briquetiers du pays de Liège et de Charleroi, émigrés en Allemagne, rentrent dans leurs foyers depuis la Saint-Barthélemi, et ceux, employés à Liège et dans les communes environnantes, commencent ordinairement leur rentrée depuis la Saint-Lambert.

ALFRED HAROU.

LXIV

REDEVANCES ET POURBOIRES

Maçons, Charpentiers

Un compte communal namurois de 1421 parle d'une somme de 22 moutons distribuée entre autres « aux compagnons des métiers, des maçons et charpentiers pour leur « *heille* » ainsi qu'est d'usage.

Le lundi perdu (*li jou d' l'hée*)[2], les ouvriers vont encore de nos jours réclamer l'*hée* chez leurs pratiques.

(*Messager des Sciences historiques*, XV, p. 100.)

ALFRED HAROU.

LV

PRIVILÈGES DE MÉTIERS

Au XVIe siècle les bouchers de Gand jouissaient encore du privilège, à l'exclusion des autres métiers, de chasser aux chiens courants et à son de trompe dans presque toutes les paroisses de la Flandre. (*Messager des Sciences hist.*, XXVII, 135, note).

1. Cf. t. IX, p. 501, 570, 644, 687, t. X, p. 95, 97, 156, 199, 272, 328, 397, 460, 521
2. *Hée* est le même mot que *heille*.

Digitized by Google

LXVI

RUSES DE MARCHANDS OU D'OUVRIERS

Marchands de chevaux, maquignons.

Les maquignons glissent dans l'anus des chevaux un morceau de gingembre pour leur faire « *bien porter la queue* ».

(Dans toute la Belgique).

ALFRED HAROU.

LXVII

MÉTIERS GALANTS

Les Meunières

Nous avons reproduit, dans les poésies sur des thèmes populaires, une petite pièce de M. Emile Blémont sur les galanteries des meunières ; leur réputation à cet égard est ancienne : voici le refrain et un couplet d'une chanson qui figure dans la *Bague magique*, pièce représentée en 1726 sur le théâtre italien de Paris.

L'amour dans votre moulin
Tic, tic, tac, belle meunière,
L'amour dans votre moulin
Est logé soir et matin.

On voit moudre à sa manière
Ce petit dieu libertin,
Il garde au jeune blondin
Sa farine la plus chère,
Le son est le seul butin
Du galant sexagénaire.

P. S.

LXVIII

LES CHARPENTIERS A STRASBOURG

En 1482, lors de la réduction des tribus de Strasbourg au nombre de vingt, la dix-huitième corporation jusque-là exclusivement composée de charpentiers se vit adjoindre les charrons, les menuisiers, les tamisiers, les vanniers, les fabricants de fûts d'arquebuse, les luthiers, les facteurs d'orgues et en général, tous les ouvriers qui travaillaient le bois.

En temps de carnaval, la tradition voulait que la corporation parcourût la ville en cortège sous des affublements grotesques ; ces fêtes

Digitized by Google

duraient souvent plusieurs jours et se terminaient par un joyeux banquet dans les salles de la tribu ; à cette occasion, les compagnons qui étaient arrivés au terme de leur apprentissage recevaient solennellement la maîtrise.

Le mardi 24 février 1563, au milieu d'un cortège de badauds et d'innombrables gamins, les menuisiers conduisaient par les rues, chargés sur des traîneaux, une gigantesque cornemuse qui recélait dans ses flancs tout un orchestre de fifres et de joueurs de musettes et un grand édifice en bois peinturluré, surmonté et entouré de chandelles.

Le lendemain, l'édifice fut disposé sur un radeau entre le pont Sainte-Madeleine et celui du Corbeau, et à la tombée de la nuit, après qu'on y eut mis le feu, consumé au milieu d'un brillant feu d'artifice. Quant à la cornemuse-monstre, les charpentiers en firent don au magistrat qui leur offrit une gratification en échange et la fit remiser à l'arsenal.

En 1566, les 26 et 27 février, nouvelles réjouissances semblables aux premières, si ce n'est que la cornemuse est remplacée par un immense homme sauvage accompagné d'un éléphant et d'une autruche qu'on conserva également dans les locaux de l'arsenal.

En 1570, les 7 et 8 février, les compagnons menuisiers, revêtus de copeaux promènent un grand dragon qu'ils exhibent dans plusieurs hôtels de magistrats et de gentilshommes.

En 1592, du 7 au 9 février, ce sont trois figures de femmes hautes de douze pieds, représentant la Charité, la Justice et l'Orgueil, accompagnées d'un ours, le tout en copeaux qu'ils traînent à travers les rues pendant trois jours ; une tortue montée sur quatre roues, supporte un édifice de bois auquel on met le feu entre le pont Saint-Nicolas et le pont du Corbeau.

En 1667 enfin, la chronique de Trausch nous apprend que du 25 février au 2 mars les menuisiers, au nombre de quatre-vingts, parcoururent les rues au son des fifres et des tambours, vêtus de copeaux multicolores qu'on prenait à distance pour des pourpoints de damas.

Le poële des charpentiers fut le théâtre de plusieurs banquets mémorables.

Le 29 novembre 1661, pour fêter la naissance du Dauphin de France, le magistrat, au grand complet, y traitait magnifiquement le résident de Louis XIV, le sieur Frischmann ; chaque toast était souligné par une salve de huit coups de canon. L'ammeister François Reisscissen fait suivre son récit d'un distique mélancolique, qui, dans son laconisme, dit Seyboth, dépeint admirablement les dispo-

Digitized by Google

sitions d'esprit de nos ancêtres dans cette période troublée qui précéda la prise de possession de Louis XIV :

Hi simulant odium, simulant illi qurbis amorem,
Nec prodest odium nec simulatus amor.

Le 17 décembre de la même année, banquet offert au duc de Mazarin, époux de la belle Hortense Mancini, nièce du cardinal. Le repas fut fourni par l'auberge de la Fleur et le dessert par le pâtissier Luc Rosenzweig, de Montbéliard.

Des amateurs improvisèrent un concert de joueurs de luth et se firent entendre de deux à quatre heures; chaque toast à la famille royale était salué par une salve de douze coups de canon.

P. RISTELHUBER.

II (*suite*)

BLASON DE MÉTIERS

Chanson basque des Métiers

O pauvre laboureur !
Toi-même tu manges du maïs,
Et tu récoltes du froment et du vin de quoi rassasier les paresseux.
Malgré cela on t'aime comme les bergers le loup.

Si le patron s'habille (de neuf)
Il recommande aux couturières
De mettre à un des côtés de sa culotte une étoffe plus forte.
Malgré cela, il usera ce côté-là plus vite que la (partie) antérieure.

La couturière arrive tard (le matin)
(Et) le soir de bonne heure se retire.
Dans cet intervalle elle perd son temps à sarcler le monde
Et est loin de gagner ce qu'elle consomme.

Maintenant toutes les fileuses
Préfèrent (travailler) à prix fixe
(Dans leur désir) de montrer qu'elles ont fait beaucoup de travail, tout leur [fil (est) plein de gorges d'oiseau.
Et si on le dévide, on est obligé de faire quatre nœuds par empan.

Le tisserand demande (toujours) du fil
Quand même il en aurait abondamment.
Dans le but de voler le reste du fil, il ne termine pas le tissu,
Afin de dire au fournisseur que le fil était mauvais.

Adresse du maçon !
Il ne sait que penser :
Après avoir mal fait le mur il en bouche les crevasses avec de la boue,
Si la maison s'effondre la faute en est à la mauvaise qualité des pierres.

Digitized by Google

Les menuisiers (et) charpentiers
O les faiseurs de peu de travail !
Ce qu'ils en font est mal fait et la faute en est au bois ;
Qui se trouvait plein de nœuds et à contre-fil.

Le sabotier
Vole sur la matière (à mettre en œuvre),
Ce qui vaut sept sols il le vend à douze,
(Puis) il mange le produit de sa vente à l'auberge, tandis que sa famille souf-
[fre la faim à la maison.

Un vigneron
Est mécontent du travail de son confrère :
Chacun trouvant sa manière de tailler la vigne meilleure que toute autre ;
Que celui qui veut se voir sans vigne change souvent de vigneron !

O cabaretier fidèle !
S'il n'était jugé par la grenouille !
Si on prenait les poissons pour témoins ils le condamneraient.
(En disant) qu'il nous vend (comme vin de l'eau) leur propriété légitime.

Si un instituteur meurt
Il ne laisse pas de procès (après lui)
Parce qu'il met sa fortune dans un bon état de situation,
Il la contrôle dans son gosier et l'hypothèque dans son ventre.

Messieurs les prêtres exhortent
A faire la charité ;
Quant à eux ils ne disent pas une parole qu'ils ne se font payer ;
Les pauvres du village (meurent) de faim et leurs pièces d'or se rouillent.

Les marchands de laine s'enrichissent
Et tout aussi bien perdent leurs âmes ;
Sur les poids et sur leurs comptes combien ne volent-ils pas !
Il faudra que Dieu ait du loisir avec eux (pour les juger).

Les petits quincailliers, merciers
Vont de porte en porte :
Leur vente ordinaire s'exerce sur des épingles et sur du lin ;
Puis ce qu'ils ont volé aux femmes dans la semaine ils le jouent le dimanche.

Les gardes-forestiers et les douaniers
Sont des gens de conscience :
Si on leur farcit le gésier, ils désertent leurs postes :
Mais ils feront tout de même prendre par leurs compagnons les pauvres cré
[dules.

Les instruments de travail des huissiers
Ce sont les gens entêtés ;
Avec les affaires de ceux-ci ils font leur fortune :
Ils seront facilement réduits à la misère ceux qui écoutent leur conseil.

Digitized by Google

Huissiers et notaires,
O outils nécessaires ;
Leurs paroles obscures et leurs mensonges embrouillent les (plus) petites [choses ;
Il n'est pas de meilleure aide pour vider promptement (vos) maisons.

(J. D. J. SALLABERRY. *Chants populaires du pays basque.* Bayonne 1870, in-8, p. 181).

On peut rapprocher cette chanson de celle recueillie par M. J. F. Bladé, les Bruits de Métiers. *Poësies populaires de la Gascogne*, t. II, p. 267; il y a d'autres chansons où les différents métiers sont passés en revue avec une intention satirique ; j'en ai recueilli plusieurs en Haute-Bretagne, et nos collègues, en cherchant bien autour d'eux, en trouveraient sans doute bien d'autres.

Cette chanson est la seule, à ma connaissance, qui soit au désavantage des couturières ; en général à la campagne elles sont bien vues (cf. Les Couturières dans mes *Légendes et Curiosités des Métiers*) ; les laboureurs ne blasonnent pas non plus les maçons, les charpentiers et les menuisiers qui sont ici assez maltraités. Quant aux sabotiers, j'ai reproduit dans leur monographie une chanson satirique du Morbihan qui les accuse aussi d'intempérance, de même que celle de la p. 276 de la R. des T. P. de cette année.

Ce même recueil de M. Sallabery, contient encore une très longue chanson satirique sur les charbonniers, dont voici un couplet :

Si j'étais jeune fille et (que je n'eusse) pas de prétendu
Avec un charbonnier de mariage je ne traiterais pas,
Que Dieu me pardonne !
Car c'est une chose pitoyable de choisir (pour époux) un charbonnier
De la manière dont ils vont (dans leurs affaires)
Il ne peut chasser Bethiri (Santz) de sa maison (1).

P. S.

XI (*Suite*)

MÉTIERS MÉPRISÉS

Les selliers

Il doit venir chez le sellier du coin, sauf votre respect, pour acheter une selle. (SHAKESPEARE. *Henri IV*, 2e partie, II, 1).

Ces ouvriers étaient-ils méprisés, parce qu'ils travaillaient le cuir, comme l'étaient en certains pays les tanneurs ?

P. S.

1. Bethiri ou Phetiri Santz.

Digitized by Google

XVI (*Suite*)

FÊTES DE MÉTIERS

Les Ramoneurs

— Du crêpe ! s'écria le porte-clefs : qu'est-ce que cela signifierait ?

— Les gardiens qui vont vous conduire à la Tour vous prendront pour un ramoneur au premier Mai. (Jour de fête des ramoneurs à Londres). WALTER SCOTT, *Reveil du Pic.*) Cette fête existe-t-elle encore et en a-t-on donné le détail ?

La Régale des tourbiers

Vers la fin de juillet ou le commencement du mois suivant, dans la vallée de la Somme, au pays des tourbières, à Long et Longpré-les-Corps-Saints, surtout, a lieu une réunion de travailleurs intéressante à noter, à cause de sa couleur locale. « C'est au moment où la besogne des marais s'achève, qu'on va remonter faire l'août, *la régale des tourbiers*, — *la part-soi.* — Les patrons offrent à leurs ouvriers et à leurs ouvrières un pourboire que l'on consomme en famille, maîtres et serviteurs. La nuit entière, aux cafés on se dessapit, on choque et l'on rechoque, on chante ces vieilles canchons... Garçons et filles y vont chacun de la sienne. Et c'est un vrai bonhourdis d'été. (LÉON DUVAUCHEL, *Le Tourbier*, 285-286).

P. S.

XXXV (*Suite*)

RITES D'ENTERREMENT

Bateliers, *Portefaix*

Les *bateliers* ont conservé quelques restes de leur ancienne organisation en corporation.

De nos jours encore, ils ont un maître, et à l'enterrement d'un confrère, ils accompagnent le corps, l'un d'eux portant l'*Afliche* du métier.

Il en est à peu près de même des *portefaix* à Namur.

(*Messager des Sciences historiques*, XV, 75).

ALFRED HAROU.

LXI (*Suite*)

LES CRIS DES RUES

Les cris de la rue à Nantes

Charles Monselet, un Nantais, s'extasiait sur la dénomination bizarre de certaines rues de Nantes : la rue de l'Arche-Seiche, la

Digitized by Google

rue du Pré-Mian, la rue du Chêne-d'Aaron, la rue Moque-Chien, surtout.

Les cris populaires de cette vieille cité n'ont pas autant de saveur et c'est à l'accent traînant des cris qu'ils empruntent le plus de couleur locale. « Qui veut des *civelles?* » déroute l'étranger, quant on ignore que la civelle, une toute petite anguille se pêche dans les ruisseaux du voisinage.

« *Au raie frais, au raie!* » se débite couramment. Mais le plus usité de ces cris des harengères nantaises, est : « *A la vive, à la vive!* » Il désigne la sardine, si renommée en ces parages et qu'une déplorable émigration entraîne vers les côtes du Portugal.

Les fouaces et les berlingots sont au premier rang des produits gastronomiques de Nantes, ils ont leur histoire, mais je ne leur connais pas de cris spéciaux.

O. DE GOURCUFF.

LES MINES ET LES MINEURS [1]

XXV

Un nommé Henri Gomez se trouvant une nuit au fond d'une fosse (puits d'extraction d'une mine à charbon), appela son compagnon Élie Frère et lui ayant donné un mouchoir de poche, il le lui fit lier autour d'un bois d'envoyage en lui recommandant de serrer fortement. Quand il eut fini, Gomez s'écria : « Enfin, voilà mon ennemi étranglé. » Il confia à Frère qu'il venait de faire mourir le curé de Monceau. Le lendemain matin, en effet, on apprit la mort du curé.

Il fut immédiatement renvoyé des charbonnages de Monceau-Fontaine, fosse n° 8, à Forchies.

On dut le reprendre le lendemain ; les travaux se trouvaient encombrés de moules et les ouvriers refusaient tout travail.

Il avait toujours prédit qu'il mourrait de mort violente, ce fut vrai, il mourut de la rupture d'un câble, dans une fosse aujourd'hui disparue.

(*Histoire de Marchiennes-au-Pont*, (Hainaut), par Masset, p. 245.)

ALFRED HAROU.

1. Cf. t. IX, p. 654, t. X, p. 172, 478.

Digitized by Google

LE FILLEUL DE LA MORT

LÉGENDE DU DAUPHINÉ

Il y avait une fois un homme qui avait douze enfants, il lui en vint un treizième. Il se promenait par le chemin bien triste. Il rencontra une grande femme : c'était la Mort. Elle lui a dit : — « Qu'avez-vous donc, mon ami, que vous êtes si triste ? »

— « Je cherche des parrains et des marraines pour baptiser mon enfant et je n'en trouve point. »

La grande femme lui a dit : « Eh bien ! moi, je serai marraine de votre petit. »

Quand l'enfant a été grand, il était bien intelligent ; elle l'a fait élever pour être médecin. Elle lui a donné le don d'être « habile médecin » et quand il alla vers le premier malade, la Mort lui avait donné ce secret : « Mon filleul, quand tu me verras au chevet, tu peux dire que le malade ne guérira pas et quand tu me verras au pied (du lit), tu pourras dire en toute assurance que tu le guériras. »

Ce secret avait fait un grand renom au médecin. Et puis voilà que le roi entendit parler de cet habile médecin. La fille du roi devint malade. Le roi fit appeler le médecin et lui dit : « Si vous guérissez ma fille, je vous la donne en mariage. »

Quand le médecin arrive auprès de la malade, la Mort était au chevet. Le médecin a pensé : « Comment faut-il faire ? » Sitôt, il a amené quatre hommes : on a tourné le lit subitement et la mort s'est trouvée au pied.

L'habile médecin a donc guéri la fille du roi et il fut récompensé par la promesse du roi qui le combla de richesses.

Mais la Mort l'a appelé au souterrain où étaient les bougies de vie, et lui a fait remontrance que s'il y revenait, il mourrait. La Mort lui a pardonné la première fois.

Le roi est devenu malade ; il fait rappeler le médecin. La Mort était au chevet. Il a usé du même stratagème que pour la fille : il a fait tourner le pied du lit à la tête et la Mort s'est ainsi trouvée au pied. Le roi fut guéri.

Mais la Mort a rappelé l'habile médecin au souterrain et lui a dit qu'il avait manqué à sa promesse et abusé de sa bonté. Elle lui montra sa bougie qui était brûlée : le médecin dut mourir. Tous ses dons, toute sa fortune ne lui servirent de rien contre la Mort.

AUGUSTE FERRAND.

Digitized by Google

LES MÉTÉORES [1]

VII

L'ARC-EN-CIEL

(Souabe)

Quand deux arcs-en-ciel se présentent ensemble dans le ciel, le moins beau provient du diable qui imite les œuvres de Dieu. On le reconnaît à ce que ses couleurs se suivent dans un ordre différent.

L'arc-en-ciel se nomme « Anneau du Ciel » (*Himmelring*). Les anges descendent par là, comme sur un pont, du ciel sur la terre. A l'endroit où il touche le sol, l'ange laisse tomber un petit palet d'or de la grosseur d'un petit poids concave d'un quart d'once. Une vieille gardeuse d'oies en trouva un pareil près de Röhling.

L'arc-en-ciel est un signal de réconciliation entre l'homme et Dieu : les morts doivent passer sur lui comme sur un pont pour pénétrer dans le ciel, il se rompt sous les méchants. Au dessus, comme gardien, se trouve un ange qui appellera les morts au jugement dernier avec sa trompe [2].

(Pérou)

Les Péruviens adoraient l'arc-en-ciel qu'ils nommaient *cuyché* [3] et les rois Incas le prirent pour emblème [4]. Ils lui consacrèrent le quatrième appartement parce qu'ils trouvèrent qu'il procédait du soleil. Cet appartement était tout enrichi d'or et, sur les plaques de ce métal, on voyait réprésenté au naturel avec ses couleurs, dans l'une des faces du bâtiment la figure de l'arc-en-ciel qui était si grande qu'elle s'étendait d'une muraille à l'autre. Ils appelaient cet arc *Cuycha* (ou *cuyché*) et l'avaient en grande vénération. Lorsqu'ils le voyaient paraître en l'air, ils fermaient la bouche aussitôt et y portaient la

1. Suite voir t. VI, p. 115, 487, t. VIII, p. 444, t. IX, p. 121, 284, 554.
2. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*. Fribourg en Brisgau, 1861 2 v. in-8, t. I § 309-310 p. 196-197.
3. Oliva, *Histoire du Pérou*, ch. XIII p. 118.
4. Garcilasso de la Vega, *Histoire des Incas, rois du Pérou*, Paris, 1830, in-8, t. I. L. II ch. 23 p. 262-263.

Digitized by Google

main devant, parce qu'ils s'imaginaient que s'ils l'ouvraient tant soit peu, leurs dents seraient pourries et gâtées[1].

(Chez les Aztèques)

L'arc-en-ciel est comme une sorte de maçonnerie qui offre plusieurs couleurs. Son apparition est le signe d'un ciel serein. Lorsqu'il paraissait se reposer sur quelque *maguey*, on prétendait qu'il le flétrissait et le faisait sécher. On disait aussi que lorsqu'il se montrait souvent dans le ciel, c'était signe que les pluies allaient cesser[2].

Chez les Makololos

Les Makololos appelaient *Motsé ou Barimo* (pilon des Dieux) l'arc-en-ciel que l'on voit dans les nuages à Goyé[3].

Chez les Scandinaves

L'arc-en-ciel servait de pont aux âmes des morts qui revenaient parfois sur la terre ou allaient dans l'autre monde : ainsi dans le troisième chant de Helgi (*Edda* de Sœmund, *Helga-qvida Hundingsbana II*) :

« Je dois quitter l'Occident et traverser le pont céleste avant que le chant du coq ne rappelle les héros au combat[4]. »

Chaque jour, les Ases vont à la Fontaine d'Urdur, au-dessous de la troisième racine du frêne Yggdrasil qui soutient le monde : ils s'y rendent à cheval par Bifrost, l'arc-en-ciel appelé aussi Pont des Ases... Ce qu'on voit de rouge dans l'arc-en-ciel, c'est du feu brûlant qui empêche les ennemis des Ases de s'y hasarder. Ce feu se compose de quatre rivières ignées et juxtaposées : deux sont en fer rouge et sont appelées *Körmt* (échauffée) et *Örmt* (échauffée) les deux autres sont des eaux vaporeuses ou bouillantes appelées *Kerlangar* (Bains de Bassin[5]).

Dans le chant de *Sigurdrifa*, Brynhild raconte à Sigurd que Sig-

1. Garcilasso de la Vega, *op. laud*, L. III ch. XXI, t. I, p. 406.
2. B. de Sahagun, *Histoire des choses de la nouvelle Espagne*, Paris, 1888, in-8, L. VII, ch. 6, p. 485.
3. D. Livingstone. *Explorations dans l'Afrique australe.* Paris, 1881, in-8, ch. XII p. 225.
4. E. Du Méril. *Histoire de la poésie scandinave.* Paris, 1839, in-8 p, 121.
5. Bergmann. *La fascination de Gulfi* (*Gylfagynning*). Strasbourg, 1871, in-8, p. 91, 211-212 : Marmier. *Essai sur la littérature scandinave*, Paris, 1842, in-8, p. 43.

Digitized by Google

fadir (Odin) entendit la tête de Mimir prononcer les rimes magiques qui se gravèrent sur l'extrémité du pont. (*Bifrost, l'arc-en-ciel*[1].

Heimdal ou Riger est chargé de défendre contre les géants des montagnes l'approche du Pont des Ases : comme certains personnages des contes de fées, il entend l'herbe croître sur la terre et la laine sur le dos des brebis[2].

Au jour de la lutte suprême, les ennemis des Ases y passeront et il s'effondrera sous leurs pieds[3].

RENÉ BASSET

ALLUSION AUX CONTES ET TRADITIONS POPULAIRES[4]

XIX

JEAN LE SOT

Dans plusieurs versions de Jean le Sot ou Jean le Diot, celui-ci dit, en voyant passer un convoi funèbre : A milliers et à charretées, parce que dans l'épisode précédent on lui a dit que c'était la formule du souhait qu'il devait faire. Théophraste rapporte, en parlant d'un stupide, un trait qui présente quelque analogie avec la réponse de Jean le Diot :

Si on lui demande par hazard combien il a vu emporter de morts par la porte sacrée. Autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des graines, que je voudrais que vous et moi en puissions avoir. (*De la stupidité*).

XX

Finale de conte

Si tu étais ailleurs, tu dirais qu'ici les cochons se promènent tout rôtis. (PÉTRONE. *Satyricon*, 45.)

Les petits cochons se promenaient par les rues tout rôtis, tout bouillis (*finale de Contes*). P. S.

1. E. de Laveleye. *La Saga des Niebelungen dans les Eddas*. Paris, 1866, in-18 jés. p. 217-218.
2. Bergmann. *La fascination de Gulfi* p. 101-277 ; Wagner et Mac Dowall *Asgard and the Gods*. London, s. d., in-8 p. 10, 171.
3. Wagner et Mac Dowal, *Asgards and the Gods*, p. 298.
4. Suite cf. t. IX, p. 263, 509, 690, t. X, p. 551.

Digitized by Google

MÉDECINE SUPERSTITIEUSE

XII

FORMULES DE GUÉRISON

Voici des ordonnances de remèdes contre la fièvre et la dyssenterie qui, par leur bizarrerie, méritent d'être mentionnées ici, bien qu'elles n'aient point été rédigées par des sorciers. Nous les avons trouvées dans les registres paroissiaux de la commune de Combrée[1] sous la date de 1600 au mois de janvier. Ces ordonnances ont été écrites par le Curé Jacques de Vaulx (curé de 1579-1683).

Contre la fièvre. — « Prenez le pois d'un escus de ceste poudre « et la mettre dans un voire de bon vin blanc tramper soir au matin « de le manuer par 2 ou 3 fois puys le faire boire deux heures avant « la febure et apres luy faites prendre ung bouillon deux heure « apres il vomira fort et yra à la celle et operera bien s'il est prins « comme il faut et pourvu que le malade puisse garder de vomir « avant une heure. C'est du vitriol blanc qu'il faut calcyner sur une « palette rouge jusques a ce qu'il ne fume plus et puys de faire « prendre le pois d'un escu dans du vin blanc comme dessus pour « toutes sortes de febures sy la febure ne faut pas du premier coup « faites encore une fois prendre une prinse ».

Contre la dyssenterie. — « Prends des larmes de masticq blanc le « pois d'ung escus et les broyez et les mettez dans ung jaulne d'œuf « a demy cuyt et manue cela et le faites prandre tous les matins « faites cela par deux ou 3 fois et serez guary usez aussy d'un pain « blanc chaux venant du four trampé dans du vin clairet ».

G. De Launay.

1. Commune de l'arrondissement de Segré.

Digitized by Google

XIII

LA BONNE FEMME QUI TIRE LES SAINTS

«.... Le diable a été très redouté dans les campagnes limousines. Nulle part les terreurs du moyen âge, revenants, sorcières, et loups-garous, n'ont été plus intenses que dans cette contrée où les chemins, détrempés par les pluies d'hiver, traversaient des bois profonds, et des landes semées parfois de petites croix, qui réveillaient le souvenir d'assassinats anciens. Ceux de nos lecteurs qui pourront se procurer l'histoire de Rochechouart par M. l'abbé Dulery feront bien de lire la légende de la croix de Blancharaud. Elle leur donnera une juste idée de l'état d'esprit des campagnards limousins et confolentais jusqu'au milieu de ce siècle. Il ne faudrait pas croire cependant que sur ce point le progrès ait été considérable. Jusqu'ici, sauf quelques superstitions, plus ridicules que dangereuses, l'orthodoxie n'a pas été sérieusement attaquée. Mais voici qui est plus grave : ces mêmes saints que nous avons vus considérés comme puissances bienfaisantes nous allons les voir considérés comme puissances malfaisantes. Ils servaient d'intermédiaires entre l'homme et Dieu ; ils vont maintenant empiéter sur le terrain de Satan et poursuivre l'humanité d'une haine qui demande des sacrifices expiatoires. C'est du paganisme, encore mal déraciné. Lorsque le paysan se voit malade, il se pose dès l'abord la question suivante : « De quel saint me vient le mal qui m'a frappé ? » Et, comme la question ne peut être résolue par les seules lumières humaines, il se trouve des spécialistes qui, moyennant une juste rétribution, soulèveront pour lui un coin du mystère. L'opération s'appelle *recommandation*. Elle est pratiquée de la manière suivante : La bonne femme « qui tire les saints » prend une baguette de noisetier cueillie la veille de la Saint-Jean et dépose un charbon, toujours de noisetier, sur l'eau qu'elle a versée dans un verre. Puis, murmurant des prières inconnues aux profanes, et que se transmettent les générations de sorcières, elle prononce le nom d'un saint. Si le charbon reste immobile, le saint est innocent et l'on passe à un autre. Mais le charbon vient-il à couler à pic, le saint malveillant est connu. Il ne s'agit plus que de l'apaiser, en allant chercher à un des nombreux sanctuaires des environs, une fiole d'eau sainte, qui servira à laver le membre malade, trois matins de suite, au lever du soleil. Au besoin, si le respect humain vous embarrasse, la bonne femme se chargera du pélérinage. Coût : 1 franc. Le nombre des guérisons ainsi obtenu est naturellement considérable. On comprend bien que, si les saints ont le mauvais œil, les hommes ne l'ont pas moins. La peur des

Digitized by Google

sorts, et des sorts jétés par représailles, se rencontre dans la campagne du Confolentais comme à Naples ou en Sicile. »

L. MORIN.

Extrait d'une étude sur des *Métayers en communauté du Confolentais.* (V. feuillet ci-joint), p. 58.

XIV

LE LADRE DE PROVINS

C'était un riche tanneur nommé Symon Lecourt, il « feit courir le bruict qu'il avoit la maladie dont mons *Saint-Crépaix* est requis t entre print de faire le voyage au dit Saint Crépaix. » Un peu plus tard, on le voit aux *bains chauds d'Allemagne* « affin de trouver meilleure guarison. » Puis il déclare n'être atteint que de la maladie « que jadis on appeloit la grène de Naples. » Lecourt de plus en plus suspecté de mezellerie est enfin poursuivi et se décida alors à se faire passer pour mort. « Laquelle response insérée par le sergent en son rapport, fut divulguée et déclarée de l'ung à l'autre par la ville et fut à l'instant mis en avant que toutes les bestes à quatre pieds qui avoient le pied fendu, comme vaches, porceaux, brebis et moutons, qui appartenoient aux habitans de la dite ville, *estoient confisquées au roy* et perdues pour ceux à qui elles étoient, d'autant que ledit Lecourt estoit mort *avant d'avoir été rendu ladre* (c'est-à-dire convaincu de ladrerie). Ceux à qui appartenoient les dittes bestes au pied fendu les détournèrent et ne les laissèrent retourner en leurs maisons pour la première et la seconde nuict, en l'intention de les céler et de les envoyer au loing nourrir ou vendre, juqu'à ce qu'on eust veu le moyen d'en eschaper. Plusieurs tuèrent et firent tuer leurs pourceaux toust hastivement , et en fut tué à Provins en 24 heures ung cent pour le moings. Toutesfois, ledit Lecourt n'avoit aultre mal et estoit au village de Liours ou Frégu...

« Si le dire commung que les bestes des villages et villes où y a ung personnage soubçonné ladre ou déclaré tel, mourant avant qu'estre séparé des aultres, doibvent estre confisquées et acquises au roy ou aux seigneurs des lieux est véritable, je n'en sçai rien, et si n'ay jamais ouy dire qu'il y aye loy escripte en droit civil et canon ni édictz royaux qui en face mention et croy, quant à moy, que ceux qui mettent telz propos en avant et qui les croyent sont plus bestes que les bestes qui ont le pied fendu. Combien que les plus anciens disoient avoir ouy dire à leurs pères *telle estre la coutume de tout temps*, que les dittes bestes estoient subjectes à confiscation, n'ay ouy personne, tant vieil fust-il, qui dist l'avoir veu praticquer,

Digitized by Google

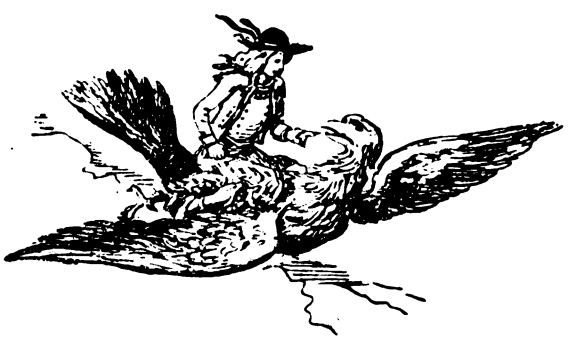
sinon un boulanger de Provins, nommé Michel Rousseau, lequel fut démenti par vingt personnes dignes de foi. »

La confiscation, sans nul doute, n'était plus de droit en 1579, date du récit mais est-ce à dire qu'elle n'eut jamais été édictée? Le fait suivant, toujours narré par Cl. Haton *l. c.* laisse quelque incertitude à cet endroit :

« En la paroisse de Leschelle lèz Provins cuyda praticquer ceste coustume le gentilhomme et sgr. haut justicier du lieu nommé mons. Patras, d'auttant que une femme estoit morte ladresse en sa maison, sans avoir été rendue telle ni séparée des aultres, sinon ce qu'elle-mesme se sépara, se voyant desfuye de tout le monde. Mais ne fut le faict mené à fin par rigueur de justice, ains les gens de la paroisse, ne voulant plaider contre leur seigneur, à cause des guerres qui couroient et de peur que le gentil-homme ne se vengeast sur eux en les faisant manger de gens d'armes, composèrent à luy et luy donnèrent argent chascune maison à bien petit pris, si bien que celuy qui avoit 5 ou 6 vaches ne lui paya pas demy veau de laict, qui avoit une douzaines de brebis pas ung agneau, et ne les cassa ledit gentilhomme en ceste affaire, scachant bien avoir plus do profit à prendre amiablement de ses subjcetz ce que volontairement luy offrirent que de plaider contre eux. »

LÉO DESAIVRE.

1. *Mémoires de Claude Haton*, pub. par M. Bourquelot dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de Fr.* 1re série, histoire politique, T. 2 des dits *mém.* p. 1084.



Digitized by Google

LA SAINT GALL

La Saint Gall, 16 octobre, est un jour significatif pour nos laboureurs. C'est le jour de l'automne qui décide de la température postérieure. Il est même rendu responsable de la température de l'été suivant, car il y a un dicton :

Selon que Saint Gall le voudra,
L'été prochain se montrera.

Les arboriculteurs le surveillent aussi et prennent soin qu'en ce jour les fruits soient rentrés, car il est dit :

Au jour de Saint Gall, crac!
La pomme doit être au sac.

De même le bétail doit être retiré du pâturage et installé en lieu clos, car

A la Saint Gall, la vache
Dans l'écurie se cache.

Quelque fois Saint Gall se montre mauvais compagnon et l'on entend répéter :

Saint Gall, Dieu nous protège !
Laisse tomber la neige.

En effet, l'an dernier le Kahle Wasen, dans la Haute-Alsace, s'était, à cette époque, revêtu d'un manteau blanc.

P. Ristelhuber.

Digitized by Google

LES ONGLES [1]

XII

La croyance populaire lorraine signalée précédemment [2] existe aussi dans le comté de Suffolk, en Angleterre : Si l'on coupe les ongles à un enfant avant qu'il ait un an, il deviendra sûrement un voleur [3].

Dans la Belgique wallonne, si l'on rogne les ongles avec des ciseaux à un enfant nouveau-né, il bégaiera ou s'affaiblira : il faut les enlever avec les dents ou avec les doigts [4].

D'après Oléarius, les Chinois ne se font point couper les cheveux ni les ongles de la main gauche, parce qu'ils croient qu'ils auront besoin de leurs ongles pour grimper dans le temps, qu'on les prendra par les cheveux pour les enlever au ciel [5].

La fille d'un des principaux personnages de Sumatra ayant été enlevée par les habitants de Laboun pour répondre, suivant l'usage, des dettes de son père, elle lui envoya ses cheveux et des rognures de ses ongles, lui faisant entendre par là qu'elle était résolue à se donner la mort, s'il ne la délivrait bientôt [6].

A Sumatra, « les personnes d'un rang supérieur laissent croître excessivement leurs ongles, principalement ceux de l'index et du petit doigt; souvent ils les teignent en rouge avec le suc d'un arbrisseau appelé *Ceni ;* ils en font de même pour les ongles des doigts des pieds, dont ils prennent autant de soin que de leurs mains [7]. »

Dans l'Asie Mineure, il est recommandé de ne pas se rogner les ongles le dimanche, de ne pas jeter à terre les rognures, mais de les cacher de façon à ce que les poules ne puissent les manger, sans

1. Suite, voir t. IX, p. 254, 703.
2. T. IX, p. 703.
3. Varden, *Chapter on Traditions*, cité par Lady E. C. Gurdon, *Country Folck-lore, printed extraits, n° 2, Suffolk*. Londres, 1892, in-8, p. 12.
4. Monseur, *Le Folk-lore wallon*. Bruxelles, s. d., in-12, p. 39.
5. Olearius. *Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales, par le Sr Jean Albert de Mandeslo*. Amsterdam, 1727, 2 vol. in-4, t. II, col. 575.
6. W. Marsden. *Histoire de Sumatra*, Paris, 1788, 2 vol. in-8, t. II, p. 30-31.
7. W. Marsden, *op. laud.* t. I, p. 81.

Digitized by Google

quoi elles deviendraient malades et l'homme qui mangerait de ces poules mourrait à son tour [1].

XIII

Comme en Lorraine et en pays wallon, la superstition populaire défend dans le nord de l'Angleterre de couper les ongles d'un enfant âgé de moins d'un an, sinon il deviendra voleur. Aussi mères et nourrices ont-elles gardé « la bonne vieille coutume de ronger » les ongles de leurs nourrissons [2].

Ils étaient aussi employés dans les formules de sorcellerie comme le montre cette exclamation.

Je désire être aussi loin de Dieu que mes ongles sont loin de la saleté [3].

En Souabe, pour éviter le mal de dents, on se coupe les ongles des mains et des pieds tous les vendredis et ainsi on est à l'abri si l'on ne souffre pas encore, ou l'on en guérit si le mal est déjà venu [4].

Pour guérir les coliques, on prend une rognure d'ongle d'une jeune fille qui a ses règles, on la râpe dans un verre d'eau qu'on boit ensuite [5].

Quand les ongles ont des taches blanches, on dit qu'ils fleurissent et c'est présage de bonheur [6].

Les rognures d'ongles sont aussi regardées comme un poison qu'on enterre dans la maison. On pourrait, avec elles, faire mourir lentement un homme [7]. Si l'on fait boire à quelqu'un de l'eau dans laquelle on en a râpé, il est saisi par la phtisie.

Par une superstition analogue à celle qui faisait construire avec les ongles des morts le navire qui doit porter les ennemis des Ases à la fin du monde (Scandinavie), on coupe, en Souabe, les ongles du mort qui vient de trépasser « afin que le monde ne s'effondre pas encore » [8].

René Basset.

1. Carnoy et Nicolaïdes, *Traditions populaires de l'Asie Mineure*. Paris, 1889, pet. in-8 p. 341.
2. Hardy, *The Denham Tracts*, t. II. London, 1895, in-8, p. 24.
3. Ibid. p. 86.
4. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*. Fribourg en Brisgau, 1861, 2 vol. in-8, § 703, p. 482.
5. Ibid., p. 487.
6. Ibid., p. 486.
7. Ibid., p. 488.
8. Ibid., t. II, § 356, p. 407.

Digitized by Google

LE BRESSAN ET LE GÉNÉRAL DE NÉGRIER

FACÉTIE POPULAIRE

Pierrot Bonnérond, de Marsonnas, fait ses premières armes dans un régiment d'infanterie à Besançon. Depuis trois mois qu'il est au corps, il vient de recevoir pour la première fois des nouvelles du pays, sous les espèces d'un pot de fromage fort. Dans sa joie, il se taille une énorme tartine, ou *rôtie*, comme on dit en Bresse, en étendant le fromage sur une *brequa* (tranche) de toute la longueur du pain. Il est de garde, mais ça ne fait rien : il pose son fusil contre la guérite, et, enveloppé de sa grande capote brune à capuchon, il se met en devoir de mordre à la rôtie.

A ce moment passe le général de Négrier, et le dialogue suivant s'engage :

« — Tiens, dit le général, tu as donc faim ?

— Pardi ! che je n'avas pas fan, je ne mèjeras po !

— Mon ami, tu n'as pas l'air d'être un rengagé ?

— Oh !.ben, po teu ! [1]

— Tu es bientôt à la fin de tes trois ans !

— Te n'y es po.

— Enfin, il y a bien deux ans que tu portes le sac ?

— Te n'y es po [2].

— Il y a un an ?

— Te n'y es po.

— Il y a six mois ?

— Te n'y es po encoure.

— Alors, il n'y a que trois mois ?

— Ah ben, çu co, tu y es. Mais ta, te n'o po ren que fait on congé. Es-te cabo ? [3]

— Te n'y es po.

— T'es p't-être sergent ?

— Te n'y es po.

— T'es donc sergent-major ?

— Te n'y es po.

1. Pas ça.
2. Tu n'y es pas.
3. — Ah bien ! ce coup, tu y es. Mais toi, tu n'as pas rien que fait un congé. Es-tu caporal ?

Digitized by Google

— Es-te ben adjudant ?
— Te n'y es po.
— T'es lieutenant ?
— Te n'y es po.
— Alors, t'es capitaine ?
— Te n'y est po.
— Bougrou, t'es donc commandant ?
— Te n'y es po.
— T'es p't-être lou colonel ?
— Te n'y es po.
— Diablou, mais, te ne chere-pretè po lou général Negri ? [1]
— Si, cette fois t'y es.
— Eh ben, mon vieux, tins va ma rutia, que je te présenta le s'armes ! » [2]

Nous empruntons ce dialogue, en résumant le récit qui le précède, à un récent numéro du *Courrier de l'Ain*, où il a été imprimé sous la signature de Denis Bressan. Sous le même pseudonyme et dans le même journal ont paru plusieurs autres articles fort intéressants au point de vue des anciennes traditions de la province de Bresse.

S'il était à propos de faire de l'érudition à l'occasion de cette simple facétie, il serait facile de rapprocher cet extrait d'autres contes ou dictons populaires, même de chansons populaires ayant pour sujet des soldats ridicules. L'on verrait ainsi que, sous son aspect tout moderne et contemporain, le récit bressan n'est qu'une simple transformation et un rajeunissement d'un sujet traditionnel déjà traité depuis longtemps.

Julien Tiersot.

1. Diable, mais, tu ne serais pourtant pas le général Négrier ?
2. Eh bien, mon vieux, tiens voire ma rôtie, que je te présente les armes !

Digitized by Google

SORCIERS ET SORCIÈRES[1]

III

LE SORCIER DE RIOM (*Auvergne*)

Ces faits m'ont été contés en 1894 par Mme Antoinette Bouchet, d'Aubière, un village tout près de Clermont-Ferrand, et de Royat-les-Bains, et cette personne a connu le paysan à qui ces faits sont arrivés, qui est aussi de son village.

« A Aubière, tout près de notre maison demeurait un jeune ménage, de paysans : le mari était cultivateur et c'était un brave garçon, très estimé dans le village à cause de sa bonne conduite et de son extrême probité.

« Un jour, lui et sa femme, s'étant rendus à Clermont-Ferrand au marché pour y vendre quelques produits de leur ferme, ils rentrèrent à Aubière assez tard dans la soirée. Après leur souper, ils voulurent mettre l'argent gagné de la journée, avec leurs économies, qu'ils avaient l'habitude de cacher au fond d'un ancien bahut. A leur grand étonnement et à leur grand désespoir, ils constatèrent que pendant leur absence, quelque malfaiteur s'était introduit chez eux, et que tout leur argent avait disparu ! Ils se perdirent en conjectures au sujet des voleurs, et se creusèrent en vain la tête à chercher qui aurait pu leur jouer un si mauvais tour. C'était d'autant plus pénible qu'ils étaient entourés de parents et d'amis, qui naturellement étaient au-dessus de tout soupçon.

« La jeune femme après avoir réfléchi longtemps, pria son mari de ne point ébruiter l'affaire, et l'engagea fortement à partir dès l'aube pour aller dans les environs de Riom, où il y a un célèbre sorcier, et qu'il ne manquerait pas de leur donner des indices, et de les mettre sur la trace des voleurs.

« Il suivit son conseil, partit le lendemain matin, et se rendit chez le sorcier. Il trouva un vieillard qui avait l'air très paisible et respectable, lui dit qu'il avait été volé, et n'avait aucun soupçon au sujet du voleur. (Il se garda bien de lui apprendre son nom, ni celui de son village).

« Le sorcier lui fit descendre un long escalier jusque dans une espèce de cave, où il faisait tout à fait noir, il alluma alors un flam-

1. Cf. t. X, p. 499.

Digitized by Google

beau qu'il passa dans un anneau de fer du mur, et le paysan vit qu'au centre de cette cave il se trouvait un puits, où il y avait de l'eau.

« Le vieillard fit quelques passes au-dessus de ce puits, et dit au paysan de regarder dans l'eau, où il verrait se dessiner peu à peu la figure du voleur.

« Le jeune homme regarda attentivement et, à la lueur rougeâtre du flambeau, il vit distinctement se dessiner la figure d'un de ses oncles, qui habitait la maison à côté de la sienne, et pour qui il avait une grande affection.

« Il se récria, et déclara que c'était impossible, et voulait s'en aller furieux, se croyant trompé, mais le sorcier lui affirma qu'il n'était pour rien dans cette apparition, et qu'il n'avait fait qu'évoquer la vision du *voleur*, et ne voulait même pas savoir qui c'était. Le paysan lui dit, que comme *preuve*, cela était insuffisant, et qu'il ne croirait jamais à la culpabilité de quelqu'un, sur une base aussi fragile; le sorcier lui demanda alors s'il voulait qu'un *mal* ou un *sort* fût fait au voleur, comme par exemple un pied foulé, ou un bras cassé ?

« Le jeune homme déclara que cela était trop, mais qu'il voulait bien que l'on fît en sorte que le voleur se coupât la main ; l'autre lui assura que cela arriverait ; le paysan lui paya sa consultation, monta dans sa carriole, et partit pour Aubière, avec une confiance fort limitée dans le pouvoir du sorcier.

« En rentrant dans son village, et arrivé près de son logis il vit son oncle qui fendait du bois, devant sa porte ; juste au moment où il descendit de sa carriole, l'oncle fit un faux mouvement avec sa cognée, et se fit une large entaille à la main gauche, et le sang coula abondamment.

« Le neveu voyant que le sorcier avait dit vrai, s'approcha de lui, et le pria d'entrer chez lui, sous prétexte de lui panser sa main.

« Quand ils furent seuls, il lui raconta qu'il avait été volé d'une somme, et qu'il était positivement certain que c'était lui le voleur ; et le pria instamment de lui rendre l'argent, sous peine de le faire savoir dans tout le village. L'oncle essaya d'abord de nier, et fut très saisi, mais voyant que son neveu était bien résolu à exécuter ses menaces, il finit par avouer, et alla chercher l'argent, le suppliant de ne rien dire, même à sa femme, car elle ignorait son crime. »

Ceci est un parmi mille faits, où le sorcier de Riom a été employé afin de retrouver soit de l'argent perdu, ou des voleurs, ou des objets volés.

Mlle BRANDT.

Digitized by Google

LES VILLES ENGLOUTIES [1]

CLVII

LA VILLE DE CORBRIDGE

(*Angleterre*)

Au moyen-âge, une tradition racontait que Corbridge avait été une cité grande et bien peuplée, mais qu'un tremblement de terre l'avait détruite et que les richesses des habitants étaient demeurées dans les ruines. Le roi Jean sans Terre fit même des tentatives inutiles pour s'en emparer [2].

CLVIII

LE LAC ALSEE

(*Hesse*)

Entre les villages de Hellstein et d'Oudenhain, non loin de Birnstein, il existe, sur une hauteur boisée, un lac appelé Alsee : là se serait englouti, il y a longtemps, un château de géants : la dernière propriétaire aurait en vain apporté pour le sauver un bloc de pierre appelé Hunstein [3].

CLIX

LE VILLAGE DE PHILÉMON ET BAUCIS

(*Phrygie*)

On a vu que dans la plus grande partie des récits qui précèdent, les villes ou les châteaux sont engloutis pour avoir manqué aux devoirs de l'hospitalité. Souvent ce sont les Apôtres, la Vierge ou même le Christ qui sont repoussés par des égoïstes et qui les punissent sur le champ. Le christianisme a substitué les personnages vénérés par lui aux divinités du paganisme. C'est ainsi que Jupiter

1. Suite, voir t. X, p. 494.
2. J. Hardy. *The Denham Tracts* t. II. Londres, 1895, in-8, p. 75.
3. Lyncker. *Deutsche Sagen und Sitten in hessischen Gauen.* Cassel, 1854, in-16, § 52 p. 36.

Digitized by Google

et Mercure, voyageant déguisés, et ne trouvant pas d'abri dans un village, en punissent les habitants. « Ils se présentèrent à mille portes, demandant un asile et du repos : mille portes leur furent fermées excepté celle de Philémon et Baucis. On sait la récompense qu'obtinrent ces derniers après avoir échappé au châtiment de leurs égoïstes voisins. « Nous sommes des dieux, dirent Jupiter et Mercure, vos voisins vont recevoir la juste peine de leur impiété. Seuls vous serez à l'abri de notre vengeance. Quittez cette demeure et suivez-nous sur le haut de la montagne. Ils obéirent, et appuyés sur leurs bâtons, ils gravirent avec effort la côte voisine. Déjà ils n'étaient plus éloignés du sommet qu'à une portée de flèche. Ils se retournent et voient toute la plaine ensevelie sous les eaux. Leur cabane seule en a été préservée »[1].

CLX

LA VILLE DE WURZACH

(*Bavière*)

La ville de Wurzach occupait un espace aussi considérable que le marais actuel qui a deux heures de marche en longueur et une demi-heure en largeur. Quand elle s'effondra, les habitants s'écrièrent : Ah ! (*Ach*) encore une racine (*Wurz*), d'où vient le nom actuel de Wurzach. Dans le marécage est le Schwindelsee où existent encore des églises et des maisons : trois jours après la catastrophe, on aurait encore entendu chanter le coq [2].

Suivant une tradition, cette ville aurait été engloutie à la suite de la malédiction d'une vieille femme qui n'avait pu y trouver l'hospitalité pour une nuit. Elle puisa de l'eau d'un puits dans une cuillère et dit : Aussi sûr que je répands cette cuillère pleine d'eau, la ville de Wurzach sera détruite pour demain. Le lendemain Wurzach avait disparu [3].

CLXI

LE FEDERSEE

(*Souabe*)

A l'endroit où se trouve aujourd'hui le Federsee s'élevait une ville qui fut détruite en punition de la conduite impie des habitants.

1. Ovide. *Métamorphoses*, l. VIII, v. 689-697.
2. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*. Fribourg en Brisgau, 1861, 2 v. in-8, t. 1, § 208, p. 173.
3. Panzer, *Baierische Sagen und Braüche*, t. II. Munich, 1855, in-8, § 206, p. 135.

Digitized by Google

Quand les eaux sont basses et le temps clair, on voit sortir de l'eau les pointes des tours de l'église [1].

CLXII

LE CHATEAU DE SCHLOSSRAIN

(*Hesse*)

La tradition rapporte que le château de Schlossrain, situé près de Friedigerode, fut englouti subitement dans la montagne si profondément que le tuyau de la cheminée émergea seul du sol. Des vieillards l'ont encore vu dans ce siècle, mais il finit par disparaître à son tour. Après la catastrophe, dont la cause est inconnue, on vit trois jeunes filles fréquenter le village voisin. Un jour qu'elles avaient dépassé le laps de temps qui leur était fixé, elles annoncèrent à ceux qui les conduisaient que si l'eau du puits où elles allaient se jeter était ensanglantée, ce serait le signe de leur mort. En effet, quand elles s'y furent précipitées, on aperçut trois gouttes de sang qui nageaient à la surface de l'eau et depuis on ne revit plus ces jeunes filles [2].

CLXIII

LA VILLE D'OBERKIRCHHEIM

(*Souabe*)

Une légende cite la ville d'Oberkirchheim qui serait engloutie dans la tourbière près de Tack [3].

CLXIV

LE BURGHALDE

(*Souabe*)

Sur le Burghalde, colline près d'Ochsenhausen, s'élevait autrefois un château qui disparut une nuit, englouti dans la terre, sans que la légende fasse connaître la cause de cette catastrophe. Les habitants d'Ochsenhausen ignoraient ce que pouvait être devenu le château jusqu'à ce que l'âme d'une femme de chambre du comte ne pouvant trouver de repos, apparut à un journalier, lui raconta ce

1. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 353, p. 231.
2. Lyncker, *Deutsche Sagen und Sitten*, § 98, p. 63.
3. Birlinger, *Volksthumliches aus Schwaben*, t. I, § 354, p. 232,

Digitized by Google

qui était arrivé et l'informa qu'un trésor était enfoui dans la montagne [1].

CLXV

LE SCHWIELOCHSEE

(*Prusse*)

Une tradition vende place au fond du Schwielochsee une ville tout entière avec ses maisons et ses tours, qui serait apparue dans les circonstances suivantes : un homme arriva à un pont qui était au-dessus d'un fossé : il y avait là une femme qui lui demanda de la porter sur le pont, mais de ne pas regarder autour de lui quand il l'aurait fait. Il obéit et s'en alla. Tout à coup, il entendit derrière lui un mugissement, il regarda : c'était une ville qui sortait de l'eau ; mais à ce moment une explosion eut lieu et tout disparut [2].

CLXVI

LE CHATEAU DE BLUTSBERG

(*Souabe*)

Dans le voisinage d'Allmannshofen s'élevait sur le Blutsberg un château qui fut englouti au temps de la guerre des paysans (XVIe siècle), à cause de ses abominations. On célébrait un festin, quand un mendiant implorant un gîte et des aumônes fut chassé. Il marcha un peu et disparut. Au même moment, le château fut englouti subitement avec tout ce qu'il contenait. Une servante seule put s'échapper. Le mendiant aurait été Jésus-Christ en personne [3].

CLXVII

LE CHATEAU DE HOLZEM

(*Luxembourg*)

Au sud de Holzem est un marais appelé Fockenmoor. Il y a bien des années, il existait à cette place un château-fort aujourd'hui englouti dans le marais. Là, habitait un homme d'une force extraordinaire qui était le fléau des environs. Personne n'était à

1. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*. Fribourg en Brisgau, 2 vol. in-8, 1861, t. I, § 356, p. 232-233.
2. W. von Schulenburg. *Wendische Volkssagen und Gebräuche*. Leipzig, 1880, in-12 p. 181.
3. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 357, p. 233.

Digitized by Google

l'abri de ses mauvais traitements. Les gens d'alentour résolurent de se défaire de lui. Dans le voisinage était un jardin zoologique contenant une licorne, grand animal avec une corne sur le front. Quelques hommes courageux la firent sortir de sa cage au moment où le châtelain était devant son château, méditant peut-être quelque cruauté. La licorne se précipita furieusement sur lui, il s'enfuit dans la chapelle voisine, ferma rapidement la porte sur lui et la verrouilla. L'animal furieux prit un tel élan contre la chapelle qu'il demeura retenu par sa corne dans la porte. Le châtelain se trouva enfermé et dut mourir misérablement de faim. La punition atteignit toute sa maison. Un beau matin, le château fut englouti à la place où est aujourd'hui le marais appele Fockenmoor [1].

CLXVIII

LE CHATEAU DE LACHEN

(*Souabe*)

A Lachen, près de Benningen, il aurait existé autrefois un château aujourd'hui englouti ; trois jours après la catastrophe, on entendait encore les coqs chanter [2].

CLXIX

LE CHATEAU DE DIPPACH

(*Luxembourg*)

A Brakerburg près de Dippach, on raconte qu'il y a bien des années, un château fut englouti. Le tradition ne donne pas d'autres détails [3].

CLXX

LE CHATEAU DES TEMPLIERS A DIETENHEIM

(*Souabe*)

Un château de Templiers s'élevait autrefois sur la haute montagne près de Dietenheim. Les Templiers qui l'habitaient exerçaient leurs brigandages dans tout le pays. Le château s'effondra subite-

1. Gredt, *Sagenschatz des Luxemburger Landes*. Luxembourg, 1885, in-8, § 23, p. 16.
2. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 358, p. 233-234.
3. Gredt. *Sagenschatz des Luxemburger Landes*, § 24, p. 16.

Digitized by Google

ment dans la terre avec tout ce qu'il contenait ; maintenant encore, un trou doit aller jusqu'au dessous de la haute montagne. Une « cuisinière de prêtre », comme le peuple appelle l'esprit, se promène sur la montagne et tous les gens qui passent dans le voisinage doivent la porter quelque temps [1].

CLXXI

LE BIWA-KO (Lac de la Guitare)

(*Japon*)

Dans l'ancienne province d'Omi, se trouve le Biwa-Ko, sorte de mer intérieure, formée en une nuit par l'effondrement du sol [2].

CLXXII

LE CHATEAU D'AICHSTETTEN

(*Souabe*)

Dans les environs d'Aichstetten, près de Lautkirch, s'élevait autrefois un château qui fut englouti dans les circonstances suivantes : une mendiante était venue demander l'aumône ; la châtelaine qui avait fait cuire des gâteaux, en prit un, et au lieu de le lui donner, s'en servit par manière de raillerie, pour essuyer son enfant. La mendiante s'en alla en proférant une malédiction. Le château fut englouti avec tout ce qu'il contenait [3].

CLXXIII

L'AUBERGE ENGLOUTIE

(*Souabe*)

Sur le Kapelisberg, près de Röthenberg, il y avait autrefois une auberge où on dépassait toutes les bornes. Un jour qu'on y avait dansé et commis du mal, le prêtre vint à passer, justement avec le saint-ciboire, allant chez un mourant. La cloche du sacristain eut beau avertir, au lieu de l'écouter, les gens se mirent à plaisanter et à railler. Seul, un vieillard arriva, s'agenouilla devant l'auberge et reçut la bénédiction sacrée. Tout à coup la terre s'ouvrit, l'auberge

1. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 359. p. 234.
2. L. de Rosny. *La civilisation japonaise*. Paris, 1883, in-18, p. 50.
3. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t, I, § 360. p. 234-235.

Digitized by Google

s'effondra avec un vacarme infernal et disparut avec tout ce qu'elle contenait, sans laisser de traces. On peut voir encore à la place un trou carré qu'on a souvent essayé de combler sans y réussir; l'herbe n'y croît pas [1].

CLXXIV

LE TURLERSEE

(*Suisse*)

Dans le but d'obtenir du seigneur de Schnabelbersg la possession de champs et de prés voisins de l'Albis, un fermier n'hésita pas à lui livrer sa fille dont la beauté avait frappé ses regards. Mais à peine avait-il reçu l'acte de cession, qu'un orage effroyable s'éleva, tandis qu'il se rendait dans ses nouvelles propriétés qui s'effondrèrent avec lui et furent remplacées par un lac [2].

CLXXV

LE MARAIS D'IGERSHEIM

(*Souabe*)

Igersheim aurait autrefois existé plus à l'est de sa position actuelle. La dernière maison était une auberge où l'on dansait un jour de fête. Au milieu des cris et des chants, quand l'orgie eut atteint son comble, cette construction s'effondra dans l'abîme avec tout ce qu'elle contenait [3].

CLXXVI

LA VILLE DE ZUG

(*Suisse*)

En 1435, deux rues de la ville de Zug, furent subitement englouties par les flots. La tradition populaire attribue la cause suivante à cet accident: Une reine du lac qui aimait le fils d'un secrétaire du conseil et qui en était aimée, le décida à venir habiter avec elle dans le lac; au moyen d'un breuvage, elle lui donna la faculté de vivre sous l'eau. Mais le jeune homme regrettait ses parents et ses amis et s'ennuyait loin d'eux. La reine communiqua ce désir à son père et les eaux envahirent une nuit les cuisines des deux rues qui le

1. Birlinger, *Volksthumliches aus Schwaben*, t. I, § 61, p. 235.
2. Kohlrusch, *Schweizerisches Sahenbuch*, p. 291.
3. Birlinger, *Volksthumlisches Schwaben*, t. I, § 362, p. 235-236.

Digitized by Google

lendemain se trouvèrent au fond du lac. Aucun des habitants ne se noya : leurs habitations furent conservées et le fils du secrétaire retrouva ses parents et ses amis. Quand le ciel est clair, on peut avec de bons yeux, distinguer, non seulement les pignons des maisons, mais aussi le mouvement dans les rues. Souvent le son des cloches des églises englouties se mêle à une admirable voix d'orgue qui vient du fond du lac ; les mariniers qui les entendent, retirent leurs rames de l'eau, se signent et récitent dévotement un Pater noster [1].

CLXXVII

LE MOULIN ABIMÉ

(*Souabe*)

Entre Memmingen et Ottobruren, près de Benningen, vivaient deux meuniers. L'un qui jalousait l'autre, essaya de lui nuire par un procédé magique. Il alla communier le jeudi saint, garda l'hostie qu'il avait reçue, et le soir venu, alla la jeter dans la roue du moulin de son rival. On entendit une phrase répétée trois fois, puis la roue s'arrêta. On en chercha la cause et on trouva l'hostie intacte. Au même moment, le moulin du sacrilège fut englouti avec tout ce qu'il contenait [2].

CXXVIII

LE CHATEAU DE WASSERBOURG

(*Suisse*)

Près du lac de Constance, le château de Wasserbourg fut enseveli avec tout ce qu'il contenait à cause des cruautés du seigneur de Güttingen. Lors d'une grande famine, il avait refusé aux gens du pays les vivres dont son château était abondamment pourvu. Ils essayèrent de s'en emparer de force, mais ils furent aisément vaincus et le châtelain ordonna d'enfermer les prisonniers dans une grange où il fit mettre le feu. En entendant les cris de ces malheureux il se mit à dire d'un ton de raillerie infernale : « Ah ! les rats des grains auront bientôt sifflé ! » A l'instant, du bûcher sortirent des milliers et des milliers de rats et de souris qui contraignirent les bourreaux à fuir dans une île du lac, dans le château de Wasserbourg, ils les y poursuivirent et rongèrent si bien que tout s'effondra dans l'eau [3].

RENÉ BASSET.

1. Reilhard, *Schweizericher Merkur*, 1835, p. 190, cité par Kohlrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 219-221.
2. Kolhrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 291.
3. Birlinger, *Volksthmuliches aus Schwaben*, t. I, § 613, p. 384-385.
4. Kohlrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 314-315.

Digitized by Google

COUTUMES DE MARIAGE

XXV

CHARENTE-INFÉRIEURE

Les cérémonies du mariage, qui interviennent après des cours parfois fort longues et des attentes d'une antique fidélité, ont certains rites particuliers. D'abord le *treizàin*, souvenir de l'achat de la femme, est conservé dans sa force primitive. Treize pièces de 2 fr., de 1 fr., ou de 0 fr. 50, suivant la fortune du couple, sont bénites par le prêtre en même temps que l'anneau nuptial. Le même usage existait aussi jusqu'au commencement du siècle dans la classe supérieure ; mais les treize pièces d'argent devenaient treize pièces d'or. Ces treize pièces se sont transformées maintenant en une pièce unique, consacrant un souvenir : la pièce de mariage. Cet argent n'est point remis au prêtre, comme en certaines parties de la France, mais à la femme elle-même. Il forme le fond d'une bourse particulière qui est toujours à sa disposition, alimentée par certains revenus désignés d'avance et consacrée à certaines dépenses également déterminées.

Le cortège est attendu à la porte de l'habitation par une femme qui tient une soupière et fait boire une cuillerée de potage à chaque invité. La nouvelle mariée doit relever un balai mis en travers de l'entrée et prendre possession de sa nouvelle demeure par cet acte de nettoyage et de bonne administration. Les superstitions qui exigent en ce jour certains actes et certaines abstentions sont innombrables. Passer la nuit précédant le mariage *sous la même tuile* que son futur mari ou sa future épouse entraînerait des catastrophes irréparables. En revanche, si l'on casse beaucoup de vaisselle, c'est un gage infaillible d'union et de bonheur.

(Extrait d'une étude sur des *Métayers en communauté du Confolentais* (Charente, France), — par M. P. du Maroussem. Publié par la Société internationale des études pratiques d'économie sociale dans la collection) *Les Ouvriers des Deux Mondes.*

LOUIS MORIN.

Digitized by Google

VOYAGEURS FRANÇAIS ET ETRANGERS [1]

III

COULON [2]

Dictons Géographiqaes.

Ceux du pays disent :

— Quand Loyre et Loyret s'entretiennent
Il n'y a pays qu'ils ne tiennent.

— L'Indre a tous les iours sa proye,
Chaque jour quelqu'un s'y noye.

— Au pont de Senon
Le Clain perd son nom.

— La Vienne termine son cours

Entre Cande et Monsoreau
Où ne paît brebis ni veau.

— Au lieu de Clisson
Mayne perd son nom.

— Qui passa lo Lot, lo Tar et l'Aueyron
Nes pas segur de torna en sa meison.

Ce n'est pas sans raison que Froissart dit en son Histoire :

Si la France estoit vn œuf
Saintonge en serait le moyeuf.

C'est un vieux dictum :

— Orse, Arse, Laigne et Seine
Abordent au pont de Bar-sur-Seine.

— Le Gouverneur, le Parlement et la Duranc
Ces trois ont gasté la Provence.

— A Lyon
La Saône perd son nom.

— Entre Tain et Tournon
Ne paist ni brebis ni mouton.

1. Cf. t. VI, p. 155, 619.
2. *Les Rivières de France*. Paris, Clousier, 1644, in-12.

Digitized by Google

C'est un vieux mot du pays :

— La rivière de Drome
A tous les ans cheval ou homme.

— Entre Beaucaire et Tarascon
Ne paist ny brebis ny moutons
Non plus qu'entre Thain et Tournon.

Les gens du pays qui sçavent combien cette riviere (d'Armançon) est dangereuse à cause des fosses et des escueils, ont coustume de dire :

— Armanson,
Mauvaise rivière et bon poisson.

Blason populaire

Fronsac, Crepignac et Brouë
Ont fait aux Anglois la mouë.

Le proverbe dont on se sert pour outrager cette nation (Les Manceaux) a pris son origine de certaines monnayes du Maine qui par l'ambition des comtes valoient vne moitié plus que celles de Normandie, de sorte qu'on disoit qu'vn Manceau valoit vn Normand et demy.

C'est vn prouerbe de bonnes gens du pays ; Après Melun, Paris, pourceque Paris fut desseigné sur le plan de Melun.

Les langues de Bretagne

La Bretagne est divisée en trois langues, à sçauoir le François qui comprend les Eveschez de Nantes, Rhennes et Dol, le Breton-Gallo, parlant François et Breton comme il luy plaist où sont Vannes, St-Brieu, St-Malo, et le Breton bretonnant qui renferme Cornouaille Leon et Treguier.

Fondations et histoires légendaires

L'abbaye de Barbeau (fut) fondée et bastie par le Roy Louys VII, pource que peschant en la Seine, il prit un Barbeau, disent les historiens, qui auoit dans le ventre vne pierre precieuse.

Le Roy Robert ayant mis le siège devant Melun, les murailles tombèrent d'elles-mesmes par la force de ses pierres, comme celles de Hiéricho furent renversées par le bruit des trompettes.

On y voit (à S. Sever, Landes) les ruines d'un vieux chasteau, qu'on croit auoir seruy d'Amphithéâtre aux Romains, qui se nommait le Chasteau de Cesar.

Digitized by Google

Nos vieux historiens rapportent de la ville et du chasteau d'Aualon que le Roy Robert l'ayant assiégée sans pouuoir la forcer, il se mit à chanter vn Hymne à Dieu dans sa tente, et à sa voix les murailles tombèrent par terre qui auoient fait trois mois de resistance aux efforts de ses machines.

La ville haute de Prouins est la plus ancienne, laquelle est le chasteau, où est la Tour de César, qu'on dit auoir esté bastie par ce genereux Empereur.

Courses de taureaux

La jouste du Taureau qui s'y fait (S. Sever) tous les ans en vne grande place est comme un reste de ces sanglantes courses (de l'Amphithéâtre.)

Le Mascaret

Aussitôt qu'il paroist, les bateliers se prennent à crier à pleine teste Mascaret, Mascaret, et ce cry porté des vns aux autres tout le long du riuage se communique bien loin en vn moment. 527.

Divers

Richard II, duc de Normandie fit faire son cercueil long-tems devant son decez ; et dit-on de luy, que pour apprendre l'art important de bien mourir, il le faisoit remplir de froment chaque vendredy de l'année, avec vingt sols d'argent, pour estre distribuez aux pauvres.

La cauerne dite Bouche-Roland est à vne lieue de Marsillac et présente vne ouverture plus grande que la porte d'vne ville.

Source merveilleuse

Dans la montagne de Mijou est la mine d'or de Theurier, laquelle imprime une certaine qualité secrette à l'eau qui passe dedans et la rend salutaire à plusieurs maladies : de sorte qu'on vient y chercher vn double remède, l'or pour guérir l'auarice, le plus grand mal de l'âme, et l'eau pour guérir la cholique et la pierre, les plus sensibles douleurs du corps.

Lac et religion

Deux paroisses voisines bénissent tous les ans le jour de S. Claude le lac Beniot qui est dessus une montagne du côté de Bonne-ville pour estre préseruées de son inondation.

P. S.

Digitized by Google

LE TABAC DANS LES TRADITIONS POPULAIRES

VIII (*Suite*)

LE TABAC EN AMÉRIQUE [1]

§ 20

Les Pottawatomies racontent de la manière suivante l'origine du tabac : Après que Gitchi Manitou eut détruit, par un déluge, tous les habitants de la terre, à l'exception d'un jeune homme et de sa sœur, il révéla au premier, par un songe, que le lendemain cinq hommes viendraient visiter la jeune fille. Celle-ci devait ne prêter l'oreille qu'au dernier, ne badiner et ne rire qu'avec lui et montrer aux quatre autres la porte sans mot dire.

Le premier qui se présenta dans leur hutte s'appelait Ousama (*tabac*) : quand on lui montra la porte, il tomba sans force et mourut. Wapako (*courge*) Echkossimin (*melon*) et Kokiys (*fève*) eurent le même destin. *Tamin* (Maïs) fut autrement bienvenu. La jeune fille alla gracieusement au devant de lui, le fit asseoir à son côté et lui parla avec tant d'adresse qu'il ne lui resta plus qu'à l'épouser. De leur union descendent tous les Indiens.

Lorsque Tamin eut enterré les quatre étrangers infortunés, le tabac, les melons, les fèves et les courges poussèrent de leurs tombeaux, de telle façon que l'humanité ne manqua plus de rien [2].

§ 21

La légende de l'origine du tabac et de diverses plantes, chez les Indiens Susquehanna a une certaine analogie avec la précédente : Leurs ancêtres, qui ne vivaient que de viande, ayant un jour tué un ours, une grande femme, d'une beauté éblouissante, descendit des nuages et vint se placer sur les Rocky-Mountains. Les Indiens lui offrirent la langue, le morceau le plus délicat de la bête. Pour les en remercier, elle leur dit de revenir au bout d'une année, à la

1. Suite, voir t. IX, p. 314, t. X, p. 232.
2. Knortz, *Märchen und Sagen der nordamerikanischen Indianer*. Iéna 1871, pet. in-8 § 69 p. 248-249.

Digitized by Google

même place. En effet, au bout de ce temps, ils trouvèrent que des plantes utiles y avaient poussé : les places que sa main droite avait touchées portaient du maïs ; celles où elle avait mis sa main gauche, des fèves ; enfin, à l'endroit où elle s'était assise, poussait du tabac [1].

§ 22

On a vu précédemment que, suivant les Indiens du Canada les dieux prenaient plaisir à fumer. Pour consoler Menabuscho de la perte de son frère Tschibiabos, enseveli sous les glaces du lac Supérieur, les bons Manitous donnent une fête où se rend Menabuscho ; il reçoit d'eux une pipe pleine de tabac fin et une coupe pleine d'une boisson magique qui chasse les soucis [2].

§ 23

D'après les croyances des Winnebogos, le Grand Esprit coupa près de son cœur un morceau de sa chair et en fit un homme et une femme d'où provient le genre humain. Il donna au premier du tabac et de la semence de tabac et lui dit que lorsqu'il voudrait être compris des vents, des oiseaux et des animaux, il n'avait qu'à jeter un peu de cette herbe dans le feu [3].

René Basset.

1. Knortz, *Märchen und Sagen* § 78 p. 267-268.
2. Knortz, *Märchen und Sagen* § 68 p. 247.
3. Knortz, *Märchen und Sagen* § 76 p. 264.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Alcée Fortier. *Louisiana Folktales*, Boston et New-York, 1895, XI-122, p. in-8 (forme le tome II des *Memoirs of the american Folklore Society*).

Le Folk-lore des nègres d'Amérique a été peu étudié jusqu'ici et cette circonstance suffirait à elle seule pour recommander l'importante publication de M. Fortier. Vingt-sept contes sont donnés en patois créole avec une traduction anglaise ; plus quatorze en traduction seule, déjà publiés dans les *Bits of Louisiana Folklore* du même auteur ou dans le *Journal of american Folklore*. Presque tous ces contes sont d'origine européenne aisément reconnaissable malgré l'apparence enfantine que leur donne le patois créole : ainsi l'énigme d'Œdipe dans le conte XVIII (*Jean Sotte*) ; *homme qui tournin* (conte XXIII), la pie voleuse dans le conte XXV (*Corbeille fleurie*) ; un de ceux dont la provenance est la plus évidente est le XXVIe (*Jean des pois verts*) dont nous retrouvons les épisodes dans un des contes de Si Djoh'a (version berbère n° XXXVI, *Si Djeh'a et la paire de bœufs*) (1).

Souvent l'esprit des noirs a modifié la forme de ces contes d'une manière qui ne laisse pas d'être amusante dans sa naïveté ; ainsi, dans le conte XV (*Mariage Compair Lapin*) où Compère Renard explique à Compère Lapin pourquoi les chiens se flairent les uns les autres, la substitution du christianisme au paganisme est l'objet de remarques philosophiques assez singulières : Pove vieux Michié Zipiter li perdi tout so pratique pasqué pape ordonnin tout moune quitté li et li té bligé fermé so boutique. Li parti et personne pas connin ou li couri. Vous comprende, compair Lapin, toujou même qui choge ein moune fini par dégouté, alors yé prend ein lote bon Djé et ine lote religion. Cila nous gagnin asteur mo croi li bon » (2). Les souffrances de la négresse qui a mis pour la première fois des souliers sont l'objet d'une description plaisante : « Premier fois Manga metté so soulier yé té fait si tant mal li té pas cababe à peine marcher. Li oté yé, quand li rivé la maison et li assite on n'escalier apé gardé so zorteilles : Soucouyé, soucouyé, pove qui choge, li dit. Vous té en prison tout à l'hère, vous libe asteur, vous content, hein ? Oh, mo sra jamais fermin vous encore ; mo pas comprende comment blanc yé capabe metté yé zorteille dans qui choge comme ça. Depui temps la Manga jamon metté soulier » (3). A l'autre

1. Cf. A. Mouliéras. *Les fourberies de Si Djeh'a* tr. franç. Paris, 1892, in-12, p. 110, et les rapprochements que j'ai indiqués : *Introduction*, p. 74, note 3. La conclusion est abrégée de l'épisode final qui existe dans divers contes d'Europe : Cf. en Italie, Marc Monnier, *Contes populaires en Italie* p. 238. *Manfane et Zufilo* ; en Allemagne Stahl, *Westfälische sagen und Geschchiten*, Elberfeld, in-16, 1831, p. 34. *Der Ilick* ; A. Dumas, *L'homme aux contes*. Paris, 1878, in-12, p. 27, etc.

2. P. 48. « Pauvre vieux M. Jupiter ! il perdit toutes ses pratiques parce que le pape ordonna à tout le monde de le quitter et il fut obligé de fermer boutique. Il partit et personne ne sait où il est allé. Vous comprenez, Compère Lapin, que toujours la même chose a fini par ennuyer les gens : alors ils prirent un autre bon Dieu et une autre religion, celle que nous avons à présent, je la crois bonne. »

3. Conte XX, *Ti Doigt*, p. 76. « La première fois que Manga mit ses souliers,

Digitized by Google

extrémité du monde, un dicton en patois créole de l'Ile-de-France nous a conservé le souvenir de pareille mésaventure arrivée à des affranchis de la veille : « Souliers farauds, més domaze zautes manze li pieds » (1). Le commentaire de ce proverbe est fourni par le récit suivant « Le beau jour de l'émancipation (à l'Ile-de-France) fut en même temps un curieux jour. Les hommes nouveaux s'y préparaient depuis longtemps : l'aube les trouva tous debout et chaussés. Trente mille paires de souliers neufs inauguraient l'ère nouvelle ; car plus encore que le parasol, plus que le chapeau noir lui-même, les souliers symbolisaient pour eux l'entrée en possession de leur nouvel état social. Mais, hélas ! bien peu savaient par expérience ce que c'est que *la peau béf dans lipieds* (2). Aussi les rues de Port-Louis virent-elles bientôt le long de tous leurs ruisseaux de longues files mélancoliques d'affranchis, assis sur le rebord des trottoirs, rendre à leur tour la liberté à leurs pieds endoloris et les plonger avec une volupté mêlée de regrets dans la fraîcheur de l'eau courante » (3)

Comme on le voit, les allusions aux mœurs actuelles donnent à ces contes une saveur toute particulière ; je citerai encore la description de l'esclavage : Anvant nous vini icite, nouzotte pove djabe, nous té libe, nous té pas bligé travailler pou ein maite. C'est blancs yé qui vini dans nous pays, l'Afrique, pou chercher nous ; yé volé quéqueune dans nous ; yé acheté lezottes nous popa pour ein tignon rouge, in bouteille tafia ou vin vié fisi. Quand nous couri la guere cila yé yé trapé yé vende blanc yé qui vini fait zaffaire on bord la mer. Yé té minnin nous taché dé par dé, et quand nous rivé coté la mer comme bande zanimo, nommes, fames et piti mounes, yé té changé nous pas pou l'argent mais pou toute sorte marchandise, et blanc yé metté nous dans bateau et minnin nous icite. C'est comme ça nouzottes vini nesclaves dans Nemérique » (4).

Sans doute il faut voir une trace d'origine africaine (5) dans certains contes d'animaux dont les personnages sont les mêmes que dans les fables du Sénégal et de la Guinée par ex : Compère Bouki (en diolof *bouki* = hyène). — Le Lapin (comme le lièvre en Afrique) est le héros de toutes les aventures et triomphe par sa ruse, sauf dans le conte VII (*Compair Lapin et Michié Dinde*) où il est dupé

ils lui firent si mal, qu'elle put à peine marcher. Elle les ôta en arrivant à la maison et s'assit sur l'escalier après avoir regardé ses orteils. Remuez-vous, remuez-vous, pauvres êtres, dit-elle. Vous étiez en prison tout à l'heure ; vous êtes libres à présent, vous êtes contents, hein ? Oh ! jamais je ne vous emprisonnerai plus, je ne comprends pas comment les blancs peuvent mettre leurs orteils dans quelque chose comme ça. Depuis ce temps-là, Manga ne mit jamais de souliers. »

1. Les souliers sont élégants, mais c'est dommage qu'ils mangent les pieds.
2. Du cuir de bœuf aux pieds.
3. Baissac, *Etude sur le patois créole mauricien*, Nancy, 1880, in-12 ; Introduction p. 16-17.
4. Conte XX. *Ti doigt* (p. 74). « Avant de venir ici, nous autres pauvres diables, nous étions libres ; nous n'étions pas obligés de travailler pour un maître. Ce sont les blancs qui sont venus nous chercher dans notre pays, l'Afrique ; ils volaient quelques-uns d'entre nous ; ils achetaient les autres à nos pères pour un mouchoir rouge, une bouteille de tafia ou un vieux fusil. Quand nous allions à la guerre, ceux qui étaient pris étaient vendus aux blancs qui venaient faire des affaires sur le bord de la mer. Ils nous emmenaient attachés deux par deux et quand nous arrivions au bord de la mer comme des bandes d'animaux, hommes, femmes et petits enfants, ils nous échangeaient non contre de l'argent, mais contre toutes sortes de marchandises ; les blancs nous mirent dans le bateau et nous conduisirentici. C'est ainsi que nous sommes venus comme esclaves en Amérique. »
5. Il est à remarquer que le conte VII, *des os qui chanté* se rapproche plus des versions européennes que de la version arabe d'Egypte et de la version berbère.

Digitized by Google

en voulant imiter le dindon. Le singe, malgré sa réputation de malice est toujours trompé (conte VIII : *Compair Bouki et Macaques*, conte IX, *Michié Macaque marié*) : dans l'un cependant il prend sa revanche.

En résumé, le livre de M. Fortier, sans oublier sa valeur au point de vue de la transmission des contes, est donc un de ceux qui nous font connaître, mieux que bien des gros ouvrages spéciaux, l'esprit, on pourrait dire l'état d'âme, de la société noire du sud des Etats-Unis.

René Basset.

Dr Marty. *Recherches sur l'archéologie criminelle dans l'Yonne.* Paris, Masson, in-8 de pp. 36.

Cette étude est fort intéressante et très bien classée ; on y relève plusieurs faits qui se rattachent à nos études : au XVe siècle un homme est condamné à une amende pour avoir usé du ministère d'un sorcier afin de découvrir un trésor ; au XVIe siècle, Jean Guybier paya 5 sous d'amende pour avoir donné son âme et son corps au diable ; en 1656 un curé fut condamné pour avoir laissé dire la messe à un prêtre étranger qui avait un crapaud vivant dans sa poche. Au XVIIe siècle on retrouve encore des ordalies : des gens soupçonnés de sortilèges sont baignés de force, d'autres demandent à subir l'épreuve de l'eau froide. Ceux qui eurent le malheur de surnager furent considérés comme sorciers avérés, et quelques-uns durent quitter le pays. En 1368, deux porcs furent condamnés à être étranglés pour avoir tué un enfant ; à la même époque des porcs furent condamnés à la peine capitale à la suite de la mort d'un porcher. Au XVIe siècle le bourreau de Sens pendit une truie. Ces exécutions avaient lieu avec un cérémonial particulier ; parfois l'animal était habillé en homme et le bourreau mettait une paire de gants pour procéder à l'exécution.

P. S.

A. Robert. *Métiers et types algériens.* Alger, imp. Mallebay, 1895, 47 p. in-8 avec deux gravures.

Il existe une foule de livres sur l'Algérie, et il n'est fils de bonne mère qui, ayant passé un mois de ce côté de la Méditerranée, ne se croie tenu de faire part de ses impressions au public qui les lit ou ne les lit pas. Naturellement les indigènes tiennent une grande place dans ces décalques plus ou moins fidèles de Fromentin ou de Maupassant, et c'est justice de reconnaître combien, esthétique à part, sont superficielles et fausses les descriptions des trois quarts des touristes, bien intentionnés, du reste, surtout lorsqu'il s'y mêle de la philanthropie à la mode. Le petit livre élégamment imprimé, de M. Robert, administrateur de la commune mixte de Sedrata, est le contraire des ouvrages dont je viens de parler. Sans prétentions, sans déclamations, il a représenté un certain nombre de types algériens qu'il avait sous les yeux. Devant nous, défilent successivement, quelques uns avec les cris ou les chansons de leur métier, le marchand de beignets (*Es Sfandji*), le Trappeur de lions et de panthères, le fumeur de Kif (*El Hachaichi*) ; le gargotier (*El Tebakh*), le cafetier (*El Kahouadji*), le commissaire-priseur (*dellal*), le barbier (*El Haffaf*), le montreur de lions, les casseurs de pierre (*Oulad Sidi Hadjares*), le fauconnier. Un long séjour en Algérie et les connaissances de l'arabe et de la société indigène suffiraient, à défaut d'autres preuves, pour nous garantir l'exacte ressemblance de ces croquis. Il est à désirer que M. Robert nous en donne bientôt une nouvelle série et complète ainsi les ouvrages devenus classiques du général Daumas, du commandant Richard et du capitaine Villot.

René Basset.

Digitized by Google

E. Sachau. *Skizze des Fellichi-Dialekts von Mosul.* Berlin, 1895, 92 p. in-4.

Le dialecte fellih'i (fellichi) ou fellah'i appartient au groupe des langues araméennes et se parle aux environs de Mossoul. C'est là que M. Sachau a recueilli, il y a une quinzaine d'années, les éléments de l'important travail qu'il publie aujourd'hui. En dehors de sa valeur au point de vue philologique, qui n'est pas du domaine de la Revue des traditions populaires, il faut signaler, comme une acquisition pour le folk-lore les contes et les récits qui terminent cette étude (1). Ils sont au nombre de onze : le premier est un épisode de l'oppression des chrétiens par les musulmans (2) ; le 8e et le 9e appartiennent au genre des *Krypladia*. Quelques-uns semblent provenir d'une source littéraire : ainsi le second (le roi veut faire périr un borgne, car sa rencontre est de mauvais augure ; le borgne lui répond qu'en ce cas, la rencontre du roi est encore plus mauvaise pour lui-même) se trouve dans les *Mille et Une Nuits* et le *Mostat'ref*. Le troisième (le roi Salomon rencontre une jeune fille qui est le monde, et elle joint son anneau à tous ceux des hommes qu'elle a séduits) me paraît être une moralité adaptée à l'aventure de Chahzéman et de Chahriar avec la femme du génie de la mer, qui forme une partie de l'introduction des *Mille et Une Nuits*. Le quatrième est l'histoire bien connue du filou qui se substitue à l'âne ou au mulet volé par son compagnon et fait croire au propriétaire naïf qu'il vient d'être délivré de la forme animale à laquelle il avait été condamné pour avoir offensé sa mère (3). Le Mollah Nasr eddin est le héros de deux récits (no 5 et no 7) correspondant aux nos 63 et 64 de la version turke traduite par Decourdemanche (4). Le no 8 est une version d'un conte musulman dont j'ai recueilli une recension berbère (5) : les royaumes de Djabersa et de Djaberqa sont remplacés par ceux de l'Est et de l'Ouest, et le griffon (*Anqâ*) est reconnaissable sous le nom de *Og*. Le dixième conte démontre que des trois, le roi, le vin et la femme, c'est la dernière dont la domination est la plus durable. Enfin le dernier texte, *le Chameau et l'âne* est identique pour le fond, sinon pour tous les détails avec une fable des Arabes d'Algérie (6).

La publication de M. Sachau vient heureusement s'ajouter à celle dont la littérature populaire syriaque moderne a été l'objet (7), et c'est un service rendu non moins au folk-lore qu'à la philologie.

René Basset.

1. Déjà M. I. Guidi avait publié en 1883 des recherches sur ce dialecte, (*Beitraege zur Kenntniss des neuaramäischen Fellih'i-Dialektes*, *Zeitschift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXVII, p. 293-318) mais les textes syriaques qu'il y donnent ne se rapportent pas à la littérature populaire.

2. A ce sujet la note 1 (p. 77) de M. Sachau est significative : « Andere in loco für mich niedergeschriebene Texte über die Verhältnisse der Nestorianischen Christen unter Türkischen Regiment kann ich zur Zeit nicht veröffentlichen, weil selbst bei Ausmerzung sammtlicher Eigennamen das Incoguito der Schreiber nicht genügend gewahrt ware und eine Publication ihnen Verfolgungen zuziehen könnte ».

3. Cf. le même récit en Algérie : Villot, *Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie*. Constantine, 1871, in-12, p. 110. Lagarde, *Une promenade dans le Sahara*. Paris, 1885, in-18 jés., p. 203-205. Déjà Piron l'avait mise en vers : *Poésies badines*, *le moine bridé*. Paris, 1885, pet. in-8, p. 73-78.

4. *Le Sottisier de Nasr eddin Hodja*. Bruxelles, 1878, petit in-8 ; no 63, *Moyen d'effrayer un conquérant* ; no 64, *le bœuf substitué au cheval*.

5. *Contes populaires berbères*. Paris, 1887, in-18. *Salomon et le Griffon*, p. 27-28, cf. notes 22-24, p. 149-152. Caylus (*Nouveaux contes orientaux*, t. I) en a publié une traduction amplifiée et défigurée, sans doute d'après un texte arabe.

6. Cf. Villot, *Mœurs, coutumes et institutions des indigènes*, p. 112.

7. Prym et Socin *Der neu-aramäische Dialekt von Tür Abdin*, Göttingen, 1881, in-8 ; Duval, *Les dialectes néo-araméens de Salamas*. Paris, 1883, in-8.

Digitized by Google

Dr Guiseppe Bellucci. *Le Stelle cadenti et le loro leggende.* Perugia Boncompagni, in-8 de pp. 35. *Usi Nuziali dell' Umbia* (avec 23 dessins). Perugia, in-8 de pp. 14.

Dans la première de ces élégantes plaquettes, toutes deux ornées de jolis frontispices, l'auteur étudie les croyances et les légendes relatives aux étoiles filantes ; dans la région des Apennins et dans l'Ombrie, c'est un signe de mort prochaine pour une personne, qui est indiquée par la direction dans laquelle le météore se montre, ou sur la maison de laquelle il semble tomber. — Dans le Frioul, c'est l'indice d'une mort violente, généralement d'un accident de montagne qui doit avoir lieu où l'étoile a disparu. Dans cette même région, si on compte ces étoiles, le jugement dernier est retardé d'autant d'années qu'on a pu en compter.

Le dessin avec la première page de la seconde brochure représente un garçon qui offre une quenouille à une jeune fille. Il s'agit ici d'une coutume qui existait encore en Haute-Bretagne au milieu de ce siècle, où les galants sculptaient des quenouilles pour leurs amoureuses. Plusieurs des dessins figurés sur ces quenouilles présentent une grande affinité avec ceux que j'ai reproduits, t. VIII, p. 157 de la R. T. P. ; comme elles, elles portent aussi des inscriptions galantes.

P. S.

A. Montier. *Les Vitraux de Saint-Ouen de Pont-Audemer.* Pont-Audemer, G. Hachard, in-8 de pp. 56 avec une photographie.

Lorsque M. M. était maire de Pont-Audemer il s'occupa activement de la conservation et de la restauration de ces vitraux vraiment remarquables ; il rend un nouveau service à l'art en nous donnant une description détaillée, et fort clairement présentée des sujets que les peintres verriers ont traités dans cette église pendant le XVIe siècle. Ces vitraux de Saint-Ouen sont pleins de sujets légendaires ; on y retrouve des épisodes de la vie de Saint-Eustache, de celle de Saint-Nicolas (un compartiment représente les trois petits enfants sortant du saloir). Le plus intéressant à notre point de vue est le vitrail de la chapelle Saint-Honoré, qui fut donné en 1536, par la corporation des boulangers : l'un des panneaux porte cette inscription *Comment la mère Saint-Honoré se esbahi du fourgô qui au four fleuri.* Le saint, nu jusqu'à la ceinture et enveloppé d'une draperie blanche comme les boulangers de nos jours, retire du four embrasé son fourgon tout verdoyant de feuillage. Un autre panneau représente la procession à laquelle les boulangers prenaient une part prépondérante : on y portait solennellement un fourgon verdoyant.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Ch. des Guerrois. *De la poésie populaire en Angleterre.* Troyes, Nouel, 1895, in-8 de pp. 27.

Dans une revue assez rapide, mais intéressante et suffisamment documentée

Digitized by Google

l'auteur passe en revue les divers genres de poésie populaire et semi-populaire dont le rôle a toujours été si considérable en Angleterre.

Alberto Lumbroso. *Saggia di una Bibliografia ragionata dell' Epoca Napoleonica.* IV. Be-Benoist Lamothe. Rome et Paris, Dubois, in-18 de pp. 147.

Louis Morin. *L'Apprentissage des imprimeurs et des relieurs* au XVIIIe siècle, d'après deux poèmes de l'époque. Troyes, 1895, in-8 de pp. 19.

Ces deux poèmes sont la *Misère des apprentis imprimeurs* et la *Misère des apprentis relieurs*, qui datent de 1710 ; M. M. en a reproduit les parties essentielles avec commentaires et rapprochements.

J. Bujeaud. *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest* avec les airs originaux, recueillis et annotés par Jérome Bujeaud. 2 vol. gr. in-8. Niort, L. Clouzot. Ornés de plus de 300 airs notés. Prix de souscription : 15 fr. (envoi franco contre mandat-carte).

Ce recueil, l'un des plus considérables et des meilleurs qui existe, est bien connu des lecteurs de la Revue ; il n'est guère d'étude sur les chansons dans laquelle il n'ait été cité. Il était devenu presque introuvable, et il manquait à beaucoup de bibliothèques traditionnistes. En le réimprimant, M. Clouzot a rendu un véritable service à tous ceux qu'intéresse la poésie populaire.

Kuno Meyer. *The Voyage of Bran son of Febol to the land of Living*, an old Irish Saga now first edited, with translation, notes and Glossary by Kuno Meyer, with an *Essay upon the irish vision of the happy otherworld and the celtic doctrine of Rebirth*, by Alfred Nutt. Section I The Happy Otherworld. Londres, D. Nutt, p. in-8 de pp. XVII-331.

N° 4 de Grimm Library.

Marian Roalfe Cox. *An Introduction to Folk-lore.* London, D. Nutt, p. in-8 de pp. XV (3 sh 6).

Maurice Bouchor et Julien Tiersot *Chants populaires pour les Ecoles.* Poésies de Maurice Bouchor. Mélodies recueillies et notées par Julien Tiersot. Paris, Hachette, in-8 de pp. 82.

Ce recueil contient 37 pièces ; nous en avons publié quelques-unes dans le numéro de février. M. Tiersot est bien connu de nos lecteurs, ainsi que M. Maurice Bouchor dont les poésies ont été couronnées au concours institué par le Ministère de l'Instruction publique. La collaboration de ces deux auteurs ne pouvait manquer de donner un volume très intéressant et d'un caractère très particulier.

Digitized by Google

Hippolyte Blanc. *Les anciennes corporations ouvrières.* Langres, Maitrier et Courtot, in-12 de pp. 35.

(Extrait de « l'Ami » du Clergé, 19 septembre 1895.

Résumé très-clair des divers réglements des corporations et des confrèries.

L. Morel-Retz (Stop). *Sept petites pièces de vers*, Dijon, Darantière. in-8 de pp. 24.

(Ext. des Mémoires de l'Académie de Dijon).

A. de Mortillet. *Les monuments mégalithiques du Calvados.* In-8 de pp. 11, avec dessins.

(Extrait des Mémoires de l'Association française pour l'avancement des Sciences. Caen, 1894).

Le Calvados, sans être au premier rang, est plus riche qu'on ne le suppose au point de vue mégalithique, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant le mémoire de M. A. de M., qui fait mention de 67 monuments au lieu de 37 portés sur l'Inventaire dressé en 1880. Dans ce département, il y a trois pierres *tournantes* ou *tourneresses*, ainsi nommées parce que certaines nuits elles tournent sur elles-mêmes ; un menhir qui recouvre un trésor, grossit un peu tous les ans.

Le Messager boiteux *de Berne et Vevey* pour 1896. Vevey, Klausfelder, p. in-8 de pp. 80 (30 centimes).

Cet almanach en est à sa 189e année · il contient une chanson en patois romand de Jacques Daleroze, et quelques pièces en ce dialecte.

E. Jacottet. *Contes populaires bassoutos* (Afrique du sud). Paris, E. Leroux, in-18 de pp. XXIII-292 (5 francs).

Arbois de Jubainville (d'). *Cours de littérature celtique.* Etudes sur le droit celtique, t. II. Paris, Thorin-Poutemoing, in-8 de pp. X-443.

Maria Savi-Lopez. *Donne Spiriti Poeti*, (l'Epica russa ; Le antiche donne americana, I Canti populare slavi ; le Donne del Kalevala, etc.). Florence, Le Monnier, in-18 de pp. 480 (2 fr. 50).

Louis Leger. *Etudes de Mythologie slave* n° 1. Peroun et Saint-Elie. Maisonneuve, in-8 de pp. 31.

Il est difficile d'analyser en peu de lignes le travail si substantiel de M. L. L., il n'est que le commencement d'une mythologie slave que le savant professeur au collège de France tiendra sans doute à écrire, et qui ne peut manquer d'être bien accueillie chez nous et à l'étranger.

Digitized by Google

Paul Sébillot. *Légendes et Curiosités des Métiers.* Paris, E. Flammarion, grand in-8 de pp. XVI-640 avec 220 illustrations (10 fr.).

DONS A LA BIBLIOTHÈQUE

J. D. J. Sallaberry (de Mauléon). *Chants populaires du pays basque*, paroles et musique originales. Bayonne, 1870, in-8 de pp. X, 415.

(Don de l'auteur).

Le messager boiteux de Berne et de Vevey pour 1896, p. in-8.

(Don de L. Klausfelder, éditeur).

Ch. des Guerrois. *De la poésie populaire en Angleterre.* Troyes, 1895, in-8.

(Don de l'auteur).

Auguste Mouliéras. *Les Beni Isguen. Essai sur leur dialecte et leurs traditions populaires.* Oran, in-8 de pp. 78.

(Don de l'auteur).

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Journal of American Folk-Lore VIII. 30. Some Causes of the Retardation of African Progress. *Heli Chatelain.* — The Character of Chinese Folk-Tales. *Adele M. Fielde.* — Superstitions from Conneticut. *Emma M. Backus.* — Malise et Legends. *Edward Jack.* — Onondaga Notes. *W. M. Beauchamp.* — Mohawk Notes. *W. M. Beauchamp.* — The Cockney and his Dialect. *Reginald Pelkam Bolton.* — The Lady in the West. — Folk-Lore Study and Folk-Lore Societies. *W. W. Newell.* — Bahama Songs and Stories — Folk-Lore Scrap-Book.

Journal of Anthropological Society of Bombay III. 6-7. Charms or Amulets for some Diseases of the Eye. *Jivanji Jamshedji Modi.* — A Few Ancient Beliefs about the Eclipse and a few Superstitions based on those Beliefs. *Jiwanji Jamshedji Modi.* — On some Behari Customs and Practices. *Sarat Chandra Mitra.* — On Marriage Ceremonies among the Kapola Banias. *Tribhowundas Mangaldas Nathnbhai.* — On the Origin and Account of the Kopola Bania Caste. *Tribhowundas Mangaldas Nathubhai.*

Sezâtoarea, revue pour la littérature et les traditions populaires (en Roumanie), Directeur M. *Arthur Gorovei* (Folticeni). — III, 7 : *Picalâ* et *Tîndalâ*,

Digitized by Google

conte, Gh. Popescu. — *Les revenants*, J. Cândea. — *Taquineries populaires*, S. Mihailescu. — *Enlèvements de charmes :* le mal de tête, l'enragement, le mal d'oreilles, le *marin* (inflammation des pieds chez les chevaux), la constipation, l'amigdalite, etc., J. Teodorescu. — *La médecine vétérinaire populaire* M. Lupescu. — *Superstitions*, E. Patriciu. — *Pourquoi le chien et le chat, mangent de l'herbe, et pourquoi les serpents traversent les routes* M. Lupescu. — *Chansons* (24 pièces).

Volks Kunde VIII. 7-8. Nos chanteurs ambulants flamands. *Pol de Mont.* (nos 7 et 8). — Croyances et Usages populaires. — Un fils ou une fille ? *A. De Cock.* — Proverbes et Dictons sur les femmes. — 1. La femme. Ses défauts et ses qualités. *A. De Cock.* — Proverbes et Dictons, *A. De Cock.* — Le Marchand et ses trois filles, conte. *G. Staes.*

NOTES ET ENQUÊTES

.·. *Diner de Ma Mère l'Oye.* Le dîner de Ma Mère l'Oye n'a pas eu lieu en octobre ; il n'y en aura pas non plus en novembre, plusieurs de nos collègues étant d'avis de remplacer le dîner mensuel par un dîner qui aurait lieu tout les trois mois par exemple, et serait, comme celui de février dernier, suivi d'une audition musicale.

.·. *Nominations et distinctions.* Notre collègue M. Paul Guieysse a été nommé Ministre des Colonies.

.·. *A ceux qui demandent continuellement l'heure*, on répond : — « Il est l'heure qu'il était hier à cette heure-ci (Hainaut) ».

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Les meuniers de Gascogne.* A quoi fait allusion le passage d'une petite pièce des *Variétés historiques et littéraires*, t. V, p. 272. Touchant les joueurs d'instruments...., ils sont aussi habiles que les meusniers de Gascogne, qui plantent des choux sur les ailes de leurs moulins à vent.

.·. *Moyen d'affirmer sa propriété.* — Que fait le paysan des environs de Gand (Flandre Orientale) pour empêcher les voisins de mener leurs troupeaux sur son champ ? Il plante sur sa terre un bâton surmonté d'une poignée d'herbe. (*Messager des Sciences historiq.* XXVIII, 292).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Figure dans la Noix.* — Entre les deux « *jambons* » de la noix, on trouve, dans certains de ces fruits, un St-Esprit (pigeon) ; cela porte bonheur. (Liège).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Moyen d'effrayer les voleurs.* — Jadis on croyait pouvoir effrayer les voleurs par la menace du *feu St-Antoine* ou *feu sacré*.

Digitized by Google

Un volume ayant appartenu à Engelbert de Nassau, le *roman du Saint Gréal*, porte au 1er feuillet l'avis suivant : « Ce livre appartient au gentil chevalier « Engelbert le Vert ; quisquis le trouvera, il le rendra, ou le feu St-Antoine « l'ardra. Ce sera Moy Nassau ». (Baron de Reiffenberg. *Mémoires de J. du Clercq*, I, 122).

(Comm. de M. Alfred Harou).

RÉPONSES

.·. *Mont de piété*. (T. IX, p. 231, t. X, p. 504). — A Bruxelles on désigne sous le nom de *Lombard* le Mont de piété. — On dit communément : Porter un objet au Lombard.

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Coq rouge*. (T. VIII, p. 575, t. 10, p. 136, 536, 600). — Dans son roman, intitulé ; « *Un tueur de Lions* », l'auteur faisant parler un algérien, dit : « *Le diable rouge* (le feu) *dansera ce soir sur un toit* (1) ». (Louis Noir. Un tueur de lions, p. 208).

(Comm. de M. Alfred Harou).

.·. *Vélocipédie* (T. X, p. 64, 192, 256, 503). — En Flamand les Vélocipèdes se nomment : Snelwielen, littéralement « *roues rapides* ».

(Comm. de M. Alfred Harou).

AVIS IMPORTANT

.·. *Table alphabétique. Par suite de diverses circonstances, la publication de la table analytique et alphabétique de 1894 n'a pu paraître à l'époque habituelle. Nous ne la publierons pas, non plus celle de 1895, mais dans les premiers mois de 1896 nous ferons paraître une table générale, alphabétique et analytique des matières contenues dans les dix premières années de la Revue.*

(1). C. à d. une maison sera incendiée ce soir.

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

10e Année. — Tome X. — N° 12 — Décembre 1895.

LA CHANSON DU « ROI LOYS »

FORMES MÉLODIQUES

A chanson du *Roi Loys* ou de la *Belle dans la tour* est une des premières par lesquelles le public lettré de notre époque a entrevu l'existence de la chanson populaire française.

C'est, on ne l'ignore pas, Gérard de Nerval qui l'a signalée un des premiers à l'attention publique : il l'a publiée dans deux de ses livres, et n'a pas craint, bien qu'une telle opinion fut hardie à son époque, de la qualifier de « chant sublime, « ajoutant qu'elle était composée » sur un des plus beaux airs qui existent : un chant d'église croisé par un chant de guerre. » Il a fait mieux encore que de l'imprimer, il lui a donné une nouvelle vie en la rendant populaire dans certains milieux artistes, où la tradition s'en est conservée ; et c'est précisément à cette tradition que nous emprunterons quelques-uns des documents musicaux qui vont suivre.

Vers le même temps où Gérard de Nerval lui faisait place dans ses livres, les promoteurs de l'enquête officielle qui a abouti à la constitution des six volumes manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale sous le titre de *Poésies populaires de la France* la mentionnaient comme un des types les plus caractéristiques de la chanson française ; une version recueillie en Auvergne par Prosper Mérimée fut insérée dans les *Instructions* d'Ampère, et quelques variantes furent communiquées de diverses provinces.

Digitized by Google

Plus tard, lorsque les études folkloriques furent entreprises méthodiquement, la chanson du *Roi Loys* fut une de celles dont on s'occupa tout d'abord. M. Eug. Rolland la chanta maintes fois aux premiers dîners de *Ma mère l'Oye* (sur un air recueilli en Touraine par Auguste Vitu, et tiré du manuscrit de la Bibl. Nat.) ; s'il ne lui a pas fait place dans ses recueils de chansons populaires, du moins les principales variantes retrouvées par lui ont paru dans *Mélusine*, accompagnées de commentaires de M. Anatole Loquin, et d'une étude intéressante, par ce dernier, sur les formes mélodiques alors connues [1].

Plus récemment enfin le même périodique publiait une étude et un texte critique établi par M. George Doncieux d'après dix-huit versions de la poésie [2].

Il semble qu'après tant d'investigations il ne reste plus rien à dire sur cette chanson ; nous n'avons effectivement aucune particularité nouvelle à signaler au sujet des paroles [3].

Mais si les renseignements abondent relativement à la poésie, il en est tout autrement pour la musique. En effet, sur les 17 variantes que M. Doncieux mentionne comme étant connues du public au moment de la publication de son article [4], quatre seulement comprennent les mélodies. Une cinquième version musicale figure dans le deuxième article de M. A. Loquin.

Or, je possède plusieurs versions mélodiques, grâce auxquelles il sera maintenant possible d'apprécier le véritable caractère musical de la chanson du *Roi Loys* avec autant de certitude que l'on en peut avoir déjà en ce qui concerne la poésie. Deux de ces versions proviennent directement de la tradition établie par Gérard de Nerval ; deux m'ont été communiquées directement, l'une du Berry, par Mme Pauline Viardot, l'autre de Normandie, par M. Vincent d'Indy ; j'en ai recueilli une cinquième en Bresse, et, tout récemment, une sixième en Savoie.

Enfin il faut joindre à ces six versions inédites deux mélodies que

1. *Mélusine*. t. II, n° 15, et t. III, n° 1.

2. *Mélusine*, t. V, n° 11. — M. Doncieux a publié également dans la *Revue des traditions populaires*, t. VI. une version boulonnaise du texte de la chanson ; c'est la seule fois qu'il en a été question dans cette revue. — J'ai, dans mon *Histoire de la chanson populaire*, cité quelques strophes d'après une version du Ms. de la B. N., et indiqué quelques références, sans insister d'ailleurs (p. 20) ; dans une autre partie du livre (p. 368) est noté un fragment de la mélodie communiquée par Mme Viardot, qu'on lira ci-dessous.

3. Les lecteurs qui n'ont pas cette chanson présente à la mémoire en trouveront deux textes inédits imprimés à la suite de cet article.

4. M. Doncieux cite 18 versions ; mais la dix-huitième était inédite : c'est la version de M. d'Indy, qu'on lira à la suite de cet article, et que je lui avais communiquée.

Digitized by Google

n'ont point connues les auteurs des précédentes études : l'une, récemment parue, se trouve dans le recueil de chansons de la Franche-Comté, de M. Beauquier ; l'autre est dans un recueil de *Rondes et chansons populaires*, compilé et arrangé par M. Verrimst (Paris, Lahure, 1876).

Avant tout, il importe de spécifier ce que nous entendons par la tradition de Gérard de Nerval.

Longtemps avant d'admettre aux honneurs de l'impression les chansons qu'il avait entendues dans ses promenades vagabondes à travers les forêts de l'Ile-de-France, le poète les avait chantées à Paris, dans des sociétés intimes, particulièrement dans des ateliers de peintres ; ceux-ci, séduits par leur accent et leur saveur, les adoptèrent aussitôt. Pour tout dire, et rendre à chacun son dû, ces réunions familières furent le véritable point de départ du mouvement de rénovation en faveur de nos vieilles chansons françaises, qui a pris depuis lors une si grande extension. La chanson du *Roi Loys* et la plupart de celles qui figurèrent plus tard dans *les Filles du feu* et *la Bohême galante* devinrent bientôt plus populaires dans le monde des *rapins* qu'elles ne l'étaient dans les campagnes mêmes où Gérard les avait recueillies ; les survivants de cette époque, déjà éloignée, ne les ont pas oubliées.

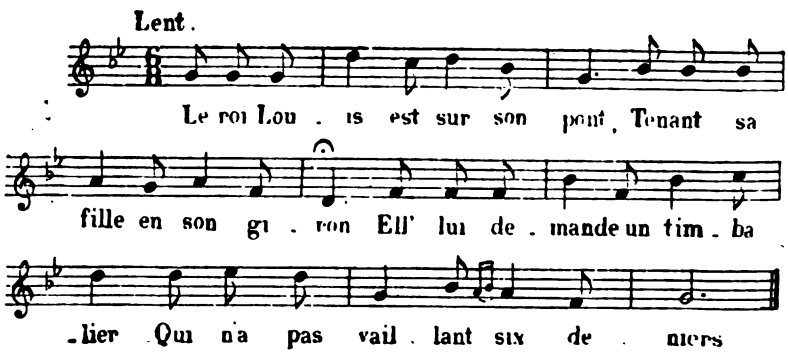
Parmi ces derniers, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à cette société si intéressante et si vivante : M. Français, l'éminent paysagiste, qui porte si vaillamment le poids des années, sachant évoquer, avec un intérêt toujours renouvelé, les souvenirs innombrables d'une vie d'artiste si bien remplie. M. Français a vécu dans l'intimité de Gérard de Nerval, et il fut de ceux qui contribuèrent à cette première renaissance des chansons populaires. Il a retenu toutes celles qu'on chantait en sa jeunesse dans les ateliers, et j'ai pu noter sous sa dictée les mélodies, non seulement du *Roi Loys*, mais encore de la *Complainte de St-Nicolas*, *Au bois Rossignolet*, *les Trois princesses*, *la Fleur de l'olivier*, *la Belle est au jardin d'amour*, etc. De la sorte il me serait facile de compléter le premier recueil de chansons populaires françaises rassemblées en notre siècle, en adjoignant aux poésies citées ou mentionnées par Gérard de Nerval les mélodies appropriées qui manquent aux publications primitives.

La mélodie du *Roi Loys* dictée par M. Français n'est pas la seule, remontant à la même tradition, qu'il ait été possible de noter. J'en ai transcrit une seconde, provenant, par une filière qu'il est inutile d'indiquer, de l'atelier de Couture ; enfin, M. Loquin a reçu communication d'une troisième version, qu'un de ses correspondants avait

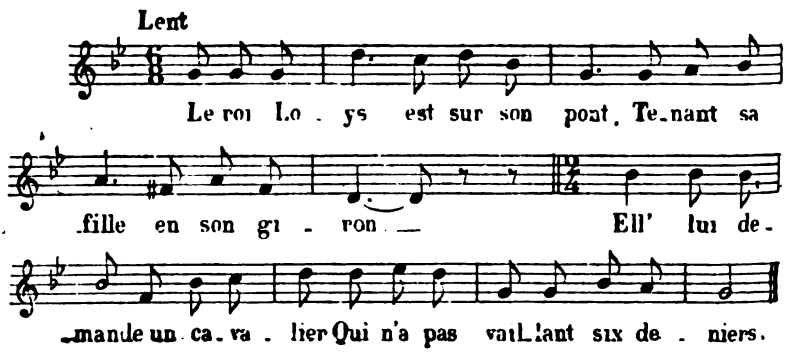
Digitized by Google

entendu chanter dans l'atelier du peintre Bida, par un modèle, Mlle Blanche, « il y a plus de quarante ans », lui écrivait-on en 1886. Les doutes que M. Loquin a émis en publiant cette dernière doivent tomber devant l'examen des autres variantes ; la ligne mélodique est, à deux ou trois notes près, identique à celle de la variante chantée par M. Français ; seulement, il y a dans la notation une erreur évidente, car l'armure de la clef porte les signes du mode majeur, alors que toutes les autres versions du même type, sans aucune exception, sont en mineur, — ou plus exactement en hypodorien ou 1er ton du plain-chant avec sixte mineure.

Ces trois mélodies, venant toutes trois de la même source, ne sont pas les seules qu'on ait recueillies dans la tradition populaire ; parmi les autres variantes annoncées, deux appartiennent au même type mélodique. Nous citerons d'abord celle que M. Vincent d'Indy a recueillie à Cherbourg, il y a plus de vingt ans, sous la dictée d'un vieux marin, grand chanteur de chansons populaires :



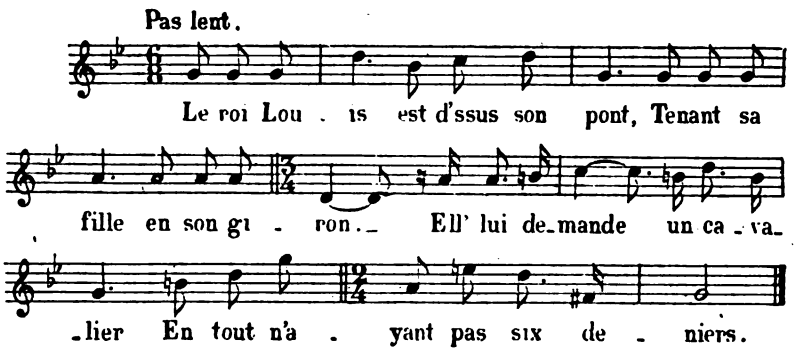
L'autre a été entendue, il y a bien plus longtemps encore, à Nohant, chez Georges Sand, par Madame Viardot. La voici :



Digitized by Google

Cette dernière est un peu moins pure que la précédente : l'emploi de la note sensible et l'altération du rythme dans la seconde partie lui font perdre une partie de son caractère primitif. Quant à la variante dictée par M. Français, nous ne la donnerons pas ici, par la double raison qu'elle n'est plus inédite, ayant paru, avec harmonisation, dans mon troisième recueil de *Mélodies populaires*, et qu'en outre elle ne présente que peu de différences avec les deux versions ci-dessus, la première surtout. Pour les deux mêmes raisons, nous ne reproduirons pas la mélodie publiée dans *Mélusine* par M. Loquin, nous bornant à y renvoyer le lecteur.

Voici enfin la version provenant de l'atelier de Couture. Elle offre certaines particularités curieuses : commencée exactement comme les précédentes (abstraction faite de quelques déformations de la ligne), elle change, dans la dernière partie, de ton et de mesure, et, sous l'influence de la *blague* d'atelier, finit en semblant se parodier elle-même :



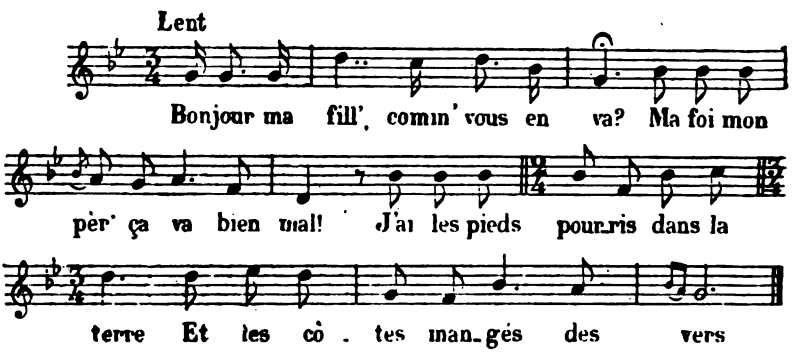
Une sixième mélodie, recueillie en Auvergne, figurant dans le recueil manuscrit de la Bib. nat., et reproduite dans l'étude de M. Loquin, correspond encore au même type, bien que notablement altérée.

Avant de tirer de ces observations les conclusions qu'elles comportent, il nous faut dire un mot encore de certaines particularités rythmiques signalées au sujet de cette mélodie. Il ressort de la comparaison des six textes musicaux qu'elle est en mesure à six-huit ; toutes les variantes commencent en cette mesure, et deux seulement finissent différemment, cela par suite d'altérations évidentes. Pourtant, certains collecteurs, croyant qu'un rythme plus bref était plus conforme au caractère d'une mélodie définie « un chant d'église croisé par un chant de guerre », ont cru pouvoir lui donner un aspect plus « guerrier » en substituant au rythme naturel

Digitized by Google

des notes égales le rythme meyerbeerien formé par une succession de groupes d'une croche pointée suivie d'une double croche. Les souvenirs de la manière dont Gérard interprétait la chanson n'ont pas peu contribué à répandre cette idée, qu'un des correspondants de M. A. Loquin, cherchant en vain dans sa mémoire, a développée avec ingéniosité, mais d'une façon indécise, et sans aboutir à un résultat favorable.

Il y avait cependant une certaine part d'exactitude dans ces observations : si le rythme en question n'est pas le véritable, il n'en est pas moins vrai qu'il a été introduit par Gérard de Nerval lui-même. Pour expliquer cette particularité, je dois encore en revenir à M. Français : celui-ci, imitant l'interprétation libre et expressive du poète, après avoir exposé la mélodie dans le style calme et grave qui lui est propre, chantait les couplets plus sombres et plus tragiques du dialogue entre la princesse captive et le père cruel dans un mouvement tout différent, qui, brisant la mesure et faisant du chant de la complainte une sorte de mélopée tour à tour saccadée et psalmodiée, produisait à peu près la variation que voici :



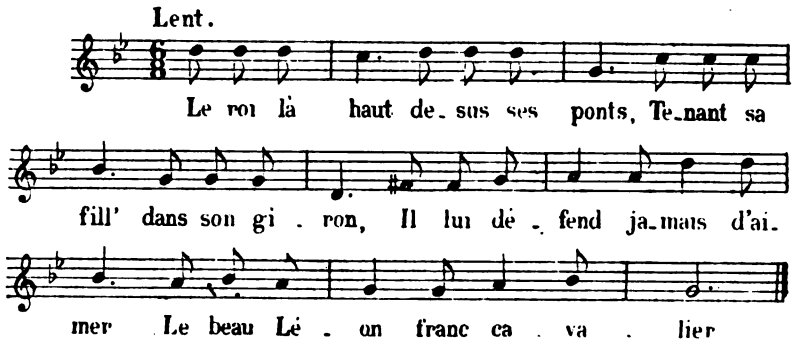
Il est resté quelque chose de cette interprétation rythmique dans la version de l'atelier Couture notée ci-dessus.

Mais, je le répète, il ne faut voir dans cette disposition qu'une simple fantaisie : la véritable mesure de la mélodie reste à six-huit, mesure par excellence de la mélodie populaire française, celle des chansons les plus proches de celle que nous étudions en ce moment : le *Roi Renaud*, *Pernette*, et tant d'autres.

Cette étude lèvera tous les doutes qu'on avait pu avoir jusqu'ici : la véritable mélodie du *Roi Loys* est bien celle dont les variantes ci-dessus notées, remontant aux sources les plus autorisées, sont entre elles en parfaite conformité de forme et d'accent. Longtemps

Digitized by Google

dans nos milieux folkloristes on avait cru le contraire, et pensé que la mélodie originale devait être celle d'une version, notée aux euvirons de Tours par M. Auguste Vitu, qui figure dans le recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale. Nous la transcrivons pour mémoire [1] :



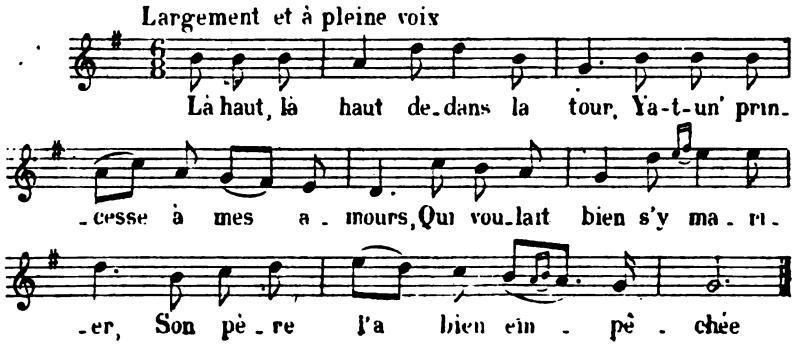
Sans doute cette mélodie, dont le rythme et la tonalité sont d'ailleur les mêmes que dans la précédente, a grand caractère : elle a pourtant quelque chose de moins pur, de moins primitif. Une inspiration plus moderne a passé par là : avec sa ligne mélodique d'un dessin moins franc, sa note sensible qui donne à la dernière partie du chant une expression plaintive, elle a pris un aspect élégiaque que n'a pas l'autre, en sa raideur toute hiératique. Mais combien celle-ci a plus de fermeté, de force et de véritable grandeur ! On ne saurait mieux les caractériser l'une et l'autre qu'en opposant, d'autre part, les admirables mélopées grégoriennes au moderne plain-chant de la Messe royale de Dumont : sans doute, au premier abord, l'on peut admirer la noblesse et la beauté des périodes musicales savamment échafaudées par le maître de chapelle de Louis XIV ; mais, en dernière analyse, combien les autres chants, après avoir traversé tant de siècles, ont plus de vitalité, d'énergie, d'accent profond !

Pour compléter cette étude musicale du *Roi Loys*, voici encore deux mélodies inédites. J'ai recueilli la première en Bresse. Elle n'a plus de ressemblance avec les précédentes, si ce n'est l'identité de mesure, le *six-huit* persistant toujours ; mais la tonalité s'est éclaircie, et a passé au majeur. De ce fait, la mélodie, sans rien perdre de son caractère de grandeur, a pris une toute autre expression : ce n'est plus le chant d'église croisé par un chant de guerre dont parle

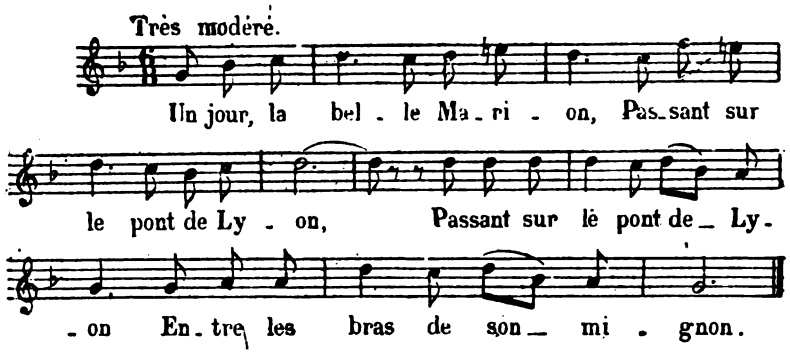
1. Cette mélodie a été notée à trois temps ; mais il est manifeste que sa véritable mesure est celle à six-huit, à laquelle la notation peut être ramenée le plus naturellement du monde.

Digitized by Google

Gérard de Nerval ; le caractère religieux a disparu ; en revanche, l'autre s'est accusé davantage ; la mélodie, abondante et large, est devenue un véritable chant épique.



J'ai noté la dernière mélodie en Savoie (à Seez, près Bourg Saint-Maurice). M. J. Favre, qui me l'a dictée, assure que la chanson est encore très populaire dans la haute Tarentaise. J'en donne le texte à la suite de cet article.



La version franc-comtoise notée dans le recueil de M. Beauquier est manifestement une simple variante de la version bressane, bien qu'elle soit d'une ligne moins harmonieuse. On retrouve aussi quelques traces de cette forme dans la dernière partie de la mélodie recueillie dans le Pays messin par M. Auricoste de Lazarque et publiée par M. Loquin. La même analogie peut être observée avec la version du recueil Verrimst. Enfin la version du Hainaut reproduite par M. Loquin d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale ne présente pas d'autres analogies avec les précédentes que sa tonalité majeure, ses périodes semblablement partagées et ses cadences tombant sur les mêmes degrés.

Digitized by Google

En réalité toutes ces mélodies sont, en quelque sorte, des variations d'un seul et même thème. En effet, quelques différences qu'elles présentent dans la ligne, on peut remarquer que la forme générale reste partout identique. C'est toujours le même rythme, la même mesure à six-huit, le même nombre de mesures, les mêmes cadences harmoniques (celà est frappant surtout pour la conclusion du second vers qui, dans toutes les versions, s'achève sur la dominante, et le plus souvent au grave). Un même accompagnement (abstraction faite de la tonalité) pourrait s'adapter à toutes. Les seules différences importantes sont parfois dans les changements de modes, qui dénaturent la physionomie et l'expression de la mélodie ; mais nous savons par de nombreux exemples que la tonalité est l'élément le plus mobile, le plus fluide de la mélodie populaire.

Ces variantes procèdent donc toutes d'une seule et même mélodie, dont la forme primitive est, à n'en pas douter, celle que nous avons donnée au début et qui provient de la tradition de Gérard de Nerval.

En étudiant jadis pour la première fois cette chanson, j'avais fait la remarque qu'elle avait eu la bonne fortune d'attirer déjà l'attention de plusieurs hommes de mérite, parmi lesquels je citais Gérard de Nerval, Prosper Mérimée et Auguste Vitu. Aujourd'hui, voici que d'autres, en s'y intéressant à leur tour, nous ont permis de l'étudier à fond : nous avons nommé Madame Viardot, M. Français, M. Vincent d'Indy. L'œuvre méritait cette bonne fortune : aucune de nos chansons n'était plus digne de tels suffrages.

TEXTES INÉDITS DE LA CHANSON DU ROI LOYS

I

Version normande

Le roi Louis est sur son pont,
Tenant sa fille en son giron.
Ell' lui demande un timbalier
Qui n'a pas vaillant six deniers.

— Eh oui, mon père, oui, je l'aurai,
Malgré ma mèr' qui m'a portée,
Malgré-z-aussi tous mes parents,
Et vous, mon pèr', qui m'aimez tant !

— Ma fille, il faut changer d'amour,
Ou bien vous irez dans la tour.
— J'aime mieux aller dans la tour
Que de jamais changer d'amour !

— Qu'on fass' venir mes estafiers,
Mes geôliers, mes guichetiers !
Qu'on mette ma fill' dans la tour,
Ell' n'y verra jamais le jour.

Elle y resta sept ans passés
Sans qu'son pèr' vienn' la visiter.
Au bout de la septième année,
Son pèr' y vint la visiter.

— Eh bien, ma fill', comment vous va ?
— Ma foi, mon pèr' ça va bien mal.
J'ai les pieds pourris dans la terre
Et le côté rongé des vers.

Digitized by Google

— Ma fille, il faut changer d'amour
Ou bien vous rest'rez dans la tour.
— J'aime mieux rester dans la tour
Que de jamais changer d'amour !

VINCENT D'INDY

II

Version de la Savoie

Un jour, la belle Marion
Passant sur le pont de Lyon,
Passant sur le pont de Lyon
Entre les bras de son mignon.

Son père qui passe par là
Se dit : « Grand Dieu, que vois-je là ? »
Il a pris sa fill' Marion,
La renferma dans la prison.

Elle y a resté sept ans passés
Sans que personn' l'a visitée.
Au bout de ces sept ans passés,
Son père la va visiter.

« Bonjour ma fille Marion,
Que faites-vous dans la prison ?
— J'ai quatre gros fers aux pieds,
Les vers me rongent le côté.

Mon pèr', n'avez-vous pas sur vous
Quelques deniers ou quelques sous ?
C'est pour donner à ce geolier,
Qu'il m'arrache ces fers des pieds.

— Oh ! oui, ma fill', nous en avons
Plus de cinquante-neuf millions :
Si ces amours voulez quitter,
De la prison vous sortirez.

— J'aim'rais mieux mourir dans la tour
Que d'abandonner mes amours.
— Eh bien, ma fill' vous y mourrez,
Point de remède vous aurez. »

Son amant qui passe par là
Un bout de lettre lui donna.
« Faites la morte, belle au lit,
Bientôt vous sortirez d'ici ».

Un jour, la belle est morte au lit,
Se fit porter à Saint-Denis ;
Se fit porter à Saint-Denis,
Dans la paroiss' de Saint-Louis.

Le prêtre va devant chantant,
Son père z'après en pleurant :
« Je pleur' ma fille Marion
Qui est morte dans la prison ».

Son amant qui passe par là,
Il dit au prêtre : « Arrêtez là.
Puisque ma mie vous portez,
Permettez moi de l'embrasser ».

L'amant tira son couteau fin
Pour découdre ce drap de lin.
La belle fit un gros soupir ;
L'amant y fit un doux sourir.

Le prêtr' se retourne en arrière ;
Il se tourn' pour parler au père :
« Un pèr' ne doit point empêcher
A ses enfants de s'marier ».

Recueillie à Seez (Savoie) par J. FAVRE.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LES GATEAUX ET BONBONS TRADITIONNELS [1]

VIII

RÉGION DU MIDI DU RHÔNE

Les fougassettes. — On peut dire que dans tout le midi du Rhône l'usage de la fougassette est constant : c'est de la pâte fine que le boulanger ou le pâtissier roule et contourne en forme d'S plus ou moins entrelacés, ou triangulairement.

La fougassette de Pâques. — Antibes. — Nice. — A Antibes, la fougassette de Pâques, qui affecte une forme triangulaire, est surmontée, à l'un des angles, d'un œuf rouge, retenu par une petite bande de pâte disposée en croix. Au lieu de cinq centimes, prix ordinaire, la fougassette de Pâques, est vendue dix centimes.

A Nice, la fougassette est toute ronde; celle de Pâques est aussi agrémentée d'un œuf dur.

La Lune. — C'est seulement à Antibes que j'ai remarqué un gâteau de pâte très légère imitant la Lune avec les traits de face humaine que l'on prête au satellite de la terre. Pour un sou, on procure aux enfants sages le plaisir d'attraper la lune avec leurs dents.

La Couronne de Neptune (*Var et Alpes Maritimes*). — J'ai rapporté de Nice, pour le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, un pain dit Couronne avec des fleurons pointus que vendent les boulangers de la vieille ville; j'ai remarqué du reste un pain de forme semblable chez un boulanger de Cannes, mais moins bien exécuté. A mon retour, il y en avait un grand au buffet de Toulon, orné de fleurons si hauts, si réguliers, que j'eus fort envie d'en faire l'acquisition; malheureusement je n'aurais su comment le caser. Ce pain en couronne est appelé sur la Côte d'azur *Couronne de Neptune.*

1. Cf. le t. IV, p. 88, 89, 270, 328, le t. V, p. 448, le t. VI, p. 191, le t. VIII, p. 303, le t. IX, p. 156, le t. X, p. 10-13, 209.

Digitized by Google

IX

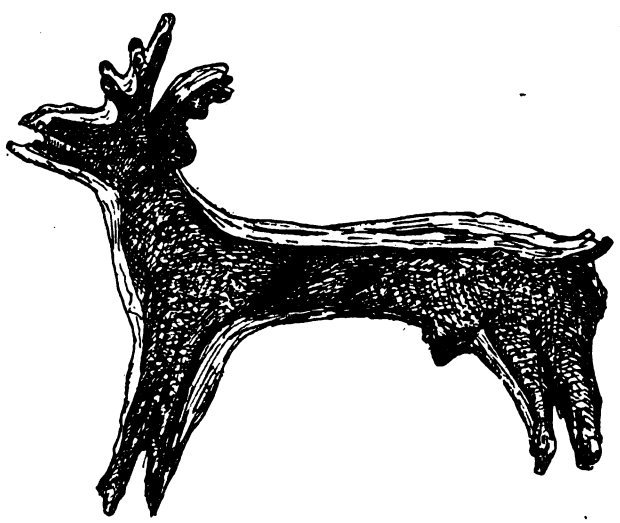
DANS LE GARD

Le cheval. — A Calvisson, petit village situé à une faible distance de Nîmes, l'unique boulanger-pâtissier de l'endroit confectionne pour les enfants — on en fabriquait avant lui et il en a toujours fait — un gâteau à cinq centimes, en pâte du genre feuilleté, qui représente grossièrement un cheval.

X

A FONTAINEBLEAU

Les cerfs. — A Fontainebleau, on vend depuis Noël jusqu'à la Fête des Rois, un gâteau en pâte feuilletée, représentant un cerf. Comme



partout le gâteau traditionnel se consomme moins qu'autrefois, d'une manière générale ; cependant les vieux Bellifontains [1] sont très fidèles à la coutume, et les enfants sont séduits par l'image de l'animal

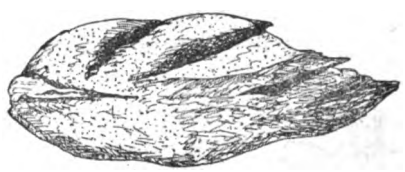
1. Par plaisanterie, on dit communément les *Béni* Fontaine, *Béni* du pluriel du mot arabe *Ben* (fils de). Quelques personnes prétendent que le mot *Béni* est le participe passé du verbe français bénir ; d'où Béni Fontaine signifierait : de la Fontaine bénie. Mais, il y a tout lieu de croire que c'est bien le mot arabe qui a été appliqué au sobriquet. On sait qu'en Algérie les troupiers, comme les

Digitized by Google

qu'ils voient journellement parcourir la forêt. Les *cerfs* sont confectionnés dans des moules en fer-blanc; il y a deux grandeurs, l'une est vendu vingt centimes et l'autre dix centimes. En voici le dessin bizarre, p. 645.

Le chameau. — Dans la ville de la plus belle et de la plus célèbre des résidences royales, on trouve toute l'année, chez les pâtissiers, un petit gâteau rond, plat, d'une pâte agréable au goût, rappelant le sablé breton, sur lequel un H est empreint. Cette initiale rappelle probablement le souvenir de l'un des rois qui ont habité le château. Par une anomalie singulière, cet excellent gâteau sec n'est actuellement connu et vendu que sous le nom de *chameau.*

Les carpes. — Un boulanger de la Rue-Grande, dont la maison est très ancienne, fabrique un genre de petit pain ayant la forme d'un



poisson, qui a la prétention de représenter la fameuse carpe de l'étang du Palais. Ce pain, d'une pâte bien plus soignée que celle du petit pain habituel, est souvent acheté à la douzaine par de riches touristes qui trouvent drôle de faire manger des carpes du jour aux carpes centenaires.

La salamandre. — Un des pâtissiers, vendeurs de *chameaux*, m'a fait connaître qu'il confectionnait jadis un gâteau du même genre portant l'empreinte en relief d'une salamandre. — La salamandre est, comme on sait, le sujet principal du blason de la ville de Fontainebleau. — Son moule étant usé il ne l'avait pas renouvelé. A la demande de ses clients il vient d'en commander un nouveau et a promis de m'envoyer un ou deux spécimens de cette pâtisserie.

Le bonbon chasselas. — En commémoration de la magnifique treille de raisin blanc dit chasselas de Fontainebleau, la plus ancienne maison de confiserie a inventé un bonbon au jus de ce raisin; la

colons du reste, se plaisantent beaucoup par l'adjonction du mot béni : un soldat refuse de payer la goutte, son camarade lui riposte qu'il est de la tribu des Beni pas-cho..ette ; à celui qui mange avec appétit et ne rechigne sur rien, on dit qu'il appartient à la tribu des Beni bouffe-tout ; un marin est un Béni calfat, etc. etc. Or, ces locutions ont traversé la Méditerranée et ont cours en France depuis longtemps.

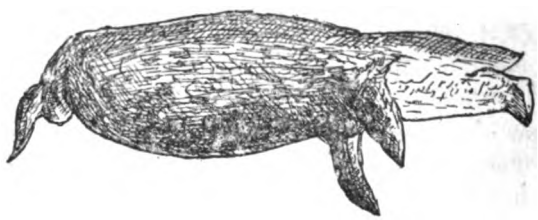
Digitized by Google

forme imite une grappe de raisin, la couleur est verte, cela va sans dire, le ton transparent. Pour les visiteurs qui tiennent à rapporter ce souvenir de Fontainebleau, le bonbon est mis dans une petite boîte ronde en fer-blanc, couleur verte, émaillée à l'extérieur. Et pour que nul n'en ignore, une superbe grappe de raisin est dessinée sur l'étiquette; cette enseigne n'est pas inutile, car le moule du bonbon est loin d'être parfait et il faut un peu de bonne volonté pour reconnaître que le bonbon simule une grappe de chasselas.

XI

AIX-EN-PROVENCE

Petits cochons ! voyez les p'tits cochons, tout rôtis, tout prêts à manger, un sou. Tel est le cri d'un marchand vêtu du costume classique du pâtissier. Les petits cochons, parfaitement imités, sont



rangés côte à côte sur une planchette à rebord recouverte d'un linge blanc, il ne leur manque que des pattes. — « Ce n'est pas dans la crainte qu'ils s'échappent, observai-je au marchand, puisqu'ils sont rôtis ? » — « Non, Monsieur, mais les pattes sont très difficiles à réussir. » — « Pourquoi ne leur mettez-vous pas des pattes en bois, comme aux *petites chèvres* vendues sur le littoral ? » — « Monsieur, les petites chèvres ne sont pas bonnes à manger, tandis que mes petits cochons sont délicieux, goûtez-en. ». En effet, la pâte est excellente.

Ce petit marchand confectionne ses petits cochons en chambre, il n'a pas de magasin. Tous les jours il parcourt la ville dans l'après-midi en criant son produit et il fait régulièrement sa tournée dans les cafés d'Aix à l'heure de l'apéritif.

Nota. — De même que pour les gâteaux de Cannes[1] d'Antibes et autre villes, j'ai rapporté des exemplaires des gâteaux traditionnels

1. Cf. la Revue de cette année, t. X, n° 1, p. 10-13, n° 4, p. 209.

Digitized by Google

et populaires de Fontainebleau pour le musée d'Ethnographie du Trocadéro ainsi que pour celui de notre Société. J'engage nos collègues de l'étranger et des départements à nous adresser des échantillons des gâteaux analogues de leur région.

Il est à remarquer qu'il doit exister presque partout quelque gâteau ou bonbon, empreint d'un cachet local, si je puis m'exprimer ainsi ; le plus souvent on n'y fait guère attention, et les chercheurs eux-mêmes ne les trouvent pas aisément. Il ne faut pas craindre de s'informer auprès de personnes différentes ni de questionner tous les professionnels, tels que boulangers, pâtissiers, confiseurs, car souvent, dans le nombre, un seul fabrique couramment ou simplement, le jour de telle ou telle fête, le bonbon ou le gâteau traditionnel. C'est seulement la veille de mon départ de Fontainebleau, après un séjour d'un mois et demi, que j'ai appris l'usage des *Cerfs* ; un pâtissier complaisant a bien voulu déroger à ses habitudes et nettoyer ses moules pour m'en confectionner quelques-uns, M. Jules Millot (ancienne maison Cieux) a été d'autant plus aimable que le premier essai n'ayant pas réussi parce que son four n'était plus assez chaud, il l'a fait rallumer afin de le mettre au point. A Cannes, j'avais été obligé de parlementer pendant deux mois pour obtenir que l'on me fabriquât des *Coqs* et des *Vierges* de Noël désirés par notre collègue, M. Charles Landrin, qui les a placés dans la vitrine des Alpes Maritimes du Musée d'Ethnographie [1], au Palais du Trocadéro.

1. Le Musée d'Ethnographie est divisé en deux parties.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS[1]

LXIX

SIGNAUX POUR COMMENCER OU FINIR L'OUVRAGE

La Cloche du Travail

La cloche du beffroi de Gand, qui fait cesser à midi le travail des ouvriers, pour les y appeler de nouveau une heure plus tard, se tait à une heure de relevée tous les samedis.

Ce dernier détail provient de cette circonstance qu'anciennement les ouvriers de cette grande cité industrielle ne reprenaient pas leur travail dans le dernier après-midi de la semaine qui était entièrement affecté à la remise du salaire.

ALFRED HAROU.

LXV

LES OUVRIERS ET LES VISITEURS

A Liège, lorsqu'un nouvel ouvrier, un contre-maître ou une personne étrangère à l'établissement, visite un atelier, les ouvriers se précipitent à ses pieds et lui frottent les chaussures. C'est une invitation à payer la goutte.

ALFRED HAROU.

XI

MÉTIERS MÉPRISÉS (suite)

Tisserands

Au XIIe siècle les Tisserands étaient traités de « rebut de la Société ».

(*Musée des sciences historiques*, XXIII, 494.)

1. Cf. t. IX, p. 501, 570, 644, 687, le t. X, p. 27, 97, 156, 199, 272, 328, 397, 460, 521, 586.

Digitized by Google

Vidangeurs.

D'après un règlement de 1553, les vidangeurs se nommaient à Gand, *Sindaelsnyders.*

Il y a dans ce mot quelque allusion, quelque métaphore dont le sens nous échappe aujourd'hui, car la traduction littérale de *Sindaelsnyders* est : « *Marchands d'étoffes de soie, marchands qui découpent et vendent de la soie* ».

Il est vrai que lorsqu'il s'agit de vidangeurs le peuple métamorphose encore aujourd'hui leur nom en une périphrase.

ALFRED HAROU.

XLIII

SECRETS DE MÉTIERS (suite)

Les orfèvres occupaient jadis une grande partie des magasins de la rue Neuvice, à Liège. Les roux (cheveux) n'osaient y passer, disait-on, dans la crainte d'être tondus ; il parait qu'on employait les cheveux couleur or dans les ouvrages en filigrane.

(*Bull. Soc. liég. litt. wall.*, *1re série*, VI, 118).

ALFRED HAROU.

LXI

CRIS DES RUES (suite)

Paris

Vers la place de la Bastille une femme se promène lentement en faisant du filet, et s'arrête parfois aux abords des magasins de comestibles en scandant cette phrase : « Voilà qu'est nouveau ! voilà des filets pour vos provisions, mesdames ! »

Cet été, dans le quartier des Gobelins, un garçon jardinier portant sur la tête une sorte de plancher sur lequel étaient des fleurs en paquets et des fleurs en pot, psalmodiait sur un air assez gracieux :

Plantez, plantez,
Voici la saison nouvelle,
Plantez, plantez
C'est la saison d'planter.

P. S.

Digitized by Google

LES DOUZE PAROLES DE VÉRITÉ

Dans le dernier numéro de l'*Archivio per le tradizioni popolari* (avril-Juin 1895, p. 173-183). M. Stanislas Prato continuant son étude sur les *Douze paroles de vérité* énumère un certain nombre de variantes de cette cantilène. Aux recensions publiées par le savant folkloriste, on peut joindre celle-ci que j'entendais chanter à Lunéville en Lorraine, il y a plus d'une trentaine d'années par mon père qui l'avait apprise lui-même dans son enfance, c'est-à-dire vers la fin du premier quart de ce siècle. Malheureusement j'ai oublié quelques-uns des termes de cette cantilène, mais cette lacune pourra être comblée peut-être par quelqu'un des lecteurs de la *Revue*. On remarquera que cette version se rapproche plus de la variante portugaise que des autres.

I

LORRAINE

Savez-vous combien il y a *un* (bis)
Il y a *un* Dieu
Qui règne dans les cieux

Savez-vous combien il y a *deux* (bis)
Il y a *deux* Testaments
L'Ancien et le Nouveau
Il y a *un* Dieu
Qui règne dans les cieux

Savez-vous combien il y a *trois* (bis)
Il y a *trois* patriarches
Abraham, Isaac, Jacob.
Il y a *deux* Testaments
L'ancien et le nouveau
Il y a *un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

Savez-vous combien il y a *quatre* (bis)
Il y a *quatre* évangélistes
Il y a *trois* patriarches, etc.

Digitized by Google

Savez-vous combien il y a *cinq* (bis)
Il y a *cinq*.....
Il y a *quatre* évangélistes etc.

Savez-vous combien il y a *six* (bis)
Il y a *six*.....
Il y a *cinq*.....
Il y a *quatre* évangélistes etc.

Savez-vous combien il y a *sept* (bis)
Il y a *sept* sacrements
Il y *six*..... etc.

Savez-vous combien il y a *huit* (bis)
Il y a *huit* béatitudes
Il y a *sept* sacrements etc.

Savez-vous combien il y a *neuf* (bis)
Il y a *neuf* chœurs des anges
Il y a *huit* béatitudes etc.

Savez-vous combien il y a *dix* (bis)
Il y a *dix* commandements
Il y a *neuf* chœurs des anges etc.

Savez-vous combien il y a *onze* (bis)
Il y a *onze* mille vierges
Il y a *dix* commandements etc.

Savez-vous combien il y a *douze* (bis)
Il y a *douze* apôtres
Il y a *onze* mille vierges
Il y a *dix* commandements
Il y a *neuf* chœurs des anges
Il y a *huit* béatitudes
Il y a *sept* sacrements
Il y a *six*.....
Il y a *cinq*.....
Il y a *quatre* évangélistes
Il y a *trois* patriarches
Abraham, Isaac, Jacob.
Il y a *deux* Testaments
L'ancien et le nouveau
Il y a *un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

RENÉ BASSET.

Digitized by Google

II.

HAUTE-BRETAGNE

a) *Ille-et-Vilaine*

— Savez-vous combien i'a d'Dieu?
— Il n'y a *qu'un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

— Savez-vous bien combien i'a de *deux* ?
— Il y a *deux* testaments.

Il n'y a *qu'un* Dieu, etc.

— Savez-vous combien i'a d'*trois*?
— Il y a *trois* patriarches.

— Savez-vous combien i'a d'*quatre*?
— Il y a *quatre* Evangélistes.

— Savez-vous combien i'a d'*cinq*?
— Il y a *cinq* légions d'anges.

— Savez-vous combien i'a de *six*?
— Il y a *six* urnes de pierres.

— Savez-vous combien i'a de *sept* ?
— Il y a *sept* sacrements.

— Savez-vous combien i'a de *huit* ?
— Il y a *huit* béatitudes.

— Savez-vous combien i'a de *neuf*?
— Il y a *neuf* légions d'anges.

— Savez-vous combien i'a de *dix*?
— Il y a *dix* commandements.

— Savez-vous combien i'a de *onze*?
— Il y a *onze* mille vierges.

— Savez-vous combien i'a de *douze*?
— Il y a *douze* apôtres,
Il y a *onze* mille vierges,
Il y a *dix* commandements,
Il y a *neuf* légions d'anges,
Il y a *huit* béatitudes,
Il y a *sept* sacrements,
Il y a *six* urnes de pierre,
Il y a *cinq* légions d'anges,
Il y a *quatre* Evangelistes,
Il y a *trois* patriarches,
Il y a *deux* testaments,
Il n'y a qu'*un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

Digitized by Google

b) *Côtes-du-Nord*

— Savez-vous ce qu'il y a *un?*
— Il n'y a qu'*un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

— Savez-vous ce qu'il y a *deux?*
— Il y a *deux* testaments,
L'Ancien et le nouveau.

— Savez-vous ce qu'il y a *trois?*
— Il y a *trois* patriarches
Abraham, Jacob, Isaac.

— Savez-vous ce qu'il y a *quatre?*
— Il y a *quatre* Evangélistes.

— Savez-vous ce qu'il y a *cinq?*
— Il y a *cinq* légions d'anges.

— Savez-vous ce qu'il y a *six?*
— Il y a *six* cruches qui furent déposées
Aux noces de Cana en Galilée.

— Savez-vous ce qu'il y a *sept?*
— Il y a *sept* sacrements.

— Savez-vous ce qu'il y a *huit?*
— Il y a *huit* béatitudes.

— Savez-vous ce qu'il y a de *neuf?*
— Il y a *neuf* chœurs d'anges.

— Savez-vous ce qu'il y a de *dix?*
— Il y a *dix* commandements.

— Savez-vous ce qu'il y a de *onze?*
— Il y a *onze* mille vierges
Qui sont en Paradis
Pour tenir compagnie
A Jésus-Christ.

— Savez-vous ce qu'il y a de *douze?*
— Il y a les *douze* Apôtres.
— Il y a *onze* mille vierges
Qui sont en Paradis
Pour tenir compagnie
A Jésus-Christ.
Il y a *dix* commandements;
Il y a *neuf* chœurs des anges;
Il y a *huit* béatitudes;
Il y a *sept* sacrements.
Il y a *six* cruches
Qui furent déposées
Aux noces de Cana en Galilée.

Digitized by Google

Il y a *cinq* légions d'anges ;
Il y a *quatre* Evangélistes.
Il y a *trois* patriarches
Abraham, Jacob, Isaac.
Il y a *deux* testaments
L'Ancien et le Nouveau.
Il n'y a qu'*un* Dieu
Qui règne dans les Cieux.

La première de ces versions m'a été chantée en 1894 à Ercé-près-Liffré (Ille-et-Vilaine). Je connais la seconde depuis mon enfance. Vers 1850, elle était chantée par des petites filles dans une école libre à Pléboulle, canton de Matignon ; j'ai su depuis qu'on la connaissait sur d'autres points de l'arrondissement de Dinan. L'air en est très différent de celui de la version de l'Ille-et-Vilaine. Lorsque M. Bourgault-Ducoudray commença son exploration en Bretagne en passant quelques jours chez moi à la campagne, je la lui chantai ; il fut frappé de l'air, et le transcrivit. Il en a fait depuis le thème d'un chœur à plusieurs voix.

PAUL SÉBILLOT.

III

PARODIE MODERNE D'UN CANTIQUE ANCIEN

Il y a de cela quelques années, dans les ateliers des peintres et des sculpteurs Parisiens, il n'était pas rare d'entendre chanter un cantique burlesque qui avait le privilège d'être toujours accueilli par des éclats de rire.

— De quoi qu'il y a *un*?
— Il y a *un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

— De quoi qu'il y a *deux ?*
— Il y a *deux* Testaments,
L'Ancien et le Nouveau,
Mais n'y a *qu'un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

— De quoi qu'il y a *trois?*
— Y a *trois* patriarches,
Y a deux testaments,
L'Ancien et le Nouveau,
Mais y a *qu'un* Dieu
Qui règne dans les cieux !

— De quoi qu'y a *quatre* ?
— Y a *Catulle* Mendès.
Y a *trois* patriarches,
Y a *deux* testaments,

Digitized by Google

L'Ancien et le Nouveau,
Mais n'y a *qu'un* Dieu
Qui règne dans les cieux.

— De quoi qu'y a *cinq* ?
— *Hya* cinthe du Palais Royal,
Y a *Catulle* Mendès, etc.
Mais y a *qu'un* Dieu, etc.

- De quoi qu'y a *six*?
— Y a *sys*tème métrique,
*Hya*cinthe du Palais Royal, etc.
Mais y a *qu'un* Dieu, etc.

— De quoi qu'y a *sept* ?
— Y a *Cetti*vayo,
Y a *sys*tème métrique, etc.
Mais y a *qu'un* Dieu, etc.

— De quoi qu'y a *huit*?
— Y a *Huit*...or Hugo,
Y a *Cetti*vayo, etc.
Mais y a *qu'un* Dieu, etc.

— De quoi qu'y a *neuf*?
— Y a *neuf* à la coque,
Y a *Huit*...or Hugo, etc.
Mais y a *qu'un* Dieu, etc.

— De quoi qu'y a *dix*?
— Huny a *di* Janos,
Y a *neuf* à la coque, etc.
Mais y a *qu'un* Dieu, etc.

— De quoi qu'y a *onze* ?
— *On se* doit au public,
Huny a *di* Janos,
Mais y a *qu'un* Dieu, etc.

— De quoi qu'y a *douze*?
— Y a *d'où* que tu sors!
Y a *on se* doit au public,
Y a *Huny* a di Janos,
Y a *neuf* à la coque,
Y a *huit*...or Hugo,
Y a *Cetti*vayo,
Y a *système* métrique,
*Hya*cinthe du Palais Royal,
Y a *Catulle* Mendès,
Y a *trois* patriarches,

Y a *deux* testaments,
L'Ancien et le Nouveau,
Mais n'y a *qu'un* Dieu
Qui règne dans les cieux!

LIONEL BONNEMÈRE.

Digitized by Google

COUTUMES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE NOEL[1]

XIII

LA BUCHE DE NOEL ET LES REDEVANCES FÉODALES

Dans son quatrième *Inventaire des châteaux bretons*, Vannes Lafolye, notre collaborateur, M. le marquis de l'Estourbeillon relève parmi les redevances que le seigneur de la Maillardière en Vertou pouvait exiger en raison d'une quantité de terre en frost et gast nommé « les Poignes » la déclaration du 25 décembre 1643, reconnaissant que ceux qui en jouissent ont mis et apposé *la bûche et tison de Noël* au foyer de la cuisine du dit bien de la Maillardière ainsi qu'ils sont accoutumés faire à pareil jour, et qu'en la mettant ils ont crié par trois fois *Noël, Noël, Noël pour le seigneur de la Maillardière ;* un aveu du 23 Juillet 1643, constate que cette bûche doit être apportée chaque année, « pour être mise au feu entre les deux messes », et, en entrant dans la cour « sont obligés les dits tenanciers hucher par trois fois en l'honneur du seigneur et en cas de défaut ledit seigneur a droit de cens sur tous les bestiaux qui se trouveraient alors sur la dite tenue. »

P. S.

XIV

LES CLUBS DE L'OIE DE NOEL

Londres, 10 octobre. — Cette semaine voit se rouvrir ici les *Christmas sooye clubs* « Clubs de l'Oie de Noël » petites associations mutuelles conclues en vue des ripailles du réveillon.

Grâce à une cagnotte déposée chez un marchand de volaille ou dans un public-house, les gens pauvres peuvent, à l'aide d'un mince versement chaque semaine, s'assurer la possession d'un jambon ou d'une oie grasse, pour la nuit de Noël.

Souvent, des groupes se forment ainsi entre clients d'un même débit de boissons, et les célibataires sans relation sont ainsi certains de réveillonner en compagnie. Il est bien rare que les sommes ainsi réunies ne permettent pas d'arroser le réveillon d'une copieuse quantité d'alcool.

ALFRED HAROU.

1. Cf. les tables des années 1887, 1888, 1889, et t. VIII, p. 611, t. IX, p. 11.

Digitized by Google

LE CULTE DU MARTEAU (1)

II

Guernesey, Scandinavie, Nouvelle-Zélande.

Un court paragraphe de M. René Basset dans le n° de mars 1891, de *la Revue des Traditions Populaires*, traite du culte du marteau, chez les Lithuaniens.

Je me propose ici de tracer la signification qu'avaient ailleurs le marteau et la hache, notamment en Scandinavie, dans les Indes Orientales, et aussi chez les Maoris, les indigènes de la Nouvelle-Zélande.

En Scandinavie, le marteau fut l'arme offensive de Thor — le Jupiter du Nord [1] — le dieu du tonnerre, de l'éclair, et du feu.

Le Svastika, comme emblème du chariot du Soleil [2] et du feu, était le symbole spécial de Thor, et l'on conçoit facilement que Thor devint aussi le dieu du foyer et de famille. Selon la légende, il faisait la guerre avec les géants, et il les tua avec son marteau. Son marteau fut aussi regardé comme symbole de pouvoir et de possession, on jetait un marteau sur les genoux d'une jeune mariée quand elle entrait dans sa nouvelle maison ; de nos jours même, la plupart des noces en Scandinavie ont lieu le Jeudi — Thorsdag — le jour de Thor, — et quelqu'un ayant acheté du terrain, en prit possession jetant un mar-

1. Remarquons par parenthèse que les flèches que Jupiter tient à la main, ont à peu près la forme d'un Svastika comprimé.

2. Une lettre de M. le Professeur Max Müller publiée dans « *l'Atheneum* » du 20 Août 1892, nous paraît intéressante à être citée ici :

« La découverte (faite par M. le professeur Percy Gardner, dont vous parlez), que le nom de la ville Mesembria — où la ville de Micki, et figuré sur quelques monnaies anciennes par MEΣ accompagné d'un Svastika est sans doute décisive à l'égard de la signification du Svastika en Grèce, cependant une découverte également convaincante a été faite, il y a quelques années par feu M. E. Thomas, lequel, dans un article sur le Svastika des Indes et ses contre parties Occidentales dans la « Chronique Numismatique de 1880 », démontre que l'emblème du Soleil en mouvement (une roue à rayons) fut remplacée par ce que nous appelons maintenant le Svastika, et que le Svastika n'est de fait qu'un symbole abrégé de la roue du Soleil avec ses rayons — la bande, et le mouvement étant indiqués par les crampons. »

Digitized by Google

teau dessus. — Sous la forme du tonnerre, de l'éclair, Thor fut pour eux plein de courroux, et en même temps un dieu bienfaisant, son emblème le Svastika comme nous venons de dire étant le symbole du Soleil et du feu, deux choses si précieuses à l'homme primitif.

Cette même idée de possession associée avec la hache d'armes se trouve dans les Indes Orientales. L'Histoire légendaire de Travancore, attribue à Vishnu dans son sixième *Avatar* ou incarnation sous la forme de Parasu Rama — ou Rama à la hache d'armes, la création de ce royaume, et d'une étendue de terrain de plus de trois cents kilomètres au nord de ce pays. Parasu Rama est censé avoir gagné vingt-et-une batailles, avoir détruit tous les Kshatriyas (la classe militaire) et ensuite s'être retiré sur une montagne, afin d'expier par la pénitence le crime d'avoir répandu le sang ; on dit aussi que pendant qu'il y demeura il extorqua à Varuna, le dieu de la mer, une donation de terrain — autant qu'il pouvait en délimiter en lançant sa hache. Et donnant toute sa force, il jeta cette arme à peu près à huit cents kilomètres, et distribua (selon la légende) ce terrain par parcelles entre des Brahmanes qu'il introduisit dans ce pays.

Les Maoris, les Aborigènes de la Nouvelle-Zélande, regardent la hache et le marteau de pierre (outils préhistoriques que nous appelons des celts) comme symboles de possession. Beaucoup ne s'en défont qu'à contre-cœur ; presque jamais ils ne veulent les vendre ou en faire cadeau à un Européen ; car ils ont l'idée que dans ce cas-là, ils perdront leurs droits de propriété sur le sol, ou que nous pourrions prendre leurs terres par force.

Dans un article tiré d'un journal indigène nommé le *Korimako* écrit dans la langue Maori, traduit en Anglais et publié en 1887 par M. Edmond Tregear, de Wellington dans la Nouvelle-Zélande, on parle d'une tradition qu'avaient ces gens à propos d'une hache de pierre [1] laquelle avait été ensevelie quelque part, par un de leurs ancêtres — personne ne savait en quel endroit ; on n'en parlait même qu'à basse voix, et avec respect et terreur. A cause du mystère qui l'environnait on la regardait comme un objet sacré, enfin, elle a été fortuitement découverte de la manière suivante :

LA DÉCOUVERTE DU TI AWHIORANGI

Jusqu'ici, les tribus de cette île [2] ont seulement entendu parler du *Ti Awhiorangi*, ils ne l'ont jamais vu.

1. Comme celles dont on se servait avant l'arrivée de la race blanche, n'ayant pas jusqu'alors des outils de fer.
2. L'île la plus septentrionale de ce groupe.

Digitized by Google

Ainsi — nous — les Ngarauru — les gens descendus de Rangitaupea notre ancêtre qui cacha la hache — jusqu'à présent nous ne l'avons jamais vue.

Un de nos emplacements nommé Okutuku est près de Waitotara. — Vingt indigènes, appartenant à ce lieu allèrent un jour dans la forêt cueillir des champignons pour les vendre ; sur les arbres se trouve une espèce qui est très bonne à manger ; on l'appelle le Hakekakeka. Une jeune mariée faisait partie de cette compagnie, elle se nommait *T'omairangi* (la rosée du Ciel), elle était la femme de Te Potonga Kaiawha. Elle n'appartenait pas à ce district, elle ne connaissait pas les endroits sacrés (*tapu*) parce qu'elle était des *Ngaitahu* (une tribu de l'île méridionale) mais son père était des nôtres (les *Ngarauru*). Cette jeune femme s'écarta de la compagnie, cherchant çà et là des champignons ; et tout à coup elle trouva un arbre sous lequel il y en avait, elle plaça la main dessus, et immédiatement elle vit un éclat de lumière ; le suivant des yeux, elle aperçût la hache au pied d'un arbre (le Pulcatea), elle poussa un cri d'effroi, et s'enfuit ; son mari entendit les cris qu'elle poussait en se sauvant ; à l'instant même, la foudre gronda, l'éclair était terriblement vif, et la grêle éclatait, ce qui la mit presque hors d'elle.

Un vieux prêtre, nommé Ti Rangi Whakairiona, sachant la cause de sa terreur, se mit à chanter une incantation, et de suite la violence de l'orage diminua. Alors toute la compagnie s'en alla dans un lieu plus découvert, et le vieux prêtre demanda lequel entre eux avait été à Tieké ; sur quoi la jeune femme demanda : « Où est Tieké » ? le vieux lui répliqua qu'il était situé au-delà de Waione, où la route se bifurque. Tomairangi répondit : « J'y ai été, mais je ne savais pas que c'était un endroit sacré ; je voyais quelque chose qui me paraissait une ombre, et j'avais grand peur. »

Puis, toute la compagnie alla s'assurer de ce que c'était, et on constata que c'était véritablement le *Ti Awhioranzi* — la hache sacrée, perdue depuis si longtemps.

Après que Ti Rangi eut chanté encore une fois ses incantations devant la hache, chaque personne la toucha, en poussant des gémissements, et puis tout ce monde se dirigea vers le camp, emportant la hache avec eux. Toute la tribu savait fort bien que la hache devait être dans ces parages, car notre ancêtre Rangitaupea avait confié ce secret à ses enfants, en leur disant ces paroles : « Ti Anhiorangi est à Tieké, sur la plaine tout près de la grotte des morts. » Jusqu'à présent cet endroit n'a pas été visité, étant resté entièrement sacré jusqu'à ce jour-ci — (le 10 Décembre 1887.)

Alors s'assemblèrent tous les Ng'arauru et quelques-uns des Whan-

Digitized by Google

ganai et des Ngatiapa, au nombre de cent personnes, et le jour suivant à l'aube, on attacha la hache sacrée à un arbre, afin que tout le monde pût la voir.

Les prêtres — Kapua Tantaki, et Werahiko Taipahi en tête de la procession, récitèrent des charmes et des incantations. Chaque personne avait une branche de feuillage à la main, comme offrande à *Ti Awhiorangi*. A peine arrivés à l'endroit, ils entendirent des coups successifs de tonnerre et, de temps en temps les éclairs entr'ouvraient les nuages ; bientôt survint un brouillard épais, il semblait que ce fût la nuit. Les Tohunga (prêtres) arrêtèrent le tonnerre, et dispersèrent les ténèbres par leurs incantations.

Le jour reparut, le peuple offrit ses branches de feuillage, et aussi des nattes Maoris, etc. — et puis on fit des lamentations, et on chanta les anciens cantiques, dans lesquels leurs aïeux avaient parlé de la hache.

Plus loin, ce journal décrit cette hache, elle paraît être un très grand et très beau celt de pierre ; il donne aussi sa généalogie, ou plutôt l'histoire mythologique de cette arme, démontrant (nom par nom) comme elle avait été transmise depuis Turi le premier chef Maori venu à la Nouvelle-Zélande, et que celui-ci la tenait du dieu Tane ou le premier couple — Les Cieux et la Terre — (Rangi et Papa).

L'intérêt principal de ce conte est fondé sur la circonstance que le tonnerre proclama la découverte de la hache.

En Europe, de nos jours mêmes, les instruments préhistoriques de pierre sont associés avec la foudre. En beaucoup de pays, quand on trouve un celt, le bas peuple est persuadé qu'il est descendu du ciel pendant un orage. En voici un exemple. — Une dame (décédée depuis peu d'années) et demeurant de son vivant à Guernesey, une des îles de la Manche, me montra une fois une toute petite hache en pierre verte, qu'elle avait obtenue d'un fermier de l'île de Serk, dont son mari était propriétaire. Pendant un fort orage, mêlé d'éclairs et de tonnerre, une vache, appartenant à un de leurs fermiers, broutait dans un champ devant la maison. Cet animal avait été tué instantanément, frappé sur l'épaule par l'éclair ; la vache se trouva à genoux, toute roide. Le fermier se mit immédiatement à creuser autour de cet endroit, dans le but de trouver la pierre à foudre qui l'avait tué. Chose étrange ! Il trouva ce celt dans la terre tout près de la tête de la vache morte. Tous les arguments de mon amie furent inutiles pour désabuser cet homme et sa compagne de leur idée fixe, que cet instrument était une pierre de foudre tombée des cieux pendant l'orage.

Digitized by Google

Ce récit démontre que pour les Scandinaves, pour les Maoris, et pour les habitants d'une île de la Manche jusqu'à nos jours même, la hache ou le marteau se trouvent en relation avec le tonnerre et l'éclair.

D'où vient que les peuples du Nord de l'Europe, les aborigènes de la Nouvelle-Zélande et les gens de l'île de Serk aient les mêmes idées ? Ces derniers les ont-ils gardées depuis l'époque où leurs ancêtres n'avaient que les outils de pierre ? Les petits marteaux qui ont servi de talismans chez les Scandinaves sont tous en argent — métal inconnu dans ce pays avant l'Age de fer, qui passe pour y avoir été introduit vers le premier siècle de notre ère.

Mme H. G. M. MURRAY-AYNSLEY.

LES POURQUOI

CIV

COMME QUOI LA FEMME A UNE TÊTE DE DIABLE[1]

Le diable et la femme étaient en querelle, la légende n'en dit pas le motif, et, des paroles en étaient venus aux coups.

La femme appela au secours et ses cris arrivèrent aux oreilles du bon Dieu.

Le Créateur aussitôt manda Saint Pierre sur la terre pour séparer les combattants. Saint Pierre prit son épée et se mit en devoir de séparer les deux adversaires acharnés à la lutte corps à corps. Ne pouvant y parvenir, saint Pierre sortit l'épée du fourreau et trancha la tête au diable et à la femme. Après quoi il remonta au ciel et rendit compte de sa mission à Notre-Seigneur.

— Malheureux saint Pierre, qu'avez-vous fait ? lui dit Notre-Seigneur. Allez sur la terre et réparez vite votre méfait en recollant les têtes de vos victimes.

Saint Pierre obéit aussitôt. Mais dans sa besogne, faite dans l'obscurité pour n'être point aperçu, il replaça la tête de la femme sur les épaules du diable et la tête du diable sur les épaules de la femme.

C'est depuis ce moment, dit la légende dauphinoise, que la femme a une tête de diable.

AUGUSTE FERRAND.

1. Cf. t. II, p. 62.

Digitized by Google

LA CHANSON DE BRICOU

XV

VARIANTE BOULONNAISE

Faut aller chercher le loup (*bis*)
Qu'il vienne manger biquette (*bis*)
Le loup ne veut pas manger nos choux

Brenne de coune
Fourquine, fourcane
Vouline, voulane
Manger nos choux

Faut aller chercher le chien (*bis*)
Qu'il vienne harer le loup, (*bis*)
Le chien ne veut pas harer le loup, (*bis*)
Le loup ne veut pas, etc.

Faut aller chercher Bâton (*bis*)
Qu'il vienne battre le chien (*bis*)
Bâton ne veut pas battre le chien, etc.

Faut aller chercher le Feu (*bis*)
Qu'il vienne brûler Bâton (*bis*)
Le feu ne veut pas brûler Bâton, etc.

Faut aller chercher de l'eau (*bis*)
Qu'ell' vienne éteindre le feu (*bis*)
L'eau ne veut pas éteindre le feu, etc.

Faut aller chercher le veau (*bis*)
Qu'il vienne boire cette eau (*bis*)
Le veau ne veut pas boire cette eau, etc.

Faut aller chercher boucher (*bis*)
Qu'il vienne tuer le veau (*bis*)
Boucher ne veut pas tuer le veau, etc.

Faut aller chercher Bourreau
Qu'il vienne pendre Boucher
Bourreau veut bien pendre Boucher
Boucher veut bien tuer le veau
Le veau veut bien boire cette eau
L'eau veut bien éteindre le feu
Le feu veut bien brûler Bâton
Bâton veut bien battre le chien
Le chien veut bien harer le loup
Le loup veut bien manger nos choux
Brenne de coune, etc.

Transcrit à Boulogne-sur-mer en 1863, par E.-T. Hamy.

Digitized by Google

CONTES ET LÉGENDES DE L'EXTRÊME-ORIENT[1]

XXXIX

LES MILLE ENFANTS

Au Nord-Ouest de la ville de Vaisali, la Besarh actuelle, dans l'Inde septentrionale, on voyait au Ve siècle de notre ère une tour appelée la tour des arcs et des bâtons déposés. Le voyageur chinois Fah-hian a recueilli à ce sujet la légende suivante : Sur un des affluents supérieurs du Gange, il existait un certain pays gouverné par un roi. Une des concubines de ce prince donna naissance à un fœtus informe : là-dessus, la femme du roi, remplie de jalousie, dit : Votre conception est d'un très mauvais présage. Aussitôt le fœtus fut mis dans une caisse de bois et jeté au milieu du Gange. En aval du courant, un certain Râdjah, se trouvant sur une tour, aperçut la caisse de bois qui flottait à la surface de l'eau. Quand elle fut apportée sur le bord et ouverte pour voir ce qu'elle contenait, il trouva mille petits enfants très beaux et tous de même grandeur. Le roi les prit et les éleva. Plus tard, quand ils eurent grandi, ils devinrent très braves et très belliqueux et furent victorieux de tous ceux qu'ils allèrent attaquer. Dans la suite, ils marchèrent contre le royaume du prince leur père. D'avance, celui-ci fut rempli d'un grand effroi à leur approche. Là-dessus, sa concubine lui ayant demandé ce qui l'effrayait ainsi, il lui répondit : Le roi de cette contrée a un millier de fils, braves et vaillants comme il n'en est pas ; ils viennent ravager mon territoire, c'est pourquoi je suis alarmé. — Ne craignez pas, répliqua-t-elle, mais élevez à l'est de la ville une haute tour, et quand les brigands viendront, placez-moi au sommet, je les arrêterai. Le roi fit ce qu'elle lui demandait et quand les envahisseurs furent près de la concubine, celle-ci, du haut de la tour leur demanda : Etes-vous tous mes enfants ? — Qui es-tu, toi qui te dis notre mère ? — Si vous ne me croyez pas, regardez tous de mon côté et ouvrez vos bouches. Alors, de ses deux mains, elle pressa sa poitrine, et de chaque sein s'élançèrent cinq cents jets de lait qui tombèrent dans les bouches de ses mille fils. Là-dessus, les

1. Suite, voir t. X, p. 110, 365, 411.

Digitized by Google

conquérants, reconnaissant qu'elle était réellement leur mère, déposèrent immédiatement leurs arcs et leurs massues. Les deux rois, leurs pères, en considération de ces évènements, purent arriver à la condition de Pratyéka-Bouddhas, et leurs tours, érigées en leur honneur, existent encore aujourd'hui [1].

XL

LE TALISMAN DÉTRUIT

Les annales chinoises racontent que, sous Jouloun-Tyéghin, descendant à la trentième génération de Boucaé dont on a vu plus haut [2] la naissance miraculeuse, il y avait dans son pays une montagne qu'on appelait Tengeri-yu-takh, qui signifie « Mont du Droit céleste ». Au sud de celle-ci était le Khouli-takh ou « Mont de la bonté ». A l'arrivée de l'ambassadeur du Thang à la frontière de ces deux pays, il apprit que la prospérité du Khorin était attachée à l'existence de cette montagne, et que, s'il pouvait la détruire, le royaume serait anéanti. L'ambassadeur chinois alors prononça au roi ces paroles artificieuses : Puisque vous êtes le père de l'épouse, j'ai le droit de vous demander quelque chose qu'il faut que vous m'accordiez. Le rocher qui s'appelle le Mont de la bonté ne vous sert à rien : les Chinois désirent beaucoup le posséder, et ils vous le demandent comme prix du mariage. Jouloun y consentit, mais, vu la grandeur du mont, il fut impossible de l'enlever entièrement. C'est pourquoi ils firent un grand feu, tout autour, jusqu'à ce que le mont devint rouge, et ensuite, ils versèrent dessus du vinaigre, qui le réduisit en petits fragments qu'ils transportèrent chez eux sur des chariots. Après le départ du Mont de la Bonté, les oiseaux et les animaux du pays devinrent immobiles, et poussèrent des cris qui annonçaient de grands malheurs. Jouloun-Tyé-Ghin mourut sept jours après ; toutes sortes de calamités et de peines assiégèrent le pays ; et, au bout de plusieurs générations, l'accroissement de ces malheurs força les habitants à s'expatrier [3].

1. *Travels of Fah-hian and Sung-Yun, Buddhist pilgrims from China to India*, trad. S. Beal, Londres, 1869 pet. in-8 ch. XXV p. 97-99. Cf. aussi Spence Hardy. *Manual of the Bouddhism* p. 235.
2. Voir p. 538, *Les arbres nourriciers.*
3. Tchao-ywan-phing. *Su-houng-kyan-lou* cité par Klaproth, ap. Davids, *Grammaire turke*, Londres, 1836, in-4, p. XX-XXI. Davids cite un passage du *Djihân-Kouchdi* qui semble mentionner la même légende, avec des variantes : « Boukou-Khân eut un nouveau rêve : il vit un homme en habit blanc, tenant dans sa main un bâton de même couleur, qui lui présenta un fragment de jade

Digitized by Google

XLI

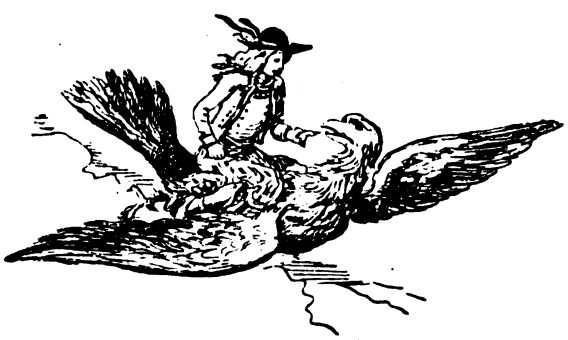
DESTRUCTION DES HOMMES

Une légende tahitienne raconte ainsi les circonstances d'un déluge qui anéantit le genre humain, sauf un petit nombre d'hommes. « Deux individus étaient allés sur mer pour prendre du poisson : l'un se nommait Roo, l'autre Téahoroa. Ils avaient lancé leurs hameçons dans la mer, tous deux se prirent dans les cheveux du Dieu Rouahatou. Un poisson ! se dirent-ils, et ils tirèrent pour l'approcher du bord du canot. Ils virent en dessous un homme dont la chevelure était emmêlée. Ils furent tous deux extrêmement stupéfaits de cette merveille. Le Dieu Rouahatou leur dit : Qu'est-ce que cela ? — Ils répondirent : Ce n'est rien ; nous sommes venus prendre du poisson, nous ne savions pas que tu mordrais à nos deux hameçons. Il reprit : Déliez mes cheveux. Ils obéirent et il leur pardonna. Il demanda : Quels sont vos noms à tous deux ? — Nous nous appelons Roo et Téahoroa. Rouahatou ajouta : Allez-vous en sur le rivage dire aux hommes que le pays sera couvert par la mer ; que l'humanité périra ; demain venez sur mer, au dessous de cette île qui s'appelle le rocher de la lumière : ce sera le salut pour vous et pour vos enfants. Par Rouahatou, la mer s'acharna après la contrée qui fut submergée et tous les hommes périrent. Il ne resta que ces deux hommes et leurs deux familles [1].

RENÉ BASSET.

ayant la forme d'un pin, et lui dit : Si vous pouvez garder cette pierre, vous régnerez sur les quatre parties du monde.... Boukou-Khân eut pour successeur un de ses fils. Pendant son règne, on entendit les animaux domestiques et sauvages, et même les enfants, prononcer les sons : *Guetch*, *Guetch* (sauvez-vous, sauvez-vous). Avertis par ce signal, ils abandonnèrent leurs demeures et émigrèrent ; mais partout où ils s'arrêtèrent, ils entendaient les mêmes sons, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné l'endroit où Bich-Balik fut bâti, et alors ces sons ne se firent plus entendre. (Davids, *op. laud.* p. XXII).

1. F. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, t. II, 2e partie, Vienne, 1882, in-8, p. 41-43.



Digitized by Google

CONTES, DEVINETTES, FORMULETTES, CHANSONS, ETC.

Recueillis à Bréal-sous-Montfort (Ille-et-Vilaine)[1]

OISEAUX (LANGAGE DES)

Pinson : Bonne femme voulez-vous s'il vous plait me donner une petite poignée de *peillots*.

Rossignol : J'ai trouvé dans mon *chemine* une bonne femme qui avait les cheveux si longs, si longs. Je pris mes petits *cisiaux* ; il en restit si court si court.

Loriot : Bonne femme mets ton *viau dehô* ; je le garderai *ben* du loup, du loup. *Froume* le *hec* (la barrière).

La Tras (mauvis) : Pierre, as-tu le *cul cru, cru, cru* ! (Lorsque la tras chante c'est signe de *plée*).

Geai : *Tu Tu hagard.* — Mets donc *d's avents*, mets donc *d's avents*. (Les paysans disent qu'ils charruent).

Le Ramier : Payes-tu un pot tintin,.... tintin.... tonton ?

Mésange : Sème du *line*, sème du *line*, sème du *line*. — Il est *étêté*, Il est *étêté*. Autrefois on faisait le petit lin vers le jour Saint-Joseph : « Il est temps de semer du lin, disait-on, il y a longtemps que la mésange le dit ».

Rossignol : Son sifflement ressemble à celui d'un charretier faisant boire son cheval.

Le Bouvreuil : On l'appelle le boutonnier parce qu'il *tronce* les boutons de fleurs des pommiers et poiriers, dont il se nourrit il ne choisit, dit-on, que ceux qui recèlent des vers.

Le Rossignol ne dort que deux heures par nuit. Celui qui mange un cœur de rossignol ne dort pas.

Coucou : A la mi-mars il est dans *l'épinard*.

A la mi-avril il est mort ou en chemin *d'veni*.

Geai : Si on veut élever des geais il faut choisir ceux qui sont nés dans des pommiers, ceux qui sont nés dans les chênes meurent du *marcadu*.

1. Suite v. t. X. p. 569.

Digitized by Google

DEVINETTES

Une petite *potée* qui n'est ni *quiete* ni salée : deux la virent, cinq la *serrirent* et vingt-quatre la *mangirent* ? — Une noisette.

Blanc comme neige, vert comme pré, barbu comme un bouc? — Une porée.

Quatre petits bonshommes qui *s'entre-galoppent* (se poursuivent) sans jamais s'attraper ? — Un *travoua* (dévidoir).

Dormit, Dormait
Pendi, Pendait
Veni. Venait
Signon (sinon) que pendrit
Eveillit dormit
Venit aurait mangé dormit.

(Un porc était couché sous un arbre dont il tomba un fruit qui réveillit le monsieur. Quelques instants plus tard il allait être mangé par un loup qui arrivait.)

Qui c'est qui fait les bonnes femmes trotter à la messe ? Les cloches qui sonnent. — Vas *biser* (embrasser) le c.. à ceux qui les *hobent* (secouent).

Qui marche à la messe sur la tête ? — Les mailles (clous) de mes souliers.

Qu'est-ce qui ne peut pas passer dans un *bais* (bois) sans *s'ébraire* (résonner) ? — C'est une pesle (grand récipient en cuir).

Qu'est-ce qui laisse son ventre pour aller boire ? — Une suie (taie) d'oreiller (on ôte la plume avant de la donner à laver).

J'allais chez ma voisine, je lui demandis son *tirète* (tournette) ; son *mirète* (tuile) et son *galopinette*. Elle me répondit qu'elle en tirait, en mirait et qu'elle en galopinait. Ce qui veut dire qu'étant allée chercher la tuile à cuire la galette, la pelle pour la retourner et le chiffon à graisser, sa voisine n'avait pas pu lui prêter ces objets, étant elle-même à faire de la galette.

Qu'est-ce qui a deux têtes et un mitan ? — C'est un *sellon* (sillon) de terre ou une planche de culture.

Qui c'est qui mène le tonnerre ? — Sainte Claire et sainte Barbe.

Vert à la main, bleu au ciel, blanc à l'autel. — Du lin.

Qu'est-ce qui a vingt têtes et qu'un cul ? — Un paquet de *lenfa* (lin). En effet on met vingt échevaux de lenfa par paquet et chacun

Digitized by Google

de ces échevaux n'étant lié que par un bout, on ne les distingue pas de ce côté.

Qu'est-ce qui passe la rivière sans faire de l'ombre ? — C'est le son des cloches.

BLASON POPULAIRE

Berialines, Berialas (habitants du Bréal)
Par-su la butte de Montmaras,
Les crapiauds, les grenouilles.
On fait une escivière.
La civière a cassé
Tous les Brialas sont *nayés*.

Bon Bruz
Laillé pue
Guichen chie
Goven regobe
Saint-Herblin qui serre les crottes (Jean Divet, de Bruz).

Talempoches
Qui jette des roches (pierres)
Cintré qui les regobe
Mordelles qui tire dessus
Et les Berialinès bouchent le perhus.

Pleumeleuc : Les poulaillers de Pleumeleuc.
Amanlis : Les Chouans d'Amanlis.
Bais : Les veaux de Bais.
Piré : Les Pirotins (les petites oies).

RODOLPHE LE CHEF.

Digitized by Google

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES [1]

C

L'EMPREINTE FÉCONDANTE

Suivant Tchéou-King, Kiang-Yuen, mère de Héou-tsi, fondateur de la dynastie des Tchéou, mit au monde un fils après s'être arrêtée sur un endroit ou Chang-Ty (le Seigneur suprême) avait laissé la trace de son doigt de pied [2]. Une autre tradition rapportée par l'historien Sé-ma-thsien (145 avant J.-C.) raconte qu'étant allée se promener dans le désert, elle devint enceinte pour avoir marché sur les traces d'un géant [3].

CI

LE PIED DE SAINT BONIFACE

Sur le sommet du Christenberg dans le Burgwald, à deux cents pas d'une petite chapelle qui s'élève sur l'emplacement d'un temple consacré à Castor, on montre sur le roc l'empreinte du pied de Saint-Boniface [4].

CII

L'EMPREINTE DE BIN-TAU

Le héros qui trois siècles avant Jésus-Christ sauva l'Annam d'une invasion chinoise, naquit d'une façon aussi miraculeuse que Héou-tsi. Sa mère en traversant le village de Bin-tau (aujourd'hui Thi-Cau, près de Bac-ninh) avait remarqué sur la terre l'empreinte d'un pied de grandeur extraordinaire, après avoir elle-même marché sur elle, cette femme se trouva aussitôt enceinte. Quand l'enfant dont elle accoucha quatre ans plus tard monta au ciel après avoir sauvé l'An-

1. Suite, voir t. X, p. 539.
2. *Chi-King* cité par de Charencey, *Le Folk-lore dans les deux mondes*. Paris, 1894, p. 198.
3. De Charencey, *ibid*, p. 199.
4. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 260, p. 190.

Digitized by Google

nam, il laissa sur la montagne de Vu-linh l'empreinte de son pied qu'on y voit encore [1].

CIII

LE PIED DE SAINTE ELISABETH

Près d'un village voisin de Homberg en Hesse, on voit sur le bord d'un ruissau, une pierre sur laquelle sautait Ste-Elisabeth quand elle avait fini de laver et qui a conservé la trace de ses pieds [2].

CIV

LES MAINS DU DIABLE

L'architecte chargé de construire les ponts sur la Schussen à Ravensburg, fit un pacte avec le diable qui se chargea du travail, il devait recevoir en récompense la première âme qui y passerait. Le pont terminé, l'architecte y fit passer d'abord un coq. Le diable, furieux d'être trompé, lança de l'autre côté une pierre énorme où sa main laissa son empreinte [3].

LE PIED DE SAINT RABIS

CV

Il y a quelque temps, on voyait encore sur une grosse pierre, à droite de la route qui va de Rempertshofen à Immenried en Souabe, la trace d'un pied. C'était, suivant la tradition, là que s'était arrêté S.Râbis en allant d'Augsbourg à Rethsee. Si l'on plaçait son pied sur cette empreinte, la fatigue disparaissait immédiatement [4].

LE DOIGT DE FÉLIX ET DE REGULA

CVI

Près de Glaris, en Suisse, est une montagne sur laquelle s'élève une chapelle consacrée, suivant les uns à l'archange St-Michel,

1. Dumoutier, *Une fête religieuse annamite au village de Phu-dông* (*Tonkin*), cité par de Charencey. *Le Folk-lore*, p. 212-214.
2. Lyncker, *Deutsche Sagen*, § 277, p. 199.
3. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 422, p. 273.
4. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*. Fribourg en Brisgau, 1861, 2 vol. in-8, t. I, § 635, p. 409.

Digitized by Google

suivant d'autres, aux saints Félix et Regula. Non loin de la chapelle se trouve une grotte où se seraient cachés les deux saints quand ils fuyaient le massacre de la légion thébaine. Sur les parois de cette grotte, on voit l'empreinte des doigt des saints [1].

LA PIERRE DE BETHE

CVII

Dans le jardinet du cloître à Reute, en Souabe, près de la tonnelle il existe une pierre appelée « Bethenstein » du nom d'une religieuse nommée Bethe, dont la charité inépuisable est encore le sujet de récits populaires. La pierre présente une excavation comme celle produite par un genou ; c'est là, dit-on, que la « bonne Bethe » s'agenouillait pour prier [2].

LA MAIN A OLSBERG

CVIII

La comtesse Bertha de Thierstein, abbesse du couvent d'Olsberg, en Suisse, avait un intendant très dur pour les pauvres. Un jour qu'il en renvoyait un, déjà repoussé par le portier, le malheureux lui dit : Date et Dabitur vobis (Donnez et il vous sera donné). En même temps il disparut, laissant comme marque de son passage l'empreinte de sa main sur une pierre près de la porte [3].

L'EMPREINTE DU DIABLE

CIX

Tandis que Ste Verena priait à genoux devant sa cellule, près de Soleure, le démon chercha à la distraire et tint suspendu au dessus de sa tête un bloc de rocher. A un regard de la sainte, il recula si maladroitement que le bloc, au lieu de tomber sur elle, tomba sur son pied et le lui écrasa ; c'est depuis ce temps qu'il est boiteux. Il retourna en hurlant en enfer, mais les trous de ses griffes restèrent visibles sur le bloc qu'il avait saisi [4].

RENÉ BASSET.

1. Kohlrusch. *Schweizerisches Sagenbuch.* Leipzig, 1854, in-8, 228, d'après Scheuchzer, *Beschreibung des Naturgeschichte der Schweiz*, t. II, p. 40.
2. Birlinger, *Volksthümliches aus Schwaben*, t. I, § 637, p. 415.
3. Kohlrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 336-337, d'après Sébastien Munster. *Cosmographie*, p. 559.
4. Kohlrusch, *Schweizerisches Sagenbuch*, p. 344-345.

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES

XXXI

LA PIERRE-ÈS-SONNOUX. — LA CAVERNE DE LA NUIT

A Saint-Brieuc, la pierre-ès-Sonnoux, pierre sonnante peut-être à l'origine, offrait la forme d'une rondelle grossièrement entaillée de quatre encoches, incrustées dans le talus d'un petit chemin, et faisait la joie des enfants. On invitait les simples à appuyer l'oreille pour entendre le *chant des fées* ; alors le mauvais plaisant de la troupe poussait brusquement contre la pierre la tête du mélomane, qui se contentait d'ordinaire d'une première audition de cette pierre-ès- Sonnoux.

La caverne de Madame la Nuit était une excavation formée par de grandes roches, à l'entrée de la rue Notre-Dame. Etait-ce un reste d'allée couverte? Les bruits les plus incohérents circulaient sur ce trou sombre, au fond duquel les enfants jetaient furtivement un caillou puis s'échappaient avec effroi. (De la Villerabel, *Le vieux Saint-Brieuc*, 218). P. S.

XXXII

LES PIERRES DE MAURAUSE

Non loin d'Avignonet, village près de Villefranche (Haute-Garonne), existe, au milieu d'une plaine, un petit monticule sur lequel se trouvent les pierres de Maurause. Ce sont deux énormes blocs de granit que l'on croit être les vestiges d'un monument mégalithique[1]. On dit dans le pays, que lorsque ces deux pierres viendront à se toucher ce sera le signal de la fin du monde. Les vieilles gens ajoutent que depuis un siècle, elles se sont tellement rapprochées qu'un gros homme a tout au plus entre elles le passage libre, tandis, qu'il y a cent ans, un homme à cheval y passait sans difficulté.

1. L'inventaire des monuments mégalithiques de France les place dans la série des pierres diverses, c'est a dire, incertaines.

Digitized by Google

XXXIII

LA PIERRE DE CHANTECOQ OU LA MÈRE-AUX-CAILLES

Sur le territoire de la commune d'Ymeray, (Eure-et-Loir), existe un menhir appelé la pierre de Chantecoq et aussi la Mère-aux-Cailles. Il est classé depuis quelques années parmi les monuments historiques. Il est formé d'une dalle en grès offrant sur le côté qui regarde l'Est, des aspérités mamelonnées. Une de ces aspérités, un peu plus en saillie, présente une surface légèrement polie. On dit que c'est par l'usage d'une coutume naïve et certainement ancienne. Selon la tradition, les jeunes filles qui désiraient se marier et les jeunes femmes qui désiraient des enfants venaient, le soir, frotter leur ventre contre cette aspérité. Elle est à hauteur convenable et, au-dessus, on voit très bien que le bloc de grès a été échancré pour en rendre l'abord plus facile.

Une autre coutume qui existe encore dans le pays, consiste, pour les enfants, à porter des offrandes à la Mère-aux-Cailles. Ces offrandes sont principalement des tartines de beurre, de confitures, ou de « n'importe quoi », pourvu que ce soit bon, nous a dit une jeune femme de la localité On place les friandises dans un trou assez profond qui existe sur un des côtés de la pierre.

XXXIV

LA PIERRE SAINT-MARTIN DE BRÈCHES

Sur le bord du chemin de Brèches à Souzay (Indre-et-Loire), existe, nous dit M. Louis Bousrez dans son inventaire des monuments mégalithiques de la Tourraine, une sorte de Menhir appelé la pierre Saint-Martin ayant 1m 75 de hauteur. A son sommet se trouve un creux, peut-être les vestiges d'un scellement quelconque.

Dans ce trou, où l'on peut mettre la main comme dans un bénitier, on trouve, de temps à autre, des pièces de monnaie et certains comestibles, pain, fruits, fromage, etc., offerts par des gens qui attribuent à la pierre des propriétés merveilleuses.

XXXV

MENHIR DE DRACHÉ

Dans son inventaire des monuments mégalithiques de la Tourraine, M. Louis Bousrez indique encore un menhir curieux au point de vue

Digitized by Google

des traditions populaires. C'est le menhir de Draché, (Indre-et-Loire), il a 4 mètres de haut, 1m 60 de largeur et 0m 75 d'épaisseur.

Aux deux tiers de sa hauteur, il est percé d'un trou qui le traverse de part en part. Ce trou a 30 centimètres de diamètre, il est de forme un peu ovale. Les paysans attribuent une valeur particulière aux serments échangés à travers cette ouverture. Les fiancés ne sont tranquilles que lorsque les promesses de mariage se sont faites au travers de la pierre. L'herbe qui pousse au pied à une vertu spéciale ; c'est un préservatif contre les sorts. Le menhir est situé à droite de la route de Paris à Bordeaux, à un kilomètre avant Draché, près de la ferme des Erables.

XXXVI

LA PIERRE BRANLANTE DE LARDY

A un kilomètre de la gare de Lardy (Seine-et-Oise), et près de la ligne du chemin de fer, en allant vers Chamarande, existe, dans un bois, une énorme roche en grès posée sur deux autres blocs plus petits. On l'appelle la Pierre Branlante, quoiqu'il soit difficile aujourd'hui de lui imprimer le moindre mouvement. La tradition veut qu'elle tourne à différentes époques ; mais il est difficile de s'en rendre compte, car la pierre tourne lorsqu'on ne la regarde pas.

XXXVII

LES GRIFFES DU DIABLE

Sur le territoire de la commune d'Ermenonville-la-Grande, Eure-et-Loir, existe un polissoir en grès affleurant le sol et offrant plusieurs rainures. Ce polissoir, que vient de me signaler M. Cintrat, instituteur de la commune, se trouve dans un terrain inculte et n'est pas connu, même des habitants du pays. Il n'a pas de nom, mais le terrain où il se trouve s'appelle : champtier du Griffat.

Ce nom, donné au champtier, me semble être un dérivé de Griffe et nous savons que dans Eure-et-Loir les paysans attribuent assez souvent à la Griffe du diable, les empreintes droites et profondes que présentent les rainures des polissoirs.

G. Fouju

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

M. Hersart de la Villemarqué, qui vient de mourir à son pittoresque manoir de Keransker près Quimperlé, était né en 1815, d'une ancienne famille originaire de la Haute-Bretagne. Lorsqu'en 1880 je publiai mon premier recueil de contes, il m'écrivit une longue lettre, dans laquelle il me disait qu'il était, tout au moins quant à l'origine, du même pays que moi, la gentilhommière de la Villemarqué, dont il portait le titre, aujourd'hui convertie en ferme, étant située dans le canton de Matignon, à cinq kilomètres du pays où je suis né. Un long séjour en Basse-Bretagne avait rendu la famille très bretonne, et nul n'a plus que M. de la Villemarqué contribué au rayonnement légendaire et poëtique de la Bretagne de langue celtique. Le *Barzaz-Breiz*, publié en 1839, a été traduit, tout au moins partiellement, en anglais, en allemand, en polonais (cf. Gaidoz et Sébillot. *Bibl. des traditions de la Bretagne*, p. 307, et *Revue de Bretagne et de Vendée* 1894), et il en existe de nombreuses imitations en vers français. Pendant longtemps ce recueil fut admis, sans beaucoup de réserves, comme une émanation authentique de la muse populaire bretonne. Ce fut en 1868 seulement qu'un article de Le Men dans l'*Athenæum* émit des doutes sur la réelle popularité de ce livre ; il fut suivi de beaucoup d'autres écrits, où certains auteurs mirent un apreté de critique qui dépassait la mesure. Si plusieurs pièces ont subi des retouches, qui peut-être ne sont toutes pas le fait de leur éditeur, il ne faut pas oublier qu'il y a cinquante ans les méthodes n'étaient pas aussi rigoureuses que maintenant. Sans doute il eût été désirable de voir publiées dans leur intégralité originelle, les versions des chants contestés ; M. de la Villemarqué, qui essuya les attaques les plus violentes avec une parfaite sérénité, ne crut pas devoir le faire, peut-être ne le pouvait-il pas, ceux qui lui avaient communiqué des pièces étant morts. Son livre n'en reste pas moins un des monuments qui font le plus honneur à la Bretagne, et il lui survivra. On ne doit pas méconnaître non plus que M. de la V. a eu le mérite d'attirer sur son pays l'attention des chercheurs ; sans lui nous n'aurions peut-être pas eu Luzel, qui venu plus tard, à une époque où l'on admettait la barbarie et l'incorrection des chants populaires, n'eut

Digitized by Google

pas à résister à la tentation de leur faire subir des embellissements.

M. de la Villemarqué, qui jusqu'à la fin de sa longue carrière, s'est occupé de l'archéologie et des traditions de la Basse-Bretagne, meurt le dernier des quatre auteurs qui, à des points de vue différents, ont élevé à la Bretagne bretonnante un monument impérissable, Souvestre, Brizeux, Luzel. Tous les quatre ont aimé et honoré leur pays natal, et ils méritent à coup sûr d'être placés dans ce Panthéon breton qui doit s'élever à Nantes.

M. de la Villemarqué était membre de l'Institut, président de la Société archéologique du Finistère, dont il dirigea les travaux jusqu'à ces derniers mois, président honoraire de la Société des « Traditions populaires, » à laquelle il adhéra dès le premier jour. Il était de ceux qui honorent les compagnies dont ils font partie, non seulement par leurs travaux, mais par la dignité de leur vie, et la parfaite courtoisie des relations. En donnant un dernier salut à ce précurseur des études traditionnistes en Bretagne bretonnante, je ne puis m'empêcher de songer à ceux qui ont disparu de nos jours, Luzel, Sauvé, laissant inachevée l'exploration de la Bretagne celtique Si l'on n'avait l'espoir de la voir continuer, on serait presque tenté d'écrire sur la tombe de la Villemarqué, qui s'ouvre si peu de temps après celle de Luzel : *Finis Britanniæ*[1].

PAUL SÉBILLOT.

1. Les obsèques de M. de la Villemarqué ont eu lieu à Quimperlé, suivant la coutume bretonne, ses fermiers avaient tenu à porter eux-mêmes, à bras, le corps jusqu'à l'église.

Pendant la messe, au cours des chants liturgiques, nous avons remarqué l'admirable prose du *Languentibus in purgatorio* que nous avons entendu plusieurs fois le défunt commenter avec un grand enthousiasme. A l'élévation nous avons été profondément émus en entendant sur l'orgue une courte variation sur le *Cantique du Paradis*, véritable chef-d'œuvre de M. de la Villemarqué, dans une traduction qu'il a faite du magnifique cantique breton : *Jesus peguer bras ve.* (*L'Etoile de la Mer*, 14 décembre).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Paul Sébillot. — *Légendes et curiosités des métiers*, Paris, Flammarion, s. d. (1895), in-4 de pp. XVI-640, paginé spécialement pour chaque sujet traité, de 32 à 64 p., avec 220 gr., 10 fr. ; relié, tr. dorées, 12 fr.

Il y a plus de dix ans, M. Paul Sébillot esquissait, dans la revue l'*Homme*, un vaste programme de recherches sur les croyances, traditions, fêtes, usages,

préjugés, dictons, etc., se rattachant à la vie des artisans d'autrefois. La tâche ne paraissait pas aisée, nos très nombreux livres de *folklore*, si riches en particularités sur les habitants de la campagne et sur les gens de mer, étant beaucoup plus sobres de détails sur les ouvriers de la ville. Sans se laisser, rebuter par les difficultés de l'entreprise, le zélé folkloriste a patiemment composé les *Légendes et curiosités des métiers*, dont il vient de terminer la publication.

Digitized by Google

Les matériaux ne manquaient point, bien au contraire ; encore fallait-il les réunir et les mettre en œuvre : on présume de reste quel labeur considérable représente ce volume, dans lequel sont coordonnés des milliers de faits puisés, en grande partie, dans les « moralités » et dans les « farces » de notre vieux théâtre, dans les « parades » de la foire et dans une multitude de livrets populaires très oubliés, sans parler des traditions orales recueillies par l'écrivain au cours de son étude. Un travail si étendu ne se pouvant analyser ici, il suffira de dire qu'il a trait à 37 métiers appartenant à ces catégories diverses : l'alimentation, le vêtement et la toilette, le bâtiment et l'ameublement,

Caquet des Lavandières XVIIe siècle.

le travail du bois et du fer, etc. — Des centaines d'estampes, reproduites d'après les vieux bois de Jost Amman et les belles planches de l'*Encyclopédie méthodique*, de pittoresques scènes de mœurs et même de piquantes caricatures, ajoutent à l'attrait du texte qu'elles complètent ou éclaircissent. Elles nous font en effet, merveilleusement comprendre le milieu dans lequel vivait et travaillait l'ouvrier des siècles derniers.

Parvenu au terme de sa tâche, l'auteur tient à noter que, dans la plupart des métiers, la moralité générale a sensiblement progressé. Aussi, les contes malicieux, les proverbes railleurs, les « formulettes » et sobriquets comiques, les

Digitized by Google

dictons satiriques ou injurieux, par lesquels le peuple qui achète manifestait jadis ses sentiments à l'égard du métier qui produit, n'ont-ils plus guère de raison d'être. Il en est de même de certaines coutumes particulières des artisans du temps passé, des fêtes quasi rituelles qui remontaient à des époques très lointaines, des cérémonies passablement bizarres qui revenaient à des époques déterminées : le plus grand nombre n'existent plus, les dernières sont en train de disparaître. La plupart de ces choses ne sont pas à regretter, sans doute, mais il était bon d'en conserver le souvenir ; c'est ce que M. Paul Sébillot a su très bien faire en ce livre excellent et aussi propre à nous récréer qu'à nous instruire.

F. Drujon.

(*Journal des Débats*).

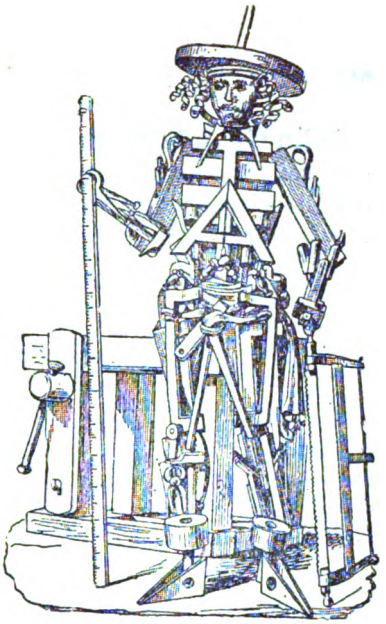


Image populaire messine (1845)

Digitized by Google

John Grand-Carteret. *Vieux papiers, vieilles images*, carton d'un collectionneur, grand in-8 de pp. XVI-543 (avec 461 gravures et 6 planches hors texte). Paris, A. Le Vasseur, broché 25 fr. cartonné 30 fr.).

Plusieurs des chapitres de ce livre, si intéressant et si documenté, se rattachent à nos études par des liens plus ou moins étroits, tel est le ch. VI *Imagerie populaire*, qui est orné de plusieurs reproductions de placards ayant trait aux saints, aux personnages légendaires, comme Gargantua, ou semi-légendaires comme Robinson Crusoé ; quelques-unes se rattachent à l'imagerie napoléonnienne, d'autres représentent le « Monde renversé » (vers 1810) qui sous le titre du Monde à rebours était populaire dès le XVIIe siècle, de même que « Crédit est Mort » ; à signaler aussi des placards sur les chemins de fer qui remontent à l'époque où circulèrent les premiers trains en France. *Les Curiosités et excentricités de l'image* ch. VII font voir les travestissements et figures allégoriques des métiers, des portraits héroglyphiques, des personnages composés avec des paraphes d'écriture, ou exécutés en piqûres d'épingles. Les *Images populaires étrangères* ch. VIII sont représentées par des planches russes de l'album Sitine, des caricatures allemandes, et des pièces japonaises toutes d'actualité, puisqu'elles sont relatives à des combats sur terre et sur mer entre les Chinois et les Japonais. Les *Cartes à jouer* ch. X forment aussi une série très curieuse, empruntée à des pays variés. L'auteur n'a eu garde d'oublier les calendriers, non plus que les *Jeux* d'oie et leurs imitations, dont il nous donne une liste bibliographique très longue, les silhouettes et découpages. Les derniers chapitres sont consacrés à l'affiche murale, à la réclame et aux curiosités du livre, parmi lesquelles nous retrouvons encore des bois anglais ayant servi à illustrer des livres populaires. P. S.

Achille Millien. *Etrennes nivernaises, 1896*, in-18 de pp. 95. En Nivernais chez tous les libraires 1 franc.

Voici la seconde fois que M. A. M. offre à ses compatriotes sous une forme élégante et bien locale leurs étrennes. Il serait à désirer que dans chaque pays on en fît autant ; La couverture qui montre la ville de Nevers encadrée de ces faiences qui lui ont valu une renommée européenne n'est pas le seul dessin de ce petit livre, auquel ont collaboré divers artistes nivernais, et qui contient un aperçu de la production artistique de ce pays. La littérature orale y est représentée par plusieurs contes recueillis par M. A. M. l'Amoureux de la Jeannette, la légende du roitelet, le loup, le lion, l'homme, la Bonne fileuse, le faux anneau ; les chansons avec l'air noté par M. G. Penavaire : Les Transformations, Le rival, la chanson de Jean Renaud.

P. S.

K. Jivylo. *Narodnyé priémy oukhoda za rojenitzami*, etc. (Pratiques populaires d'accouchement dans certains districts de la province de Kouban). Extrait du *Recueil des matériaux pour la description des localités et des tribus du Caucase*, 1895.

Dans cet ouvrage d'intérêt vraiment saisissant, consacré pour la plupart aux choses concernant plutôt l'anthropologie, nous trouvons beaucoup de matériaux qui peuvent nous intéresser au point de vue du folk-lore. Les époques de la

Digitized by Google

femme sont désignées dans la langue populaire par les expressions : la femme se lave », les couleurs marchent », etc. Pendant ce temps les femmes ne traient pas leurs vaches, ne pétrissent pas de pain, ne font pas de beurre et de cuisine en général, ne touchent pas aux cierges, à l'encens et aux images des saints..., mais elles ne cessent point de travailler dans les champs. Les femmes enceintes ne mangent quelquefois pas de lièvre en craignant une fausse-couche. Les couches étant laborieuses les femmes font leurs maris passer au-dessus de leurs jambes ou du ventre et faire des génuflexions. Être couchée pendant le travail c'est un péché : Dieu prendrait la femme pour une vache. Le cordon ombilical est toujours soigneusement conservé : quand l'enfant devient grand on le lui donne pour qu'il en défasse le nœud, s'il réussit à le faire il sera intelligent. Si la femme est malade par suite de couches, on applique à l'endroit où elle souffre une croix, une attrappe de cuisine ou un bouchon de tonneau, surtout celui qui a été trouvé sur la route. En cas d'inflammation de la bouche chez un enfant, on recueille la salive du cochon, pendant qu'il mange et on en badigeonne la bouche du malade. Il suffit de ces faits que nous prenons presque par hasard pour juger combien l'ouvrage de M. Jivylo mérite une étude des ethnographes et des folk-loristes.

TH. VOLKOV.

J. Talko-Hryncewicz. *O Semeïskikh (Staroobriadtzakh) v Zabaïkalié* (Sur les sectaires n'admettant que les vieux rites en Transbaïkalie). Compte-rendu de séance de la section de Troïtzkossavsk-Kiakhta de la Société Imp. Russe de Géographie n° 2. Kiakhta, 1894.

Nous avons signalé il y a quelques mois l'inauguration de la section de la société Imp. Russe de Géographie aux confins de la Chine, en exprimant l'espérance que la nouvelle société ne tardera pas d'apporter sa contribution à la science du folk-lore. Les premiers comptes-rendus des séances de cette société justifient déjà nos attentes et dans le n° 2 nous trouvons un article très intéressant de M. Talko-Hryncewicz sur les sectaires qui étaient décrits déjà par Pallas dans ses *Lettres Sibériennes*. Exilés de Russie en 1765, ils ont conservé intacts, non seulement leurs croyances de siècles passés, mais toute leur vie, leurs costumes, etc. Dans leur solitude involontaire ils attendent la fin du monde qui doit arriver vers le 7500 an de la création du monde, c. à d. approximativement dans 98 ans. L'ante-christe qui doit apparaître avant cela règnera pendant trois ans et demi à Rome ou à Jérusalem, on ne sait pas bien. Un chemin de feu passera de l'est à l'ouest, les bois et le foin seront brûlés, ne restera que l'or qui brille n'importe où. Dans leurs usages nuptiaux l'enlèvement de la fiancée joue un rôle important, les chansons nuptiales et rituelles, en général existent encore, mais toutes les autres sont déjà oubliées. L'auteur explique cela par le fanatisme religieux de ces sectaires et par leur vie en exil, loin de leur pays natal. La description de leurs mœurs est faite par l'auteur avec beaucoup de soin et beaucoup de savoir.

TH. VOLKOV.

Naradopisna Vystava Ceskoslovanska v Praze 1895 (Exposition ethnographique Slavo-tchèque à Prague en 1895). Fasc. I-IV. Librairie Otta, Prague 1895.

Cet ouvrage vraiment magnifique, publié sous la rédaction de MM. Klusacek,

Digitized by Google

Kovar, L. Niederle, Fr. Schlaffer et Subert, a pour son but la reproduction de tout ce qui était le plus remarquable à l'Exposition ethnographique tchèque à Prague. Bien que destinée pour le grand public, comme un souvenir de l'Exposition qui vient d'être fermée, cette publication contient une quantité très considérable de matériaux extrêmement intéressants et utiles au point de vue scientifique. Dans quatre fascicules parus nous trouvons une notice historique sur l'ethnographie slavo-tchèque, jusqu'à 1891, les origines de l'Exposition actuelle, la description géographique de la Bohême, la statistique, la démographie et l'anthropologie du peuple tchèque. Les fascicules suivants contiendront l'ethnographie tchèque telle qu'elle était représentée à l'Exposition : le village tchèque, en général, les constructions, le mobilier et l'intérieur des maisons, les costumes, l'industrie domestique, les rites et usages populaires, la musique, le chant et les danses du peuple, la littérature populaire, les expositions locales provenant des colonies tchèques en Hongrie, en Silésie, en Autriche-Inférieure, et même en Amérique ; l'Exposition du Musée national tchèque ; l'industrie artistique, broderie, sculpture en bois, travaux en terre cuite, en céramique, en verre, etc ; Expositions spéciales, préhistorique, littérature, musique, théâtre, section des femmes tchèques, section pédagogique, section des étudiants, architecture en Bohême, etc. etc. Chacun des fascicules parus (24 pages *in-folio*) renferme une belle aquarelle artistique représentant un des types de la population et sur chaque page une gravure ou une phototypie excellente, ou un échantillon de broderie — tout rigoureusement scientifique et pouvant servir comme document ethnologique. Au point de vue de la richesse typographique, cette publication ne laisse rien à désirer et étant donné le prix vraiment dérisoir (80 kr. c.-à-d. 1 fr. 60 c. le fascicule dont le nombre général ne dépassera pas 20 ou 22) elle présentera sans doute un vrai monument de la haute civilisation, de la vitalité et du patriotisme du peuple tchèque. Nous y reviendrons encore quand l'ouvrage sera achevé.

TH. VOLKOV.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

A. Lang. *Mythes, cultes et religions*, traduit par Léon Marillier, avec la collaboration de A. Dirr, précédé d'une introduction par Léon Marillier. Paris, Félix Alcan, in-8 de pp. XXVIII-682 (10 fr.).

Ch. Letourneau. *La Guerre dans les diverses races humaines.* Paris, L. Battaille, in-8 de pp. XX-587 (9 fr.).

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Folk-lore VI. 4. — Folk-Songs comprised in the Finnish « Kalevala. » — *Charles J. Billson.* — Donald Band and the Bocan. — *W. A. Craigie.* — The Game of Hopscotch as Played in Denmark. — *H. F. Feilberg*, — The « Witch-burning » at Clonmel. — Miscellanea. — (Some Scottish Folklore of the Child and the Human Body. *Rev. Walter Gregor.* — Lesbian Superstition about Chickens. *W. R. Paton.* — An Old-Persian Superstitious Custom. *H. Krebs.* — A Kattak Dance. *Mrs Murray-Ainsley.* — Indian Folktales. *Miss S. M. Taylor.* — North Indian Notes and Queries, Vol. IV. W. H. D. Rouse, M. A.).

Revue encyclopédique. 1er et 15 décembre. Les Métiers et l'image (avec gravures). *Paul Sébillot.*

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde V. 4. — Lesefrüchte zum Volkslied. *Erich Schmidt.* — Sonne, Mond und Sterne als Schönheitssymbole in Volkmarchen und Liedern. Ein kritischer psychologie Dr. *Stanislaus Prato.* — Spruchgedichte und Volksbrauche aus der Vorderschweiz. *Karl Storck.* — Sunâbai Dschai. Ein Aschenbrödelmarchen. *Kurt Klemm.* — Volksratsel aus der Grafschaft Ruppin und Umgegend. *K. Ed. Haase.* (Fortsetzung von Zeitschrift III, 71). — Hexen-und Wildererglauben in Steiermarck. *Karl Reiterer.* — F. A. Reuss' Sammlungen zur frankischen Volkskunde. *Hermann Haupt.* — Vom heiligen Ulrich. *K. Weinhold.* — Das Naturleben im Munde des Mecklenburger Volkes. II. *R. Wossidlo.* — Kleine Mitteilungen. Die starksten Dinge. A. L. Stiefel. — Abzahlreime aus dem Kurpfalzischen. *G. Hanauer.* — Bemerkungen zu einem ostfriesischen Martiniliede. *C. Dirksen.* — Lesefrüchte. I. *K. Weinhold. Ludwig Frankel.* — Untersuchungen über die Geschichte deutschen Bauernhauses.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

.·. *Dîner de Ma Mère l'Oye.* Le 104e dîner a eu lieu le 19 décembre, au Restaurant des Sociétés savantes, sous la présidence de M. J. F. Bladé. Les autres convives étaient MM. Henri Cordier, Demétrius Kalogéropoulos, Eugène Muntz, Napoléon Nay, Paul Sébillot, Alexandre Tausserat-Radel, Julien Tiersot, Tremelet, Mme Bob Walter. Une conversation très intéressante s'est engagée à propos des danses grecques, que Mme Bob Walter s'occupe de reconstituer; M. Kalogéropoulos, député au parlement hellène, a pu lui donner d'intéressantes indications à ce sujet ; M. Paul Sébillot a proposé un toast aux traditionnistes grecs et en particulier à notre très distingué collègue N. Politis. M. Bladé a chanté et mimé avec sa verve habituelle des lamentations funèbres de la Gascogne ; puis Mme Bob Walter a fait entendre quelques-unes des chansons populaires de son répertoire, *En passant par la Lorraine*, *la Bergère aux champs*, et bien d'autres pièces populaires ou semi-populaires, qu'elle a interprétées avec un sentiment très particulier, et une mimique très curieuse, qui ont tout à fait séduit ceux qui l'écoutaient. M. Julien Tiersot, qui accompagnait au piano la gracieuse artiste, s'est fait aussi applaudir en chantant la belle complainte du « Pauvre laboureur » et l'on ne s'est séparé qu'à minuit, en se donnant rendez-vous pour le prochain dîner, qui aura lieu le 31 Janvier.

Ainsi que M. Paul Sébillot l'a rappelé, il y a eu dix ans révolus qu'au dîner de décembre fut décidée la fondation de la Société des Traditions populaires, qui commence sa onzième année. Pendant l'année 1895, la Société a admis 14 nouveaux membres ; elle en a perdu 10, dont 6 par décès ; la situation financière est meilleure que jamais, et l'exercice 1895 se clôture par le plus fore excédent de recette qui ait jamais été réalisé.

.·. *Le gui et la sécurité en chemin de fer.* Un de nos amis, se trouvant dernièrement dans un train de chemin de fer, vit entrer dans son compartiment une personne qui portait un énorme bouquet de gui, et qui dit aux voyageurs présents que lorsqu'on avait une branche de cet arbuste, on n'avait rien à craindre en chemin de fer. Y a-t-il d'autres végétaux ou arbustes qui passent pour préserver des déraillements ?

.·. *Casser le verre après avoir bu.* Dans une pièce intitulée *la Joie des Halles*, jouée en 1774, à l'occasion de l'avènement de Louis XVI, un des personnages s'écrie : « Ça y est et cassons nos verres après : quand on a bu à la santé du roi, on ne doit plus boire dedans ». Cet usage a-t-il été constaté en d'autres circonstances ?

Digitized by Google

RÉPONSES

⁂ *Le Coq rouge* (t. IX, p. 375, t. X, p. 136, 536, 600, 632. — En Germanie le peuple emploie l'expression suivante : « Le coq rouge chante sur le faîte du toit » pour dire qu'un incendie dévore la maison.

(Grimm. Deutsche Marchen, bl. 5581).

Dans la Campine Anversoise on comprend très bien ce que veut dire l'expression suivante : Laisser chanter le coq rouge sur le toit de la maison de quelqu'un, on y rattache le sens d'incendier sa maison.

(A. Harou, le coq et la poule, dans *Ons Volksleven*, V, 194).

A Louvain (Brabant) et à Afflighem, près d'Alost, on dit aussi *envoyer le coq rouge* sur la maison de quelqu'un, pour indiquer qu'on va incendier sa maison.

(Recueilli sur les lieux) Louvain, (Brabant).

AVIS IMPORTANT

Table alphabétique. Par suite de diverses circonstances, la publication de la table analytique et alphabétique de 1894 n'a pu paraître à l'époque habituelle. Nous ne la publierons pas, non plus celle de 1895, mais dans les premiers mois de 1896 nous ferons paraître une table générale, analytique et alphabétique des matières contenues dans les dix premières années de la Revue.

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Daloux.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

MYTHOLOGIE ET LITTÉRATURE COMPARÉE

Là-bas sur ces grands champs, essai de littérature comparée . . . . . *Léon Pineau.* 65
Salomon dans les légendes musulmanes. VII. Constructions de Salomon. . . . . *René Basset.* 230
Parallèles. — VII . . . . . *René Basset.* 519
Folk-Lore Polonais : *a*) Théologie et Cosmographie du peuple ukraïnien . . . . . *M. de Zmigrodski.* 416
La chanson du roi Loys, formes mélodiques. . *Julien Tiersot* 633
Le Culte du Marteau. II. Guernesey, Scandinadinavie, Nouvelle-Zélande . . . . . *Mme H. G. M. Murray-Aynsley.* 657

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS

II. Blason des métiers . . . . . *Paul Sébillot. Alfred Harou. Louis Morin. J.-M. Carlo. Auguste Ferrand. P.-M. Lavenot. P.-S.* 30, 98, 333, 406, 525, 591
IV. Chansons de Métiers ; Chanson de la petite lingère . . . . . *Dr Ponteil.* 97
Chanson des métiers. . . . . *J.-M. Carlo.* 98
Chanson des Tisserands . . . . . *Paul Sébillot.* 98
La petite Lingère ; les Sabotiers . . . . . *Paul Sébillot.* 276
Les forgerons ; le garçon cordonnier . . . . . *J.-M. Carlo.* 330
Chanson des fabricants de souliers en écorce. . *Vl. Bugiel.* 461
La vieille tripière, Ille-et-Vilaine. . . . . *P.-S.* 462
Chansons basques des métiers . . . . . *P.-S.* 589
VII. Jeux de métiers (suite). Les porteurs de sacs. . . . . *Alfred Harou.* 407
Les scieurs de bois . . . . . *Louis Morin.* 407
Jeux divers . . . . . *Alfred Harou, P.-S.* 160, 202
VIII. Bruits de métiers. . . . . *P.-S.* 31
IX. Supertitions des outils. . . . . *P.-S.* 31
X. (suite). Commencement et fin d'un ouvrage. *P.-S.* 31, 100
XI. (suite). Métiers parias . . . . . *P.-S.* 159, 460
Les selliers, les Tisserands, les Vidangeurs. . . *P.-S., Alfred Harou.* 591, 648
XII. (suite). Fêtes de métiers. . . . . *L. Morin. A. de Cock. P. S.* 100, 203, 526
Les Ramoneurs, les tourbiers . . . . . *P.-S.* 591

Digitized by Google

Fête des portefaix . . . . . *Alfred Harou.* 330
Le mariage du cierge . . . . . *Vl. Yastrebov.* 529
XVI. Patrons bizarres. . . . . *P.-S.* 27
XVII. Présents à certaines époques . . . . . *P.-S.* 27
XVIII. Comptabilité primitive . . . . . *P.-S.* 27
XIX. Croyances relatives aux matériaux . . . *P.-S.* 27
XX. Pourquoi certains ouvriers sont pauvres. *P.-S.* 27
XXI. Cris pour aller en mesure . . . . . *P. S.* 28
XXII. Êtres fantastiques . . . . . *P. S.* 28
XXIII. Enseignes singulières . . . . . *P. S.* 28
XXIV. Particularités des statuts . . . . . *P. S.* 29
XXV. Farces aux ouvriers . . . . . *Louis Morin.* 29
XXVI. Coutumes de marché. . . . . *A. Harou.* 29
XXVII. Inventeurs de métiers. — XXVIII. Ouvrages de femmes. . . . . *Th. Volkov.* 30
XXIX. Petits profits . . . . . *Lionel Bonnemère* 30
XXX, Jetons et gâteaux de métiers. . . . . *Alfred Harou.* 95
XXXI. Criterium de capacité professionnelle . *Alfred Harou.* 203
XXXII. Patrons et ouvriers. . . . . *Louis Morin.* 96
XXXIII. Cris d'appel. — XXXIV. — Privilèges de Métiers. . . . . *P.-S.* 96
XXXV. Rites d'enterrement. . . . . *Louis Morin, Alfred Harou.* 96, 609
XXXVI. Quelques questions . . . . . *P.-S.* 97
XXXVII. Proverbes gaéliques sur les métiers. *J.-H. Macadam.* 156
XXXVIII. Formulettes du tailleur de pierres . *J.-M. Carlo.* 159
XXXIX. Devinettes sur les outils. . . . . *P.-S.* 159
LX. Danses de métiers. . . . . *P.-S.* 199
XLI. Les Chapeliers.. . . . . *P. S.* 199
XLII. Images et bibelots de métiers . . . . . *Paul Sébillot.* 200
XLIII. Secrets de métiers . . . . . *P.-Guyot Daubès, Alfred Harou.* 201, 526, 649
XLIV. Métiers interdits. . . . . *Th. Volkov.* 202
XLV. Légendes apocryphes de patrons. . . . *P. Guyot-Daubès.* 202
XLVII. Mascarades de métiers. . . . . *P. Ristelhuber.* 272
XLVIII. Les boulangers alsaciens. . . . . *P. Ristelhuber.* 273
XLIX. Chansons que l'on dit en travaillant : chanson de dentellières . . . . . *Alfred Harou.* 274
L. Les couturières. . . . . *P. Ristelhuber.* 328
LI. Proverbes flamands et hollandais . . . . *A. de Cock.* 397
LII. Ouvriers de fabrique et ouvriers du dehors . . . . . *P.-S.* 406
LIII. Les Ouvrières de fabrique . . . . . *Alfred Harou.* 406, 461
LIV. Les Tanneurs . . . . . *P. S., Alfred Harou.* 460
LV. Les Potiers. . . . . *P.-S.* 521
Corporations de Potiers russes . . . . . *Th. Volkov.* 522
LVI. Métiers Croquemitaines. . . . . *P.-S.* 522
LVII. Confiseurs populaires . . . . . *P.-S.* 522
LVIII. Marchands de Comestibles populaires. . *P.-S.* 523
LIX. Les chaufourniers. . . . . *P.-S.* 523
LX. Les paveurs. . . . . *P.-S.* 524

Digitized by Google

LXI. Les Cris des rues. . . . . *P-S., O. de Gourcuff, P. S.* 524, 595. 649
LXII. Présages de journées fructueuses . . . *P.-S.* 524
LXIII. Métiers émigrants. — LXIV. Redevances et pourboires. — LXV. Privilèges des métiers. — LXVI. Ruses de marchands ou d'ouvriers . . . . . *Alfred Harou* 586
LXVII. Métiers galants : les meunières . . . . *P.-S.* 687
LXVIII. Les charpentiers à Strasbourg . . . . *P. Ristelhuber.* 587
LXIX. Signaux pour l'ouvrage. . . . . *Alfred Harou.* 648
LXX. Les ouvriers et les visiteurs . . . . . *Alfred Harou.* 648

FOLK-LORE

Traditions et superstitions de l'Arménie. . . . *Erwand Lalayantz, Edouard Haigazn.* 1, 119, 193, 296
Théologie populaire. . . . . *Fra Deuni.* 8
Les vêtements. — I (suite). La Chemise. — II. Bas et Chaussettes. — III. Coiffure. — IV. Chaussure. — V. Le Pantalon. — VI. Manches, manchettes et boutons. — VII. Les Gants. — VIII. Robes, jupes, etc. . . . . *A. Harou.* 14
Les Ordalies (suite) . . . . . *René Basset.* 24
Les Pourquoi. — XCIV. Pourquoi les chiens se flairent . . . . . *Louis Morin, A. Certeux, A. de Cock.* 26, 176, 301
XCV. P. on chante les vêpres après la grand messe. . . . . *J.-M. Carlo.* 176
XCVIII. Pourquoi les hirondelles gazouillent. — XCIX. Pourquoi la bergeronnette a la queue tremblante. — C. Pourquoi le hibou ne peut habiter les clochers. . . . . *A. de Cock.* 301
CI. — CIII. Divers. . . . . *A. de Cock.* 363
CIV. Pourquoi la femme a une tête de diable. *Auguste Ferrand.* 661
Notes sur l'Ile de Batz. — I. Superstitions et Coutumes. — II. Prières populaires. — III. Devinettes. . . . . *G. Milin.* 52
L'habillement des statues. — III. Notes et questions . . . . . *Gertrude E. Godden.* 91
Observations . . . . . *Erwand Lalayantz, G. Fouju, Paul Sébillot.* 95
IV. Bretagne . . . . . *P. S.*
V. Pays flamand. . . . . *Alfred Harou.* 208
VI. . . . . *Louis Morin.* 552
Les Villes englouties. — CXXIX-CXXXV. . . . *René Basset.* 101
CXXXVI. Le lac de Moras. . . . . *George Doncieux.* 104
CXXXVII-CXLIX. (Russie, Perse, Thibet). . . *T. Volkov.* 310
CXL. Le clocher englouti. . . . . *Vl. Yastrebov.* 311
CXLI-CL. (Pays divers). . . . . *René Basset.* 118, 360, 539
CLI. Kytège . . . . . *Vl. Yastrebov.* 367
CLII-CLXXVIII. . . . . *René Basset.* 368, 494 610

Digitized by Google

Les empreintes merveilleuses. LXXII-CIX. . . . *René Basset.* 118, 360, 539, 669
La fraternisation par le sang. LVII-LX. . . . . *René Basset.* 197, 476
Traditions et coutumes de l'Auxois . . . . . *Hippolyte Marlot.* 210
Usages et observances populaires de la Lorraine. *E. Auricoste de Lazarque.* 286
Traditions et coutumes du Périgord. . . . . *P. Bouscaillon.* 229, 308
Traditions et Usages picards vers 1840. . . . . *Léon Collot.* 369
Le Tabac. VIII. En Amérique. . . . . *René Basset.* 202, 621
IX. Concours de fumeurs . . . . . *Alfred Harou.* 453
Le sommeil des grues. . . . . *Georges et René Basset.* 301
Le corps humain. I. L'homme vivant. II. L'homme mort . . . . . *A. de Cock.* 239
Les Ongles. XII-XIII. . . . . *René Basset.* 603
Le droit coutumier des éleveurs d'abeilles en Samogitie. . . . . *Vl. Bugiel.* 326
Le folk-lore dans les écrits ecclésiastiques. — I. Canons de St-Hippolyte. . . . . *René Basset.* 266
Quelques traditions et croyances du Bas-Armagnac . . . . . *Auricoste de Lazarque.* 528
Traditions et superstitions annamites. . . . . *Albert Basset* 339
Les écrivains français et les traditions populaires. — XXIV. Regnard. . . . . *P. S.* 293
XXV. Montfleury. — XXVI. La Satyre Ménippée. . . . . *P. S.* 341
Les Almanachs populaires. — V. Almanachs de Troyes. . . . . *Louis Morin.* 115
Les Gâteaux et bonbons traditionnels. VIII-X. . *A. Certeux.* 644

ORIGINES. — MONDE PHYSIQUE

Les Météores. — XII. Le Feu Saint-Elme. . . . *René Basset.* 338
VII. L'Arc-en-ciel . . . . . *René Basset.* 595
Les Montagnes. I. Les Glaciers (suite). — II. La pénitence des Morts et les Glaciers (suite). — III. Les Esprits de la montagne (suite). — VIII. La flore des Alpes (suite). . . . . *Alfred Harou.* 408

TRAVAUX PUBLICS

Les mines et les mineurs. — XXII. La sainte Barbe en Belgique. . . . . *Auguste Vierset.* 172
XXIV. Les Mineurs de la Pologne russe. . . *Vl. Bugiel.* 478
XXV. En Belgique. . . . . *Alfred Harou.* 593
Traditions et superstitions des Ponts-et-Chaussées. — II. Les Chemins de fer (suite). . . . *Edmond Peny.* 555

SUPERSTITIONS

Traditions et Superstitions de l'Arménie. IX. Dèves. X. Les vieilles femmes à queue. . . . *Erwand Lalayantz.* 193
Pélerins et pélerinages. — XIX. Sources saintes en pays chartrain. — XX. Saints berrichons. *Girard de Rialle.* 306
Traditions et coutumes du Périgord. . . . . *P. Bouscaillon.* 308

Digitized by Google

Les Animaux du diable. — I. Le cheval du diable. — II. Les bœufs du diable. . . . . *A. Certeux.* 428
Sorciers et Sorcières. — I. Dans la Belgique wallonne . . . . . *Alfred Harou.* 499
II. L'aiguillette en Ecosse. . . . . *Walter Gregor.* 500
III. Le Sorcier de Riom. . . . . *Mlle Brandt.* 607
Croyances et superstitions de l'Ille-et-Vilaine. . *Rodolphe Le Chef.* 580
Médecine superstitieuse. — XII. Formules de guérison. . . . . *G. de Launay.* 598
XIII. La bonne femme qui tire les saints. . . *Louis Morin.* 599
XIV. Le ladre de Provins. . . . . *Léo Desaivre.* 600
La Saint-Gall . . . . . *P. Ristelhuber.* 602

COUTUMES

La fête des rois. — XVII. En Haute-Autriche. . *Auguste Marguillier.* 9
XVIII. A Cannes. . . . . *A. Certeux.* 10
Les gâteaux et les bonbons traditionnels. — VIII. Gâteaux de Noël à Cannes. . . . . *A. Certeux.* 12
IX. Ille-et-Vilaine . . . . . *Fra Deuni.* 209
X. Pains de noces rituels en Ukraine. . . . . *Vl. Yastrebov.* 454
VIII. Région du Midi. — IX. Gard. — X. Fontainebleau. — XI. Les petits cochons d'Aix. . *A. Certeux.* 643
Mœurs épulaires. — V. Le vin . . . . . *Alfred Harou.* 90
Rites et Usages funéraires. — XVI. Libations en Auxois . . . . . *Hippolyte Marlot.* 108
XVII. Signes funèbres. . . . . *Alfred Harou.* 109
XVIII. Les rameaux du mort. . . . . *G. Fouju.* 109
XIX. Les abeilles en deuil. . . . . *Girard de Rialle et P. S.* 225
Usages de Carnaval. — IX. Sarthe. . . . . *Cte de B.* 138
Usages de la semaine sainte. — VII. Les Paquerets (Sarthe). . . . . *Léon Collot.* 152
VIII. L'Hay (Seine). . . . . *François Duynes.* 153
IX. En Autriche. . . . . *Auguste Marguillier.* 154
X. Les Paquerets (Indre). . . . . *H. Lubonne.* 233
Un jeu marocain . . . . . *René et Georges Basset.* 155, 372, 518
Les offrandes aux saints. — I. Saint Antoine et son cochon. . . . . *Th. Janvrais.* 178
Messes singulières. I. En Sologne . . . . . *Emile Genab.* 232
Coutumes de mariage. — XXIV. Les maçons. . *Morel-Retz.* 234
XXV. Contre charivari. . . . . *F. Fertiault.* 295
XXVI. Charente-Inférieure. . . . . *Louis Morin.* 296
Coutumes scolaires. — VII. Formules d'écoliers . *René Basset.* 554
Les feux de la Saint-Jean. — IX. En Haute-Autriche. . . . . *Aug. Marguillier.* 350
Un jeu d'enfants arabe. . . . . *Paul Masson.* 496
Coutumes, croyances de Noël. — XIII. La bûche et les redevances féodales. . . . . *P. S.* 656
XIV. Les clubs de l'Oie de Noël . . . . . *Alfred Harou.* 656

Digitized by Google

CONTES ET LÉGENDES

Légendes et Superstitions de l'Arménie . . . . *Erwand Lalayantz, Edouard Haigazn.* 1, 119, 193

Contes ukrainiens sur le feu dans le silex et le tonnerre. . . . . *Th. Volkov.* 6, 296

Le coq et le renard. — II. Conte de l'Aveyron. *François Duynes.* 32

III. Observations . . . . . *Girard de Rialle.* 179

IV. Version flamande . . . . . *A. de Cock.* 293

Contes et traditions du Haut-Zambèze. — IX-XIV. Traditions. 39

Contes. — I-IV . . . . . *E. Jacottet.* 161

Contes et légendes de la Suisse romande. I-III. *Alice Fermé.* 105

Contes de l'Extrême-Orient. — XXVI-XLI . . . *René Basset.* 110, 365, 411, 663

Contes arabes et orientaux. — XI. Le roi et le Dragon . . . . . *Gaudefroy-Demonbynes.* 139

X. Le Nasib endormi . . . . . *Pullibaï Wadia.* 441

XI. L'arbre merveilleux . . . . . *Pullibaï Wadia.*

XII. L'artiste . . . . . *Sonabaï Wacha et Julibaï Tarachand.* 505, 511

Le conte de Rampsinite. I. Dans les actes des martyrs. . . . . *Michel Dragomanov.* 204

II. Le filou de Paris et le filou de Madrid . . *Paul Sébillot.* 205

Le tonnerre et les éclairs IV. Légende mordvine. *Th. Volkov.* 223

La Discorde et le vent. II. A Autun . . . . . *Mme J. Lambert.* 224

III. A Coutances. . . . . *F. Duynes.* 450

Traditions féroïennes . . . . . *R. Pilet.* 358, 425, 501

Le coq et ses amis . . . . . *Morel-Retz.* 362

Contes du pays de Gaza (Sud-est africain) . . . *E. Jacottet.* 377, 463

Contes poitevins . . . . . *R.-M. Lacuve.* 479

La prairie maudite, légende de la Haute-Bretagne. *J.-M. Carlo.* 550

Allusion aux contes et aux traditions populaires. XVI-XX. . . . . *René Basset, Paul Sébillot.* 551, 599

Contes, proverbes, formulettes, etc., recueillis à Bréal-sous-Montfort (Ille-et-Vilaine) . . . . . *Rodolphe Le Chef.* 569

La légende du prêtre mort qui revient dire la messe à minuit . . . . . *P. S.* 582

Les trésors cachés. . . . . *Raoul Bayon.* 584

Le filleul de la Mort, légende du Dauphiné. . . *Auguste Ferrand.* 594

Légendes et superstitions préhistoriques. — XXXI. La pierre-ès-sonnoux. . . . . *P. S.* 672

XXXII-XXXVIII. Mégalithes divers . . . . . *G. Fouju.* 672

CHANSONS ET MUSIQUE

Chansons de métiers. . . . . *Dr Ponteil, J. M. Carlo Paul Sébillot, Vl. Bugiel Alfred Harou.* 97, 98, 274, 276 461, 462, 589

Digitized by Google

Le jaloux ou les répliques de Marion. — V. Version normande . . . . . *Mme Cl. Ernoult.* 136
VI. Variante mélodique . . . . . *Maurice Bouchor.* 137
VI (bis). Version des Hautes-Pyrénées . . . . . *Maurice Bouchor.* 513
Le Joli bois. — IV. Version toulousaine . . . . *P. Fagot.* 177
Le conscrit de 1810 . . . . . *George Doncieux.* 220
Mon père avait cinq cents moutons, étude sur une pastourelle populaire . . . . . *Julien Tiersot.* 257
Ly, chansons populaires de l'Annam. . . . . *Paul d'Enjoy.* 268
Le Coucou, version du Maine . . . . . *Mme Destriché.* 298
La Chanson de Bricou. — XIII. Bichette, version toulousaine. . . . . *P. Fagot.* 304
XIV. Variante boulonnaise. . . . . *E.-T. Hamy.* 662
La Bergère et le loup . . . . . *Th. de Puymaigre.* 321
Balzac et la chanson populaire. . . . . *Julien Tiersot.* 334
Pont-Neuf. . . . . *G. D.* 337
Chansons qu'on chante en Béarn. — I. Chansons de soldats. . . . . *Daniel Bourchenin.* 347
Mélodies populaires de l'Auvergne. . . . . *Julien Tiersot.* 356
La mère et la fille. — I. Version de la Bresse. . *Julien Tiersot.* 393
II. Version des Landes. . . . . *J. de Laporterie.* 395
Les Conditeux, hymne populaire poitevin . . . *Léo Desaivre.* 451
Mooun pairé voou me marida, ronde provençale. *T. J.* 477
Jolie bargère, chanson du Berry. . . . . *H. Labonne.* 548
Une poésie du XVIe siècle restée dans la tradition populaire. . . . . *Julien Tiersot.* 582
La chanson du roy Loys, formes mélodiques. . *Julien Tiersot* 633
Textes inédits. . . . . *Vincent d'Indy, J. Faivre.* 640
Les Douze paroles de vérité. — I. Lorraine. . . *René Basset.* 650
II. Haute-Bretagne, Ille-et-Vilaine et Côtes-du-Nord. . . . . *Paul Sébillot.* 652
III. Parodie moderne d'un cantique ancien. . *Lionel Bonnemère.* 654

PROVERBES, DEVINETTES, FORMULETTES

Proverbes poitevins. . . . . *R.-M. Lacuve.* 49
Proverbes de l'Ile de Batz. . . . . *G. Milin.* 234
Proverbes gaeliques sur les Métiers . . . . . *J. H. Macadam.* 156
Proverbes flamands et hollandais sur les métiers. *A. de Cock.* 397
Quelques locutions bourguignonnes (Saône-et-Loire). . . . . *F. Fertiault.* 560
Proverbes de l'Ille-et-Vilaine. . . . . *Rodolphe Le Chef.* 577, 666
Dictons géographiques extraits de Coulon. . . . *P. S.* 618
Devinettes de l'Ile de Batz. . . . . *G. Milin.* 58
Devinettes sur les outils. . . . . *P. S.* 159
Devinettes du Dauphiné. . . . . *Auguste Ferrand.* 229
Devinettes du Poitou. . . . . *R. M. Lacuve.* 352
Devinettes de l'Ille-et-Vilaine. . . . . *Rodolphe Le Chef.* 667
Formulettes de l'Ille-et-Vilaine. . . . . *Rodolphe Le Chef.* 579
Blason de l'Ille-et-Vilaine . . . . . *Rodolphe Le Chef.* 668

Digitized by Google

POÉSIE POPULAIRE

Poésies sur des thèmes populaires. — XXXIII.
Les noces du papillon. . . . . *Maurice Bouchor.* 86
La fête des Morts 88
XXXIV. Les contes du grand'père . . . . . *Eug. Le Mouel.* 89
XXVI. Complainte bretonne . . . . . *O. de Gourcuff.* 413
XXVI. Chanson marine sur un vieux refrain . . *Charles Canivet.* 414
XXVII. Au Moulin. — XXVIII. Ronde populaire. *Emile Blémont.* 497

HÉROS POPULAIRES

Hans Trapp. . . . . *P. Ristelhuber.* 218
La légende napoléonienne XI. Au Canada . . . *P. S.* 219
Gargantua. — V. Tradition recueillie dans la Haute-Marne . . . . . *Morel-Retz.* 267
Le peuple et l'histoire. — XII. Légende du château de Vizille . . . . . *G. de R.* 277

VARIÉTÉS

Assemblée générale 121
Le centième dîner de Mère l'Oye. 129
Les Musées d'Ethnographie. — Musée du Nord à Stockholm. . . . . *Olaus Magnus.* 545
Sainte-Beuve et Luzel. 591
Le Bressan et le général de Négrier, facétie populaire . . . . . *Julien Tiersot.* 605
Voyageurs français et étrangers. — III. Coulon. *P. S.* 618

LA MER ET LES EAUX

Navires et marins. XI (suite). Le Baptême de la ligne. . . . . *René Basset.* 238

NÉCROLOGIE

Charles Ploix. . . . . *Henri Cordier.* 180
F.-M. Luzel. . . . . *P. S.* 183
L. de la Sicotière . . . . . *P. S.* 186
Michel Dragomanow. . . . . *Th. Volkov.* 430
Hersart de la Villemarqué. . . . . *P. S.* 677

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Ch. Beauquier. Chansons populaires recueillies en Franche-Comté	*J. T.*	59
G. Belluci. Le stelle cadente. Usi Nuzial dell Umbria	*P. S.*	627
J. F. Bladé. Contes de la Gascogne	*P. S.*	250
Carnoy et Nicolaïdès. Folk-lore de Constantinople	*René Basset.*	434
A. Corre et Paul Aubry. Documents de criminologie rétrospective	*P. S.*	251
Mis de l'Estourbeillon. Archives des châteaux de Bretagne	*P. S.*	318
Fagot. Folk-lore du Lauraguais	*P. S.*	317
Alcée Fortier. Louisiana Folktales	*René Basset.*	623
J. Grand-Carteret. Vieux papiers, vieilles images.	*P. S.*	679
Walter Gregor. Kilns, Mills, Miller	*P. S.*	187
E. Herpin. La côte d'Emeraude	*P. S.*	124
K. Jynilo. Narodnié priemy oukoda, etc.	*Th. Volkov.*	680
T. V. Dr Friedrich. Haarchusgodschalt bel den Zudslaven	*S. Krauss.*	187
P. M. Lavenot. Légendes et Contes du pays de Vannes	*P. S.*	250
L. Marillier. La survivance de l'âme et l'idée de justice chez les peuples non civilisés	*René Basset.*	565
Achille Millien. Etrennes nivernaises	*P. S.*	680
Louis Morin. Les communautés de cordonniers, etc., de Troyes	*P. S.*	251
A. Montier. Les vitraux de Pont-Audemer	*P. S.*	627
Narodopisna Vystava Ceskolovanska Praz	*Th. Volkov.*	681
A. Robert. Métiers et types algériens	*René Basset.*	524
Ch. Roussey. Glossaire du parler de Bournois. Contes populaires recueillis à Bournois	*P. S.*	59
E. Sachau. Skizze des Fellichi Dialekts von Mossul	*René Basset.*	626
Paul Sébillot. Légendes et curiosités des Métiers.	*O. de Gourcuff et F. Drujou.*	60, 317
Un ouvrage de folk-lore en se-souto	*E. Jacottet.*	433
G. Schlœger Studs, dien über das Tagelied	*René Basset.*	436
N. Soumtzov. Razbor etnografitcheskikh troudov E. R. Romanova. — Douma ob Alexieïé Popovitchié	*Th. Volkov.*	56
J. Talko-Hryncewicz. O Semeïskikh v. Zabaïkalié.	*Th. Volkov.*	681
J. Tiersot. Vingt mélodies	*George Doncieux.*	373
Pietro Toldo. Contributo allo studio della Novella francese del XV et XVI secolo	*René Basset.*	566
Vozdvijenskaïa iamarka Tchernihovié	*Th. V.*	251
Vl. Yastrebov. Materialy po Etnografii Novoras siyskaho kraia	*Th. Volkov.*	623
Dr Cenek Zibrt. Jak se kdy v. Cecacu tancovalo (danses de la Bohême)	*Th. Volkov.*	436

Digitized by Google

ILLUSTRATIONS

Imagerie et objets populaires

La mère l'Oye, marque de rillettes.		130
Pain en forme d'oie.		130
Pains de noces rituels en Ukraine.		457
Cerf de Fontainebleau, gâteau	*P. S.*	644
Le chameau.	*P. S.*	645
Le petit cochon d'Aix	*P. S.*	646
Singe barbier, 1825		677
Le Caquet des femmes, gravure du XVIIe siècle.		678
Le Menuisier, image populaire messine.		678

Compositions, culs-de-lampe, lettres ornées, portraits

Lettre L d'après un livre du XVIIe siècle. . .		27
Lettre P d'après un livre du XVIe siècle. . . .		172
Lettre I d'après une ancienne gravure. . . .	*P. S.*	428
Lutins à cheval sur un escargot, grav. anglaise.		371
Menu du centième dîner.	*Félix Régamey.*	132
Mineurs promenant sainte Barbe.	*Marius Renard.*	173
Silhouette de mineur		
Portrait de Charles Ploix, d'après une photographie.		181
Ploix lisant, dessin de.	*Félix Régamey.*	183
F.-M. Luzel, d'après un tableau d'	*Alfred Beau.*	185
Portrait de M. Eugène Monseur.		63
Portrait charge de H. Cordier. Album de Ma Mère l'Oye.	*Félix Régamey.*	254

Baugé (Maine-et-Loire) — Imprimerie Daloux.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

	AUTO DISC SEP 25 '90	
AUG 22 1981	MAR 20 1991	
REC. CIR. APR 21 1981	AUTO DISC FEB 20 '91	
MAY 12 1983		
rec'd circ. APR 25 1983		
JUL 25 1990		
AUTO DISC JUN 25 1990		
OCT 25 1990		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6, 60m, 3/80

REC'D LD JUN 4 '75-4 PM 6 2

LD 21A-40m-11,'63
(E1602s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY
B000545972

Digitized by Google

Digitized by Google